HISTOIRE MILITAIRE

DES

ÉLÉPHANTS.

Paris. — Imprimerie de RIGNOUX, rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

HISTOIRE MILITAIRE

DES

ÉLÉPHANTS,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'INTRODUCTION DES ARMES A FEU;

AVEC DES OBSERVATIONS CRITIQUES
SUR QUELQUES-UNS DES PLUS CÉLÈBRES FAITS D'ARMES DE L'ANTIQUITÉ

Par le Chev. P. ARMANDI.

Ancien Colonel d'artillerie.

PARIS.
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
RUE DE LA PAIX, 6.

LONDRES.	FRANCFORT-S.-M.
[illegible] et Compagnie.	Ch. Jügel, [illegible]

1843

DUCS DE BOURGOGNE







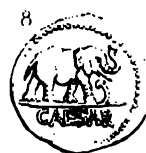


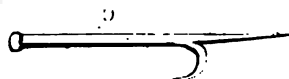


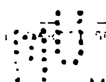












MEDAILLES CITÉES DANS L'OUVRAGE.

HISTOIRE MILITAIRE

DES

ÉLÉPHANTS,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'INTRODUCTION DES ARMES A FEU;

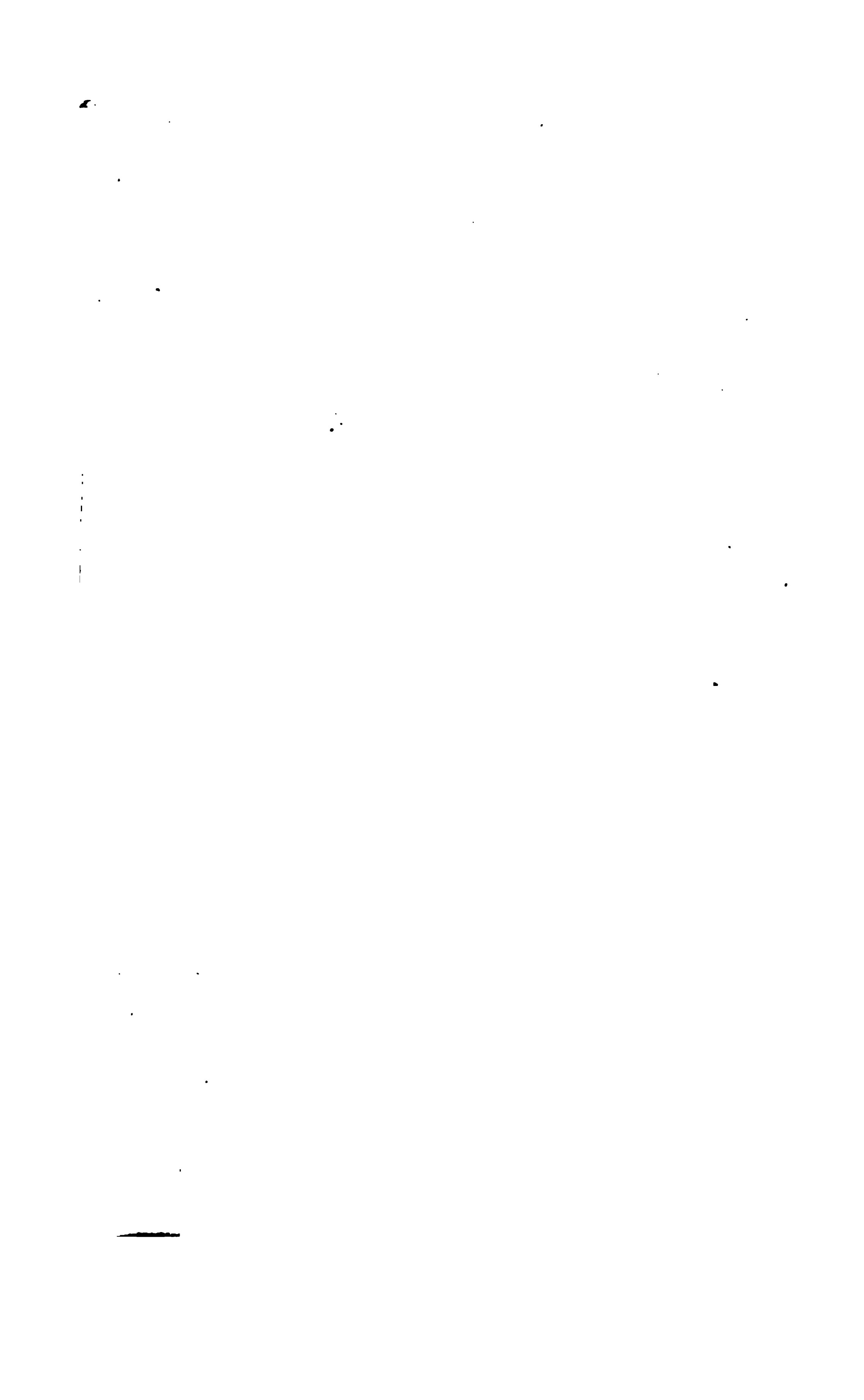
AVEC DES OBSERVATIONS CRITIQUES
SUR QUELQUES-UNS DES PLUS CÉLÈBRES FAITS D'ARMES DE L'ANTIQUITÉ.

Par le Chev. P. ARMANDI,
Ancien Colonel d'artillerie.

PARIS.
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
RUE DE LA PAIX, 6.

LONDRES. Dulau et Compagnie. | FRANCFORT-S.-M. Ch. Jugel, éditeur.

1843



PRÉFACE.

Toutes les parties de l'art militaire des anciens ont été exposées avec plus ou moins d'étendue, soit par les auteurs contemporains, soit par les modernes. La composition des troupes, les différentes manières dont on les rangeait en bataille, les armes, les machines, la castramétation enfin, et la poliorcétique, ont tour à tour fixé l'attention des gens de guerre et des érudits. Le service des éléphants est le seul point de l'ancienne tactique qui n'ait pas encore été examiné d'une manière spéciale et méthodique; et l'on a lieu de s'étonner de cette omission lorsqu'on pense aux imposants souvenirs que ces redoutables animaux ont laissés dans l'histoire. En effet, depuis l'époque d'Alexandre jusqu'à celle de César, c'est-à-dire pendant les trois siècles de l'antiquité les plus féconds en grands événements, il n'y a presque pas eu de guerre, dans les contrées qui entourent le bassin de la Méditerranée, où les éléphants n'aient exercé une grande influence, soit comme moyen de victoire, soit comme cause de revers.

Frappé de ces considérations, excité d'ailleurs par la richesse et par l'attrait du sujet, j'ai essayé de remplir cette lacune de l'archéologie militaire. Malheureusement, les anciens écrivains didactiques dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, ayant vécu à une époque où l'on avait renoncé (en Occident du moins) à l'usage des éléphants de guerre, ne fournissent sur ce service que des notions de peu d'importance. C'était donc dans l'histoire même, et seulement là, que je pouvais espérer de puiser les matériaux de mon travail : c'est là, en effet, que j'ai été les chercher. J'ai étudié avec attention toutes les expéditions militaires, soit de l'antiquité, soit du moyen âge, auxquelles les éléphants ont pris une part quelconque, et je suis parvenu ainsi à réunir les données fondamentales de mon sujet. Je me suis ensuite efforcé de compléter ces données, à l'aide de renseignements recueillis dans les poëtes, dans les naturalistes, dans les polygraphes, ou tirés des inscriptions, des médailles, et des autres monuments figurés de l'antiquité. Ces traits épars et isolés, dont jusqu'ici on n'avait point cherché à tirer parti, m'ont été souvent du plus grand secours, soit pour comprendre les faits, soit pour donner de l'autorité à mes déductions.

De la marche que je m'étais tracée pour mes re-



ıerches, est résulté le plan que j'ai adopté pour ,rédaction de mon ouvrage. Je commence par xposer les faits, puis, de ces faits réunis et omparés entre eux, je déduis les règles et les ›rincipes auxquels les anciens se sont généralenent conformés dans l'emploi des éléphants de guerre.

Mais avant d'entamer l'histoire militaire de ces quadrupèdes, je devais présenter au lecteur un résumé des notions les plus importantes que l'on possède sur leur histoire naturelle, sur leur instinct, sur leurs aptitudes et sur les moyens que l'on emploie pour les prendre et pour les apprivoiser. Tel est l'objet de mon premier chapitre, que l'on peut considérer comme l'introduction de tout mon ouvrage. J'ai suivi en cela l'exemple des auteurs qui ont écrit sur la cavalerie, lesquels font généralement précéder leurs traités d'une description du cheval.

Les Indiens étaient, dans l'ordre chronologique, le premier peuple qui dût se présenter à mes recherches. Mais les annales de l'Inde sont encore enveloppées pour nous de trop de mystères, et le vrai y est trop souvent confondu avec le merveilleux, pour que j'aie pu songer à en faire mon point de départ historique. Je me suis donc borné à consigner, dans mon second chapitre, quelques considérations sur l'état des éléphants dans cette

contrée, avant Alexandre, et à constater un fait qui résulte de tous les témoignages de l'antiquité : c'est qu'à toutes les époques, même aux plus reculées, les peuples qui l'habitent ont toujours entretenu pour la guerre un nombre très-considérable de ces animaux.

C'est l'expédition du conquérant macédonien qui forme le véritable point de départ de l'histoire militaire des éléphants : c'est, en effet, le premier événement bien constaté où ces animaux aient joué un rôle sur le champ de bataille, et c'est la première occasion qu'aient eue les Grecs de les connaître et de les combattre.

Les successeurs d'Alexandre introduisirent les éléphants dans le monde occidental. Les Lagides, et surtout les Séleucides, en eurent beaucoup dans leurs armées; Antipater amena en Grèce les premiers qu'on y vit; Pyrrhus en transporta un certain nombre en Italie, et fournit ainsi aux Romains l'occasion de s'habituer à triompher de ce nouveau moyen de guerre, que, dans la lutte à mort qui était sur le point de s'engager entre eux et Carthage, ils allaient avoir si souvent à repousser. Les rois de Numidie adoptèrent ce service à l'imitation des Carthaginois. Jugurtha opposa vainement ses éléphants aux légions de Métellus; Juba ne fut pas plus heureux dans l'essai qu'il fit des siens contre César; enfin, les Romains vou-

lurent, à leur tour, suivre l'exemple des nations que nous venons d'indiquer; mais ils n'attachèrent jamais qu'une faible importance à leurs éléphants, et ils ne tardèrent pas à y renoncer.

Tel est le résumé succinct des faits dont mon premier livre présente le développement : comme ils se rapportent tous à la période la plus intéressante de l'histoire des éléphants, j'ai cru devoir les raconter avec assez de détail, et consacrer à chacune des nations qui ont employé ce moyen de guerre un chapitre spécial.

Le second livre est entièrement didactique. J'y expose les règles que les anciens ont suivies dans l'organisation des éléphants de guerre, et les moyens qu'ils ont employés pour les dresser, les armer, et les conduire à l'ennemi. Je tâche de déterminer, à l'aide des documents consignés dans le livre précédent, quelle était leur place dans les camps, dans les marches et dans les combats; comment on en tirait parti pour le passage des rivières, pour l'attaque des postes, et même pour les siéges, opérations auxquelles ils étaient moins étrangers qu'on ne serait tenté de le supposer; puis, je traite des expédients offensifs et défensifs imaginés contre eux; et enfin, en dernier lieu, j'examine si les inconvénients de leur service ne l'emportaient pas sur les avantages qu'on pouvait en espérer. Cha-

cune de ces questions forme le sujet d'un chapitre.

Comme je me suis astreint à appuyer toutes mes déductions sur des données historiques, j'ai dû raconter un grand nombre de combats et de batailles ; et quoique l'on possède de nombreuses relations de la plupart de ces événements, il est possible que l'on trouve encore dans mes considérations quelques aperçus nouveaux, du moins relativement à l'influence que les éléphants ont exercée sur ces faits d'armes, influence qui n'a pas toujours été bien appréciée par les écrivains qui m'ont précédé. J'avais songé d'abord à donner les plans de ces batailles ; j'ai dû renoncer à cette idée, pour ne pas augmenter outre mesure le volume et le prix de cette publication. Il est d'ailleurs toujours facile de se passer de ces représentations matérielles, quand on sait mettre un peu d'ordre et de clarté dans l'exposition des faits.

Le service des éléphants fut abandonné en Occident vers la fin de la république romaine, et pendant longtemps il ne fut plus question de ces animaux que pour les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre : ce ne fut que quelques siècles plus tard, pendant la longue et sanglante querelle qui s'éleva entre la Perse et l'Empire, qu'on les vit reparaître sur les champs de bataille avec

les armées des rois Sassanides. Leur intervention, pendant cette nouvelle période, fut surtout signalée par la part qu'ils prirent aux siéges des places fortes de la Mésopotamie et de la Colchide. J'ai donné, dans les deux premiers chapitres du livre troisième, un récit succinct de ces événements, et les nouveaux documents que j'y ai puisés m'ont permis de compléter encore mes premières recherches.

Une fois arrivé à l'époque où l'islamisme fit invasion dans l'Asie centrale, j'aurais pu regarder ma tâche comme terminée ; car, après la chute de la dynastie de Sassan, il ne fut plus question d'éléphants de guerre, ni en Europe, ni en Afrique, ni dans toute la partie de l'Asie qui s'étend en deçà de l'Indus. Mais, pour n'être point sortis des limites que la nature leur avait assignées, ces animaux n'en continuèrent pas moins à figurer dans les guerres de l'Inde, et ils ne cessèrent d'y prendre une part importante à tous les événements militaires, jusqu'à ce que l'usage des armes à feu, devenu commun, même à l'extrémité de l'Asie, les bannit définitivement des champs de bataille. Quoique les guerres de cette période n'ajoutent pas beaucoup de lumières à celles que j'ai pu tirer des périodes précédentes, j'ai pensé que le lecteur ne serait pas fâché d'en connaître les épisodes les plus

remarquables, et j'ai consacré un dernier chapitre à les raconter.

Ces différentes époques de l'histoire des éléphants embrassent une succession de plus de vingt siècles. En les passant en revue, je me suis efforcé de ne rien avancer qui ne fût fondé sur des autorités positives, et je me suis toujours fait une loi de citer celles sur lesquelles je me suis appuyé. On trouvera peut-être que j'ai inséré dans mes notes un trop grand nombre de passages d'auteurs anciens; mais c'était le seul moyen de donner de la force à mes assertions, et l'on sait que, pour bien saisir la pensée d'un auteur, il est souvent essentiel de connaître les termes mêmes dont il s'est servi. Au reste, il est une classe de lecteurs, et ce n'est pas celle dont j'ambitionne le moins les suffrages, qui ne me fera pas un reproche de cette rigoureuse exactitude.

Je comprends dans le cadre de mon travail la plupart des contrées de l'ancien monde, et j'y parle d'une foule de personnages qui ont vécu à des époques séparées les unes des autres par de longs intervalles : cette nécessité du plan que je m'étais tracé m'a souvent forcé d'en réunir les différentes parties par des transitions, et de les faire précéder de quelques éclaircissements sur les lieux et sur les acteurs que je de-

vais mettre en scène. Mais toutes les fois que ces digressions auraient pu nuire à l'ensemble de la narration, en détournant trop longtemps l'attention du lecteur, je les ai renvoyées, sous forme de notes ou d'appendices, à la fin du volume. Le but de ces morceaux détachés est toujours de donner plus de développement à des faits mentionnés dans le texte, et ils lui servent en quelque sorte de supplément : tels sont, entre autres, une comparaison de la légion avec la phalange, des notices sur la force et sur la justesse des armes des anciens, sur l'emploi des chameaux dans la guerre, sur les découvertes des Lagides dans l'intérieur de l'Afrique, sur la quantité prodigieuse d'animaux sauvages exposés par les Romains dans leurs spectacles; enfin, sur quelques autres questions dont l'examen ne sera pas, je l'espère, sans intérêt pour les amateurs de l'histoire et de l'érudition.

Après avoir mis la dernière main à ces recherches, j'ai obtenu la faveur d'en lire des extraits devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres : l'attention indulgente dont j'ai été honoré en cette occasion m'a encouragé à livrer mon travail au jugement du public; mais ce qui m'y a surtout déterminé, c'est le conseil que j'en ai reçu de mon ancien et honorable ami M. Ph. Le Bas, membre de la même Académie, qui, au milieu de

ses savants travaux et de ses importantes publications, a bien voulu trouver assez de temps pour prendre connaissance de mon livre, et l'examiner avec un soin scrupuleux. Je me félicite de trouver ici l'occasion de lui exprimer ma vive reconnaissance pour cette nouvelle preuve d'affection [1].

C'est donc avec confiance, et fort du suffrage d'une compagnie illustre, que je présente au public ces recherches, fruits de quelques années de loisir passées sur une terre hospitalière, patrie commune des lettres, des sciences et des arts.

[1] Je dois aussi des remercîments à M. Léon Renier, jeune philologue appelé à se distinguer un jour dans la carrière de l'érudition. A ma prière, il s'est chargé de surveiller les détails typographiques de cette édition, et m'a rendu ainsi un service dont je lui sais d'autant plus de gré, qu'en ma qualité d'étranger, il m'eût été difficile de bien m'acquitter de cette tâche pénible.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Pages.

LIVRE II.

LIVRE III.



HISTOIRE MILITAIRE

DES ÉLÉPHANTS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — Considérations générales sur les éléphants. — Notions d'histoire naturelle. — Race *africaine*. — Race *asiatique*. — Aptitudes et caractères physiques de ces deux races. — Mode de propagation des éléphants. — Durée de leur vie. — Leur intelligence et leur docilité. — Dureté étonnante de leur peau. — Accès de fureur auxquels ils sont sujets. — Distribution géographique de ces animaux. — Eléphants d'Afrique; ils étaient anciennement communs dans la partie septentrionale de cette péninsule. — Eléphants d'Asie. — Manière de prendre ces quadrupèdes et de les apprivoiser.

L'espèce de l'éléphant, répandue dans les régions équatoriales de l'ancien continent, présente deux variétés : l'*asiatique* (ELEPHAS INDICUS, Cuvier) et l'*africaine* (ELEPHAS CAPENSIS, *id.*). Les différences extérieures qui distinguent ces deux races ne sont pas très-saillantes, et elles n'ont été bien constatées que dans ces derniers temps. On a remarqué principalement que l'éléphant d'Asie parvient à une plus grande taille, qu'il a la tête en proportion plus forte, le crâne exhaussé par deux bosses pyramidales, le front plat ou légèrement concave, et les oreilles d'une grandeur médiocre ; l'éléphant d'Afrique, au contraire, est généralement plus petit ; il a la tête bombée, le front convexe, et ses oreilles, remarqua-

blement plus larges, lui couvrent les épaules; on dirait presque que la nature a voulu marquer ces deux variétés par une différence dans l'angle facial, semblable à celle que l'on observe entre la tête du nègre et celle de l'Européen; enfin, les défenses de l'éléphant d'Afrique sont d'ordinaire plus longues et plus fortes que celles de l'éléphant d'Asie. Les autres caractères distinctifs que les naturalistes ont remarqués dans l'organisation de ces deux races sont étrangers au sujet de nos recherches[1].

Mais leur naturel offre des différences plus remarquables que celles de leur conformation. L'éléphant d'Afrique est plus farouche, moins intelligent et moins courageux que celui d'Asie; on dirait même qu'il sent son infériorité, car toutes les fois qu'il s'est trouvé en présence de l'éléphant d'Asie, il n'a pu soutenir son attaque. Ce fait n'avait pas échappé à l'observation des anciens, et nous aurons occasion de le constater, lorsque nous parlerons des batailles où les deux races se sont trouvées engagées. « L'Inde, dit Diodore de Sicile, nourrit une quantité incroyable d'éléphants, qui l'emportent de beaucoup par le courage et par la force sur ceux que produit la Libye[2]. » Les Romains, qui appréciaient beaucoup ces différences, distinguaient par le nom d'*Indi* les éléphants d'Asie, et par celui de *Libyci*, d'*Afri*, ou de *Mauri*, ceux d'Afrique. « Indicum Afri pavent, dit Pline, nec contueri audent. » La même remarque a été faite par Aristote, par Tite-Live, par Strabon, par Pomponius Mela, et par d'autres auteurs[3].

[1] On peut consulter sur ces caractères les belles *Recherches* de Cuvier *sur les ossements fossiles*, tom. I, sect. 1.

[2] Diodor. Sicul., lib. II, cap. 35.

[3] Plin., *Hist. nat.*, lib. VIII, 9. — Aristot., *Hist. animal.*, lib. I, II, III, VIII, IX. — Tit.-Liv., XXXVII, 39. — Strab., *Geogr.*, XV, c. 1, t. III. p. 281, ed. Tauchn. — Pompon. Mela, III, 7.

Il était important pour nous d'établir les caractères distinctifs de ces deux races; car elles ont figuré tour à tour dans les guerres dont nous aurons occasion de parler. Les éléphants d'Asie marchèrent avec l'armée de Porus, et avec celles d'Alexandre et de ses successeurs. Ceux que Pyrrhus amena dans sa célèbre expédition d'Italie appartenaient à la même race. Les éléphants d'Afrique figurèrent principalement dans les armées des Ptolémées, et dans celles des Carthaginois. Jugurtha s'en servit contre Métellus, et Juba, contre César. Ce furent presque les seuls que les Romains employèrent dans le peu d'occasions où ils firent usage de ce moyen d'attaque. Il leur était, en effet, beaucoup plus facile de tirer ces animaux de l'Afrique, qui était plus ou moins directement soumise à leur influence, que des contrées lointaines de l'Inde. J'ajouterai que presque tous les éléphants qui sont représentés sur les médailles romaines appartiennent au type africain : à l'ampleur des oreilles, à la proéminence du front, on ne saurait s'y méprendre; tandis que l'on remarque dans ceux qui sont figurés sur les médailles d'Alexandre et sur celles des Séleucides tous les caractères de la belle espèce de l'Inde.

La taille ordinaire des éléphants d'Asie est de neuf à dix pieds, et les femelles sont en proportion plus petites; quant à ceux d'Afrique, il est rare qu'ils excèdent huit pieds. Les voyageurs anciens et quelques modernes font, il est vrai, mention d'éléphants d'une taille démesurée, mais ce ne sont probablement que des exagérations. M. Corse, qui a été directeur des éléphants de la Compagnie des Indes, assure que la taille moyenne de ces animaux est de huit à neuf pieds; Buckingham, qui a fait un long séjour dans le même pays, dit que le plus grand éléphant qu'il y ait jamais vu avait dix pieds six pouces anglais de haut; enfin le major Forbes, qui a de-

meuré onze ans à Ceylan, n'en a vu qu'un seul dont la taille excédât dix pieds; et il affirme même que ceux de neuf pieds et demi n'y sont pas communs[1]. On prétend toutefois qu'on en trouve d'une plus grande taille au Tonquin et à la Cochinchine; mais cela ne paraît pas bien avéré.

La force de l'éléphant excède certainement celle de tout autre animal terrestre; cependant elle n'est pas aussi grande que sa masse et ses proportions pourraient le faire supposer: il peut soulever avec sa trompe un poids de deux cents livres, et soutenir sur ses défenses un millier pesant; mais ce sont là des efforts instantanés, sur lesquels il ne faudrait pas compter. Rien n'est aussi violent que la première impulsion de ce colosse, lorsqu'il est excité par la colère ou par la frayeur, mais il résiste difficilement à un travail soutenu: aussi les fardeaux qu'on lui impose en voyage ne vont-ils guère au delà de deux mille à deux mille cinq cents. Ainsi chargé, il peut faire de douze à quinze lieues par jour; si on augmente sa charge, il se fatigue promptement, il se rebute, et refuse d'avancer. Sa marche ordinaire n'est guère plus rapide que celle du cheval; mais quand on le pousse, il prend une sorte de pas d'amble qui, pour la vitesse, équivaut au galop. Il a le pied très-sûr; il marche avec circonspection, et il lui arrive rarement de broncher. Malgré cela, c'est toujours une monture incommode, à cause de son balancement continuel et de son allure saccadée.

L'éléphant nage avec facilité, et enfonce dans l'eau moins que les autres quadrupèdes. C'est un avantage qu'il doit à la rondeur de ses formes et à la capacité

[1] Cuvier, ouvrage cité. — Buckingham, *Tableaux pittoresques de l'Inde*. — Forbes, *Eleven years in Ceylon*, tom. I, ch. 16.

de sa poitrine ; sa trompe, qu'il lève en l'air pour respirer, lui permet d'ailleurs de plonger sans être suffoqué. Elien raconte que lorsque ces animaux passent en troupe les rivières, les plus forts portent les plus petits sur leurs défenses [1].

Les Indiens tirent parti de cette aptitude de l'éléphant, toutes les fois qu'ils ont besoin de franchir des rivières profondes avec des marchandises ou des équipages de guerre : les hommes se jettent alors dans l'eau, et, pour gagner le bord opposé, ils se tiennent aux oreilles et à la queue de l'animal. On lit dans Tacite que Vologèse, roi des Parthes, franchit à la nage, sur son éléphant, le fleuve *Arsanias* [2]. Le grand Khosrou, mis en fuite par les armées de l'empereur grec, traversa l'Euphrate sur le dos de son éléphant. Le sultan Humayun franchit aussi deux fois le Gange de la même manière, pour se soustraire à ses ennemis. A une époque plus récente, le célèbre Nadir-Schah, revenant de la conquête de Delhy et se trouvant arrêté dans sa marche par les rivières du Pendjab et du Caboulistan, ne dut son salut qu'aux nombreux éléphants qu'il menait à sa suite, et à l'aide desquels il put franchir l'Indus et les autres courants qui lui barraient le passage. Nous reviendrons avec plus de détails sur ces événements dans les deux derniers chapitres de cet ouvrage.

Doit-on ranger l'éléphant parmi les animaux qui se reproduisent en état de domesticité, ou parmi ceux qui ont besoin de la liberté et du mystère des forêts pour propager leur espèce ? C'est une question qui divise les naturalistes, et sur laquelle il ne me semble pas que

[1] Ælian., *Animal.*, VII, 15 ; XIII, 8. — Voyez aussi, à ce sujet, Plin., *Hist. nat.*, VIII, 10. — Aristot., *Hist. animal.*, II, 2. — Strab., XV, p. 281. — Langlès, *Monuments de l'Hindoustan.* — *Philosophical transactions*, ann. 1799, 1re partie.

[2] Tacit., *Annal.*, XV, 15.

nous ayons assez de données pour prononcer en dernier ressort. Selon Buffon, l'éléphant n'aurait subi qu'à moitié le joug de l'homme; l'individu seul serait esclave : l'espèce aurait conservé son indépendance. Cette idée est plus ingénieuse que juste : on a vu, en effet, des éléphants privés se reproduire, et ce fait est attesté par ce même M. Corse que nous avons déjà cité, et qui était en position de bien observer. Il a même constaté que le temps de la gestation est de vingt mois et dix-huit jours [1]. Elien parle positivement d'éléphants qui étaient nés à Rome, et il cite comme tels ceux qui figurèrent dans les jeux de Germanicus. Columelle confirme cette assertion [2]. Dans l'*Histoire des Mongols* de Raschid-Eldin, traduite par le savant E. Quatremère, on trouve des documents qui prouvent que l'éléphant peut se reproduire en captivité, quoique cela soit arrivé très-rarement; et l'on peut même dire, d'après une observation très-juste de Foucher d'Opsonville, que la plupart des femelles qui mettent bas en domesticité se trouvaient déjà pleines lorsqu'elles furent prises, ou qu'elles s'étaient échappées pour se mêler avec des éléphants sauvages, ce qui arrive en effet quelquefois [3]. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on n'a jamais songé dans l'Inde à établir des haras d'éléphants; et cependant ce moyen aurait été plus sûr et moins dispendieux que celui de la chasse. On peut donc poser en principe qu'il n'y a presque pas d'éléphant privé qui n'ait été sauvage.

Il faut environ deux cents livres d'herbes et de racines pour la nourriture journalière de l'éléphant. Si l'on veut augmenter ses forces et son ardeur, on lui donne du

[1] *Philosophical transact.*, 1799, 1re part.

[2] Ælian., *Animal.*, lib. II, 11. — Columell., *de Re rust.*, III, 8.

[3] *Observat. philosophiques sur divers animaux étrangers*; Paris, 1783.

riz, du sucre, du pain, des fruits, et même du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, et d'autres toniques.

Nous manquons d'observations assez suivies pour établir avec certitude la durée de la vie des éléphants. Il faudrait, pour résoudre cette question, pouvoir examiner ces animaux dans l'état sauvage et même dans leur pays natal; car la domesticité abrége leurs jours, et quant à ceux qui végètent tristement dans les ménageries de l'Europe, nul doute que l'âpreté du climat, le changement de nourriture, et le défaut d'exercice, ne doivent les faire périr avant le temps. Les anciens ont singulièrement exagéré la longévité des éléphants. Onésicrite, cité par Strabon, les fait vivre plus de trois cents ans. Suivant Philostrate, l'éléphant de Porus vivait encore quatre cents ans après ce roi. Pline fixe les limites de la vie de ces quadrupèdes entre deux cents et trois cents ans. Aristote a été plus près de la vérité en la fixant de cent vingt à deux cents ans [1]. En effet, selon l'*Ayéen Akbery*, l'éléphant ne vit pas au delà de cent vingt ans [2].

Ce n'est pas uniquement à cause de sa taille que l'éléphant tient le premier rang parmi les quadrupèdes : il doit surtout ce privilége à sa rare intelligence. Une fois dompté, une fois familiarisé avec l'homme, il devient non-seulement un serviteur docile, mais on dirait presque un ami empressé. Il ne se borne pas à obéir à la voix de son maître, il cherche à lire dans ses yeux, il devine, il prévient ses volontés. Chez la plupart des animaux, c'est la crainte qui détermine l'obéissance; chez l'éléphant, c'est la sympathie et la reconnaissance. Il s'attache à son bienfaiteur, il s'expose pour le servir, il le

[1] Strab., *Geogr.*, xv, 1, p. 280.—Philostrat., *Apollon. vit.*, lib. xv. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 10. — Aristot., *Animal.*, IX, 72.

[2] *Ayéen Akbery, or the institutes of the emperor Akber*, translated by F. Gladwin; London, 1800.

défend au péril de sa vie. Mais s'il conserve le souvenir des bienfaits, il ne perd pas celui des injures, et quand il en a reçu, il épie longtemps l'occasion de se venger.

Ce qui, avant l'invention de la poudre, donnait à cet animal une grande importance, c'était l'extrême dureté de sa peau, que le grave Cassiodore[1] a caractérisée avec justesse par l'épithète d'*ossea*. Pour attaquer ce géant des quadrupèdes, les anciens durent inventer des armes extraordinaires; et souvent ils furent réduits à le battre, pour ainsi dire, en brèche avec des machines. De nos jours même les fusils ne sont pas d'un grand effet contre lui: on a été quelquefois dans la nécessité d'employer de véritables feux de peloton, et, après l'avoir terrassé, l'on a retiré jusqu'à quatre-vingts balles de son corps[2]. Il n'y a pas longtemps que pour chasser deux éléphants qui faisaient de grands dégâts dans le district de Bombay, on fut forcé d'envoyer des troupes avec du canon; et l'on ne parvint à les tuer qu'après leur avoir fait essuyer plusieurs décharges de grosse mitraille[3]. Au reste, nous avons eu de pareils faits presque sous nos yeux, et tout le monde a entendu parler de l'éléphant qu'on fut obligé d'expédier à coups de canon à Genève en 1820, et de celui dont on ne parvint à se délivrer à Venise, deux ans auparavant, qu'en employant le même moyen[4].

Ce précieux avantage, qui rendait l'éléphant presque invulnérable, a fourni au poëte Lucain le sujet d'une belle description :

[1] *Var. Epist.*, lib. x, 30.

[2] *Asiatic Journal*, 1828, 1832.

[3] Article du *Bombay Courrier*, rapporté dans *le Courrier français* du 19 mars 1840.

[4] *Biblioth. univers. de Genève*, tom. XIV (1820), et les journaux du temps.

.... Densis elephas oppressus ab armis
Omne repercussum squalenti missile tergo
Frangit, et hærentes mota cute discutit hastas:
Viscera tuta latent penitus, citraque cruorem
Confixa stant tela feræ; tot facta sagittis,
Tot jaculis, unam non explent vulnera mortem [1].

Strabon assure que les Maures et les Numides faisaient des boucliers à l'épreuve, avec la peau de cet animal [2]; et tel était, au dire d'Appien, celui de Massinissa. Pomponius Mela raconte que, de son temps, on montrait à *Tingis* un de ces pavois d'une grandeur démesurée, et que l'on disait avoir appartenu au géant Antée [3]; enfin, aujourd'hui encore, les habitants du Sennâr et les Abyssins font avec le cuir de l'éléphant des boucliers qui les garantissent des flèches et quelquefois même des balles.

L'on a cru, et l'on a trop facilement répété, que l'éléphant ne faisait point de mal à ceux qui ne l'avaient pas provoqué. Ce fait, admis par Buffon, n'est vrai qu'avec des restrictions; on sait, en effet, qu'à certaines époques de l'année, et spécialement au temps du rut, les éléphants sont sujets à des accès de férocité qui les poussent au carnage et à la destruction : alors ils sortent de leurs retraites, dévastent les récoltes, arrachent les arbres, renversent les chaumières, courent sur les hommes qui ont le malheur de se trouver à leur portée. Heureusement ces paroxysmes ne durent que quelques semaines, pendant lesquelles les éléphants se livrent des combats acharnés pour la possession de leurs femelles. Pline connaissait très-bien ces particularités : « Circa « coitus, maxime efferantur, et stabula Indorum denti-

[1] *Pharsal.*, VI, vers. 209 sqq.
[2] Strab., *Geogr.*, XVII, 3, p. 482.
[3] Pompon. Mela, I, 5.

« bus sternunt[1]; » et Aristote en avait parlé avant le naturaliste romain[2]. Les éléphants attaqués de cette rage érotique sont connus au Bengale sous le nom de *Must*, qui veut dire furieux, et à Ceylan sous celui de *Runkédors*. Ils sont un objet de terreur pour les voyageurs; et je pourrais donner beaucoup d'exemples de malheureux qui ont été leurs victimes[3].

Les éléphants d'Afrique sont, comme ceux d'Asie, sujets à ces accès de fureur. Les Anglais avaient dernièrement établi, au delà de Fishriver, une station militaire dépendante de leur colonie du Cap; ce poste, qui portait le nom de *Frideriksbourg*, n'était entouré que d'un rang de palissades. Les éléphants sauvages venaient la nuit rôder autour, arrachaient les pieux, renversaient les baraques, et tuaient les soldats. Pour mettre le poste à l'abri de ces incursions, on l'entoura d'un fossé et d'un épaulement, sur lequel on établit de l'artillerie. Les éléphants s'étant encore présentés, on les repoussa à coups de canon; mais ils ne renoncèrent à leurs attaques qu'après avoir laissé quinze des leurs sur le terrain. Ce penchant de l'éléphant à détruire est un fait constaté, dont les anciens ont tiré parti pour l'attaque des lieux fortifiés; nous aurons l'occasion de le démontrer plus tard.

L'espèce de l'éléphant appartient exclusivement à l'ancien continent, où elle est à peu près circonscrite entre les tropiques. En Afrique, en partant des bords du Sénégal, on trouve l'éléphant dans l'intérieur des terres et le long de la côte, jusqu'à la rivière d'Orange

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 9.

[2] Aristot., *Hist. animal.*, VI, 17, 18.

[3] *Relation du Ceylan*, par Wolf, 1716. — Baldæus, *Description of Ceylon*, 1672. — Ritter, *Géographie*. — Vict. Jacquemont. *Correspondance*.

et aux environs du cap de Bonne-Espérance; une partie des atterrages de la Guinée a reçu le nom de *côte de l'Ivoire*, à cause du commerce qu'on y fait de dents d'éléphant; enfin, il y a une *baie des Éléphants* dans le royaume de Benguéla, et une *rivière des Éléphants* dans le gouvernement du Cap. Mais les progrès de la colonisation ont refoulé ces animaux dans l'intérieur des terres, où, de tout temps, d'après le témoignage d'Hérodote, de Strabon, et de Léon l'Africain[1], ils ont été très-communs. Les ambassadeurs envoyés par Justinien, en 531, au roi d'Éthiopie, racontèrent qu'ils avaient vu, entre *Axum* et *Adulis*, un troupeau d'éléphants sauvages composé au moins de cinq mille têtes[2]. Le major Denham, qui voyageait dans le Bornou en 1823, rencontra plusieurs centaines d'éléphants sur les bords du lac Tchad; le naturaliste Ruppel et le voyageur Rochet d'Héricourt en ont vu dernièrement beaucoup en Abyssinie, sur la côte d'Adel et dans le royaume de Choa[3]. Enfin, depuis le Dongola et le Sennâr jusqu'aux Cafres et aux Boschimens, toute la plage est peuplée d'éléphants, et les vaisseaux vont prendre de fortes cargaisons d'ivoire sur les côtes du Zanguebar et du Mozambique.

De tout temps les Éthiopiens ont donné la chasse aux éléphants pour en retirer l'ivoire, et pour se nourrir de leur chair. Cette nourriture était surtout en grande faveur chez les Troglodytes, qui habitaient sur la côte du golfe Arabique, et auxquels on avait donné, à cause

[1] Herodot., III, 97, 114, ed. Gronov. — Strab., XVII, 2, p. 472. — Leo. Afric., *Africæ descript.*, tom. II.

[2] Le Beau et Saint-Martin, *Hist. du Bas-Empire*, liv. XLI.

[3] Dusgate, Append. 1re, à la suite des *Recherches sur la topographie de Carthage*, par M. Dureau de La Malle. — *Nouv. annal. des voyages*, octobre 1841. — Burkardt, *Travels in Nubia*. — Lobo, *Voyage en Abyssinie*.

de cela, le nom d'*éléphantophages*[1]. Tel est le seul parti que ces peuples ont jamais su tirer de ce noble quadrupède; on ne connait, en effet, aucun fait dont on puisse induire qu'ils s'en soient jamais servi, ni pour la guerre ni même comme bête de somme.

Quant aux Ethiopiens de l'intérieur, on peut affirmer qu'ils ignoraient, du temps de Xerxès Ier, les services que pouvaient rendre les éléphants à la guerre. En effet, ils fournirent à ce prince, pour sa célèbre expédition contre la Grèce, un fort contingent de troupes; et ce roi, qui demanda aux Arabes des escadrons de dromadaires, et tâcha de réunir tous les moyens qui pouvaient donner de l'importance à ses préparatifs et assurer le succès de son entreprise, n'aurait pas manqué de leur demander des éléphants, s'ils eussent pu lui en fournir [2]. Au VIe siècle même, s'il faut en croire le témoignage de Cosmas *Indicopleustes*, qui voyagea à cette époque en Éthiopie, les peuples de cette contrée ignoraient encore l'art de dresser les éléphants. Ils tentaient cependant, de temps à autre, d'en dompter quelques-uns pour les plaisirs ou pour le service de la cour, et ce genre de luxe serait resté en faveur parmi eux, si nous ajoutons foi à l'Anglais Webbe, qui visita l'Abyssinie sur la fin du XVIe siècle. On pourrait même inférer de la relation de l'Espagnol Marmol, que, vers la même époque, les Abyssins essayaient d'organiser des éléphants pour la guerre; mais à tout prendre, je pense qu'il n'y a rien d'avéré à cet égard.

Non-seulement les éléphants ont toujours habité les parties de l'Afrique que nous venons d'indiquer, mais il fut un temps où ils vivaient en liberté sur toute la plage

[1] Agatharchid., *de Mari rubro*, ap. Hudson, *Geogr. Gr.-min.*, t. I.
[2] Herodot., VII, 70.

qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'à la chaîne de l'Atlas. J'ai jugé important de rechercher et de réunir ici les preuves de ce fait, qui mérite également de fixer l'attention du naturaliste et celle de l'archéologue.

I. En commençant par les documents les plus anciens, je citerai d'abord le *Périple* d'Hannon, fragment précieux auquel on assigne deux mille quatre cents ans d'antiquité. Ce navigateur, envoyé par les Carthaginois pour explorer les côtes occidentales de l'Afrique, raconte qu'ayant à peine franchi les colonnes d'Hercule, il vit une multitude d'éléphants qui paissaient en liberté sur la côte, c'est-à-dire aux environs du cap Spartel d'aujourd'hui[1]. Hérodote affirme que dans cette partie de l'Afrique qui se trouve à l'occident du fleuve Triton, il y avait des forêts qui recélaient une grande quantité d'éléphants[2]. Or, le Triton sort de l'Atlas et se jette dans la *petite Syrte* : le pays désigné par Hérodote n'est donc autre que l'ancienne *Byzacène*, c'est-à-dire une partie de la régence actuelle de Tunis.

II. Selon Diodore de Sicile, il y avait entre le bord occidental du Nil et les sables de la Libye, un canton remarquable par sa fertilité, et où les éléphants se rendaient en troupe, attirés par la bonté des herbes et des roseaux qui y abondaient[3]. Quoique la topographie de cette partie de l'Afrique ait subi de grandes modifications, je pense que les lieux indiqués par Diodore ne peuvent être que les alentours du lac *Mœris*, ou la vallée fertile, jadis arrosée par le *Lycus*, rivière maintenant desséchée, mais dont le lit est encore reconnaissable. Près de là se trouvait la petite *Oasis*, renommée par l'abondance de ses

[1] Hannon., *Peripl.*, ap. Hudson, *Geogr. min.*, tom. I.
[2] Herodot., IV, 191.
[3] Diodor. Sicul., III, 10.

eaux et par la fraicheur de sa végétation. Si l'on admet cette conjecture, qui me parait s'accorder assez avec la géographie et avec la narration de l'historien, il en résultera que les éléphants ont autrefois habité sous une latitude de dix degrés au moins plus au nord que celles où ils vivent maintenant.

III. Strabon nomme plusieurs fois l'éléphant parmi les animaux indigènes de la Mauritanie[1]. Polybe parle également de la grande quantité d'éléphants qu'on trouvait en Afrique, et quoiqu'il ne cite aucune localité en particulier, on voit clairement qu'il entend désigner l'Afrique romaine, c'est-à-dire la partie septentrionale de la péninsule[2]. Selon Pomponius Mela, il y avait des bois peuplés d'éléphants entre le mont Atlas et la Gétulie[3], indications qui, selon moi, répondent à la partie de la Mauritanie qui est baignée par la mer Atlantique, et précisément au canton où Pline a placé les *Autololes*[4]. Elien assure également que l'on rencontrait des éléphants dans les forêts du mont Atlas, et il ajoute que les plus vieux et les invalides allaient finir leur vie dans ces retraites, où les chasseurs se faisaient scrupule de les troubler. Enfin, selon ce même auteur, les empereurs envoyaient en Mauritanie des officiers pour faire la chasse aux éléphants[5].

IV. Une preuve irrécusable de l'ancienne existence de ces animaux en Numidie a été consignée par Plutarque dans la vie de Pompée[6]. En effet, suivant le biographe, ce général, après avoir vaincu les partisans de Marius en Numidie, voulut s'arrêter encore quelques jours dans

[1] Strab., *Geogr.*, XVII, 2.
[2] Polyb., Fragm., lib. XII, c. 3.
[3] Pomp. Mel., lib. III, 10.
[4] Plin., *Hist. nat.*, V, 1, 2.
[5] Ælian., *Animal.*, VII, 2; X, 1.
[6] Plutarch., *Pomp.*, 12.

le pays, pour s'y livrer à la chasse des lions et des *éléphants*. L'expression *quelques jours* prouve assez que Pompée ne poussa pas son excursion loin des lieux qui avaient été le théâtre de la guerre, c'est-à-dire loin de la côte d'Utique, où avaient eu lieu, ainsi que nous le dirons au chapitre XI de ce livre, tous les événements de cette courte campagne.

V. Pline parle de l'existence de l'éléphant en Numidie et en Mauritanie comme d'un fait contemporain : « Elephantos fert Africa ultra Syrticas solitudines et in « Mauritania[1]. » Or, ce que les Latins entendaient par *Syrticæ solitudines* n'était pas seulement le désert de Barqah, mais bien une plaine sablonneuse attenant à la Byzacène et comprise entre les villes de *Capsa*, de *Thala*, de *Sufetula* ou *Suthul*, plaine dont il est souvent question dans la guerre de Jugurtha. En conséquence, la contrée que Pline désigne ici comme habitée par les éléphants serait la lisière du Fezzan, ou plus vraisemblablement la partie méridionale de la Byzacène, du côté de la *Libya palus* et du *Tritonis lacus*. Ces lacs étaient autrefois plus considérables qu'aujourd'hui, et ils étaient entourés de vastes marais, genre de localités où l'on sait que se plaisent les éléphants. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le même auteur dit autre part que les éléphants habitaient en deçà du pays des *Garamantes*, c'est-à-dire en deçà du Fezzan d'aujourd'hui : « Excipiunt saltus repleti ferarum multi« tudine: et introrsus elephantorum solitudines, mox de« serta, vasta ultraque Garamantes[2]. » Ce pays, séparé du Fezzan par de vastes déserts, ne pouvait être que la Byzacène; et le témoignage du naturaliste romain reçoit

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 11.
[2] Plin., *Hist. nat.*, V, 4.

ici plus de force de celui qu'Hérodote avait porté cinq siècles auparavant, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Au commencement même du livre huitième, Pline répète que, de son temps, l'on trouvait l'éléphant dans les forêts de la Mauritanie, « in Mauritaniæ saltibus; » et lorsqu'il donne la description de la partie de ce royaume qui était connue sous le nom de *Tingitane*, il ajoute que les montagnes qui bornent au levant cette contrée, produisaient aussi des éléphants: « Ipsa provincia ab Oriente « montuosa, fert elephantos [1]. » Or, ces montagnes appartiennent à la chaîne du petit Atlas. Enfin, le même auteur dit encore qu'on trouvait de ces quadrupèdes sur le mont *Abyla*, et sur des montagnes attenantes qu'on appelait les *Sept-Frères* [2]. Ces indications concordent merveilleusement avec celles du *Périple* d'Hannon, que nous avons cité en commençant cette discussion.

Cet état de choses subsistait encore au IIIe siècle de notre ère; c'est ce qu'on peut inférer de la description que Solin nous a laissée de la Mauritanie Tingitane [3]. Il n'en était plus de même au commencement du VIIe siècle, puisque Isidore de Séville, après avoir énuméré les productions de la même province, ajoute « qu'on y trouvait autrefois les éléphants en grand nombre, mais que, de son temps, ces animaux ne naissaient plus que dans l'Inde [4]. »

[1] Plin., *Hist. nat.*, v, 2.

[2] *Id., ibid.*, 2.

[3] « Exurgit montibus septem, qui, a similitudine, fratres appel- « lati, freto imminent. Hi montes elephantis frequentissimi sunt. » (*Polyhistor.*, xxv.) Le mont *Abyla*, l'une des colonnes d'Hercule, est le cap Ceuta d'aujourd'hui. Les *Sept-Frères* sont maintenant connus sous le nom de montagnes des Singes, *sierra de las Monas* des Espagnols, *djebel d' Zatoute* des Berbères.

[4] « Olim etiam et elephantis plena fuit, quos sola nunc India « parturit. » (Isidor. Hispal., *Etymolog.*, lib. xiv, cap. 5, § 12.) L'ex-

Ainsi ce serait entre le IIIᵉ et le VIIᵉ siècle de l'ère chrétienne qu'il faudrait placer l'époque où les éléphants disparurent tout à fait de l'Afrique cisatlantique.

VI. Il me semble démontré que les Carthaginois prenaient leurs éléphants dans la Numidie et dans la Mauritanie. Cela résulte d'abord clairement d'un passage de Frontin, qui raconte qu'Asdrubal, ayant formé le projet de s'emparer de la Numidie, et ne voulant pas donner l'alarme aux habitants, prit, pour entrer chez eux, le prétexte d'une chasse aux éléphants, ces animaux étant très-communs dans leur pays (*quibus ferax est Numidia*)[1]. Ce fait complète en quelque sorte un passage d'Appien, où on lit que les Carthaginois, alarmés des préparatifs que faisait Scipion pour passer en Afrique, et voulant augmenter leurs moyens de défense, envoyèrent Asdrubal, fils de Giscon, à la chasse des éléphants. L'historien ne dit pas quelle fut la direction que prit ce général, ni combien de temps il employa à remplir sa mission; mais il ne tarde pas à parler de son retour, et à nous le montrer campé près d'Utique, avec un train de 140 éléphants, dont la plus grande partie, sans doute, était le produit de sa chasse[2]. Pour peu que l'on veuille examiner la marche des événements, on sera convaincu qu'Asdrubal n'avait pu disposer que de très-peu de temps pour se rendre sur les lieux, faire les dispositions de la chasse, et revenir avec les animaux qu'il avait pris et la nombreuse escorte

pression *sola nunc India*, qui, de nos jours, serait une erreur, n'en était point une au temps d'Isidore; l'Afrique centrale et les éléphants qu'elle produit étaient alors également inconnus. La même phrase se lit dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, lib. XXXII, cap. 15.

[1] Frontin., *Stratag.*, IV, 7, 18.

[2] Appian., *Bell. punic.*, 9, 13.

dont on se faisait toujours accompagner dans ces expéditions. Si l'on ajoute le délai indispensable pour dompter les éléphants et pour les mettre en état de figurer dans les rangs de l'armée, on verra qu'il ne pouvait avoir été les prendre que dans la Mauritanie ou dans la Numidie, et probablement dans cette partie de la Byzacène que nous avons indiquée comme contenant, à cette époque, un grand nombre de ces animaux. Supposer qu'il ait poussé sa course plus loin, et que les Carthaginois, dans les circonstances périlleuses où ils se trouvaient, aient pu permettre une longue absence au meilleur général qui leur fût resté en Afrique, c'est ce qui me paraît complétement inadmissible[1].

VII. Après la soumission de Carthage et la conquête de l'Afrique septentrionale, les Romains symbolisèrent toujours ces provinces par la figure d'un éléphant, ou par celle d'une femme coiffée de la trompe et des défenses de ce quadrupède : c'est ce qu'on peut voir sur les médailles et sur les autres monuments. Or, ces sortes de symboles étaient toujours empruntés de quelque production particulière au pays. C'est ainsi que les Romains symbolisèrent l'Égypte par le crocodile, et la Judée par le palmier. Il est donc naturel d'en inférer que l'éléphant était alors indigène de la Numidie et de la Mauritanie, provinces qui composaient l'Afrique romaine. J'ajouterai que la figure de l'éléphant se ren-

[1] M. Dusgate, dont j'ai déjà cité les savantes recherches, a démontré qu'Asdrubal n'aurait pas eu le temps d'aller chercher ses éléphants dans le Bornou. Pour moi, je pense que ce serait déjà trop que de le faire arriver jusqu'au Fezzan, c'est-à-dire à peut-être deux mois de marche de Carthage, en tenant compte des lenteurs et des détours inévitables dans de pareilles contrées. En ce cas, en effet, la durée totale de l'expédition n'aurait pu être évaluée à moins de cinq mois, tandis qu'il ne fallait pas six semaines pour faire la chasse dans la Numidie.

contre souvent aussi sur le petit nombre de médailles qui nous sont parvenues des rois de ces contrées.

VIII. Il y a dans l'*Astronomicon* de Manilius un passage que je crois pouvoir ajouter aux preuves que je viens de donner. Ce poëte, qui était contemporain d'Auguste, dit que la nature, prévoyant les maux que les Carthaginois devaient faire un jour à l'Italie, les en avait punis par anticipation en peuplant leur pays de monstres et de bêtes féroces, parmi lesquels il nomme l'éléphant:

Et vastos elephantas habet sævosque leones [1].

IX. Suetonius Paulinus, qui depuis fut revêtu de la dignité de consul, ayant, sous le règne de Claude, soumis la Mauritanie, traversa la grande chaîne de l'Atlas, pénétra même un peu au sud, et, suivant Pline, qui nous a conservé quelques détails sur son expédition, trouva beaucoup d'éléphants dans les forêts qui couvrent le pied de ces montagnes. D'après les recherches du savant Walckenaer, le pays où pénétra Suetonius Paulinus est le Tafilet d'aujourd'hui.

Il n'entre pas dans mon plan d'examiner le sentiment de quelques géographes, qui ont pensé que ce général avait traversé le grand désert de Sahara, et pénétré jusqu'aux bords du Sénégal; ce serait assurément un des événements les plus extraordinaires dont il fût fait mention dans l'histoire; mais l'opinion qui donne à l'expédition de Suetonius Paulinus une si grande importance sera, nous le pensons, toujours difficile à démontrer. Contentons-nous d'en tirer une nouvelle preuve que les forêts qui entourent le grand Atlas étaient alors peuplées d'éléphants, fait qui est non-seulement énoncé par Pline, mais encore confirmé par Solin [2].

[1] M. Manil., *Astronomic.*, IV, vers. 657 sqq.

[2] Dion. Cass., LX, 9. — Plin., *Hist. nat.*, V, 1. — Solin., *Polyhis-*

Nous pouvons donc regarder comme une vérité suffisamment démontrée que, depuis la plus haute antiquité jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les éléphants furent communs dans l'Afrique cisatlantique. Que ces animaux aient ensuite disparu de ces contrées, c'est un fait qui n'a rien d'étonnant. Les Carthaginois et les princes africains leur auront donné la chasse, soit pour les dompter pour le service de guerre, soit pour en arracher l'ivoire. Les Romains devenus maîtres du pays, l'auront exploité à leur tour, afin de se procurer des éléphants pour leurs spectacles. On sait que, pendant plus de quatre cents ans, ils firent, pour fournir aux jeux du cirque ou de l'amphithéâtre, une consommation prodigieuse d'animaux de toute espèce. Les éléphants cisatlantiques auront donc été exterminés jusqu'au dernier; et comme ils se trouvaient séparés par d'immenses déserts de ceux qui habitent le centre de la péninsule, leur race n'aura pu être remplacée. Des faits analogues se passent de nos jours à l'autre extrémité de l'Afrique : les environs du Cap, où les éléphants étaient autrefois nombreux, en sont maintenant dépourvus. Le défrichement des forêts, les progrès de l'agriculture, l'établissement de voies de communication, chassent peu à peu les bêtes sauvages, qui finissent ainsi par disparaître devant la civilisation. Il serait maintenant impossible de rencontrer des éléphants dans le Mazenderan ou dans le Khorassan; et cependant il paraît, d'après des documents qu'on a recueillis dans ces derniers temps, qu'ils

tor., XXIV. — Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'Afrique septentrionale*, pag. 370.—Dureau de La Malle, *Géographie de l'intérieur de l'Afrique*, chap. 14. — Malte-Brun, *Précis de la géographie ancienne et moderne*, tom. I, pag. 184.

y étaient communs à une époque antérieure à l'expédition d'Alexandre [1].

Au reste, ce n'est pas seulement l'espèce de l'éléphant qui a éprouvé ces vicissitudes. Il y avait autrefois des lions dans la Grèce, entre l'*Acheloüs* et le *Nestus* [2]; il y en avait certainement dans la Péonie, puisque Hérodote raconte qu'ils dévorèrent les chameaux de Xerxès [3]. Xénophon parle des lions et des panthères que l'on trouvait sur le mont *Pangée* et sur le *Cissus*, aux frontières de la Macédoine [4]. L'aurochs (*bos urus*) et l'élan, qui sont maintenant relégués aux extrémités du Nord, ont vécu autrefois dans la forêt Noire, dans les Ardennes, et même dans les Pyrénées [5]. Les hippopotames, qui étaient communs en Égypte, d'où les Romains en faisaient venir pour leurs spectacles, se sont retirés dans l'intérieur de l'Afrique [6]. Les crocodiles étaient si abondants aux embouchures du Nil, qu'ils dévorèrent un grand nombre de soldats de l'armée de Perdiccas, lorsque ce général essaya de passer le fleuve [7]. Maintenant pour en trouver, il faut remonter vers la Nubie, où encore ils ne sont pas nombreux. Ne savons-nous pas que l'Angleterre était autrefois infestée de loups,

[1] Malcolm's *History of Persia.* — Ranking, *Historical researches on the wars and sports of the Mongols*... etc., chap. 4.

[2] Aristot., *Hist. animal.*, VI, 31, VIII, 28. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 17.

[3] Herodot., VII, 125, 126.

[4] Xenoph., *Cyneg.*, XI.

[5] Cæs., *de Bell. gall.*, VI, 26, 27, 28. Ces animaux ont vécu dans la Gaule à une époque plus récente; on peut consulter à ce sujet le *Livre de chasses* de Gaston Phœbus et les chroniques qui concernent les rois d'Austrasie et Charlemagne.

[6] Ammian. Marcell., XXII, 15. — Herodot., II, 69, 70, 71.

[7] Diodor. Sicul., XVIII, 35, 36. Nous reviendrons, au chap. 7 du liv. II, sur cet événement.

et qu'il n'y en a plus maintenant? Des faits semblables se passent même sous nos yeux : avant la conquête de Bone et de Constantine par les Français, les communications entre ces deux villes étaient dangereuses, à cause des lions qui s'étaient multipliés dans la contrée; quelques années d'occupation ont suffi pour éloigner ces terribles animaux.

Passons maintenant aux éléphants de l'Inde, de cette terre favorisée par la nature, où ces animaux atteignent le haut degré de force et d'intelligence qui les rend si précieux pour le service de l'homme. La sagesse providentielle, qui a placé le chameau sous la main de l'Arabe, au milieu du désert, qui a fait présent du renne à l'habitant engourdi des régions polaires, a aussi donné l'éléphant aux Hindous, comme l'auxiliaire qu'il leur fallait pour exploiter la fécondité d'un sol inépuisable, et pour en mettre en circulation les produits : on rencontre en effet cet animal à l'état sauvage dans les deux presqu'îles de ce beau pays, depuis les contreforts de l'Himmalaya jusqu'aux pointes de Malakka et de Comorin. Le Tonquin, la Chine, le Pendjab, sont les limites que la nature lui a assignées à l'est et au couchant. Ceylan, Sumatra et Bornéo sont les seules îles où on le trouve.

Quoique les éléphants de Ceylan aient les défenses plus petites que les autres éléphants d'Asie et surtout que ceux d'Afrique, les naturalistes s'accordent à regarder la race que l'on trouve dans cette île comme supérieure à toutes les autres pour la taille, la force et la docilité. La supériorité de cette race était connue des anciens[1], et elle est depuis longtemps une source de

[1] Ælian., *Animal.*, XVII, 18. La même remarque avait été faite par Onésicrite, l'un des officiers d'Alexandre, auteur d'une vie

profit pour les insulaires, qui exportent leurs éléphants sur le continent, où ils sont très-recherchés. Il arrive cependant quelquefois que ces animaux se multiplient dans l'île excessivement, et deviennent pour les campagnes de véritables fléaux; car ils détruisent avec leurs pieds dix fois plus de plantes qu'ils n'en consomment pour leur nourriture. Les habitants, qui n'ont pas toujours les moyens de leur donner la chasse en grand, prennent alors le parti de les empoisonner avec de l'arsenic, en remplissant de cette substance délétère des cannes à sucre et des fruits. Le gouvernement lui-même a soin de faire faire tous les trois ou quatre ans de grandes battues, où il en prend un grand nombre qu'il fait vendre sur le continent. On en prit cent soixant-seize dans une de ces chasses qui eut lieu en 1797 [1].

Les pays qui, dans l'Inde cis-gangétique, fournissent le plus d'éléphants, sont le Dekkan, le Carnatic et la côte d'Orixa. On rencontre aussi quelquefois ces animaux par bandes de deux à trois cents dans les forêts solitaires des Ghattes; mais il y a des provinces où ils abondaient autrefois et où il est rare d'en trouver maintenant. C'est ainsi qu'ils ont presque disparu des bords de la Djemnah depuis Agra jusqu'à Kalpy, où, si l'on s'en rapporte aux mémoires des sultans Baber et Akbar [2], on en prenait au XVI[e] siècle une grande quantité. Le contraire est arrivé dans le Mysore : ce pays s'étant trouvé dépeuplé à la suite des longues guerres soutenues par Hyder-Aly et Tippo-Saheb contre les Anglais, les éléphants vinrent s'y établir et s'y multiplièrent

de ce conquérant, où Pline, Arrien et Strabon ont puisé de curieux détails sur l'Inde.

[1] Percival, *Voyage au Ceylan.* — Forbes, *Eleven years in Ceylon.* — Baldæus, *Description of Ceylon*, etc. etc.

[2] Baber, *Memoirs*, ed. Erskin. — *Ayéen Akbery*, by Gladwin,

d'une manière effrayante ; bientôt ils détruisirent les récoltes, renversèrent les habitations, exterminèrent les cultivateurs, et les choses en vinrent au point, que le gouvernement fut obligé d'y envoyer des troupes. Enfin, des battues régulières, commencées en 1805, délivrèrent la contrée de ces hôtes incommodes. Nul doute que, si la tranquillité continue à régner dans l'Inde, si l'agriculture surtout y fait des progrès, la race des éléphants n'y aille aussi toujours en diminuant.

A l'orient du Gange, les éléphants que l'on trouve dans l'empire des Birmans sont principalement recherchés à cause de leurs défenses, d'où l'on extrait l'ivoire le plus beau et le plus estimé. Le Chittagong et l'Arracan fournissent aussi de très-beaux éléphants, et l'on en prend de cinq à six cents par an dans les forêts qui bordent le Brahmapoutre. Les montagnes de Laos en donnent de magnifiques; l'espèce est également belle dans le Camboge et dans la Cochinchine (*An-nam* méridional), dont les éléphants sont surtout renommés à cause de leur docilité. On fait peu de cas de ceux du Pégu, du Tonkin (*An-nam* septentrional), du Kouang-si, du Sse-tchouan, et du Yun-nam, les seules provinces de l'empire chinois où l'on en rencontre. Mais, de toutes les contrées de l'Inde, celle qui abonde le plus en éléphants, c'est le royaume de Siam. D'après les relations des voyageurs, le roi en possède à lui seul plus de mille, qui sont, pour les propriétaires des terres voisines de la cour, un véritable fléau; car ce troupeau destructeur a le droit de paître dans tous les champs et dans toutes les fermes, et malheur au particulier qui oserait s'y opposer !

C'est dans le royaume de Siam qu'on voit le plus souvent ces éléphants blancs qui sont en si grande vénération dans l'Inde. On pense maintenant que la couleur

de ces animaux provient plutôt d'une maladie de l'individu que d'une variété de l'espèce. Des observateurs éclairés, qui ont eu le loisir de les examiner, ont remarqué qu'ils étaient toujours dans un état de souffrance, et que leur peau était attaquée d'éruptions dartreuses ou sillonnée de crevasses en suppuration. Ils en ont inféré que ce prétendu type de perfection n'était, au fond, qu'une dégénération analogue à celle que l'on observe dans les Albinos ou *nègres blancs*, lesquels sont toujours les êtres les plus faibles de leur race. Mais ce n'est pas ainsi que les Hindous jugent leurs éléphants blancs; pénétrés du dogme de la métempsycose, ils sont persuadés que, dans la nature, l'éléphant tient après l'homme le premier rang, et comme, d'un autre côté, ils regardent la blancheur de la peau comme un symbole de la pureté de l'âme, comme une distinction que les dieux n'accordent qu'aux êtres les plus parfaits, il s'ensuit que, pour eux, l'éléphant blanc est un animal privilégié, dont le corps ne peut servir d'habitation qu'aux mânes des rois, des pontifes et des héros.

Telle est la cause de l'espèce de culte que les Hindous rendent à ce rare quadrupède, dont la possession est regardée par eux comme un gage de la faveur du ciel. Le roi de Siam, l'empereur des Birmans, ont mis au nombre de leurs titres les plus pompeux celui de *possesseur de l'éléphant blanc*. Tout ce que la magnificence asiatique a de plus éclatant est prodigué pour le service de cet être vénéré: des ministres et des officiers d'un rang élevé veillent à tous ses besoins; l'or, les perles, les pierreries brillent sur ses harnais, et il ne se montre jamais en public sans être précédé par une musique choisie et escorté d'une garde d'honneur. L'histoire fait mention de guerres acharnées qui ont eu lieu entre les

princes de l'Inde trans-gangétique pour la possession d'un éléphant blanc, et, dans ces querelles, dont le sujet nous paraît si futile, on a vu des rois perdre le trône et la vie, et de vastes contrées être mises à feu et à sang [1].

Les éléphants que l'on trouve dans les vallées du Népaul et sur les versants boisés de l'Himmalaya atteignent rarement plus de six pieds, et il en est de même dans les autres pays élevés, qui marquent les limites de la demeure de ces animaux. Ces faits, maintenant constatés, confirment une assertion de Pline, suivant lequel il y avait une petite race d'éléphants qu'on appelait *bâtards*, et qu'on mettait à la charrue : « Indis arant minores quos appellant nothos [2]. » Cet emploi des éléphants, qui avait rencontré des incrédules, a été dernièrement essayé par un colon anglais de Ceylan, qui a labouré ses plantations avec des éléphants, et s'en est bien trouvé [3].

Les moyens que les Indiens emploient aujourd'hui pour prendre les éléphants sont encore les mêmes que ceux qu'ils employaient au temps d'Arrien et de Strabon, et dont ces auteurs nous ont laissé la description [4], tant ce peuple stationnaire aime à rester fidèle à ses usages! On choisit une vaste étendue de bois qu'on entoure de fortes barricades et de fossés larges et profonds : cette

[1] On trouve un grand nombre d'anecdotes de ce genre dans la collection d'Hakluyt, dans les voyages du Mecklenbourgeois Mandelslo, de l'Anglais Ralph Fitch, et du Hollandais Jean Struys, qui visitèrent le Pégu et le Siam dans le XVI[e] et dans le XVII[e] siècle; enfin dans l'ouvrage de Ranking, que j'ai déjà cité. On peut aussi consulter la *Relation du royaume de Siam*, par Schouten, et celle de l'ambassade de M. Crawfurd à la cour d'Ava en 1827.

[2] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 1.

[3] Ritter, *Erdkunde*, tom. IV.

[4] Arrian., *de Reb. indic.*, X. — Strab., *Geogr.*, XV, 1, p. 279.

enceinte est désignée dans l'Hindoustan sous le nom de *keddah*, et à Ceylan sous celui de *kraal*. On y introduit des femelles privées, connues au Bengale sous la dénomination de *goondabs*. C'est un appât auquel les éléphants sauvages, ou, comme on dit dans l'Inde, les *koomkées*, ne résistent jamais, surtout si l'on a eu soin de choisir la saison des amours. Ils arrivent par troupes dans la nuit, et vont trouver les femelles en passant par de larges ouvertures qu'on a eu soin de ménager dans l'enceinte; on ferme ces issues aussitôt qu'il en est entré un nombre suffisant, et l'on introduit, pour les traquer et pour battre les bois, des chasseurs et des éléphants privés.

On a eu soin de disposer à l'avance, dans l'intérieur de l'enceinte, de petits enclos à une seule entrée; on cherche à y engager les éléphants sauvages pour les isoler. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont renfermés, ils s'emportent avec fureur et font, pour recouvrer leur liberté, des efforts désespérés. On les laisse se débattre un certain temps, et lorsque la faim et la fatigue ont épuisé leurs forces, on les fait attaquer par des éléphants privés qui les terrassent à coups de trompe, et les forcent à se tenir tranquilles. Les chasseurs saisissent ce moment pour leur jeter des nœuds coulants, et pour les attacher aux arbres, où ils les laissent jusqu'à ce que, domptés par le jeûne et par la lassitude, ils n'opposent plus de résistance. Alors on les mêle aux éléphants privés, et on achève de les rendre dociles par des caresses et par des soins [1].

On emploie quelquefois un moyen plus expéditif :

[1] On trouve la description de cette chasse dans l'*Ayéen Akbery*, dans l'*Elephantographia* d'Hartenfels, dans le voyage de Mandelslo, dans la *Description de Ceylan*, par Baldæus, etc. Les éditeurs de ces différents ouvrages ont ajouté à leurs descriptions des gravures explicatives.

on entoure une grande forêt d'une chaîne de feux établis sur le terrain, et on la fait en même temps cerner par des troupes; on resserre ensuite successivement, toujours en battant le bois, cette espèce de circonvallation, jusqu'à ce que l'on ait acculé les éléphants dans une enceinte barricadée. On les attaque alors, et on les prend par les moyens que nous avons décrits plus haut. Le chevalier de Chaumont, ambassadeur de Louis XIV à la cour de Siam, dit avoir assisté à une chasse semblable, où l'on avait employé plus de trente mille hommes et du canon; suivant le P. Tachard, qui faisait partie de la même ambassade, on prenait de cette manière de soixante à quatre-vingts éléphants à la fois[1]. Dans une chasse faite plus récemment à Ceylan, on employa deux mille hommes pendant trois mois, et l'on prit trois cents éléphants[2]. On comprend que des princes et des gouvernements peuvent seuls faire de telles entreprises; quant aux simples particuliers, ils réussissent rarement à prendre quelque animal isolé, soit avec des nœuds coulants, soit en le faisant tomber dans des fosses adroitement cachées, d'où ils le retirent ensuite mort ou vif[3].

On trouve dans Diodore de Sicile la description d'un moyen aussi hardi que périlleux, employé du temps de cet historien par les Éthiopiens chasseurs d'éléphants, alors connus sous la dénomination significative d'Ἐλεφαντομάχοι. Ces hommes, dit-il, se cachent sur des arbres pour observer les sentiers que suivent ordinairement les éléphants; un de ces animaux vient-il à passer sous une de ces cachettes, l'un des chasseurs saute sur lui, le

[1] Voyez la relation de cette ambassade, et les deux voyages du P. Tachard à la cour de Siam.

[2] Cordiner's *Description of Ceylon*; London, 1807.

[3] Voyage de Jobson, dans le second volume de la collection de Purchas.

saisit par la queue, et de ses jambes lui serre fortement la cuisse gauche; puis, avec une hache petite mais parfaitement affilée, il lui frappe à coups redoublés les nerfs et les jarrets de la jambe droite, tandis que de sa main gauche il maintient son corps en équilibre. Tout cela se fait avec une merveilleuse vitesse, car il faut ou s'emparer de l'animal ou y perdre la vie. Le plus souvent c'est l'éléphant qui périt, mais quelquefois aussi il écrase dans sa chute l'Éthiopien, ou il le tue en le serrant contre des arbres ou contre des rochers. Ces mêmes particularités sont racontées par Agatharchide de Gnide, par Pline et par Strabon [1].

Les Abyssins d'aujourd'hui ont conservé le courage traditionnel de leurs ancêtres. Au dire de Bruce, il y a encore en Abyssinie des hommes très-agiles, auxquels on donne le nom d'*agagéers*, c'est-à-dire *coupe-jarrets*, qui chassent les éléphants et leur coupent les tendons des jambes à coups de sabre. Ils sont à cheval; lorsque l'animal court sur eux, ils savent l'esquiver et revenir ensuite à la charge. Une fois qu'ils l'ont blessé, ils l'achèvent à coups de flèches et de zagaies, et en découpent la chair, qu'ils font sécher au soleil, pour la manger ensuite [2].

[1] Diodor. Sicul., III, 26. — Agatharchid., *de Mari rubro*, ap. Hudson. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 8. — Strab., *Geogr.*, XVI, 4, p. 391.

[2] Bruce, *Voyage aux sources du Nil.*

CHAPITRE II.

Exposé sommaire de l'état des éléphants dans l'Inde avant l'expédition d'Alexandre. — Idées mythologiques et croyances des Hindous au sujet de ces animaux. —Composition des anciennes armées indiennes. — Les éléphants y entrent dans une forte proportion. — Témoignages des auteurs grecs et romains. — C'est à tort qu'on les a accusés d'avoir exagéré le nombre des éléphants qui étaient entretenus par les princes de l'Inde. — Haute antiquité de l'usage de l'ivoire, avant que les nations d'Occident connussent l'origine de cette substance. — Aristote est le premier naturaliste qui ait bien connu l'éléphant, et qui en ait donné une bonne description.

Une profonde obscurité enveloppe les origines de l'Inde ; la civilisation de cette contrée est plus ancienne que l'histoire. Les nations qui habitent les bords du Gange étaient déjà, à l'époque où leur existence fut révélée aux peuples d'Occident, à peu près aussi avancées qu'elles le sont aujourd'hui, dans les arts et dans les sciences. Ce serait donc peine perdue que de rechercher l'époque où l'éléphant fut dompté chez elles ; elles ne sauraient elles-mêmes la déterminer. Tout ce qu'il est permis de conjecturer, c'est que ce redoutable quadrupède fut la dernière comme la plus difficile des conquêtes de l'homme. Il y avait sans doute longtemps que le taureau, le cheval, le chameau, subissaient le joug de la domesticité, lorsque d'intrépides chasseurs osèrent pénétrer dans les sombres retraites de l'éléphant, se mesurer avec lui, le traîner captif et lui imposer le fardeau du travail. De longs et périlleux essais durent précéder la réussite de cette grande entreprise.

Une chose prouve la haute opinion que les Indiens ont toujours eue de l'éléphant; c'est la place éminente qu'ils lui ont donnée dans leur mythologie. *Indra*, le plus puissant de leurs dieux secondaires, le maître de

l'air et du tonnerre, est représenté assis sur un éléphant. *Ayravata* est le nom qu'ils ont donné à cet animal privilégié, qui tient auprès de cette divinité la même place que l'aigle auprès du Jupiter des Grecs. *Ganésa*, le dieu des sciences et de la sagesse, la Minerve enfin de leur mythologie, par une ingénieuse allusion à l'intelligence de cet animal, est symbolisé sous la figure d'un homme à tête d'éléphant. Enfin, selon leurs croyances, la terre entière est portée sur le dos de huit éléphants, tournés vers les huit points de l'espace; et par cette fiction, ils ont cru donner tout à la fois une idée de la stabilité du globe et de la puissance du noble animal qu'ils lui ont assigné pour support.

Ce culte traditionnel dont l'éléphant est l'objet de la part des Hindous a passé dans leur poésie et dans leurs arts : le nom de cet animal se trouve associé, dans les épopées et dans les romans, à ceux des rois et des héros du pays [1]. C'est toujours lui qui, dans les fêtes et dans les parades, forme la principale décoration, et sert de monture aux rois, aux dames et aux premiers personnages de l'État. Le génie des artistes a été guidé par les mêmes inspirations : partout on voit figurer l'éléphant, tantôt taillé en cariatide colossale à la porte des temples, tantôt peint ou sculpté sur les murs des pagodes, des châteaux et des mausolées [2]. C'est encore lui qui,

[1] On peut consulter à ce sujet le *Ramajana* de Schlegel, les *Mélanges de littérature sanscrite* de M. Langlois, et plusieurs travaux des savants indianistes de nos jours. J'ai réuni dans la note A, à la fin du volume, les différents noms que l'on a donnés à l'éléphant dans l'Inde.

[2] Tout le monde a entendu parler des figures colossales d'éléphants sculptées en plein et en bas-relief, dans les basaltes des îles d'Elephanta (Gharipour) et de Salsette, sur la côte de Bombay. De pareilles représentations se trouvent dans le temple souterrain de Mawalipouram, et dans celui d'Ellora, auquel les brah-

dans les cérémonies religieuses, porte les images des dieux, et accompagne, paré des ornements les plus précieux, le cortége mystique de *Brahama* et de *Vichnou.*

D'habiles aventuriers ont quelquefois mis à profit, pour donner à leurs entreprises l'apparence de la faveur céleste, cette espèce de vénération que les Indiens ont pour l'éléphant. Sandrocottus, cet heureux soldat qui parvint à chasser les Macédoniens et à établir sa domination sur une grande partie de l'Inde, faisait croire à la multitude qu'un éléphant sauvage, d'une grandeur prodigieuse, s'était présenté à lui, l'avait reçu sur son dos, et était devenu à la fois son guide et son défenseur [1]. Suivant lui, et il fit partager au peuple cette opinion, c'était un présage certain du succès de son entreprise.

Enfin je me permettrai d'ajouter ici, d'après deux des plus graves écrivains de l'antiquité, une particularité singulière, qui pourra servir de complément aux preuves que j'ai déjà données du grand cas que les Indiens faisaient des éléphants. On connaît la sévérité des mœurs et des lois de ce peuple envers les femmes; on sait avec quelle rigueur il punit les faiblesses du sexe. Eh bien! si une femme pouvait prouver que, pour prix de ses faveurs, elle avait reçu un éléphant, non-seulement elle n'était pas blâmée, mais cette espèce

manes donnent sept mille neuf cents ans d'existence. Les colonnes sans nombre, les statues et les ornements bizarres dont ce monument est surchargé, sont un sujet d'étonnement pour les voyageurs. Voyez les *Monuments de l'Hindoustan ancien et moderne* par Langlès, et *Mill's History of british India*, by Wilson, tom. II, chap. 8.

[1] Justin., *Hist. philippic.*, xv, 4. La biche de Sertorius joua plus tard le même rôle, à l'autre extrémité du monde, mais avec moins de bonheur.

d'hommage rendu à sa beauté lui faisait le plus grand honneur. Il n'y avait point, dit Arrien, de matrone, quelque sage qu'elle fût, qui fût inaccessible à un galant qui pouvait offrir un pareil cadeau [1].

Je passe maintenant à l'objet principal de mes recherches. Il est incontestable que l'éléphant a toujours joué, dans le système militaire des Indiens, un rôle très-important; il était pour eux le véritable *nerf de la guerre.* En effet, d'après l'*Amarâ-Cocha,* la section élémentaire de leurs anciennes armées était ainsi composée :

1 ÉLÉPHANT,
1 CHAR DE GUERRE,
3 CAVALIERS,
5 FANTASSINS.

Chaque éléphant devait être monté par quatre hommes, et chaque char par deux ; en sorte que cette espèce d'escouade comprenait quatorze hommes, cinq chevaux et un éléphant. Il fallait un nombre déterminé de ces escouades pour former une division, et un nombre également déterminé de divisions pour composer une armée au grand complet. Les mêmes bases sont établies dans le *Mahabharat,* où on lit qu'une grande armée, ou, comme nous dirions, une armée modèle, devait se composer de 109,350 fantassins, 65,610 cavaliers, 21,870 chars, et 21,870 éléphants, proportion identique avec la précédente, et qui est contemporaine des plus anciennes traditions militaires des Indiens [2].

[1] Arrian., *de Reb. indic.*, XVII. — Strab., *Geogr.*, XV, I, p. 281.

[2] Schlegel, *Indische Bibliothek*, tom. I. — Ritter, *Erdkunde*, tom. IV. — L'*Amarâ-Cocha* est un dictionnaire scientifique par ordre de matières; le *Mahabharat* est un vaste recueil d'anciennes

D'après ces données, une armée de 50,000 fantassins et de 30,000 cavaliers aurait dû avoir à sa suite environ 10,000 éléphants, proportion qui serait inadmissible, si l'on devait en juger d'après les faits et les notions de notre temps. Mais nous sommes loin de connaître l'état de l'Inde à ces époques reculées, et ce qui serait impossible aujourd'hui ne l'a peut-être pas toujours été. Nous pouvons même affirmer qu'à des époques plus récentes et mieux connues que celles auxquelles appartiennent les traditions que nous venons de rapporter, les Indiens avaient une confiance illimitée dans leurs éléphants, qu'ils regardaient comme la principale force des armées [1].

La première mention d'éléphants de guerre dans l'Inde se trouve dans Diodore de Sicile, et elle se rapporte aux temps de Sémiramis, c'est-à-dire à quinze ou dix-huit siècles avant l'ère vulgaire [2]. Mais j'aurai occasion de revenir sur cette expédition de la reine d'Assyrie; pour le moment je me dois borner à remarquer que le merveilleux y est tellement mêlé au vraisemblable, qu'il serait difficile d'en faire l'objet d'un travail historique. Cependant, un fait qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est que la possession de ces animaux était, dès lors, un des plus beaux droits de la souveraineté, et que la puissance des rois était mesurée d'après la quantité d'éléphants qu'ils pouvaient entretenir.

épopées indiennes, antérieur d'au moins quatre siècles à notre ère, et par conséquent antérieur à l'époque d'Alexandre. J'ai consulté avec profit, sur plusieurs particularités relatives aux antiquités de l'Inde, le savant M. E. Burnouf, dont les travaux sont appréciés de tous les orientalistes, et dont la complaisance égale le profond savoir.

[1] Quint. Curt., VIII, 13. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 9.

[2] Diod. Sicul., II, 16.

Ce genre de luxe, inconnu aux peuples de l'Occident, frappa les premiers écrivains qui leur révélèrent les merveilles de l'Inde ; ceux-ci, il faut l'avouer, ont donné souvent trop libre carrière à leur imagination, et mêlé quelquefois des fables à leurs récits. Ainsi, nous pouvons nous dispenser d'ajouter foi au médecin Ctésias et à son copiste Élien, lorsqu'ils nous parlent d'un roi de l'Inde qui, dans ses expéditions, se faisait suivre par 100,000 éléphants [1]. Mais ce serait pousser trop loin le scepticisme, que de se refuser à tenir compte des nombreux témoignages d'auteurs graves et accrédités, qui s'accordent sur le grand nombre des éléphants entretenus par les princes de l'Inde. Au dire de Strabon, la seule nation des *Sères*, qui s'étendait à l'orient du Gange, avait sur pied 5,000 éléphants. Les *Gangarides* et les *Prasiens*, qui, après la défaite de Porus, s'étaient mis en marche pour s'opposer aux progrès d'Alexandre, amenaient avec eux, suivant Plutarque, 6.000 éléphants, 4,000 suivant Diodore, et au moins 3,000 suivant Quinte-Curce. Alexandre, ayant pris des informations sur les lieux, demeura lui-même convaincu que le bruit de ces préparatifs n'était pas exagéré [2].

On trouve, dans la description que Pline nous a laissée de l'Inde, l'indication du nombre d'éléphantsque chaque roi ou chaque peuple tenait sur pied. L'État le plus puissant, selon cet auteur, était celui des *Prasiens*, qui s'étendait jusqu'au Gange, et dont le roi résidait dans la grande ville de *Palibothra*. Ce roi possédait 9,000 éléphants de guerre [3]; venaient ensuite les *Megalles*,

[1] Ælian., *Animal*, XVII, 29.

[2] Strab., *Geogr.*, XV, I, p. 276. — Plutarch., *Alexand.*, c. 62. — Diodor. Sicul., XVII, 93. — Quint. Curt., IX, 2.

[3] Plin., *Hist. nat.*, VI, 19, 20. Selon le major Rennell, l'empire des *Prasiens* ou *Gangarides* s'étendait depuis le Pendjàb jusqu'au

les *Asanges*, les *Pandes*, les *Hortes*, qui habitaient, à ce qu'il paraît, entre le Guzerate et les versants des Ghattes, et entretenaient environ 3,000 éléphants. Bref, le total des éléphants de guerre existants dans la seule partie de l'Inde qui fût alors connue des Romains s'élevait à près de 14,000. Il est des gens, je le sais, qui font profession de n'accorder aucune confiance à ces évaluations, et qui ne cessent de se récrier sur ce qu'ils appellent la crédulité et les exagérations des anciens. L'auteur que je viens de citer n'a point été épargné par eux; et cependant ce reproche, qu'on lui a souvent adressé, qu'on lui a même prodigué, n'est rien moins que fondé. Je m'arrêterai un instant sur cette question, qui touche de près aux recherches que je me suis imposées, et dont la solution peut d'ailleurs servir à établir la validité des documents dont je dois me servir.

Je ferai d'abord remarquer que les anciens, ceux-là surtout qui ont écrit après les conquêtes d'Alexandre et au temps de la grandeur des Romains, étaient à portée d'avoir, sur la géographie et sur l'histoire naturelle, des notions plus exactes qu'on ne le pense ordinairement. Ils avaient sous les yeux une foule de documents que le temps ne nous a pas conservés, ou qui ne nous sont parvenus que mutilés. Dans ce nombre, il faut ranger les Périples d'Hannon et de Scylax; les relations de plusieurs officiers d'Alexandre, tels que Néarque, Onésicrite, Ptolémée, Aristobule; la description des marches de ce conquérant, et la géographie des pays qu'il avait sou-

Gange, et l'ancienne *Palibothra* (en sanscrit *Patalipoutra*) répondait à peu près à la ville moderne de Patnah. Robertson, au contraire, suivant en cela l'opinion de d'Anville, place *Palibothra* au confluent de la Jumnah et du Gange, où est maintenant la ville d'Allahabad.

mis, par Diognète et Bæton; les mémoires de Mégasthène et de Daïmachus, ambassadeurs envoyés dans l'Inde par Séleucus; ceux de Patrocle, commandant de l'armée navale du même prince; enfin ceux qu'Apollodore avait écrits sur la Parthie et sur la Bactriane. Tous ces ouvrages existaient encore au temps de Pline, qui les nomme et en fait usage [1]. Rien n'est plus commun, quand on parcourt les écrivains de l'antiquité, que d'y voir mentionnés, ou cités par extraits, des ouvrages qui sont perdus pour nous; bien plus, il y a tout lieu de supposer qu'ils ne nous ont fait connaître ainsi que la plus petite partie des écrits qui existaient de leur temps, et qu'ils en possédaient une foule d'autres dont nous ne pouvons pas même soupçonner l'existence. Des voyageurs, des marchands, des envoyés politiques, allaient d'Occident en Orient; d'autres venaient d'Orient en Occident; il en arrivait souvent dans les cours d'Antioche, d'Alexandrie, et même à Rome. Deux ambassades furent envoyées à Auguste, avec de riches présents, par des princes de l'Inde. Nicolas de Damas, cité par Strabon, avait rencontré à Antioche trois de ces ambassadeurs, et il en avait obtenu, sur leur pays, de nombreux renseignements [2]. Des ambassadeurs vinrent de Ceylan à Rome, du temps de l'empereur Claude, et ils donnèrent sur leur île de curieux détails que Pline nous a conservés [3].

Toutes ces relations, tous ces documents, étaient conservés dans les bibliothèques publiques, où les savants

[1] L'un des plus savants géographes modernes, Gosselin, a démontré que les descriptions de Mégasthène et de Daïmachus ont le mérite d'une parfaite exactitude. (*Recherches sur la géographie systématique des anciens*, tom. I.)

[2] Sueton., *Octav.*, XXI, XLIII. — Dion. Cass., LIV, 3. — P. Oros., VI, 21. — Strab., XV, 1, p. 303.

[3] Plin., *Hist. nat.*, VI, 24.

avaient la faculté de les consulter. Ce fut à l'aide de ces matériaux que Pline rédigea son immense travail, que l'on pourrait appeler l'encyclopédie de l'antiquité. Il nous apprend lui-même qu'il avait consulté environ deux mille volumes en tout genre, historiens, géographes, philosophes, etc. On n'a donc, selon moi, le droit de révoquer en doute les faits qu'il rapporte, que lorsqu'on a des preuves irrécusables à lui opposer. Les naturalistes et les voyageurs qui de nos jours ont visité l'Orient ont d'ailleurs plus d'une fois vengé les anciens du scepticisme des modernes, et confirmé des récits sur l'exactitude desquels on avait cru pouvoir jeter des doutes.

En ce qui concerne les éléphants, on aura dans le dernier chapitre de cet ouvrage une preuve que les historiens grecs et latins n'ont rien avancé d'exagéré. On y verra, en effet, que parmi les sultans mogols du XVI[e] et du XVII[e] siècle il y en eut qui entretinrent de 6,000 à 12,000 éléphants, et que l'on en comptait ordinairement de 5,000 à 6,000 dans les cours de Siam et du Pégu. Enfin nous venons de voir que, d'après les bases anciennement établies du système militaire de l'Inde, une armée de 80,000 hommes devait traîner à sa suite 10,000 éléphants, proportion qui dépasse de beaucoup les recensements donnés par Pline. A mesure que les travaux des orientalistes mettront à notre disposition les trésors de la littérature sanscrite, nous pourrons mieux juger de beaucoup de choses qui nous étonnent maintenant.

Une réflexion qui trouve ici naturellement sa place, c'est que l'espèce de l'éléphant a dû nécessairement aller en diminuant, à mesure que l'empire de l'homme s'est étendu sur la terre. Les races sauvages forment une société fugitive, condamnée à disparaître devant la civilisation. L'agriculture et le commerce sont également

intéressés à leur destruction, et à mesure que les arts font des progrès, on trouve des moyens plus sûrs pour les exterminer. De nombreux documents historiques viennent à l'appui de ces considérations. Serait-il possible aujourd'hui de réunir, comme le fit César, 400 lions dans l'arène[1]; comme Pompée, 600 lions et 400 panthères[2]; ou enfin, comme Probus, un millier d'autruches[3]? Et cependant, l'espèce de l'éléphant, qui a besoin, plus que toute autre, d'exploiter de vastes étendues de terrain, doit disparaître la première à l'approche de l'homme, et diminuer en général d'une manière beaucoup plus sensible que les autres. On conçoit donc qu'il y ait aujourd'hui, en Asie, moins d'éléphants qu'il n'y en avait du temps de Diodore, de Strabon et de Pline[4].

Cependant, cet animal, que l'on trouvait dans l'Inde si communément, est resté longtemps inconnu à l'Europe et à l'Asie occidentale. Homère, qui a tracé une peinture si fidèle des usages et des connaissances de

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 20.

[2] Dion. Cass., XXXIX, 6. — Plin., *loc. laud.*, et VIII, 24.

[3] Fl. Vopisc., *Prob.*, XIX. Voyez d'ailleurs à la fin du volume l'Appendice n° 1.

[4] Il ne faudrait pas pourtant se figurer cette diminution de l'espèce de l'éléphant plus grande qu'elle ne l'est réellement. Tippo-Saheb possédait encore en 1784 700 éléphants, malgré les pertes que lui avait causées la guerre qu'il venait de soutenir contre les Anglais. Il résulte d'un rapport présenté à la Chambre des communes, que de 1788 à 1798, on avait importé en Angleterre plus de trente mille défenses d'éléphant. Ajoutons à ce nombre toutes celles qui, pendant le même laps de temps, doivent avoir été portées sur les autres marchés du globe, et nous resterons peut-être en deçà de la vérité en disant qu'il y avait eu par année une consommation de 3 à 4,000 éléphants. La race de ces animaux n'est donc pas autant appauvrie qu'on pourrait le croire. — Voy. Ranking, *Historical researches*, etc., chap. 15.

son temps, ne le nomme nulle part[1]. Même silence dans Hésiode. L'histoire sacrée, où les armées des anciens rois d'Asie sont si souvent décrites, ne parle d'éléphants qu'à l'époque des Machabées, très-postérieure, comme on sait, à celle d'Alexandre. Il est vrai que les interprètes se sont singulièrement tourmentés pour trouver la signification du mot *behemoth*, par lequel Job a désigné, à ce qu'il parait, un des plus grands et des plus forts quadrupèdes de son temps. Bochart a épuisé son érudition pour démontrer que cet animal était l'hippopotame; dom Calmet veut à toute force que ce soit l'éléphant; mais ces conjectures, d'ailleurs très-contestables, sont en dehors de l'histoire. Les monuments figurés des Égyptiens n'offrent non plus aucune trace d'éléphants, tandis qu'on y trouve représentés une foule de quadrupèdes qui vivent dans les mêmes forêts et à la même distance de l'Égypte que l'éléphant. Peut-être cet animal était-il de ceux que ce peuple avait en horreur, et dont il ne voulait pas reproduire la figure. La mention la plus ancienne de ces animaux se trouve, si je ne me trompe, dans Hérodote[2].

Cependant, bien que l'existence de l'éléphant fût un mystère pour les nations d'Occident, elles connaissaient très-bien l'ivoire[3], et l'usage de cette substance était répandu de temps immémorial en Grèce, en Italie, en Syrie et sur toutes les côtes de la Méditerranée. Les Phéniciens et les Étrusques excellaient dans l'art de le

[1] Le mot ἐλέφας, dans Homère, ne signifie jamais que de l'ivoire.

[2] Un fait assez curieux et dont il est difficile de se rendre compte, c'est que Xénophon, écrivain de plus d'un demi-siècle postérieur à Hérodote, et à qui nous devons tant de détails militaires sur les nations de l'Asie, ne fasse nulle part mention des éléphants.

[3] Cette remarque avait été faite par Pausanias, *Attica*, 12.

teindre en pourpre; on en décorait les temples et les palais des rois, même avant la guerre de Troie. Le lit de Pénélope, le fauteuil d'Ulysse, les portes du palais de Ménélas, en étaient incrustés; on en garnissait les poignées des épées et les brides des chevaux [1]. C'est avec cette matière précieuse que Salomon fit faire son trône; Achab s'en servit pour la décoration de sa résidence [2]; il est dit dans la Bible que les vaisseaux de Salomon et d'Hiram, qui allaient chercher leurs cargaisons sur les rivages de *Tharsis* et d'*Ophir*, en rapportaient de l'ivoire entre autres marchandises [3]; enfin cette substance était si abondante à Tyr, que les gens riches en embellissaient leurs bateaux de parade [4].

Cette précieuse denrée, qui, alors comme aujourd'hui, ne pouvait venir que des plages lointaines de l'Inde et de l'Afrique, passait sans doute plusieurs fois de main en main avant d'entrer dans les entrepôts de la Phénicie, où elle arrivait avec une foule de productions exotiques dont on ignorait également la nature et l'origine. Il n'y a rien en cela qui doive nous étonner. On a attaché beaucoup de prix aux perles et à la soie, on s'en est longtemps paré, avant de savoir que les premières étaient les concrétions d'une huître, et l'autre, le travail d'une chenille [5].

Aristote est le premier naturaliste qui ait donné la

[1] *Odyss.*, IV, 73; XIX, 55, 562; XXIII, 200. — *Iliad.*, IV, 141.

[2] *Paralip.*, II, 9. — *Reg.*, III, 22. — *Psalm.*, XLIV, 9.

[3] *Paralip.*, II, 9. — *Reg.*, III, 10.

[4] «Transtra tua fecerunt tibi ex ebore indico.» (*Ezech.*, XXVII, 6.)

[5] Voyez, sur l'antiquité de l'usage de l'ivoire, le *Jupiter olympien* de M. Quatremère de Quincy; et sur les lieux où on allait le chercher, le deuxième volume des *Recherches sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, par Heeren; enfin, Macpherson's *Annals of commerce and navigation.*

description de l'éléphant, et cette description est si exacte et si détaillée, qu'on serait tenté de croire que ce philosophe a eu occasion de voir ce quadrupède et de l'examiner à loisir. Il n'y aurait rien d'improbable dans cette supposition, si l'on admettait qu'il a travaillé à son histoire des animaux pendant les dernières années de sa vie. Il aurait pu, en effet, avoir alors sous les yeux quelques-uns des éléphants pris à la bataille d'Arbelles, événement qui précéda sa mort de dix ans. On sait qu'au milieu même des soins et des dangers de la guerre, Alexandre entretenait avec son ancien précepteur une correspondance suivie; on sait aussi qu'il se faisait un plaisir de lui procurer des animaux rares et des curiosités naturelles. Pline assure qu'il payait des milliers de chasseurs, d'oiseleurs et de pêcheurs, pour explorer tous les pays qu'il parcourait, afin qu'aucune espèce d'animaux n'échappât à la connaissance d'Aristote, à qui d'ailleurs il envoyait des cadeaux très-considérables en argent, pour l'aider dans ses études [1]. D'après cela, il est tout naturel de penser qu'Alexandre, ayant en son pouvoir des éléphants, n'aura pas manqué d'en envoyer à Athènes, où le philosophe faisait alors sa résidence. Le prince qui donnait 800 talents à la fois (plus de 4,000,000 de francs) à son précepteur ne pouvait et ne devait pas reculer devant l'envoi d'un éléphant, d'autant plus que c'était un moyen de relever aux yeux des Grecs, des Athéniens surtout, à l'opinion desquels il tenait tant [2], l'importance de ses exploits. Toutes ces raisons me paraissent assez fortes pour élever ma conjecture au rang de certitude.

Quoi qu'il en soit, il faut nécessairement ou qu'Aris-

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 17. — A. Gell., *Noct. attic.*, XX, 5.
[2] Onesicrit. ap. Plutarch., *Alexand.*, c. 60.

tote ait vu et examiné l'éléphant, ou qu'il en ait reçu, de ses amis qui suivaient l'armée, des descriptions très-exactes [1]. En effet, il entre sur cet animal dans les plus grands détails : il décrit soigneusement le mâle et la femelle, il en donne l'anatomie, parle de l'accouplement, fait connaître le temps de la gestation, et détermine en médimnes macédoniens la quantité de nourriture nécessaire chaque jour à chaque individu; enfin, chose remarquable, il dément quelques erreurs accréditées de son temps sur l'organisation et les habitudes de ce quadrupède, erreurs qui furent reproduites dans les siècles suivants, et qui n'ont été bien reconnues que de nos jours [2]. J'ai dit que ce philosophe aurait pu voir les éléphants qui avaient été pris à Arbelles; il ne vécut pas assez pour voir les premiers qui furent amenés dans la Grèce par les successeurs d'Alexandre, sa mort ayant précédé de deux ans cet événement.

[1] Ptolemée Lagus, qui jouissait d'une grande faveur auprès d'Alexandre, et le philosophe Callisthène, qui suivait aussi le quartier général, avaient été disciples d'Aristote. Le second était, en outre, son neveu.

[2] Aristot., *Animal.*, I, 1, 12.; II, 1, 2, 5, 6, 9, 15, 17; III, 9, 22; IV, 9, 10; V, 2, 14; VI, 18, 27; VIII, 9, 22, 26; IX, 1, 46. J'ai consulté les notes ajoutées à cet ouvrage par Camus, et celles de Cuvier sur le livre VIII de Pline, édition de Panckoucke. Il résulte du travail de ces savants qu'Aristote a mieux connu et mieux décrit l'éléphant que Buffon lui-même.

CHAPITRE III.

Première rencontre d'une armée européenne avec les éléphants. — Passage de l'*Indus* par Alexandre. — Bataille de l'*Hydaspe*. — Réflexions sur ces événements. — Retour d'Alexandre à Babylone. — Introduction des éléphants dans l'Asie occidentale.

Il me semble hors de doute, après ce que je viens d'établir, que la première apparition historique des éléphants à l'occident de l'Indus ne remonte pas au delà de l'expédition d'Alexandre, et qu'elle eut lieu précisément à la bataille d'Arbelles (331 av. J. C.), où Darius avait rangé environ quinze de ces animaux devant le centre de son armée. Ces éléphants n'étaient là probablement que pour faire parade autour du quartier royal: ils tombèrent tous, avec les dépouilles du camp des Perses, au pouvoir du vainqueur. Lorsqu'Alexandre se prépara, après cette grande victoire, à faire son entrée dans Suse, il reçut encore du satrape de la province un présent de douze éléphants. Plus tard, lorsqu'il se disposait à passer dans l'Inde, il s'empara d'un grand nombre de ces animaux, que les ennemis avaient abandonnés sur les bords de l'Indus; enfin, lorsqu'il eut passé ce fleuve, Taxile lui en amena encore beaucoup, en venant faire sa soumission [1].

Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre d'éléphants que ce prince offrit au conquérant; mais, si ce nombre n'était pas de cinquante-six, comme le

[1] Arrian., *Exp. Alex.*, III, 8, 11 ; IV, 30 ; V. 3.—Quint. Curt., V, 2 ; VIII, 12. — Diodor. Sicul., XVII, 86. — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre.* — Flathe, *Geschichte Macedoniens*, tom. I.

suppose Quinte-Curce, il dépassait probablement celui de trente donné par Arrien. Alexandre pouvait donc avoir à sa disposition une centaine d'éléphants lorsqu'il marcha contre Porus, et il ne tenait qu'à lui d'en tirer parti sur le champ de bataille. Mais il ne jugea pas à propos de s'en servir, par des raisons que nous tâcherons de développer après avoir parlé du fait d'armes de l'Hydaspe. On sait qu'il confia à Taxile la conduite de ces animaux, trop peu connus des Macédoniens ; on sait aussi qu'ils lui furent d'une grande utilité pour le transport de ses bagages, et d'un train de bateaux dont les pièces se démontaient, et que l'on avait préparés exprès pour le passage des rivières que l'armée devait rencontrer dans sa marche.

Taxile, c'est le nom que les Grecs lui ont donné, régnait sur le pays compris entre l'Indus et l'Hydaspe, c'est-à-dire sur une grande partie du Pendjâb d'aujourd'hui [1]. Les États de Porus (ou Por) s'étendaient sur la gauche de l'Hydaspe, dans les contrées qui forment maintenant le royaume de Lahore, et probablement plus à l'est dans l'Hindoustan.

BATAILLE DE L'HYDASPE.

(327 av. J. C.)

De tous les faits d'armes d'Alexandre, celui qui fait le plus d'honneur à l'énergie de son caractère, c'est sans contredit son expédition dans l'Inde. Jusque-là, pendant toute sa marche à travers l'Asie, il n'avait guère eu en tête que des mercenaires et de mauvaises troupes,

[1] *Pendjâb* ou *Panjâb*, littéralement les *cinq rivières*, de deux mots hindous *pendi* (cinq) et *ab* (eau). On donne ce nom aux terres comprises entre l'Indus et ses quatre affluents, l'*Hydaspe*, l'*Acésines*, l'*Hydraotes*, l'*Hyphasis*, dont il est souvent question dans

rassemblées au hasard d'une infinité de contrées, menées à coups de fouet par des satrapes peu d'accord entre eux, et commandées par un monarque inhabile, que la nécessité seule arrachait aux plaisirs, et qui était toujours prêt à donner le signal de la fuite au moindre danger qui paraissait menacer sa personne. Au contraire, dans l'entreprise dont nous allons parler, Alexandre eut à combattre une armée compacte, toute nationale, et que commandait un roi remarquable par son courage et par la noble fierté de son caractère. On vit, en effet, Porus s'exposer le premier dans la mêlée, soutenir le combat sur tous les points, et ne se retirer que couvert de blessures, et après avoir fait des efforts dignes d'un meilleur succès. Aussi, à peine Alexandre, qui était certainement bon juge en fait de bravoure, eut-il vu le roi indien à la tête de son armée, qu'il comprit à quel ennemi il avait affaire, et s'écria que cette fois enfin il avait trouvé un adversaire et des obstacles dignes de lui. Or, parmi ces obstacles il comptait pour beaucoup les éléphants qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée ennemie, et dont la renommée agissait puissamment sur le moral de ses soldats [1].

Il avait passé l'Indus sur un pont que, par son ordre, Ephestion avait jeté sur ce fleuve dès le commencement de la campagne, à la hauteur de l'ancienne Taxila, à l'endroit où sont maintenant la ville et le fort d'Attock. Plusieurs raisons l'avaient déterminé à choisir ce

les historiens d'Alexandre. Voici leurs noms actuels dans les différents dialectes de l'Inde : (Hydaspe) *Béhut*, *Chélum* ou *Djélem*: (Acésines) *Chène-ab* ou *Jenhaut*; (Hydraotes) *Ravy* ou *Rauwée*; (Hyphasis) *Béyah* ou *Biah*.

[1] « Alexander contemplatus et regem et agmen Indorum, tandem, inquit, par animo meo periculum video; cum bestiis simul, et cum egregiis viris res est. » (Quint. Curt., VIII, 14.)

point : à cause des accidents du terrain, le lit de la rivière y est plus resserré et le courant moins irrégulier qu'ailleurs ; cet endroit se trouvait sur la grande route militaire de la Perse aux Indes ; enfin un troisième motif a peut-être aussi contribué à décider le choix du conquérant : c'est qu'en cet endroit l'Indus reçoit le *Cophènes* (rivière de Caboul, des modernes), par lequel il pouvait faire arriver les approvisionnements pour son armée. Aujourd'hui encore, les communications entre Caboul et Lahore, entre l'Afgahnistan et l'Inde, ont lieu par Attock.

A la première nouvelle de la marche des Macédoniens, Porus s'était posté à la frontière de ses États, sur la rive orientale de l'Hydaspe, où il se tenait prêt à leur disputer le passage. L'entreprise des agresseurs présentait de nombreuses difficultés. La rivière avait quatre stades de large (plus de 2,000 pieds), et selon l'expression de Quinte-Curce, elle présentait l'apparence d'un bras de mer. En effet, on était alors au printemps, qui est la saison des pluies et de la fonte des neiges dans cette partie de l'Inde. Alexandre, qui ignorait cette particularité, se trouva donc sur les bords du fleuve au moment de l'année où le courant est le plus large et le plus rapide. La difficulté d'établir un pont était immense, et il n'était pas moins difficile de brusquer le passage, car Porus veillait sur l'autre bord, et ses éléphants, placés comme en vedette, effrayaient les Grecs par leurs cris, et étaient prêts à tomber sur le premier qui aurait risqué l'abordage [1].

Dans cette extrémité, Alexandre eut recours à un stratagème. Pendant plusieurs jours il ne fit que des reconnaissances et de fausses attaques sur différents points,

[1] Quint. Curt., VIII, 13.

pour dérouter l'ennemi et le fatiguer par des alertes continuelles. Ces menaces n'aboutissant jamais à rien, Porus se persuada que les Macédoniens n'étaient pas en état de passer, et ralentit sa vigilance. Cependant Alexandre avait toujours sous la main un équipage de ponts très-mobile, et il profitait de la fausse sécurité de l'ennemi pour faire explorer le bord de la rivière. Ses éclaireurs lui rapportèrent qu'il y avait, à quelques lieues de distance, un endroit boisé où le lit du fleuve, entrecoupé d'îles, paraissait devoir opposer au passage de l'armée moins de difficultés. Il s'y rendit en diligence, et, favorisé par l'obscurité d'une nuit orageuse, il traversa le fleuve avec 5,000 chevaux et 6,000 fantassins d'élite[1].

Ce passage de l'Hydaspe est, avec raison, regardé comme une des opérations les plus brillantes et les mieux combinées des campagnes d'Alexandre. Folard le compare au passage du Rhône par Annibal; mais il y a, selon moi, une grande différence entre ces deux faits. Les Gaulois n'étaient plus redoutables pour Annibal lorsqu'il passa le fleuve; les Indiens, au contraire, attendaient Alexandre avec leurs forces encore intactes, au delà de l'Hydaspe. Annibal n'avait plus qu'à s'avancer paisiblement dans le pays; Alexandre devait s'attendre à tout moment à être attaqué par des forces supérieures. Enfin, le général carthaginois put se faire suivre par son armée tout entière, tandis que le roi de Macédoine, dans la crainte de faire connaître son mouvement aux ennemis, n'avait fait, dans son camp, aucun changement apparent, et y avait laissé, sous les ordres de Cratère, une partie de ses troupes; sa tente royale était restée dressée à la vue des Indiens. et rien ne paraissait

[1] Arrian., *Exp. Alex.*, v, 14.



changé dans les factions, ni dans le service. Il avait pris, en outre, la précaution de poster un corps de troupes à moitié chemin, entre le camp et le lieu où il se proposait de passer la rivière. Ce détachement, dont il avait confié le commandement à Méléagre, devait se tenir en mesure de passer à son tour, afin de tomber sur le flanc de l'ennemi aussitôt que l'action serait engagée. La même consigne avait été donnée à Cratère et aux troupes qui étaient restées dans le camp. Le roi indien, déconcerté par ces manœuvres, essaya vainement d'arrêter, par une forte reconnaissance, la marche des Macédoniens ; un engagement général devint inévitable.

L'armée de Porus était forte de 30,000 hommes de pied et de 4,000 chevaux, soutenus par 300 chars de guerre et par 200 éléphants. Elle était disposée sur une seule ligne, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Les éléphants, rangés, dit-on, à cent pieds d'intervalle, couvraient le corps de bataille, et s'appuyaient sur les chariots répartis en avant et autour des ailes. Les espaces laissés entre les éléphants étaient occupés par des détachements d'infanterie, auxquels il était enjoint de ne jamais quitter ces animaux, et d'empêcher qu'ils ne fussent tournés. Je suis porté à croire, d'après les circonstances du combat, que l'aile droite des Indiens s'appuyait sur l'Hydaspe, et que Porus, regardant ce côté comme suffisamment protégé par le fleuve, y avait mis très-peu de cavalerie. La plus grande partie de ses chevaux et de ses chars devait donc être à l'aile gauche, qui, se trouvant en quelque sorte en l'air, avait besoin d'être renforcée. Un fait donne à cette conjecture une grande vraisemblance, c'est que le roi s'était réservé le commandement de cette aile [1].

[1] Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, 22.

Le lieu de l'action était une vaste plaine qu'on avait eu soin de faire niveler et recouvrir de sable, afin de donner plus de facilité aux mouvements des chars et des éléphants; mais cette précaution fut rendue inutile par de grandes pluies qui détrempèrent le sol et le rendirent presque impraticable pour les chars et pour les éléphants, tandis que la cavalerie et les troupes à pied trouvaient le moyen de se porter partout.

Nous n'avons point de données positives sur la force de l'armée macédonienne. Arrien, d'ordinaire si précis, se montre ici obscur et embarrassé; et malheureusement, Diodore et Quinte-Curce, au lieu de lever les difficultés, ne font qu'apporter plus d'incertitude. Cependant, il nous suffira, pour résoudre cette question, de nous souvenir qu'Alexandre n'était arrivé sur le champ de bataille, qu'avec les 6,000 hommes d'infanterie et les 5,000 chevaux qui avaient passé l'Hydaspe avec lui. Nous avons dit qu'il avait laissé sur l'autre bord deux corps d'observation, qui avaient l'ordre de le rejoindre pendant l'action. On sait qu'une partie de ces troupes le rejoignit en effet; mais quant à l'importance réelle de ces renforts, on ne peut que faire des conjectures. Toutefois, il est certain que la bataille dura une partie de la journée, et que les forces macédoniennes n'étaient pas réunies au commencement de l'action. Je serais porté à croire, d'après ces données, qu'Alexandre ne fit jamais agir plus de 15 à 18,000 hommes: c'était certes bien assez pour un chef si peu accoutumé à compter le nombre de ses soldats ou celui de ses adversaires.

Arrivé en face de l'ennemi, Alexandre fit faire halte, pour donner quelque repos à son infanterie, qui l'avait suivi à la course, et pour reconnaître la disposition de l'armée indienne. Il comprit immédiatement que le côté le plus fort était le centre, qui, vu de loin, faisait l'effet

d'un front de fortification, dont l'infanterie représentait la courtine, et les éléphants les tours en saillie. Il n'eut donc garde de s'y engager; il se mit à la tête de la cavalerie thessalienne que commandaient Ptolémée et Perdiccas, et poussa droit à l'aile gauche de l'ennemi, tandis que Cénus, avec le reste de la cavalerie, avait ordre de renverser l'aile droite, et de venir ensuite le soutenir dans l'attaque qu'il allait tenter. L'infanterie, sous les ordres d'Antigènes et de Séleucus, devait rester en position devant le centre, et se tenir prête à donner aussitôt que les ailes auraient été mises en déroute. Ces dispositions, exécutées avec rapidité, eurent un plein succès. Cénus n'éprouva pas une grande résistance. l'aile droite étant, comme nous l'avons dit, la plus faible de l'armée de Porus. Il se fit alors jour entre la rivière et le corps de bataille, et, filant derrière l'ennemi, vint se joindre à Alexandre, qui, dans son attaque contre l'aile gauche, rencontrait une vigoureuse résistance. La manœuvre de Cénus décida du sort de cette aile, qui, pressée de toutes parts, fut bientôt mise en désordre. Tout ce qui ne tomba point sous le fer des Macédoniens se dispersa dans la campagne, ou réussit à s'abriter derrière les éléphants.

Ce fut alors le tour de la phalange : elle se porta en avant, précédée des troupes légères, qui lançaient sur l'ennemi une grêle de traits. Porus fit avancer ses éléphants, qui dispersèrent d'abord les tirailleurs; mais la phalange arrivant avec les *argyraspides*, la mêlée devint bientôt générale. Les éléphants écrasaient l'infanterie, l'infanterie les accablait à coups de pique; les cavaliers se chargeaient à outrance; les chars, les frondeurs, les archers environnaient ce champ de carnage [1]. Dans cette

1 «Anceps pugna nunc sequentium, nunc fugientium elephan-

cohue d'hommes et d'animaux, la position la plus critique était celle de l'infanterie indienne : serrée entre la cavalerie d'Alexandre, qu'elle avait en queue, et les éléphants, qu'elle avait en tête, elle ne pouvait pas même ouvrir ses rangs pour donner passage à ces quadrupèdes, qui, rendus furieux par les blessures qu'ils avaient reçues, exterminaient amis et ennemis ; tandis que les Macédoniens, se trouvant en dehors, pouvaient prendre le large et leur laisser des issues toutes les fois qu'il leur était impossible de s'en débarrasser autrement. Ajoutons qu'Alexandre, qui avait tout prévu, avait eu soin de munir ses soldats de haches bien tranchantes, et de sabres en forme de faux, afin qu'ils pussent leur couper les jarrets et les trompes. Cette précaution lui fut très-utile, et, s'il faut en croire Quinte-Curce, il s'en fit honneur dans une allocution qu'il adressa à ses soldats quelque temps après [1].

Porus fit alors un dernier effort ; il réunit une poignée de braves, fit placer en tête une ligne d'éléphants, et chargea vigoureusement les Grecs ; mais Alexandre tenait toute prête une réserve de Thraces et d'Agriens, qui repoussèrent vigoureusement cette dernière attaque ; on vit d'ailleurs, en même temps, paraître les enseignes de Cratère, qui, ayant passé l'Hydaspe, s'avançait au pas de course pour prendre aussi part au combat. Tout espoir fut alors perdu pour les Indiens, et leur malheureux roi se trouva entraîné dans la déroute [2]. La victoire cependant avait été vivement disputée ; Alexandre avait

« tos, in multum diei varium certamen extraxit. » (Quint. Curt., VIII, 14, 28.)

[1] « Tam vasta corpora securibus falcibusque mutilata sunt. » (Quint. Curt., IX, 2.)

[2] Arrian., *Exp. Alex.*, V, 14, sqq. — Quint. Curt., VIII, 14. — Plutarch., *Alex.*, 60. — Diod. Sicul., XVII, 87, 88. — Polyæn., *Stra-*

eu souvent besoin de payer de sa personne, et, selon Justin, il ne dut son salut qu'au dévouement de ses gardes, ou, selon Aulu-Gelle, à l'adresse et au courage de son cheval. Ce fidèle animal paya de sa vie la gloire d'avoir sauvé son maître, et celui-ci immortalisa sa reconnaissance, en fondant une ville à laquelle il donna le nom de *Bucéphalie* [1].

L'action s'étant décidée dans une plaine qui n'offrait aucun refuge aux vaincus, ceux-ci durent perdre beaucoup de monde pendant la déroute. Arrien évalue, en effet, leur perte à 20,000 fantassins, et à 3,000 cavaliers, sans compter tous les chars et tous les éléphants, dont 80 tombèrent vivants au pouvoir des Macédoniens; ceux-ci, au contraire, n'auraient eu à regretter, selon le même historien, que 310 des leurs. Cette disproportion entre les pertes, après un combat acharné qui, selon Quinte-Curce et Plutarque, avait duré une partie de la journée, me paraît excessive. Diodore, qui dit également que les Macédoniens prirent 80 éléphants, évalue à 1,000 hommes la perte d'Alexandre, et celle de Porus à 12,000 morts et à 9,000 prisonniers. Ces évaluations me semblent plus vraisemblables, et je les adopte d'autant plus volontiers qu'elles ont paru naturelles au judicieux Sainte-Croix [2].

On sait que le résultat le plus glorieux de cette vic toire fut la prise du vaillant roi des Indiens. Blessé grièvement, il se retirait monté sur son éléphant, lorsque le vainqueur lui fit faire des offres généreuses qu'il se

tag., IV, 3, 9. — Frontin., *Stratag.*, I, 4, 9. — Flathe, *Geschichte Macedon.*, t. I.

[1] Justin., XII, 8.—A. Gell., *Noct. attic.*, V. 3. — Plutarch., *Alex.*, 41. — Strab., *Geogr.*, XV, p. 270.

[2] Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre.*

décida à accepter : il n'eut pas lieu de s'en repentir. Non-seulement Alexandre lui laissa ses Etats, mais, si nous en croyons Plutarque, il y ajouta une telle étendue de pays qu'il en fit le monarque le plus puissant de l'Inde. La prospérité avait tellement exalté l'orgueil du conquérant, qu'il se regardait déjà comme le maître de la terre, et qu'il donnait non-seulement ce qu'il possédait, mais ce qu'il ne pensait même pas à conquérir.

Fier de ce premier succès obtenu contre les éléphants, Alexandre consacra au soleil celui qui servait de monture à Porus. Il imposa le nom d'*Ajax* à ce superbe quadrupède; il le couvrit de magnifiques ornements, et il fit garnir ses défenses de bracelets d'or, sur lesquels on lisait cette inscription : ALEXANDRE, FILS DE JUPITER, OFFRE AU SOLEIL CET ÉLÉPHANT [1].

Arrien a été mon principal guide dans le récit de cette bataille; c'est le plus sensé et le plus complet des historiens d'Alexandre; et d'ailleurs, sa qualité d'homme de guerre lui donne, en pareille matière, un titre de plus à la confiance. Il me semble toutefois qu'il a exagéré le nombre des éléphants de Porus, ou du moins que les 200 dont il fait mention ne pouvaient pas être tous rangés, comme il le dit, devant l'infanterie indienne, et à un plèthre d'intervalle [2]. En effet, Diodore ne compte dans l'armée de Porus que 130 éléphants, et ce roi, suivant Qninte-Curce, n'en avait que 85. La vérité est probablement entre ces deux évaluations, et l'on en approchera sans doute beaucoup en admettant qu'il en avait de 100 à 120.

[1] Philostrat., *Apollon. vita*, lib. II.

[2] Environ 95 pieds de l'ancienne mesure de Paris.

Voyons si, même après cette réduction, il était possible de ranger ces animaux devant le centre de l'armée, avec les distances indiquées par Arrien. A la vérité, nous manquons de notions sur l'ordonnance des anciennes armées des Indiens; mais de ce que ces peuples se servaient de l'épée, de la pique et du bouclier, on doit naturellement conclure que chaque homme occupait dans les rangs un espace d'environ trois pieds. Cet espace était, en effet, strictement nécessaire au soldat pour se servir commodément de ses armes, et c'était celui que, suivant Polybe, le soldat grec et le soldat romain occupaient au moment du combat. Cela posé, il ne nous reste plus qu'à savoir sur combien de rangs était formée l'infanterie de Porus, pour en déduire l'étendue qu'elle devait prendre sur la ligne. Ici, comme pour ce qui précède, faute de documents positifs. nous serons forcés de recourir à l'analogie.

Il est constant que l'ordre profond a toujours dominé dans les armées des peuples de l'antiquité. Cet ordre, qui était une conséquence nécessaire de l'armement de ces peuples et de leur manière de combattre, a continué à jouir de la même faveur jusqu'à la découverte de la poudre. Les anciens Perses combattaient sur vingt-quatre hommes de profondeur. Cyrus ne dérogea à cette règle qu'à la bataille de Thymbrée. où il dédoubla ses files pour se donner un front aussi étendu que celui de l'ennemi. A cette même bataille l'infanterie de Crésus était rangée sur trente hommes de hauteur, et il y avait même des carrés pleins, de cent hommes de côté [1].

Les Indiens suivaient probablement une tactique peu différente de celle des Perses leurs voisins. D'ailleurs

[1] Voyez dans les œuvres de Fréret les *Remarques sur la bataille de Thymbrée.*

les Macédoniens combattaient sur seize de profondeur; et Porus, qui, sans aucun doute, était informé de l'ordonnance de l'armée d'Alexandre, n'aurait pu, sans préparer lui-même sa défaite, adopter un ordre plus mince. Il y a donc tout lieu de supposer que l'infanterie indienne n'avait pas moins de douze à quinze rangs; et les expressions d'Arrien favorisent elles-mêmes cette conjecture, car il se sert, en parlant de l'armée de Porus, du mot de *phalange*, qui, selon les idées des Grecs, ne pouvait convenir qu'à un ordre profond [1].

Ces bases une fois admises, il est facile de calculer que les 30,000 hommes de Porus n'auraient formé qu'un front de six ou sept mille pieds. Je dis les 30,000 hommes, pour poser la question dans les termes les plus favorables au récit d'Arrien; car, à la rigueur, il faudrait en déduire les nombreux détachements destinés à garnir les intervalles laissés entre les éléphants, déduction par laquelle le front de l'infanterie indienne serait notablement diminué. Mais en lui laissant même toute cette étendue, il est clair qu'il n'y aurait eu de place que pour 60 à 70 éléphants, à moins que nous ne voulions supposer que ces animaux étaient plus serrés et seulement à cinquante pieds d'intervalle, ainsi que l'assure Polyen [2]; alors on aurait pu en placer environ 120. On peut, au reste, concilier ces différentes versions, en supposant que Porus avait réellement avec lui 200 éléphants, mais qu'il n'en avait mis qu'une partie devant son infanterie, les autres étant restés avec les détachements laissés sur les bords de l'Hydaspe pour observer les mouvements de Cratère et de Méléagre [3]. On pourrait même inférer de la relation de Diodore

[1] Arrian., *Exp. Alex.*, v, 15.

[2] Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, 22.

[3] Ἀλλὰ καὶ ὡς ὀλίγους τῶν ἐλεφάντων σὺν οὐ πολλῇ στρατιᾷ αὐτοῦ ἐπὶ τοῦ στρα-

que Porus avait laissé en réserve un certain nombre d'éléphants, et qu'il ne les fit avancer qu'au moment du plus grand danger [1].

Pour terminer ce qui concerne cette bataille, j'ajouterai qu'à en croire Polyen, Alexandre aurait eu aussi des éléphants, qu'il aurait placés à la gauche de sa phalange [2]. Mais ce témoignage isolé d'un compilateur qui manque souvent de critique ne peut être d'aucun poids contre le silence d'Arrien, de Quinte-Curce, de Diodore, de Plutarque, qui, certes, se seraient bien gardés d'omettre une circonstance aussi importante. Sans doute, Alexandre pouvait, avant la bataille, disposer d'un grand nombre d'éléphants; mais l'auteur des *Stratagèmes* n'a pas vu qu'il lui eût été impossible de faire suivre à ces animaux les mouvements rapides d'une colonne, forcée de traverser une rivière considérable pendant une nuit d'orage et à proximité de l'ennemi. Alexandre aurait compromis le succès de son plan et le salut de son armée, s'il se fût embarrassé de ces lourds quadrupèdes, qui, au surplus, n'auraient fait que mettre le désordre dans son armée et sur le champ de bataille, attendu que les Macédoniens ignoraient l'art de les gouverner.

Après la victoire de l'Hydaspe, Alexandre se trouva possesseur de tous les éléphants de Porus, et ce nombre, ajouté à ceux qu'il possédait déjà, fut bientôt augmenté de ceux qui lui furent offerts par les autres princes de l'Inde : il en reçut au moins 40 d'Abissare, l'un de ces

τοπίδου ἀπέλιπεν, ὡς φοβεῖν ἀπὸ τῆς ὄχθης τοὺς ξὺν Κρατερῷ ἱππέας. (Arrian., *Exp. Alex.*, V, 15.)

[1] Diodor. Sicul., XVII, 88. Cet auteur donne à Porus 50,000 hommes d'infanterie; mais je n'hésite pas à préférer sous ce rapport la relation d'Arrien.

[2] Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, 22.

princes, et, suivant Arrien, il donna à Porus, en le renvoyant dans ses Etats, après le passage de l'Acésines, l'ordre de lui amener, avec l'élite de ses troupes, tous les éléphants qu'il pourrait rassembler [1]. Enfin, il dut naturellement en acquérir encore d'autres, après les avantages qu'il remporta sur les *Oxydraques* et sur les *Malliens* (habitants du Moultan d'aujourd'hui). Il nous est donc permis de supposer qu'il pouvait en avoir quelques centaines, lorsqu'il se mit en route pour regagner la Perse.

Cratère, qu'il chargea de conduire ces animaux, prit son chemin sur la gauche de l'Acésines et de l'Indus, et les amena jusqu'à *Pattala* (aujourd'hui Tatta), où le fleuve se partage en plusieurs branches. De là, il les fit passer sur la rive droite; mais au lieu de suivre le gros de l'armée, dans les déserts brûlants de la *Gédrosie* (le Mékran), où ils seraient morts de soif et de fatigue, il les fit remonter par l'*Arachosie* et la *Drangiane*, et ne rejoignit l'armée que dans la *Carmanie* (le Farsistan); il la suivit ensuite à Persépolis, à Suse, et à Babylone.

Les éléphants auront sans doute contribué à rendre plus imposante l'entrée triomphale du conquérant dans cette dernière ville, où son retour était attendu par les ambassadeurs de tant de nations, où un si grand nombre de rois et de satrapes s'étaient rendus pour se prosterner devant le nouveau maître de la terre [2]. On sait combien il se glorifiait de posséder ces superbes quadrupèdes, qu'il regardait comme le prix le plus glorieux de ses victoires. Il les employait à rendre sa cour plus im-

[1] Arrian., *Exp. Alex.*, V, 20, 21.

[2] Justin., *Hist.*, XII, 13. Alexandre reçut alors, suivant cet historien, des ambassadeurs non-seulement de Carthage, de l'Es-

posante, surtout dans les audiences solennelles qu'il donnait soit aux Grecs, soit aux Barbares. On voyait alors plusieurs rangées de ces animaux couverts de housses magnifiques, d'ornements précieux, et disposés autour de sa tente et de son trône [1]. C'était un usage qu'il avait trouvé établi chez les monarques d'Orient, dont il se plaisait à imiter le faste et la magnificence. L'opinion qu'il avait fait son entrée triomphale à Babylone sur un char tiré par des éléphants me semble après cela très-probable [2]. Ce qu'il y a de certain, c'est que la représentation de ces animaux servit d'ornement à son cortége funèbre, et qu'on n'oublia pas de faire peindre des figures d'éléphant sur le char de parade destiné à transporter en Égypte la dépouille mortelle du vainqueur de Porus [3].

pagne et des Gaules, mais encore d'une partie de l'Italie, ce qui, sans doute, ne peut s'entendre que des colonies grecques établies dans le midi de cette péninsule.

[1] Arrian., *Exp. Alex*, v, 20, 21, 29, et in *Phot. Biblioth.*, cod. XCI. — Quint. Curt., IX, 3.—Athen., *Deipnosoph.*, XII, 9.—Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, 24. — Diod. Sicul., XVII, 87, 88. — Schlegel, *Indische Bibliotheck*.

[2] Malheureusement il ne nous est resté aucun monument pour justifier cette supposition. Le beau médaillon en argent du cabinet du roi qui représente Alexandre sur un char tiré par quatre éléphants, et que Cuper a publié, est maintenant reconnu comme apocryphe.

[3] Diodor. Sicul., XVIII, 26, 27, 28. On peut voir, dans l'excellent ouvrage de Sainte-Croix, la représentation de ce char funèbre, sur lequel on consultera aussi avec fruit un mémoire de M. Quatremère de Quincy, dans le VIe vol. de la collection de l'Institut (classe d'histoire et de littérature anciennes), 1818.

CHAPITRE IV.

Successeurs d'Alexandre. — Régence de Perdiccas. — Avénement des Séleucides. — Nombre considérable des éléphants de Séleucus *Nicator*. — Bataille d'*Ipsus*. — Antiochus *Soter*. — Défaite des *Galates*. — Antiochus *le Grand*. — Bataille de *Raphia*. — Antiochus *Épiphanès*, et ses descendants jusqu'à la fin du royaume de Syrie. — Moyens employés par les Séleucides pour se procurer des éléphants, et lieux de dépôts où ils en entretenaient.

Alexandre, à son lit de mort, n'avait désigné personne pour lui succéder, probablement parce qu'il ne voyait dans sa famille personne qui fût en état de soutenir un si grand fardeau. Les liens du sang pouvaient donner plus ou moins de droits à deux prétendants, et même à quatre, en comptant ceux qui étaient encore à naître; mais aucun d'eux n'était fait pour répondre aux besoins impérieux du moment. Arrhidée, fils naturel de Philippe, était dans un état d'imbécillité habituelle. Trois femmes portaient le titre d'épouses d'Alexandre : Barsine, qui lui avait donné un fils, du nom d'Hercule, encore au berceau ; Roxane, dont on espérait aussi un héritier, et qui était fort avancée dans sa grossesse ; enfin Statire, fille de l'infortuné Darius, qu'on croyait également enceinte, et qui, en effet, donna le jour à un enfant, lequel fut ensuite sacrifié, ainsi que sa mère, à la jalousie de Roxane et aux calculs ambitieux de Perdiccas.

Ce général avait alors la plus haute influence dans le conseil et dans l'armée, soit parce qu'il était investi du commandement de la garde royale, soit parce que Alexandre, en lui confiant son anneau, lui avait, en quelque sorte, délégué l'autorité. Son intention était de déférer la couronne à l'enfant qui devait naître de Roxane; et il espérait exercer lui-même, pendant la

minorité, la puissance royale. Mais ses vues furent contrariées par un parti qui se forma secrètement dans l'armée, et qui proclama tout à coup Arrhidée. On fit prendre à ce fantôme de roi le nom de Philippe, et, dans la crainte de plus grands troubles, les chefs et les provinces consentirent à le reconnaître, sauf les droits du prince auquel Roxane devait donner le jour. La régence des Etats d'Europe fut confiée à Antipater et à Cratère. L'administration, incomparablement plus importante, des affaires d'Asie, fut adjugée à Perdiccas, et celui-ci put dès lors se regarder comme investi du pouvoir suprême; car le commandement supérieur de l'armée et la tutelle des rois, qui lui était confiée, le plaçaient dans une position plus indépendante que celle d'aucun de ses rivaux. On s'occupa ensuite de la répartition des provinces entre les généraux, et chacun partit pour le gouvernement qui lui était échu [1].

Le premier usage que Perdiccas fit des éléphants d'Alexandre, ce fut de les tourner contre ces mêmes Macédoniens qui avaient bravé tant de dangers pour aller les chercher dans l'Inde. Voulant effrayer l'armée, au sein de laquelle on conspirait contre son autorité, il fit exposer à la fureur de ces animaux 300 des plus mutins, qui furent aussitôt écrasés sous leurs pieds,

[1] Arrian., *de Reb. post. Alexandr.*, in *Photii Biblioth.*, cod. XCII. — Dexippus, *de Gest. post. Alexandr.*, in *Photii Biblioth.*, cod. LXXXII. — Diodor. Sicul., XVIII, 1, 2, 3. — Quint. Curt., X, 9, 10. — Appian., *Bell. syriac.*, LII. — Justin., *Hist. philippic.*, XIII, 1, 2, 3, 4. — Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*. — Ansart, *Essai de géographie historique*. — Heeren, *Manuel de l'histoire ancienne*. — L'histoire des successeurs d'Alexandre, si riche en grands événements, et en même temps si compliquée, a été exposée avec beaucoup de talent et de clarté par trois érudits allemands, Mannert, Droysen, et Flathe, que j'aurai souvent occasion de citer.

aux yeux de leurs camarades. Ce fut ainsi que commencèrent les funérailles d'Alexandre, quelques jours seulement après sa mort. Comme il l'avait prédit lui-même à sa dernière heure, elles devaient être longues et sanglantes. En effet, quel accord pouvait-on espérer entre des chefs ambitieux, dont chacun se sentait assez fort pour ne pas plier sous le pouvoir d'un égal? Des conflits et des rivalités s'élevèrent de toutes parts; chacun voulut être indépendant dans la satrapie qui lui était échue, et bientôt personne ne reconnut d'autre droit que celui de son épée. Perdiccas conserva à peine pendant deux ans l'autorité : il fut massacré sur les bords du Nil par ses propres troupes, et à sa mort, la régence se trouvant de fait dissoute, les généraux partagèrent entre eux l'armée, les trésors et les éléphants. Il serait maintenant impossible de déterminer quelle fut, dans la distribution qu'ils firent de ces animaux, la part de chacun; mais il est constant que tous en eurent, plus ou moins, car parmi les combats qu'ils se livrèrent ensuite, il en est peu où les éléphants n'aient pas figuré.

Il y a lieu de s'étonner que de tels généraux aient adopté un moyen de guerre dont il semblait que leur ancien chef eût fait si peu de cas, et dont il était impossible qu'ils n'aperçussent pas eux-mêmes l'imperfection et le danger. Il faut, pour trouver la raison de cette inconséquence, se souvenir que leurs armées étaient, en grande partie, composées de troupes asiatiques, peu formées à la tactique savante et au sang-froid des Grecs. et par cela même portées à placer une grande confiance dans les moyens matériels qui frappent l'imagination, et inspirent, sur le champ de bataille, une apparente sécurité. L'emploi qu'ils firent des éléphants était donc, de leur part, une concession aux préjugés nationaux des peuples qu'ils commandaient. C'était en outre un

acte de politique habile, que de déployer aux yeux de sujets nouveaux un genre de magnificence regardé par eux comme la marque la plus éclatante du pouvoir. Enfin, il suffisait que ce moyen fût adopté par un seul des successeurs d'Alexandre, pour que les autres fussent forcés d'en faire autant, sous peine d'être regardés comme inférieurs en puissance. Ce n'est pas, au reste, le seul usage que les Grecs de cette époque aient emprunté aux Barbares; on vit, plus tard, figurer dans les armées des Séleucides des chars armés de faux, machines entièrement étrangères à la bonne ordonnance macédonienne. On abandonna peu à peu la simplicité de l'ancienne tactique, et les armées des rois de Syrie et des Ptolémées ressemblèrent aussi peu à celles de Philippe et d'Alexandre, que, plus tard, les légions de Théodose et de Stilicon, à celles de Marius et de César.

Ainsi, ce fut après la mort d'Alexandre que les éléphants firent pour ainsi dire irruption dans le monde occidental. Bientôt ils s'y répandirent depuis le Caucase jusqu'aux Alpes, depuis l'Euphrate jusqu'aux colonnes d'Hercule. Toutes les nations voulurent essayer de ce nouveau moyen de guerre, et cette période, qu'on pourrait justement appeler l'*ère militaire des éléphants*, dura, sans interruption, pendant environ trois cents ans, et se prolongea jusqu'à la chute de la république romaine. L'usage des éléphants fut alors abandonné en Occident, mais, ainsi que nous le verrons, il reparut encore au IIIe siècle de notre ère, quoique avec moins d'éclat, dans les armées des Perses.

Les SÉLEUCIDES figurent en première ligne dans le vaste tableau du démembrement des conquêtes d'Alexandre. Ils en eurent en effet la plus riche part, et, pendant quelque temps, leur prépondérance se fit sentir depuis les bords de l'Indus jusqu'à ceux de la Méditerranée. Le fon-

dateur de cette dynastie, Séleucus *Nicator*, porta même ses armes jusqu'au Gange; mais il comprit bientôt qu'en dispersant ses forces dans ces régions éloignées, il pouvait compromettre ses possessions d'Occident, que menaçait l'ambition d'Antigone. Il consulta donc mieux ses intérêts, et abandonna les pays situés au delà de l'Indus au puissant roi des Gangarides, que les Grecs et les Latins ont nommé *Androcottus* et *Sandrocottus*[1]. Il épousa ensuite la fille de ce roi, qui, de son côté, lui fournit 500 éléphants de guerre. Ce nombre paraît prodigieux, mais on ne doit pas en être surpris, s'il est vrai que Sandrocottus entretenait, ainsi que l'attestent quelques auteurs, 9,000 de ces animaux. Les conditions de cette alliance furent négociées par Mégasthène, ambassadeur de Séleucus, qui fit un long séjour à *Palibothra*, capitale des Gangarides, et recueillit sur ces contrées de nombreuses observations qu'il publia à son retour. Pline, Arrien et Strabon, ont eu sous les yeux le livre de Mégasthène, et ils en citent des fragments dont la véracité se trouve souvent confirmée par les observations des modernes. Les événements dont je viens de parler se passèrent environ dix-huit ans après la mort d'Alexandre, quatre ans avant la bataille d'Ipsus, dont nous allons bientôt nous occuper[2].

[1] Justin., XV, 4. Le nom hindou de ce roi paraît avoir été *Chandragupta* ou *Tschandragoupta*. (*Mill's History of british India*, by Wilson, tom. II, chap. 1). Cet heureux aventurier, qui, par son habileté et par son courage, était devenu le plus puissant monarque de l'Inde, entretenait une armée de 400,000 hommes selon Strabon, et de 600,000 selon Plutarque.

[2] Arrian., *Indicor.*, V, 10. — Appian., *Bell. syriac.*, LV. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders.* — Sainte-Croix, *Examen critique*, etc., p. 732. — Schlegel, *Indische Bibliotheck*. — Robertson's *Historical disquisition on India*, etc.

Les 500 éléphants donnés à Séleucus par le roi des Gangarides n'étaient pas les premiers que les Macédoniens tiraient du même pays, depuis la mort d'Alexandre. Eumène, général des troupes royales, en avait reçu 125, dix ou douze ans auparavant. Ils lui avaient été amenés à Suse, par un officier nommé *Eudème,* qui, dit-on, s'était emparé des États de Porus, après l'avoir fait périr. Eumène avait été tellement satisfait de posséder ces quadrupèdes, qu'il avait fait compter à Eudème, à titre de récompense, une somme de 200 talents [1]. Mais, de tous les successeurs d'Alexandre, aucun n'eut un aussi grand nombre d'éléphants que Séleucus, qui, par la position de ses États, se trouvait en relation immédiate avec l'Inde. On sait qu'il était très-fier de la possession de ces animaux, et qu'il se plaisait à en faire parade, ce qui lui fit donner par Démétrius et par les beaux esprits de la cour d'Antigone, le sobriquet de *Grand éléphantarque* [2]. Mais ces plaisanteries ne l'empêchèrent pas de leur donner une rude leçon, dans la plaine d'Ipsus, où il triompha surtout à l'aide de ses éléphants. Nous allons raconter cette bataille célèbre, qui fait époque dans l'histoire des successeurs d'Alexandre.

BATAILLE D'IPSUS.

(301 av. J. C.)

Le vieil Antigone, le plus rusé des généraux d'Alexandre, avait étendu son autorité sur l'Asie Mineure, sur la Syrie, sur une partie de la Grèce et sur les îles. Maître

[1] Environ 1,112,000 francs de notre monnaie.

[2] Plutarch., *Demetr.,* 28. — Athenæus, VI, 78. — Diodor. Sicul., XIX, 44. — Droysen, *op. cit.*

des trésors de l'État, qu'il avait enlevés dans les dépôts de Suse et d'Ecbatane, il pouvait entretenir des forces considérables et se livrer aux projets les plus ambitieux. Il était d'ailleurs parfaitement secondé par son fils Démétrius, jeune prince brave et entreprenant, qui, pour les succès qu'il obtenait dans l'attaque des places et à cause des machines de siége dont on lui attribuait l'invention, avait reçu le surnom de *Poliorcètes*. Cependant les autres chefs macédoniens suivaient d'un œil jaloux les démarches d'Antigone, et redoutaient sa prépondérance; bientôt ils durent craindre de se voir enlever par lui les provinces dont ils s'étaient emparés. Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre résolurent alors de réunir toutes leurs forces, de tomber sur lui tous ensemble, et de l'accabler par une attaque combinée.

Séleucus, étant parti de la haute Asie, déboucha par la Cappadoce, et vint prendre position sur les bords du fleuve *Halys*. Il amenait avec lui 20,000 hommes de pied, 10,000 chevaux, plus de 100 chars de guerre, et 480 éléphants : c'étaient sans doute ceux qu'il avait reçus de Sandrocottus. Lysimaque vint des côtes de l'Hellespont faire sa jonction avec lui, tandis que Cassandre arrivait de la Grèce, et Ptolémée, de l'Égypte par la Phénicie et la Cœlé-Syrie. Antigone était campé près du bourg d'*Ipsus*, dans les plaines de la Phrygie.

Les relations peu nombreuses qui nous sont parvenues sur ces événements, sans offrir des différences notables dans le calcul de la force des deux armées, ne sont cependant pas d'accord sur ce point. Suivant Plutarque, l'armée d'Antigone était de 60,000 hommes de pied, 6,000 chevaux et 75 éléphants; et celle des confédérés, de 64,000 fantassins, 10,500 chevaux, 120 chars armés de faux, et 400 éléphants. Suivant d'autres, les forces auraient été à peu près égales de part et d'autre; mais

tous s'accordent à ne donner à Antigone que 75 éléphants, tandis que les alliés en avaient au moins 400. Il y en aurait donc eu à peu près 500 sur le même champ de bataille, et ce serait le chiffre le plus élevé qu'eussent jamais atteint ces animaux dans les guerres de l'antiquité classique.

Quant à la place que chaque chef occupait au moment de l'action, nous sommes fondé à supposer qu'Antigone était au centre de son armée, avec 35,000 hommes de pied et tous ses éléphants; que Démétrius commandait la gauche, composée de 15,000 fantassins et d'au moins 4,000 chevaux, et que Pyrrhus, qui faisait alors ses premières armes, était à la tête de l'aile droite, forte de 10,000 fantassins et d'environ 2,000 cavaliers. Dans l'armée des alliés, le centre était commandé par Séleucus, l'aile droite par son fils Antiochus, et l'aile gauche probablement par Lysimaque.

Aussitôt que les deux armées furent en présence, Démétrius engagea l'action par une charge de toute sa cavalerie. Il mit en déroute la cavalerie des alliés; mais il commit la faute de se laisser entraîner trop loin en la poursuivant, et cette imprudence fut fatale à Antigone. Celui-ci était demeuré immobile à la tête de sa phalange; Séleucus, profitant du moment favorable, lança contre lui tous ses éléphants, l'entoura complétement, et rendit impossible le retour de Démétrius, lorsqu'il pensa à venir au secours de son père. Cependant l'infanterie d'Antigone, sur laquelle les alliés lançaient une grêle de traits, se voyant cernée de tous côtés et décimée sans espoir de secours, finit par perdre courage; une partie passa dans les rangs ennemis, une partie se débanda. Le vieux général, toujours ferme à son poste, fut criblé de blessures, et mourut courageusement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Quant à Démétrius, il réussit à se sauver à Éphèse, avec une grande partie de sa cavalerie, et quelques faibles débris de son infanterie. De là, il se réfugia sur son escadre, d'où il pouvait encore braver ses adversaires, car il était maître d'un grand nombre d'îles et de ports, en Grèce et en Asie[1].

La vraie position d'Ipsus est un point controversé entre les géographes; cependant on s'accorde, en général, à la placer entre Célènes et Synnas ou Synnade, mais plus près de cette dernière ville. C'est l'opinion du savant Mannert, et celle que d'Anville avait adoptée dans sa carte d'Asie. Le major Rennell, qui a examiné les lieux, place Ipsus à dix lieues de Synnade, au point d'intersection des deux grandes routes, dont l'une conduisait à Byzance, l'autre à Sardes, à Éphèse et à Milet. Je penche pour cette supposition, car la jonction des grands chemins devient souvent un point stratégique, principalement dans les pays de plaine.

Après cette grande victoire, le partage des dépouilles d'Antigone devint un sujet de dissension entre les vainqueurs : c'est ce qui arrive ordinairement dans les coalitions. Ils finirent cependant par s'accorder; mais cet arrangement, qui était le troisième depuis la mort d'Alexandre, ne fut pas définitif. Il y en eut un quatrième plus tard, après la mort de Séleucus et de Lysimaque, et ce fut alors seulement que les trois monarchies des *Séleucides*, des *Lagides* et des *Néo-Macédoniens*, prirent la forme qu'elles ont conservée jusqu'à la fin.

[1] Plutarch., *Demetr.*, 29, 30; *Pyrrh.*, 4. — Justin., xv, 4. — Diodor. Sicul., xx, 113; xxi, eclog. 1. — Droysen et Flathe, *op. laud.* — Heeren, *Manuel de l'histoire ancienne.* — Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*. Suivant ce dernier auteur, la bataille aurait eu lieu sur la fin de l'année 300 avant l'ère vulgaire.

Ptolémée *Céraunus*, après avoir assassiné Séleucus [1], s'empara d'une grande partie de ses éléphants. Antiochus *Soter*, fils et successeur de ce prince, en conserva cependant quelques-uns qui lui furent très-utiles dans une circonstance décisive, ainsi que nous allons le raconter, d'après le petit nombre de renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous.

DÉFAITE DES GALATES PAR ANTIOCHUS SOTER.

Les Galates, nation puissante et belliqueuse de l'Asie, tiraient leur origine de colonies gauloises qui, par des migrations successives, s'étaient transportées des bords du Rhin jusqu'en Phrygie. Mêlés aux Asiatiques et aux Grecs qui habitaient cette contrée, et renforcés par des bandes de leurs compatriotes, accourues de divers points de l'Europe, ils formèrent un État considérable qui prit le nom de *Galatie* ou *Gallo-Grèce*, et qui figura longtemps dans les révolutions politiques de l'Asie.

A l'époque dont nous parlons ils étaient en guerre avec les Syriens ; leur armée se composait, outre une infanterie formidable, de 20,000 chevaux et de 200 chars armés de faux. Celle d'Antiochus Soter était inférieure en nombre et en valeur ; le seul avantage que ce prince eût sur eux consistait en 16 éléphants qu'il gardait en réserve ; du reste il se méfiait tellement de ses troupes, qu'arrivé en face des Galates, il n'osait pas en venir aux mains ; déjà même il prenait ses dispositions pour la retraite, lorsqu'un Rhodien, nommé Théodotas, homme de tête et de cœur, lui conseilla d'attendre de pied ferme la charge des

[1] 281 av. J. C.

ennemis, et de tenir ses éléphants cachés derrière ses lignes, pour les lancer tout à coup, au moment de l'attaque. Il suivit ce conseil, et il eut lieu de s'en applaudir.

L'armée des Galates s'avançait en bon ordre, ayant au centre la phalange serrée et formée sur vingt-quatre rangs, et sur chaque aile 10,000 cavaliers. 80 chars drépanophores étaient rangés devant le centre, dont le premier rang était formé d'hommes recouverts de fer; les autres chars étaient en réserve. Antiochus fit lâcher à la fois ses 16 éléphants, de manière que 8 fussent dirigés sur le centre, et 4 sur chaque aile. Cette apparition inopinée frappa de terreur les Galates, qui n'avaient jamais eu en tête de pareils adversaires; leurs chevaux effrayés se retournèrent précipitamment, les conducteurs furent jetés en bas des chars, et ces terribles instruments de destruction, poussés au hasard, où l'effroi des chevaux les entraînait, rompirent l'infanterie, la sillonnèrent en tous sens, et y firent un horrible carnage. Les Syriens, profitant du désordre, taillèrent en pièces les Galates: tandis que les éléphants, poursuivant les fuyards, les écrasaient sous leurs pieds, les perçaient de leurs défenses, ou les lançaient en l'air avec leurs trompes. Enfin Antiochus, qui avait craint un entière défaite, remporta une victoire signalée. On dit qu'il eut la modération de ne pas se vanter d'un succès dont il était uniquement redevable à la terreur panique de ses ennemis. Ce fut en vain que ses soldats vinrent lui offrir des couronnes, et lui décerner le titre de *glorieux vainqueur*. « Hélas! leur dit-il, nous devrions plutôt rougir d'une victoire dont le mérite n'appartient qu'à des brutes. » Il sanctionna la sincérité de cet aveu, en faisant élever sur le lieu du combat le simulacre d'un éléphant: ce fut le seul trophée qu'il se crut permis de dresser.

Ce singulier événement a fourni au spirituel Lucien

le sujet d'une brillante narration. C'est malheureusement le seul document un peu circonstancié qui nous soit parvenu sur la victoire d'Antiochus. Appien se contente de la mentionner sans entrer dans aucun détail[1]. La date de cette bataille est incertaine, mais on peut la rapporter avec assez de probabilité à l'an 275 avant notre ère; c'est l'opinion du savant Heeren. L'action a vraisemblablement eu lieu sur les confins de la Cappadoce ou de la Phrygie, provinces des États d'Antiochus limitrophes des Galates.

En suivant toujours l'histoire des rois de Syrie, nous arrivons à Antiochus III, surnommé *le Grand*, l'un des princes de cette famille qui ont possédé le plus d'éléphants. Outre ceux qui lui avaient été laissés par ses prédécesseurs, il en ramena un grand nombre de la haute Asie et de l'Inde, où il fit deux expéditions. La première fut dirigée contre Euthydème, qui s'était déclaré roi de la Bactriane, et qu'il força à entrer en arrangement et à lui livrer un grand nombre d'éléphants. Il s'avança ensuite au delà de l'Indus, dans les États de *Sophagasenus*, qui régnait sur les contrées qui avaient autrefois appartenu à Porus et à Taxile. Il fit alliance avec ce prince, et en obtint des présents considérables en argent et en éléphants. Ceux de ces animaux qu'il ramena en Syrie s'élevaient, suivant Polybe, au nombre de 150. Nous savons enfin que ce prince fit venir de l'Inde un renfort d'éléphants lorsqu'il se prépara à la guerre contre les Romains. Cette particularité est constatée par le récit

[1] Lucian., *Zeuxis vel Antiochus*. — Appian., *Bell. syriac.*, LXV. — Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, première partie, ch. 5. — Flathe, *Geschichte Macedon.*, t. II. — Folard, *Commentaire sur Polybe*, t. I. — Guischard, *Mém. milit. sur les Grecs et les Romains*,

des Étoliens envoyés à sa cour pour demander du secours, récit dont la substance nous a été conservée par Tite-Live [1].

Parmi les batailles que livra Antiochus III. pendant la longue durée de son règne, il en est une qui fait époque dans l'histoire des éléphants : c'est celle de Raphia, première occasion bien constatée où les éléphants de l'Inde se trouvèrent en présence de ceux d'Afrique, et où la supériorité de la race asiatique fut établie par le résultat.

BATAILLE DE RAPHIA.

(217 av. J. C.)

Les rois d'Égypte s'étaient emparés d'une partie de la Syrie, et avaient poussé leurs incursions jusqu'aux bords de l'Oronte. Antiochus le Grand, dès le commencement de son règne, se mit en mesure de reconquérir les provinces qui avaient été enlevées à l'ancien héritage des Séleucides. Ses premiers efforts furent heureux, et les Égyptiens, forcés sur tous les points, furent refoulés sur le Nil. Mais Ptolémée *Philopator* rassembla une nouvelle armée aux environs de *Pelusium*, et s'apprêta à fondre sur la Syrie. Ses troupes se composaient en grande partie de soldats mercenaires : on y voyait des Grecs, des Gaulois, des Thraces, des Arabes, et tout cela, ajouté aux Égyptiens, formait un effectif de 70,000 fantassins et de 5,000 chevaux, auxquels on avait joint 73 élé-

ch. 2. — Les détails ajoutés par ces deux derniers auteurs ne me paraissent pas vraisemblables.

[1] Polyb., *Hist.*, XI, 34. — Tit. Liv., XXXV., 32. — Schlegel, *Indische Bibliothek*. — Bayer., *Histor. regni Bactriani*.

phants. Antiochus s'avançait de son côté avec des forces non moins considérables, tirées de ses vastes États et des contrées barbares de la haute Asie, Perses, Mèdes, Arméniens, qu'il avait réunis aux Grecs, aux Syriens, aux Galates, dont se formait le noyau de son armée. Il comptait sous ses drapeaux 71,000 hommes de pied, 6,000 chevaux et 102 éléphants.

Les deux rois se trouvèrent en présence sous les murs de *Raphia*[1], ville de la Palestine, à quelque distance de *Gaza*. L'ordre de bataille était le même des deux côtés : au centre, l'infanterie; sur les ailes, la cavalerie protégée par les éléphants. Ceux de Ptolémée appartenaient à la race d'Afrique; ceux d'Antiochus étaient de la belle espèce de l'Inde. Le premier en avait placé 33 devant son aile droite, et 40 devant sa gauche, où il commandait en personne. Antiochus en avait 42 sur la gauche, et 60 devant son aile droite, dont il s'était réservé le commandement. Ce fut par ce côté que commença le combat.

On vit d'abord les éléphants s'avancer d'un air menaçant, s'attaquer de front, entrelacer leurs trompes, et employer chacun toute sa force et toute son adresse pour rester maître du terrain et faire reculer son antagoniste. D'après la description que Polybe nous a donnée de cette bataille, ces animaux luttaient avec leurs défenses comme les taureaux luttent avec leurs cornes, et aussitôt que l'un était forcé de prêter le flanc, l'autre le transperçait et l'étendait mort à ses pieds. En même temps, les soldats postés dans les tours combattaient entre eux à coups de traits et de *sarisses;* enfin, les deux armées contemplaient avec effroi ce terrible engagement, qui se termina par la destruction de presque tous ceux des éléphants de l'armée de Ptolémée qui avaient pris

[1] Aujourd'hui Réfah ou Retha.

part au combat. Ceux, en petit nombre, qui purent se soustraire au carnage, se replièrent sur la cavalerie égyptienne et y jetèrent le désordre.

Encouragé par cet heureux début, Antiochus attaqua l'aile gauche et la rompit; puis, se croyant sûr de la victoire, il se mit inconsidérément à poursuivre les fuyards, tandis que Ptolémée, cédant à la peur, abandonnait lâchement le champ de bataille. Rien n'était cependant décidé, car les centres et les deux autres ailes n'avaient point encore pris part à l'action. L'aile droite des Égyptiens était commandée par un officier de mérite, Échécrate, qui vit la possibilité de rétablir la fortune du combat. Ce qui venait de se passer lui avait fait comprendre qu'il ne pouvait compter sur ses éléphants : il les fit donc retirer, et attaqua, avec sa cavalerie, l'aile gauche des Syriens, en la prenant en flanc et en faisant avancer une autre colonne pour la couper du centre de l'armée. Cette manœuvre lui réussit, et il obtint de son côté le même succès qu'Antiochus avait obtenu à l'autre extrémité de la ligne. Il ne resta plus alors sur le terrain que les deux phalanges : c'était par elles que le sort de la journée devait se décider. Les chefs de l'armée égyptienne parvinrent à ramener Ptolémée, qui, soutenu par ses meilleurs officiers, se mit à la tête de son corps de bataille et chargea les Syriens. Ceux-ci, consternés de l'absence de leur roi, n'opposèrent qu'une faible résistance, et Ptolémée eut tout l'avantage de la journée, tandis qu'Antiochus, lorsqu'il revint, trop tard, de son imprudente poursuite, eut à peine le temps d'assurer sa retraite.

La perte des Syriens fut de 15,000 hommes tués ou prisonniers et de 5 éléphants; celle des Égyptiens fut de 2,000 hommes environ; mais 16 de leurs éléphants furent tués, et presque tous les autres tombèrent entre

les mains de l'ennemi. Après la victoire, Ptolémée sacrifia 4 éléphants au soleil, et lui en consacra 2 [1].

Le même Antiochus III eut, sur la fin de son règne, le malheur d'écouter les suggestions d'Annibal, et de s'attirer ainsi l'inimitié des Romains. Ayant rompu ouvertement avec eux, il porta la guerre en Thessalie, et tenta vainement de les arrêter aux Thermopyles. Forcé de regagner à la hâte son royaume, il éprouva auprès de Magnésie une défaite complète, et dut abandonner aux vainqueurs une partie de ses États, ses vaisseaux et tous ses éléphants. Antiochus *Épiphanes*, son fils et son successeur, parvint cependant à réorganiser un train de ces animaux, qu'il employa dans ses guerres contre l'Égypte et contre les Juifs [2]; et il les fit paraître richement parés ou attelés à des chars magnifiques dans les fêtes qu'il donna, et dont Polybe nous a conservé la description [3]. Antiochus *Eupator* entretint aussi beaucoup d'éléphants de guerre [4], et ses successeurs, jusqu'à la réduction de la Syrie en province romaine, en eurent toujours plus ou moins.

Tant que la puissance des Séleucides s'étendit jusqu'à l'Inde, il leur fut facile de tirer des éléphants de cette contrée; mais ils perdirent toute influence du côté de l'orient, une fois que les Parthes se furent établis sur le Tigre et sur l'Euphrate. S'ils continuèrent encore à tirer des éléphants de l'Inde, ils ne purent les obtenir qu'à prix d'argent et par la voie du commerce.

[1] Polyb., *Hist.*, v, 79, 83, 87.—*Macchab.*, III, 1.— Folard, *Commentaire sur Polybe*, t. v.—Schlegel, *Indische Biblioth.*—Flathe, *op. laud.*

[2] «Et intravit Ægyptum in multitudine gravi, in curribus et ele-«phantis et equitibus.» (*Macchab.*, I, I, 18.)

[3] Polyb., Fragm., lib. XXXI, 3.

[4] «In multitudine peditum, et in millibus equitum, et in octo-«ginta elephantis confidebat.» (*Macchab.*, I, XI, 4.)

Ils avaient, aux jours de leur prospérité, établi le dépôt principal de ces quadrupèdes près de la ville d'*Apamée*, fondée par Séleucus *Nicator*, au confluent du Marsyas et de l'Oronte. Le territoire de cette ville était si fertile, qu'on y nourrissait non-seulement tous les éléphants, mais encore les chevaux et une partie de l'armée; et il paraît que les habitants tiraient vanité de cet établissement, car la figure de l'éléphant se rencontre souvent sur leurs médailles [1].

[1] Strab., *Geogr.*, XVI, 2, p. 358. — Gisb. Cuperus, *de Elephant. in nummis obviis*, ap. Sallengre, *Nov. thesaur. antiquit. roman.*, t. III. — Cellar., *Notit. orbis antiq.*, III, 12. — Apamée n'est plus maintenant qu'un pauvre village appelé Famiéh, dans le pachalik de Damas.

CHAPITRE V.

Les Lagides. — Règne remarquable de Ptolémée *Philadelphe*. — Découvertes en Afrique. — Établissements sur le golfe arabique. — Progrès de la navigation et de la géographie. — Chasses aux éléphants. — Nombre considérable de ces animaux amenés en Égypte. — Ptolémée *Évergètes*. — Ses expéditions. — Ptolémée *Philopator*. — Ptolémée *Philométor*. — Coup d'œil général sur cette dynastie.

Après les Séleucides, ce fut aux *Lagides* qu'échut la plus belle part dans la succession d'Alexandre. Ptolémée, fils de *Lagus*, appelé aussi Ptolémée *Soter*, passe pour le plus habile politique, et il fut certainement le plus heureux de tous les successeurs du conquérant macédonien. Il eut l'adresse, lorsqu'on fit la distribution des provinces, de choisir pour sa part le pays le plus riche et le plus facile à garder. L'Égypte, en effet, entourée de nations peu belliqueuses, ou de contrées peu accessibles aux armées, n'avait à craindre que pour sa frontière de Syrie, laquelle était elle-même resserrée entre deux mers, et protégée par le désert et par la branche orientale du Nil. L'isthme de Suez offrait d'ailleurs aux armées égyptiennes un passage naturel pour pénétrer en Asie, et une retraite assurée en cas de revers. Les contrées adjacentes, la Nubie, l'Éthiopie, la Cyrénaïque, pouvaient en outre être regardées comme des dépendances faciles à conquérir, et il y avait possibilité de reculer les limites de la nouvelle monarchie autant que l'exigerait l'intérêt ou l'ambition de ses souverains.

Ces motifs déterminèrent le choix de Ptolémée, et les événements justifièrent ses prévisions. L'État qu'il fonda fut le moins agité, le plus florissant et le plus durable

de tous ceux qui s'élevèrent sur les débris de l'empire d'Alexandre. Ptolémée protégeait les lettres, et il les cultivait; il avait composé une *vie d'Alexandre*, que les anciens estimaient beaucoup, et dont Arrien, Plutarque et Quinte-Curce se sont servis pour écrire leurs histoires. Ce fut lui également qui fonda le musée et la bibliothèque d'Alexandrie, établissements qui, sous ses successeurs, furent portés au plus haut degré de splendeur.

Lorsque l'on fit le partage des dépouilles d'Alexandre, Ptolémée eut comme les autres sa part d'éléphants, et il put ensuite l'augmenter lors des victoires qu'il remporta sur Perdiccas et sur Antigone. Mais, moins heureux que les Séleucides, les Lagides ne pouvaient, sans passer sur un territoire étranger, faire venir de l'Inde leurs remontes; les marchés de ce pays devenaient même inaccessibles pour eux, toutes les fois qu'ils étaient en guerre avec les rois de Syrie, ce qui arrivait souvent. Il leur eût donc été difficile, s'ils n'avaient eu une autre ressource, de réparer les pertes causées par le temps et par les accidents. Mais une fois que leur domination fut bien établie et qu'ils commencèrent à entretenir des relations avec les États de l'intérieur de l'Afrique, ils apprirent que les éléphants étaient abondants dans ces contrées, et ce fut de ce côté qu'ils dirigèrent leurs vues. Ptolémée fils de Lagus, engagé dans des guerres continuelles, et tout occupé d'assurer sa domination, n'eut jamais assez de loisir pour entreprendre l'exploration des pays situés au midi de son royaume. Cette tâche était réservée à son fils, Ptolémée *Philadelphe,* prince entreprenant et éclairé, qui s'appliqua à perfectionner, par de solides institutions, ce que son père avait créé par la force de son épée.

Pendant toute la durée de son long règne, Ptolémée Philadelphe poursuivit le noble projet de faire de

l'Égypte un vaste foyer de civilisation, et de sa cour, le centre des lumières, des arts et de l'industrie. Dans cette vue il ouvrit ses palais et ses trésors aux hommes distingués de tous les pays. Bientôt, en effet, ils vinrent se presser autour de lui, pour jouir à sa cour de l'aisance et de la paix, qu'on ne trouvait plus dans les autres contrées, bouleversées par les ambitieux et tourmentées par la discorde. Ce fut alors que l'on vit les Grecs d'Europe et d'Asie accourir en foule aux bords du Nil, et y apporter le tribut de leurs talents et de leur expérience. Une colonie de philosophes, de géomètres, de littérateurs, d'artistes, s'établit à Alexandrie, et y posa les fondements de cette école célèbre qui devait recueillir le feu sacré du génie et le transmettre aux autres nations.

La première mesure que Philadelphe avait à prendre pour organiser la traite des éléphants, c'était de bien reconnaître l'intérieur des terres, et d'y établir des étapes de sûreté, afin d'assurer les communications. Avant le règne des Ptolémées, les Égyptiens sortaient peu de chez eux; ils n'avaient même formé aucun établissement maritime. Le commerce de l'Inde, abandonné aux Arabes, se faisait par le port de Suez, où les Égyptiens venaient en acheter les produits, pour les transporter chez eux au moyen des caravanes. Philadelphe se proposa non-seulement d'affranchir son pays de cette dépendance, mais même de lui assurer le monopole des mers de l'Europe et de l'Asie, en établissant dans la capitale de ses États l'entrepôt général du commerce. Le succès dépassa ses espérances, car Alexandrie a conservé pendant une longue suite de siècles, et jusqu'à la découverte du cap méridional de l'Afrique, une immense supériorité commerciale [1].

[1] Ameilhon, *Histoire du commerce et de la navigation des Égyp-*

Pour préparer ce brillant avenir, Philadelphe commença par faire reconnaître le cours du Nil, la plus commode et la plus naturelle des communications entre l'Égypte et l'intérieur de l'Afrique. Des officiers, des géographes, des commerçants, remontèrent le fleuve aussi haut qu'il fut possible, pénétrèrent dans l'intérieur des terres, et y établirent des postes dans le but d'assurer les communications et de contenir les habitants. L'histoire a conservé les noms de *Bion*, de *Timosthènes*, d'*Aristocréon*, de *Basilis*, de *Simonides*, qui, à la tête d'un certain nombre de troupes et d'une petite flottille, accomplirent cette importante mission. Après s'être avancés tous ensemble jusqu'à Méroé, ils se séparèrent, et suivant les différents affluents du Nil, ils pénètrèrent au cœur de l'Afrique, et découvrirent des contrées dans lesquelles peu de voyageurs ont osé s'aventurer depuis. Partout ils assurèrent l'influence de leur gouvernement, établirent des comptoirs, et fondèrent des colonies.

Philadelphe eut aussi la pensée de rétablir le canal commencé, suivant la tradition, du temps de Néchao, pour établir une communication entre le Nil et la mer Rouge. On se mit, en effet, à l'œuvre; mais après que l'on eut poussé pendant quelque temps les travaux avec vigueur, on craignit que les avantages de cette entreprise ne fussent accompagnés de graves inconvénients, et l'on n'osa pas la poursuivre[1]. Dans tous les cas, ce canal n'aurait été vraiment utile qu'aux habitants de la basse Égypte. Pour procurer les mêmes avantages aux autres parties de ses États, Ptolémée fit ouvrir deux grandes routes qui, partant de *Coptos* (aujourd'hui Kept),

tiens sous le règne des Ptolémées. — Robertson's *Historical disquisition concerning India*, etc.

[1] Voyez la note B à la fin du volume.

ville située près du Nil dans la haute Égypte, allaient en traversant le désert jusqu'à la mer Rouge. L'une aboutissait au port de *Myos-Hormos*, l'autre à celui de *Bérénice*, près du tropique. De cette manière tous les points de l'Égypte se trouvèrent en communication avec la côte, et la vallée du Nil devint un vaste entrepôt entre la Méditerranée et la mer des Indes. Malgré les révolutions qui, tant de fois, changèrent la face de ce pays, la belle conception des Ptolémées régla, pendant dix-huit siècles, les destinées du commerce. Le golfe Arabique et le Nil furent, soit du temps des Romains, soit au moyen âge, la route principale par laquelle les trésors de l'Orient affluèrent en Europe [1]. Ce fut de cette source que Venise, Gênes, Pise, Marseille, tirèrent les richesses et la puissance qui les rendirent si florissantes; enfin la révolution commerciale qui s'opère en ce moment n'a d'autre but que de diriger encore une fois par la même route les communications de l'Europe avec l'Inde.

Ces explorations par terre, ces projets d'établissements maritimes, cadraient admirablement avec l'intention qu'avait Ptolémée Philadelphe de tirer des éléphants de l'intérieur de l'Afrique. Dans ce but, il envoya d'abord à la découverte plusieurs navires commandés par *Ariston*, par *Satyrus*, par *Timosthènes*, et par d'autres officiers de sa flotte, auxquels il enjoignit de longer la *Troglodytique*, c'est-à-dire cette partie de la côte d'Éthiopie qui s'étend jusqu'à l'entrée du golfe Arabique. Ils devaient

[1] Les deux échelles de commerce que nous venons de nommer n'ont pas changé de destination, s'il est vrai que *Myos-Hormos* réponde à la position du Vieux-Kosseir, et *Bérénice* au Foul-Bay des Anglais ou au Minet-Bellad-el-Habesh des Arabes. Voyez à ce sujet Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens;* Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, t. IV; et l'ouvrage d'Ameilhon, que j'ai déjà cité.

reconnaître les lieux propres à l'abordage, y faire des descentes, et entrer en relation avec les indigènes, afin de découvrir les endroits fréquentés par les éléphants, et de prendre des renseignements relativement aux établissements qu'ils étaient chargés de préparer. Ces ordres furent exécutés avec intelligence, et Satyrus eut la gloire de fonder la première colonie égyptienne qui fut établie sur la côte de la mer Rouge. Il l'appela *Philotera* ou *Philoteris,* du nom d'une sœur du roi. Timosthènes, qui avait dirigé ses explorations sur d'autres points de la côte, rapporta aussi à Alexandrie la description des pays qu'il avait visités [1].

Au retour de ces navigateurs, Ptolémée fit équiper une nouvelle escadre, fournie de troupes de débarquement et de tout ce qu'il fallait pour être bien reçue dans le pays et y fonder des colonies. Le commandement de cette seconde expédition fut confié à *Eumèdes*, homme de mer aussi brave qu'expérimenté. Muni des observations de ses prédécesseurs, cet officier fit voile du port d'*Arsinoé* (Suez), et cingla droit au midi, vers un point de la côte qu'on lui avait désigné comme le plus à portée des lieux où abondaient les éléphants. C'était une presqu'île où se trouvait un bon port, à proximité d'un lac appelé *Monoleus*, à quelques degrés au delà du tropique. Eumèdes, y ayant abordé, se retrancha du côté du continent pour assurer sa position, et entra en pourparlers avec les naturels, pour les engager à lui servir de guides dans les chasses qu'il se proposait d'entreprendre. Il posa ensuite les fondations de la nouvelle colonie, à laquelle il donna le nom de *Ptolémaïs Épithéras* (Ptolé-

[1] Strab., *Geogr.*, XVI, p. 769, Casaub. — Pompon. Mela, III, 8.— Agatharchid., *de Mari rub.*, in *Phot. Biblioth.*, cod. CCL. — Plin., *Hist. nat.*, VI, 33. — Suivant d'Anville, la position de Philotéris correspondrait au Nouveau-Kosseir ou Port-Blanc.

is des chasses), dont il est souvent fait mention chez anciens géographes. On la trouve aussi quelquefois ignée sous le nom de *Ptolémaïs Thérôn*. Strabon lui ıne le nom de πρὸς τῇ θήρᾳ τῶν ἐλεφάντων, et Ptolémée, ;éographe, celui de ἐπὶ θήρας τῶν ἐλεφάντων [1].

Tel fut le premier établissement fondé pour la chasse s éléphants. Ce ne fut pas le seul : on organisa dans suite, sur une plus vaste échelle, la colonisation de :te partie de la côte, et on y établit d'autres stations. Une des plus importantes, dont la fondation est ssi attribuée à Philadelphe, était celle de *Saba*, tout 'ait au midi, en face du pays des Sabéens. Une autre rtait le nom *Bérénice Epidire*, parce qu'elle était siée sur le cap de *Diré,* dans le détroit de Bab-el-Manb. A portée de tous ces lieux, il y avait dans l'in-ieur des établissements pour la chasse et la garde s éléphants. Agatharchide, Strabon et Pline en font ention ; et ce système de colonies ne s'arrêtait pas aux ıites du golfe : au delà même de ces limites, tout près *Aromata Promontorium* (cap de Guardafui), nous trouns encore l'*Elephas Promontorium* (Ras-el-Fil), qui était aisemblablement une station avancée pour la chasse de s animaux. Ce promontoire est noté sur les cartes par ° 50′ de lat. N ; enfin, un autre cap *de l'Éléphant* et une rière du même nom, sur la côte Troglodytique, sont és dans les périples de Marcien d'Héraclée et d'Arrien. tte chaîne de stations maritimes se rattachait aux ports *Philotéra* et de *Myos-Hormos*, qui servaient de res entre le fond du golfe et les parages de l'Éthiopie.

Les communications étant ainsi assurées sur toute la

[1] « Ptolemaïs a Philadelpho condita ad venatus elephantorum, b id Epitheras cognominata, juxta lacum Monoleum. » (Plin., *Hist.* ., VI, 34.) — Selon d'Anville, le cap sur lequel était la colonie pithéras serait le Ras-Ahéhaz d'aujourd'hui.

côte, Ptolémée put entreprendre ses chasses et les faire suivre avec régularité. Les habitants de la Troglodytique avaient la réputation d'habiles chasseurs d'éléphants : le roi d'Égypte en attira autant qu'il put à son service, et il les fit organiser en compagnies; ces compagnies partaient escortées de troupes nombreuses, précaution nécessaire pour pénétrer au milieu des peuplades féroces de l'intérieur, et elles arrivaient, après plusieurs jours de marche, à une contrée boisée traversée par une large rivière, probablement cet affluent du Nil que l'on connait aujourd'hui sous le nom de Bahr-el-Azrek ou Fleuve-Bleu. C'était là que se tenaient les éléphants. Les moyens employés pour les prendre devaient être ceux que nous avons indiqués au chapitre premier, et dont les Grecs avaient eu connaissance dans l'Inde. Aussitôt qu'on en avait un certain nombre, on les dirigeait sur le port le plus voisin, où ils étaient gardés jusqu'à ce que l'on pût les embarquer pour l'Égypte [1].

Mais le transport de ces animaux n'était pas aisé, attendu l'état imparfait de la marine à cette époque, et les difficultés que le golfe Arabique offre à la navigation. Le trajet pouvait être de deux à trois cents lieues, et même plus; la nature de la cargaison rendait nécessaires les plus grandes précautions; enfin les dangers que l'on courut dans les premières traversées firent sentir la nécessité de construire des embarcations d'une forme particulière et appropriée à ce nouveau service. C'étaient de grands bateaux non pontés et très-solides, auxquels on donna le nom de *porte-éléphants*, ἐλεφαντη-

[1] Avec les éléphants, on envoyait aussi des rhinocéros et des girafes. Agatharchide, à qui nous devons ces particularités, est le premier écrivain qui parle de ces animaux. Il en avait vu à Alexandrie, où les Ptolémées réunissaient tout ce qu'il y avait de curieux dans l'intérieur de l'Afrique.

γοί. Ils étaient assez larges pour qu'on pût y placer ces quadrupèdes, et les en faire sortir avec facilité. En outre, comme leur tirant d'eau était très-faible, ils pouvaient longer la côte, sans craindre les bas-fonds, si nombreux dans ces parages [1].

Tels furent les plans que Philadelphe conçut et suivit avec persévérance, pendant un règne de trente-huit ans. Le succès couronna ses efforts, et aucun prince de la race des Lagides ne parvint à réunir autant d'éléphants, soit pour le service de ses armées, soit pour le luxe de sa cour. Saint Jerôme dit, en faisant l'énumération de ses forces, qu'il avait 400 éléphants de guerre. Il est certain qu'il en laissa au moins un pareil nombre à son fils Ptolémée *Évergète ;* car ce prince emmena 400 de ces animaux en Syrie, pour faire la guerre à Séleucus Callinicus, dont il ravagea, dit-on, les États, d'un côté, jusqu'à la Bactriane, de l'autre, jusqu'à l'Hellespont. Du reste, il enleva à son ennemi, dans cette expédition, un grand nombre d'éléphants de l'Inde, dont, à son retour, il enrichit les dépôts d'Alexandrie [2].

Fidèle aux inspirations de son père, Ptolémée Evergète poursuivit avec ardeur la colonisation de l'Afrique; il chargea Simmias, l'un de ses généraux, de visiter les régions maritimes de l'Éthiopie, pour s'assurer de la prospérité des nouveaux établissements, et organiser partout les chasses d'éléphants. Suivant Diodore de Sicile.

[1] Les Grecs avaient de même donné le nom d'ἱππαγωγοί ou ἱππηγοί à des navires destinés au transport des chevaux. Les Romains, qui avaient aussi de ces navires, leur donnaient le nom d'*hippagines.*

[2] Hieronym., *in Daniel*, II. — Diodor. Sicul., III, 18, 41. — Schlegel, *Indische Bibliothek.* — Champollion-Figeac, *Annales des Lagides.* — *Monument. Adulit.,* in Fabric., *Biblioth. græc.*, t. II. — Héeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, t. IV et VI. — Ameilhon, ouvrage cité.

à qui nous devons la connaissance de la mission confiée à ce général, Évergète aurait conduit lui-même une expédition dans le cœur de l'Afrique, dans le but d'y porter le flambeau de la civilisation, et cette assertion a été admise par des savants distingués[1]. Ce qui paraît hors de doute, c'est que ce prince fit reconnaître son autorité jusqu'aux extrémités de l'Ethiopie : il nous en est resté une preuve dans la célèbre inscription d'*Adulis*, trouvée huit siècles plus tard aux dernières limites de cette contrée[2]. Nous sommes également fondé à croire qu'Évergète fit ouvrir des routes et établir des postes militaires pour assurer les communications entre l'Égypte et l'Éthiopie. La chasse des éléphants dut alors être organisée sur une plus vaste échelle, et probablement ce

[1] Entre autres par M. Dureau de La Malle, dans ses savantes *Recherches sur la géographie de la mer Noire et de l'Afrique*, ch. 12.

[2] L'inscription d'*Adulis*, dont nous devons la connaissance à Cosmas Indicopleustes, a été publiée pour la première fois en 1631, par Léon Allatius, d'après un manuscrit du Vatican. Elle a reparu ensuite dans différentes collections, entre autres dans la *Bibl. græca* de Fabricius, et dans la *Collect. patrum græcor.* de Montfaucon. Le monument sur lequel était gravée cette inscription avait été indubitablement élevé à l'honneur de Ptolémée Évergète, et il servait peut-être autrefois de piédestal à une statue de ce prince. C'était donc une preuve que sa domination, ou du moins son influence, s'étendait sur cette partie de l'Afrique. Une autre inscription, également en grec, et placée à la suite de la précédente, parle, à ce qu'il paraît, des conquêtes d'un ancien roi d'Ethiopie dont le nom ne nous est pas parvenu. Ceux qui seraient curieux de plus amples renseignements à ce sujet pourront consulter les voyages de M. Salt et de lord Valentia ; une lettre de Sylvestre de Sacy insérée dans le douzième volume des *Annales des voyages* (1810); un mémoire de M. Letronne sur l'*inscription grecque du temple de Talmis* en Nubie, dans le onzième volume du recueil de l'Académie des inscriptions (1831); enfin les recherches de M. Dureau de La Malle, que j'ai déjà citées.

fut à cette époque que l'on commença à conduire ces animaux à Alexandrie en suivant la voie de terre, moins dangereuse et moins dispendieuse que celle de la mer [1].

Ptolémée *Philopator*, successeur d'Évergète, fut un prince indolent et efféminé. C'est de lui qu'on peut faire dater la décadence des Lagides. Il est constant toutefois qu'il se servit d'éléphants dans ses guerres, et nous en avons vu une preuve dans la bataille de Raphia, qu'il gagna sur Antiochus III, roi de Syrie [2]. Mais ce fut précisément à cette bataille que l'on acquit la triste conviction que les éléphants d'Afrique étaient incapables de lutter contre ceux d'Asie, découverte qui diminuait de beaucoup le prix des efforts qu'on avait faits pendant les deux règnes précédents pour se procurer un grand nombre de ces animaux. On dit que Philopator avait toujours à Alexandrie un dépôt de 500 éléphants. S'il n'en emmena pas plus de 73 dans son expédition de Syrie, ce fut peut-être parce qu'il ne voulut prendre que les plus forts et les mieux dressés [3].

Il est naturel de penser qu'après l'expérience fâcheuse de Raphia on n'aura plus fait grand cas en Égypte des éléphants d'Afrique, et qu'on les aura réservés pour les spectacles et les parades, préférant pour la guerre le petit nombre de ceux qu'on pouvait faire venir de l'Inde. Je ne trouve pas qu'on en ait fait un grand usage pendant le règne de Ptolémée *Épiphane*, fils de Philopator, règne qui ne fut presque qu'une longue minorité. Mais, après la mort de ce prince, la couronne passa à Ptolémée *Philométor*, qui employa des éléphants dans ses

[1] Voyez à la fin du volume la note C, sur les *découvertes des Lagides dans l'intérieur de l'Afrique*.

[2] Voyez ci-dessus, au chap. IV.

[3] *Macchab.*, III, 4, 13. — Flathe, *Geschichte Macedoniens*, t. II, p. 460.

armées, et auquel l'emploi de ces animaux devint funeste. Il venait, en effet, de remporter aux environs d'Antioche une victoire sur Alexandre Bala, lorsque son cheval, effrayé des cris d'un éléphant, le jeta à terre avec une telle violence, qu'il expira sur-le-champ.

Pendant un espace d'environ cent ans, ses successeurs continuèrent à entretenir des éléphants; mais leur histoire ne présente rien qui mérite de fixer l'attention. Nous nous contenterons d'ajouter qu'à la cour d'Alexandrie, il y avait toujours un *éléphantarque*, officier d'un rang élevé, chargé du commandement supérieur de ces animaux, dont le dépôt était d'ailleurs établi à proximité de la capitale[1].

Les Romains, devenus maîtres de l'Égypte, continuèrent les chasses d'éléphants établies par les Ptolémées, et firent la traite de ces animaux par les échelles du golfe Arabique. Arrien, qui écrivait au deuxième siècle de notre ère, dit que de son temps le centre du commerce de l'ivoire était à *Axum*, en Éthiopie, et qu'on embarquait cette denrée au port d'*Adulis*[2]. « Les chasses d'éléphants, dit le savant Gosselin, se continuaient encore avec une grande activité dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les ports de *Ptolémaïs Épithéras* et d'*Adulis* étaient très-fréquentés, et c'était particulièrement à *Adulis* que se réunissaient les dépouilles de tous les éléphants qu'on tuait dans cette partie de l'Éthiopie nommée maintenant Abyssinie[3]. »

[1] Joseph., *Antiq. judaic.*, XIII. — *Macchab.*, III, 5, 45.

[2] Arrian., *Peripl. mar. Erythræi.* Il sera question des deux villes d'*Axum* et d'*Adulis* dans la note C à la fin du volume.

[3] Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, t. II, p. 143.

CHAPITRE VI.

Les Antigonides ou les Néo-Macédoniens. — Vastes projets d'Antigone. — Belle conduite d'Eumène. — Batailles de la *Gabiène* et de *Gadamarta*. — Disposition remarquable des éléphants dans ces deux combats. — Les éléphants d'Eumène, surpris en route, se forment en carré pour résister. — Sédition des *argyraspides*. — Fin tragique d'Eumène.

La mort d'Alexandre avait été le signal de la destruction de sa famille. La tombe s'était à peine fermée sur le vainqueur de l'Orient, que déjà ses femmes, ses fils, son frère, sa mère et ses sœurs, avaient péri les uns après les autres, victimes soit de rivalités domestiques, soit de l'ambition des anciens serviteurs de la famille royale. Le trône de Macédoine, longtemps disputé, souvent ensanglanté, devint enfin le partage des descendants de cet Antigone dont nous avons raconté la mort à la bataille d'Ipsus[1].

Antigone était un des plus anciens généraux de Philippe. Il se vantait de tenir, par les liens du sang, à la famille royale; son influence était très-puissante en Macédoine; enfin, à la mort d'Alexandre, il se trouvait investi du gouvernement d'une partie de l'Asie Mineure. Capitaine habile et bon politique, il vit d'abord tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position, et il conçut les plus hautes espérances.

Mais ses projets furent bientôt découverts par la surveillance jalouse de Perdiccas, qui, nous l'avons vu, avait été investi de la régence. Ne se trouvant pas encore assez fort pour lutter contre lui, il prit le parti de se réfugier en Grèce, auprès d'Antipater et de Cratère, qui avaient

[1] Voyez pour ces événements les livres XVIII, XIX et XX de Diodore de Sicile, et les livres XIII, XIV, XV et XVI de Justin.

toujours été dans ses intérêts. Ils firent tous trois cause commune avec Ptolémée, qui travaillait aussi de son côté à se rendre indépendant. Menacé par cette ligue formidable, Perdiccas se mit en campagne avec tous les officiers qui étaient restés ou qui feignaient de rester fidèles à la famille d'Alexandre.

Le plus illustre parmi ces officiers était Eumène le Cardien, dont Plutarque et Cornelius Nepos ont écrit la vie. Thrace d'origine, et venu de bonne heure à la cour de Philippe, il avait, par d'utiles services, obtenu la faveur de ce prince. Alexandre l'employa aussi, et lui confia même le commandement d'un corps de cavalerie. Eumène justifia ce choix en se montrant grand homme de guerre, et se signala par sa fidélité à la personne et à la famille de son bienfaiteur. Après la mort de Perdiccas, il se trouva à la tête de l'armée royale, et rejeta avec dédain les offres d'Antigone, qui essaya d'ébranler sa loyauté. Celui-ci ne rougit pas alors de mettre la tête d'Eumène à prix, et cette infâme tentative n'ayant pas réussi, il s'attacha à poursuivre par les armes celui qu'il n'avait pu perdre par la trahison, ni gagner par les plus séduisantes promesses[1].

Parmi les batailles que se livrèrent ces deux antagonistes, nous ne raconterons que celles de la *Gabiène* et de *Gadamarta*, auxquelles prirent part, des deux côtés, plus de 200 éléphants, et qui présentèrent d'ailleurs, quant à la disposition de ces animaux sur le champ de bataille, quelques particularités remarquables.

[1] Plutarch., *Eumen.*—Corn. Nep., *Eumen.* — Diodor. Sicul., XVIII, 40, 41, 58, 59, 61. — Justin., XIV, 1, 2, 3, 4. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders.*

BATAILLE DE LA GABIÈNE.

(316 av. J. C.)

Eumène, après avoir inutilement tenté de tenir la campagne dans l'Asie Mineure, avait porté la guerre en Médie, où il s'était soutenu par de brillants succès. A l'époque dont nous parlons, il se trouvait dans la province de *Gabiène* ou *Gabène*, sur les frontières de la Médie, du côté du la Susiane. Son armée se composait de 35,000 hommes de pied, de 6,100 chevaux, et de 125 éléphants, qui, ainsi que nous l'avons dit au chapitre IV, venaient de lui être amenés de l'Inde par Eudème. Une partie de ces troupes avait servi dans les armées d'Alexandre; le reste se composait de Thraces, de Cappadociens, de Persans, et d'autres auxiliaires fournis et conduits par les satrapes de la haute Asie. La force principale de l'infanterie consistait en 3,000 *hypaspistes*, vieilles bandes de l'armée royale, et en 3.000 *argyraspides*, vétérans de Philippe et d'Alexandre, regardés comme l'élite des Macédoniens. Il y avait, en outre, une phalange de 12,000 *hoplites*, en partie Grecs, en partie étrangers. Le surplus était formé de troupes légères, archers, frondeurs et corps francs de toute espèce. L'armée d'Antigone comptait près de 30,000 hommes d'infanterie, 9,000 chevaux, et 65 éléphants. Parmi les fantassins il y avait 8,000 *phalangites*, de ceux qui avaient fait la conquête de la Perse. Le reste se composait de troupes auxiliaires de différents pays, depuis les rivages de l'Hellespont jusqu'aux vallées du Paropamise.

Le lieu où l'action allait s'engager était une plaine bornée à une certaine distance par deux rangs de collines. L'ordre de bataille fut à peu près le même des deux

côtés. Eumène, profitant d'une hauteur qui se trouvait à sa portée, y établit sa gauche, composée de 3,100 cavaliers formés en colonne, ou plus vraisemblablement par échelons. Le centre était d'environ 18,000 hommes d'infanterie de ligne, sur lesquels s'appuyait l'aile droite, composée du reste de la cavalerie, également formée en colonne. Quant aux éléphants, 40 étaient placés devant l'aile droite, 40 devant le centre, et 45 devant l'aile gauche. La disposition donnée par Eumène à ces derniers mérite d'être remarquée : en effet, au lieu de les déployer en ligne droite, il en fit un croissant, dont la convexité était tournée vers l'ennemi, et dont les pointes se repliaient sur la cavalerie.

Cette manière de ranger les éléphants paraît avoir été en faveur du temps des successeurs d'Alexandre, et il est facile d'en trouver la raison. On s'était aperçu des inconvénients qu'il y avait à placer ces quadrupèdes trop près des troupes, et surtout de la cavalerie, inconvénients que nous aurons plus d'une fois occasion de faire remarquer. D'un autre côté, si, pour éviter ce danger, on eût porté les éléphants trop en avant, ils n'auraient pu ni protéger la ligne, qu'ils étaient destinés à couvrir, ni en être protégés, et il eût été facile à l'ennemi de les couper. La disposition choisie par Eumène parait à ces deux inconvénients : elle prévenait les dangers d'une trop grande proximité, et conservait aux troupes tous les avantages qu'elles devaient tirer des éléphants, puisque ces animaux, faisant face de trois côtés, ne pouvaient être tournés que très-difficilement.

Antigone rangea son armée de la même manière, l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ailes. Parmi ses 65 éléphants, il en choisit 30 des meilleurs, et les disposa en avant de son aile droite en demi-cercle, comme ceux de l'aile gauche d'Eumène; les 35 autres furent répar-

tis devant le reste de la ligne. Dans les deux armées, les intervalles laissés entre ces animaux étaient garnis de forts détachements d'archers et de frondeurs. Eumène s'était réservé le commandement de l'aile droite, et avait confié celui de la gauche à Eudème. La gauche d'Antigone était sous les ordres de Pithon, satrape de Médie. Le jeune Démétrius, à la tête de 1.000 cavaliers d'élite, devait faire ses premières armes sous les yeux de son père, qui commandait en personne à l'aile droite.

Lorsque tout fut prêt pour le combat, Pithon porta vivement son aile en avant, et comme, par sa position, il se trouvait déborder l'extrême droite de l'ennemi, il tâcha de la tourner; il évitait d'ailleurs, par cette évolution, d'attaquer de front les éléphants, contre lesquels les chevaux ne se laissaient jamais pousser qu'avec répugnance. Aussitôt qu'Eumène s'aperçut de l'intention de l'ennemi, il dirigea sur sa droite toutes les troupes légères dont il put disposer, et leur ordonna de recevoir les agresseurs par une grêle de pierres et de traits, tandis que, de son côté, il opérait un changement de front à droite, évolution qui lui était facile, à cause de la formation de son aile en colonne ; enfin, ne se sentant pas assez rassuré par ces dispositions, il fit venir à la hâte de l'aile gauche un renfort de cavalerie. L'effet de ces sages mesures fut non-seulement d'empêcher Pithon de s'avancer, mais même de le repousser complétement. A peine ce général eut-il commencé son mouvement rétrograde, qu'Eumène, se mettant à la tête de ses meilleurs escadrons, et se faisant précéder de la ligne formidable de ses éléphants, tomba sur lui, et le poursuivit, sans lui donner de relâche, jusqu'au pied des monticules qui étaient au delà du champ de bataille.

Cependant l'infanterie des deux armées était aux prises, et l'on se disputait le terrain avec un égal acharnement

de part et d'autre. La victoire resta longtemps douteuse; mais enfin la bravoure des argyraspides força l'ennemi à se replier en désordre, au bas des mêmes hauteurs où s'était réfugiée sa cavalerie. La bataille semblait perdue pour Antigone, et déjà ses principaux officiers le pressaient d'ordonner la retraite de son aile droite, pour rallier son armée sur les hauteurs; mais cette aile était encore intacte, et faisait bonne contenance en face de la gauche d'Eumène, affaiblie par les détachements qui en avaient été tirés au commencement du combat. Le vieux général vit la possibilité de ramener la fortune de son côté: à l'instant même il chargea Eudème avec tant de résolution, qu'il mit en déroute les troupes que commandait ce général, et cette nouvelle fut aussitôt transmise au reste de l'armée, avec l'ordre de reprendre immédiatement l'offensive. Ce revirement inattendu obligea Eumène à réunir son monde et à reprendre son ordre de bataille; de sorte qu'à la fin du jour les deux armées se trouvaient précisément dans la position qu'elles avaient occupée le matin. Cependant la nuit et le besoin de repos les empêchèrent de renouveler le combat, et, après qu'elles furent restées quelque temps en présence, elles firent leur retraite chacune de son côté, pour aller camper dans des positions plus éloignées. Antigone avait eu près de 8,000 morts ou blessés; Eumène n'en avait eu que 1500[1].

Cette bataille, qui fut avec raison regardée comme indécise, ne donna la supériorité à aucun des deux adversaires; cependant, les pertes les plus fortes ayant été

[1] Diodor. Sicul., xix, 27, 30, 32. — Plutarch., *Eumen.* — Corn. Nepos, *Eumen.* — Polyæn., *Stratag.*, iv, 6, 10. — Maizeroy, *Cours de tactique*, t. i. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders.*

du côté d'Antigone, celui-ci jugea prudent d'éviter un second engagement, et se retira à grandes journées dans la province de Gadamarta, au couchant de la Médie. Ce pays, qui avait été jusqu'alors épargné par la guerre, lui offrait toutes les ressources dont il avait besoin. Eumène, de son côté, prit ses quartiers dans la Parétacène, province située au nord de la Perse proprement dite, et au sud-est de la Médie; mais ses lieutenants commirent la faute de laisser trop de distance entre leurs cantonnements, faute qu'il n'eut pas le pouvoir d'empêcher, parce que sa qualité d'étranger, et la jalousie des autres chefs, l'obligeaient à de grands ménagements non-seulement envers les Macédoniens, mais même envers les Barbares.

BATAILLE DE GADAMARTA.

(315 av. J. C.)

Je conserve à cette bataille le nom qui lui a été donné par Droysen; il est cependant évident, d'après les circonstances même du récit, que l'affaire eut lieu sur les limites de la Parétacène et de la Gabiène, près des cantonnements d'Eumène, et des lieux où avait été livrée l'autre bataille, dont nous venons d'entretenir le lecteur. Mais Gadamarta étant le lieu d'où partit Antigone, il n'y a pas d'inconvénient à donner ce nom au combat livré par ce général au terme de sa marche, quand ce ne serait que pour distinguer ce combat de celui qui avait eu lieu peu de temps auparavant dans la même contrée. Il est seulement à regretter que nous n'ayons pas de meilleurs renseignements topographiques sur cette dernière campagne d'Eumène. Les auteurs ne sont

pas même d'accord sur le nom de Gadamarta, au lieu duquel on lit tantôt *Gamarga,* tantôt *Gadamala,* et même *Gadarta.*

Antigone, informé par ses espions que les quartiers d'Eumène étaient tellement dispersés qu'il lui aurait fallu au moins six jours pour réunir son armée, forma le projet de le surprendre et de l'accabler. La route ordinaire pour arriver aux premiers postes de l'armée royale faisait un long circuit autour d'un désert salé, qu'on trouve souvent marqué sur les cartes de cette partie de l'Asie. Mais cette route était de vingt-cinq journées, et passait par des pays très-habités : elle ne convenait point au plan d'Antigone, qui demandait autant de secret que de célérité. Une autre route traversait le désert à vol d'oiseau : en la prenant, on pouvait arriver en neuf ou dix jours, et sans que l'ennemi eût le moindre vent de la marche de l'armée, car on était sûr de ne rencontrer personne. Mais il fallait emporter avec soi non-seulement des vivres, mais même de l'eau pour les hommes et pour les chevaux, car le désert n'offrait pas la moindre ressource. Cette difficulté n'arrêta pas Antigone : il fit distribuer pour dix jours de vivres et de fourrages, emporta 10,000 outres remplies d'eau, et se mit en marche vers la fin de décembre, en faisant répandre le bruit qu'il se dirigeait sur l'Arménie. En outre, afin qu'on n'eût même au loin aucun indice de son passage, il défendit de faire du feu pendant la nuit. Déjà il avait fait la moitié de la traversée sans que l'on eût le moindre soupçon de sa marche; mais les nuits devinrent alors tellement froides, qu'il ne fut plus possible d'empêcher les soldats d'allumer des feux. On les aperçut des hauteurs qui entouraient au loin la plaine; leur nombre et leur régularité ne laissaient aucun doute sur leur nature : des courriers montés sur des dromadaires allèrent de toutes

rts annoncer à Eumène l'approche d'une armée ennemie.

Ce général convoqua aussitôt son conseil. Nous avons : qu'il lui aurait fallu six jours pour concentrer ses rces ; or, Antigone pouvait arriver avant la moitié de délai : la plupart des officiers furent donc d'avis de camper au plus tôt, et d'indiquer plus loin un lieu ralliement aux différents corps de l'armée. Eumène ipprouva pas cet avis, sans doute parce que son exécuon eût entraîné la perte des magasins, et fourni à la valerie ennemie l'occasion de couper quelques-unes ses colonnes pendant leur mouvement pour opérer ur jonction ; mais son esprit, fécond en expédients, lui fournit un qui lui sembla de nature à arrêter la arche d'Antigone. Sans perdre de temps, il envoie des ficiers prendre position avec quelques troupes sur les uteurs qui dominent le désert de son côté ; il leur ormne d'y tracer un grand camp, d'allumer autant de ux qu'il en faudrait pour une armée nombreuse, et les entretenir toutes les nuits jusqu'à nouvel ordre. habitants, croyant voir de loin le bivouac d'une ide armée, ne tardent pas à en informer Antigone ; i-ci se hâte d'envoyer des éclaireurs, et, sur leur ort, croit réellement qu'Eumène, ayant eu connais- de sa marche, se tient prêt à tomber sur son arau moment où elle sortira du désert, épuisée par gue et par les privations : il change donc de direct, prenant au couchant, il conduit ses troupes dans ntrée fertile, où il pense qu'elles pourront se revant de se présenter à l'ennemi. Ainsi, grâce à énieux stratagème, Eumène eut le temps de conson armée ; mais Antigone n'en persista pas moins n projet de lui livrer bataille, et bientôt il marrencontre.

Toutes les troupes d'Eumène se trouvaient réunies; il n'attendait plus que ses éléphants, qui devaient arriver d'un moment à l'autre. Antigone, informé que ces animaux, au nombre de 114 et accompagnés seulement d'une faible escorte, devaient passer à une petite distance de son camp, forma le projet de les intercepter. Il plaça à cet effet, près de la route par laquelle ils devaient passer, un détachement de 2.200 chevaux avec beaucoup d'infanterie légère: mais il était difficile de mettre en défaut la prévoyance d'Eumène : de son côté, ce général avait envoyé, dans la même direction, une reconnaissance de 1.500 cavaliers et de 3.000 fantassins d'élite.

Les coureurs d'Antigone arrivèrent cependant les premiers, et ils ne tardèrent pas à voir paraître les éléphants avec beaucoup de bagages et une escorte de 400 cavaliers seulement. Aussitôt que le commandant du convoi s'aperçut qu'il allait être attaqué, il rangea ses éléphants en carré, mit les bagages au centre, plaça ses 400 cavaliers à l'arrière-garde, et essaya de continuer ainsi sa marche. Mais les agresseurs, qui étaient bien supérieurs en nombre, eurent bientôt dispersé la petite escorte, et ils se jetèrent sur le convoi : les conducteurs des éléphants essayèrent de faire bonne contenance, et ils parvinrent à se garantir de l'attaque de la cavalerie, en maintenant la formation en carré. Cependant, entourés par les troupes légères et criblés de traits, ils n'auraient pu prolonger longtemps leur résistance, si le détachement envoyé au-devant d'eux par Eumène ne fût arrivé fort à propos : il tomba au pas de course sur l'ennemi, et n'eut pas beaucoup de peine à le mettre en fuite. Les éléphants purent alors rejoindre le camp.

Les deux armées n'étaient plus qu'à une lieue de dis-

tance, et de chaque côté on se préparait avec une égale ardeur à en venir aux mains. Eumène comptait sous ses drapeaux 36,700 hommes d'infanterie, 6,500 chevaux et 114 éléphants. La composition de ces troupes était à peu près la même qu'à la bataille de la Gabiène. Parmi les auxiliaires étrangers il y avait un corps de 10,000 hommes, infanterie et cavalerie, commandé par *Peucestas*, satrape persan, qui avait suivi le parti royal, mais dont la fidélité n'était qu'apparente. Eumène, en rangeant son armée en bataille, n'avait pas cru nécessaire de laisser une garde nombreuse dans son camp, où se trouvaient les femmes et les enfants des argyraspides, et beaucoup d'argent et d'effets précieux, recueillis pendant huit ou dix ans par ces vétérans dans le pillage de l'Asie. Nous verrons que cet oubli eut les conséquences les plus fâcheuses.

Antigone était parti de ses cantonnements avec 22,000 hommes d'infanterie, 9,000 de cavalerie, et 65 éléphants; il avait en outre pris de nombreux renforts en passant dans les garnisons et dans les dépôts de la Médie. Le champ de bataille était une vaste plaine sablonneuse et tellement aride, que les mouvements des hommes et des chevaux y soulevaient des nuages de poussière qui empêchaient de voir les objets, même à une petite distance. Comme à la bataille de la Gabiène, les ailes, dans les deux armées, étaient formées par la cavalerie, et les centres, par les phalanges. Antigone, qui avait résolu d'attaquer par sa droite, donna le commandement de cette aile à son fils Démétrius, qui s'était déjà distingué à la bataille précédente, et il se tint près de lui pour l'aider de ses conseils. L'aile gauche était commandée par le satrape Python; afin de mieux assurer cette partie de la ligne pendant que le combat serait engagé à la droite, Antigone y avait rangé le plus grand nombre de ses éléphants.

Eumène, qui se proposait d'attaquer par sa gauche, y rangea sa meilleure cavalerie et s'en réserva le commandement; le satrape Peucestas était placé sous ses ordres. Il choisit ensuite 60 de ses meilleurs éléphants, et les disposa en demi-cercle devant cette aile, comme à la bataille précédente[1]. Les autres éléphants, sauf un petit nombre qui fut placé devant l'aile droite, furent rangés devant le centre. Les argyraspides étaient entre l'aile gauche et le corps de bataille formé par la phalange. L'aile droite étant la plus faible, Eumène, pour la dérober aux attaques de l'ennemi, l'avait repliée légèrement en arrière; il en confia le commandement à un de ses lieutenants, nommé Philippe, en lui recommandant de se borner à escarmoucher et d'éviter tout engagement sérieux, car l'action devait être décidée à l'autre extrémité de la ligne[2].

Ainsi les deux adversaires, comme s'ils se fussent donné le mot, avaient adopté le même plan et allaient porter leurs efforts sur le même point. Il n'y a rien dans

[1] Cette manière de disposer les éléphants, et les expressions de Diodore, ont beaucoup tourmenté les commentateurs. Quelques-uns se sont contentés d'éluder la difficulté, et de dire qu'Eumène avait déployé 60 éléphants devant son aile; d'autres ont cru voir dans la manière dont ce général rangea ces animaux la disposition que nous nommons *en potence*, de sorte que la ligne des éléphants aurait formé un angle à l'extrémité de l'aile. Maizeroy, qui était en même temps bon tacticien et bon helléniste, a bien saisi le sens des mots ἔταξεν ἐν ἐπικαμπίῳ, et j'ai suivi son interprétation. Voyez le *Cours de tactique* de cet auteur, et les remarques que nous avons faites plus haut sur la disposition des éléphants à la bataille de la Gabiène.

[2] Voyez, pour les faits qui se rapportent à la bataille de Gadamarta, les auteurs que nous avons cités à l'occasion de la bataille de la Gabiène, et surtout Diodor. Sicul., XIX, 37, 44; et Poliæn., *Stratagem.*, lib. IV, c. 6, n. 11, 13, et c. 8, n. 4.

cet accord dont on puisse s'étonner ; car depuis qu'Épaminondas avait fait, à la bataille de Leuctres, une si heureuse application du principe d'attaquer par une des ailes et de refuser l'autre, ce principe était en grande faveur chez les Grecs.

Dans chaque armée les intervalles laissés entre les éléphants étaient remplis d'archers et de frondeurs ; mais en outre, Antigone avait imaginé d'employer contre ces animaux une multitude d'hommes à cheval, armés d'arcs et de longues piques, et qu'il avait exercés à caracoler autour d'eux, à les tourmenter de leurs traits, à se retirer ensuite lestement, et à revenir sans cesse à la charge. Son front de bataille était couvert de ces cavaliers, et il en avait placé un grand nombre devant son aile droite, en face de laquelle se trouvaient réunis le plus grand nombre des éléphants d'Eumène. Celui-ci, de son côté, avait disséminé sur ce point la plus grande partie de ses troupes légères, pour les opposer aux archers d'Antigone.

Ce fut Eumène qui commença l'attaque, en portant en avant son aile gauche, précédée des 60 éléphants et des tirailleurs. Antigone se mit aussitôt en mouvement, et chargea vigoureusement la cavalerie d'Eumène ; mais Peucestas, qui devait soutenir le premier choc, lâcha honteusement le pied, sans attendre l'arrivée de l'ennemi, et il entraîna dans sa fuite 1500 cavaliers, qui laissèrent un vide dangereux entre l'extrême gauche et l'infanterie. Ce traître était d'intelligence avec Antigone, qui fit aussitôt envahir le vide formé dans la ligne de l'ennemi. Cependant Eumène résistait vaillamment malgré ce désavantage, lorsqu'un autre accident vint compliquer sa position : son premier éléphant, celui qui était, pour ainsi dire, chargé de conduire la bande, tomba percé de coups, et par ses cris effraya les autres, qui devinrent intraitables et s'ouvrirent pas-

sage dans toutes les directions. Les troupes légères, foulées aux pieds ou menacées de l'être, se débandèrent alors; et Eumène, voyant qu'il courait le risque d'être enveloppé, se fit jour à travers les ennemis, ramenant à l'aile droite le peu de cavalerie qui lui restait, pour la joindre à celle de Philippe et recommencer le combat sur ce point.

Nous avons dit que le champ de bataille était couvert d'un sable très-fin, qui s'élevait facilement en poussière et interceptait la vue. Antigone tira parti de cette circonstance, et, tandis que les deux armées étaient environnées comme d'un nuage, il détacha quelques escadrons des mieux montés, qui, tournant derrière les ennemis, arrivèrent à leur camp, placé à une petite distance du lieu de l'action, surprirent la faible garde qu'on y avait laissée, et s'emparèrent des femmes, des enfants et de toutes les richesses des argyraspides. Eumène reçut cette fâcheuse nouvelle au moment où il arrivait à l'aile droite, et aussitôt il ordonna à Peucestas de tomber sur les ravisseurs pour leur enlever leur butin. Il eût été facile de triompher de cette troupe encombrée de prisonniers et de dépouilles; mais cet indigne satrape n'eut ni le courage ni la volonté d'exécuter cet ordre, et quittant, au contraire, le terrain à la tête de 2,000 cavaliers, il rendit, par cette lâche défection, la position de son général encore plus critique.

Cependant, le combat était vivement engagé au centre des deux armées. Les argyraspides et la phalange d'Eumène poussaient avec vigueur l'infanterie d'Antigone, et ils l'auraient mise en déroute sans l'arrivée de Python, qui les prit à dos avec sa cavalerie et les obligea de songer à leur propre sûreté. Ces troupes, se voyant alors cernées, formèrent le carré et firent bravement leur retraite. La nuit, qui commençait à tomber, mit fin au

combat, et Eumène, ayant rallié son armée, prit position à peu de distance, sur un bras du *Pasitigris*, fleuve qui se jette dans le golfe Persique.

Antigone resta maître du champ de bataille, mais il eut 5,000 morts, tandis que la perte de l'armée royale s'élevait à peine à 300 hommes. Les succès se balançaient donc, et il était évident que, sans la trahison de Peucestas, l'affaire aurait tourné au profit d'Eumène. Aussi ce général s'apprêtait-il à renouveler le combat, lorsqu'il en fut empêché par la plus effroyable catastrophe. A peine les soldats se furent-ils aperçus que leurs familles et leur butin étaient devenus la proie de l'ennemi, qu'ils éclatèrent en plaintes et en malédictions contre leur chef, dont l'imprévoyance, disaient-ils, avait causé ce malheur. Les argyraspides étaient les plus irrités, et leurs griefs étaient encore envenimés par des officiers perfides, ennemis secrets d'Eumène. Tout le camp fut bientôt en insurrection, et les révoltés, ayant perdu dans leur fureur tout sentiment d'honneur et de devoir, se jetèrent sur leur général et le livrèrent à Antigone pour prix de la restitution de leurs effets. L'armée fut dès lors regardée comme dissoute, et plusieurs satrapes regagnèrent leurs provinces. Quant à Peucestas, il alla avec ses 10,000 hommes grossir les forces d'Antigone, à qui furent aussi livrés le trésor et les éléphants. Ainsi ces monuments des victoires d'Alexandre, devenus le prix de la trahison, formèrent le triste cortége du dernier défenseur de la famille du conquérant [1].

Démétrius mit tout en œuvre pour sauver l'illustre captif; mais les intérêts d'une impitoyable politique l'emportèrent sur les sentiments honorables, et Eumène

[1] «Et ne quid deesset pompæ, elephanti quoque et auxilia «orientalia subsequuntur.» (Justin., *Hist. philippic.*, XIV, 4.)

fut égorgé dans sa prison. Telle fut la fin de cet homme de bien, de ce grand capitaine, un des meilleurs de son époque. Après lui personne ne garda plus même l'apparence de la fidélité envers la famille d'Alexandre, dont les anciens lieutenants osèrent seulement alors prendre le titre de rois[1]. Cependant, ce meurtre odieux ne contribua pas peu à faire détester Antigone, dont le caractère cruel était d'ailleurs déjà connu. Séleucus et Ptolémée fondaient leur grandeur sur la clémence et sur la modération; lui, au contraire, avait pour principe de ne garder aucun ménagement envers ceux qui mettaient obstacle à ses projets. Cette fois, il montra aussi une grande sévérité contre les auteurs du crime dont il avait recueilli le fruit; et il fut en cela autant guidé par politique que par la justice, car l'attentat dont les argyraspides s'étaient rendus coupables était regardé avec horreur par tous les partis. Antigone dispersa ces traîtres dans les provinces les plus reculées de l'Asie, et donna ordre aux satrapes de les accabler de travaux et de mauvais traitements, afin qu'aucun d'eux ne pût jamais revoir la Grèce, qu'ils avaient déshonorée. Quant aux officiers, chefs de la révolte, il les fit périr dans les supplices.

[1] «Nemo Eumene vivo rex appellatus est, sed præfectus; iidem «post hujus occasum statim regium ornatum nomenque sumse«runt.» (Corn. Nep., *Eumen.*, XIII.)

CHAPITRE VII.

SUITE DES ANTIGONIDES. — Événements arrivés en Grèce jusqu'à la fin de cette dynastie. — *Antipater* amène les premiers éléphants en Europe. — *Polysperchon* fait un essai malheureux de ces animaux à l'attaque de *Mégalopolis*. — Destruction totale des éléphants macédoniens pendant le siége de *Pydna*. — Coup d'œil rapide sur les rois ou prétendants au trône de Macédoine jusqu'à la chute de la monarchie.

Délivré du plus formidable de ses adversaires, Antigone put donner carrière à son ambition: il étendit son influence sur les plus belles provinces de l'Asie, et sa prépondérance devint bientôt tellement menaçante, que Séleucus ne se crut plus en sûreté à Babylone, et se réfugia en Égypte, auprès de Ptolémée. De ce choc d'intérêts opposés naquirent de nouvelles guerres, de nouvelles réconciliations, et de nouveaux partages. Enfin, quinze ans après la mort d'Eumène, Antigone vit, ainsi que nous l'avons raconté, s'évanouir en un seul jour le fruit de ses travaux et de ses crimes. Néanmoins, après de nombreuses vicissitudes dont le détail est étranger à mon sujet, son fils Démétrius réussit à s'emparer du trône de Macédoine, dont sa postérité resta en possession jusqu'à la défaite de Persée par les Romains.

Les premiers rois de cette nouvelle dynastie, que, du nom de leur fondateur, j'appellerai les *Antigonides*, employèrent sans doute les éléphants dans leurs expéditions; mais, soit à cause de leur éloignement des contrées où naissent ces animaux, soit parce que le sol et le climat de la Macédoine n'étaient pas favorables à leur conservation, ils n'en eurent jamais autant que les Séleucides ni les Lagides.

Les gouverneurs et les généraux qui furent envoyés en

Grèce pour contenir le pays, après la mort d'Alexandre, ne manquèrent pas non plus d'appuyer leur autorité par un déploiement plus ou moins considérable d'éléphants, qu'ils tiraient des dépôts de l'Asie. Ce fut alors que l'Europe vit, pour la première fois, ces énormes quadrupèdes et l'appareil imposant qui les accompagnait. Nous pouvons même fixer, avec assez d'exactitude, la date de leur arrivée dans cette partie du monde. En effet, du peu de documents qui nous restent, il est permis d'inférer qu'Antipater, régent de Macédoine, amena les premiers éléphants en Grèce environ quatre ans après la mort d'Alexandre. La force de ce premier convoi fut de 70; mais, autant que l'on peut le conjecturer d'après les événements qui eurent lieu depuis la mort d'Antipater jusqu'à celle d'Olympias, ce convoi fut bientôt suivi par d'autres, qui passèrent successivement l'Hellespont. On sait d'ailleurs que Ptolémée *Céraunus*, après avoir assassiné Séleucus, s'empara d'une grande partie de ses éléphants et les fit passer en Macédoine. On doit même penser que ces animaux étaient nombreux, puisque ce prince consentit, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, à en prêter 50 à Pyrrhus.

Après la mort d'Antipater, Polysperchon, qui le remplaça dans la régence de Macédoine, entra dans l'Attique avec une armée de 25,000 hommes, soutenus d'un train de 65 éléphants. Il entreprit avec ces forces le siége du Pirée; mais ayant rencontré plus d'obstacles qu'il n'en avait prévu, il abandonna bientôt cette entreprise et se dirigea sur le Péloponèse, pour y soumettre quelques villes qui refusaient de reconnaître son autorité. L'arrivée des éléphants, et l'opinion exagérée qu'on s'en était formée, jetèrent l'épouvante dans le pays; mais l'échec essuyé par Polysperchon devant *Mégalopolis* ne tarda pas à dissiper le prestige. Cet événement mérite

d'être raconté en détail, à cause des circonstances singulières dont il fut accompagné [1].

DÉFAITE DE POLYSPERCHON DEVANT MÉGALOPOLIS.

(318 av. J. C.)

Antipater, en mourant, avait craint de laisser la régence à son fils, dont il connaissait l'ambition; il avait confié cette tâche à Polysperchon, homme capable et d'une fidélité éprouvée. Piqué de cette préférence de son père pour un étranger, Cassandre leva l'étendard de la révolte, et Antigone lui ayant envoyé des secours, il s'empara d'Athènes: il passa ensuite en Macédoine, où il avait beaucoup de partisans, et il y prit le titre de régent et de tuteur d'Arrhidée, dont tout le monde alors faisait semblant de reconnaître les droits. Les différents États de la Grèce, qui, depuis Philippe, n'avaient cessé d'être soumis à l'influence macédonienne, se partagèrent entre les deux compétiteurs. Polysperchon, s'étant déclaré protecteur de la démocratie, avait pour lui toutes les villes qui préféraient les orages du régime populaire; celles qui aimaient un gouvernement plus stable et plus propre à contenir les masses s'étaient rangées du parti de Cassandre [2].

Polysperchon, ainsi que nous l'avons dit, avait quitté

[1] Diod. Sicul., XVIII, 70, 71. — Arrian., *de Reb. post. Alexand.* — Mannert et Droysen, ouvrages cités.

[2] Dans un moment où il n'y avait plus à compter sur le civisme ni sur la vertu, le gouvernement du petit nombre était non-seulement le plus sûr, mais encore le plus avantageux. Les déplorables dissensions auxquelles les Grecs furent alors en proie firent

l'Attique et avait passé dans le Péloponèse, afin de faire rentrer sous sa dépendance les villes qui s'étaient déclarées pour Cassandre. Argos et plusieurs autres places, effrayées du nombre de ses troupes et de l'appareil imposant qui les accompagnait, ne tardèrent pas à faire leur soumission. Les habitants de Mégalopolis refusèrent seuls de changer de parti; et comme ils ne pouvaient se faire illusion sur les suites de leur refus, ils se préparèrent à une vigoureuse résistance. La place était entourée d'une simple enceinte garnie de tours, d'après l'ancien mode de fortification; on y ajouta un fossé palissadé; on se mit à fabriquer des armes et des machines; on fit de grands approvisionnements; on arma autant de monde qu'il fut possible, et jusqu'aux esclaves; enfin, on mit sur pied une force de 15,000 hommes, dont on confia le commandement à un officier de mérite nommé Damis, qui avait fait les campagnes d'Asie avec Alexandre.

Ces dispositions étaient à peine terminées que l'on vit paraître l'armée macédonienne, précédée de 64 éléphants portant des tours dont la hauteur dépassait, dit-on, celle des murs de la place. Les archers pouvaient ainsi plonger sur les parapets et les dégarnir de leurs défenseurs. Pour éviter les difficultés du transport, Polysperchon avait fait construire sur le lieu même ces lourdes machines. La première opération des assiégeants, lorsqu'ils eurent assis et fortifié leur camp, fut d'ouvrir une galerie et d'attacher le mineur au corps de la place. La manière dont les anciens faisaient ces sortes de travaux est trop connue pour que j'aie besoin de la rappeler ici. Cette fois l'opération fut conduite avec tant

d'ailleurs des victimes des deux côtés: la plus illustre fut le vertueux Phocion, sacrifié par les démagogues d'Athènes.

de bonheur, qu'on réussit à renverser d'un coup trois des plus fortes tours avec les murs qui y tenaient. A la vue de cette large ouverture, les Macédoniens jetèrent des cris de joie, et se précipitèrent en masse pour pénétrer dans la ville. Mais les habitants ne se laissèrent pas intimider; ils se partagèrent promptement en deux divisions, dont l'une se chargea de défendre la brèche, tandis que l'autre travaillait à creuser un nouveau fossé et à établir un retranchement qui, formant un angle rentrant dans l'intérieur des remparts, allait se réunir aux extrémités du mur que la mine n'avait pas ébranlé.

Les assaillants, pressés en colonne et forcés de marcher sur un terrain embarrassé de décombres, n'avançaient qu'avec difficulté; d'ailleurs une grêle de pierres, de traits, de brandons, qui tombait sur eux de tous les points de la place, leur faisait perdre beaucoup de monde : leur courage faiblissait, tandis que le succès augmentait celui des assiégés. Enfin, une partie de la journée avait été employée en efforts inutiles, et la nuit commençait à tomber, lorsque Polysperchon ordonna la retraite. Ce qui l'y détermina surtout, ce fut le rapport des vedettes qu'il avait placées sur les éléphants, et qui, découvrant ce qui se passait dans l'intérieur de la place, lui donnèrent avis des travaux que les Mégalopolitains exécutaient derrière la brèche.

Mais tout en se retirant, le régent ne renonçait pas à son entreprise; seulement il se proposait d'essayer d'un moyen moins dangereux pour ses troupes, et par lequel il espérait mettre en défaut toutes les mesures des assiégés. Ce moyen, il croyait le trouver dans les éléphants, s'il parvenait à les faire avancer jusque sous les murs de la place. A cet effet, il envoya le lendemain des pionniers déblayer le terrain, enlever les décombres, et préparer au pied des remparts un chemin assez large pour y déployer libre-

ment ces animaux. Les assiégés, occupés à achever leur retranchement intérieur et à réparer leurs pertes, n'entreprirent pas de s'opposer à un travail qui se faisait au dehors, ou peut-être, ne firent-ils qu'obéir à un ordre de Damis, qui, ayant deviné la pensée de l'ennemi, songeait déjà à la faire tourner à l'avantage de la défense. En effet, l'expérience qu'il avait acquise dans les guerres d'Orient ne pouvait lui laisser aucun doute sur le but des travaux ordonnés par Polysperchon.

L'expédient dont il s'avisa pour faire avorter cette nouvelle attaque était aussi sûr que facile: il rassembla une grande quantité de portes et de forts madriers qu'il fit garnir uniformément de clous, de façon que les pointes dépassaient de quelques pouces l'épaisseur de la planche. Il sortit ensuite secrètement pendant la nuit, fit creuser le terrain à une petite profondeur, et y fit enfouir ces espèces de herses, dont les pointes furent légèrement recouvertes de terre, afin de laisser au sol son apparence naturelle. Ces préparatifs furent faits sur toute la longueur de la brèche et dans la partie la plus rapprochée du mur, afin de ne pas trop éveiller l'attention des assiégeants, et de leur laisser assez d'espace du côté de la campagne pour déployer leurs moyens d'attaque, et s'avancer avec confiance. Quant aux troupes de la garnison, elles eurent ordre de garnir les parapets, et de simuler un commencement de résistance; mais elles devaient, à l'approche des éléphants, se retirer comme saisies de terreur, et se poster en même temps sur tous les points d'où l'on pourrait prendre l'ennemi en flanc et de front, une fois qu'il se trouverait à portée des traits: on tenait prête, d'ailleurs, une grande quantité de balistes et d'autres machines de jet, pour en garnir les ouvrages qui avaient vue sur le front d'attaque.

Ces mesures furent prises avec le plus grand secret,

et rien n'en transpira dans le camp ennemi. Le lendemain Polysperchon fit avancer ses troupes, à la tête desquels marchaient ses 64 éléphants. Les Mégalopolitains, fidèles aux instructions qu'ils avaient reçues, abandonnèrent aussitôt les parapets; à cette vue, les Macédoniens les croyant saisis de crainte, redoublèrent d'ardeur, et s'élancèrent vers la brèche. Mais à mesure que les éléphants arrivaient sur les madriers et que les clous leur entraient dans les pieds, ils poussaient des hurlements épouvantables et répandaient la frayeur dans toute la bande; bientôt le plus grand et le plus formidable d'entre eux tomba sur la place : le désordre fut alors à son comble; en quelques instants la plupart de ces animaux furent blessés et mis hors de service, et le reste, devenu furieux, jeta ses tours à bas, et reprenant sa férocité naturelle, se fraya une retraite au milieu des troupes en répandant partout la terreur et la mort.

Les Macédoniens, consternés et menacés d'une destruction totale, n'obéirent plus alors qu'au sentiment de leur conservation, et chacun tâcha de se sauver pour son compte. De leur côté, les habitants avaient repris leurs positions, et profitant de l'impuissance de l'ennemi, ils l'accablaient d'une grêle de projectiles. On ne dit pas à combien s'éleva la perte de Polysperchon, mais elle dut être considérable, car ses soldats, serrés en masse sur un petit espace, étaient pris en même temps en flanc et de front par les défenseurs de la place et exterminés par les éléphants. L'armée fut tellement désorganisée, que Polysperchon se vit obligé de lever le siége. Quant aux éléphants, il y en eut un grand nombre de tués; les autres, blessés et éclopés, eurent beaucoup de peine à regagner le camp[1].

[1] Diodor. Sicul., XVIII, 69, 70, 71. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, lib. II, pag. 232-238.

Il paraît qu'après cet échec, Polysperchon, dégoûté de l'usage des éléphants, ne garda auprès de lui qu'un petit nombre des meilleurs d'entre ces animaux, et renvoya les autres au dépôt de la Macédoine. Cassandre en prit une partie, les conduisit en Grèce, et s'en servit avec succès dans son expédition du Péloponèse. Quant à ceux qui restèrent au dépôt royal, Olympias, mère d'Alexandre, s'en empara bientôt après, lorsqu'elle s'enferma dans la forteresse de *Pydna*. Nous allons raconter cet événement: mais auparavant nous devons faire remarquer que, de ceux dont nous venons de faire le récit, il résulte évidemment qu'outre les 70 éléphants amenés en Macédoine par Antipater, il en était arrivé successivement plusieurs convois. Ce fait, que nous avons déjà indiqué, n'est énoncé positivement par aucun auteur, mais on est en droit de le conclure de l'ensemble des événements, car on ne saurait supposer que, du petit nombre de ces animaux échappés au siége de Mégalopolis, on ait pu organiser trois services : un pour l'armée de Polysperchon, un pour celle de Cassandre, et enfin, un pour la place de Pydna.

Les succès obtenus par Cassandre avaient déterminé Polysperchon à se fortifier de l'influence d'Olympias. Cette reine, célèbre par son ambition et par la force de son caractère, vivait alors retirée à la cour d'Epire, où Antipater l'avait forcée de se réfugier. Polysperchon l'invita à revenir en Macédoine, pour y faire revivre son autorité ; le roi d'Epire, son allié, s'était, de son côté, engagé à soutenir par les armes ses prétentions. Olympias saisit avidement l'occasion qui lui était offerte de donner carrière à ses violentes passions. Elle arriva à Pella respirant la vengeance ; et le premier usage qu'elle fit du pouvoir qui lui était rendu fut de faire périr cruellement le malheureux Arrhidée, la reine Eurydice,



un frère de Cassandre, et un grand nombre des principaux personnages du royaume.

Cassandre faisait la guerre dans le Péloponèse, lorsqu'il reçut ces fâcheuses nouvelles. Sans perdre un instant, il se mit en marche pour la Macédoine, et il y arriva au moment où ses ennemis le croyaient encore au milieu de la Grèce. Il eut bientôt dispersé les Épirotes, les troupes de Polysperchon, celles des autres partisans de la reine; et Olympias, craignant de tomber entre ses mains, courut s'enfermer dans la place de Pydna, où elle espérait pouvoir se maintenir jusqu'à ce que ses amis vinssent la délivrer. Elle s'était fait accompagner de toutes les troupes qui avaient voulu la suivre, et avait pris tous les éléphants qui étaient restés en Macédoine.

Cassandre ne tarda pas à paraître sous les murs de Pydna. La place fut étroitement bloquée par mer et par terre, et la famine y exerça bientôt ses ravages. Les éléphants en furent les premières victimes, car on voulut réserver pour les chevaux le peu de fourrage que l'on possédait. Le tour de ces animaux vint ensuite : on fut obligé de les abattre pour nourrir les soldats; puis, lorsque cette dernière ressource fut épuisée, il fallut se rendre à discrétion. Olympias subit alors la peine de ses crimes : elle avait la première donné l'exemple de verser le sang royal, cet exemple ne fut que trop bien suivi par Cassandre.

Une particularité assez remarquable du siége de Pydna, c'est que lorsque les subsistances commencèrent à manquer, on essaya de nourrir les éléphants d'abord avec des copeaux de bois vert, et ensuite avec du bois sec. On parvint, en effet, avec cette misérable nourriture, à prolonger leur existence; mais ce fut pour peu de temps, et tous bientôt périrent d'épuisement.

Si l'on songe maintenant aux éléphants qui avaient

succombé sous les murs de Mégalopolis, et à ceux qui avaient dû périr dans les différents combats qui avaient été livrés depuis leur première apparition en Europe, on ne sera pas loin de la vérité en supposant qu'il ne restait plus un seul de ceux qu'Antipater avait amenés en Macédoine. Ainsi quatre ans avaient suffi pour anéantir un train de 70 de ces animaux.

Pendant les quarante années d'anarchie militaire qui suivirent la mort d'Alexandre, et tant que le partage de la succession du conquérant ne fut pas définitivement arrêté, il y eut, à la suite des différents compétiteurs qui se disputèrent les lambeaux de ce vaste héritage, des passages continuels d'éléphants d'Asie en Europe, et d'Europe en Asie. Cependant, les nouveaux rois de Macédoine conservèrent ceux qui leur étaient échus en partage, et qui avaient été amenés en Europe principalement par Démétrius et par Ptolémée Céraunus, lorsque ce dernier s'empara de ce royaume. Antigone Gonatas, fils de Démétrius, qui parvint à se maintenir dans l'héritage de son père, possédait certainement un train d'éléphants: car Justin nous apprend que, voulant intimider les Gaulois, qui menaçaient ses États, il fit devant eux étalage de ses forces et notamment de ses éléphants [2]. Cet événement peut être rapporté à l'année 276 avant l'ère vulgaire. Pyrrhus, roi d'Épire, revenant, environ deux ans après, de son expédition d'Italie, s'empara des États d'Antigone et de ses éléphants; mais il ne jouit pas longtemps de cette conquête: il périt bientôt après, à l'attaque d'Argos, et Antigone se remit en possession

[1] Diodor. Sicul., XVIII, 49, 50, 51. — Justin., *Histor. philipp.*, XIV, 6. — Polyen., *Stratagem.*, lib. IV, c. 11, n. 3.

[2] « Omnibus elephantos ad terrorem velut inusitatas barbaris fe- « ras rex ostendi jusserat. » Justin., *Hist. philipp.*, XXV, 1.

e son armée, de ses éléphants et de son royaume [1].
Rien ne prouve que ses successeurs aient continué à rer des éléphants de l'Inde ou de l'Afrique; mais il est u moins certain qu'ils conservèrent ceux qu'il leur avait égués, puisque environ quarante ans après sa mort Phi-.ppe, vaincu par les Romains, fut contraint de céder ses léphants, dont les vainqueurs firent présent à Attale de 'ergame, et de promettre qu'il n'en entretiendrait plus l'avenir [2]. Quant à Persée, il est constant qu'il n'en avait pas; car autrement, il n'eût point eu recours au ridicule expédient d'en fabriquer d'artificiels [3].

[1] Plutarch., *Pyrrh.*, 26. — Justin., *Histor. philippic.*, XXV, XVI.—Flathe, *Geschichte Macedoniens*, t. II, p. 96.

[2] «Ne plus quingentis armatorum haberet, neve elephantum ullum..... adjicit Valerius Antias, Attalo absenti Æginam insulam elephantosque dono datos.» (Tit. Liv., XXXIII, 30.)

[3] Voyez ci-dessous, liv. II, chap. V.

CHAPITRE VIII.

Première apparition des éléphants en Italie. — Expédition de Pyrrhus. — Motifs de la guerre et caractère de ce roi. — Batailles d'*Héraclée* et d'*Asculum*. — Suspension des hostilités. — Pyrrhus, après avoir passé trois ans en Sicile, revient sur le continent et continue la guerre contre Rome. — Il est défait près de *Bénévent* et se décide à regagner ses États. — Triomphe de Curius Dentatus.

« Elephantos Italia primum vidit Pyrrhi regis bello,
« et *boves lucas* appellavit. » (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 6.)

L'ordre des faits nous amène à raconter un des plus grands événements de l'histoire militaire des éléphants: nous voulons parler de leur première apparition en Italie, avec l'armée de *Pyrrhus*. Les Tarentins, engagés dans la ligue des Samnites, des Lucaniens et des colonies grecques de la basse Italie, avaient insulté les ambassadeurs de Rome. Craignant la vengeance de la république, à laquelle ils se sentaient incapables de résister, ils appelèrent à leur secours le roi d'Épire. Ce prince ambitieux n'eut garde de laisser échapper l'occasion de satisfaire ses goûts belliqueux. Il se vantait de tirer son origine d'Hercule et d'Achille, et il était allié par le sang à la famille d'Alexandre, dont il brûlait d'égaler la célébrité. Il ne rêvait rien moins que la conquête de toute l'Italie; il voulait en faire un royaume pour le second de ses fils, et ce projet avait déjà reçu un commencement d'exécution, car il s'était établi de force dans l'île de Corcyre, qui, par sa position intermédiaire entre l'Épire et l'Italie, pouvait lui servir de point d'appui et de lieu de relâche pour ses convois. Il avait même forcé les habitants de cette île à prendre part à la guerre, et leurs escadres

furent à son service pendant toute la durée de son expédition.

Malgré la peinture que les historiens nous ont faite du caractère léger et impétueux de Pyrrhus, on aurait tort de regarder cette entreprise comme l'effet d'une résolution irréfléchie d'un esprit avide de conquêtes. Il avait, avant de s'y engager, examiné la situation politique du pays, et cette situation lui offrait de grandes chances de succès. On sait que la partie méridionale de la péninsule était habitée par des colonies grecques, dont quelques-unes avaient atteint autrefois un haut degré de prospérité. Menacées par l'ambition des Romains, et forcées de se soumettre plus ou moins à leur domination, elles semblaient devoir saisir avec transport l'occasion de recouvrer leur indépendance. Un prince de leur race, qui se serait annoncé comme un libérateur, pouvait espérer de les voir toutes se ranger sous ses drapeaux. Le même état de choses paraissait rendre également facile la conquête de la Sicile, où les Grecs supportaient impatiemment le joug des Carthaginois. Assurément ces considérations pouvaient paraître assez importantes pour décider un esprit même moins entreprenant que celui du roi d'Épire [1].

Pyrrhus passait, suivant Denys d'Halicarnasse, pour

[1] Cependant les Grecs d'Italie n'aidèrent pas plus Pyrrhus dans son entreprise que ceux d'Asie n'avaient aidé Alexandre contre les Perses. Ils voulaient bien être soustraits à l'oppression étrangère, mais sans s'exposer aux risques de la guerre, et leur coopération se borna, la plupart de temps, à quelques subsides pécuniaires : voilà comment les espérances de Pyrrhus se trouvèrent déjouées. Pressé par les Romains, menacé par les Carthaginois, mal secondé par ses alliés, son entreprise ne fut plus bientôt aux yeux des hommes sensés qu'un rêve dangereux auquel il fallait se hâter de renoncer.

le meilleur capitaine de son temps[1]. Annibal allait plus loin : si l'on peut regarder comme authentiques les jugements qu'on lui fait prononcer, dans la célèbre entrevue d'Éphèse, de tous les généraux de l'antiquité, Alexandre était le seul qu'il lui préférât. Dans tous les cas, il n'aurait fait que répéter l'opinion unanime de l'histoire; car, suivant Justin, tous les auteurs s'accordaient à dire qu'aucun prince, ni de son temps, ni des temps antérieurs, ne pouvait lui être comparé[2]. Il est certain qu'il aimait la guerre avec passion; qu'il en faisait son étude favorite, et qu'il avait composé des traités de tactique dont Arrien, Élien, Cicéron, Frontin, parlent avec éloge. C'est lui qui eut, dit-on, le premier l'idée de représenter les évolutions militaires au moyen de petites pièces de bois ou de plomb; méthode qui, depuis, a été généralement suivie pour l'instruction théorique des militaires. Nous avons vu que, dès l'âge de dix-huit ans, il s'était distingué à la bataille d'*Ipsus*. Depuis cette époque il ne respirait plus que la guerre, et il n'avait fait que méditer sur les principes de la tactique macédonienne, qui passait alors pour la plus parfaite. Il excellait surtout dans l'art de la castramétation, dans celui d'établir les postes, et jamais personne ne sut mieux tirer parti du terrain[3].

Mais l'Épire était loin de pouvoir fournir les moyens

[1] Dionys. Halicarnass., Fragment., lib. XIX, n. 11.

[2] «Satis constans inter omnes auctores fama est nullum nec ejus, «nec superioris ætatis regem comparandum Pyrrho fuisse.» (Justin., *Histor. philippic.*, XXV, 5; cf. Tit. Liv., XXXV, 14; et Plutarch., *Pyrrh.*)

[3] «Pyrrhum castrametari primum docuisse; ad hoc neminem «elegantius loca cepisse, præsidia disposuisse.» (Tit. Liv., *loc. cit.*) — Ciceron., *Epist. famil.*, lib. IX, 25. — Donat. in Terent, *Eunuch.*, act. IV, sc. 7. — Frontin, *Stratagem.*, lib. IV, cap. 14. — Guischardt. *Traduction de la tactique d'Arrien.*

d'exécuter une entreprise aussi vaste que celle dont Pyrrhus avait conçu le projet, et il fut forcé de demander des secours aux autres princes macédoniens de la Grèce et de l'Asie. Il était de l'intérêt de ceux-ci d'éloigner un esprit turbulent, dont les voisins ne pouvaient jouir d'aucune espèce de tranquillité. Ils s'empressèrent donc de satisfaire à sa demande: Antiochus Soter, roi de Syrie, lui donna beaucoup d'argent; Antigone Gonatas, qui était maître des côtes de l'Asie, lui fournit des vaisseaux de transport; Ptolémée Céraunus, qui occupait alors le trône de Macédoine, lui envoya 5,000 hommes de pied, 4,000 chevaux, et 50 éléphants. Pyrrhus en possédait 10 autres, qu'il avait conquis autrefois sur Démétrius Poliorcète : il en eut donc en tout 60; c'était, suivant Pausanias, un des moyens militaires sur lesquels il comptait le plus pour le succès de son expédition. Les Tarentins lui fournirent un supplément de bâtiments de transport, et de grands bateaux plats pour y embarquer les éléphants. Ayant rassemblé tous ces moyens, Pyrrhus mit à la voile, et aborda à Tarente au cœur de l'hiver, l'an de Rome 473 (280 av. J. C.) [1].

BATAILLE D'HÉRACLÉE.

L'armée romaine, commandée par le consul Valerius Lævinus, était campée dans la Lucanie; Pyrrhus ne tarda pas à la rejoindre. La première rencontre eut lieu aux bords du fleuve *Siris*, près la ville d'*Héraclée*, sur le golfe de Tarente. Tant qu'il ne fut question que d'oppo-

[1] T. Liv., Epitom., lib. XIII. — Justin., *Hist. philipp.*, XVII, 2. — Pausan., *Atticor.*, I, 12. — Plutarch., *Pyrrh.* — P. Oros., IV, 1. — Pyrrhus n'était pas le premier prince de sa race qui faisait une invasion en Italie; environ cinquante ans auparavant, son oncle,

ser la valeur à la valeur, non-seulement les Romains disputèrent bravement le terrain, mais ils forcèrent même les Épirotes. Suivant Plutarque, les armées plièrent sept fois, et revinrent sept fois à la charge. Sans prendre à la lettre cette assertion, on peut du moins en conclure que l'engagement fut très-vif et le combat très-acharné. Déjà le roi était entraîné dans la déroute, et il était grièvement blessé, lorsqu'il fit avancer ses éléphants. L'apparition soudaine de ces animaux changea aussitôt la face du combat; leurs cris et leur aspect menaçant effrayèrent les chevaux des Romains, qui, se précipitant sur l'infanterie, y portèrent le désordre. Pyrrhus fit alors charger les légions par sa cavalerie thessalienne; et, dès cet instant, ce ne fut plus que terreur et tumulte dans l'armée du consul. Tel est le récit à peu près unanime des historiens de l'antiquité, récit qu'ont adopté les plus judicieux d'entre les modernes[1].

Mais Pyrrhus ne fut pas en état de profiter de ce revirement de fortune; ses troupes avaient autant souffert que celles du consul; ses éléphants l'avaient sauvé d'une défaite qui sans eux eût été inévitable: c'était le seul service qu'ils lui eussent rendu. Il restait maître du champ

Alexandre, roi d'Épire comme lui, y était également venu pour secourir les Tarentins contre les Brutiens et les Lucaniens, et il y avait perdu la vie dans une bataille.

[1] Dionys. Halicarn., Fragm., lib. XVIII. — Plutarch., *Pyrrh.*, 16, 17. — T. Liv., Epitom., lib. XIII. — Justin., XVIII, 1, 2. — Florus, I, 18. — Frontin., *Stratag.*, II, 3, 21; et IV, 13. — Eutrop., II, 11. — Aurel. Vict., *de Vir. illustrib.*, XXXV. Les circonstances de cette bataille, et la supériorité relative des deux ordonnances grecque et romaine, ayant donné lieu à beaucoup de discussions parmi les modernes, j'ai cru devoir en faire le sujet d'un appendice que, pour ne pas interrompre le fil de ma narration, j'ai renvoyé à la fin de cet ouvrage.

de bataille, mais il y avait perdu ses meilleurs officiers, et environ 13,000 hommes, ce qui faisait la moitié de son armée. Il eut donc raison de répondre à ceux qui vinrent le féliciter de sa victoire : *Hélas ! encore une pareille, et je pourrais bien m'en retourner tout seul !*

Le consul, dont l'armée était plus nombreuse, fit aussi de plus grandes pertes : elles s'élevèrent, selon Denys d'Halicarnasse, à 15,000 morts, auxquels il faudrait ajouter, suivant d'autres auteurs, 2,000 prisonniers et 22 enseignes militaires.

Quant au nombre d'éléphants que Pyrrhus fit agir dans cette bataille, on ne saurait le déterminer que par conjecture. Nous avons vu qu'il en avait à sa disposition une soixantaine ; mais Plutarque nous apprend qu'il n'en embarqua d'abord que 20 ; on peut donc supposer qu'il n'en eut pas davantage à la journée d'Héraclée, événement qui suivit de près son débarquement. Cette supposition se trouve d'accord avec le récit de Florus, suivant lequel le nombre des éléphants que les Romains eurent à combattre n'était point aussi considérable qu'ils le craignaient avant la bataille [1]. On savait donc dans le camp du consul de combien d'éléphants Pyrrhus pouvait disposer, mais on ignorait qu'il n'en eût amené qu'une partie en Italie.

Ce qui prouve que ces animaux étaient totalement inconnus aux soldats de Lævinus, c'est qu'ils les prirent pour des bœufs d'une taille démesurée, et que, dans cette erreur, ils leur donnèrent le nom de *boves lucas* [2]. Mais, bien qu'ils eussent été surpris et déconcertés par un genre d'attaque dont ils n'avaient point l'expérience,

[1] «Quum ignotas sibi belluas amplius quam erant suspicarentur.» (Florus, I, 18.)

[2] Voyez la note D à la fin du volume.

ils ne craignirent point de se mesurer de nouveau avec ces redoutables quadrupèdes, et ils firent voir bientôt que, si le vrai courage peut être quelquefois ébranlé, il finit cependant toujours par triompher.

Les éléphants de Pyrrhus furent probablement les seuls de race asiatique qui figurèrent dans les guerres d'Italie; car ceux qui y furent conduits plus tard par les Carthaginois appartenaient à l'espèce africaine. Nous avons vu que ceux du roi d'Épire provenaient de Ptolémée Céraunus et de Démétrius. Ceux-ci tenaient les leurs de Séleucus et d'Antigone, qui les avaient pris au dépôt laissé par Alexandre, ou parmi ceux qu'Eudème avait amenés à Eumène, ou que Sandrocottus avait donnés au roi de Syrie. Ainsi, avant d'arriver à Pyrrhus, ces animaux avaient passé par les mains des différents chefs macédoniens qui s'étaient disputé la succession d'Alexandre, et pris part au plus grand nombre des combats qui avaient été livrés depuis la mort de ce conquérant.

BATAILLE D'ASCULUM.

L'année qui suivit la bataille d'Héraclée, les deux armées se rencontrèrent dans l'Apulie, auprès d'*Asculum*. Pyrrhus avait réparé les pertes éprouvées par son armée avec les auxiliaires que lui avaient fournis les Samnites, les Tarentins, les Brutiens et les autres peuples de la basse Italie; mais cette fois l'intervention des éléphants fut moins décisive: les Romains commençaient à ne plus redouter autant l'attaque de ces animaux, et l'on vit même un soldat, ou un centurion de la quatrième légion, nommé *Minucius*, se mesurer avec l'un d'eux, et

lui abattre la trompe. Son exemple excita le courage de ses camarades, qui se mirent aussitôt à lancer leurs javelots sur les éléphants, et à les poursuivre avec des traits enflammés. Les deux armées combattirent avec ardeur jusqu'à l'entrée de la nuit, et le roi, blessé au bras, fut emporté hors de la mêlée.

Les Romains avaient eu le bon esprit de choisir un terrain accidenté, marécageux et couvert de broussailles, où la cavalerie et les éléphants ne pouvaient se déployer librement; et il paraît que ce fut surtout à cette précaution qu'ils durent de ne pas souffrir autant qu'à la bataille précédente de l'attaque de ces animaux. Chacune des deux armées s'attribua la victoire; mais le carnage avait été si grand de part et d'autre, que toutes deux furent le reste de l'année hors d'état de rien entreprendre. Eutrope prétend que Pyrrhus perdit 20,000 hommes, assertion que je regarde comme exagérée; et il ajoute que la perte des Romains ne s'éleva qu'à 5,000 morts, et qu'ils tuèrent quelques éléphants. Le calcul de Frontin me paraît plus vraisemblable : selon lui, le chiffre total des deux armées étant de 40,000 hommes, Pyrrhus aurait perdu la moitié de son monde, et les Romains 5,000 hommes seulement. Denys d'Halicarnasse soutient que les pertes furent balancées, mais qu'il ne resta pas moins de 15,000 hommes sur le champ de bataille. Suivant Putarque, il y aurait eu le lendemain un second combat, où Pyrrhus, après avoir attiré les Romains sur un terrain plus uni, les aurait défaits à l'aide de ses éléphants; mais cette assertion ne me paraît pas suffisamment démontrée, et au milieu de toutes ces incertitudes, Denys et Frontin me semblent les meilleures autorités [1].

[1] Frontin., *Stratag.*, lib. II, 3, n. 21. — Dionys. Halicarn.

La bataille d'Asculum fut signalée par deux circonstances remarquables. La première fut la résolution héroïque du consul Décius Mus, qui, après s'être dévoué aux dieux infernaux pour obtenir la victoire, se jeta au plus fort de la mêlée, et y périt percé de coups. C'était le troisième de sa famille qui donnait un pareil exemple. La seconde, c'est que les Romains y firent usage de chars garnis de longues fourches et de pointes de fer, et montés par des soldats armés de brandons et de projectiles incendiaires pour effrayer les éléphants et mettre le feu aux tours. Suivant Zonaras et Paul Orose, au récit desquels nous empruntons cette particularité, l'usage de ces chars aurait été introduit en Italie par les Gaulois; mais la bataille d'Asculum serait la première circonstance où les Romains en auraient fait l'essai. On s'est fondé, pour révoquer en doute le récit de ces historiens, sur ce qu'on lit dans la tactique d'Arrien, que jamais les Romains n'avaient combattu avec des chars. Mais, d'un autre côté, Végèce dit positivement qu'ils s'en étaient servis autrefois contre les éléphants [1]; et ces deux assertions, en apparence contradictoires, peuvent, selon moi, se concilier, si l'on admet que réellement les chars de guerre ne faisaient pas ordinairement partie du matériel des armées romaines, mais que ces chars avaient pu être employés par exception dans cette circonstance.

Cependant, découragé par l'opiniâtre résistance des Romains, et poussé par son caractère aventureux, Pyrrhus abandonna bientôt les champs de la Lucanie, et

apud Plutarch., *Pyrrh.*, 21. — Eutrop., *Breviar.*, lib. II, cap. 13. — Florus., lib. I, cap. 18. — Plutarch., *Pyrrh.*, 21. — Tit. Liv., Epitom., lib. XIII. — P. Oros., lib. IV, c. 1.

[1] Veget., *de Re militari*, III, 24.

passa en Sicile avec 32,500 hommes. Les Carthaginois, établis dans une partie de cette île, voulaient la subjuguer entièrement; il les eut bientôt chassés de toutes les places qu'ils occupaient, et il serait sans doute devenu maître de l'île entière, si sa hauteur, son despotisme, et les exactions qu'il ne se faisait pas scrupule de commettre, ne lui eussent aliéné les esprits des habitants. Ceux-ci se réunirent alors aux Carthaginois pour l'expulser[1], et il revint en Italie décidé à reprendre ses opérations contre les Romains. Il fut d'abord rudement accueilli par les Mamertins, qui, l'ayant attendu dans des passages difficiles, tombèrent brusquement sur son arrière-garde, la taillèrent en pièces, et lui tuèrent deux éléphants. Blessé lui-même dans l'action, accident auquel son brillant courage l'exposait souvent, il eut besoin, pour pouvoir continuer sa marche, de toute son habileté et de toute la bravoure de ses troupes.

BATAILLE DE BÉNÉVENT.

L'armée romaine était alors commandée par le consul Curius Dentatus, si connu pour l'antique simplicité de ses mœurs et pour la sévérité de ses principes. Suivant les historiens romains, cette armée ne se composait que de 20,000 hommes, tandis que Pyrrhus en comptait sous ses drapeaux plus de 80,000, soit Épirotes et Macédoniens, soit alliés et mercenaires de toute espèce, Samnites, Brutiens et Lucaniens. Mais on peut à bon droit

[1] « Imperium Siciliæ tam cito amisit quam facile quæsierat. » (Justin., XXIII, 3.)

se méfier de ces supputations par trop favorables à la vanité nationale, et il me semble qu'on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité en admettant que les forces du roi étaient à peu près doubles de celles des Romains. Quoi qu'il en soit, ceux-ci avaient l'avantage de l'unité de direction et de discipline, avantage dont étaient privés les coalisés.

Les deux armées se rencontrèrent sur la frontière des Hirpins, près de *Bénévent*. A peine l'avant-garde du roi était-elle arrivée que le consul fondit sur elle, lui tua beaucoup de monde, et prit quelques éléphants ; chacun rangea ensuite ses troupes, et Curius, profitant habilement des avantages du terrain, défit une des ailes de l'ennemi, tandis que Pyrrhus, de son côté, enfonçait les Romains, à l'aide de ses éléphants, et les poussait jusque dans leur camp. Curius se mit alors à la tête de sa réserve et s'avança, précédé de soldats qui d'une main tenaient une torche, et de l'autre une épée. Des archers, dispersés dans les rangs, lançaient en outre sur les éléphants des traits enflammés, qui, s'enfonçant dans leur peau et y restant attachés, leur causaient des souffrances horribles [1]. Ces expédients eurent un plein succès : le hasard servit d'ailleurs le consul autant que sa propre prévoyance ; car, au moment où les éléphants, effrayés à la vue du feu, commençaient à reculer, l'un d'eux, blessé à la tête, se jeta au travers des rangs des Épirotes ; ses hurlements mirent les autres en fureur, et tous, rebroussant aussitôt chemin, se précipitèrent en même temps sur l'armée, où ils firent d'autant plus de ravage que les rangs étaient plus nombreux et plus serrés. Pyrrhus eut beau-

[1] Ces traits enflammés n'étaient sans doute autre chose que la *phalarica* ou *falarica*, dont nous parlerons au chap. III du second livre.

coup de peine à se retirer sous les murs de Bénévent; son camp fut pris et pillé[1], et l'on dit qu'il laissa sur le terrain plus de 20,000 hommes. Ainsi, pour me servir des paroles de Florus, ces mêmes éléphants qui lui avaient fait gagner sa première bataille ne servirent qu'à rendre la partie égale dans la seconde, et causèrent la perte de la troisième[2]. Honteux de sa défaite, Pyrrhus se hâta de regagner Tarente, où sa position devint bientôt extrêmement critique, car les Romains étaient en marche pour venir l'y assiéger, et les Carthaginois menaçaient de lui couper le retour par mer. Il mit donc à la voile pour l'Épire, où il reconduisit à peine le quart des troupes qu'il avait emmenées six ans auparavant. Il fut tué quelque temps après dans la Grèce, dans une échauffourée où son ardeur irréfléchie l'avait engagé. Les éléphants contribuèrent encore à cette catastrophe, dont nous aurons occasion de parler plus tard[3].

La victoire de Bénévent avait fait tomber 8 éléphants au pouvoir des Romains: 4 moururent de leurs

[1] Suivant Frontin, les Romains admirèrent la belle disposition du camp de Pyrrhus, et ils en profitèrent pour introduire des améliorations dans leur castramétation, qui, auparavant, était tout à fait irrégulière. (*Stratag.*, lib. IV, cap. 1, n. 14.) Juste-Lipse, tout en attaquant cette dernière assertion, convient cependant que les Romains purent corriger les défauts de leur manière de camper en adoptant quelques dispositions du camp des Épirotes. (*De Militia rom.*, lib. V, dialog. 1.)

[2] «Ac sic eædem feræ, quæ primam victoriam abstulerant, se«cundam parem fecerant, tertiam sine controversia tradidere.» (Flor., lib. I, 18.)

[3] Il existe à Rome, au musée du Capitole, une belle statue de guerrier, plus grande que nature, et que l'on attribue communément à Pyrrhus, à cause des têtes d'éléphant qui sont sculptées sur la cuirasse.

blessures ; on promena les 4 autres avec ostentation dans toutes les villes de la république, pour familiariser les populations avec ces terribles quadrupèdes, et pour dissiper les craintes que leur première apparition avait inspirées. Ils furent ensuite conduits à Rome et servirent à rehausser le triomphe du consul[1]. Ce triomphe fut le plus éclatant que Rome eût célébré jusqu'alors; c'était en effet la première cérémonie de ce genre où l'on voyait figurer parmi les vaincus ces fameux Macédoniens, ces Molosses, ces Épirotes, dont la réputation militaire était si grande depuis Alexandre. Non moins remarquables d'ailleurs par la fierté de leur démarche que par la richesse de leur costume, ils attiraient bien plus les regards que les Samnites, les Lucaniens et les autres peuples d'Italie, que l'on était depuis longtemps habitué à traîner au Capitole. Mais ce qui flatta surtout l'amour-propre des Romains, ce fut le spectacle des éléphants, de ces terribles quadrupèdes qui leur avaient causé tant d'effroi, et qu'ils voyaient maintenant captifs et enchaînés au char de leur consul. Ils s'avançaient, dit Florus, chargés de leurs tours, suivant tristement le cortége, la tête baissée et comme honteux du rôle humiliant qu'on leur faisait jouer[2]. Étrange destinée en effet que celle de ces nobles quadrupèdes, nés aux dernières limites de l'Orient, puis traînés de maître en maître, de contrée en contrée, jusque dans un monde

[1] « M. Curius Dentatus, victo Pyrrho, primum in triumpho « elephantum duxit. » (Senec., *de Brevit. vitæ*, c. 13.) — « Curius « in consulatu triumphavit; primus Romam elephantos quatuor « duxit. » Eutrop., *Breviar.*, II, 14.

[2] « Sed nihil libentius populus romanus adspexit, quam illas quas « timuerat cum turribus suis belluas, quæ, non sine sensu captivitatis, submissis cervicibus, victores equos sequebantur. » (Florus, I, 18.

ıouveau où, après les avoir pris pour des bœufs et :prouvé à leur vue une extrême terreur, on finit par es faire servir de jouet à une populace ignorante et grossière [1].

Il est une remarque que l'on a déjà faite, c'est que, lans l'histoire des Romains, tous les événements se sont :nchaînés de manière à les faire avancer sans cesse de ɔlus en plus dans la carrière de grandeur qu'ils étaient ıppelés à parcourir. Les obstacles eux-mêmes, qui meıaçaient de les arrêter, n'ont eu d'autre effet que de ·endre leur marche plus assurée. C'est ainsi que l'invaıion de Pyrrhus, qui semblait d'abord devoir être si reloutable, peut, en définitive, être regardée comme le réritable commencement de leur grandeur. Jusqu'alors ls n'avaient eu à combattre que des peuples italiens dont es armes et la tactique n'offraient pour eux rien d'exraordinaire. Un peu plus de résolution dans les chefs, ın peu plus d'ardeur dans les troupes, faisaient tous les rais de la victoire; mais le temps n'était pas loin où ls allaient avoir à se mesurer avec des rivaux bien ılus formidables; une lutte se préparait, dans laquelle out allait être nouveau. La tactique des Carthaginois, mpruntée en grande partie aux Grecs, l'impétuosité de a cavalerie numide, le choc des éléphants, étaient auant d'éléments inconnus qui pouvaient mettre en défaut a vieille routine des légions. L'expédition de Pyrrhus rint donc fort à propos pour servir de transition entre 'ancienne manière de combattre des Romains et celle ɀu'ils allaient être forcés d'adopter. Ce petit roi, dont la puissance n'égalait pas l'ambition, n'était ni assez fort

[1] Dionys. Halicarn., Fragm., lib. XIX, 13.—Plutarch., *Pyrrh.*, 25, 26.—Diodor. Sicul., Eclog., lib. XXII, 11, 14.—Plin., *Hist. nat.*, VIII, 6. —Frontin., *Stratag.*, II, 11, n. 1.—Aurel. Vict., *de Vir. illust.*, XXXV.

pour les accabler, ni assez persévérant pour les épuiser. La guerre qu'il leur fit ne fut pour eux qu'une excellente école; sa cavalerie thessalienne, sa phalange, ses éléphants, leur apprirent à combattre la cavalerie numide, l'infanterie et les éléphants des armées carthaginoises. Cette guerre fut la *répétition* du grand drame qui allait bientôt se jouer, et qui, s'il n'eût pas été précédé de cet apprentissage, pouvait avoir pour Rome un dénouement funeste[1].

[1] Il n'y eut pas douze ans d'intervalle entre la retraite de Pyrrhus et le commencement des guerres puniques. Il prévoyait lui-même, lorsqu'il quitta la Sicile, la lutte qui allait s'engager. *Oh! la belle palestre!* s'écria-t-il en jetant sur cette île un coup d'œil de regret, *Oh! la belle palestre que nous laissons aux Romains et aux Carthaginois!* (Plutarch., *Pyrrh.*, 23.) Il aurait pu ajouter qu'il s'était chargé d'enseigner aux uns comment il fallait s'y prendre pour vaincre les autres.

CHAPITRE IX.

Les Carthaginois adoptent les éléphants de guerre. — Conjectures sur les lieux d'où ils tiraient ces quadrupèdes. — Ils en établissent un grand dépôt à Carthage. — Après l'introduction de ce nouveau service dans leur armée, ils renoncent aux chars de guerre, dont ils avaient fait antérieurement un grand usage. — Première guerre punique. — Batailles de *Tunis* et de *Palerme*. — Nombre considérable d'éléphants qui tombent au pouvoir des Romains à cette dernière affaire.

L'empire de Carthage était déjà florissant à l'époque d'Alexandre, et cette république n'avait pas vu sans inquiétude les progrès du conquérant. Il y avait, en effet, lieu de craindre qu'après avoir subjugué l'Orient, il ne tournât ses armes contre l'Afrique. Les prétextes ne manquent jamais aux ambitieux, et celui qui vengeait sur Darius les ravages commis par Xerxès pouvait également demander compte aux Carthaginois des maux que leurs ancêtres avaient faits aux Grecs de la Sicile. On n'avait point oublié qu'au temps de la guerre médique, Carthage avait fait alliance avec le grand roi, et que, tandis que les Perses portaient le fer et le feu dans la Hellade, les Carthaginois avaient débarqué en Sicile 300,000 hommes, et de leurs flottes menacé toutes les côtes de cette île[1].

Alexandre aurait donc pu colorer une agression contre Carthage d'un prétexte semblable à celui qu'il avait mis en avant pour marcher contre la Perse; il le pouvait d'autant mieux que des griefs récents étaient venus s'ajouter aux anciennes rancunes. Il avait, en effet, été informé que les Carthaginois avaient promis des secours aux Tyriens, et que cet espoir n'avait pas peu contribué à encourager

[1] Diodor. Sicul., XI, 20, 21, 22. — Heeren, *Manuel d'histoire ancienne*, p. 87, 3e édition de la traduct. franç.

ceux-ci dans leur résistance[1]. Dès lors il avait roulé dans son esprit le projet d'abaisser Carthage, et il s'en était même expliqué ouvertement. Le désastre de Tyr, qui eut lieu ensuite, dut être regardé comme un présage sinistre pour la plus importante de ses colonies, où l'alarme devint plus vive encore quand le conquérant, devenu maître de l'Égypte, se fut déclaré l'allié et le protecteur de la république de Cyrène, puissance limitrophe et ennemie de Carthage: la fondation d'Alexandrie ne laissait d'ailleurs aucun doute sur les intentions du roi de Macédoine. Cette ville était évidemment destinée, sinon à hériter de l'influence maritime de Carthage, du moins à la lui disputer, et à devenir pour elle une rivale redoutable.

Tourmentés de ces appréhensions, les Carthaginois choisirent un citoyen connu pour sa souplesse et son habileté, et le chargèrent d'aller au quartier général de l'armée macédonienne, épier les véritables intentions d'Alexandre. Amilcar Rhodanus, c'était le nom de ce citoyen, sut si bien s'insinuer dans l'esprit de Parménion, qu'il en obtint la faveur d'être présenté au roi. Il se trouva alors en position de bien observer, et à partir de ce moment les Carthaginois furent informés de tout ce qui pouvait les intéresser à la cour du roi de Macédoine. Ce fut par son conseil qu'ils lui envoyèrent une ambassade solennelle pour le complimenter à son retour à Babylone. Mais la mort du conquérant vint bientôt changer la face des affaires, et ils purent croire qu'ils avaient échappé au danger[2].

Leur sécurité ne fut pas de longue durée : cette puissance macédonienne dont ils craignaient tant les en-

[1] «Non minus animosis Tyriis, fiducia Carthaginiensium, bello «excipitur.» (Justin., *Hist. philipp.*, XI, 10.)

[2] Justin., *Histor. philippic.*, XI, 10 ; XII, 13 ; XXI, 6. — Front., *Stratagem.*, I, c. 2, n. 3. — Flathe, *Geschichte Macedoniens*, t. I, p. 416.

vahissements vint s'établir près d'eux, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que la nouvelle dynastie, qui avait choisi Alexandrie pour sa résidence, née au milieu des conquêtes, était peu disposée à respecter les droits de ses voisins. A peine les Ptolémées étaient-ils établis dans la vallée du Nil, que la possession de l'Égypte ne suffit plus à leur ambition : ils étendirent leur domination sur une partie de la Syrie et de l'Arabie, sur l'île de Chypre, sur les Cyclades, et bientôt les villes maritimes de la Phénicie, de la Carie, de la Pamphilie et même de la Thrace, leur obéirent aussi. Ces possessions, qui assuraient leur influence comme puissance continentale, les mettaient en même temps en état de prétendre à l'empire de la mer. On savait d'ailleurs que, dans les arrangements qu'ils avaient faits avec les autres successeurs d'Alexandre, ils s'étaient réservé la faculté de s'étendre du côté de l'Occident. Ce ne pouvait être qu'aux dépens de la Cyrénaïque ou de Carthage elle-même ; et en effet ils ne tardèrent pas à mettre sous leur dépendance la première de ces deux contrées. Leurs frontières furent alors portées à la grande Syrte et aux oasis de Libye [1].

Dès ce moment les Carthaginois durent chercher à prévenir les dangers de ce voisinage menaçant, et ce fut alors sans doute que, pour mettre leurs armées au niveau de celles des Ptolémées, ils songèrent à se pourvoir

[1] « Terminos quoque imperii, adquisita Cyrene urbe, ampliaverat. » (Justin., XIII, 6.) Le projet de conquérir l'Afrique carthaginoise était conforme à la politique égyptienne ; ce fut toujours le rêve favori des successeurs d'Alexandre. Démétrius Poliorcète, entre autres, avait fait de grands préparatifs sur mer et sur terre pour porter la guerre dans cette contrée, et il ne fallut rien moins que sa chute rapide pour faire avorter ses projets. Voyez Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 596.

à deux en saillie : ouvrage immense si l'on songe que, d'après le témoignage de Polybe, qui connaissait bien les lieux puisqu'il avait assisté à la prise de Carthage, la largeur de l'isthme n'était pas moindre de 25 stades. Ces murs cependant n'étaient pas pleins dans toute leur épaisseur; ils présentaient, du côté de la place, deux étages de voûtes ou, comme nous dirions, de casemates. Dans celles du bas on avait ménagé des loges pour 300 éléphants, et des magasins pour leur nourriture; dans celles du haut il y avait des écuries pour 4,000 chevaux, des casernes pour 24,000 hommes, et des dépôts d'armes et de subsistances [1]. Les enclos pour dresser les éléphants au combat se trouvaient sans doute à proximité de cette enceinte. Quant au nombre de ces animaux entretenus ordinairement par les Carthaginois, on ne saurait le déterminer rigoureusement; mais rien ne prouve qu'il ait jamais dépassé celui de 300 [2].

Dans leurs anciennes guerres, les Carthaginois avaient, ainsi que la plupart des nations de l'Orient, fait un grand usage de chars armés de faux; ils en avaient beaucoup lors de leurs premières invasions en Sicile, au temps de Gélon et de Denys l'Ancien. Plus tard, lorsqu'ils furent défaits par Timoléon, au passage du Crimèse, ils laissèrent au pouvoir du vainqueur 200 chars de guerre, et ils en eurent un plus grand nombre de brisés pendant le combat. Enfin, lorsqu'Agathocle porta ses armes en Afrique, ils lui opposèrent une armée de 40,000 hommes et 2,000 de ces machines. Ce dernier événement ne précéda

[1] Appian., *Bell. punic.*, xcv. — Polyb., i, 73. — Diodor. Sicul., Fragm., lib. xxxii. — Campomanes, *Antigüetad maritima de la republica de Cartago.*

[2] Dureau de La Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 23. — Dusgate, ouvrage cité, p. 233 et suiv.

que d'environ trente ans l'expédition de Pyrrhus[1] ; mais ils cessèrent de se servir de chars aussitôt qu'ils eurent adopté les éléphants ; et l'on peut en inférer qu'ils regardaient ce nouveau service non-seulement comme équivalent, mais même comme préférable à celui qu'ils abandonnaient. C'est, toutefois, une chose digne de remarque que les Carthaginois aient renoncé aux chars de guerre pour se servir des éléphants, et que les Romains n'aient pensé à en faire usage que pour résister à ces animaux [2]. L'analogie de ces deux moyens d'attaque avait donc frappé ces deux nations, qui toutes deux les avaient crus également propres, soit à être substitués, soit à être opposés l'un à l'autre.

Quant à Carthage, elle dut s'applaudir d'une innovation au moyen de laquelle elle put souvent contre-balancer la supériorité des Romains et même en triompher : aussi les éléphants figurèrent-ils souvent en grand nombre dans les armées carthaginoises. Au commencement de la première guerre punique, Hannon, pour obliger les Romains à lever le siége d'Agrigente, débarqua en Sicile des troupes auxiliaires et 60 éléphants [3]. Il échoua dans cette entreprise ; il perdit 44 de ces animaux, et 11 tombèrent au pouvoir des vainqueurs : mais Carthage répara promptement cette perte, car quelques années étaient à peine écoulées que l'on vit Xanthippe opposer 100 éléphants aux légions de Régulus. A mesure que la guerre se prolongeait, les Carthaginois redoublaient d'activité pour ajouter à leurs armées ce puissant accessoire. Enfin, décidés à faire un dernier effort

[1] Diodor. Sicul., xi, 20, 21 ; xiv, 54 ; xvi, 79, 80 ; xx, 10. — Plutarch. et Corn. Nep., *Timoleon. vit.*

[2] Voyez ci-dessus, pag. 124.

[3] Diodor. Sicul., lib., xxiii, Eclog., 8. — Freinshem., *Suppl. Livian.*, dec. ii, lib. xvi.

pour recouvrer la Sicile, ils envoyèrent dans cette île Asdrubal avec des forces considérables et un train de 140 éléphants. Ainsi que nous le dirons bientôt, ces animaux tombèrent au pouvoir des Romains. Malgré cette perte, Carthage put encore, après avoir conclu la paix avec Rome, déployer un grand nombre d'éléphants dans la guerre contre les mercenaires [1].

L'emploi de ces animaux prolongea la résistance des Carthaginois, et déconcerta souvent les prévisions de leurs ennemis : aussi les Romains leur imposèrent-ils, aussitôt qu'ils furent assez forts pour leur dicter la loi, le sacrifice de tous leurs éléphants. Ils se soumirent, mais non sans un profond regret; et quand ils eurent perdu tout espoir de sauver leur patrie, on les vit, suivant Appien, courir comme des forcenés au milieu des monuments de leur ancienne grandeur, et appeler à grands cris, en les nommant par leurs noms, comme s'ils étaient présents, leurs éléphants, dont ils n'avaient jamais cessé de déplorer la perte [2].

Mais, si les éléphants furent souvent utiles aux Carthaginois, ils leur causèrent aussi de grands dommages. Ces revers de fortune sont une des conditions inévitables de l'emploi de ces animaux : c'est ce que nous allons démontrer dans le récit des batailles de *Tunis* et de *Palerme,* batailles qui occupent une place si importante dans l'histoire de la première guerre punique, et qui sont également remarquables et par le grand nombre des éléphants qui s'y trouvèrent engagés et par la diffé-

[1] La facilité avec laquelle les Carthaginois réparaient la perte de leurs éléphants est une nouvelle preuve que nous pourrions ajouter à celles par lesquelles nous avons démontré, dans le chap. I, p. 17 et suiv., qu'ils tiraient ces animaux de la Numidie, de la Mauritanie, et des autres pays situés au nord de l'Atlas.

[2] Appian., *Bell. punic.*, VIII, 92.

rence des résultats. En effet, ces mêmes animaux, qui avaient donné aux Carthaginois la victoire à Tunis, furent à Palerme la cause de leur défaite.

BATAILLE DE TUNIS.

(497 de Rome, 256 av. J. C.)

L'expédition du consul Atilius Régulus en Afrique avait débuté de la manière la plus brillante. Après avoir détruit ou dispersé les flottes des Carthaginois, les Romains avaient débarqué sur leur territoire et défait leurs armées partout où ils les avaient rencontrées. Un grand nombre de villes avaient ouvert leurs portes à Régulus; il avait pris 18 éléphants dans un seul combat, et envoyé à Rome 27,000 prisonniers. Maître de la campagne, il poussait déjà ses excursions jusqu'aux portes de la capitale, et cette rivale de Rome, humiliée enfin, s'abaissait à demander la paix. Tourmentée à la fois par la terreur, la famine et la discorde, elle se serait résignée aux plus grands sacrifices; mais le consul, dont la dureté naturelle avait encore été augmentée par la victoire, ne voulait consentir à traiter qu'à des conditions intolérables pour les vaincus. Telle était l'extrémité où étaient réduits les Carthaginois, lorsqu'un hasard inespéré vint tout à coup changer la face des affaires. Ils avaient envoyé des vaisseaux à l'étranger pour y enrôler des volontaires; on vit entrer dans le port un nombreux convoi de ces aventuriers, parmi lesquels se trouvait un Spartiate, nommé Xanthippe, homme de talent et de résolution qui releva bientôt les espérances des vaincus.

La première chose que fit l'habile Lacédémonien, ce fut de s'informer de tout ce qui était arrivé depuis le

débarquement des Romains, et surtout des circonstances qui avaient accompagné les dernières défaites : il vit bientôt que l'incapacité des généraux carthaginois était la principale cause de leurs désastres. En effet, ils avaient été assez peu clairvoyants pour s'engager dans des terrains escarpés et accidentés, où les éléphants et la cavalerie, qui faisaient leur plus grande force, leur étaient inutiles, et où la supériorité de l'infanterie romaine ne pouvait manquer de décider de la victoire. Xanthippe ne fit point mystère de sa manière de penser; ses discours parvinrent aux oreilles du sénat. Cette assemblée, n'ayant plus de confiance dans les officiers carthaginois, voulut conférer avec l'étranger, et le fit appeler : ses raisons furent trouvées convaincantes, et le gouvernement, ayant approuvé ses plans, le chargea de la direction de la guerre.

Le nouveau général régla ses dispositions sur les principes qu'il s'était formés. Persuadé que la force de l'armée carthaginoise était dans la cavalerie et dans les éléphants, il tâcha d'en avoir autant qu'il était possible, et il eut soin de manœuvrer en rase campagne, où il était sûr de conserver l'avantage; car les Romains n'avaient point d'éléphants, et leur cavalerie, toujours peu nombreuse, a rarement été utile. Régulus ne comprit pas l'importance de ce changement de tactique, ou peut-être fit-il peu de cas d'un ennemi qu'il avait constamment vaincu. Quant à ses officiers et à ses soldats, ils ne partagèrent pas son assurance; ils virent au contraire avec appréhension l'ennemi adopter ce nouveau système au moment d'engager une bataille qui semblait devoir être décisive.

Le lieu où l'action allait se passer était une plaine près de Tunis (*Tunes* ou *Tunetum*), place alors occupée par les Romains, à quelques lieues au S. O. de Carthage. L'armée de cette république était composée de 12 à

13,000 hommes d'infanterie, en partie du pays, en partie mercenaires, de 4,500 chevaux, et d'environ 100 éléphants. Xanthippe forma d'abord l'infanterie africaine en phalange, au centre de son ordre de bataille; puis il partagea sa cavalerie sur les ailes, qu'il plaça un peu en avant de l'alignement de l'infanterie; il choisit ensuite les plus lestes et les plus légèrement armés parmi les mercenaires, pour les disposer par pelotons, soit en dehors des ailes, soit derrière, vis-à-vis les intervalles laissés par les escadrons. Dans ces deux positions, ils devaient faire le service de troupes légères, se porter en avant au besoin, couvrir le centre ou les ailes, et veiller enfin sur tous les mouvements de l'ennemi. Ce qui resta de ces troupes fut placé sur le flanc droit de la phalange. Quant aux éléphants, ils furent, dit-on, disposés devant le front de l'infanterie, sur un seul rang, à une assez grande distance de toute la ligne, pour que l'on pût les arrêter et les rallier dans le cas où ils seraient repoussés. C'était une bonne précaution; car sans cela ces animaux auraient pu se renverser sur les troupes et y porter le désordre.

La force de l'armée carthaginoise n'étant pas considérable, les éléphants devaient être extrêmement rapprochés les uns des autres, si l'on admet, avec Guischardt, qu'ils ne couvraient que le front de l'infanterie. « Xanthippe, dit ce savant, serra tous ses éléphants côte à côtes, et sur un seul rang, et il les serra le plus qu'il était possible, pour qu'ils ne débordassent pas son infanterie. » Malgré l'autorité d'un si habile tacticien, je ne puis adopter cette opinion: il y avait, selon moi, impossibilité de placer convenablement un si grand nombre d'éléphants devant un corps de bataille qui ne devait pas s'élever à plus de 10,000 hommes. Ces hommes devant, d'après les principes de l'ordonnance grecque, être ran-

gés sur seize de fond, et chaque phalangite occupant environ 3 pieds dans le rang, il s'ensuit que le front de l'armée ne pouvait être que de 1800 pieds, et que les éléphants eussent été à peine séparés par un intervalle de 14 pieds. Cette distance était évidemment trop petite pour des animaux aussi grands et aussi difficiles à gouverner; pour peu qu'ils se fussent tournés les uns contre les autres, ou qu'ils eussent appuyé de côté en marchant, il en serait résulté des chocs dangereux, et la confusion aurait été inévitable [1]. Enfin les embarras du général carthaginois auraient été aussi grands que ceux d'un officier d'artillerie qui placerait aujourd'hui 100 pièces de bataille sur une ligne de 400 mètres.

Il me semble plus raisonnable de supposer que Xanthippe avait rangé ses éléphants en avant de tout son front de bataille, y compris la cavalerie des ailes et les troupes légères. On peut d'ailleurs admettre, pour donner à ce calcul toute l'étendue dont il est susceptible, que la phalange, au lieu de présenter une ligne continue, avait été déployée par divisions de 1,000 hommes, ou, comme on disait alors, par *chiliarchies*, avec les intervalles prescrits pour une semblable formation. Le front de l'armée carthaginoise aurait alors été assez étendu pour que l'on pût laisser au moins 40 pieds d'intervalle entre les éléphants [2]. Il paraît d'ailleurs constaté que

[1] La difficulté eût été encore plus grande suivant Guischardt, car ce tacticien ne porte le corps de bataille de Xanthippe qu'à 8 ou 9,000 hommes. Il n'y aurait eu alors que 10 ou 12 pieds d'un éléphant à un autre. — Voyez *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, t. 1, chap. 2; on y trouve le plan de la bataille de Tunis, où les éléphants se touchent presque.

[2] Les Carthaginois avaient organisé leur infanterie sur le pied des phalanges grecques. Nous donnerons dans l'appendice 2, à la fin du volume, des détails cet égard.

les anciens ne plaçaient jamais les éléphants à moins de 40 à 50 pieds de distance. C'était une règle que l'expérience leur avait apprise, et nous en traiterons plus particulièrement au chapitre VI du second livre, où il sera question de la place qu'occupaient ces animaux sur le champ de bataille.

Une considération, tirée des circonstances mêmes de la bataille de Tunis, me semble donner encore plus de force à mon opinion sur la disposition des éléphants dans l'armée carthaginoise. L'intention de Xanthippe était évidemment de se servir de ces animaux pour envelopper l'armée romaine : il est donc très-probable qu'il avait étendu sa ligne autant qu'il le fallait pour déborder celle de l'ennemi. Or, le front de l'armée de Régulus (telle que nous allons la décrire, et d'après le mode de déploiement usité chez les Romains) devait occuper 3,200 ou 3,600 pieds, suivant l'intervalle que le consul avait jugé à propos de laisser entre les légions et entre les ailes. Xanthippe aurait donc eu, en plaçant ses éléphants devant toute sa ligne, l'avantage de déborder les Romains. Cette idée devait naturellement se présenter à son esprit; et je ne vois pas pourquoi il ne l'aurait pas adoptée ; c'est d'ailleurs ce qu'il fit, si l'on en croit Polybe, qui dit en propres termes que les éléphants étaient rangés sur une seule ligne devant le front de toute l'armée [1].

Suivant les données les plus vraisemblables, l'armée romaine était de 15,000 hommes de pied et de 500 chevaux. Appien et Eutrope parlent de 30,000 hommes ; mais ce chiffre est évidemment exagéré, car nous savons que l'autre consul, *Manlius Vulso*, était retourné en Italie avec

[1] Τοὺς μὲν ἐλέφαντας ἐξαγαγὼν ἐφ' ἕνα πρὸ πάσης τῆς δυνάμεως ἐν μετώπῳ κατέστησε. (Polyb., I, 33.)

une partie des troupes, ne laissant à Régulus qu'une armée consulaire, c'est-à-dire deux légions romaines et deux légions d'auxiliaires, ce que, d'après la composition de la légion à cette époque, on ne peut évaluer à plus de 15.000 hommes, surtout si l'on considère que ces troupes avaient déjà fait une campagne et éprouvé des pertes. Quant à la cavalerie, Régulus n'en avait pas même le tiers de ce qu'on donnait ordinairement à une armée consulaire, et cette circonstance contribua beaucoup à sa défaite.

Le général romain, ayant observé la force et l'ordre de bataille de l'armée des Carthaginois, comprit d'abord que ce qu'il avait le plus à redouter, c'était leur nombreuse cavalerie et leurs éléphants. Il pensa que pour parer au danger, il devait donner plus de consistance à son infanterie, en rapprochant les lignes, et en diminuant les intervalles des manipules. C'est ce qu'il fit, suivant Polybe, qui le dit positivement, mais en peu de mots et sans donner d'autre explication [1]. C'est pourtant sur ce peu de mots que les modernes ont tracé le plan de la bataille de Tunis, chacun à sa manière, suivant les idées et le système de tactique qu'il avait adopté. Je me dispense-

[1] Τὴν δὲ σύμπασαν τάξιν βραχυτέραν μὲν ἢ πρόσθεν, βαθυτέραν δὲ ποιήσαντες... (Polyb., lib. 1, 33.) — Il est évident qu'en diminuant les intervalles des manipules, on devait diminuer la longueur du front de l'armée; mais, à moins de supposer une formation en masse, ce qui ne me paraît pas admissible, on ne comprend pas clairement comment, en serrant les trois lignes, on arrivait à se donner plus de profondeur. Cette espèce d'obscurité, qui tient uniquement à l'extrême concision du texte, m'a conduit à supposer que Régulus aurait peut-être fortifié son front par une quatrième ligne, supposition que j'aurai bientôt l'occasion de développer. Ainsi, en effet, il se serait réellement donné plus de profondeur pour résister aux éléphants, ce qui était son but, comme le dit notre historien.

ai de discuter ces opinions, dont la plupart appartienent plutôt au domaine de l'imagination qu'à celui de 'histoire : je me bornerai à rapporter celles qui m'ont paru les plus vraisemblables. Mais auparavant je dois entrer dans quelques détails sur l'ordre de bataille des Romains, ordre qu'il est nécessaire de se rappeler pour bien comprendre les faits [1].

Les Romains, comme on sait, rangeaient leur armée sur trois lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur es ailes. La première ligne était formée par les *hastati* de toutes les légions, la seconde par les *princes*, la troisième par les *triaires*. La distance entre la deuxième et la troisième lignes était double de celle qui séparait la première de la deuxième. Dans chaque ligne, à l'époque dont nous parlons, les légionnaires se formaient en *manipules*, séparés entre eux par des intervalles égaux à la longueur de leur front, de manière que les manipules des princes étaient placés devant les intervalles des hastaires, et ceux des triaires devant les intervalles des princes. En d'autres termes, les trois lignes formées par les légions étaient divisées en pelotons disposés en échiquier. Les troupes légères couvraient le front de l'armée : elles engageaient le combat, et pouvaient, quand les circonstances l'exigeaient, se retirer derrière les lignes, par les intervalles laissés entre les manipules.

C'est ainsi, sans doute, que Régulus rangea d'abord son armée ; mais lorsqu'il vit la cavalerie et les éléphants des Carthaginois, il dut craindre que ses troupes ainsi morcelées ne fussent hors d'état de leur résister, et ce

[1] Sur la composition des légions et sur l'ordre de bataille des Romains on peut consulter Patricii, *la Militia romana ;* Juste-Lipse, *le Militia romana ;* et parmi les contemporains le général Rogniat, *Considérations sur l'art de la guerre ;* et le colonel Carrion-Nisas, *Histoire de l'art militaire.*

fut alors qu'il serra ses lignes et raccourcit son front: c'est ainsi que l'on doit expliquer les expressions de Polybe.

Cette concentration pouvait s'opérer de plusieurs manières : on pouvait d'abord serrer chaque légion en masse, en supprimant tout à fait les distances des lignes et les intervalles des manipules; mais je ne pense pas que le consul ait fait faire cette manœuvre, qui, outre qu'elle offrait de graves dangers, était trop en opposition avec l'esprit de l'ordonnance romaine. En second lieu, on pouvait dans chaque légion faire serrer les princes à la queue des hastaires, et les triaires à la queue des princes, en laissant subsister les intervalles des manipules : chaque légion aurait alors formé dix colonnes ayant chacune de 12 à 14 hommes de front sur environ 25 de profondeur. Je doute également que Régulus ait adopté cette disposition : les colonnes auraient été trop minces, et en conséquence trop faibles ; le front de l'armée aurait d'ailleurs conservé toute sa longueur, ce qui serait en contradiction avec le récit de Polybe [1].

Il est plus facile de faire de semblables hypothèses que de les justifier ; cependant il y a un moyen de rester toujours assez près de la vérité, c'est de suivre les circonstances du combat, et de se rappeler que les Romains, bien qu'ils sentissent le besoin de donner plus de force à leur ordonnance, ne pouvaient s'écarter entièrement de l'esprit et des règles de leur tactique. Voici, d'après cela, les mouvements que Régulus a dû faire exécuter à ses troupes : 1° Il aura mis les manipules exactement à la file, d'une ligne à l'autre, en sorte que les intervalles se seront trouvés entièrement ouverts de la

[1] On peut voir dans les œuvres de Folard, de Guischardt, de Carrion-Nisas, les arguments à l'aide desquels ces auteurs se sont efforcés de démontrer ces différentes opinions.

tête à la queue. 2° Il aura rapproché ses trois lignes, mais sans les confondre, et en laissant entre elles une distance de quelques pas. 3° Il aura, dans chaque ligne, réuni les manipules deux à deux, comme nous réunissons deux pelotons pour en faire une division : ainsi, chaque légion aura formé cinq colonnes, ayant chacune un front égal à celui de deux manipules, l'armée étant composée de vingt colonnes semblables. 4° En faisant appuyer à droite et à gauche sur le centre, il aura rétabli entre ces colonnes l'intervalle qui, dans la tactique ordinaire, séparait les manipules, manœuvre qui, selon moi, pouvait raccourcir de 7 à 800 pieds la ligne de bataille. 5° Une partie des troupes légères aura été employée à former, avec un choix de légionnaires, de nouveaux doubles-manipules, destinés à être placés en tête des colonnes. Ainsi aura été effectuée cette augmentation de profondeur dont parle l'historien. 6° Enfin, comme de coutume, la cavalerie aura été répartie sur les ailes.

Aucune de ces manœuvres n'est contraire aux habitudes de la tactique romaine, et leur ensemble peut se conclure des circonstances du combat. Il résulte en effet de la relation de Polybe que, dans l'armée romaine, un grand nombre de troupes légères, et de celles qui formaient le corps de bataille, furent écrasées par les éléphants. Ce fut par là que commença la déroute. Or, ce malheur ne serait pas arrivé, s'il y avait eu dans le corps de bataille des issues assez larges et assez nombreuses pour que les éléphants pussent y passer facilement, et que les soldats pussent s'y réfugier. Il est donc naturel d'en conclure que les intervalles des manipules avaient été diminués, et que l'on avait rapproché les lignes. Dans l'ordonnance ordinaire, lorsque les tirailleurs étaient poursuivis, ils se retiraient d'abord dans les intervalles que présentait le front de bataille (*viæ*), puis dans les espaces qui sépa-

raient la première ligne de la seconde, et celle-ci de la troisième; et les éléphants, engagés dans les intervalles, poursuivaient leur course, sans faire aucun mal, jusque sur les derrières de l'armée. Mais les choses ne se passaient point ainsi quand les intervalles étaient obstrués par les fuyards : les éléphants étaient alors forcés, pour s'ouvrir un passage, de faire des brèches dans les masses, et ils portaient partout le désastre et la mort. Régulus eut donc tort de trop réduire les distances des lignes et les intervalles des manipules. Sans doute il fut séduit par l'idée d'opposer au choc des éléphants une plus forte résistance : mais nous venons de voir quels étaient les inconvénients d'une trop grande concentration, qui d'ailleurs augmentait en cas de malheur la difficulté de se rallier; car plus on est serré et plus on a de la peine à se reconnaître [1].

Xanthippe commença l'action par une charge générale de ses éléphants. Les Romains, pour effrayer ces animaux, poussèrent le cri de guerre, et frappèrent de leurs épées leurs boucliers ; les troupes légères s'avancèrent en même temps, les entourèrent, et commencèrent à leur donner la chasse. Peut-être seraient-elles parvenues à les rejeter sur les derrières de l'armée, si le corps de bataille eût présenté assez de passages; mais nous avons vu qu'il n'en était pas ainsi. Ne trouvant donc pas d'issue, les éléphants se jetèrent sur les colonnes. Les légionnaires résistèrent d'abord avec énergie; mais le choc devint bientôt si violent, qu'il leur fut impossible de le

[1] La description que nous donnerons, au chap. XI, de la bataille de Zama, fera ressortir mieux encore le vice des dispositions adoptées par Régulus. Nous y verrons, en effet, que Scipion sut conserver aux légions toute leur mobilité, et parvint, au moyen de quelques légers changements, à les mettre en état de lutter avec avantage contre les éléphants.

soutenir. L'aile gauche eut cependant le bonheur de se dégager, et, s'étant portée en avant, elle fondit sur les mercenaires et sur l'aile droite des ennemis, qu'elle mena battant jusqu'à leur camp. Malheureusement, dans le même temps la cavalerie africaine avait dispersé les faibles escadrons de Régulus : les légions, se trouvant alors découvertes au milieu de la plaine, furent exposées à une attaque environnante. Ce fut en vain qu'elles essayèrent de résister par l'ensemble et la solidité de leurs colonnes : leur front était trop étroit et le nombre des éléphants trop considérable pour qu'elle pussent soutenir l'énorme pression qui agissait en même temps sur tous points. De larges brèches furent bientôt ouvertes dans leurs rangs ; les charges de cavalerie, qui se suivaient sans interruption, achevèrent d'y mettre le désordre ; enfin, une foule de soldats avaient déjà été écrasés sous les pieds des éléphants, ou percés par les lances des Numides, lorsque la phalange carthaginoise s'avança en bon ordre pour compléter le carnage. La déroute devint alors générale, et de cette armée, qui avait été la terreur de l'Afrique, il ne resta que 2,000 hommes, qui se sauvèrent à *Clypea* [1], où les Carthaginois essayèrent en vain de les forcer. C'étaient ces légionnaires de l'aile gauche qui avaient poursuivi les mercenaires jusque dans leur camp. Voyant la défaite de l'armée, ils n'avaient plus pensé qu'à échapper au désastre. Régulus cherchait aussi à s'ouvrir une retraite ; mais, cerné par l'ennemi, il fut fait prisonnier, et traîné à Carthage avec 500 des siens : tous les autres avaient été tués. Les histo-

[1] Place maritime, située sur un mamelon qui avait la figure d'un bouclier. C'est pour cela que les Grecs lui donnaient le nom d'*Aspis*, et les Romains celui de *Clypea*. C'est aujourd'hui une bourgade nommée *Aklybia* ou *Kallybia* ; elle est comprise dans la régence de Tunis, à peu de distance du cap *Bon*.

riens s'accordent tous à dire que les éléphants poursuivaient et écrasaient sous leurs pieds ceux qui cherchaient leur salut dans la fuite [1].

Les Carthaginois n'eurent que 800 hommes de tués: ce fut tout ce que leur coûta un succès qui changeait entièrement la face de leurs affaires, et forçait les Romains de renoncer pour le moment à l'Afrique. S'ils durent jamais s'applaudir d'avoir adopté l'usage des éléphants de guerre, ce fut à coup sûr dans cette circonstance; car c'était à ces animaux qu'ils devaient, en grande partie, la victoire. Après eux cependant, la cavalerie avait aussi puissamment contribué au succès, en tombant sur les flancs et sur les derrières des Romains, et en les empêchant de réunir leurs forces pour repousser les éléphants.

Appien prétend que le consul avait commis la faute d'arriver sur le lieu du combat avec des troupes accablées de chaleur et de lassitude, après avoir marché une partie de la journée sous le soleil brûlant de l'Afrique, tandis que l'ennemi frais et reposé l'attendait de pied ferme. La bataille, selon ce même auteur, aurait eu lieu vers le soir, circonstance qui expliquerait la facilité qu'eurent les 2,000 légionnaires de se soustraire à la poursuite des vainqueurs. Frontin, qui parle par incident de cette journée, n'est pas d'accord avec Polybe sur la place occupée par les mercenaires dans l'armée carthaginoise: ils étaient, suivant lui, rangés devant le corps de bataille, et avaient ordre de lancer leurs traits et de se

[1] Polyb., I, 32, 33, 34, 35. — Eutrop., II, 21. — Tit. Liv., Epitom., lib. XVIII. — Florus, II, 19. — Appian., *Bell. punic.*, VIII, 3. — Val. Max., I, 1, n. 14. — Frontin., *Stratag.*, II, 2, n. 11 ; 3, n. 10. — Folard, *Comment. sur Polybe*, tom. I. — Guischardt, *Mém. milit.*, chap. 2. — Carrion-Nisas, *Histoire générale de l'art militaire*, liv. II, chap. 2, § 8, p. 196.

retirer aussitôt derrière la phalange, pour en sortir ensuite par les ailes et prendre en écharpe les Romains, toutes les fois que ceux-ci se seraient portés en avant. Cette version, si elle était admise, confirmerait ce que nous avons dit au commencement de cette relation; savoir, que Xanthippe avait partagé sa phalange par *chiliarchies*, avec des intervalles pour donner passage aux troupes légères. Ces intervalles pouvaient d'ailleurs servir à recevoir les éléphants, dans le cas où ces animaux auraient été répoussés. Enfin, la disposition des mercenaires en avant de la ligne expliquerait pourquoi Xanthippe avait fait dépasser à ses deux ailes de cavalerie l'alignement du centre : c'était sans doute parce qu'il voulait ménager de chaque côté un passage pour que les tirailleurs pussent se réfugier derrière les chevaux.

Une réflexion qui découle naturellement des faits que nous venons d'exposer, c'est que les Carthaginois, à l'époque de leur première guerre contre les Romains, étaient encore fort arriérés dans la science militaire. Leurs armées n'obtinrent, en effet, un succès vraiment important que lorsqu'elles furent commandées par un étranger; et encore y a-t-il lieu de penser que cet étranger n'était pas un chef d'un mérite supérieur, car on ne sait s'il a figuré dans aucune autre occasion, soit avant, soit après. Il est certain qu'avant Amilcar Barca et le grand Annibal, Carthage n'eut aucun capitaine vraiment digne de ce nom. Adonnée de préférence à la guerre maritime, cette république n'accordait chez elle qu'un rang secondaire aux armées de terre : c'était assurément, pour une puissance qui visait à s'agrandir, un système mal calculé; car l'impéritie des généraux carthaginois était la principale cause des échecs qu'ils avaient autrefois essuyés en Sicile. Parmi ces échecs, il y en eut un tel qu'on n'en vit jamais de semblable : en effet,

une de leurs armées, forte de 70,000 hommes de pied, et soutenue par beaucoup de cavalerie et par un grand nombre de chars de guerre, y fut défaite par Timoléon, à la tête de 6,000 Grecs, suivant Plutarque, de 12,000, suivant Diodore [1]. Ces revers ne paraissent cependant pas les avoir corrigés du peu d'attention qu'ils donnaient à la formation de leurs troupes de terre, ni de l'envie de posséder la Sicile; car cette île fut pendant plus de deux cents ans l'objet constant de leurs efforts et le théâtre de leurs revers. Celui qu'ils éprouvèrent devant *Palerme*, et dont nous allons donner la relation, fut également causé par l'imprévoyance et l'entêtement d'un de leurs généraux.

BATAILLE DE PALERME.

(503 de Rome, 251 av. J. C.)

Le désastre de Tunis n'avait pas découragé les Romains. Une armée anéantie, un proconsul captif, des conquêtes perdues : il n'y avait point là de quoi ébranler cette constance héroïque qui formait le fond de leur caractère; car, s'ils furent quelquefois grands dans la prospérité, ils furent toujours sublimes dans le malheur. Quelques mois leur suffirent pour réunir une nouvelle armée, pour équiper une nouvelle flotte, qui remportèrent deux grandes victoires et firent sur les côtes d'Afrique un butin immense. Cette revanche coûta aux Carthaginois plus de 30,000 hommes et une centaine de vaisseaux. Les efforts des deux puissances rivales furent ensuite dirigés sur la Sicile. Asdrubal aborda au port de Lilybée avec des renforts considérables et 140 éléphants. Le

[1] Plutarch., *Timoleon.* — Diodor. Sicul., XVI, 77.

succès obtenu par Xanthippe à l'aide de ces animaux avait engagé les Carthaginois à en réunir le plus grand nombre possible, afin de profiter de la terreur qu'ils causaient aux Romains.

Cette terreur existait en effet dans les masses, qui obéissent toujours à l'empire de la prévention, et bien qu'elle ne fût pas également puissante sur les chefs, elle n'en paralysait pas moins leurs résolutions, car la vue des éléphants effrayait le soldat, et il eût été imprudent de le mettre à l'épreuve. Les généraux romains furent donc forcés de se borner à une guerre d'observation, et de se contenter pendant trois ans de manœuvrer sur les hauteurs, en ayant soin de se bien retrancher, et en évitant tout engagement en rase campagne [1]. Ce délai était nécessaire pour rétablir le moral des troupes : ils l'employèrent d'ailleurs à forcer quelques positions dans l'intérieur de la Sicile, et leur inaction fut compensée par des avantages obtenus par la flotte, entre autres, par l'occupation des places maritimes de Lipari et d'Himère, et par la prise de Palerme, l'une des villes les plus considérables de l'île.

Ces premiers retours de fortune commençaient à ramener la confiance, lorsque le proconsul L. Cécilius Métellus vint prendre le commandement de l'armée, avec l'intention d'illustrer son commandement par quelque action digne du nom romain : il ne visait à rien moins qu'à en finir d'un seul coup avec Asdrubal et ses éléphants. Le terrain de Palerme lui parut convenir admirable-

1 Cette terreur des Romains, et l'empressement que mirent les Carthaginois à augmenter le nombre de leurs éléphants, sont des faits constatés par l'histoire : ils prouvent que c'est à ces animaux, et non pas seulement, comme le prétend Guischardt, à la supériorité de la cavalerie numide sur celle des Romains, que doit être attribué le succès de la bataille de Tunis.

ment à ce projet. Le général carthaginois avait le plus vif désir de se rendre maître de cette ville; mais avant de l'attaquer, il fallait commencer par battre l'armée qui en couvrait les abords. Métellus, afin d'inspirer à son adversaire une fausse confiance, feignit de craindre d'être forcé à en venir aux mains; il se laissa enfermer dans la place, et se tint obstinément sur la défensive. Asdrubal fit les plus grands efforts pour l'attirer au dehors, car il comptait lui faire essuyer un échec semblable à celui que Régulus avait éprouvé devant Tunis. Il ravageait la campagne, il incendiait les villages, et venait insulter les Romains jusque sous le murs de Palerme. Enfin, il se hasarda à franchir la rivière (l'*Orethus*) qui coule près de cette ville; et soit qu'il eût une excessive confiance dans ses éléphants, soit qu'il fît peu de cas des Romains, et ne les craignît pas assez pour se mettre en garde contre une attaque de leur part, il n'eut point la précaution de se retrancher, et commit l'imprudence de déployer son armée à découvert, avec une place de guerre en tête et un fleuve sur ses derrières.

Métellus fit sortir ses troupes en ayant l'air d'accepter malgré lui le combat; mais aucun des avantages de sa position, aucune des fautes de l'ennemi, ne lui avaient échappé. Il avait garni d'archers, de frondeurs et de machines, les remparts de la place et les bords de tous les fossés dont elle était entourée. Les tirailleurs avaient ordre, si l'on faisait avancer les éléphants, de viser tous sur eux, et, s'ils se trouvaient trop pressés, de se retirer dans les fossés pour revenir à la charge aussitôt qu'ils le pourraient. Des tranchées avaient en outre été ouvertes, des épaulements avaient été élevés sous la protection de la place, et tous ces ouvrages étaient également garnis d'archers, de frondeurs et de machines; enfin des ouvriers et des gens du peuple, formant la chaîne

sur toutes les routes qui aboutissaient à la ville, devaient sans cesse fournir des traits et des projectiles aux troupes sur le lieu même du combat. L'armée, rangée en bataille devant le front d'attaque des ennemis, leur masquait ces préparatifs, et leur offrait cette occasion de combattre qu'ils avaient si longtemps désirée.

Placés comme ils l'étaient, les Romains pouvaient attendre sans crainte les mouvements des Carthaginois. Métellus confia donc le commandement de l'armée à un de ses lieutenants, et il alla se poster, avec quelques cohortes d'élite, à une porte de la ville qui donnait de côté sur le lieu de l'attaque. Il s'y tint comme en embuscade, prêt à fondre sur le flanc des agresseurs, dans le cas où ils commettraient l'imprudence de s'avancer.

L'armée carthaginoise comptait plus de 30,000 combattants, et 130 éléphants. Les troupes légères engagèrent le combat. Les Romains, prévenus du rôle qu'ils devaient jouer, feignirent d'avoir peur, et cédèrent le terrain : Asdrubal, se croyant déjà sûr de la victoire, redoubla d'ardeur, et les poursuivit du côté de la place. Ses troupes et ses éléphants furent alors de toute part assaillis par une grêle de traits, de pierres et de brandons enflammés, et les Romains, revenant à la charge, le forcèrent à rétrograder à son tour. Les conducteurs des éléphants, piqués d'émulation, et voulant avoir l'honneur de la victoire, poussèrent alors tous ces animaux contre les Romains. Ceux-ci reculèrent une seconde fois en simulant une grande frayeur. Asdrubal suivit avec sa phalange, et soutint le mouvement des éléphants, qui s'avancèrent jusque sous les murs de la place. Mais, à mesure que le terrain devenait plus étroit, les légionnaires prenaient position, les uns après les autres, derrière les ouvrages, et par ce mouvement ils démasquaient les tirailleurs, dont les coups étaient d'autant plus meurtriers qu'ils partaient

de plus près. Les Carthaginois s'aperçurent enfin, mais trop tard, du piége où ils étaient tombés. Les éléphants, arrêtés aux contrescarpes et talonnés par leur propre infanterie, se trouvaient exposés aux décharges qui partaient de toutes les crêtes des ouvrages et de tous les abris ménagés autour de la place. Rendus furieux par les blessures qu'ils recevaient, ils se retournèrent, en poussant des cris horribles, sur les masses des Carthaginois, et y firent un affreux ravage, car ces masses étaient trop serrées pour que l'on pût leur ouvrir des issues. Enfin, Métellus, qui n'attendait que ce moment, vint fondre avec son corps de réserve sur le flanc gauche des assaillants, les rompit et les passa au fil de l'épée presque sans éprouver de résistance.

Pour comble de malheur, une flotte carthaginoise parut alors en vue de la côte. Les fuyards coururent au rivage dans l'espérance d'y trouver un refuge. Les Romains poursuivirent cette foule débandée, et ceux qui ne furent point égorgés se noyèrent en tâchant de gagner les vaisseaux. 20,000 Carthaginois périrent dans cette journée; quant aux éléphants, 26 furent tués, 104 tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur. Une partie de ces derniers, échappés du champ de bataille après avoir renversés leurs conducteurs, s'étaient sauvés dans la campagne dans toutes les directions, et les Romains, qui n'avaient pas l'habitude de se faire obéir de ces animaux, ne pouvaient réussir à s'en rendre maîtres. Métellus fit alors publier qu'il accorderait la liberté à tout prisonnier qui lui en ramènerait un, et bientôt il les eut tous en son pouvoir. Cette bataille fut livrée la quatorzième année de la guerre, et la cinquième après la défaite de Régulus[1].

[1] Polyb., I, 38, 39, 40, 41. — Diodor. Sicul., XXIII, Eclog., 14.

Une circonstance mentionnée par Diodore de Sicile ›lique la perte énorme éprouvée par les Carthaginois: vant cet auteur, des marchands avaient apporté dans ır camp un convoi de vin, peu de temps avant qu'on ne nnât le signal de l'attaque. Les mercenaires gaulois, i formaient une grande partie de l'armée, en burent ec excès, et, dans leur ivresse, remplirent le camp de multe et de désordre, au moment où il aurait fallu le ıs grand calme pour marcher au combat. D'après le ême historien, Métellus n'aurait pris que 60 éléphants: ıis évidemment ce nombre est, dans le fragment où il : question de la bataille de Palerme, une faute que l'on it attribuer aux copistes de manuscrits; car tous les noignages de l'antiquité s'accordent sur celui que nous ons adopté; il y a même des auteurs qui le portent 120 et à 138 [1].

La nouvelle de ce désastre frappa de consternation les rthaginois. Un cri général s'éleva contre Asdrubal, et chef eût sans doute expié son revers par un cruel pplice, s'il n'eût pourvu par la fuite à sa sûreté. Il y nême des auteurs qui prétendent qu'il fut réellement écuté, car tel était le sort que Carthage réservait à ses néraux, lorsqu'ils étaient vaincus. Quoi qu'il en soit, la 'ale de Rome, abattue par ce malheur, plia de nouau devant la fortune du Capitole. Les vainqueurs de gulus tirèrent cet illustre captif de la prison où il ıguissait depuis cinq ans, et l'envoyèrent porter à ıme des paroles de paix. La constance de ce malheu-

Tit. Liv., Epitom., lib. XIX. — Plin., *Hist. nat.*, XVIII, 4. — Florus, II, 2. Frontin., *Stratag.*, II, 5, n. 4. — Eutrop., *Breviar.*, II, 24. — Fod, *Commentaire sur Polyb.*, t. I.

Senec., *de Brevit. vitæ*, XIV. — Dionys. Halicarn., *Antiq. ron.*, II, 66.

reux général, son héroïsme, le sacrifice qu'il fit à sa patrie et à la religion du serment, ont été immortalisés par l'histoire, et feront dans tous les temps l'admiration de la postérité [1].

Mais ce qui est impossible à décrire, c'est la joie qui éclata à Rome, lorsqu'on y connut la victoire de Métellus: aucune victoire pareille, aucune victoire aussi complète n'avait encore flatté l'amour-propre des Romains. Le souvenir de Tunis ajoutait immensément au succès de Palerme; on était fier d'avoir pris une semblable revanche: mais ce qui portait au comble la satisfaction populaire, c'était d'avoir réussi à vaincre et à enchaîner plus de 100 éléphants; et comme il arrive toujours au vulgaire de passer d'un extrême découragement à une extrême jactance, il n'y avait pas de mince fantassin qui ne se sentît désormais le courage de se mesurer au moins avec un de ces animaux, et la force de le terrasser [2]. On pouvait, en effet, être fier d'avoir pris à la guerre, en une seule journée, un aussi grand nombre d'éléphants; et Florus remarque avec raison qu'il eût été très-beau d'en prendre autant, même à la chasse [3].

Le gouvernement, qui, par son énergie et sa persévérance, avait amené cet heureux changement de fortune,

[1] Je ne connais rien de plus noble et de plus touchant que les vers consacrés par Horace à la mémoire de ce grand homme, lib. III, od. 5.

[2] « Lorsque la nouvelle de cette victoire parvint à Rome, dit « Polybe, on s'y réjouit moins de ce que la perte d'un si grand nombre d'éléphants affaiblissait la puissance de Carthage, que de la « confiance qu'un triomphe remporté sur ces animaux allait don« ner au soldat. » Τοῦ δὲ προτερήματος τούτου προσπεσόντος εἰς τὴν Ῥώμην, περιχαρεῖς ἦσαν, οὐχ οὕτως ἐπὶ τῷ τοὺς πολεμίους ἠλαττῶσθαι, τῶν θηρίων ἐστερημένους, ὡς ἐπὶ τῷ τοὺς ἰδίους τεθαῤῥηκέναι, τῶν ἐλεφάντων κεκρατηκότας. (*Hist.*, I, 41.)

[3] « Magna quoque præda si gregem illum, non bello, sed vena« tione cepisset. » (Flor. II, 2.)

ne manqua pas de mettre à profit l'enthousiasme de la multitude. Les 104 éléphants furent donnés en spectacle au peuple, dans tous les pays de la domination romaine : on en voyait, dit Eutrope, sur toutes les routes, il était libre à chacun de les examiner à loisir, et à force de les avoir sous les yeux, on finit par les mépriser. Lorsqu'ensuite les honneurs du triomphe furent décernés à Métellus, ce général fit précéder son char par ces animaux marchant deux à deux. Treize généraux carthaginois chargés de chaînes ajoutaient d'ailleurs à l'éclat de la cérémonie. Quel spectacle pour cette Rome, encore pauvre, encore parée de son antique simplicité, dont les rues étroites et bordées de maisons rustiques pouvaient à peine donner passage à ces monstrueux quatrupèdes! Mais c'étaient alors les temps héroïques; c'était l'adolescence du grand peuple. Sa virilité ne fut qu'un éclair, et elle fut bientôt suivie de la plus rapide et de la plus déplorable décadence [1].

Après avoir orné le triomphe de Métellus, les éléphants furent conduits au cirque et livrés à la discrétion de la multitude. Tout le monde eut la liberté de les harceler, et de s'en faire, pour ainsi dire, des jouets. On voulait, une fois pour toutes, guérir le peuple de ses appréhensions; enfin, lorsque la foule fut fatiguée de s'en amuser, on donna ordre de les exterminer à coups de traits. On a peine à concevoir comment les Romains, d'ordinaire si sages et si prévoyants, ne songèrent pas à faire un meilleur usage de cette quantité d'éléphants que la fortune avait fait tomber entre leurs mains. Le parti qu'ils prirent de les détruire en pure perte paraît aussi in-

[1] La famille *Cæcilia*, à laquelle appartenait Métellus, voulut éterniser le souvenir de la victoire de Palerme, en faisant graver un éléphant sur ses médailles. On peut voir ces monuments dans les collections numismatiques.

sensé que barbare; Pline lui-même semble en avoir été choqué [1]. J'admets volontiers qu'il n'était pas prudent de les offrir en cadeau à des puissances étrangères, et qu'il eût été trop coûteux de les entretenir comme simple objet de luxe : mais n'y avait-il donc rien de mieux à en faire? Tout ceci prouve que les Romains ne se décidèrent qu'avec une grande répugnance à adopter le service des éléphants. Ils en avaient pris un certain nombre au commencement de cette guerre, lorsqu'ils avaient battu Hannon sous les murs d'Agrigente; Régulus en avait également capturé 18 au début de sa campagne d'Afrique. Tous ces animaux avaient sans doute été envoyés à Rome, pour y subir le même sort que ceux de Palerme : du moins, rien ne prouve qu'on les ait conservés. Cette insouciance des Romains pour le service des éléphants tenait-elle à un sentiment de fierté qui leur faisait dédaigner une ressource étrangère, ou bien craignaient-ils en l'adoptant de s'exposer aux malheurs qu'ils avaient vu si souvent ces animaux causer à leurs ennemis?

[1] «Interfectos jaculis, penuria consilii, quoniam neque ali placuisset, neque donari regibus.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 6.)

ADDITION AU CHAPITRE IX.

Réflexions sur la composition des armées carthaginoises. — *Révolte des mercenaires.* — Services que les éléphants rendent pendant cette guerre aux généraux de Carthage. — *Bataille du Macar.*

Carthage n'était réellement puissante que par les richesses qu'elle retirait de son commerce. C'était, en effet, avec ces richesses qu'elle entretenait les troupes étrangères au moyen desquelles elle reculait les bornes de son empire. Entre l'importance politique de Rome et l'importance politique de Carthage, la différence était immense : Rome avait en elle-même les racines de sa puissance ; Carthage les avait au dehors. Rome puisait ses ressources dans son sein, et on ne pouvait la combattre que chez elle ; Carthage tirait sa prospérité d'une multitude de sources étrangères qu'on pouvait tarir sans mettre le pied sur son territoire. En un mot, Carthage n'avait qu'une vitalité d'emprunt, tandis que celle de Rome lui était naturelle. Ces différences devaient, tôt ou tard, décider de la destinée de ces deux États.

Par suite de cette existence artificielle, les armées de Carthage étaient composées en grande partie de mercenaires, Numides, Gétules, Gaulois, Celtibériens, Grecs, Baléares. Les citoyens de la république servaient de préférence dans la marine, et n'entraient dans l'armée de terre que pour une faible proportion : c'est à peu près le système que suivent aujourd'hui les Anglais. Chaque fois que les Carthaginois se préparaient à la guerre, ils envoyaient dans toutes les directions des embaucheurs recruter des volontaires. Ce fut avec des mercenaires ainsi rassemblés qu'Annibal triompha dans les champs de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Ce fut un étran-

ger soudoyé, le Spartiate Xanthippe, qui, après de nombreux revers, ramena la victoire sous les drapeaux de Carthage.

Mais la fidélité de ces aventuriers n'était pas toujours à l'épreuve; elle chancelait quelquefois dans les moments de crise; souvent aussi la jalousie. excitée entre eux et les troupes nationales, causait de sanglantes collisions. Ce vice de composition des armées carthaginoises avait frappé Polybe : aussi la comparaison que fait ce judicieux historien des armées de Carthage et de celles de Rome est-elle tout à fait à l'avantage de ces dernières. Le soldat romain, dit-il, combattant pour sa patrie et pour ses enfants, est toujours animé de la même ardeur, et l'adversité ne fait que lui donner de nouvelles forces; les mercenaires carthaginois, au contraire, dont la fidélité n'est soutenue que par l'appât du gain, sentent s'affaiblir leur attachement pour le drapeau sous lequel ils se sont engagés à servir, aussitôt qu'ils voient diminuer les chances de profit que ce drapeau pouvait leur offrir[1]. En un mot, l'argent était pour Carthage *le nerf de la guerre* dans toute la force du terme; il ne l'était pas pour Rome, dans la même proportion.

Il ne faut donc pas s'étonner si les défections et les révoltes mirent souvent dans l'embarras les généraux de Carthage. Mais ce qui est presque incroyable, c'est que cette république, qui avait résisté avec tant d'énergie à la puissance romaine, ait failli devenir la proie de ces étrangers dont elle avait acheté et payé si cher les services. Nous allons donner le précis de cette révolte, sous laquelle Carthage eût sans doute succombé sans les secours qu'elle tira de ses éléphants.

Le traité qui venait de terminer la première guerre

[1] Polyb., *Histor.*, VI, 51.

punique obligeait les Carthaginois à abandonner la Sicile : ils embarquèrent en conséquence leurs troupes et leur matériel, pour les transporter en Afrique ; puis ils résolurent de licencier les mercenaires, dont l'entretien, en temps de paix, paraissait doublement onéreux. Mais cette opération n'était pas aisée : d'abord, parce que ces mercenaires était très-nombreux ; puis, parce qu'il leur était dû, à titre de solde arriérée, des sommes considérables, sans compter ce que tous réclamaient pour perte de chevaux et d'équipages ou sous d'autres prétextes. Le total de ces demandes excédant les ressources de l'État, les chefs du sénat et de l'armée leur offrirent de forts à-compte, et les engagèrent à modérer leurs prétentions. Mais ces hommes féroces se montrèrent intraitables, et, se croyant en état de dicter la loi à la république, ils levèrent ouvertement l'étendard de la révolte.

Plusieurs chefs étaient à la tête de l'insurrection : l'Italien *Spendius*, l'Africain *Mathos*, et le Gaulois *Autarithe*, exerçaient sur leurs compagnons l'ascendant que donnent l'audace et la ruse sur des esprits grossiers et exaspérés. La triste célébrité que ces brigands ont acquise peut être mise en parallèle avec celle qu'obtinrent plus tard en Italie Spartacus et Crixus ; car, si ces derniers exercèrent leurs ravages sur un plus vaste théâtre, les excès commis par les mercenaires de Carthage furent beaucoup plus horribles. Forts de leur nombre, qui était au moins de 20,000, ils établirent leur camp près de *Tunis*, au cœur même des possessions carthaginoises. De là ils envoyèrent des émissaires exciter à la rébellion les peuples de l'Afrique, qui, retenus par force sous le joug, et supportant avec peine le poids énorme des impôts, n'attendaient qu'une occasion pour revendiquer leur liberté. 70,000 combattants répondirent à leur appel, et bientôt Carthage vit avec effroi 100,000 insur-

gés à ses portes. Jamais pareil orage n'avait grondé sur elle. Épuisée par vingt-quatre années de guerre, sans troupes, sans magasins, n'ayant rien d'organisé pour la résistance, elle se voyait, au moment où elle comptait jouir enfin de quelque repos, prise au dépourvu, et attaquée par ces mêmes bras sur lesquels elle était accoutumée de compter pour sa défense. Tout le pays d'où elle aurait pu tirer des ressources se trouvait ravagé ou faisait cause commune avec ses ennemis [1].

Quoi qu'il en soit, les Carthaginois firent les plus grands efforts : ils armèrent les citoyens, ils enrôlèrent des volontaires partout où ils purent en trouver. Mais c'était dans leur cavalerie et dans un train de 100 éléphants qu'ils avaient placé leur plus grand espoir. Ce dernier moyen surtout devait leur être très-utile pour accabler les masses des rebelles, composées principalement d'infanterie. En effet, dès l'ouverture de la campagne, Hannon attaqua les mercenaires devant Utique, dont ils faisaient le siége, pénétra dans leur camp avec ses éléphants, et en fit un grand carnage; mais, ce général n'ayant pas su tirer un parti décisif de ce premier succès, le sénat lui ôta le commandement, et le déféra à Amilcar Barca, le meilleur quoique le plus jeune des généraux de la république. Un fait qui peut servir à démontrer à quelle extrémité Carthage se trouvait alors réduite, c'est que l'on put à peine réunir 10,000 hommes pour tenir tête à un ennemi qui en comptait près de 100,000; encore cette petite armée était-elle étroitement bloquée dans la ville, et presque sans espoir de pouvoir s'ouvrir un passage.

[1] « Tantum exarsit intestinum bellum, ut nunquam pari periculo « fuerit Carthago, nisi quum deleta est. » (Corn. Nep., *Hamilc.*, II.)

BATAILLE DU MACAR.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Carthage était bâtie sur ıne presqu'île, et séparée du continent par une chaîne le collines. Au delà coulait un fleuve large et profond, ꞔ *Macar* [1], qui allait se perdre dans la mer, à peu de listance d'Utique. Les rebelles, retranchés dans les passages des collines, ne laissaient à Amilcar aucune possiıilité de sortir de ce côté: mais, quand même il aurait pu orcer les défilés, il se serait trouvé arrêté par le courant lu Macar; car Spendius gardait avec 10,000 hommes e seul pont qu'il y eût sur ce fleuve, et il avait entouré on camp d'un haut parapet en maçonnerie. Un autre orps de 15,000 rebelles continuait en même temps le iége d'Utique.

Ces difficultés, devant lesquelles se serait arrêté un sprit ordinaire, ne servirent qu'à donner au génie du ;énéral carthaginois l'occasion de se déployer. Il avait emarqué que le vent de mer, toutes les fois qu'il soufflait, amoncelait des sables à l'embouchure du Macar, t y formait un banc sur lequel on pouvait se hasarder passer : il se tint donc prêt, et lorsque ce phénomène e renouvela, il longea la côte pendant la nuit et traversa le fleuve avec ses troupes et 70 éléphants. Son arnée était déjà en pleine marche sur la gauche de la ri-

[1] Rien n'est aussi embarrassant pour l'historien que les différences que présentent les noms géographiques chez les Grecs et hez les Latins. Tite-Live donne à ce fleuve le nom de *Bagradas*; lans les manuscrits de Polybe on le trouve nommé *Macara* et *Yacaros*; Suidas le nomme *Bucaras*. C'est la rivière appelée aujourd'hui *Mejerda* ou *Medjerdah*. Nous lui conserverons le nom le *Macar*, pour nous conformer aux auteurs que nous suivons lans cette partie de notre travail.

vière, et menaçait également le camp de Spendius et celui d'Utique, lorsque les rebelles eurent connaissance de son mouvement. Ils se hâtèrent de concentrer leurs forces, et firent tant de diligence, que les deux corps avaient fait leur jonction avant qu'Amilcar eût eu le temps de les attaquer.

Ce général avait formé sa petite armée sur trois lignes pour marcher avec plus de vitesse. Dans la première, il avait mis ses éléphants: la seconde était composée des troupes légères et de la cavalerie; la phalange formait la troisième. Nous avons dit qu'il n'avait en tout que 10,000 hommes; son front ne pouvait donc être bien étendu. Les rebelles, le voyant ainsi venir à eux au milieu d'une plaine ouverte, conçurent l'espoir de l'envelopper, car leur armée était plus que triple de la sienne. Ils se déployèrent donc sur une seule ligne, qui débordait de beaucoup les flancs des Carthaginois. Amilcar avait deviné leur projet; il ne s'en inquiéta point, et les laissa s'étendre autant qu'ils voulurent. Impatients d'en venir aux mains, ils hâtèrent leur marche; mais une armée dont le front était aussi étendu et qui s'avançait avec précipitation ne pouvait pas conserver d'alignement : il y eut donc du flottement, il se forma des vides dans leurs phalanges, et ils étaient à peu près en désordre lorsqu'ils arrivèrent en face de l'ennemi.

C'était là ce qu'Amilcar avait prévu. Il changea alors. par une évolution aussi simple que rapide, l'ordre de bataille qu'il avait conservé jusque-là. Son armée s'arrêta tout à coup; il fit faire demi-tour à ses trois lignes à la fois, ordonna à la phalange de rompre par sections (c'est-à-dire probablement par doubles *syntagmes* de 32 hommes de front), fit passer ses éléphants, ses troupes légères et sa cavalerie par les intervalles des sections, et leur ordonna de se porter sur les flancs, à droite et à

gauche. Enfin, lorsque ce passage eut été effectué, il rétablit sa phalange face en tête, et forma son nouvel ordre de bataille sur une seule ligne, dont l'infanterie occupait le centre, la cavalerie et les éléphants les deux ailes.

Lorsque les mercenaires virent le premier de ces mouvements, ils crurent que les Carthaginois, saisis de crainte, allaient se mettre en retraite, et ils s'élancèrent à la course pour les poursuivre, ce qui acheva de mettre la confusion dans leurs rangs. Les éléphants et la cavalerie d'Amilcar sortirent alors par les flancs, vinrent prendre leur place de bataille, et n'eurent aucune peine à pénétrer dans les masses des rebelles, qui avaient perdu toute consistance. La phalange, tombant en même temps avec résolution sur les corps qui cherchaient à se rallier, les renversa les uns sur les autres: le désordre fut bientôt au comble; les mercenaires n'obéirent plus qu'à la frayeur, et il ne fut plus possible à leurs chefs de se faire écouter. Le succès d'Amilcar fut aussi complet qu'il pouvait le désirer: 6,000 ennemis furent taillés en pièces par la cavalerie, ou écrasés par les éléphants; 2,000 tombèrent en son pouvoir; les autres se sauvèrent comme ils purent, soit dans le camp près d'Utique, soit dans celui des bords du Macar.

Polybe rend compte d'une seconde victoire remportée peu de temps après par Amilcar, et à laquelle les éléphants eurent également la principale part. Cependant, malgré ces avantages, il lui fallut encore du temps pour achever sa tâche; car les insurgés, qui lui étaient de beaucoup supérieurs en force, pouvaient agir en même temps sur différents points, tandis que son armée, trop faible pour être partagée, ne pouvait le plus souvent rien tenter au delà de la portée de son camp. Il prit donc

le sage parti de temporiser et d'épier les mouvements de ses adversaires, afin de profiter de leurs fautes. En effet, il manœuvra avec tant d'habileté, qu'il parvint à les engager dans les gorges des montagnes, et il y les tint si bien bloqués qu'il leur fut impossible d'en sortir sans s'exposer à être exterminés. Ce fut alors que, manquant de vivres, ils prirent l'affreux parti de se dévorer entre eux; mais cette position ne tarda pas à devenir tout à fait intolérable, et ils se décidèrent à tenter une sortie désespérée, pour vendre du moins chèrement leur vie. Amilcar, qui s'y attendait, les enveloppa, lança sur eux ses éléphants, et les extermina en masse. On dit qu'il en resta 40,000 sur la place, ce qui ne doit pas nous étonner, car ils n'avaient nul refuge, et les Carthaginois étaient pressés d'en finir avec eux. Telle fut la fin de cette guerre désastreuse qui avait duré plus de trois ans, et dans laquelle les éléphants furent toujours d'un grand secours aux Carthaginois, soit pour décider la victoire, soit pour en compléter les résultats [1].

[1] Polyb., *Hist.*, I, 65, 70, 75, 88. — Diodor. Sicul., Fragm., lib. xxv. — Corn. Nep., *Hamilcar.* — Guischardt, *Mémoires militaires*, chap. 3.

CHAPITRE X.

Causes de la seconde guerre punique. — Conquête de l'Espagne par Amilcar. — Projets et préparatifs d'Annibal. — Expédition d'Italie. — Passage des Alpes. — Part qu'ont eue les éléphants aux événements de cette guerre. — Bataille de la *Trébie*. — Siége de *Casilinum*. — Attaque de *Nole*. — Journées de *Canusium* et de *Grumentum*. — Diversion de Magon dans la haute Italie.

Affaires d'*Espagne*. — Batailles de *Bécula* et d'*Élinge*. — Affaires de *Sicile*. — Himilcon y amène un train d'éléphants. — Ce secours n'empêche pas la défaite d'Hannon près du fleuve *Himère*.

Scipion transporte la guerre en *Afrique*. — Retour d'Annibal. — Bataille de *Zama*.

Après vingt-quatre ans de combats et de sacrifices, la lutte armée avait cessé entre Rome et Carthage; mais la rivalité de ces deux républiques, la haine qu'elles se portaient, étaient encore dans toute leur force. D'un côté la nécessité, de l'autre la lassitude, avaient mis un terme aux hostilités; mais les vaincus n'attendaient que l'occasion de recouvrer ce qu'ils avaient perdu, et les vainqueurs épiaient le moment d'arracher de nouvelles dépouilles. Amilcar, en négociant la paix de Sicile, n'avait eu en vue que de gagner du temps. Nourri dans la haine du nom romain, il avait signé en frémissant un traité onéreux qu'il se promettait bien de rompre à la première occasion [1]. Entre deux peuples qui prétendaient à l'empire du monde, il n'y avait pas de transaction possible; la querelle ne pouvait être vidée que par l'assujettissement de l'un ou de l'autre. Ce serait donc peine perdue que d'examiner si la reprise des hostilités doit être attribuée à Rome ou à Carthage. Le premier qui

[1] C'est ce que dit positivement Cornélius Nepos dans la vie de ce général.

se serait senti assez fort devait être aussi le premier à tirer l'épée. Le siége de Sagonte ou toute autre circonstance était un prétexte suffisant pour recommencer la lutte. Polybe a développé ces considérations avec sa sagacité accoutumée, et l'on peut s'en rapporter à son opinion, car il était presque contemporain des événements, et placé à un point de vue convenable pour en bien juger[1].

Il est certain que depuis la paix les deux républiques avaient épié constamment l'occasion de se nuire : Carthage ayant été presque réduite aux abois par la révolte des mercenaires, Rome profita de la détresse de sa rivale pour lui arracher la Sardaigne, et pour augmenter les contributions stipulées dans le dernier traité. Forcés de dévorer ces humiliations, les Carthaginois n'en furent que plus ardents à méditer la vengeance. Mais pour reparaître avec honneur sur les champs de bataille, des hommes et de l'argent étaient nécessaires, et leur pays était complétement épuisé sous ce double rapport: il fallait songer à en chercher ailleurs. Ce fut alors qu'Amilcar, la meilleure tête de l'État, jeta les yeux sur l'Espagne, vaste contrée entièrement en dehors de l'influence de Rome, et depuis longtemps célèbre par ses mines d'or et par l'abondance de sa population. La possibilité d'un établissement dans ce pays était d'ailleurs justifiée par les traditions nationales : on se souvenait que les Phéniciens, partis de plus loin, l'avaient autrefois couvert de leurs colonies; enfin, Carthage elle-même y avait déjà quelques comptoirs.

Le gouvernement ayant approuvé ce projet, Amilcar

[1] Tout l'avenir de Carthage, toutes ses nécessités politiques, sont renfermés dans la sublime imprécation que Virgile met dans la bouche de Didon : *Nullus amor populis nec fœdera sunto; littora littoribus contraria; pugnent ipsique nepotes ;* c'étaient là autant d'arrêts qui enchaînaient la destinée de la rivale de Rome.

se mit en marche à la tête d'une armée et d'un train de 100 éléphants. Il longea les côtes de la Numidie et de la Mauritanie jusqu'aux colonnes d'Hercule, d'où une escadre, qui l'y avait précédé, le transporta à Cadix, ville alliée des Carthaginois [1]. Il ne tarda pas à soumettre ou à engager dans ses intérêts les plus belles provinces de la Péninsule, et fut bientôt en état d'envoyer à Carthage de l'argent, des armes, des hommes et des chevaux [2]. Enfin, après neuf ans de commandement, ce grand homme, ayant perdu la vie dans une bataille, fut remplacé par Asdrubal, auquel il avait donné sa fille en mariage. Celui-ci consolida les établissements commencés par son beau-père, et tint toujours sur pied, pour s'assurer la possession de l'Espagne, une armée de 50,000 fantassins, 6,000 chevaux et 200 éléphants [3]. Cependant les Romains virent bientôt avec jalousie la prospérité de Carthage, et ils entamèrent avec elle des négociations, dont le résultat fut l'engagement pris par la république africaine de ne rien entreprendre sur la gauche de l'Èbre, et de respecter Sagonte et quelques autres villes alliées de Rome. Cette convention fut religieusement observée par Asdrubal; mais à sa mort, le gouvernement de l'Espagne et le commandement de l'armée furent déférés à Annibal, fils d'Amilcar, qui ser-

[1] Cette expédition eut lieu environ dix-huit ans avant la reprise des hostilités contre Rome. Il est curieux de remarquer que les Arabes prirent, dix siècles plus tard, le même chemin qu'Amilcar, pour pénétrer en Espagne, et qu'avant ces derniers, les Vandales, lorsqu'ils avaient marché à la conquête de Carthage, sous la conduite de Genséric, avaient également suivi la même route, mais en sens contraire.

[2] «Equis, armis, viris, pecunia, totam locupletavit Africam.» (Corn. Nep., *Hamilcar.*)

[3] Diodor. Sicul., Fragm., lib. XXV, Eclog., 2.

vait dans ce pays en qualité de général de cavalerie.

Ce guerrier, qui depuis se fit une si grande place dans l'histoire, n'était alors âgé que de vingt-cinq ans[1]. On sait que sa haine implacable contre les Romains était à la fois un sentiment héréditaire, un principe de patriotisme et un devoir religieux. Depuis son enfance, sa pensée favorite avait été de porter la guerre en Italie. Mais comme une pareille entreprise ne pouvait être commencée qu'avec de grands moyens, il employa les premières années de son commandement à organiser trois armées, dont une devait partir avec lui, la seconde rester en Espagne, et la troisième passer à Carthage; car il prévoyait que la lutte serait longue et terrible, et il sentait la nécessité de se mettre en mesure sur tous les points. Ces apprêts étant terminés, il tira l'épée sous les murs de Sagonte, et à peine l'annonce de ce nouvel orage était-elle arrivée en Italie, que Rome put voir, pour ainsi dire, du haut de ses collines, la fumée du camp carthaginois[2].

Il est peu de guerres où les éléphants aient autant figuré que dans la seconde guerre punique. Pendant seize campagnes, en Italie, en Espagne, en Afrique, les Carthaginois firent parade de ces terribles animaux. Annibal en prit environ 40 à sa suite lorsqu'il quitta l'Espagne; il lui en restait encore 37 au passage du Rhône, événement sur lequel nous reviendrons plus tard. Dans sa marche au travers des Alpes, il en tira quelque parti pour effrayer les montagnards belliqueux qui lui dispu-

[1] Le génie s'annonce toujours de bonne heure: Alexandre n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il attaqua la Perse; Scipion commença à vingt-quatre ans la conquête de l'Espagne; Napoléon avait le même âge lorsqu'il étonna le monde par ses immortelles campagnes d'Italie.

[2] Polyb., *Histor.*, III, 63. — Tit. Liv., XXI, 3-39. — Appian., *Bell. Annibal.*, 1, 3, 5. — Corn. Nep., *Hannibal.*

tèrent le passage; mais cet avantage fut plus que compensé par la peine qu'il eut à traîner ces lourds quadrupèdes à travers les neiges, dans des chemins étroits, escarpés et presque impraticables, et par les retards, les embarras et les pertes qu'ils lui causèrent[1]. Dans une partie de la route il fallut que l'armée travaillât trois ou quatre jours, rien que pour leur frayer le chemin[2]; et lorsqu'ils furent arrivés en Italie, ils étaient tellement faibles qu'à peine pouvaient-ils se tenir sur leurs jambes. L'histoire ne dit pas combien il y en eut de perdus; mais Polybe assure que, sur 38,000 fantassins et 8,000 chevaux qui avaient passé le Rhône avec Annibal, il n'arriva en Italie que 20,000 hommes de pied et 6,000 chevaux, et Tite-Live parle de pertes encore plus considérables: or, il est naturel de supposer que le défaut de nourriture et la rigueur du climat exercèrent une influence également désastreuse sur les éléphants, encore moins faits que les hommes et les chevaux pour marcher à travers la neige et escalader les glaciers. Cependant il s'en sauva un certain nombre, qui prirent part à la bataille de la *Trébie* dont nous allons donner la relation.

BATAILLE DE LA TRÉBIE.

(535 de Rome, 219 av. J. C.)

Annibal commença d'une manière brillante son expédition d'Italie : les Romains ne purent tenir devant lui

1 «Elephanti sicut per arctas præcipites vias magna mora agebantur, ita tutum ab hostibus quacunque incederent (quia insuetis adeundi propius metus erat), agmen præbebant.» (Tit. Liv., xxi, 35.)

2 Polyb., iii, 56. — Tit. Liv., xxi, 37, 38.

sur les bords du Tésin, et le consul P. Scipion, blessé grièvement, ne fut tiré des mains des Numides que par le courage de son fils, ce jeune héros qui devint bientôt la terreur de Carthage et l'espoir de Rome. Mais cette première rencontre des deux nations rivales n'était rien moins que décisive : il n'y avait eu d'engagé que des troupes légères et de la cavalerie, arme dans laquelle la supériorité des Carthaginois était incontestable. Le gros des deux armées n'avait pas pris part à l'action, et c'était sur leurs légions que les Romains comptaient surtout : mais le consul avait besoin de gagner du temps pour guérir ses blessures; sa position était d'ailleurs assez critique, dans un pays de plaine, en face d'un ennemi supérieur en cavalerie, et au milieu de peuples ouvertement hostiles à Rome et impatients de se déclarer pour ses ennemis. Il jugea donc prudent de décamper, et, ayant gagné en diligence les bords du Pô, il passa ce fleuve sur un pont de radeaux en face ou très-près de Plaisance, colonie romaine qu'on avait mise en bon état de défense, et où l'on avait établi les réserves et les magasins de l'armée.

Annibal, maître de la campagne, se dirigea aussi vers le Pô, mais en marchant à petites journées ; car, le pays lui étant inconnu, il voulait sonder l'esprit des habitants et les attirer dans son parti. Ce projet lui réussit : les Insubriens, la plus puissante des nations gauloises, lui livrèrent tous les passages, lui fournirent des provisions, et vinrent en foule se ranger sous ses étendards. Alors il se disposa à franchir le Pô ; mais le fleuve était trop large et trop profond aux environs de Plaisance, et les Romains y faisaient trop bonne garde : il prit donc le parti de remonter plus haut, pour y chercher, soit un gué, soit un endroit propre à l'établissement d'un pont. De son côté, Scipion, qui surveillait tous ses mouve-

ents, remonta le fleuve et passa la *Trébie*, rivière qui escend des Apennins et se jette dans le Pô un peu au-essus de Plaisance. Il n'osa pas toutefois s'éloigner trop e cette place, et établit son camp dans une position qui mettait à portée d'observer les mouvements du géné-al carthaginois, et de maintenir ses communications vec Plaisance. Annibal poussa alors plus haut, le long u fleuve, et, ayant trouvé un endroit favorable, il y fit ablir un pont de bateaux, passa avec son armée, puis, archant à la recherche de l'ennemi, il vint camper à oixante stades (environ deux lieues et demie) de dis-ance du consul.

Si l'on jette les yeux sur la carte, et si l'on tient compte es circonstances qui précédèrent et suivirent ce pas-age, je crois qu'on peut en assigner le lieu entre Castel-an-Giovanni et Stradella, probablement au confluent de Olona et du Pô : en effet, en cet endroit, le lit du fleuve st parsemé d'îles qui pouvaient offrir des facilités pour établissement d'un pont.

Le voisinage de l'ennemi ne tarda pas à exercer une uneste influence sur les alliés des Romains. Un corps de ,000 fantassins et de 200 cavaliers gaulois, qui servait ans l'armée du consul, força pendant la nuit les portes u camp et passa aux Carthaginois. Scipion, pour pré-enir de pareilles défections, prit le parti de décam-er et de mettre la Trébie entre lui et les ennemis. Après voir passé cette rivière, il assit son camp sur des hau-urs, où il était également à portée de veiller sur les ntreprises de l'ennemi et d'attendre les renforts qui aient en route pour le rejoindre. Annibal, qui ne vou-it pas non plus perdre de vue les Romains, se rapprocha eux, mais sans passer la Trébie, et vint camper dans plaine, à quarante stades de l'armée consulaire.

Quelques jours après ces événements, Sempronius,

arrivant à grandes journées du fond de l'Italie avec une seconde armée, vint établir son camp à proximité de celui de son collègue. Les forces des Romains furent ainsi portées à 16,000 hommes d'infanterie romaine, 20,000 alliés italiens, et 4,000 chevaux. Les quatre légions romaines étaient de vieilles et bonnes troupes; mais celles des alliés, composées de nouvelles recrues, n'inspiraient pas la même confiance. Il y avait en outre un corps auxiliaire de *Cénomans*, les seuls Gaulois dont la fidélité ne se fût pas encore démentie.

L'armée carthaginoise, à laquelle s'étaient joints successivement beaucoup de Gaulois et de Liguriens, était presque aussi forte en infanterie que celle des consuls; de plus elle comptait 10,000 chevaux et des éléphants; circonstance qui devait lui donner un grand avantage sur le terrain où Annibal se proposait de combattre. Ce général, qui sentait combien il était important, dans sa position, de frapper les esprits par un coup d'éclat, n'omit aucune des précautions qui pouvaient contribuer à lui assurer la victoire. Ayant reconnu soigneusement la plaine où il espérait attirer l'ennemi, il remarqua un ruisseau dont le lit, encaissé et rempli de broussailles, paraissait propre à une embuscade, et il se promit bien d'en tirer parti. On sait que sa prédilection pour ces sortes de ruses était un trait essentiel de son caractère.

Mais une autre circonstance devait servir encore mieux ses projets : c'était le peu d'accord qui régnait entre les consuls. Scipion, plus clairvoyant que son collègue, pensait qu'il fallait se tenir sur la défensive et se borner à barrer aux ennemis la route de Rome. Annibal, disait-il, n'oserait pénétrer au cœur de l'Italie, en laissant une armée sur ses derrières. Il leur fallait, à eux, au moins la durée de l'hiver [1], pour aguerrir les nouvelles

[1] On était alors au mois de novembre.

ées, et organiser la défense de l'intérieur. Maîtres du
ırs du Pô, ils pouvaient faire arriver par cette voie
tes sortes de provisions, sans épuiser le pays, tandis
ɛ l'armée carthaginoise, ne pouvant s'éloigner du terri-
re gaulois, serait forcée d'en tirer sa subsistance, ce
i ne manquerait de mécontenter ces nouveaux alliés,
pourrait peut-être amener des changements favora-
s aux intérêts de Rome. Ainsi Annibal, éloigné de sa
trie, isolé au milieu de populations qu'il serait obligé
rançonner, verrait bientôt son armée se fondre d'elle-
me, et ses beaux projets s'évanouir. Bref, le plan de
ipion était aussi bien combiné, et aurait pu être aussi
ureux, que celui qui, plus tard, fit tant d'honneur à
bius.

Mais ni les idées ni le caractère de Sempronius ne
uvaient s'accommoder de ce système de prudence :
lent et présomptueux, il ne voyait dans ces conseils
e la timidité d'un vieillard découragé par un premier
vers, ou la jalousie d'un émule qui craignait d'être
ipsé ; car Scipion, ne pouvant, à cause de sa blessure,
endre une part active au combat, ne pouvait non
s participer à l'honneur de la victoire. Annibal, de son
té, désirait vivement une bataille : connaissant la va-
é de Sempronius, il eut soin d'augmenter encore sa
nfiance en lui laissant l'avantage dans quelques es-
rmouches; puis il prit les dernières mesures pour en-
ger une action générale. La nuit qui précéda la ba-
lle, il choisit 1,000 fantassins et 1,000 cavaliers, et les
voya, sous le commandement de son frère Magon,
ıne général formé à son école, se cacher dans le ruis-
ıu dont nous avons parlé, avec ordre d'en sortir pour
mber sur les Romains au plus fort du combat. Ceux-ci,
ıyant pas d'éclaireurs au delà de la Trébie, ne se dou-
rent pas de l'embuscade.

Le lendemain, à la pointe du jour, il fit passer la rivière à un fort détachement de cavaliers numides, et leur ordonna de s'avancer jusqu'aux avant-postes de l'ennemi, de les culbuter, et de marcher droit au camp des Romains. Sempronius fit sortir, pour les repousser, sa cavalerie avec 6,000 hommes de troupes légères; puis, voyant que l'engagement devenait sérieux, il s'avança lui-même dans la plaine à la tête de toute l'armée. Les Numides battirent alors en retraite, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu[1]. Sempronius ne manqua pas de les suivre, et, s'abandonnant à sa fougue irréfléchie, il poussa au delà de la Trébie, que ses soldats traversèrent avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Il neigeait ce jour-là; le froid était très-vif; les Romains, sortis de leur camp à la hâte, et sans avoir pu prendre de nourriture, furent saisis d'engourdissement, et quand ils sortirent de l'eau, il leur restait à peine assez de force pour soutenir leurs armes[2]. C'était un premier avantage qu'Annibal s'était donné; car, tandis que les Romains s'épuisaient ainsi avant le combat, ses soldats s'y étaient préparés sous leurs tentes, ou assis autour de grands feux, en prenant un repas solide, et en assouplissant leurs membres avec l'huile qu'on leur avait distribuée[3]. Aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi, ils saisirent leurs armes, et, pleins d'ar-

[1] «Jubet... elicere ad pugnam hostem; injecto deinde certamine, «cedendo sensim citra flumen pertrahere.» (Tit. Liv., XXI, 54.) «Quibus præceperat ut ad primum nostrorum incursum per nota «refugerent vada.» (Frontin., II, 5, n. 23.)

[2] Tous ces détails sont rapportés par Tite-Live.

[3] L'usage de se frotter d'huile était général dans les armées anciennes: il fortifiait le soldat, et lui donnait de la légèreté. On destinait à cette opération la première veille de la nuit, heure à laquelle on allumait les feux pour préparer les aliments. Diodore de Sicile fait mention de cet usage à l'occasion de la guerre entre Eumène et Antigone.

r et de force, ils coururent se ranger en bataille. nnibal forma son armée en phalange, sur une seule ne, à un mille en avant de son camp. Il plaça les Gau- au centre, et mit sur les flancs les Espagnols et les icains, vieilles troupes dans lesquelles il avait la plus nde confiance. La cavalerie, qui, comme nous l'avons , s'élevait au moins à 10,000 hommes, fut partagée les ailes; enfin les éléphants furent placés devant les pagnols et les Africains. Pour couvrir ces dispositions, pour se donner le temps de les achever, Annibal en- ya en avant ses troupes légères et ses frondeurs ba- res au nombre de 8,000 : leur attaque força l'ennemi alentir sa marche.

Autant qu'on peut le conjecturer, d'après les circon- nces qui précédèrent et suivirent le combat, le camp Annibal était situé à une lieue au moins au delà de la ébie, sa ligne de bataille à un mille en avant de son mp : en effet, Sempronius, après avoir passé la Tré- e, aura dû marcher le plus possible, pour ne pas être rcé d'accepter la bataille sur le bord même de cette rière. C'est d'ailleurs ce que l'on peut conclure du te de Tite-Live, qui dit qu'après la déroute cet obs- cle empêcha seul les ennemis de poursuivre plus loin fuyards[1]; donc les Carthaginois avaient alors déjà it assez de chemin.

Les tacticiens modernes, qui ont décrit l'ordre de ba- ille d'Annibal, y ont ajouté des conjectures qu'il est n de faire connaître. Selon quelques-uns, ce général rait entremêlé des pelotons de tirailleurs à sa cavale- e, pour la protéger contre les avant-coureurs de l'en- emi; d'autres ont pensé que, pour faire paraître son

[1] «Finis insequendi hostis Pœnis flumen Trebia fuit. (Tit. Liv., I, 56.)

l'infanterie légionnaire, seule désormais pour résister à toutes les forces de l'ennemi; mais ce qui acheva de l'ébranler, ce fut l'apparition de Magon, qui, sortant tout à coup de l'embuscade avec ses 2,000 hommes, se mit à charger vigoureusement sur les derrières. Tout espoir fut alors perdu pour les Romains : ils avaient la rivière à dos, Annibal en tête, et l'ennemi de tous côtés. Dans cette extrémité, 10,000 légionnaires prirent une résolution désespérée: serrant courageusement leurs rangs, ils se firent jour au travers des ennemis, qui, pressés d'achever la victoire, ne voulurent point diviser leurs forces pour les poursuivre. Ces braves, faisant ensuite un long circuit, gagnèrent les hauteurs, remontèrent la Trébie, et, ayant eu le bonheur de trouver un gué, se réfugièrent à Plaisance [1].

Il faut, pour se rendre compte de ce mouvement hasardeux, se souvenir qu'Annibal avait formé son centre avec les Gaulois cisalpins. C'était ce qu'il avait de moins bon dans son armée : en effet, ils n'étaient pas faits à la tactique carthaginoise, et ils ne pouvaient avoir une pleine confiance dans un chef qu'ils avaient à peine eu le temps de connaître; ils étaient d'ailleurs peu en état de résister aux Romains, qui, après les avoir souvent vaincus, avaient fini par les subjuguer. Déjà ils n'avaient soutenu que faiblement la première charge, et ils étaient fortement ébranlés, lorsque les 10,000 légionnaires entreprirent de les enfoncer. Cette circonstance de la bataille me fait douter qu'il y eût une réserve de 8,000 Baléares, ainsi que l'a supposé Guischardt, car cette réserve se serait

[1] Les Français, sous les ordres de Macdonald, firent sur ces mêmes bords de la Trébie, et à peu près sur le même champ de bataille, des prodiges de valeur, du 17 au 20 juin 1799, contre l'armée russe commandée par Souvarow, qui réussit pourtant à leur arracher la victoire.

précisément trouvée en position de refouler les 10,000 légionnaires, et de les enfoncer à leur tour.

Le reste des Romains chercha son salut dans la fuite. La plupart tombèrent sous le fer des Numides, ou furent écrasés par les éléphants; plusieurs se noyèrent en essayant de passer la Trébie; enfin les deux tiers de cette belle armée furent pris ou tués. Scipion fit tout ce qu'il put pour en sauver les débris : il réunit les fuyards, se dirigea en diligence vers l'ancien camp qu'il avait quitté lors de la défection des Gaulois, et y prit position, tandis que l'on faisait à la hâte quelques radeaux pour passer la rivière; enfin, il profita de l'obscurité de la nuit pour effectuer ce passage, et se retirer à Plaisance. Le temps était si mauvais, que les Carthaginois ne s'aperçurent pas de ce mouvement; ou peut-être étaient-ils tellement saisis de froid, et tellement fatigués, qu'ils refusèrent de prendre les armes de nouveau.

Les pertes d'Annibal ne furent pas considérables, et tombèrent principalement sur les auxiliaires gaulois. Il est hors de doute que le désastre de l'armée romaine fut principalement causé par l'imprudence de Sempronius, qui fit prendre à ses soldats un bain glacé au moment de les mener au combat. Florus fait à ce sujet un rapprochement ingénieux: « Des guerriers du Midi, dit-il, des hommes venus d'un climat brûlant, ont été assez rusés pour nous vaincre à l'aide de nos propres frimas [1]. »

Suivant Polybe, Annibal perdit à cette bataille tous ses éléphants, à l'exception d'un seul, qui lui servit plus tard de monture pour traverser les marais de l'Étru-

[1] « Callidissimi hostes, frigidum et nivalem nacti diem... homines a meridie et sole venientes, nostra nos hieme vicerunt. » (Flor., II, 6.)

rie[1]. Ce ne furent pas seulement les armes des Romains qui causèrent la perte de ces animaux; mais la pluie glacée et la brume qui régnait pendant l'action, et qui se prolongea les jours suivants. Ces intempéries firent périr un grand nombre de chevaux, à plus forte raison devaient-elles avoir une funeste influence sur des animaux organisés pour vivre sous le ciel d'Afrique. Suivant Tite-Live, 8 éléphants auraient survécu à la bataille de la Trébie; 7 auraient péri au printemps suivant, dans les gorges des Apennins, et il n'en serait resté qu'un seul, qui aurait, comme nous l'avons dit, servi de monture à son maître dans les marais de l'Étrurie[2]. De tout cela il résulte que ces animaux, dont la conduite, depuis l'Espagne jusqu'en Italie, avait coûté tant de peine et tant de dangers au général carthaginois, ne lui servirent que dans une seule occasion où l'on pourrait même contester qu'ils aient contribué essentiellement à la victoire.

Afin de terminer ce qui se rattache à cette journée, j'ajouterai que, quelques jours plus tard, les Carthaginois essayèrent de forcer les quartiers de Scipion près de Plaisance, mais qu'ils furent repoussés avec perte, et qu'Annibal y fut blessé. Quant à Sempronius, il eut le bonheur d'échapper aux partisans qui battaient la campagne, et d'arriver à Rome, où la gravité des circonstances réclamait au moins la présence d'un consul. Il rejoignit ensuite son collègue, et tous deux mirent leurs troupes en quartier d'hiver à Plaisance et à Crémone[3].

[1] Polyb., III, 74, 79. C'est à cette manière dont Annibal traversa ces marais que fait allusion ce vers si connu de Juvénal :

« Quum Gætula ducem portaret bellua luscum. »
(*Sat.*, X, 158.)

[2] Tit. Liv., XXI, 58; XXII, 2.

[3] Polyb., III, 65, 75, 79. — Flor., II, 6. — Tit. Liv., XXI, 38, 45, 58; XXII, 2; XXVIII, 39. — Corn. Nep., *Hannibal*. — Frontin., *Stra-*

Aux batailles de Trasimène et de Cannes, Annibal n'avait point d'éléphants. Nous venons de voir comment il avait perdu ceux qu'il avait amenés de l'Espagne; pour en faire venir de nouveaux de Carthage, il fallait qu'il s'assurât la possession d'un port sur la côte d'Italie. Il tenta dans ce but un coup de main contre Naples. Cette entreprise ne réussit point; mais il en fut dédommagé par l'acquisition de Locres, que lui livrèrent les habitants [1]. Ce fut là, sans doute, que débarquèrent les premiers éléphants que le général carthaginois reçut de l'Afrique.

Magon avait porté à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes : le gouvernement, dans la joie qu'il en ressentit, décida qu'un renfort de 4,000 cavaliers numides et de 40 éléphants serait immédiatement envoyé au vainqueur, avec une somme considérable. En effet ce convoi ne tarda pas à arriver, car peu de temps après nous voyons Annibal investir avec des éléphants la place de Casilinum. Le sénat de Carthage chargea ensuite Bomilcar de faire voile pour l'Italie avec d'autres troupes et d'autres éléphants. Cet officier, ayant débarqué à Locres, remit à Hannon ses éléphants et ses troupes; et celui-ci les conduisit aussitôt à Annibal, qui se trouvait aux environs de Capoue. Ce fut alors que le général carthaginois essaya de s'emparer de la place de Nole; mais il fut repoussé par le préteur Marcellus, et perdit 6,000 hommes et 6 éléphants, dont 2 tombèrent vivants au pouvoir des Romains [2].

tag., II, 5, n. 23. — Appian., *Bell. Annibal.*, VI, VII. — Folard, *Comment. sur Polyb.*, t. IV, lib. III. — Guischardt, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, t. I, chap. 6. — Guillaume de Vaudoncourt, *Campagnes d'Annibal en Italie.* Voyez d'ailleurs la note E, à la fin du volume.

[1] Tit. Liv., XXIII, 5, 30; Sil. Italic., *Punicor.*, XII, vers. 27., sqq.

[2] Tit. Liv., XXIII, 18, 41, 46. — Plutarch., *Marcell.*

Il perdit encore 3 de ces animaux dans la tentative qu'il fit, la sixième année de la guerre, pour forcer les Romains à lever le siége de Capoue. Les éléphants figurèrent de nouveau dans le combat qu'il livra près de *Numistron* au consul Marcellus [1]. Le consul Néron lui en tua 4 et lui en prit 2 à l'affaire de *Grumentum;* enfin, nous verrons plus loin [2] que les Carthaginois en perdirent encore 5 à la bataille de *Canusium*, et 15 à celle du *Métaure.*

Cette dernière bataille répandit la consternation en Afrique; car elle donnait aux Romains la possibilité de disposer de leurs forces, et d'attaquer à leur tour Carthage au cœur de sa domination. Les Carthaginois résolurent, pour détourner ce danger, de faire une diversion dans la haute Italie, et ils en confièrent le commandement à Magon, le frère d'Annibal. Celui-ci passa immédiatement aux îles Baléares, y organisa une armée de 12,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux, et fit voile vers les côtes de la Ligurie. Il n'était point attendu dans ces parages: il surprit donc facilement Gênes, Albenga et Savone, puis il parvint, avec l'argent dont il était abondamment pourvu, à grossir son armée d'un grand nombre de Gaulois cisalpins. Peu après, son gouvernement lui fit encore parvenir 6,000 hommes, 800 chevaux et 7 éléphants, et le pressa de marcher sur Rome pour empêcher le départ de Scipion, qui déjà faisait ses préparatifs pour porter la guerre en Afrique [3]. Magon devait donc renouveler sur une plus petite échelle la tentative d'Asdrubal; mais son entreprise devait échouer comme celle de son frère.

[1] Tit. Liv., XXVII, 2, 42.

[2] Le récit de ces deux batailles trouvera sa place au chap. IX du livre II.

[3] Tit. Liv., XXVIII, 36, 46. — XXIX, 4.

A la nouvelle de son arrivée en Italie, le proconsul Cornélius Céthégus et le préteur Quintilius Varus s'avancèrent à grandes journées dans la haute Italie, pour s'opposer à sa marche. Ils l'atteignirent entre l'Adda et le Tésin, probablement à la hauteur de Plaisance, car nous ne pouvons indiquer plus exactement le lieu de cette rencontre.

Magon plaça ses éléphants en seconde ligne derrière la cavalerie, et ordonna à l'infanterie de commencer l'attaque : les Romains firent de même. On se battait avec acharnement, et des deux côtés on avait déjà perdu beaucoup de monde, lorsque Quintilius se mit à la tête de sa cavalerie et poussa vivement à l'ennemi. Magon démasqua alors ses éléphants et les fit avancer. L'apparition inattendue de ces animaux, leurs cris, leur odeur, firent reculer les chevaux de Quintilius, et son mouvement n'eut pas de succès [1]. Les cavaliers, emportés par leurs chevaux, étaient poursuivis par les Numides; les éléphants portaient en même temps le ravage dans l'infanterie; enfin la déroute paraissait inévitable, lorsque les hastaires de la onzième légion prirent courageusement la résolution de s'avancer en masse, et de lancer leurs piques tous à la fois sur ces quadrupèdes. Quatre tombèrent morts sur la place, les autres se retournèrent furieux contre les rangs de l'armée carthaginoise; enfin une légion de réserve arriva sur le terrain, et obligea l'ennemi à battre en retraite. Magon, qui combattait au premier rang, fut blessé grièvement, et on fut obligé de l'emporter : alors ses troupes se dé-

[1] « Mago ad primum equitum motum paratos elephantos extemplo in prælium induxit, ad quorum stridorem odoremque et adspectum territi equi, vanum equestre auxilium fecerunt. » Tit. Liv. xxx, 18.)

bandèrent, et la victoire resta aux Romains. Cette bataille fut la dernière que les Carthaginois livrèrent en Italie, et, par une coïncidence singulière, elle se donna à peu près au même endroit où la guerre avait commencé quinze ans auparavant.

Pendant que ces événements se passaient en Italie, les éléphants figuraient aussi en Espagne à la suite des armées carthaginoises. Ils prirent part à l'une des premières batailles qui furent données sur les bords de l'Èbre, à celle où Asdrubal fut défait par les deux frères Publius et Cnéius Scipion. Tout ce que l'on sait sur cette bataille, c'est que le général carthaginois avait placé ses éléphants sur les ailes, et qu'ils furent entraînés dans la déroute par les Numides au commencement de l'action. L'année suivante, ces mêmes Scipions détruisirent ou dispersèrent trois armées carthaginoises sous les ordres d'Asdrubal, d'Amilcar et de Magon, et en différentes rencontres ils leur prirent 9 éléphants et leur en tuèrent 5 [1]. En résumé, dans tous les combats qui furent livrés cette année en Espagne, les Romains prirent ou tuèrent aux Carthaginois une cinquantaine d'éléphants [2]. La campagne suivante fut signalée par la bataille de *Munda*, où les deux généraux romains poursuivirent les ennemis jusqu'au pied de leurs retranchements, et leur tuèrent 39 éléphants à coups de pique [3]. Enfin, ils battirent encore, peu de temps après, une nouvelle armée commandée par Magon, auquel ils prirent 8 éléphants et en tuèrent 3 [4]. Mais ces pertes étaient bientôt réparées par les renforts que le gouvernement de Carthage avait soin d'envoyer en Espagne: Appien en cite un qui fut conduit par As-

[1] T. Liv., XXIII, 29, 49.

[2] Rollin, *Histoire romaine*, liv. XVI, § 3.

[3] « Pilis confixi », suivant l'expression de Tite-Live.

[4] Tit. Liv., XXIV, 42.

ubal, et dont la force était de 30 éléphants [1], et Tite-ve en mentionne un autre de 20 de ces animaux, qui riva en Espagne sous la conduite de Magon [2].

Scipion, envoyé en Espagne pour y remplacer son ère et son oncle, qui y étaient morts les armes à la ain, eut souvent à combattre les éléphants. L'an de ome 544, il gagna contre Asdrubal Barca, près de *Bé-la*, sur les frontières de la Bétique, une bataille où s animaux firent beaucoup de mal à leur propre ar-ée [3]. Le général carthaginois en se retirant fit passer s éléphants en tête, et se hâta de gagner le Tage. Quel-ues années plus tard, un autre Asdrubal, le fils de Gis-on, fut défait par ce même Scipion à la bataille d'*Élinge*, i il avait déployé 32 éléphants. Cette action ayant pré-nté quelques particularités qui méritent de fixer l'at-ntion des militaires, nous en rapporterons les circon-nces les plus importantes.

BATAILLE D'ÉLINGE.

(547 de Rome, 206 av. J. C.)

Asdrubal avait passé l'hiver en Lusitanie, et employé ette saison à refaire son armée. Il reparut au prin-mps dans la Bétique avec 60,000 hommes d'infanterie, 500 chevaux et 32 éléphants. Ces troupes étaient com-osées en partie d'Africains, en partie d'Espagnols; Ma-nissa, Syphax et Magon, officiers d'une valeur éprou-

[1] Appian., *Bell. hispan.*, XVI.

[2] Tit. Liv., XXIII, 32.

[3] « Addita trepidatione elephantorum, quos territos æque atque ostes timebant. » (Tit. Liv., XXVII, 18.)

vée, commandaient sous ses ordres. Scipion, qui venait de quitter ses quartiers de Tarragone, ne pouvait disposer que de 45,000 fantassins et de 3,000 chevaux. Il y avait même dans ce nombre beaucoup d'Espagnols sur la fidélité desquels il ne pouvait entièrement compter. Cependant il sentait la nécessité d'aller au-devant des ennemis pour les empêcher de faire de plus grands progrès. Il compta donc sur sa fortune, et, continuant sa marche, il vint camper en face d'Asdrubal, qui avait pris position près d'Élinge [1].

La possession définitive de l'Espagne devait être le prix de la victoire; les deux chefs désiraient d'ailleurs une action décisive, l'un comptant sur le nombre de ses troupes, l'autre se souvenant qu'il avait souvent battu les mêmes adversaires, quoique la disproportion des forces fût encore plus considérable. Ils ne tardèrent donc pas à faire sortir leurs armées et à les ranger en bataille, chacun en avant de son camp. Mais, aucun des deux partis ne se croyant assez fort pour s'éloigner de ses retranchements, cette parade fut répétée plusieurs fois de suite sans aucun résultat. Cependant ils eurent ainsi le loisir de s'observer, et de reconnaître mutuellement leurs dispositions. Asdrubal, qui rangeait toujours son armée sur une seule ligne, plaçait au centre les Africains, qui étaient l'élite de ses troupes; il formait ses ailes avec les Espagnols, qu'il couvrait d'un rang d'éléphants,

[1] Ville de la Bétique, dont il ne reste plus de trace. Polybe l'appelle Ἠλίγγα, dont Schweighauser a fait Ἰλίπα; Tite-Live la nomme *Silpia*. Appien dit que la bataille eut lieu près de *Carmona*, ce qui ne fait pas une grande différence ; quant à Frontin, il en parle sans se donner la peine d'indiquer le lieu où elle fut livrée. Je lui conserve le nom d'*Élinge*, adopté par Guischardt; il suffira, dans tous les cas, de savoir qu'elle eut lieu non loin de Séville.

et flanquait sa ligne avec sa cavalerie. Scipion mettait d'habitude les légions au centre, et les Espagnols aux ailes. On croyait donc dans les deux armées que le jour du combat les Romains se trouveraient en face des Carthaginois, et les Espagnols en face des Espagnols : chacun se préparait en conséquence à bien recevoir l'ennemi qui lui serait opposé.

Mais Scipion eut l'heureuse idée de tromper l'attente de ses adversaires, et de les jeter dans la perplexité au moment de l'action. Au jour où la bataille devait avoir lieu, il fit manger ses soldats de grand matin, et ordonna à la cavalerie et aux éclaireurs de se porter en avant et d'escarmoucher aux avant-postes; puis il fit sortir son armée, et la déploya, mais dans un ordre entièrement différent, c'est-à-dire qu'il mit les Espagnols au centre et les Romains sur les ailes. Il se proposait par ce changement plusieurs avantages : le premier, c'était de dérouter l'ennemi par une disposition inattendue; le second, d'opposer ses meilleures troupes aux plus faibles de son adversaire; enfin le troisième, d'attaquer par ses ailes et de refuser son centre.

Polybe regarde avec raison ce stratagème comme un de ceux qui font le plus d'honneur à Scipion : en effet, tout en se méfiant de ses auxiliaires, il avait trouvé le moyen d'en tirer parti, en les faisant parader pour contenir matériellement l'ennemi, tandis qu'il mettait en action les seules troupes sur lesquelles il pût compter. Ainsi, ces alliés douteux, qui auraient été pour tout autre capitaine au moins un embarras, devinrent entre ses mains un puissant moyen de victoire.

Cependant Asdrubal faisait sortir sa cavalerie pour repousser celle des Romains, et rangeait son armée en bataille. Il ne pouvait apercevoir les nouvelles dispositions prises par Scipion, le combat qui était engagé

entre les troupes légères des deux partis, et la poussière qui s'élevait dans la plaine, lui dérobant la vue de l'armée romaine; mais il devait naturellement penser que cette armée était rangée dans le même ordre que les jours précédents. Scipion s'était réservé le commandement de l'aile droite, et avait confié celui de la gauche à son lieutenant Silanus, avec lequel il avait concerté le plan de l'attaque. Lorsqu'il eut achevé son déploiement, il fit rentrer ses éclaireurs, et démasqua sa ligne. On sonna alors la charge des deux côtés; mais lorsque les armées furent arrivées à cinq cents pas l'une de l'autre, Scipion ordonna à son centre de ralentir sa marche, tandis que les deux ailes s'avanceraient obliquement et au pas accéléré sur les flancs de l'ennemi. Ce mouvement rapide et bien calculé réduisit à l'inaction le centre de l'armée d'Asdrubal, c'est-à-dire l'élite de ses troupes, qui n'osèrent s'avancer dans la crainte d'être prises en flanc par les ailes des Romains.

Pendant ce temps-là les troupes légères harcelaient les éléphants : plus féroces que de coutume, ces animaux leur firent d'abord beaucoup de mal; mais elles réussirent enfin à les rejeter sur le centre de l'armée cathaginoise, et ils y portèrent le désordre [1]. Polybe dit en effet positivement qu'en cette circonstance les éléphants firent autant de mal aux amis qu'aux ennemis [2]. Scipion et Silanus tombèrent alors en même temps sur les deux ailes d'Asdrubal. Elles leur disputèrent d'abord vigoureusement le terrain; mais enfin, rompues et sépa-

[1] «Elephanti tumultuoso genere pugnæ equitum velitumque et «levis armaturæ consternati, e cornibus in mediam aciem sese «intulerant.» (Tit. Liv., XXVIII, 15.)

[2] Τὰ μὲν θηρία, διὰ τῶν γροσφομάχων καὶ τῶν ἱππέων ἀκοντιζόμενα καὶ διαταραττόμενα πανταχόθεν, ἔπασχε μὲν κακῶς, ἔβλαπτε δ' οὐδὲν ἧττον τοὺς φίλους ἢ τοὺς πολεμίους. (Polyb., XI, 24.)

rées du corps de bataille, elles furent obligées de prendre la fuite. La cavalerie carthaginoise ne fut pas plus heureuse, car Asdrubal, toujours menacé par le corps de bataille des Romains, n'osait affaiblir son centre pour renforcer ses ailes. Lorsqu'il se vit dégarni des deux côtés, il craignit d'être tourné, et battit en retraite avec ses Africains, qui n'avaient pas pris de part au combat. Il espérait pouvoir s'en servir pour protéger le ralliement de son armée; mais Scipion le serra de près, et il n'eût pas échappé à une destruction totale, sans un orage effrayant qui s'éleva tout à coup, et sans une pluie battante qui détrempa le terrain et obligea les deux armées à regagner leurs camps. Cependant Scipion rejoignit les Carthaginois quelques jours après, et il acheva de les tailler en pièces: tous leurs éléphants furent tués, à l'exception de 8, qui tombèrent vivants en son pouvoir[1].

La bataille d'Élinge fut la dernière que les deux peuples rivaux se livrèrent en Espagne. Asdrubal, après sa défaite, quitta le pays, et en laissa la libre possession à Scipion.

Les Carthaginois conduisirent aussi des éléphants en Sicile pendant la seconde guerre punique. Himilcon en débarqua 12 dans cette île, au commencement des hostilités. Plus tard Marcellus défit Hannon aux environs d'Agrigente et lui en prit 8, qu'il fit transporter à Rome pour servir d'ornement à son triomphe[2].

[1] Polyb., XI, 22, 23, 24. — Tit. Liv., XXVIII, 14, 15, 16. — Appian., *Bell. hispan.*, 25, 26, 27, 28. — Frontin., *Stratag.*, II, 3. Folard, *Comment. sur Polybe*, t. VI, chap. 5. — Guischardt, *Mém. milit.*, t. I, chap. 11.

[2] Tit. Liv., XXIV, 35; XXV, 41.

Mais l'exemple le plus remarquable que l'on puisse citer de l'emploi des éléphants pendant cette période, c'est celui que présenta la bataille de Zama. Nous allons résumer les principales circonstances de ce grand événement; mais auparavant nous ne saurions nous empêcher de faire une réflexion : c'est que le déploiement considérable d'éléphants que firent les Carthaginois pendant la seconde guerre punique ne leur fut pas d'une grande utilité, et qu'ils remportèrent leurs plus belles victoires sans le secours de ces animaux. Nous avons vu en effet qu'ils n'en avaient ni à Trasimène ni à Cannes. Leurs plus grandes défaites, au contraire, telles que celles de Bécula, de Canusium, d'Agrigente, d'Élinge, du Métaure, de Zama, furent signalées par l'intervention des éléphants.

BATAILLE DE ZAMA.

(551 de Rome, 202 av. J. C.)

Le passage de Scipion en Afrique, et la destruction des deux camps d'Asdrubal et de Syphax, avaient répandu la consternation dans Carthage. Le gouvernement se hâta de rappeler Annibal et son armée : c'était le seul général, c'étaient les seules troupes, sur qui l'on pût fonder encore quelque espérance. Annibal n'obéit qu'avec répugnance à cet ordre, et le regret de quitter une terre qui avait été le théâtre de ses triomphes aigrit considérablement son caractère. Des massacres, des incendies, signalèrent les derniers temps de son séjour en Italie; enfin, quand il eut mis à la voile, ses regards se tournèrent avec douleur vers ce rivage où tant de rêves de gloire et de vengeance l'avaient retenu pendant les plus belles années

sa vie[1]. Arrivé en Afrique, il grossit son armée de s les soldats qui avaient échappé aux dernières dé- es, et se mit en marche pour aller attaquer Scipion, rs campé aux environs de *Zama,* ville de l'intérieur, inq journées de Carthage.

C'était là que devait se décider la question de l'empire la terre. Cette grande considération et la possibilité succomber dans la lutte se présentèrent à l'esprit du néral carthaginois, et le déterminèrent à essayer la e des négociations, avant de risquer un combat qui uvait livrer sa patrie à la merci du vainqueur. Il était illeurs curieux de voir le grand homme qui remplis- t le monde de sa renommée, et avec lequel il était ap- lé à se mesurer. Une entrevue fut proposée et accep- , et ces deux grands capitaines se rencontrèrent près la petite ville de *Nadagara,* qui n'était pas éloignée s deux armées.

Les détails de cette mémorable conférence sont assez nnus : Annibal laissa peut-être trop voir qu'il n'avait s la même confiance dans son étoile. Scipion blessa r des récriminations la fierté carthaginoise ; il parla homme qui ne voulait pas perdre l'occasion d'abais- pour toujours la rivale de sa patrie. Enfin, ils se sé- rèrent avec aigreur, résolus plus que jamais d'en ap- ler à leurs épées[2].

On était alors au milieu du mois d'octobre : le lende- in, au point du jour, les Romains et les Carthaginois

[1] Eutrop., *Breviar.,* III, 21. — Tit. Liv., XXX, 20. — Silius Itali- fait une peinture pathétique de ce départ d'Annibal, *Punic.,* I, 184, sqq.

[2] Pour les circonstances qui précédèrent la bataille de Zama, on ut consulter, outre les auteurs que nous venons de citer, Polyb., 5, 7, 9. — Polyæn., *Stratag.,* VIII, 16. — Appian., *Bell. punic.,* IX, XL. — Valer. Maxim., III, 7, n. 1.

étaient rangés en bataille. Nous manquons de renseignements précis sur la force des deux armées. Polybe, qui aurait pu le mieux nous éclairer, est incomplet à cet égard, et Tite-Live n'en parle que vaguement. Néanmoins, en réunissant toutes les indications que l'on peut recueillir, on voit qu'Annibal avait au moins 40,000 fantassins, 10,000 cavaliers et 80 éléphants. Scipion, de son côté, avait quatre légions au complet, 1500 chevaux italiens; un grand nombre de volontaires et de vétérans l'avaient suivi de Sicile; et Masinissa lui avait amené 6,000 chevaux numides et 4,000 hommes de troupes légères. Les Carthaginois étaient donc supérieurs en nombre; mais la composition de l'armée romaine était bien plus avantageuse, car on y voyait plus d'homogénéité, et les étrangers n'y entraient que pour une faible proportion. Dans l'armée d'Annibal, au contraire, les Carthaginois étaient loin d'être les plus nombreux. La plus grande partie des troupes qui la composaient étaient des mercenaires espagnols, maures, gaulois, macédoniens, baléares, italiens, entre lesquels il ne pouvait y avoir ni l'accord ni la confiance qui régnaient dans les rangs des Romains. Cette circonstance eut une grande influence sur le résultat de la journée.

Le lieu où l'action allait se passer était une plaine découverte. Annibal, qui voulait être prêt à tout événement, forma son infanterie sur trois lignes, afin de pouvoir au besoin rétablir le combat. Dans la première il mit les Gaulois, les Espagnols, les Maures et les Liguriens; la seconde était composée de Carthaginois, d'Africains, et d'un reste de Macédoniens fournis jadis par Philippe. Ces deux lignes, dont chacune comptait 12,000 hommes, étaient à peu de distance l'une de l'autre. La troisième, placée à cent cinquante pas derrière la seconde, était plus forte, et débordait les deux autres à droite et à

gauche. Annibal l'avait formée presque en totalité avec les vieilles bandes italiennes qui s'étaient dévouées à sa fortune. Il répartit ensuite sa cavalerie sur les ailes, de sorte que les Carthaginois formaient l'extrême droite et les Numides la gauche. Quant aux éléphants, après les avoir équipés et parés de la manière la plus propre à inspirer de la terreur [1], il les rangea sur une seule ligne en avant du corps de bataille.

Scipion observa attentivement ces dispositions, et comprit immédiatement ce qu'il avait à redouter de ce grand nombre d'éléphants, qui pouvaient charger tous à la fois son armée, et la traiter comme avait été autre fois traitée celle de Régulus : il ne se trompait pas, car tel était en effet le projet de l'ennemi. Pour prévenir ce malheur, il rangea d'abord ses légions sur trois lignes d'après l'ordonnance romaine ; mais au lieu de placer les manipules de la seconde ligne vis-à-vis les intervalles de la première, et ainsi de suite, il les mit tous à la file, les uns derrière les autres, en laissant les intervalles entièrement ouverts, de la tête à la queue. C'étaient comme autant de couloirs dans lesquels il se proposait de recevoir les éléphants pour les pousser sur les derrières. Cela fait, il forma son aile droite avec les cavaliers numides commandés par Masinissa, et son aile gauche avec la cavalerie italienne sous les ordres de Lélius, son questeur et son ami.

Pour dérober à l'ennemi la connaissance de ces dispositions, et donner à sa ligne l'apparence de la continuité, il masqua les intervalles avec des vélites et des tirailleurs auxquels il avait ordonné de fondre sur les éléphants, aussitôt qu'ils les verraient s'avancer : ces troupes

[1] « Annibal, ad terrorem, primum elephantos (octoginta autem erant, quot nulla unquam in acie ante habuerat) instruxit. » (Tit. Liv., xxx, 33.)

devaient d'ailleurs, si elles étaient repoussées, trouver une retraite assurée, soit derrière la réserve, soit dans les espaces laissés entre les lignes, et de là harceler les éléphants qui se seraient introduits dans les intervalles des manipules [1]. Le grand avantage de cette disposition, c'était que les éléphants, une fois engagés dans ces passages (*viæ*), pouvaient être regardés comme perdus, car ils se trouvaient sous le coup de tous les traits qui leur arrivaient de deux côtés à la fois. Une partie de ces troupes légères étaient armées de longues piques, d'autres avaient des javelots de trois pieds, lourds et bien ferrés, qu'ils lançaient, dit Appien, avec autant de force qu'on aurait pu le faire avec une machine. On leur avait aussi distribué de grosses serpes et des haches, pour couper les jarrets aux éléphants.

Lorsque tout le monde fut à son poste, les deux généraux allèrent se placer, avec quelques escadrons d'élite, au centre de leurs réserves. Il paraît que ce furent les Romains qui donnèrent le signal du combat, et qu'aussitôt les Numides se mirent à escarmoucher entre les deux armées. Ce premier engagement fut suivi d'une charge générale des éléphants, escortés d'une nuée de tirailleurs qui devaient les protéger contre les troupes légères de l'armée romaine. Le bruit des trompettes, les cris, et le cliquetis des armes, que Scipion avait fait

[1] «Vias patentes inter manipulos antesignanorum velitibus (ea «tunc levis armatura erat) complevit, dato præcepto ut ad im«petum elephantorum, aut post rectos refugerent ordines, aut in «dextram lævamque discursu applicantes se antesignanis, viam «qua irruerent in ancipitia tela belluis darent.» (Tit. Liv., xxx, 33.) «Intervalla velitibus complevit,» dit Frontin, en décrivant cette bataille, «ne interluceret acies.» (*Stratag.*, II, 3, 16.) Le mot *interlucere* était technique, dans l'ordonnance romaine, pour désigner toute solution de continuité dans les rangs.

augmenter à dessein, effrayèrent ceux de ces animaux qui venaient de la gauche, et les firent reculer sur les Numides, qu'ils mirent en désordre. Masinissa, posté vis-à-vis, profita de ce moment pour charger cette aile, la renversa, et la poursuivit au loin dans la campagne. Cependant la plus grande partie des éléphants était aux prises avec les vélites, qui s'étaient portés à leur rencontre : ces troupes légères les avaient rudement reçus, mais aussi elles en étaient fort maltraitées. Ce fut avec une peine extrême qu'elles parvinrent à en engager quelques-uns dans les intervalles, ou à les pousser parallèlement au front de bataille, pour les faire écouler par les ailes. Bientôt elles se trouvèrent dans l'impossibilité de résister sur tous les points à ces animaux, qui les assaillaient de tous côtés; le combat commençait à prendre une tournure alarmante; plusieurs parties de la ligne étaient forcées, les vélites cédaient le terrain, et les éléphants renversaient les manipules, et répandaient la consternation dans les légions. Scipion accourut alors avec son escorte et une partie de la cavalerie de Lélius; mais les chevaux italiens, effrayés à la vue des éléphants, se jetèrent pêle-mêle dans les rangs de l'infanterie, et augmentèrent la confusion. La situation était critique; Scipion sentit qu'il fallait une de ces résolutions hardies qui commandent à la fortune et changent la face des combats : il ordonna à ses cavaliers de mettre pied à terre, e fit autant lui-même, et, saisissant le javelot d'un légionnaire, il courut sur le premier éléphant qui se trouva à sa portée, et lui plongea son arme dans la poitrine. Cet exemple d'intrépidité entraîna tout le monde : officiers et soldats se jetèrent en masse sur les éléphants, en tuèrent plusieurs, et parvinrent enfin à chasser les autres hors du champ de bataille.

Lélius réunit alors sa cavalerie, et chargea celle des

Carthaginois qui était à l'aile droite. Elle ne lui opposa qu'une faible résistance; il la culbuta et la poursuivit au loin dans la plaine. Les temps étaient passés où la cavalerie carthaginoise pouvait par sa supériorité décider de la victoire: à force de persévérance, les Romains étaient parvenus à former des escadrons aussi bons que ceux de leurs adversaires.

La cavalerie s'étant éloignée, et la fuite des éléphants ayant laissé le terrain libre, c'était à l'infanterie à décider du sort de la journée. Les hastaires s'avancèrent en poussant le cri de guerre et en frappant leurs boucliers; la première ligne des Carthaginois, qui, comme nous l'avons dit, était composée d'étrangers, les reçut en lançant sur eux une grêle de traits; puis les deux lignes donnèrent tête baissée l'une contre l'autre. Les étrangers l'emportaient par leur agilité et par leur obstination à revenir à la charge; les légionnaires les pressaient de leur masse et du poids de leurs armes, sans cependant pouvoir les enfoncer. Enfin Scipion fit avancer la seconde ligne au secours de la première, et donna ainsi l'avantage à ses troupes. Dès cet instant les étrangers ne disputèrent plus le terrain que dans l'espoir d'être également soutenus par les Carthaginois et les Africains de la seconde ligne; mais ceux-ci, soit frayeur, soit mauvaise volonté, ne bougèrent pas, et laissèrent tailler en pièces leurs camarades. Alors ces malheureux, se croyant trahis, se retournèrent sur la seconde ligne, qui, de son côté, les reçut à la pointe de l'épée, et Annibal eut la douleur de voir ses soldats s'entretuer. Tous les efforts qu'il fit pour les séparer furent inutiles, et bientôt cette partie du champ de bataille ne présenta plus que des monceaux de cadavres.

Dans ce conflit désespéré, les étrangers furent ceux qui souffrirent le plus, pressés comme ils l'étaient par

les Romains, et repoussés par les Carthaginois. Le seul parti qui leur restait pour échapper à la boucherie, c'était de se frayer un passage à travers la seconde ligne : ils réussirent à le faire, et cette ligne ainsi morcelée ne fut plus en état de tenir tête aux Romains, qui, encouragés par un premier succès avançaient en bon ordre. Elle était à demi vaincue, lorsqu'elle eut à soutenir le choc des hastaires et des princes. Après avoir opposé quelque résistance, elle se jeta sur la troisième ligne, et peu s'en fallut que cette réserve, sur laquelle Annibal fondait son dernier espoir, ne fût entraînée dans la déroute. Heureusement qu'il fit croiser les piques contre es fuyards, qui, ne trouvant aucune issue, se débandèrent des deux côtés.

La première et la seconde ligne de l'armée carthagi-ıoise ayant été mises hors de combat, il ne restait plus que la troisième, qui était aussi la plus redoutable, soit par sa composition, soit par sa force, qui s'élevait à peu près à 20,000 hommes. Nous avons dit que cette ligne était composée des vieilles bandes italiennes qui s'étaient attachées à la fortune d'Annibal. Les Romains, qui s'avançaient de l'autre côté, étaient peut-être aussi nombreux ; mais les hastaires, en soutenant le choc des deux ignes ennemies, avaient fait des pertes, et il aurait été mprudent de les exposer seuls à la phalange d'Annibal, qui était encore dans son intégrité. Pour rendre la partie égale, Scipion fit serrer les manipules des hastaires, et, par un double mouvement de flanc, il fit avancer sur es deux ailes les princes, qui avaient formé la seconde igne. De la même manière, il porta à l'extrémité de ce ouveau front les triaires, troupe d'élite éminemment ropre à fortifier les ailes. Par cette évolution simple et ien calculée, il prévint le danger d'être débordé, et se onna l'avantage d'une ligne aussi continue que celle de

l'ennemi. Les intervalles étaient d'ailleurs devenus inutiles, puisque les éléphants avaient été chassés du champ de bataille.

Il restait cependant encore une difficulté, c'était d'avancer en ordre sur un terrain encombré de morts, de blessés, de chevaux, d'éléphants, résultat du carnage qui avait eu lieu depuis le commencement de l'action. Scipion fit donc déblayer le sol à la hâte, puis il se porta vivement sur l'ennemi. Le combat recommença alors avec une nouvelle ardeur. Tout était égal de part et d'autre : la discipline, la langue, les armes. Une haine implacable animait d'un côté les transfuges italiens, de l'autre les Romains; point de salut à espérer, point de quartier pour les vaincus [1]. On se battit longtemps avec l'acharnement du désespoir, et la victoire était encore en suspens, lorsque l'on aperçu au loin les étendards de Lélius et de Masinissa, qui revenaient de la poursuite de la cavalerie. Leur retour décida l'issue de la bataille. Les Carthaginois, attaqués de tous côtés, perdirent courage et cédèrent à la fortune. 20,000 restèrent sur le champ de bataille, et il y en eut autant de pris; 11 éléphants tombèrent vivants au pouvoir des vainqueurs; tous les autres périrent dans l'action. Les Romains n'achetèrent ce grand succès que par la perte de 2,000 hommes.

Annibal, voyant que tout était perdu, profita du tumulte pour se sauver avec une escorte de cavalerie. Masinissa, qui l'aperçut, se mit à sa poursuite, et, quoique blessé, il le suivit longtemps, espérant couronner ses exploits en se rendant maître de la personne de ce

[1] «Hic novum de integro prælium ortum est : quippe ad veros «hostes perventum erat, et armorum genere, et usu militiæ, et «fama rerum gestarum, et magnitudine, vel spei, vel periculi pa«res.» (Tit. Liv., *loc. cit.*)

grand capitaine; mais la nuit arriva à propos pour protéger la fuite du général carthaginois. Il y avait dix-sept ans que cet implacable ennemi des Romains leur avait jeté le gant sous les murs de Sagonte[1].

Telle fut l'issue de la bataille de Zama, de ce grand drame dont le premier acte fut le combat des éléphants et de la cavalerie, le second l'attaque des deux premières lignes, et le troisième celle des réserves et la déroute. L'action fut longue et la victoire vivement disputée, car les deux armées avaient paru sur le champ de bataille au lever du soleil, et Annibal ne réussit à se sauver qu'à la faveur de la nuit. Les deux généraux y déployèrent les plus grands talents; on dit même que, plus tard, en parlant de cette journée, ils se rendirent mutuellement justice[2]. Et cependant il serait difficile de citer une occasion où l'on ait mieux vu combien le hasard a de part au succès des batailles; car la victoire ne fut réellement décidée que par le retour de Lélius et de Masinissa, retour qui était entièrement indépendant des calculs des deux généraux, et qui, s'il avait eu lieu un peu plus tard, n'aurait peut-être pas amené le même résultat.

Suivant le chevalier de Folard, Scipion aurait, dans cette bataille, formé ses légions par cohortes. Tite-Live et Frontin disent positivement le contraire[3]. En effet, il

[1] Polyb., xv, 9, 10, 16. — Tit. Liv., xxx, 32, 33, 34, 35. — Appian., *Bell. punic.*, 40, 42, 44, 46. — Frontin., *Stratag.*, II, 3, n. 16. — Diodor. Sicul., Fragm., lib. XXVII. — Salmas., *de Re milit. Romanor.*, cap. 2, 3. — Folard, *Comment. sur Polybe*, t. VI. — Guischardt, *Mém. milit.*, t. I, chap. 12. — Guillaume de Vaudoncourt, *Campagnes d'Annibal*, t. III.

[2] « Constat utriusque confessione, nec melius instrui aciem, nec « acrius potuisse pugnari. Hoc Scipio de Annibalis, Annibal de Sci- « pionis exercitu prædicaverunt. » (Flor., *Epitom.*, II, 6.)

[3] Nous avons cité plus haut, page 198, le passage de Tite-Live;

était de l'intérêt du général romain de multiplier les intervalles pour donner passage aux éléphants, et la formation par cohortes eût produit précisément l'effet contraire. Il est d'ailleurs certain que jusqu'au temps de Marius les Romains déployèrent toujours les légions par manipules. Ce général fut le premier qui adopta la formation par cohortes; il fut imité en cela par César, dont l'exemple fit règle dans l'ordonnance romaine. Ce fut seulement à partir de ce grand capitaine, que la cohorte fut généralement substituée au manipule, comme base de formation [1].

On ne vit point d'éléphants dans les armées des Carthaginois, pendant la troisième guerre punique. Par le traité qui avait mis fin à la guerre précédente, ils avaient été forcés de livrer aux Romains tous ceux de ces animaux qui étaient restés en leur pouvoir, et ils s'étaient engagés à n'en plus entretenir à l'avenir [2]. Lorsque ensuite ils se virent menacés d'une ruine totale, il ne leur restait plus assez de temps pour réorganiser ce service. Cernés de tous côtés par les Romains, ce fut à peine s'ils purent pourvoir à la hâte à la défense de la capitale.

voici celui de Frontin : «Nec continuas construxit cohortes, sed «manipulis inter se distantibus spatium dedit, per quod elephanti «ab hostibus acti facile transmitti sine perturbatione ordinum «possent.» (*Stratag.*, II, 3, n. 16.)

[1] Cette question a été traitée à fond par Saumaise, dans son traité *de Re militari Romanorum*.

[2] Nous reviendrons sur ce fait à la fin du chapitre I du livre II.

CHAPITRE XI.

Les rois d'Afrique adoptent l'usage des éléphants. — *Masinissa*, *Gulussa*, *Micipsa* en fournissent aux Romains. — *Jugurtha* oppose en vain ces animaux aux armées de la république. — Pompée défait le Numide *Hiarbas* et s'empare de ses éléphants. — *Juba*, roi de Mauritanie, s'allie aux ennemis de César. — Prise de tous ses éléphants à la bataille de *Thapsus*. — Réflexions sur ces événements.

Les rois d'Afrique, soit qu'ils fussent alliés ou ennemis de Carthage, suivirent l'exemple de cette république, et adoptèrent l'usage des éléphants de guerre. Ils en formèrent des dépôts qu'ils entretenaient, comme les Carthaginois, au moyen des chasses, ou par la traite avec les contrées de l'intérieur. *Masinissa*, ce fidèle allié de Rome, avait toujours à son service un train d'éléphants, et il en fournit souvent aux armées romaines. On sait qu'il en envoya 10 au consul Q. Flamininus pendant la guerre contre Philippe, roi de Macédoine [1]; qu'il en offrit 20 au sénat pour combattre Antiochus [2]; qu'il en fournit 22 à l'armée romaine envoyée en Grèce pour envahir les États de Persée [3]; et qu'il en fit passer 10 autres en Espagne au consul Fulvius Nobilior, qui faisait la guerre aux Numantins [4]. Quelques années plus tard, le jeune Scipion, alors simple tribun dans l'armée d'Espagne, alla le trouver pour lui demander encore des éléphants; il en obtint et les amena à son général [5]. Enfin, pendant la troisième guerre punique, *Gulussa,*

1 Tit. Liv., XXXII, 27.
2 *Id.*, XXXVI, 4.
3 *Id.*, XLII, 62.
4 Appian., *Bell. hispan.*, XLVI.
5 *Id.*, *Bell. punic.*, LXXI, LXXII.

fils de Masinissa, arriva au camp romain avec un train d'éléphants dont on tira un grand parti contre les Carthaginois [1]. Ainsi, le roi de Numidie avait été pendant sa longue carrière le pourvoyeur d'éléphants des Romains. Son exemple fut suivi par *Micipsa*, son fils et son successeur. Nous savons en effet que celui-ci envoya 12 de ces animaux à Scipion Emilien sous les murs de Numance, et 10 au proconsul Fabius Servilianus, qui faisait la guerre à Viriathe [2].

Mais les princes africains ne donnèrent pas toujours leurs éléphants aux Romains ; ils les employèrent quelquefois contre eux. Le premier de ceux qui figurent dans cette catégorie est le fameux Jugurtha. On sait comment cet usurpateur sanguinaire osa braver le peuple romain ; comment, en employant tour à tour la soumission et les menaces, la corruption et la violence, il parvint à traiter d'égal à égal avec les maîtres du monde. On sait aussi comment il paya la peine de ses crimes, et finit par succomber à des artifices aussi odieux que ceux dont on avait la prétention de le punir. Mais ces événements ont été racontés par le plus élégant des historiens romains ; je n'en entreprendrai point le récit après lui, je me bornerai à lui emprunter quelques particularités qui entrent dans le cadre de mes recherches.

Le prince numide, en organisant ses moyens de résistance, n'avait point oublié de se donner un train nombreux d'éléphants [3]. Mais les Romains entrèrent en Afrique avant qu'il eût achevé ses préparatifs ; sentant alors la nécessité de gagner du temps et de désarmer par une feinte soumission la colère du sénat, il entra en

[1] Appian., *Bell. punic.*, CXXVI.
[2] *Id.*, *Bell. hispan.*, LXVII, LXXXIX.
[3] Veget., *de Re militari*, III, 24.

pourparlers avec le consul Calpurnius, et, pour preuve de ses intentions pacifiques, consentit à payer les frais de la guerre, et à livrer un bon nombre de chevaux et 30 éléphants[1]. Il s'en était certainement réservé un plus grand nombre, car il était bien décidé à se mettre en mesure de recommencer les hostilités aussitôt que, par ces feintes démonstrations, il serait parvenu à endormir la vigilance de l'ennemi. On le vit en effet, reparaître bientôt en campagne plus redoutable qu'auparavant, et, ce qui dépasse toute croyance, ce petit roi d'un simple canton de la Numidie infligea aux armées de la république la dernière des humiliations, et fit passer sous le joug ces mêmes légions qui avaient triomphé de Carthage et des plus puissants rois de la terre.

La nouvelle de cette infamie porta au comble l'indignation et la colère des Romains. On leva une nouvelle armée et on en confia le commandement au consul Métellus, militaire éprouvé et principalement connu par l'intégrité de son caractère. Contre un tel adversaire toutes les ruses et tous les détours de Jugurtha devaient échouer, et échouèrent en effet. Atteint sur les bords du *Muthul*, il fut entièrement défait presque dans les mêmes lieux où l'étoile d'Annibal avait pâli devant celle de Scipion. Nous n'avons pas assez de renseignements sur cette bataille, mais Jugurtha dut y déployer un grand nombre d'éléphants, puisque les vainqueurs lui en prirent 4 et lui en tuèrent 40[2]. Dès lors la guerre put être regardée comme terminée; tout ce qui suivit, jusqu'à la prise du prince numide, ne fut qu'un tissu

[1] Sallust., *Bell. Jugurth.*, XXXI.

[2] « Elephanti quatuor capti, reliqui omnes numero quadraginta « interfecti. » (Sallust., *Bell. Jugurth.*, LVII.) — Le *Muthul*, affluent oriental du Macar ou Bagradas, coule à peu de distance de Zama. D'Anville l'a ainsi marqué sur ses cartes.

d'intrigues et de perfidies, aussi étranger à mon sujet que peu digne d'être rapporté.

Ce fut pendant la guerre de Jugurtha qu'éclata la rivalité de Marius et de Sylla, rivalité dont les suites se firent sentir jusqu'en Afrique, et y donnèrent lieu à des opérations militaires où l'on vit encore figurer les éléphants. Ces événements ne sont ni bien importants, ni bien connus; cependant, comme ils se rattachent directement à mon sujet, je vais résumer le peu qui en est parvenu à notre connaissance.

Après la chute de Jugurtha, les Romains avaient donné à Bocchus, pour prix de la trahison dont il s'était rendu coupable envers ce prince, une partie de la Numidie. Le reste avait été partagé entre *Hiarbas* et *Hiempsal*, deux des descendants de Masinissa. Le premier se jeta plus tard dans la faction de Marius, et le second dans celle de Sylla. On sait comment celui-ci parvint à triompher de ses adversaires et à les chasser d'Italie. Les débris du parti vaincu essayèrent de se rallier en Afrique, autour de Domitius, ancien lieutenant de Marius, et ils firent de la place d'Utique le centre de leurs opérations. Hiarbas vint les renforcer avec ses troupes et ses éléphants. Mais Pompée, chargé par Sylla de terminer la guerre, ne tarda pas à arriver en Afrique, et, profitant d'une circonstance favorable, il attaqua les ennemis, pénétra dans leur camp, et les passa presque tous au fil de l'épée. Domitius périt dans la mêlée, et Hiarbas fut tué dans sa fuite; tous ses éléphants tombèrent au pouvoir de Pompée, qui rétablit Hiempsal sur le trône de Numidie, et lui donna tous les États qui avaient appartenu à son parent[1].

[1] Plutarch., *Pomp.*, XII. — Tit. Liv., Epit., lib. LXXXIX. — Appian., *Bell. civil.*, I, 62. — Val. Max., VI, 2, n. 8. — A. Gell., *Noct. attic.*,

Après avoir ainsi ramené la tranquillité en Afrique, Pompée voulut, avant de retourner à Rome, se donner le plaisir de la chasse, et il passa dans le pays quelques jours à poursuivre les lions et les éléphants. Il fit transporter à Rome un nombre assez considérable de ces derniers animaux; car, outre ceux qu'il avait pris à la chasse et ceux qui s'étaient trouvés parmi les dépouilles de Hiarbas, il en avait sans doute reçu en cadeau de Hiempsal et des autres princes de la Numidie. Il les réserva pour les spectacles qu'il se proposait de donner au peuple, et en fit attacher quatre à son char de triomphe, pour ajouter à cette cérémonie un éclat jusqu'alors inconnu. On les avait attelés de front, mais, la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il fallut les dételer et y substituer des chevaux [1].

La reconnaissance de Hiempsal envers Pompée causa la perte de Juba, son fils et son successeur. Ce prince, connu dans l'histoire sous le nom de *roi de Mauritanie*, parce qu'il avait agrandi ses États du côté du couchant, se prononça de bonne heure contre César, et mit sur pied une nombreuse armée, renforcée de 40 éléphants, pour soutenir en Afrique le parti de Pompée. Il était en effet lié d'amitié, non-seulement avec ce général, mais aussi avec les Scipion, qui avaient toujours été les protecteurs de la famille de Masinissa. Il marcha sur le Bagradas, où il détruisit deux légions commandées par Curion, l'un des lieutenants de César [2]. Après la défaite

IX, 12. — Ces événements eurent lieu environ vingt-six ans après la mort de Jugurtha. Le peu que nous en savons est exposé dans l'ouvrage du président de Brosses, qui a essayé de rétablir l'Histoire romaine de Salluste, en réunissant avec une admirable sagacité les fragments de cet écrivain.

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 2. — Plutarch., *Pomp.*, XIV.

[2] Cæs., *Bell. civil.*, II, 23, 44.

de Pharsale, il joignit ses drapeaux à ceux des partisans de Pompée accourus de toutes parts en Afrique pour y tenter de nouveau le sort des combats; et aux dix légions qu'ils étaient parvenus à réunir, il ajouta beaucoup d'infanterie, une cavalerie pour ainsi dire innombrable, et 120 éléphants[1].

A la tête de ces forces figuraient, en première ligne Scipion, le beau-père de Pompée, Caton d'Utique, célèbre par l'inflexibilité de son caractère, et Labiénus, officier d'un grand mérite, formé à l'école même de César. A la suite de ces chefs venaient une multitude de sénateurs, de consulaires et de grands personnages, *infinita nobilitas*, comme le dit Eutrope. Mais ces ambitieux, réunis par un sentiment commun de jalousie contre le dictateur, étaient d'ailleurs peu d'accord entre eux; l'incapacité et la présomption de la majorité paralysaient les talents et l'énergie du petit nombre; enfin et surtout, la hauteur et l'arrogance de Juba, blessant à chaque instant la fierté des Romains, entravaient sans cesse les résolutions les plus utiles[2].

Cependant César, dont la guerre d'Alexandrie et celle de Pharnace réclamaient tous les soins, voyait grossir ce nouvel orage sans avoir le moyen de le prévenir; mais aussitôt qu'il eut mis ordre aux affaires qui le retenaient en Asie, il se hâta de courir en Afrique, et, poussé par cette résolution étonnante qui formait le trait saillant de son caractère, il n'hésita point à débarquer sur la côte, quoiqu'il n'eût avec lui que 3,000 légionnaires et 150 chevaux. Toutefois les renforts qui lui arrivèrent successivement le mirent bientôt en état de s'emparer de quelques places et de tenir la campagne. Il est vrai que

[1] Hirtius, *Bell. afric.*, XIX.
[2] Dion. Cass., XLII, 7. — Hirtius, *Bell. afric.*, passim.

les différents engagements qu'il eut avec Juba et avec Labiénus ne tournèrent pas tous à son avantage; mais il frappa tellement ses adversaires par la vigueur de sa résistance, qu'ils renoncèrent à l'attaquer en rase campagne, et se bornèrent à lui intercepter les subsistances, dans l'espoir de l'épuiser lentement et de le détruire en détail.

Ce plan était bien calculé et aurait pu couper court aux entreprises de César, dont l'intérêt était, au contraire, d'en venir promptement à une action décisive. Il le savait bien : aussi se hâta-t-il de prendre un parti qui devait forcer les confédérés à lui livrer bataille; il marcha sur *Thapsus*, et plaça son camp sous les murs de cette place pour en entreprendre le siége[1]. Scipion ne pouvait, sans se déshonorer, laisser tomber, sous ses yeux, au pouvoir de l'ennemi une ville importante et une garnison fidèlement attachée à son parti : il suivit donc de près le mouvement du dictateur, et, pour débloquer Thapsus, il se résigna à courir les risques d'un combat[2].

BATAILLE DE THAPSUS.

(707 de Rome, 47 av. J. C.)

Les renseignements que les historiens nous ont transmis sur cette bataille ne nous font point connaître avec précision la force des deux armées; tout ce qu'on sait,

[1] Thapsus ou Tapsus était à environ trente lieues au S.-E. de Carthage, sur la côte en face de Malte. Le voyageur Shaw croit en avoir trouvé les ruines à *Démass*, près d'*El-Madia*, dans la régence de Tunis.

[2] Hirt., *Bell. afric.*, LXXIX.

c'est que César avait neuf légions, et que les ennemis, sans être beaucoup plus forts en infanterie de ligne, avaient une cavalerie très-nombreuse, beaucoup de troupes irrégulières, et 64 éléphants. Suivant Appien, les deux camps de Juba et de Scipion pouvaient fournir 80,000 combattants. Au résumé, on peut avancer avec assez de probabilité que l'armée de César était inférieure d'un tiers à celle de ses adversaires.

Pour l'ordre de bataille, nous trouvons plus de détails dans l'historien de la guerre d'Afrique : Scipion avait rangé son infanterie au centre, et sa cavalerie, placée sur les ailes, était soutenue de chaque côté par 32 éléphants. Il comptait beaucoup sur ces animaux, contre lesquels les troupes de César n'avaient pas l'habitude de combattre; il espérait avec eux effrayer la cavalerie du dictateur, et mettre ainsi le désordre dans ses rangs : aussi avait-il insisté pour que Juba lui en fournît un grand nombre, et en effet ce roi lui en avait amené 30, peu de jours avant la bataille. L'armée de Scipion, déployée comme nous venons de le dire, faisait face à la ville de Thapsus, et appuyait sa gauche à la mer.

César rangea ses troupes devant son camp, sur trois lignes tournant le dos à la place. Cinq légions formèrent le centre; deux furent placées à chaque aile, et appuyées par la cavalerie. Enfin, pour résister aux éléphants, il renforça ses flancs par dix cohortes d'élite, et par des détachements d'archers et de frondeurs, destinés à repousser ces animaux et à les empêcher de faire brèche dans les légions. Il avait mêlé, dans la même intention, des piquets de troupes légères à la cavalerie[1].

[1] « Ante ipsa cornua quinis cohortibus contra bestias collocatis, sagittariis, funditoribusque in utrisque cornibus dispositis, levique armatura interequites interjecta. » (Hirt., *Bell. afric.*, LXXXI.)

quand même il n'eût pas pris ces précautions, on penser que la vue des éléphants n'aurait pas beau- effrayé ses troupes, car ce furent elles qui vou- : commencer l'attaque. Nous dirons ailleurs par moyens ce grand homme était parvenu à les af- air de cette crainte.

x dispositions dont nous venons de parler, César outa une qui prouve que rien n'échappait à sa pré- ıce. Sa flotte était à l'ancre dans la rade de Thap- l lui ordonna de serrer la côte derrière les lignes nnemi, puis, au signal donné, de pousser de grands et de faire semblant de débarquer, afin de jeter de plexité dans les résolutions de Scipion.

nt étant ainsi réglé, il parcourut à pied les rangs, rageant tout le monde par ses paroles et par son ance. Les soldats, impatients d'en venir aux mains, ndaient à grands cris le signal : par quelque rai- ui nous est inconnue, il refusait de le donner, et it de contenir leur ardeur. Enfin, tout à coup ompette de l'aile droite sonna la charge de son e mouvement, et sur-le-champ toute l'armée s'é- a et marcha à l'ennemi. César n'eut que le temps onter à cheval, et ayant donné pour mot de rallie- le mot BONHEUR[1], il alla se placer à la tête des lé-

; tirailleurs de la droite engagèrent l'action en lan- sur les éléphants qu'ils avaient en face une grêle ojectiles. Cette attaque, poussée avec vigueur, et nue par les autres troupes, eut un plein succès : nimaux, pressés de tous côtés, effrayés du siffle- des pierres et des traits, rendus furieux par les ıres, firent volte-face, et, passant sur le corps à

[1] igno felicitatis dato. » (Hirt., *Bell. afric.*, 83.)

leurs propres soldats, se précipitèrent dans les portes du camp. Mais comme ils ne pouvaient y entrer tous à la fois, la plupart se jetèrent à droite et à gauche contre les palissades, et y firent de larges brèches, d'autant plus aisément que ces ouvrages, construits tout récemment, n'avaient pas encore eu le temps de se consolider. Les soldats de César, qui les poursuivaient, profitèrent de cette circonstance pour pénétrer dans le camp, et s'en rendirent maîtres. La cavalerie africaine qui était à l'aile gauche de Scipion, se trouvant alors à découvert, et ayant d'ailleurs été bouleversée par l'irruption des éléphants, prit la fuite et abandonna l'infanterie, qui, à son tour, ne tarda pas à lâcher pied. Mais, ne pouvant se retirer dans le camp, qui était déjà au pouvoir de l'ennemi, elle alla plus loin chercher un refuge dans des retranchements que Scipion avait occupés quelques jours auparavant. La garnison de Thapsus, voyant la mauvaise tournure que prenaient les affaires, fit alors une sortie, soit qu'elle voulût opérer une diversion en faveur de son parti, soit qu'elle voulût quitter la ville pour se sauver ailleurs. Mais les valets et les esclaves qui étaient restés dans les lignes suffirent pour lui faire tête et pour la refouler dans la place.

L'aile droite des confédérés n'était pas plus heureuse dans sa résistance contre l'armée de César. Mais ici les détails nous manquent : nous savons seulement que, forcées et poursuivies l'épée dans les reins, les troupes qui formaient cette aile eurent de la peine à gagner le vieux camp de Scipion. où s'étaient déjà réfugiés les fuyards de la gauche. Peut-être auraient-elles tenté de s'y défendre ; mais, ne voyant avec elles aucun chef qui pût prendre le commandement, elles perdirent courage, et, quittant cette position, se sauvèrent à la course jusqu'au camp de Juba. Malheureusement ce poste était déjà au

›uvoir de leurs adversaires : ces infortunés perdirent ors tout espoir, et, s'étant réunis à la hâte sur une ninence, ils baissèrent leurs armes en signe de déesse, et demandèrent quartier. Cette humble démonsation ne leur fut d'aucun secours, car les vétérans de ›sar, transportés de fureur, les massacrèrent impitoyaement, non-seulement contre les ordres de leur gé-›ral, mais même malgré ses prières. Telles sont les rocités qu'entraînent toujours avec elles les guerres viles. Il faut dire aussi que Juba et Scipion avaient onné les premiers l'exemple d'une semblable inhumaité[1].

La victoire de César fut complète, et, si nous en 'oyons Hirtius, il eut le bonheur de ne l'acheter que ır le sacrifice d'un petit nombre de ses soldats. Du côté es vaincus il en périt 10,000, selon le même historien, ; 50,000 selon Plutarque; mais cette dernière évaluaon me paraît évidemment exagérée. Ce qu'il y a de ›rtain, cependant, c'est que dès lors le parti de Pompée ıt anéanti en Afrique.

Les 64 éléphants de l'ennemi étaient tombés au pouoir de César: le lendemain il se présenta devant Thapıs en les faisant marcher en tête, après les avoir armés a guerre et chargés de leurs tours. Il espérait qu'à la ıe de cette preuve matérielle de la défaite de son parti, ı garnison ne ferait pas difficulté de se rendre. Il n'en ıt pas ainsi, et il se vit obligé de faire continuer le

1 «Desperata salute, in quodam colle consistunt, atque, armis lemissis, salutationem more militari faciunt. Quibus miseris ea es parvo præsidio fuit: namque milites veterani, ira et dolore ncensi, ut parcerent hosti non poterant adduci... Itaque ii omnes cipionis milites, quum fidem Cæsaris implorarent, inspectante pso Cæsare, et a militibus deprecante, eis uti parcerent, ad num sunt interfecti.» (Hirt., *Bell. afric.*, 85.)

siége par un de ses lieutenants, tandis que lui-même allait recevoir les soumissions des autres places de la province. Celles-ci lui ouvrirent leurs portes sans résistance, et l'Afrique entière ne tarda pas à se soumettre[1].

RÉFLEXIONS SUR LA BATAILLE DE THAPSUS.

Il est à regretter qu'il ne nous soit pas parvenu sur ce grand événement d'autres renseignements que ceux que j'ai rapportés. Hirtius, qui met ordinairement assez de clarté dans ses récits, en manque en cette occasion: après avoir parlé de l'attaque de la droite, il arrive tout à coup au résultat final, et nous laisse ignorer ce qui se passa sur le reste de la ligne. Nous trouvons cependant dans Appien que la bataille fut longue et acharnée, et que la victoire ne se déclara qu'à la fin de la journée: cette version me paraît mieux d'accord avec l'importance numérique des deux armées, et avec la haine dont elles étaient animées l'une contre l'autre; en effet, Florus n'hésite pas à affirmer que la bataille de Thapsus fut plus acharnée que celle de Pharsale[2]. Une preuve, d'ailleurs, que la victoire fut disputée, me paraît résulter du massacre des prisonniers; car la colère du vainqueur est toujours proportionnée à la résistance qu'il a rencontrée et aux pertes qu'il a éprouvées. Cela me porte-

[1] Hirtius, *Bell. afric.*, 79, sqq.—Appian., *Bell. civil.*, II, 95, 100. — Dion. Cass., XLIII. — Plutarch., *Cæs.*, 52, 53, et *Caton. Utic.*, 56, sqq. — Florus, IV, 2. —Jul. Cels., *Jul. Cæs. vit.* — Guischardt, *Campagne de César en Afrique.*

[2] « Nihil ergo inter Pharsaliam et Thapson, nisi quod amplior eoque acrior Cæsarianorum impetus fuit. » (Flor., *Epitom.*, IV, 2.)

rait à croire que celles de César ne furent pas aussi insignifiantes qu'Hirtius le suppose.

Les documents historiques qui nous sont parvenus étant insuffisants pour nous éclairer sur les autres circonstances de cette bataille, je me permettrai de hasarder quelques conjectures fondées sur la marche même des événements. Pour moi il est évident que la défaite de l'armée des alliés doit être attribuée au peu d'accord qui régnait entre les chefs. Juba était d'un caractère féroce et orgueilleux. Fier de sa puissance en Afrique, il regardait les Romains comme de malheureux proscrits, qui n'avaient d'autre ressource que sa protection. Il dédaignait Scipion, il envoyait des messages impérieux aux sénateurs : c'était, en un mot, ainsi que le dit Hirtius, le plus vain et le plus insolent des Barbares [1].

Scipion ne soutenait que faiblement le beau nom de sa race. De toutes les qualités de ses ancêtres, il n'avait que la bravoure personnelle ; du reste, esprit rétréci, entêté, présomptueux, il voyait avec jalousie les talents et la vieille expérience de Labiénus ; et celui-ci, à son tour, méprisait l'incapacité et la suffisance de ses collègues. Avec de pareilles dispositions, il ne pouvait y avoir, chez les alliés, ni ensemble dans les projets, ni vigueur dans l'exécution.

Le plan de Scipion devait être de profiter de sa supériorité numérique, et d'étendre ses ailes pour envelopper l'armée de César. Cela posé, les ailes devenaient *le poste d'honneur,* et il était naturel qu'il s'en réservât une pour lui, et qu'il confiât l'autre au roi de Mauritanie. Quant à Labiénus, on lui abandonna probablement le commandement du centre, où il devait rester simple

1 «Juba homo superbissimus inertissimusque.» (Hirt., *Bell. Afr.* 57.)

spectacteur des succès présumés de ses collègues. Je pourrais même ajouter, d'après un passage de Florus que je citerai bientôt, que ce fut Juba qui prit le commandement de la gauche, composée de ses Africains et des éléphants qu'il venait d'amener. Scipion alors devait être à la droite avec ses Romains. On pourrait le prouver au moyen du texte que j'ai cité, en racontant le massacre de ceux de ses soldats qui se rendirent en demandant quartier; car il est évident qu'il fallait qu'ils fussent Romains pour oser en appeler, après leur défaite, à la protection et au civisme (*fidem*) de César [1].

Ces dispositions et ces calculs des confédérés furent déjoués par la prévoyance du dictateur. Il connaissait, par les déserteurs qui lui arrivaient tous les jours, tout ce qui se passait dans leur camp. Il savait que Juba devait commander la gauche, et que les éléphants de ce prince, pris tout récemment, n'étaient pas encore dressés au combat. L'incapacité du chef, l'infériorité des troupes, devenaient pour lui des gages de victoire. Il se décida donc à attaquer par sa droite, et ce ne fut pas sans raison qu'il mit à ce poste la plus intrépide de ses légions, cette formidable 10e, qu'il réservait toujours pour les coups décisifs. L'événement justifia ses prévisions : « Le carnage, dit Florus, commença par les troupes de Juba. Ses éléphants, nouvellement tirés de leurs forêts, et encore étrangers aux combats, s'effarouchèrent au premier bruit du clairon; aussitôt l'armée prit la fuite [2]. » En effet, la gauche des ennemis une fois rompue, César dut manœuvrer pour tourner leur centre et

[1] « Ii omnes Scipionis milites, quum fidem Cæsaris implorarent, « etc... » (Voy. ci-dessus, p. 215.)

[2] « Strages a Juba cœpit. Ejus elephanti bellorum rudes et nuper a sylva, consternati subito clangore; statim et exercitus in « fugam. » (Flor., *Epitom.*, IV, 2.)

leur droite, qui, menacés d'être cernés, et déjà à moitié vaincus, ne tardèrent pas non plus à chercher leur salut dans la fuite.

Telle est l'idée que je me suis formée du plan et de la conduite de César dans cette bataille. On m'objectera peut-être que l'attaque fut déterminée par l'impatience des troupes, bien plus que par la volonté du chef, puisque, d'après Hirtius et Florus, les trompettes sonnèrent la charge sans qu'on leur en eût donné l'ordre. Je répondrai que ce fait, quelqu'étrange qu'il soit, ne change rien à mes suppositions, car au moment où le signal partit de la droite, non-seulement le plan de l'attaque était arrêté, mais chaque corps avait pris sa place et reçu sa consigne. Quoi qu'il en soit, j'ai peine à croire qu'un général aussi sévère que César en fait de discipline se soit laissé forcer la main dans une semblable occasion : aussi serais-je porté à voir, dans sa répugnance à donner le signal du combat, un trait de politique pour compromettre ses soldats, et leur faire contracter l'obligation de vaincre ou de mourir, une fois qu'ils auraient cru s'être engagés de leur propre mouvement et contre la volonté de leur chef.

Une particularité remarquable de cette bataille de Thapsus, c'est qu'elle ferme la première période de l'histoire militaire des éléphants. Pendant trois siècles il ne fut plus question de ce moyen de guerre, et pour voir encore figurer ces animaux à la suite des armées, il faut descendre aux temps des rois sassanides, et se transporter de nouveau dans les plaines de la Perse et de la Mésopotamie. Un autre fait digne de remarque, c'est que le premier et le dernier des capitaines contre lesquels ils combattirent, pendant cette première période de leur histoire militaire, furent les deux plus grands hommes de guerre de l'antiquité : Alexandre, qui leur

ouvrit les barrières de l'Occident; César, qui marqua le terme de leur intervention dans les batailles de cette époque[1].

[1] Nous ferons connaître au chapitre x du livre suivant la destinée ultérieure des éléphants pris par César à la bataille de Thapsus. Le souvenir de cette grande victoire fut souvent symbolisé par la représentation d'un éléphant, sur les médailles du dictateur et sur celles de la *gens Julia*. La figure n. 8 de la planche qui est en tête de ce volume reproduit une de ces médailles.

CHAPITRE XII.

Les Romains se décident à employer les éléphants. — Occasions dans lesquelles ils se sont servis de ces animaux. — Guerres de Macédoine et de Syrie. — Bataille des *Cynocéphales*. — Combat des *Thermopyles*. — Passage périlleux des éléphants au travers de la chaîne de l'*Olympe*. — Bataille de *Pydna*. — Les Romains amènent des éléphants contre les *Celtibériens* et contre Viriathe. — Ils font usage de ces animaux dans leurs premières expéditions dans la Gaule *transalpine*. — Défaite des *Arvernes* et des *Allobroges* sur les bords du Rhône.

On a souvent occasion de remarquer, quand on parcourt l'histoire de la grandeur des Romains, que l'une des principales causes de l'excellence de leurs institutions militaires fut le bon esprit qu'ils eurent toujours d'adopter les armes et les usages des autres peuples, toutes les fois qu'ils les jugèrent préférables aux leurs [1]. Il est donc à présumer que, la première fois qu'ils se trouvèrent en face des éléphants, ils durent examiner si ce nouveau moyen d'attaque pouvait être introduit utilement dans leur tactique. Le résultat de cet examen ne fut sans doute pas favorable aux éléphants; car il se passa bien du temps avant qu'ils se décidassent à essayer de cette innovation. Rien n'eût été cependant aussi facile pour eux : nous avons vu que, dès la première apparition de ces animaux en Italie, plusieurs tombèrent entre leurs mains; ils eurent souvent à les combattre pendant les deux premières guerres puniques, et le hasard en mit à leur disposition un grand nombre dont ils pouvaient immédiatement se servir, car ils étaient dressés pour le combat, et il n'y avait qu'à les retourner contre l'ennemi.

[1] Voyez Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. 2.

Parmi les motifs qui purent les déterminer à se passer de ce moyen de guerre qu'ils avaient sous la main, le plus fort dut être la crainte d'affaiblir le moral des troupes, en les habituant à compter sur un accessoire qui pouvait leur manquer à tout moment. C'était par la bonté de sa discipline et par la conscience de sa valeur que le soldat romain devait être le premier soldat du monde; tout appui étranger ne pouvait que lui inspirer une fausse confiance au détriment du vrai courage[1]. C'est par la même raison qu'ils ne cherchèrent pas à employer les chars armés de faux, dont on faisait un si grand étalage en Orient, et contre lesquels ils eurent souvent à se défendre pendant leurs guerres avec Antiochus et avec Mithridate. Ce qu'ils firent, et ce qui valait beaucoup mieux, ce fut d'aviser aux moyens de neutraliser l'effet des éléphants, et de les faire tourner à la perte de ceux qui les employaient. Nous exposerons plus tard les moyens qu'ils imaginèrent pour obtenir ce résultat.

La guerre contre Philippe, roi de Macédoine, fut la première où les Romains s'avisèrent d'employer les éléphants. Il y avait alors à Rome un grand nombre de ces animaux que l'on avait pris sur les Carthaginois : le consul Sulpicius Galba, à qui avait été confiée la conduite de l'expédition, en fit choisir quelques-uns, et les em-

[1] Les preux chevaliers qui vécurent au temps de l'introduction des armes à feu dédaignaient de même cette invention, qu'ils regardaient comme un moyen de donner à la lâcheté l'avantage sur la bravoure. Arioste, qui avait puisé ses inspirations dans les romans de chevalerie, fait très-bien exprimer ces idées à son héros. (*Orl. fur.*, canto IX, st. 28, 29; 89, 91.) — Bayard détestait les arquebuses : « Ayant grand crève-cœur, dit un auteur contemporain, « qu'un homme vaillant fût tué par un vil et abject *friquenelle*. » On eût dit qu'il avait le pressentiment du genre de mort qui lui était réservé.

mena à la suite de son armée. Peut-être espérait-il frapper ainsi l'imagination des Grecs, ou bien était-ce un moyen qu'il se réservait pour ébranler cette fameuse phalange macédonienne qu'on disait invincible par l'ensemble et par la solidité de sa formation?

Il trouva Philippe campé sur le *Lycus*, aux frontières de l'Illyrie; il lui présenta aussitôt le combat, et après avoir déployé son armée, il en couvrit le front par un rang d'éléphants[1]. Ce premier essai n'eut aucune suite, attendu que le roi se tint obstinément dans son camp. Les Romains portèrent alors la guerre sur un autre terrain.

T. Quinctius Flamininus, successeur de Galba, augmenta son matériel de 10 éléphants qui lui furent envoyés par Masinissa[2]. L'intérêt de Philippe était de traîner la guerre en longueur; il ne put cependant éviter une action générale, qui eut lieu aux *Cynocéphales* en Thessalie. Le consul avait déployé ses éléphants devant sa droite: il s'en servit pour charger la phalange à mesure qu'elle arrivait sur la ligne. La vue de ces colosses menaçants fit lâcher le pied aux Macédoniens, et les habiles manœuvres de Flamininus achevèrent de les mettre en déroute[3]. Il est à présumer que les Romains auraient également remporté la victoire sans l'intervention des éléphants, mais il est certain que le secours de ces animaux leur fut utile. Le roi de Macédoine, réduit par la perte de cette

[1] «Consul in aciem descendit, ante prima signa locatis elephan-«tis, quo auxilio tum primum Romani, quia captos aliquot bello «punico habebant, usi sunt.» (Tit. Liv., XXXI, 36.) — Il y avait alors environ quatre-vingts ans que les Romains avaient vu pour la première fois ces animaux dans la guerre contre Pyrrhus.

[2] Tit. Liv., XXXII, 27.

[3] «Extemplo terga vertere Macedones, terrore primo bestiarum «aversi.» (Tit. Liv., XXXIII, 9.)

bataille à la merci de Rome, s'estima heureux d'obtenir la paix aux conditions qu'on voulut bien lui imposer[1].

La soumission de Philippe fut le prélude de la conquête de l'Asie. Antiochus III, enflé des succès qu'il avait obtenus en Orient, et poussé par les instigations d'Annibal, se crut assez fort pour braver les Romains, dont l'ambition commençait d'ailleurs à percer au delà de l'Hellespont. Les Étoliens profitèrent de ces dispositions du roi de Syrie pour le décider à débarquer en Grèce, où il vint en effet à la tête d'une petite armée et de quelques éléphants. Il avait déjà perdu une année en cherchant à rallier à son parti quelques États de la Grèce, lorsque le consul Acilius Glabrion parut en Thessalie avec 20,000 fantassins, 2,000 chevaux et 15 éléphants. Antiochus, ne se sentant pas assez fort pour tenir la campagne, se hâta de concentrer ses troupes aux *Thermopyles*, afin d'en disputer le passage au général romain. Il assit son camp à l'entrée du défilé, se couvrit par un double fossé et par des redoutes, qu'il garnit d'une foule d'archers et de frondeurs, et il déploya en avant de ces ouvrages sa phalange, qui formait comme un rempart hérissé de piques. Quant à ses éléphants, il les rangea sur un terrain marécageux qui s'étendait de la droite de ses retranchements jusqu'à la mer, et il les fit soutenir par des troupes légères et de la cavalerie.

Ces précautions furent rendues inutiles par la prévoyance du consul, qui, avant d'attaquer la position, avait envoyé des détachements pour la tourner au large, et pour chasser les postes dont Antiochus avait garni la montagne sur sa gauche et sur ses derrières. Cette opération, qui demandait autant d'intelligence que d'intré-

[1] Tit. Liv., XXXIII, 7, 8, 9, 30. — Plutarch., *T. Q. Flamin.*, 8. — Strab., *Geogr.*, IX, cap. 5, t. II, p. 314.

, fut confiée principalement à Caton l'Ancien, qui en qualité de tribun des soldats dans l'état-major mée. Lorsque les Syriens virent les Romains des- à la course pour les prendre en queue, ils se t pour perdus, et abandonnèrent avec précipita- :urs lignes. Acilius franchit alors les retranche- et se mit à leur poursuite, mais sans pouvoir leur out le mal qu'il aurait voulu; car il se trouvait en- ans le défilé, et Antiochus avait eu le bon esprit cer ses éléphants à la queue de la colonne; de jue ces animaux obstruaient le passage, arrêtaient ɔurt les chevaux, et formaient un pêle-mêle à tra- ɜquel il était impossible à l'infanterie de se faire Les Romains finirent néanmoins par terrasser les nts ou par s'en emparer : la déroute des Syriens ɪrs complète, et Antiochus eut de la peine à gagner e avec 500 hommes. Quant au nombre d'éléphants ɪvait employés dans cette occasion, il n'est pas de le déterminer. Il en avait six avec lui en arri- ans la Grèce; mais il est probable que, pendant , il en avait fait venir d'autres de l'Asie, à mesure vait vu la guerre prendre plus d'importance. Ainsi ɪus l'avons vu plus haut, les Romains avaient aussi phants; mais tout porte à croire que, dans cette cir- nce, ils n'en firent aucun usage; ces animaux leur nt été, en effet, au moins inutiles dans l'opération ɪe proposaient[2].

e guerre, commencée avec tant d'imprévoyance, ɪe fin désastreuse pour le roi de Syrie. L'année

ephanti novissimi agminis erant, quos pedes ægre præ- eques nullo poterat modo, timentibus equis tumultumque e majorem quam in prælio edentibus.» (Tit. Liv., xxxvi, 19.)

Liv., xxxv, 43; xxxvi, 14, 18, 19. — Frontin., *Stratag.*, ii, — Plutarch., *Caton. Cens.*, 13.

suivante, il fut entièrement défait près de la ville de Magnésie, et obligé d'acheter la paix à des conditions humiliantes; nous parlerons plus tard de cette bataille, à laquelle les éléphants prirent aussi une part remarquable [1].

Environ vingt ans après la défaite d'Antiochus, les Romains déclarèrent la guerre à Persée, fils et successeur de Philippe; et ils employèrent contre lui encore plus d'éléphants qu'ils n'en avaient amené contre son père. Nous avons vu plus haut que Masinissa leur avait envoyé, pendant cette guerre, 22 de ces animaux [2]. Leur armée était campée sur les bords du Pénée, lorsqu'ils reçurent ce renfort; mais ils en avaient déjà un certain nombre qu'ils avaient pris en Asie, dans les dépôts d'Antiochus [3], et qui provenaient de la belle race de l'Inde. Il est donc permis de conjecturer que ce fut pendant cette seconde guerre de Macédoine qu'ils déployèrent le plus grand nombre d'éléphants. Il ne paraît cependant pas qu'ils en aient tiré un grand parti; et nous verrons, au contraire, que ces animaux leur causèrent beaucoup d'embarras dans les passages des montagnes. Ils durent surtout employer des expédients extraordinaires pour traverser la chaîne du mont Olympe; nous allons faire connaître les circonstances de cette traversée, qui, quoique moins célèbre que le passage des Alpes par Annibal, ne fut cependant ni moins difficile ni moins périlleuse.

Il y avait environ trois ans que la guerre continuait en Grèce, en Épire et en Thessalie, avec des succès variés, lorsque le consul Marcius Philippus résolut de pé-

[1] Voyez ci-dessous, au chapitre VI du livre II.
[2] Voyez ci-dessus, p. 205.
[3] Polyæn., *Stratag.*, IV, 20.

étrer dans le cœur même de la Macédoine. Il fallait our cela traverser des montagnes très-escarpées, qui ennent à la chaîne de l'Olympe, et dont les gorges aient gardées par les troupes de Persée. Le consul, qui oulait éviter tout engagement et arriver au plus vite à insu des Macédoniens, prit sa marche par des sentiers resque impraticables, que l'ennemi avait cru inutile e garder. Son armée eut à supporter des fatigues et es privations inouïes; mais ce qui retarda surtout sa iarche, ce fut la difficulté de faire descendre les éléhants. Effrayés à la vue des précipices, rebutés par des bstacles toujours renaissants, ces lourds quadrupèdes enversèrent leurs conducteurs, et se mirent à pousser es cris qui faisaient cabrer les chevaux, et causaient, it Tite-Live, autant de trouble dans l'armée que l'auait fait une surprise de l'ennemi [1].

De pareils accidents plusieurs fois répétés auraient uffi pour compromettre l'expédition, si Marcius ne se t avisé d'un expédient long et difficile à la vérité, mais i enfin lui réussit : toutes les fois qu'il arrivait à une scente trop escarpée, il établissait, avec des solives et forts madriers, un pont d'environ 30 pieds de large, et il fixait l'une des extrémités à la pente de la montagne, lis que l'autre était soutenue par des piquets et des s qui pouvaient s'enlever quand le besoin l'exigeait. échafaudage formait une rampe aussi aisée que soqu'on recouvrait de terre et qu'on garnissait vrailablement de parapets, pour lui donner l'apparence véritable route. En avant et au-dessous de cette pre-

stilem prope tumultum agmini elephanti præbebant, qui invia venerant, dejectis rectoribus, cum horrendo strivorem ingentem, equis maxime, incutiebant.» (Tit. Liv.,

mière travée, en en établissant une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite, suivant la longueur de l'escarpement.

Tout étant ainsi disposé, on faisait avancer quelques éléphants dans la première travée, et probablement on mettait en tête les femelles, ou les plus dociles; puis on retirait les supports, opération qui ne devait pas être aisée, mais qu'enfin on pouvait faire à l'aide de forts leviers, de crics ou d'autres machines, suivant que les circonstances le permettaient. On parvenait de cette manière à faire descendre tout doucement jusqu'au sol, ou sur la rampe qui était immédiatement au-dessous, l'extrémité antérieure du pont. Les éléphants, ne pouvant ni reculer ni se jeter de côté, tâchaient de se glisser doucement sur leurs pieds ou en s'accroupissant, et gagnaient comme ils pouvaient l'autre rampe, laquelle devait de même s'écrouler, et les faire avancer sur la troisième[1]. La même manœuvre était répétée à chaque escarpement qu'on rencontrait.

Tite-Live ne dit pas si l'on faisait passer les éléphants un à un, ou plusieurs à la fois, mais cela devait dépendre de la longueur du trajet et de la configuration du sol. Ce qui me paraît hors de doute, c'est qu'ils ne passaient que sur une seule file, puisque la distance des deux solives ou madriers (*duo validi asseres*) était calculée sur la largeur du corps de l'animal (*distantes inter se paullo plus quam quanta belluæ latitudo est*). Il est donc impossible d'admettre la supposition de Rollin, qui pense qu'ils passèrent tous à la fois. Nous avons vu, en effet, qu'il y en avait au moins 22, et probablement davantage: il aurait donc fallu, pour les passer tous à

[1] « Alii elephanti pedibus insistentes, alii clunibus subsidentes « prolabebantur. » (Tit. Liv., XLIV, 5.)

la file, que chaque pont eût de 2 à 300 pieds de longueur, ce qui serait contre toute vraisemblance; car indépendamment de la difficulté de construire de semblables ponts, comment aurait-on pu manœuvrer de pareils fardeaux? Ce serait déjà beaucoup, selon moi, si l'on avait pu en faire avancer 2 ou 3 à la fois.

Tite-Live n'indique pas non plus l'endroit précis où se fit ce passage, mais des différentes circonstances de sa narration on peut inférer qu'il eut lieu à la hauteur de Dium, et non loin du golfe Thermaïque. Une circonstance remarquable de cette pénible traversée, c'est que l'historien Polybe y assista comme témoin et comme acteur; il se trouvait alors au quartier général du consul, auprès duquel les Achéens l'avaient envoyé en ambassade.

Persée fut tellement étonné de voir que les Romains avaient franchi ces redoutables montagnes, et qu'ils étaient descendus dans la plaine de Pydna, que de ce moment il se crut perdu sans retour. Et en effet, lorsque l'on pense que la plupart étaient arrivés, ainsi que le dit positivement Tite-Live, en roulant plutôt qu'en marchant, au travers des précipices [1]; lorsque l'on pense que souvent il leur avait fallu aplanir les rochers, abattre les arbres, les transporter, les ajuster, sans autres ressources que celles que pouvaient fournir ces lieux sauvages et inhabités : on ne saurait trop admirer cette persévérance inébranlable qui triomphait de tous les obstacles, et se rendait toujours maîtresse de la fortune.

La gloire de terminer cette guerre était réservée à Paul Émile, qui fut nommé consul l'année suivante. Ce grand homme était le fils de celui qui avait si vaillamment prodigué sa vie à la bataille de Cannes, et il fut le père de Scipion Emilien, qui détruisit Carthage. Persée

[1] Tit. Liv., XLIV, 5.

avait réuni auprès de Pydna la plus forte armée que la Macédoine eût mise sur pied depuis Alexandre. On y comptait en effet 45,000 hommes, presque tous vétérans; tandis que le consul n'en avait que 30,000, dont 12,000 légionnaires romains, et autant d'Italiens. La victoire fut vivement disputée, et il y eut même un moment où Paul Émile crut les affaires désespérées. Mais les Romains se surpassèrent, et la vieille question de la phalange et de la légion fut alors irrévocablement décidée[1]. Il est hors de doute qu'il y avait des éléphants dans l'armée consulaire, et l'on doit conclure de la relation de Tite-Live qu'ils contribuèrent au succès de la journée, puisque la déroute des Macédoniens ne commença véritablement que lorsque ces redoutables quadrupèdes commencèrent à les charger[2]. Il y a donc lieu de s'étonner d'une assertion de ce même historien, qui ajoute, dans le même paragraphe, que les éléphants ne furent presque d'aucune utilité dans cette bataille[3]. S'il entend par là que les Romains eussent été vainqueurs sans leur secours, je suis parfaitement de son avis; mais il est constaté que les éléphants rendirent alors quelque service. Dans tous les cas, il est curieux de remarquer que ces animaux, qu'Alexandre avait amenés le premier des bords lointains de l'Orient, furent, sinon les instruments, du moins les témoins de la destruction de son royaume[4].

[1] Sur cette bataille et sur la question de supériorité entre la phalange et la légion, voyez l'appendice II, à la fin du volume.

[2] «In dexterum cornu elephantos inducit et alas sociorum, et «hinc primum fuga Macedonum est orta... Elephantorum impe«tum subsecuti sunt socii nominis latini, pepuleruntque lævum «cornu.» (Tit. Liv., XLIV, 41.)

[3] «Elephanti in acie nomen tantum sine usu fuerunt.» (Tit. Liv., *loc. laud.*)

[4] Tit. Liv., XLIV, 23, 30, 40, 41, 42. — Plutarch., *Paul. Æmil.*, 17. sqq. — Suivant le Syncelle, lorsque P. Emile triompha de Persée, il

Les Romains firent aussi quelque usage des éléphants pendant leurs longues guerres contre les habitants de l'Espagne ; mais la nature du pays et le caractère de ces guerres, qui se passèrent surtout en siéges, en surprises, en incursions, ne leur permirent pas souvent d'amener ces lourds quadrupèdes sur le terrain, et quand ils le firent, ils n'eurent pas toujours à s'en féliciter : nous en donnerons une preuve plus tard [1]. On peut assurer qu'ils avaient aussi des éléphants dans leur guerre contre Viriathe : cela résulte d'une anecdote racontée par Valère Maxime. « Le proconsul Métellus, dit cet écrivain, sachant qu'il allait être remplacé en Espagne par Q. Pompée, son ancien ennemi, voulut lui rendre le mauvais service de désorganiser l'armée par tous les moyens possibles. A cet effet, il congédia un grand nombre de soldats, fit briser les armes, laissa gaspiller les munitions, et ordonna de retrancher les vivres aux éléphants, pour les mettre hors de service [2]. »

Nous ne connaissons qu'une seule occasion où les Romains aient employé les éléphants contre les Gaulois: ce fut à l'époque de leur première expédition au delà des Alpes. Les victoires qu'ils remportèrent, à l'aide de ces animaux, sur les *Arvernes* et les *Allobroges*, furent un grand pas de fait vers la conquête des Gaules ; et elles doivent tenir une place importante dans l'histoire de ces belles contrées.

fit porter devant lui 2,000 défenses d'éléphants, longues de trois coudées, qu'il avait enlevées dans le trésor du roi de Macédoine.

[1] Voyez au chapitre IX du livre II l'échec essuyé par le consul Fulvius Nobilior devant Numance.

[2] « Elephantis cibaria dari vetuit. » (Val. Max., IX, 3, n. 7.)

DÉFAITE DES ARVERNES ET DES ALLOBROGES.

(631 à 632 de Rome, 122 à 121 av. J. C.)

Le besoin d'une route militaire pour communiquer librement avec l'Espagne avait engagé les Romains à former des établissements sur la côte de la Méditerranée, depuis les montagnes de la Ligurie jusqu'aux Pyrénées. Ils résolurent ensuite, pour donner plus de stabilité et plus d'indépendance à cette communication, d'étendre leur influence dans l'intérieur du pays. Mais, d'un côté, les belliqueux Allobroges étaient en armes sur le Rhône; de l'autre, la puissante confédération des Arvernes tenait depuis cette rivière jusqu'aux contre-forts des Pyrénées; et une étroite alliance réunissait ces deux peuples pour la défense du sol de la patrie. Les Romains cherchèrent donc un prétexte pour leur déclarer la guerre, et confièrent la conduite de cette expédition au proconsul Domitius Aenobarbus, homme dur, violent, l'un des ancêtres de l'empereur Néron.

Les Gaulois, commandés par Bituitus ou Bétultus, chef des Arvernes, s'avancèrent fièrement au-devant de l'ennemi, et la bataille se donna près d'un lieu appelé Vindalium, non loin du confluent du Rhône et de la Sorgue. Ils y furent complétement défaits; les éléphants du proconsul mirent en déroute leur cavalerie, et jetèrent la terreur et la confusion dans leur infanterie[1]; on assure qu'ils laissèrent 20,000 morts sur le champ de bataille, perte qui ne semblera pas exagérée, si l'on se rappelle que les Gaulois se formaient ordinairement en masse, c'est-à-dire de la manière la plus désavantageuse

[1] «Elephantorum nova forma equi hostium hostesque conter«riti diffugerunt.» (P. Oros., v, 13.)

pour résister aux éléphants. Ces animaux leur étaient d'ailleurs entièrement inconnus, et ils ignoraient les moyens à employer pour les repousser et pour les éviter. En pareil cas, il devait périr plus de monde par la précipitation, suite de la terreur, que par le fer de l'ennemi [1]. Domitius fut si fier de cette victoire, qu'il voulut parcourir la contrée monté sur un éléphant, au son des instruments, et avec toute la pompe d'une marche triomphale [2].

Mais il n'était pas dans le caractère des Gaulois de se tenir pour vaincus après une première défaite : ils ne tardèrent pas à revenir à la charge, et cette fois ils avaient réuni 200,000 combattants. Ce n'était plus Domitius qui commandait les Romains; l'armée et la province avaient passé sous le commandement du consul Q. Fabius, petit-fils de ce Paul Émile qui avait vaincu Persée, et neveu de Scipion Émilien. Cette seconde bataille eut lieu près du confluent du Rhône et de l'Isère. L'armée consulaire n'atteignait pas 30,000 hommes, suivant Strabon, ou ne dépassait pas de beaucoup ce nombre, suivant quelques autres relations. Malgré cette infériorité numérique, les Romains remportèrent encore une victoire éclatante; les Gaulois eurent 150,000 hommes de tués ou de noyés, suivant Paul Orose,

[1] Flor., *Epitom.*, III, 2. — Strab., *Geogr.*, IV, 2; tom. I, p. 307. — P. Oros. V, 13. — Tit. Liv., Epitom., lib. LXI.

[2] « Cn. Domitius, Allobrogibus Arvernisque superatis, elephanto « per provinciam vectus est, turba militum quasi inter solemnia « triumphi prosequente. » (Sueton., *Neron.*, II.) — M. le marquis de Fortia d'Urban fixe la position de *Vindalium* au bourg de *Bédarrides*, au confluent de la Sorgue et de l'Ouvèze, à une demi-lieue de leur embouchure dans le Rhône, et environ à moitié chemin entre Avignon et Carpentras. Voyez les *Antiquités du département de Vaucluse*, p. 257.

130.000 suivant Pline, ou 120,000 suivant Appien et l'Epitome de Tite-Live. Cette dernière supposition est probablement celle qui s'approche le plus de la vérité[1].

Pour se rendre raison de cette perte énorme, il faut savoir que les Gaulois, surpris au passage du Rhône, furent chargés et poussés dans le fleuve, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Deux ponts qu'ils avaient faits à la hâte s'abîmèrent sous le poids des fuyards, et il y en eut une multitude de noyés. Mais la raison la plus forte, c'est que les éléphants jouèrent encore ici le même rôle qu'à l'affaire de Vindalium[2]; car Fabius avait reçu l'armée telle qu'elle était sous les ordres de Domitius, et certainement il s'était bien gardé de se priver d'un secours dont son prédécesseur avait tiré un si grand parti.

Après cette brillante victoire, Fabius fut décoré du surnom d'*Allobrogicus*, et cette partie de la Gaule fut

[1] Tit. Liv., Epitom., lib. LXI.—Appian., *Bell. ext.*, IV, 2.— Flor., *Epitom.*, III, 2.— Plin., *Hist. nat.*, VII, 51.—Vell. Patercul., II, 10, 39.—P. Oros., V, 13. — Eutrop., *Brev.*, IV, 22. — Val. Max., IX, 6, n. 3. — Strab., *Geogr.*, IV, 1 et 2; t. I, p. 298 et 307.— On se tromperait si, sous la dénomination d'Arvernes et d'Allobroges, on entendait seulement les habitants de l'Auvergne, de la Savoie et du Dauphiné d'aujourd'hui. Les premiers étaient à la tête d'une vaste association politique, qui comprenait, outre l'Auvergne, le Limousin, les Cévennes et le Berry, et embrassait, au dire de Strabon, une grande partie de la Gaule entre le Rhône, les Pyrénées et l'Océan. Les Allobroges, de leur côté, comptaient dans leur alliance les *Voconces*, les *Tricastins*, les *Tricores*, les *Centrons*, et les petites tribus montagnardes disséminées sur les versants des Alpes, depuis la Durance jusqu'au lac Léman. S'il n'en eût pas été ainsi, il serait impossible de concevoir que les seules provinces de l'Auvergne, de la Savoie et du Dauphiné eussent pu, après la sanglante défaite de Vindalium, mettre sur pied une armée de 200,000 hommes.

[2] « Maximus barbaris terror elephanti fuere. » (Flor., *Epitom.*, III, 2.)

réduite en province romaine. Quant aux Arvernes, on leur laissa une apparence de liberté; mais par suite d'artifices qui font peu d'honneur à la loyauté du sénat romain, ils furent réellement tenus dans la dépendance.

La défaite des Arvernes et des Allobroges paraît avoir été la dernière occasion où les Romains aient fait usage des éléphants. Ainsi ces animaux n'auraient figuré dans leurs armées que pendant environ quatre-vingts ans; et encore pendant cette période ils s'en étaient rarement servis. Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'ils n'eurent jamais une grande confiance dans ce moyen de guerre, c'est qu'ils dédaignèrent d'en faire usage dans deux circonstances très-importantes, c'est-à-dire dans la guerre des Cimbres et dans celle de Mithridate, où ils auraient cependant pu espérer d'en tirer un grand parti, soit pour enfoncer les masses des Barbares, soit pour les opposer à la nombreuse cavalerie du roi du Pont.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Force et importance militaire des éléphants. — Moyens qu'on employait pour les dresser au combat. — Expédient imaginé par Scipion dans la guerre d'Afrique.— Aptitude de ces animaux pour le carnage. — Usage meurtrier qu'ils font de leur trompe et de leurs défenses. — Frayeur qu'ils causaient aux chevaux. — Combats des éléphants corps à corps. — Aversion et terreur que ces animaux inspiraient aux Romains.

« Elephanti in præliis, magnitudine corporum, barri-
« tus horrore, formæ ipsius novitate, homines equos-
« que conturbant. » (Veget., *de Re milit.*, III, 24.)

Malgré sa lourde apparence, l'éléphant est sans contredit de tous les animaux celui qui possède le plus d'intelligence et d'adresse. Dans cette masse épaisse, sous cette écorce grossière, la nature a caché un instinct docile et des aptitudes peu communes. Naturellement doux et inoffensif, ce géant des quadrupèdes ne dédaigne pas de se soumettre à la volonté d'un enfant; on le voit même se détourner pour laisser le passage à la faible brebis : mais il conserve toujours le sentiment de sa force, et malheur à l'imprudent qui oserait le provoquer! Alors il devient féroce, et la colère exalte son courage. Les animaux les plus formidables, le lion, le tigre, le rhinocéros, ne sauraient le faire reculer, et souvent il lui suffit d'un coup de sa trompe pour les exterminer. Dans la violence de ses emportements, il s'élance au milieu des chasseurs, il arrache les arbres, il déplace les

rochers; la terre est ébranlée sous ses pas, l'air retentit au loin de ses cris, qui frappent de terreur les hommes et les animaux[1].

Il ne faut donc pas s'étonner si l'apparition soudaine de ces quadrupèdes a pu faire, sur les armées des anciens, la même impression que la détonation et les ravages de l'artillerie ont produite, dans les temps modernes, sur des nations contre lesquelles ce terrible moyen de destruction était employé pour la première fois. Ammien Marcellin, qui en parle d'après sa propre expérience, puisqu'il avait fait les guerres d'Orient sous les successeurs de Constantin, avoue que rien n'était aussi terrible que l'aspect des éléphants préparés au combat[2]. Qu'on se figure, en effet, un front de bataille garni d'une ligne de ces animaux tous prêts à s'élancer, tous soulevant leurs trompes menaçantes, et préludant par d'effroyables hurlements au carnage et à la destruction! On conviendra que ce spectacle était fait pour ébranler le moral des troupes, d'autant plus que, dans l'ancienne manière de combattre, on en venait aux mains sans préparer l'action par des attaques à distance, qui auraient pu rassurer le soldat et rendre moins efficace la coopération de ces redoutables auxiliaires.

Quinte-Curce s'arrête souvent à décrire l'impression de terreur que faisait la vue des éléphants sur les soldats macédoniens; et une preuve que cette vue était vraiment effrayante, c'est que la grande âme d'Alexandre en fut elle-même frappée, et que l'on entendit le héros s'écrier

[1] Ces faits sont attestés par tous les voyageurs, entre autres par le judicieux Foucher d'Opsonville que j'ai déjà cité, page 6 et ailleurs.

[2] «Elephantorum stridore immanitateque corporum, nihil hu«manæ mentes terribilius cernunt.» (Ammian. Marcellin., XIX, 27.)

qu'il n'avait encore rencontré dans aucun combat un danger aussi digne de son courage[1].

On conçoit, après cela, que les peuples de l'antiquité aient de bonne heure songé à tirer parti des éléphants pour la guerre. Ils durent dès lors s'appliquer à diriger l'instinct de ces quadrupèdes, pour les rendre dociles au commandement, calmes dans le péril, et pour leur apprendre à faire l'usage le plus meurtrier des armes dont la nature les a doués. Tout porte à croire qu'ils avaient des établissements pour les dresser, comme nous avons maintenant des dépôts pour l'instruction des remontes de cavalerie. Élien parle positivement des écoles que l'on avait établies à Rome pour l'instruction des éléphants destinés à paraître dans les spectacles[2]. C'était là qu'à force de patience et d'adresse, on parvenait à leur apprendre des tours qui sembleraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par des écrivains contemporains. On vit, aux jeux donnés par Germanicus, des éléphants lancer des traits, se battre corps à corps d'après les règles de l'escrime, et danser la pyrrhique[3]. A plus forte raison devons-nous admettre qu'il y avait un système d'instruction pour les animaux destinés au service des armées.

Mais autant cela est incontestable, autant il est à regretter que les anciens ne nous aient laissé sur cette matière aucun détail circonstancié; nous ne pouvons que glaner çà et là, dans les auteurs, quelques renseigne-

[1] «Tandem, inquit, par animo meo periculum video, cum bes«tiis simul et cum egregiis viris res est.» (Quint. Curt., VIII, c. 14, cf. c. 13.)

[2] Ælian., *Animal.*, II, 11, — Nous donnerons dans la note F, à la fin du volume, quelques détails sur l'art d'apprivoiser et de dresser les animaux féroces, chez les anciens.

[3] «Vulgare erat per auras arma jacere, non auferentibus ven«tis, atque inter se gladiatorios congressus edere, aut lasciviente «pyrrhiche colludere.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 2.) — On sait que la

ments épars, tels que le suivant, qui nous est fourni par l'historien de la guerre de César en Afrique : Juba venait d'amener à Scipion un train d'éléphants; mais ces animaux n'étaient pas entièrement apprivoisés, et il eût été imprudent de les présenter ainsi à l'ennemi. Voici l'expédient que Scipion imagina pour les accoutumer au combat : il les rangeait sur une seule ligne, et mettait en face un corps de frondeurs qui avaient ordre de lancer sur eux de petits cailloux et des projectiles légers, pour les effaroucher, mais sans leur faire beaucoup de mal. Il faisait ensuite avancer ces animaux comme pour charger sur les tirailleurs; et s'ils reculaient ou s'ils faisaient volte-face, ils étaient reçus vigoureusement par une seconde ligne placée derrière, laquelle leur lançait de grosses pierres et les forçait à se retourner contre l'ennemi. Scipion tâchait ainsi de leur donner de l'assurance, et voulait leur faire comprendre qu'il y avait toujours moins de danger à avancer qu'à reculer[1]. Nous avons déjà vu que cet expédient ne lui fut pas d'une grande utilité, et que la défaite de Thapsus fut principalement causée par l'indocilité de ses éléphants.

Peu de temps après la défaite de Régulus, les Carthaginois envoyèrent en Sicile, sous les ordres d'Asdrubal, une armée avec 140 éléphants. Nous savons par Polybe que le général carthaginois, qui avait débarqué au port de Lilybée, profitait de tous les moments de loisir que lui laissaient les Romains pour exercer ces animaux, qui probablement étaient le produit d'une nouvelle chasse[2].

pyrrhique était une danse militaire, où les acteurs, armés de toutes pièces, se battaient en cadence, au son des instruments, et en simulant tous les accidents d'un véritable combat.

[1] Hirt., *Bell. afric.*, cap. 27.

[2] Polyb., I, 38. — Ce furent ces mêmes éléphants qui, ainsi que

L'aptitude des éléphants pour le carnage est tellement connue dans l'Inde, que ces animaux y servent d'exécuteurs des hautes œuvres, et qu'on leur apprend à expédier les criminels, tantôt d'un seul coup, tantôt en leur brisant successivement les os, pour leur faire souffrir un plus long supplice [1]. Ainsi l'homme a abusé de sa supériorité sur les brutes, jusqu'à en faire les instruments de sa cruauté! Cette pratique barbare était également suivie par les anciens. Nous avons vu, au chapitre IV du livre Ier, que Perdiccas fit fouler aux pieds des éléphants 300 Macédoniens coupables de révolte. Amilcar punissait souvent du même supplice, pendant la guerre des mercenaires, les rebelles qui tombaient entre ses mains [2]. Ptolémée Philopator fut sur le point de faire périr de la même manière un grand nombre de Juifs dans l'hippodrome d'Alexandrie [3]. P. Émile fit exposer aux éléphants les déserteurs romains qu'il trouva dans le camp de Persée [4]. Enfin, l'implacable Annibal exposait aussi quelquefois les prisonniers romains à la fureur de ses éléphants : c'était en même temps un moyen d'assouvir sa haine et d'accoutumer ces animaux au carnage qu'ils devaient faire aux jours de bataille [5].

Le principal service que rendissent les éléphants, con-

nous avons vu au chapitre IX du livre précédent, échouèrent complétement devant Palerme.

[1] Ces faits sont racontés au long par une foule de voyageurs qui ont été témoins de ces horribles exécutions dans l'Inde, et entre autres par le missionnaire Borri, par l'Anglais Thomas Roe, et par l'Allemand Wolf, que j'ai déjà eu occasion de citer. Jean Struys en a fait graver une représentation dans son *Voyage de Siam*, et Hartenfels en a aussi donné une gravure dans son *Elephantographia*.

[2] Diodor. Sicul., *Excerp., de Virt. et vit.*, lib. XXV, p. 567.

[3] *Machab.*, III, 4.

[4] Val. Max., II, c. 7, n. 14.

[5] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.

sidérés comme un important moyen de guerre, c'était de rompre l'ordonnance de l'ennemi. Les rangs les plus serrés, les carrés les plus compactes, étaient forcés de céder au choc de ces masses ambulantes, qui, suivant l'expression de Pline, renversaient les bataillons, écrasaient les combattants[1]. Plutarque compare l'irruption que firent les éléphants de Pyrrhus dans l'armée romaine à un torrent débordé auquel rien ne saurait résister. Justin et Florus parlent à peu près dans les mêmes termes du choc de ces animaux. S'il y eut jamais des troupes éprouvées et intrépides, ce furent certainement celles d'Alexandre, et cependant sa phalange, toute hérissée de piques, fut forcée de plier et de s'ouvrir devant les éléphants de Porus[2]. Quand, par malheur, on ne parvenait pas à repousser ces formidables agresseurs, ils se faisaient jour en tout sens, écrasaient tout ce qui se présentait sur leur passage, et l'armée pouvait être regardée comme désorganisée. Alors l'ennemi n'avait plus qu'à lancer sa cavalerie sur les masses éparpillées, et il était sûr de les désarmer ou de les tailler en pièces. C'est pour cela que les batailles qui ont été gagnées par l'emploi des éléphants ont été ordinairement très-meurtrières pour le parti vaincu. Nous en avons vu des exemples dans celle de Tunis et dans la défaite des Allobroges : il n'est pas nécessaire d'en citer un plus grand nombre ; toutes ces batailles se ressemblent.

[1] « Prosternunt acies, proterunt armatos. » (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 9.) L'éléphant qui est mort dernièrement au jardin du Roi pesait plus de 6,000 livres, et n'était pas des plus forts. Il y en a aux Indes qui pèsent le double. On peut se figurer quel doit être le choc d'une pareille masse, soutenue par une énorme force musculaire, et poussée par l'exaltation de la colère.

[2] Τά τε γὰρ θηρία ἐπεχθέοντα ἐς τὰς τάξεις τῶν πεζῶν, ὅπῃ ἐπιστρέψειεν, ἐκερᾶϊζε καίπερ πυκνὴν οὖσαν τὴν Μακεδόνων φάλαγγα. (Arrian., *Exp. Alex.*, V, 17.)

Outre les ravages que faisait l'éléphant par l'impulsion de sa masse, il en exerçait encore d'effrayants au moyen des armes terribles dont la nature l'a pourvu. Sa trompe, l'organe le plus admirable peut-être de tout le règne animal, réunit la roideur d'un levier à toute la souplesse que peuvent exiger les opérations les plus délicates. On l'a vu, au milieu de la mêlée, saisir un soldat à l'aide de ce formidable instrument, l'étouffer dans ses replis, et le lancer au loin; ou bien le soulever légèrement au-dessus de sa tête, pour le livrer aux hommes placés sur son dos. Ces faits se sont répétés maintes fois, et sont attestés par de nombreux témoignages. Diodore de Sicile dit, en parlant de l'expédition de Sémiramis dans l'Inde, que les éléphants de Stabrobatès « foulaient aux pieds les hommes, les déchiraient avec leurs défenses, les saisissaient et les jetaient au loin avec leurs trompes. » Il répète les mêmes particularités au sujet des éléphants de Porus à la bataille de l'Hydaspe [1]. Quinte-Curce rapporte le même fait : « Præcipue terribilis illa facies erat, cum manu arma « virosque corriperet, et super se regentibus traderet. » Lucien, en racontant la bataille d'Antiochus Soter contre les Galates, dit également que les éléphants du roi de Syrie enlevaient les ennemis, les lançaient en l'air, ou les perçaient de leurs défenses [2].

L'un des faits les plus curieux que nous ait transmis l'antiquité sur cet usage que l'éléphant fait de sa trompe nous est raconté par Hirtius; c'est un des épisodes de la

[1] Diodor. Sicul., II, 16, 17, 18, et XVII, 88.

[2] Quint. Curt., VIII, 14. — Lucian., *Zeuxid.* vel *Antioch.* — Ælian., *Animal.*, VIII, 10. — L'usage meurtrier que l'éléphant fait de sa trompe et de ses défenses dans les combats a fourni à Nonnus Panopolite, auteur du V[e] siècle de notre ère, le sujet d'une digression poétique très-circonstanciée. (*Dionysiac.*, lib. XXVI, p. 695, ed. Hanov., 1605.)

bataille de Thapsus : nous le ferons connaître plus tard, lorsqu'il sera question des preuves d'intrépidité qui ont été quelquefois données par ceux qui ont combattu les éléphants[1]. Nous rencontrerons d'ailleurs des faits analogues dans les guerres de Mahmoud *le Ghaznévide*, et dans les premières entreprises des Portugais dans l'Inde[2]. Enfin, de nos jours même, et dans nos climats, on a pu voir les effets effrayants de la colère de l'éléphant; car tout le monde a entendu parler de celui que l'on montrait à Venise en 1818, et qui, dans un accès de fureur, saisit son malheureux cornac, et le broya dans sa trompe[3].

Les défenses de l'éléphant sont pour lui une autre arme non moins terrible : il s'en sert comme le taureau de ses cornes, et avec une énergie proportionnée à sa prodigieuse force musculaire[4]. On l'a vu percer ainsi d'outre en outre non-seulement des hommes, mais même des bœufs et des rhinocéros[5]. C'était principalement à l'aide de ses défenses que l'éléphant rompait les lignes ennemies, et faisait brèche dans les masses. Tel est le sens précis du mot ἐκεράϊζε, qui se trouve dans le passage d'Arrien que j'ai cité ci-dessus (page 242).

Mais c'était principalement sur la cavalerie que les

[1] Voyez ci-dessous au chapitre v de ce livre.

[2] Ces faits trouveront leur place au chapitre III du livre III.

[3] Nous avons déjà mentionné cet événement à la page 8.

[4] Aussi les Grecs et les Romains ont-ils quelquefois donné le nom de *cornes* aux défenses de l'éléphant. Ils ont de même donné celui de *main* à sa trompe, à cause d'une semblable analogie. Ces locutions étant souvent employées par les auteurs, j'ai cru devoir en faire le sujet de quelques éclaircissements. Voyez à la fin du volume la note G.

[5] Martial avait été témoin de faits semblables : *de Spectac.*, epigr. 17, 19, cf. Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7. — Aristot., *Animal.*, II, 1. — Sil. Ital., *Punicor.*, IX, v. 384, sqq.

ıts produisaient une grande impression de frayeur. , les cris, l'odeur de ces animaux, font tressaillir al, dont le premier mouvement, à leur aspect, est ·s de prendre la fuite. Les anciens se sont donné up de peine pour vaincre cette répugnance, et ils jamais réussi qu'imparfaitement. Cette antipathie val pour l'éléphant, constatée de nos jours encore naturalistes et les voyageurs, a toujours exercé ande influence dans les combats où ces deux es- se sont trouvées en présence. Nous avons vu ce ·iva à la cavalerie romaine à la bataille d'Héra- La masse monstrueuse et informe des éléphants, rus, leur odeur inconnue, leurs cris aigus, épou- ent les chevaux, qui entraînèrent, en prenant la une vaste et sanglante déroute [1]. » A la bataille de bie, ils produisirent le même effet; à Zama, ils ·rent également les chevaux italiens, et les mirent ordre. Alexandre, qui affectait de faire peu de éléphants, craignait cependant l'impression qu'ils ient faire sur sa cavalerie thessalienne, et il le ı dans les instructions qu'il donna à Cratère au ıt du passage de l'Hydaspe [2].

qu'il y avait des éléphants dans les deux armées ies, il arrivait souvent que deux de ces animaux se nt l'un contre l'autre, et ces luttes gigantesques se aient ordinairement par la mort de l'un des com- ts. Polybe n'a pas cru déroger à la gravité de re, en faisant la peinture d'une rencontre sem- qui eut lieu à la bataille de Raphia, et sur la nous avons déjà donné quelques détails [3]. Bernier.

ephantorum quum magnitudine, tum deformitate, et novo simul ac stridore consternati equi fugam stragemque late ınt. » (Flor., *Epitom.*, ı, 18.)

ian., *Exped. Alex.*, v, 11.

·ez ci-dessus, page 73.

qui passa huit ans à la cour d'Aureng-Zeyb, raconte qu'il y vit combattre des éléphants deux à deux, avec un tel acharnement qu'il était impossible de les séparer, à moins de les effrayer par des feux d'artifice. On trouve de pareils détails dans la relation d'Edward Terry, qui résidait auprès du grand Mogol Djihan-Guyr, au commencement du XVIIe siècle.

Rien ne fut aussi difficile aux Romains que de s'accoutumer à regarder de sang-froid les éléphants. Nous avons déjà dit qu'au temps de la première guerre punique, les consuls qui commandaient en Sicile durent se résigner à abandonner la plaine pendant trois campagnes, parce que les soldats, frappés de la crainte des éléphants, ne voulaient plus camper que sur des hauteurs inaccessibles à ces animaux [1]. Les phrases emphatiques dont les anciens se sont servis pour les peindre sont d'ailleurs une preuve de l'idée exagérée qu'ils s'en étaient formée : *Immanes belluæ ; bellantia monstra ; maurisia pestis ; bellua terror bellorum* : telles sont les expressions au moyen desquelles ils les désignent habituellement. Florus ne trouve pas de termes assez forts pour célébrer le courage des premiers d'entre les Romains qui osèrent s'exposer à leur rage : « Quinam, s'écrie-t-il, illi fuerunt viri quos ab elephantis « primo prælio obtritos accepimus [2] ! » On est même quelquefois étonné des comparaisons hyperboliques employées par les auteurs en parlant de ces animaux. Tite-Live, en racontant la défaite d'Asdrubal à la bataille du Métaure, dit que les éléphants des Carthaginois, égarés sur le champ de bataille, ressemblaient à des vaisseaux errant sans gouvernail au milieu des flots [3]. Arrien

[1] Voyez ci-dessus page 153.

[2] Flor., I, 18.

[3] « Elephanti, crescente certamine et clamore, impotentius jam

se sert de la même image pour peindre les éléphants de Porus : « Ces animaux, dit-il, blessés et éclopés, se traînaient sur le champ de bataille comme des vaisseaux dont on aurait fracassé la poupe [1]. » Mais Ammien Marcellin va plus loin encore: les éléphants amenés par les Perses contre l'empereur Julien ressemblaient, selon lui, à des collines qu'on verrait s'avancer dans la plaine [2]. Ne peut-on pas, après cela, pardonner à un poëte d'avoir comparé ces animaux à des donjons ou à des remparts ambulants [3]?

A la vérité, le sénat et les gens éclairés ne partageaient pas les terreurs du vulgaire; mais tous avaient en aversion un moyen de guerre qui déconcertait leur tactique, les obligeait à inventer de nouvelles armes et de nouvelles évolutions, rendait douteux des succès qui sans cela auraient été immanquables, et enfin était, dans

«regi, et inter duas acies versari, velut incerti quorum essent, «haud dissimiliter navibus sine gubernaculo vagis.» (Tit. Liv., XXVII, 48.)

[1] ὥσπερ αἱ πρύμναν κρουόμεναι νῆες. (Arrian., *Exp. Alex.*, V, 17.)

[2] «Elephanti gradientium collium specie, motuque immanium «corporum propinquantibus exitium intentabant, documentis «præteritis formidati.» (Ammian. Marcellin., XXIV, 6. n. 8.)

[3] Turritas moles et propugnacula dorso
Bellua nigranti gestans, ceu mobilis agger
Nutat, et erectos attollit ad æthera muros.
(Sil. Italic., *Punic.*, IX, vers 239.)

Les inspirations dont la source est dans la nature se ressemblent toujours, quelles que soient la différence des âges et la distance des pays : aussi n'ai-je pas été étonné de rencontrer ces mêmes idées dans un ancien poëme hindou, dont la traduction en anglais a été publiée par Wilkins. «His elephants moved like walking «mountains and the earth oppressed by their weight mouldered «into dust.» (*Asiatic researches*, 1er vol.)

tous les cas, un obstacle de plus à surmonter. Aussi Rome s'empressa-t-elle, lorsqu'elle se trouva assez forte pour faire la loi, d'imposer à ses ennemis la condition de livrer leurs éléphants ou de les détruire. Ce sacrifice fut expressément exigé des Carthaginois par le traité qui termina la seconde guerre punique[1] : les vaincus furent forcés de se soumettre et de s'y résigner[2].

Parmi les garanties que les Romains exigèrent de Philippe, roi de Macédoine, ils n'oublièrent pas de lui défendre d'entretenir des éléphants[3]. Ils imposèrent la même condition à Antiochus, après l'avoir dépouillé d'une partie de ses États[4]; et ils firent cadeau de ceux de ces animaux qu'il leur livra à Eumène, roi de Pergame, leur allié[5]. Le sénat, ayant appris dans la suite qu'Antiochus Eupator entretenait un train d'éléphants, lui envoya des ambassadeurs avec ordre de faire tuer sur-le-champ ces redoutables quadrupèdes, et cette étrange boucherie fut accomplie en présence même des envoyés. Cette odieuse violence révolta tellement les Syriens, que l'un des officiers de la cour d'Antiochus tua de sa propre main le chef de l'ambassade, Cn. Octavius, personnage distingué, et l'un des ancêtres de l'empereur Auguste. Le sénat lui fit élever une statue pour avoir perdu la vie au service de la république[6]. Ces

[1] «Traderent elephantos quos haberent domitos, neque domarent alios.» (Tit. Liv., xxx, 37.)

[2] «Naves longas, elephantos..., etc..., tradiderunt.» (Tit. Liv., xxx, 43.)

[3] «Ne plus quingentis armatorum haberet, neve elephantum ullum.» (Tit. Liv., xxxiii, 30.)

[4] «Elephantos tradito omnes, neque alios parato.» (Tit. Liv., xxxviii, 38.)—Ἀποδότω καὶ τοὺς ἐλέφαντας τοὺς ἐν Ἀπαμείᾳ πάντας, καὶ μηκέτι ἄλλους ἐχέτω· (Polyb., xxii, 26.)

[5] Tit. Liv., xxxviii, 39.

[6] Cicéron rappelle, dans sa 9e philippique, le meurtre de ce per-

faits eurent lieu à la fin du règne d'Antiochus Eupator, vers l'an 162 avant J. C. Enfin, nous avons dit, en racontant les événements de la guerre de Jugurtha, où les éléphants eurent quelque part, que lorsque ce prince voulut traiter avec Rome, on exigea de lui la remise de 30 de ces animaux. De tous ces faits, il me semble que l'on peut conclure que les Romains cherchèrent constamment à abolir ce moyen de guerre chez les autres nations[1].

sonnage. «Cn. Octavii, clari et magni viri, statuam videmus in ros«tris... Missus a senatu ut nepotem Antiochi regis classes habere, «elephantos alere prohiberet, Laodiceæ in gymnasio a quodam «Leptine est interfectus. Reddita est ei tum a majoribus statua «pro vita.» (§ 2.)

[1] Outre Tite-Live, on peut consulter sur ces événements Polybe, Fragm., lib. XXII, c. 26. — Appian., *Bell. syriac.*, XXXVIII, XLVIII. — Diodor. Sicul., *Excerpt. legat.*, IX.

CHAPITRE II.

Organisation des éléphants de guerre. — Rang éminent des *éléphantarques*. — Souvenirs qui nous sont restés de ces officiers. — Usage de donner un nom à chaque éléphant. — Manière de les conduire ; parure, équipement, armement. — Éléphants *cataphractes* ou cuirassés. — Digression sur les tours.

« Turres armatorum in hostes ferunt, magnasque ex parte « Orientis bella conficiunt. » (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 9.)

Alexandre et ses successeurs ayant les premiers introduit les éléphants dans les armées de l'Occident, ce fut naturellement dans leurs camps que s'établit l'organisation de ce nouveau service. Nécessairement on l'aura réglé sur la routine que l'on avait trouvée établie dans l'Inde, sauf les modifications qu'il fallait y apporter pour le mettre en harmonie avec l'ordonnance macédonienne. Les Carthaginois, dont la tactique tenait beaucoup de celle des Grecs, durent suivre à peu près les mêmes errements. Quant aux Romains, qui furent les derniers à essayer de cette innovation, il est probable qu'ils conservèrent aussi l'organisation en vigueur chez les Grecs et chez les Carthaginois; d'autant plus qu'il s'agissait d'un service spécial, relativement auquel ils n'avaient aucun précédent dans leurs institutions.

Aucun auteur latin ne traite de l'organisation militaire des éléphants; c'est au Grec Élien que nous devons le peu que nous savons de cette organisation, et encore cet écrivain, qui vivait du temps d'Adrien, n'en parle-t-il que d'après les traditions, et comme d'une chose qui n'était plus qu'un souvenir. Voici, du reste, comment, suivant lui, ce service était organisé: Les éléphants étaient

réunis par détachements, ou, comme nous dirions maintenant, par brigades de soixante-quatre ; chaque brigade était partagée en divisions et en subdivisions, auxquelles on avait donné des noms tirés de la tactique des Grecs. Ainsi, on appelait

I. PHALANGE, le corps entier de 64 éléphants ;
II. CÉRATARCHIE, la demi-phalange, forte de 32 éléphants ;
III. ÉLÉPHANTARCHIE, une division de 16 éléphants ;
IV. ILARCHIE, une subdivision de 8 éléphants ;
V. ÉPITHÉRARCHIE, une section de 4 éléphants ;
VI. THÉRARCHIE, une demi-section ou 2 éléphants ;
VII. ZOARCHIE, un seul éléphant, regardé comme l'unité élémentaire de la phalange[1].

On ne saurait s'empêcher de reconnaître dans cette organisation quelque analogie avec notre artillerie de bataille, dont la répartition par divisions, batteries, sections et pièces, est à peu près établie sur une semblable échelle. Ce ne sera pas le seul rapport que nous aurons occasion de remarquer entre ces deux services, tout en avouant que leurs différences sont encore plus saillantes que leurs points de conformité.

Le nom de *phalange*, et l'effectif de 64 éléphants donné à la brigade, me portent à penser que la formation de ces animaux en colonne était un carré plein, de huit files de front, sur huit de profondeur. Cette disposition pouvait convenir dans les marches à proximité de l'ennemi, dans les changements de front, et dans toutes les occasions où l'on avait intérêt à diminuer les dis-

[1] Ælian., *de Instruend. acieb.*, apud *Veter. rei militar. script.*, ed. Stewech., p. 325.

tances, pour mettre plus de rapidité dans les évolutions. Probablement on ne déployait les éléphants par *ilarchies* que pour la formation en bataille, occasion où, comme nous allons bientôt le voir, ils étaient sur un seul rang. Ce serait une analogie de plus avec notre artillerie de campagne, qui, dans les marches et dans les évolutions, se forme ordinairement en colonne, et ne se déploie qu'au moment de l'action.

Les Grecs donnaient au commandant supérieur des éléphants le nom d'*éléphantarque* (ἐλεφαντάρχης), mot que les Latins ont rendu par ceux de *magister elephantorum*. Cet officier avait sous ses ordres le *cératarque*, l'*ilarque*, et les autres chefs des différentes subdivisions de la brigade. Son rang était des plus éminents, et lui donnait une grande importance, principalement dans les armées d'Orient, où les éléphantarques paraissent avoir tiré beaucoup de vanité de leur place [1]. Quelquefois même ces officiers se sont crus assez forts pour lutter d'autorité avec les commandants des armées. Nous en avons donné un exemple dans le récit de la bataille de Palerme, où, suivant Polybe, les conducteurs des éléphants, rivalisant avec Asdrubal, et voulant s'attribuer le mérite de la victoire, se portèrent sur l'ennemi sans en avoir reçu l'ordre, et le mirent en fuite.

Les noms de quelques éléphantarques sont restés dans l'histoire. Celui d'Antiochus le Grand s'appelait *Philippe*: il jouissait de toute la confiance du roi, dont il commanda les éléphants à la bataille de Raphia et à celle de

[1] C'est à quoi fait allusion Térence dans ce passage de *l'Eunuque*:

Illi invidere misere : verum unus tamen
Impense, elephantis quem Indicis præfecerat.
Is ubi molestus magis est, quæso, inquam, Strato,
Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
(Act. III, sc. 1.)

Magnésie, qui eut lieu vingt-sept ans plus tard. Un autre officier syrien, appelé *Miïscus* ou *Muscus*, commandait en sous-ordre 42 éléphants à la première de ces deux actions. L'éléphantarque d'Eumène était *Eudème :* nous l'avons vu figurer dans les batailles de Gadamarta et de la Gabiène. Celui de Ptolémée Philopator portait le nom d'*Hermon* ou *Ermon :* il avait sous ses ordres 500 éléphants. Celui de Démétrius Soter, roi de Syrie, était appelé *Nicanor*. Il est question de ces deux derniers officiers dans l'histoire des Machabées [1].

Certains commentateurs, donnant trop d'importance à quelques expressions d'Arrien, ont imaginé qu'Alexandre, ayant formé un train d'éléphants après la défaite de Porus, avait investi Cratère du titre d'éléphantarque; mais cette supposition ne repose sur aucune donnée positive. Il est vrai que cet officier fut souvent chargé de commander les éléphants dans les marches : cela s'explique naturellement par la haute considération dont il jouissait dans l'armée et à la cour; cependant, lorsque le conquérant commença sa retraite vers la Perse, ce fut à Héphestion qu'il confia ses 200 éléphants, en lui enjoignant de suivre la gauche de l'Hydaspe, tandis que Cratère devait prendre son chemin sur la droite, avec une des colonnes de l'armée [2].

Il était d'usage de donner à chaque éléphant un nom particulier, et l'on conçoit que ce devait être à la guerre une prescription rigoureuse. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, pour éviter toute incertitude dans le service, on donne des noms aux vaisseaux, et qu'on marque d'un numéro chaque cheval, chaque arme, chaque pièce en-

[1] Polyb., I, 40; V, 82. — Tit. Liv., XXXVII, 41. — Appian., *Bell. syriac.*, XXXIII. — *Machab.*, II, 14; III, 4.

[2] Arrian., *Exped. Alex.*, VI, 2.

fin, du matériel d'une armée. Nous pouvons citer quelques noms d'éléphants que l'histoire nous a conservés. Alexandre donna celui d'*Ajax* au plus beau de ceux de Porus; *Surus* était le nom d'un éléphant très-célèbre dans l'armée carthaginoise, et dont Caton n'avait pas dédaigné de faire mention dans ses Annales[1]. Pline parle de deux éléphants d'Antiochus, dont l'un était appelé *Patrocle*, et l'autre *Ajax*. Parmi ceux de Pyrrhus, il y en avait un que l'on appelait *Nicon* (le vainqueur)[2], et un autre *Nicée* (la victorieuse). Cet usage s'est conservé en Orient: l'éléphant favori du sultan de Ghizni était nommé *Salléman*, et celui du Mogol Djihân-Guyr, *Indra-Gadja*. L'éléphant envoyé à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid était appelé *Abulabbas;* enfin, celui dont le roi de Portugal fit hommage à Léon X portait le nom d'*Hannon*[3].

Chaque éléphant avait un conducteur qui lui était spécialement affecté, et qu'on n'avait garde de changer, attendu que ces animaux se prennent ordinairement d'amitié pour les personnes qui les soignent, et n'aiment pas les nouveaux visages. Chez les Grecs, on donnait à ces conducteurs le nom d'*éléphantagogue* (ἐλεφανταγωγός)

[1] Nous avons décrit plus haut (page 138), d'après Appien, le désespoir qui s'empara des Carthaginois, lorsqu'après avoir livré toutes leurs armes aux Romains, ils en reçurent l'ordre de livrer leur ville elle-même. « On les vit alors, dit cet historien, courir çà et là, en *appelant leurs éléphants par leurs noms*, comme s'ils les eussent encore eus en leur pouvoir, et en maudissant leurs pères, qui les avaient livrés à leurs ennemis » : Καὶ τὰ ὀνόματά τινες τῶν ἐλεφάντων ἀνεκάλουν, ὡς ἔτι παρόντων... (Appian., *Bell. punic.*, 92.)

[2] Philostrat., in *Apollon. vit.*, II, 6. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 5. — Athen., XIII, 8. — Ælian., *Animal.*, XI, 14.

[3] Nous donnerons dans la note H, à la fin du volume, quelques détails sur l'histoire de ces deux derniers éléphants.

celui d'*éléphantiste* (ἐλεφαντίστης)[1]. Les Latins les désiient par les expressions de *rector*, *magister*, ou *modeor belluæ;* souvent aussi ils leur donnaient le nom *di*, ce qui ne voudrait pas dire que ce fussent tous véritables Indiens, mais les premiers l'avaient été, un nom de pays avait fini par devenir, comme cela ive souvent, un nom de métier[2]. Les Grecs avaient :-mêmes adopté cette dénomination : Polybe se sert mot ἰνδοὺς, pour désigner les conducteurs des éléants de Carthage, condúcteurs qui, sans doute, n'éent que des Africains[3]. C'est en ce sens que Cicéron lit : « Ille Indus aut Pœnus unam coercet belluam[4]. » sait d'ailleurs que les anciens étendaient le nom *nde* à l'Éthiopie : il n'est donc pas étonnant qu'ils aient)elé *Indi* les nègres qui conduisaient les éléphants[5]. Ces conducteurs étaient montés sur le cou de l'ani-l, dont ils dirigeaient les mouvements avec la voix, au moyen d'un barreau de fer long d'un pied, ar-ıdi par un bout, pointu par l'autre, et muni d'un croet qui lui donnait de la ressemblance avec un harpon. s'en servaient pour frapper ou piquer doucement le

Pollux, *Onomast.*, et Hesych., voc. ἰνδός. — Aristot., *Animal.*, ısim. — Nous donnons à ces conducteurs le nom de *cornacs ;* ils ıt connus dans l'Inde sous celui de *mahoû*, de *naïrsis*, etc.

C'est ainsi qu'en France, à une certaine époque, tous les chanırs furent appelés *lombards*, et qu'aujourd'hui encore on donne ıom de *suisse* aux portiers de bonnes maisons et aux fonctionres chargés de la police des églises, quel que soit d'ailleurs r pays.

Polyb., I, 40, et passim.

Cicer., *de Republ.*, II, 40.

« Nigro bellua nil negat magistro. » (Martial., I, epigram. 105.) Il résulte d'un passage de Sénèque que c'étaient réellement des ıiopiens qui exerçaient à Rome le métier de conducteurs d'éléants. « Elephantem minimus Æthiops jubet subsidere in genua. » ıist. LXXXV.)

cou et les oreilles de l'animal, lorsqu'il refusait d'obéir à la voix. Les Grecs donnaient à cet instrument le nom de ἄρπη [1], et les Latins celui de *cuspis* [2]. De nos jours encore, les Indiens n'en ont pas d'autre pour conduire leurs éléphants. L'*Ayéen Akbéry* en fait mention sous le nom de *kénar;* suivant Foucher d'Opsonville, les Indiens d'aujourd'hui lui donnent celui d'*ankoche*. Il en est parlé dans le voyage de Pietro della Valle, et dans celui du P. Tachard [3].

Pour donner aux éléphants un aspect plus terrible, on les parait d'une manière bizarre; on leur mettait des housses de drap rouge, couleur que l'on croyait propre à exciter leur ardeur. Les éléphants d'Antigone portaient, suivant Plutarque, de semblables housses [4]. Quelquefois on y ajoutait des ornements d'or et d'argent: c'était ainsi qu'étaient parés ceux d'Antiochus à la bataille de Magnésie [5]. On leur peignait le front et les oreilles en blanc, en bleu ou en rouge. On avait remarqué que, lorsque ces animaux entrent en fureur, ils dressent leurs

[1] Ælian., *Animal.*, XIII, 9.

[2] . . . . Moderantem cuspide lucas
Maurum in bella boves. . . . .
(Sil. Ital., IX, vers. 572.)

[3] Les médailles portant les n[os] 6 et 7, sur la planche qui accompagne ce volume, représentent des conducteurs d'éléphants armés de ce barreau de fer. Pour donner une idée plus exacte de cet instrument, je l'ai fait représenter au n° 9 dans de plus grandes dimensions, tel qu'il se trouve sur un ancien bas-relief gravé dans le 3[e] volume du Supplément de l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon.

[4] Ὡς τῶν θηρίων τοὺς πύργους ἄνω καὶ τὰς πορφύρας εἶδον, ὥσπερ ἦν αὐτοῖς κόσμος, εἰς μάχην ἀγομένοις... (Plutarch., *Eumen.*, 14.)

[5] «Elephantis immensæ magnitudinis, auro, purpura, argento «et suo ebore fulgentibus, aciem utrimque vallaverat.» (Flor., II, 8.)

larges oreilles, et les étalent d'une manière effrayante [1], et l'on voulait, en peignant ces parties de couleurs éclatantes, les rendre plus apparentes et en augmenter l'effet. Enfin, on leur attachait de grands panaches, des banderoles et des grelots [2]. Ces animaux aiment en effet à être parés, et plus on les charge d'ornements, plus ils sont fiers et joyeux : aussi l'usage de les caparaçonner date-t-il de loin; nous en avons une preuve dans la description que Diodore de Sicile nous a laissée de ceux que Stabrobatès, roi de l'Inde, avait préparés pour repousser l'agression de Sémiramis [3].

Souvent, pour les garantir autant que possible des coups de l'ennemi, on recouvrait de plaques de fer les parties de leur corps les plus exposées, comme la tête et le poitrail; quelquefois même on les cuirassait entièrement, et alors on les appelait κατάφρακτοι, *loricati* [4]. Tels étaient ceux de Juba, dans la guerre d'Afrique [5]; c'est ainsi que sont souvent figurés ceux que l'on voit sur les médailles de César et de la famille *Julia;* et nous avons vu que ces médailles étaient des monuments consacrés au souvenir de la bataille de Thapsus; enfin, nous aurons souvent occasion de parler ailleurs d'éléphants bardés de fer, en décrivant les armées des rois Sassanides, et celles des princes de l'Inde.

On voit dans la *Tactique* d'Arrien, que pour rendre plus meurtrier l'effet des défenses des éléphants, on y

[1] Manuelis Philæ, *Carmen de Elephante,* vers. 72.

[2] « Quos elephanti tardius præcedentes, magnitudine corporum, « cristarumque horrore, pavorem jumentis incutiebant et viris. » (Ammian. Marcell., xxv, 3, n. 11, ed. Gronovio.)

[3] Diodor. Sicul., II, 17, 18.

[4] Gib. Cuper., *de Elephantis in num. obviis ;* excurs. II, in *Thes. Sallengr.* — La médaille n. 6 de notre planche représente un éléphant cataphracte.

[5] Hirtius, *Bell. afric.,* 72 et 86.

adaptait des pointes d'acier, et que, pour les garantir des coups de l'ennemi, on les recouvrait de plaques de fer[1]. Il paraît aussi qu'on attachait au poitrail de ces animaux des pieux ferrés ou de fortes piques, dont les pointes projetées en avant étaient en effet un bon moyen de percer la ligne ennemie; on fixait sans doute cet appareil aux défenses, pour lui donner plus de stabilité[2]. Quant à l'usage de garnir de pointes d'acier les défenses des éléphants, il a été de tout temps pratiqué en Orient : on y faisait souvent tenir de véritables épées, des cimeterres, et des poignards empoisonnés; nous aurons occasion, dans le dernier chapitre du IIIe livre, de rapporter plusieurs exemples de cet usage. On était même parvenu à armer leur trompe de sabres et de faux, dont on leur apprenait à se servir avec adresse : le sultan Akbar en avait beaucoup de dressés à ce service; et le véridique Pyrard, qui voyageait en Orient au commencement du XVIIe siècle, assure avoir été témoin de ces exercices. Mais rien ne prouve que cette pratique ait été connue en Occident.

Les jours de bataille on donnait aux éléphants des boissons enivrantes, et des drogues propres à les échauffer. C'était, en Europe, du vin aromatisé ou mêlé avec de l'encens; en Orient, une liqueur fermentée tirée du riz et de la canne à sucre, et où l'on faisait infuser de l'encens et de la myrrhe; à Ceylan on les enivrait avec de l'opium. Quinte-Curce fait probablement allu-

[1] Arrian., *Tactic.*, p. 9, ed. Blancard.

[2] Suivant Silius Italicus, cette manière d'armer les éléphants aurait été adoptée par les Carthaginois :

> Stat niveis longum stipata per agmina vallum
> Dentibus, atque ebori præfixa cominus hasta
> Fulget ab incurvo devecta cacumine cuspis.
> (*Punic.*, IX, vers 581.)

sion à l'état d'ivresse des éléphants de Porus, lorsqu'il dit qu'ils avaient été rendus furieux à dessein[1]. Il résulte également de l'histoire des Machabées que les Syriens et les Égyptiens enivraient leurs éléphants pour les exciter au carnage[2].

DIGRESSION SUR LES TOURS.

La pièce la plus remarquable de l'armement des éléphants était une espèce de tour qu'on leur mettait sur le dos, et dans laquelle se plaçaient quelques soldats armés de piques et de traits[3]. J'ai dit *une espèce de tour*, car nous ne connaissons point exactement la construction de ces machines : on n'en trouve aucune représentation sur les monuments et sur les médailles, où sont souvent figurées différentes parties de l'attirail de guerre des anciens. Le nombre même des combattants qu'on y plaçait est un sujet de discussion, car les indications fournies à cet égard par les auteurs ne sont nullement

[1] «De industria irritati.» (Quint. Curt., VIII, 13.)

[2] «Et elephantis ostenderunt sanguinem uvæ et mori, ad acuendos eos in prælium.» (*Maccab.*, I, 6.) Ces éléphants étaient ceux d'Antiochus Eupator; au chapitre IV du livre III, on dit la même chose de ceux de Ptolémée Philopator. Voyez d'ailleurs Ælian., *Animal.*, XIII, 8. — Bochart, *Hierozoic.*, II, 28. — Hartenfels, *Elephantographia*. — Les voyages de Marco Polo, lib. III, 41; enfin, la *Relation du Ceylan* par Wolf.

[3] On donnait quelquefois à ces hommes des projectiles incendiaires.

> Liventi dorso turris, flammaque, virisque,
> Et jaculis armata sedet....
>
> (Sil. Ital., *Punic.*, IX, vers 577.)

d'accord. Si nous en croyons Héliodore, chaque éléphant portait 6 guerriers, dont 2 sur le devant, 2 sur le côté droit, et 2 sur le côté gauche. Élien ne parle que du conducteur et de 3 combattants; c'est aussi le nombre mentionné par Strabon [1], et c'est celui qui me paraît le plus probable, car il s'accorde avec les anciennes traditions de l'Inde consignées dans l'*Amâra-Cocha*, et dont nous avons parlé à la page 33.

On peut d'ailleurs citer à l'appui de cette évaluation un passage où Pline, décrivant un combat d'éléphants donné dans le cirque par César, dit qu'on y vit combattre 20 éléphants contre 500 hommes à pied; puis *un nombre égal* de ces animaux portant des tours défendues par 60 *combattants*, contre 500 fantassins et autant de cavaliers. « Iterumque totidem turriti *cum sexagenis propu*« *gnatoribus*, eodem quo priores numero peditum, et « pari equitum ex adverso dimicante [2]. » Le mot *sexageni* est évidemment employé ici collectivement, c'est-à-dire qu'il désigne tous les hommes que contenaient les vingt tours ensemble [3] : il y en avait donc 3 dans chacune, et l'on peut en inférer que ce nombre était celui qu'on adoptait le plus souvent. Il est possible que quelquefois on ait mis sur les éléphants un ou deux hommes de plus, et probablement chaque nation suivait à cet égard une règle particulière; mais je ne pense pas qu'il y ait eu de grandes différences. Ainsi j'admets que les Syriens aient eu l'habitude de placer 4 hommes dans chaque tour; c'est ce qui eut lieu à la bataille de Magnésie, d'après le témoi-

[1] Heliodor., *Æthiopic.*, IX, 17. Voyez les notes de Coray, t. II, p. 305.— Ælian., *Animal.*, XIII, 9.—Strab., *Geogr.*, XV, 1; t. III, p. 286.

[2] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.

[3] On rencontre quelquefois dans les auteurs le nombre distributif employé pour le nombre cardinal : voyez Stallbaum *ad Ruddimanni Institut. grammatic. latin.*, t. I, p. 195. Cependant Dom

gnage de Tite-Live : « Elephantorum tergo impositæ tur-« res, turribusque superstantes præter rectorem, qua-« terni armati[1]. » Mais il est bon de remarquer que ces éléphants d'Antiochus étaient de la plus forte espèce : « Elephanti immensæ magnitudinis[2] ; » ce qui nous autoriserait à regarder comme un *maximum* ce nombre de 4 combattants.

Nous n'admettrons donc pas l'exagération du sophiste Philostrate, qui dit qu'on mettait de 10 à 15 hommes dans chaque tour[3] ; et nous ne prendrons pas à la lettre les expressions de l'historien des Machabées, lorsqu'il raconte que dans l'armée d'Antiochus il y avait 32 éléphants, chacun chargé d'une tour contenant, outre le conducteur, 32 hommes avec des machines[4]. Il y a là une exagération évidente, et dont le savant Bochart, qu'on peut citer avec confiance en pareille matière, s'était déjà aperçu[5]. Josèphe, qui, en racontant les mêmes

Calmet, dans son commentaire sur le 6e chapitre du 1er livre des *Machabées*, et Le Beau, dans un mémoire inséré dans le 21e volume de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pag. 352, citent tous deux ce passage de Pline, et admettent l'étrange supposition qu'il y avait 60 hommes sur chaque éléphant, sans réfléchir que cela eût donné une charge d'environ 10,000 livres, outre le poids des armes et de la tour !

[1] Tit. Liv., XXXVII, 40.

[2] Flor., II, 8.

[3] Philostrat., *Apollon. vit.*, II, 6.—Je regrette que cette supposition ait été admise sans examen par le docteur Robinson dans ses *Antiquités grecques*, ouvrage d'ailleurs très-estimable, et je regrette encore plus que la même inexactitude se soit glissée dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Antiquit.*, art. ÉLÉPHANT).

[4] « Sed et turres ligneæ super eos firmæ protegentes super sin-« gulas bestias, et super eas machinæ : et super singulas viri vir-« tutis triginta duo, qui pugnabant desuper, et Indus magister « bestiæ. » (*Maccab.*, I, 6, vers. 37.)

[5] Sam. Bochart, *Hierozoic.*, II, 26. — Le retour symétrique du

événements, a copié à peu près les livres des *Machabées*, s'est prudemment abstenu de préciser le nombre des hommes placés sur chaque éléphant : il se borne à dire qu'il y avait dans chaque tour des gens de trait[1].

Un moyen bien simple de fixer nos idées sur le nombre d'hommes qu'on pouvait placer sur les éléphants, c'est de prendre pour base de nos calculs la force et les dimensions de ce quadrupède. Nous avons dit, dans le 1er chapitre du livre Ier, que le maximum de la charge qu'il peut porter varie entre 2,000 et 2,500 livres. Mais un tel fardeau, auquel on peut le soumettre sans inconvénient tant qu'il ne s'agit que d'accompagner lentement la marche d'une caravane, eût été excessif sur les champs de bataille, où il fallait laisser à cet animal assez de légèreté pour suivre les évolutions brusques et rapides du combat. Je pense donc qu'en ce cas la charge ne pouvait aller au delà de 1,000 à 1,200 livres. Or, le poids d'une tour et celui de 5 ou 6 hommes et de leur armement devaient atteindre au moins à cette limite. On n'aurait pu en mettre davantage sans ôter à l'éléphant toute son agilité, surtout lorsqu'il était bardé de fer. Pense-t-on que si, outre le cavalier, on mettait sur nos chevaux d'escadron tout le poids qu'ils peuvent porter, on pourrait en tirer encore d'utiles services les jours de bataille ?

Les rapports des voyageurs les plus accrédités qui ont visité l'Orient à différentes époques viennent à l'appui de mon opinion. Dans une des premières collections de voyages, et en même temps dans une des plus estimées (celle de *Vicence*, 1507), il est dit qu'à Calicut on ne mettait que 3 ou 4 combattants sur chaque éléphant. Il

même nombre, pour les éléphants et pour les hommes, serait à lui seul un motif de douter de la véracité de l'historien.

[1] Fl. Joseph., *Antiq. judaic.*, XII, 9.

en était de même au Pégu, d'après le témoignage du Vénitien Federici, qui parcourut cette contrée en 1570, et dont la relation est insérée dans le 11[e] volume de la collection de Purchas. Louis Barthema, qui visita l'Inde en deçà et au delà du Gange, à la fin du XV[e] siècle, ne parle que de 6 hommes, et les Hollandais Van Schouten et Van-der-Hagen, qui voyagèrent dans le même pays vers le milieu du XVII[e] siècle, assurent qu'on n'en mettait que 4, ou tout au plus 6, sur chaque éléphant. Le voyageur allemand Mandelslo, et le Français Vincent Le Blanc, qui visitèrent l'Inde à une époque où l'on y avait déjà adopté les armes à feu, assurent qu'on ne plaçait sur chaque éléphant que 3 ou 4 arquebusiers. Enfin, il me serait facile de grossir cette liste de citations, car les mêmes faits résultent de tous les documents que j'ai pu me procurer. Il est vrai que lorsqu'il est simplement question de voyager, on met plus de monde sur chaque éléphant; mais en ce cas l'animal ne marche jamais qu'au pas, et on ne fait que de courtes étapes [1]. C'est pour n'avoir pas fait cette distinction, que Marco Polo et Marmol ont exagéré le nombre d'hommes qu'on plaçait sur les éléphants de guerre, soit aux Indes, soit en Abyssinie. Ni l'un ni l'autre de ces voyageurs n'avaient été témoins des faits qu'ils racontaient; ils ont adopté sans examen les bruits les plus exagérés.

Mais en supposant même qu'on eût pu mettre sur l'é-

[1] Ceux qui seraient curieux de consulter les voyages ci-dessus cités les trouveront dans les collections de Ramusius, de Purchas, de Grynæus, et dans les tomes II et VII du *Recueil de la Compagnie hollandaise des Indes*. La première édition des Voyages de Louis Barthema, gentilhomme bolonais et patrice romain, que les étrangers ont appelé *Vartomanus*, parut à Rome en 1510. C'est peut-être, après celle de Marco Polo, la relation la plus intéressante qui ait été publiée sur l'Asie.

léphant plus de 5 ou 6 hommes sans ralentir sa marche, je ne vois pas comment on aurait pu les disposer d'une manière utile pour le combat. Quelle que soit la grandeur qu'on veuille accorder aux tours, je ne pense pas que leur capacité ait pu excéder 4 pieds et demi, ou, au plus, 5 pieds en tout sens. Encore, je ne garantis pas que les dimensions de l'animal puissent donner une assiette assez stable pour des machines de cette largeur. On n'aurait donc pu placer que 2 hommes sur chaque face, et il serait à peine resté assez d'espace dans l'intérieur pour la liberté des mouvements, et pour y déposer quelques armes et projectiles de réserve. Les deux hommes de chaque face se seraient même trouvés excessivement gênés pour le maniement de l'arc et de la pique, surtout si la largeur de la tour n'atteignait pas 5 pieds. C'est sans doute pour cela qu'on ne mettait qu'un homme sur chaque face latérale, tandis qu'il y en avait 2 sur celle du milieu. Telle était probablement la disposition des hommes qui montaient les éléphants d'Antiochus à la bataille de Magnésie[1].

On pourrait m'objecter qu'il y avait peut-être des tours à plusieurs étages, et capables de contenir un plus grand nombre de combattants : mais cette supposition ne servirait qu'à déplacer la difficulté; car une tour plus haute serait aussi plus lourde, et ce qu'on gagnerait en capacité serait acheté par l'inconvénient de surcharger le porteur. De pareilles machines auraient été en outre très-versantes, attendu que les oscillations et les déviations du centre de gravité augmentent en proportion de la hauteur et de la distance du sol : les inégalités du terrain, les secousses et les accidents du combat, auraient donc rendu pour ainsi dire impossible le

[1] Voyez ci-dessus p. 260.

maintien de l'équilibre. Quelles difficultés n'auraient point présenté d'ailleurs le chargement et le déchargement de ces lourdes machines, en cas d'alerte, dans ces moments où l'on ne saurait jamais mettre assez de promptitude, ni assez de régularité dans le service. Enfin, cette supposition de tours à plusieurs étages n'est appuyée, que je sache, sur aucun document, soit écrit, soit figuré de l'antiquité[1].

Les réflexions suivantes d'un observateur sensé qui a vécu longtemps dans l'Inde me paraissent jeter un grand jour sur la question : «Quant à la vigueur des reins de l'éléphant, quoiqu'il puisse aisément porter une charge d'environ trois milliers, il est cependant certain que cette vigueur est proportionnellement moindre que celle de beaucoup d'autres quadrupèdes. D'ailleurs son corps court et ramassé est réellement peu propre à porter divers fardeaux, de sorte que pour lui laisser le mouvement des épaules et des hanches libre, il ne reste qu'un petit espace qui puisse être chargé. Par exemple, on assujettira sur son dos une *hoze*, espèce de plate-forme entourée d'une petite balustrade et surmontée d'un dais, sous lequel un prince est assez commodément assis : or, à peine deux ou trois seigneurs

[1] J'ai dit plus haut que je n'avais pu trouver dans les médailles grecques et romaines aucune indication sur la véritable forme et sur les dimensions des tours. Cependant, en continuant mes recherches, j'ai rencontré dernièrement un de ces monuments, au revers duquel on voit un éléphant chargé de sa tour. C'est un moyen bronze assez fruste; il est attribué à *Juba II,* roi de Mauritanie, et a été publié par M. Falbe dans ses *Recherches sur l'emplacement de Carthage* (1833). Il serait difficile d'en tirer quelque chose de positif, vu l'exiguïté des dimensions et la dégradation des contours; cependant, des proportions du type, on peut inférer que la machine n'avait guère plus de 4 pieds de haut et environ autant de large.

peuvent y être placés derrière lui. A la vérité, on voit d'autres sortes de plates-formes spécialement destinées pour la guerre, lesquelles sont un peu plus spacieuses; néanmoins il est rare qu'elles contiennent plus de 4 ou 5 combattants, armés d'arcs, de flèches, de javelots, ou d'espingoles et de grenades à main. Je doute même qu'il fût possible d'en bien assujettir une, sur laquelle 8 ou 9 soldats pourraient faire un usage convenable de leurs armes[1]. »

Pour expliquer les inexactitudes et les idées exagérées qui ont été émises relativement à la grandeur des tours portées par les éléphants, et au nombre des hommes qui y étaient contenus, il ne faut pas perdre de vue que les anciens, et notamment les Orientaux, connaissaient deux espèces de tours de bataille : celles que portaient les éléphants, et celles qu'on traînait quelquefois sur des chars. Ces dernières étaient beaucoup plus grandes, et contenaient plus de monde; et, quoique l'usage en ait été moins fréquent, il est indubitable qu'elles faisaient partie de l'attirail de guerre en Orient, et principalement en Perse, à une époque très-reculée. Celles de l'armée de Cyrus, à la bataille de Thymbrée, avaient 15 pieds de haut et contenaient 20 archers. Chacune était portée sur un char attelé de 8 paires de bœufs ; enfin, on avait eu l'attention de les construire le plus légèrement possible, tellement que le poids de la tour garnie de ses 20 archers n'allait qu'à 5,000 livres de marc, c'est-à-dire à la moitié de ce que les 16 bœufs auraient pu facilement traîner en toute autre circonstance. Le savant Fréret a très-bien indiqué, dans ses observations sur la bataille de Thymbrée, la destination de ces tours:

[1] Foucher d'Opsonville, *Observations philosophiques sur divers animaux étrangers ;* Paris, 1783.

elles étaient rangées derrière l'infanterie, et les archers, se trouvant élevés de 8 à 9 pieds au-dessus de la phalange, pouvaient tirer sur l'ennemi sans craindre de blesser leurs propres camarades[1]. Or, il est probable que des écrivains non militaires, et qui ne connaissaient ces deux espèces de tours que par ouï-dire, les auront confondues, et que d'autres n'auront fait que copier, sans s'en douter, la même méprise.

Après tout, je ne prétends pas soutenir qu'on n'ait pas adopté, dans quelques circonstances extraordinaires, des tours d'une plus grande hauteur : cela peut, au contraire, être arrivé, lorsqu'on se servait d'éléphants pour l'attaque des places. Telles étaient celles que Polysperchon employa au siége de Mégalopolis, et dont la hauteur dépassait, dit-on, celle des remparts de la place[2]; mais je noterai, en passant, que ce général avait été obligé de les bâtir sur le lieu même, de pareilles machines n'étant pas transportables. Cette invention pouvait offrir l'avantage d'élever quelques hommes à la hauteur des fortifications, pour en chasser les défenseurs; nous verrons en effet plus loin que ce moyen fut employé par les rois Sassanides, notamment au siége de Nisibe : dans ce cas, on choisissait les éléphants les plus hauts et les plus vigoureux, et comme ils étaient destinés à se tenir presque immobiles à la même place, on avait moins à craindre les secousses, les soubresauts et les autres accidents dont nous avons parlé. Mais ces constructions gigantesques ne doivent être regardées que comme les résultats d'efforts exceptionnels; elles n'ont jamais pu figurer dans une bataille rangée.

[1] Voyez le 6e livre de la *Cyropédie* de Xénophon, et les *Observations sur la bataille de Thymbrée* par Fréret, dans le 1er volume des Œuvres de ce savant.

[2] Voyez ci-dessus, page 108.

Ceux qui ont exagéré la grandeur des tours et le nombre des combattants qu'on mettait sur les éléphants se sont fait une fausse idée de l'action de ces quadrupèdes, s'ils ont pensé que quelques hommes de plus ou de moins pouvaient en augmenter ou en diminuer l'effet. Les éléphants n'étaient réellement redoutables que par leur masse, par la violence de leur choc, et par leur férocité; les hommes qu'ils portaient n'y ajoutaient pas grand'chose. A cet égard, il en était de ces animaux comme des chars de bataille, qui ne laissaient pas de causer de grands ravages, quoique montés par deux hommes, et souvent par un seul [1].

Il n'est pas certain, d'ailleurs, que tous les éléphants fussent toujours chargés de tours : cela serait devenu embarrassant et aurait absorbé trop de monde, lorsqu'il y en avait un grand nombre. On se contentait alors d'en mettre sur les plus forts et sur les plus dociles; les autres étaient poussés sur l'ennemi, conduits seulement par leurs cornacs. J'ai de la peine à croire que Séleucus ait garni de tours les 400 éléphants qu'il présenta sur le terrain d'Ipsus. En effet, les hommes qu'il y eût placés ne devaient avoir aucune influence sur la manœuvre qu'il se proposait et qui lui réussit si bien, et il se serait privé de plus d'un millier de combattants qui pouvaient lui être plus utiles sur d'autres parties de la ligne. Je pourrais appliquer les mêmes réflexions à d'autres faits

[1] Ordinairement il n'y avait que deux hommes sur chaque char: un pour conduire les chevaux, et l'autre pour combattre. Ceux de Porus, qui étaient plus grands, étaient, suivant Quinte-Curce, attelés de quatre chevaux, et portaient 6 hommes, dont 2 conducteurs et 4 combattants. L'auteur anonyme du livre intitulé *de Rebus bellicis*, qu'on trouve à la suite de la *Notitia imperii*, parle de chars garnis de faux qui étaient traînés par un seul cheval et montés par un seul homme. Voyez Stewech., *ad Veget.*, lib. III.

d'armes de l'antiquité; mais ce qui est hors de doute, c'est que dans les guerres d'Orient il n'est pas rare de voir les éléphants lancés sur l'ennemi pour ainsi dire à nu, et livrés à la seule direction de leurs cornacs.

Il me reste, avant d'en finir avec les tours, à dire quelques mots sur la construction matérielle de ces machines; je tâcherai de suppléer par des conjectures aux renseignements qui me manquent. Il est certain, d'abord, que les tours étaient en bois : *ligneæ turres*, c'est l'expression ordinaire des auteurs qui en parlent. Vraisemblablement elles portaient sur un bât ou large carreau ajusté sur le dos de l'animal, et elles y étaient fixées au moyen de cordes, de boucles et de courroies. Il devait y avoir dans l'intérieur une espèce de marchepied sur lequel montaient les soldats pour combattre, et qui leur permettait de descendre dans le fond lorsqu'ils avaient besoin de s'y abriter. Enfin, elles pouvaient s'ouvrir du côté de la croupe, où leur bord était moins élevé, afin de donner aux hommes plus de facilité pour entrer et pour sortir. Leur forme aurait eu ainsi quelque analogie avec celle des chars de guerre, tels que nous les voyons représentés sur les médailles et sur les monuments.

Mais quoique j'admette que ces machines étaient construites principalement en bois, je suis loin de penser qu'elles aient été en charpente solide et pleine, car elles auraient été ainsi trop lourdes et trop difficiles à manier. Je me les figure, au contraire, comme de grandes cages, dont la seule carcasse était en bois, tandis que les côtés étaient garnis de treillages en cordes, en sangles, ou en fortes lanières, construction qui devait leur donner une grande légèreté, sans nuire à leur solidité et sans exposer davantage les hommes qui y étaient placés. Nous savons d'ailleurs qu'on les couvrait de peaux fraîches, pour amortir les traits, et empêcher que les bran-

dons enflammés n'y missent le feu; leurs parapets, enfin, devaient ressembler beaucoup aux bastingages de nos vaisseaux, dont la destination est la même. Elles étaient d'ailleurs composées de plusieurs pièces, qu'on pouvait réunir ou démonter à volonté, suivant les besoins du service; et les hommes qui devaient y monter étaient sans doute choisis parmi les soldats les plus petits et les plus agiles, afin de pouvoir y monter et en descendre plus lestement, ce qui se faisait au moyen d'échelles de corde, comme celles dont se servent nos marins pour monter à bord. Aujourd'hui encore, dans l'Inde, une semblable échelle fait toujours partie du harnachement des éléphants; on la suspend au côté gauche de l'animal, et on la relève lorsque les hommes sont montés.

La machine destinée à contenir les hommes montés sur les éléphants était, chez les Grecs, désignée par le mot θωράκιον[1]. Ce mot, qui littéralement signifie une petite cuirasse, servait, dans le langage militaire, ainsi que celui de θωρακεῖον, à désigner ces mantelets ou clayonnages dont on couronnait quelquefois les ouvrages de campagne, et auxquels les Romains donnaient le nom de *lorica*[2]. Le θωράκιον des éléphants était donc tout simple-

[1] Les combattants étaient placés, dit Élien, ἐπί τοῦ καλουμένου θωρακίου. (*Animal.*, XIII, 9. cf. Suidas, verb. θωράκιον.) — L'auteur de la traduction grecque du 1er livre des *Machabées* (ch. 6, vers. 43) désigne par le mot θώραξ cette machine, et par le participe τεθωρακισμένον l'animal qui en était chargé : καὶ εἶδεν Ἐλεάζαρ ὁ Σαυαρὰν ἓν τῶν θηρίων τεθωρακισμένον θώραξι βασιλικῷ, καὶ ἦν ὑπεράγον πάντα τὰ θηρία, καὶ ὤφθη ὅτι ἐν αὐτῷ ἐστιν βασιλεύς. Il est évident que αὐτῷ se rapporte à θώραξι; si, par ce mot, l'auteur avait voulu désigner l'éléphant, il se serait servi de ἐπὶ, et non de ἐν. Le texte de la *Vulgate* diffère ici de la version grecque; il est ainsi conçu : «Et vidit Eleazar filius «Saura unam de bestiis *loricatam loricis regis*, et erat eminens su-«per ceteras bestias; et visum est ei quod in ea esset rex.»

[2] «Turres contabulantur, pinnæ loricæque ex cratibus adtex-

ment un grand bât, surmonté d'un léger parapet à hauteur d'appui; car jamais on n'aurait employé une semblable expression pour désigner la construction pesante et massive d'une tour en charpente Il n'est d'ailleurs pas inutile de remarquer que, de nos jours même, les éléphants dont on se sert pour voyager dans l'Inde ont sur le dos une espèce de galerie en bois léger, dans laquelle prennent place deux ou trois voyageurs; et il n'y a pas de raison pour que cette mode soit moins ancienne que les autres usages de ce pays. Lorsque ces galeries sont découvertes et simplement garnies de coussins, on leur donne le nom de *howdah* ou *haoudah*. Les grands personnages et les dames en ont de plus riches; couvertes de rideaux de soie, ornées de banderoles, et que l'on connaît sous le nom d'*a'méry* [1].

Telle est l'idée que je me suis formée des tours de bataille. Quant à celles qu'on plaçait sur les éléphants pour l'attaque des places, et qu'on pourrait appeler des *tours de siége*, il est évident qu'elles devaient avoir de plus grandes dimensions, et être construites d'une manière plus solide, afin de résister aux traits de rempart et aux gros projectiles; nous verrons même qu'il y avait de ces tours entièrement recouvertes en fer. Mais on fit rarement usage de ces lourdes machines, et ce ne fut jamais sans en éprouver de graves inconvénients.

Parmi les éruditset les archéologues qui ont parlé des éléphants de guerre, il en est qui ont essayé de donner la représentation de ces animaux chargés de leur tour; mais comme, en général, ils se sont dispensés d'exami-

«tuntur.» (Cæs., *Bell. gall.*, v, 40.) — «Pontibus constratis, quo-«rum frontes viminea loricula munirentur.» (Cæs., *ibid.*, VIII, 9.) Voyez d'ailleurs Just. Lips., *Poliorcet.*, II, dial. 2.

[1] Langlès a donné, dans ses *Monuments de l'Hindoustan*, la figure de ces deux espèces de galeries.

ner les avantages ou les inconvénients des différentes formes que l'on pouvait donner à ces machines, il en est résulté que leurs figures pèchent par le fond et par les proportions, et ne peuvent être regardées que comme des conceptions purement fantastiques. On peut voir de ces représentations bizarres dans l'*Elephantographia* de Hartenfels, dans la *Militia equestris* de Hermannus Hugo, dans le Végèce de Stewechius, dans le Quinte-Curce de Pitiscus, dans le traité de Panvinius *de Triumphis*, etc. Pour moi, je me suis abstenu d'essais qui, après tout, n'auraient peut-être pas été plus heureux. Puissé-je seulement en avoir dit assez pour me faire comprendre de mes lecteurs, sans employer ce moyen de parler aux yeux.

CHAPITRE III.

Expédients imaginés par les anciens pour résister aux éléphants. — Vélites, archers à pied et à cheval, frondeurs. — Soldats *cataphractes*. — Haches et autres armes spéciales pour ce service. — Chars de bataille. — *Carrobalistes*. — Artifices incendiaires. — Cri du porc. — Musique bruyante.

Il n'est pas étonnant que l'apparition imprévue des éléphants ait semé l'épouvante sur les champs de bataille. Le soldat le mieux aguerri n'est malheureusement qu'une machine, capable de bien fonctionner dans toute circonstance prévue, mais dont l'action se trouve paralysée aussitôt que des accidents extraordinaires viennent déranger ses habitudes. L'effet de la surprise et de la consternation, semblable aux miasmes contagieux, réagit des individus sur les masses, et des masses sur les individus. A la guerre, tout ce qui est nouveau, tout ce qui frappe fortement les sens, éblouit l'imagination et peut aussi bien mettre en défaut l'expérience des chefs que le courage des subalternes. On trouve des preuves de cette vérité dans toutes les histoires. Les Romains en fournirent eux-mêmes un exemple, dans leurs premières guerres, lorsqu'ils se virent attaqués tout à coup par les Fidénates avec des torches et des brandons[1]. Annibal se tira par un stratagème encore plus grossier du mauvais pas où l'avaient engagé les manœuvres du dictateur Fabius. Les temps modernes ne sont pas moins féconds

[1] «Forma insolitæ pugnæ Romanos parumper exterruit.» (Tit. Liv., IV, 33.) — Si le fameux aréostat de Fleurus contribua au succès de cette journée, ce fut peut-être autant par la perplexité qu'il jeta dans l'armée ennemie, que par les renseignements utiles qu'il put fournir aux Français.

en événements de cette nature : ne sait-on pas que, lors de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, la vue de quelques chevaux et la détonation de quelques pièces de campagne suffirent pour dissiper des myriades de combattants? Qu'on lise dans nos histoires militaires les récits des premières explosions de mines, et l'on verra qu'il suffisait alors du moindre cri d'alarme, du moindre soupçon de travaux souterrains, pour mettre en fuite les soldats les plus déterminés; enfin, de nos jours encore, les fusées à la Congrève n'ont-elles pas produit, à leur première apparition sur les champs de bataille, un effet moral bien supérieur à leur importance réelle? On peut être assuré que pareille chose arrivera toujours, toutes les fois que l'on déploiera aux yeux du soldat quelque invention nouvelle capable de frapper fortement ses sens et son esprit.

Cependant, lorsqu'il y a dans le caractère une véritable énergie, on peut bien payer un tribut à la surprise, mais on emploie le moment d'après à mesurer l'étendue du danger, et à chercher les moyens de le braver. Ce fut ce qui arriva aux Romains la première fois qu'ils se trouvèrent en présence des éléphants. Accablés d'abord par une attaque dont ils ne connaissaient point la portée, ils comprirent bientôt que leur manière de combattre n'était point à la hauteur de ce nouvel instrument de destruction; ils sentirent la nécessité de lui opposer d'autres armes et une nouvelle tactique; et le succès couronna si bien leurs efforts, qu'ils finirent par enchaîner et par traîner au Capitole ces terribles animaux, qui leur avaient causé tant de terreur. Nous allons passer en revue les expédients qu'ils imaginèrent pour arriver à ce résultat, et ceux qui, dans le même but, furent le plus généralement employés par les autres nations.

1. L'un des moyens les plus fréquemment employés par les anciens pour triompher des éléphants, c'était d'envoyer contre eux des *vélites* et des troupes légères, soit à pied, soit à cheval, qui les harcelaient à coups de flèches et de javelines, les prenaient en flanc pour les forcer à se replier sur leur propre armée, et souvent parvenaient ainsi, en les entourant de toutes parts, à s'en rendre maîtres ou à les tuer. Ces vélites, dit Végèce, étaient de jeunes soldats légèrement armés, très-agiles, et qui, à cheval, lançaient très-adroitement des traits[1]. Quelquefois on leur donnait de fortes lances et des épieux (*verua*) très-longs, très-aigus, et faits exprès pour cet usage. Ils étaient exercés à combattre tantôt isolément, tantôt par groupes. Leur habileté consistait à irriter l'éléphant et à l'attirer sur eux, tandis que d'autres, profitant du moment, le tournaient par la croupe, l'accablaient de traits, le chassaient à grands cris hors du champ de bataille, et parvenaient ainsi à s'en rendre maîtres, après l'avoir isolé[2].

[1] « Præcipue tamen velites antiqui adversum elephantos ordi« naverunt. Velites autem erant juvenes, levi armatura, corpore « alacri, qui ex equis missilia optime dirigebant. Hi equis præter« currentibus, ad latiores lanceas vel majora spicula belluas occi« debant : sed, crescente audacia, postea collecti plures milites pa« riter pila, hoc est, missilia, in elephantos congerebant, eosque « vulneribus elidebant. » (Veget., *de Re milit.*, III, 24.)

[2] On trouve dans Silius Italicus une belle description de cette manière de combattre les éléphants :

Tum vero invadunt jaculis crebraque sagitta,
Ausi jam sperare necem, immensosque per armos
Et laterum extentus venit atra cuspide vulnus ·
Stat multa in tergo et nigranti lancea dorso,
Ac silvam ingentem concusso corpore vibrat,
Donec, consumtis longo certamine telis,
Concidit, et clausit magna vada pressa ruina.

(*Punic.*, IV, vers. 615, sqq.)

II. On employait au même service des détachements de frondeurs, qui préludaient à la bataille en faisant tomber une grêle de pierres et de balles de plomb sur l'animal, sur la tour, et sur les hommes qui combattaient à côté [1]. Cette manière de combattre les éléphants était très-usitée, et César l'employa contre ceux de Juba, à la bataille de Thapsus [2]. On sait combien les anciens étaient adroits à manier la fronde, et combien l'effet de cette arme était meurtrier; dans les circonstances semblables à celle dont nous parlons, la consigne générale pour les archers et pour les frondeurs était de viser principalement aux conducteurs des éléphants, afin que ces animaux, n'étant plus dirigés, fussent plus faciles à prendre ou devinssent un élément de désordre pour l'armée ennemie [3].

III. C'était un principe pour les Romains, toutes les fois qu'ils avaient affaire aux éléphants, d'entremêler des vélites parmi les manipules des légionnaires, qui alors devaient agir de concert avec la cavalerie. L'expression *velitum pars inter antesignanos locata* revient souvent en pareille circonstance [4]. Le mélange de ces différentes armes était cependant étranger à l'esprit et aux habitudes de l'ordonnance romaine : aussi Tite-Live se sert-il quelque part du mot *tumultuosus* (désordonné) pour désigner ce genre de combat [5].

1 Nunc jaculis, nunc et saxis, nunc alite plumbo
Eminus incessunt.
(Sil. Ital., *Punic.*, IX, vers. 622.)

2 «A dextero interim cornu funditores sagittariique concita «tela in elephantos frequentes injiciunt.» (Hirt., *Bell. afric.*, 83.)

3 «Illud additum est, ut funditores cum fustibalis et fundis, ro«tundis lapidibus destinatis, Indos per quos regebantur elephanti, «cum ipsis turribus affligerent atque mactarent, quo nihil tutius «invenitur.» (Veget., *de Re milit.*, III, 24.)

4 Tit. Liv., XXIII, 29.

5 «Elephanti etiam tumultuoso genere pugnæ equitum velitum-

IV. Souvent on opposait aux éléphants des soldats *cataphractes*, c'est-à-dire armés de toutes pièces. C'étaient des hommes choisis parmi les plus vigoureux et les plus intrépides de l'armée; leur armure était hérissée de pointes d'acier dirigées en tout sens, de sorte que les éléphants ne pouvaient, sans se blesser grièvement, ni les frapper, ni les enlever avec leurs trompes. Leur arme principale était une grosse pique (peut-être le *contus* ou un *pilum* renforcé); ils s'en servaient pour attaquer l'animal corps à corps, et s'efforçaient de le blesser au ventre et aux aisselles, ou, s'ils pouvaient, aux yeux et à la trompe. Un seul coup heureux pouvait le mettre hors de combat, tandis qu'eux-mêmes, protégés par leur armure, n'avaient rien à redouter[1]. Leurs coups devenaient encore plus sûrs, quand ils parvenaient à forcer l'animal à tourner la croupe; car alors ils pouvaient le frapper dans les endroits où sa peau est moins dure, et dans les parties les plus vitales.

V. D'autres fois on armait quelques soldats de haches bien affilées, pour couper les pieds et les jarrets des éléphants. La plus légère blessure dans ces parties suffisait en effet pour mettre ces animaux hors de service; et nous avons vu, pages 28 et 29, que les habitants de l'Éthiopie employaient, dès la plus haute antiquité, ce moyen pour s'en rendre maîtres. Suivant Appien, Scipion avait ordonné à ses soldats, à la bataille de Zama, de tâcher de couper les jarrets aux éléphants d'Annibal. Alexandre, pour attaquer ceux de Porus, avait fait dis-

«que et levis armaturæ consternati, e cornibus in mediam aciem «sese intulerant.» (Tit. Liv., XXVIII, 15.)

[1] «Alii contra elephantos cataphractos milites immiserunt, ita «ut in brachiis eorum, et in cassidibus vel humeris, aculei ingen«tes ponerentur e ferro, ne manu sua elephas bellatorem contra se «venientem posset apprehendere.» (Veget., *de Re milit.*, III, 24.)

tribuer, dans le même but, des haches à ses fantassins; et cette mesure lui réussit : nous avons vu qu'il eut occasion de s'en applaudir[1]. Les Macédoniens se servirent aussi alors d'une espèce de grande serpe ou faucille, appelée *copis*, destinée à couper les trompes des éléphants, et dont ils avaient trouvé l'usage établi dans l'Inde[2]. Plus tard les Romains adoptèrent cette arme, et s'en servirent également contre les éléphants : aussi l'expression *elephantis nervos succidere* se rencontre-t-elle souvent chez les auteurs latins.

VI. On opposait aussi aux éléphants des chars garnis de faux et de pointes d'acier, traînés par deux chevaux bardés de fer, et montés par des hommes qui pouvaient atteindre de loin avec des flèches, ou de près avec de longues piques. Nous avons parlé ailleurs d'un semblable expédient, qu'on dit avoir été employé par les Romains contre les éléphants de Pyrrhus. Ces chars avaient le grand avantage de pouvoir se porter avec rapidité sur tous les points, et se soustraire par une prompte fuite à la poursuite des éléphants et des hommes qui

[1] «Anceps ergo pugna nunc sequentium, nunc fugientium elephantos, donec securibus (id namque genus auxilii præparatum «erat) pedes amputare cœperunt.» (Quint. Curt., VIII, 14.)

[2] «Copidas vocant gladios leviter curvatos, falcibus similes, «quibus appetebant belluarum manus.» (Quint. Curt., *loc. cit.*) — Voyez d'ailleurs Suidas, au mot Κοπίς. — Bochart, *Hierozoic.*, II, 5, n. 15. — Just. Lips., *Analect. ad milit. rom.*, lib. III, dialog. 2. — Ce dernier auteur a donné la figure du *copis*, tirée, selon lui, de la colonne Trajane : c'est tout simplement une grosse serpe. Les Argiens se servaient de sabres recourbés, dont le tranchant se trouvait du côté concave, et auxquels ils donnaient le nom de κοπίς, que les écrivains latins ont traduit par les mots *ensis falcatus*. Cette arme était tellement propre à l'attaque des bêtes féroces, que les *bestiarii* l'adoptèrent pour combattre dans le cirque les lions, les panthères, etc. Voyez Bulenger, *de Venat. circ.*

les accompagnaient. Végèce donne aux combattants qui y étaient montés le nom de *clibanarii*, parce qu'ils étaient entièrement recouverts de fer[1]. On voit que l'emploi de ces chars avait beaucoup d'analogie avec celui des hommes à cheval, armés d'arcs et de longues piques, dont Antigone avait coutume de se servir contre les éléphants, ainsi que nous l'avons remarqué, page 101, en parlant de la bataille de Gadamarta.

VII. Une autre arme dont on faisait usage contre les éléphants, c'étaient les *carrobalistes* ou grosses balistes montées sur des roues et traînées par des mulets ou par des chevaux. On sait que la baliste était une machine destinée à lancer de gros traits (*pila muralia*). Toutes les fois qu'on avait besoin de la transporter promptement d'un lieu dans un autre, on la plaçait sur une espèce d'affût à roues, et dans cet état elle prenait le nom de carrobaliste. Il y en avait de différentes grandeurs, ou, comme on dirait maintenant, de différents calibres; et elles tenaient lieu chez les anciens de nos pièces de bataille. Ces machines convenaient admirablement pour lancer de gros traits sur les éléphants, avant le commencement de l'attaque, lorsque ces animaux, immobiles à leur rang de bataille, pouvaient être facilement atteints, et que les armes portatives étaient insuffisantes à cause de l'éloignement[2].

VIII. Mais le meilleur moyen de triompher des éléphants, c'était de les attaquer avec du feu; car il n'est

[1] «Bini cataphracti equi jungebantur ad currum, quibus in-«sidentes clibanarii, sarissas, hoc est longissimos contos, in «elephantos dirigebant. Nam, muniti ferro, nec a sagittariis «quos vehebant belluæ lædebantur, et earum impetum, equorum «celeritate vitabant.» (Veget., *de Re milit.*, III, 24.) — Voyez aussi Stewechius au mot *Clibanarii*.

[2] Veget., *de Re milit.*, III, 24.

rien qui effraie autant ces animaux, que la vue de cet élément[1]. On faisait donc provision de torches (*ardentes tædæ*), d'étoupes goudronnées, de pétrole, de boules de soufre, de suif et de résine, qu'on lançait sur eux de toutes parts, pour les effrayer, pour mettre le feu aux tours dont ils étaient chargés, et pour les forcer ainsi à abandonner le champ de bataille : ce fut de cette manière que les Romains triomphèrent des éléphants de Pyrrhus à la bataille de Bénévent[2]. Les chars dont nous venons de parler étaient principalement destinés à ce service. On y faisait monter des hommes déterminés, auxquels on donnait une bonne provision d'artifices et de traits incendiaires connus sous le nom de *malleoli* et de *falaricæ*, qu'on lançait avec l'arc ou simplement à la main[3]. On employait au même usage des perches garnies d'étoupes goudronnées ou soufrées qu'on projetait contre les éléphants. On peut voir dans Silius Italicus une peinture très-animée de cette manière d'attaquer ces animaux[4].

IX. On prétend qu'il règne entre le pourceau et l'éléphant une vive antipathie, et qu'il suffit du cri du premier de ces animaux pour mettre en fuite le second[5]. On trouve un exemple de ce fait dans l'*Histoire des animaux*

[1] Δεδοίκασι δὲ πῦρ οὐ μεῖον τῶν λεόντων οἱ ἐλέφαντες. (Ælian., *Animal.*, VII, 6.) — Nous verrons plus tard le parti que Tamerlan sut tirer de cette terreur que le feu cause aux éléphants, dans son invasion de l'Hindoustan.

[2] « Itaque et in ipsas belluas pila congesta sunt, et in turres vibratæ faces, tota hostium agmina ardentibus ruinis operuere. » (Flor., *Epitom.*, I, 18.) — Voyez ci-dessus, page 126.

[3] J'ai réuni dans l'appendice III, à la fin du volume, quelques renseignements sur le *malleolus*, la *falarica*, et les autres armes dont il est question dans ce chapitre.

[4] *Punic.*, IX, vers. 599, sqq.

[5] Ὀρρωδεῖ ὁ ἐλέφας κεράστην, κριὸν, καὶ χοιροῦ βοήν. (Ælian., *Animal.*,

en. Antipater, dit cet auteur, assiégeait la ville de ıre, et avait amené beaucoup d'éléphants sous les ı de cette place : les Mégariens prirent des porcs, nduisirent de poix, et après y avoir mis le feu, ils oussèrent contre le camp des Macédoniens. Les élé- ts furent tellement effrayés des cris que la douleur :hait à ces animaux, qu'ils prirent la fuite et répan- ıt le désordre dans l'armée. Après cet accident, An- er, voulant empêcher qu'il ne se renouvelât, ordonna l'avenir des porcs seraient toujours élevés avec léphants, afin que ceux-ci s'accoutumassent à leur :t à leurs cris[1]. Nous rendrons compte plus tard d'un ılable expédient employé par les habitants d'Édesse, ·e les éléphants de Chosroès, roi de Perse.

Il n'est pas étonnant que les cris aigus poussés par rc aient effrayé les éléphants : une musique reten- ıte produisait le même effet, et fut souvent em- :e par les anciens au même usage. C'est un des ex- :nts mentionnés dans les *Cestes* de Jules Africain, ain du IIIe siècle, dont Guischardt a inséré la tra- on dans ses *Mémoires militaires*. Nous en avons vu application à la bataille de Zama, où Scipion fit er de toutes les trompettes et de tous les instru- s à la fois pour recevoir la charge des éléphants ıibal, et ce bruit étonna tellement ces quadrupèdes y en eut qui s'arrêtèrent tout court, et d'autres qui

; VIII, 28; XVI, 36. — Pline et Sénèque disent la même . — «Minimo suis stridore terrentur.» (*Hist. nat.*, VIII, 9.) — ıantes porcina vox terret.» (*De Ira*, II, 12.) — On peut d'ail- consulter à ce sujet le dictionnaire d'histoire naturelle de ·*clopédie méthod.*, à l'article ÉLÉPHANT.

:lian., *Animal.*, XVI, 36. — Polyen (*Stratag.*, IV, 6, 3) raconte ne fait; mais suivant lui, ce serait Antigone, et non Anti- qui aurait assiégé Mégare. Voyez la note I à la fin du volume.

reculèrent d'épouvante sur la cavalerie numide, et y portèrent le désordre. Le même accident se renouvela à la journée de Thapsus, où les éléphants de Juba, effrayés du bruit de trompettes qui partit tout à coup de l'armée de César, tournèrent le dos et prirent la fuite[1].

[1] « Elephanti consternati subito clangore. » (Florus, *Epitom.*, IV, 2, 67.) — La tradition de l'antipathie de l'éléphant pour le cri du porc et pour tout retentissement aigu s'était conservée dans le moyen âge. Nous en avons la preuve dans un vieux roman d'*Alexandre*, que M. Berger de Xivrey a récemment publié dans ses *Traditions tératologiques*. Le héros, menacé d'être attaqué par une troupe d'éléphants, y tient ce discours à ses soldats : « Faites tos venir tous les porcs de l'ost, et les faittes battre si que il s'escrient, et si faittes declicgnier trompettes et clarons, et aveucq gettez chascun ung cry au plus hault que faire se polra ; et j'espoir que vous les verrez tantos tourner en fuyes..., etc. » (Page 408.) Ses soldats suivirent ces instructions, et les éléphants furent mis en fuite, et en partie pris ou tués.

CHAPITRE IV.

Suite des expédients imaginés pour résister aux éléphants. — Disposition du champ de bataille. — Mouvements de terre. — Pieux. — Palissades. — Piquets ferrés. — Chevaux de frise. — Chausse-trapes. — Analogie de ces moyens avec ceux dont on faisait usage contre les chars de guerre. — Applications utiles qu'on peut tirer de la science militaire des anciens. — Ordre de bataille et évolutions imaginées pour neutraliser l'effet des éléphants.

Toutes les fois qu'un général s'attendait à être attaqué par des éléphants, et qu'il pouvait disposer d'assez de temps, il faisait ouvrir de profondes tranchées en avant de son front de bataille, aux endroits où, d'après son plan et ses prévisions, il pensait que ces travaux devaient lui être plus avantageux. On cachait ensuite ces fossés avec des planches ou des claies, que l'on recouvrait de sable ou de gazon, et l'on dispersait au loin l'excédant des terres, afin de ne laisser aucune trace de l'opération. On attendait ensuite la charge des éléphants; on cherchait même à la provoquer de ce côté, et ces animaux venaient se perdre dans les tranchées. Alors même que ce piége était éventé, il ne laissait pas cependant d'être utile, car il mettait une partie de l'armée à l'abri de l'attaque. Ce second cas était celui qui se présentait le plus ordinairement; car à moins de quelque rare configuration du sol, propre à masquer les travailleurs, on conçoit qu'il était difficile de faire, en présence de l'ennemi, sans en être aperçu, d'aussi grands mouvements de terre. On a pu remarquer, dans la relation de la bataille de Palerme[1], que Métellus avait

[1] Voyez ci-dessus, pages 152 et suiv.

eu soin de se couvrir ainsi de fossés et de tranchées, afin de n'être pas attaqué par les éléphants sur trop de points à la fois. Il s'était seulement réservé de larges issues pour sortir en force, lorsque cela aurait convenu à ses projets. Nous verrons, au dernier chapitre de cet ouvrage, Tamerlan prendre les mêmes mesures pour se garantir de l'attaque des éléphants des Indiens.

Ces précautions étaient certainement en usage du temps de César; on en trouve la preuve dans l'histoire de sa campagne d'Afrique. Quelques jours avant la bataille de Thapsus, Scipion, qui prévoyait qu'on ne tarderait pas à en venir aux mains, envoya des explorateurs pour reconnaître la position et la force de l'ennemi, et principalement pour s'assurer si le dictateur n'avait pas fait creuser le terrain en avant de ses retranchements, ou préparé d'autres piéges contre les éléphants. Ces espions furent découverts, et firent connaître à César les instructions qu'ils avaient reçues [1]. Les explorateurs envoyés par Annibal au camp de Scipion, avant la bataille de Zama, avaient reçu sans doute de pareilles instructions, ainsi que ceux qui furent détachés par Pyrrhus pour examiner la force et la position des Romains avant la bataille d'Héraclée [2]. Tous deux comptaient en effet beaucoup sur leurs éléphants, et avaient intérêt à connaître les mesures que l'ennemi aurait pu prendre pour en empêcher l'action.

[1] «Pro speculatoribus missi à Scipione, ut perspiceremus, num «quæ fossæ aut insidiæ elephantis ante castra portasque valli factæ essent, simulque consilia vestra contra easdem bestias, comparationemque pugnæ cognosceremus, atque ei renuntiaremus.» (Hirt., *Bell. afric.*, XXXV.)

[2] Polyæn., *Stratag.*, VIII, 16. — Tit. Liv., XXX, 29. — Appian., *Bell. punic.*, 39. — Valer. Maxim., III, 7. — Polyb., XV, 5. — Eutrop., III, 22, et II, 11.

Mais on n'avait pas toujours assez de temps pour faire de pareils travaux, et cependant il pouvait devenir urgent de garantir quelque partie de la ligne de l'attaque des éléphants. Alors on avait recours à d'autres moyens : un des plus usités consistait à fixer solidement dans le sol de gros pieux pointus (*valli*), plus forts que ceux dont on faisait usage pour fortifier le camp. Souvent ces pieux étaient bifurqués, ou terminés par plusieurs pointes, comme le bois du cerf; c'est pourquoi on leur donnait aussi le nom de *cervoli* ou *cervi*. Ces palissades, ou fraises, comme on voudra les appeler, suffisaient, lorsqu'elles étaient solidement construites, pour barrer le passage aux éléphants. Quelquefois on armait un certain nombre de soldats de grosses perches (*sudes*) garnies de pointes en fer. Ces hommes, destinés à protéger la première ligne, étaient choisis parmi les plus forts, et tenaient à peu près, dans l'ancienne milice, la place de nos sapeurs de régiments. Au moment de la charge, ils se serraient sur un ou sur deux rangs, et présentaient aux éléphants une barrière d'autant plus formidable, qu'on pouvait la diriger à volonté sur tous les points.

Mais les auteurs qui ont parlé de cet expédient n'ont point décrit avec assez de détails la manière dont on l'employait; il serait donc maintenant difficile de dire si ces soldats croisaient leurs piques à la manière des *sarisses* de la phalange, ou s'ils en appuyaient le talon contre terre, en tournant la pointe à la hauteur de la poitrine de l'éléphant. Dans ce dernier cas, ils auraient dû mettre un genou en terre, et cette supposition me paraît la plus admissible en ce qui regarde les Romains, car c'était précisément la position que prenaient les triaires tant qu'ils étaient en réserve[1]. Les Grecs adop-

[1] Voyez Tite-Live, VIII, 8.

tèrent aussi quelquefois cette méthode; seulement ils n'appuyaient pas le pied de la sarisse contre le sol, car, attendu la longueur de cette arme, il n'aurait pas été facile d'en tenir la pointe à la hauteur de l'ennemi. Il est cependant certain que, dans quelques occasions, ils firent mettre le genou en terre, du moins aux premiers rangs de leur phalange; car ce fut par un semblable mouvement que Chabrias sauva son armée, vivement pressée par Agésilas[1].

Quelquefois, au lieu de fixer ces piquets dans le sol, ou d'en armer les troupes, on les réunissait pour en former comme des barrières portatives, qu'on pouvait placer et déplacer à volonté, suivant le besoin. On trouve un exemple de cet usage à la bataille de Gaza, où Démétrius Poliorcète fut vaincu par Ptolémée et Séleucus. Selon Diodore de Sicile, ces deux rois avaient fait préparer, pour se garantir de l'attaque des éléphants de Démétrius, *des pieux ferrés et attachés par des chaînes*, qu'ils faisaient porter par leurs soldats, et placer où ils le jugeaient convenable. Cet appareil empêchait les éléphants d'avancer[2], et d'autant mieux, qu'on plaçait derrière beaucoup de tirailleurs, qui ne cessaient de lancer des traits et des pierres sur ces animaux, lorsqu'ils les voyaient arrêtés devant l'obstacle. Ptolémée dut en effet s'applaudir de cette invention, car non-seulement les éléphants

[1] «Phalangem loco vetuit cedere, obnixoque genu scuto, projec-«taque hasta, impetum excipere hostium docuit.» (Corn. Nep., *Chabr.*, 1.) — Cette manœuvre fit tant d'honneur à Chabrias, que les Athéniens lui élevèrent une statue qui le représentait armé en phalangite, et dans l'attitude que nous venons de décrire. Le même fait est rapporté par Polyen, *Stratag.*, lib. II, 1, n. 3.

[2] Προέταξαν δὲ τῆς στάσεως ταύτης (il s'agit de la cavalerie de l'aile droite) τοὺς κομίζοντας χάρακα σεσιδηρωμένον καὶ δεδεμένον ἁλύσεσιν, ὃν παρεσκευάκεισαν πρὸς τὴν τῶν ἐλεφάντων ἔφοδον. Ταθέντος γὰρ τούτου ῥᾴδιον ἦν εἴργειν τὰ θηρία τῆς εἰς τοὔμπροσθεν πορείας. (Diodor. Sicul., XIX, 83.)

ne purent franchir cette barrière, mais plusieurs y demeurèrent enferrés, ou, accablés par les traits, se retournèrent furieux contre l'armée de Démétrius, qui fut mise en déroute, et laissa au pouvoir des vainqueurs tous ses éléphants, au nombre de 43. Ptolémée et Séleucus n'en avaient point.

Quant à la construction matérielle de cet appareil, Diodore ne donne pas d'autres indications que celles que je viens de citer; ce qui n'est pas étonnant, car il s'agissait d'une invention connue de son temps, et qu'il suffisait de nommer pour se faire comprendre. Pour moi il est évident que c'était quelque chose d'analogue à nos *chevaux de frise*, et les expressions de l'historien me paraissent justifier cette supposition. « C'étaient, dit-il, des piquets ferrés et réunis par des chaînons » (χάρακα σεσιδηρωμένον, καὶ δεδεμένον ἁλύσεσιν). Or, nos chevaux de frise ne sont de même que des pieux garnis de pointes de fer, fixés sur un axe portatif, et réunis par des bouts de chaînes. Ce moyen de défense contre la cavalerie a été connu de tout temps, et quoiqu'il ait perdu de son importance depuis l'invention de la baïonnette, nous l'avons vu employer encore pendant les dernières guerres. Seulement, je crois que ceux dont on se servait contre les éléphants étaient construits plus solidement, et avec des dimensions proportionnées à la force de ces animaux.

Les palissades, les chevaux de frise, et les autres moyens dont nous venons de parler, durent être employés fréquemment contre les éléphants, d'abord parce qu'ils se présentent naturellement à l'esprit; en second lieu, parce que c'étaient les mêmes expédients dont on avait coutume de se servir contre les chars de bataille. L'analogie qu'il y avait entre ces deux moyens de guerre nous conduit à penser qu'il y en eut également dans les obstacles qu'on leur opposait. Cette ressemblance de-

viendra plus sensible par l'exemple suivant, que j'emprunte aux *Stratagèmes* de Frontin. A la bataille d'Orchomène, gagnée par Sylla sur les généraux de Mithridate, il y avait dans l'armée du roi beaucoup de chars garnis de faux, qui causaient aux Romains de vives appréhensions. Pour parer au danger, Sylla couvrit d'abord ses ailes par des retranchements et des redoutes, afin de n'être pas tourné; puis, ayant rangé son armée sur trois lignes, il fit planter entre la première et la seconde plusieurs rangs de forts piquets, tellement rapprochés, que les chars ne pouvaient pénétrer dans les intervalles, tandis que les hommes pouvaient y circuler librement. Ce travail, dont les matériaux avaient été préparés à l'avance, fut exécuté sans que l'ennemi en eût le moindre soupçon. Aussitôt que les chars s'ébranlèrent, Sylla fit rapidement disparaître sa première ligne derrière les palissades, et, par un mouvement simultané, il y fit entrer une nuée d'archers et de frondeurs, qui accablèrent de traits les attelages et les conducteurs, tandis que toute l'armée poussait des cris pour effrayer les chevaux. Tous les coups portaient, parce qu'ils venaient de près, et que les tireurs, abrités derrière les piquets, avaient tout le loisir de bien viser. Plusieurs chars, emportés par leur élan, allèrent se briser contre l'estacade; mais le plus grand nombre se retournèrent, et, courant à bride abattue sur leur propre armée, ils la bouleversèrent complétement[1]. Il est évident que l'effet aurait été le même, si le général romain eût eu, au lieu de chars, des éléphants à combattre. Suivant Frontin, un pareil stratagème fut employé par César contre les chars des Gaulois[2]. Quoique ce grand capitaine ne parle pas de cette

[1] Frontin., *Stratag.*, II, 3, n. 17.

[2] «C. Cæsar Gallorum falcatas quadrigas eadem ratione palis «defixis excepit inhibuitque.» (Frontin., *ibid.*, n. 18.)

circonstance, il est possible que le fait soit arrivé, sinon dans les Gaules, du moins en Bretagne, où, ainsi qu'il est dit dans les Commentaires, l'usage de chariots de guerre était commun.

Un autre moyen très-propre à arrêter la marche des éléphants, c'était de répandre des *chausse-trapes ;* car les anciens connaissaient cette invention, et ils l'ont toujours employée contre la cavalerie[1]. Ils appelaient ces instruments *stimuli*, ou bien *tribuli*, du nom d'une espèce de chardon hérissé de piquants; ou enfin *murices*, par analogie à un coquillage qui est également armé de pointes. Les chausse-trapes sont formées, comme on sait, de quatre pointes de fer partant du même centre, et tellement disposées, que l'une d'elles est toujours tournée en haut et prête à percer le pied qui s'appuierait dessus. Un terrain qui en est parsemé est impraticable pour la cavalerie; à plus forte raison devait-il l'être pour des quadrupèdes plus lourds que les chevaux, et qui ont le pied plus large et plus tendre. Ce moyen de se garantir de l'attaque des éléphants fut en effet en usage de tout temps, et on le trouve indiqué dans les *Cestes* de *Jules Africain*, auteur que j'ai déjà cité d'après le résumé qu'en donne Guischardt. Quelquefois on substituait aux chausse-trapes des planches ou des tringles traversées par des clous, et qu'on enfouissait en terre, de manière que les pointes seules sortissent du sol. Nous avons vu que cet expédient fut employé avec succès par les habitants de Mégalopolis contre les éléphants de Polysperchon. On trouve d'ailleurs un exemple remarquable de l'emploi des chausse-trapes dans

[1] Darius en avait fait répandre sur le terrain où il attendait la cavalerie macédonienne; ce fut un transfuge qui en prévint Alexandre, avant la bataille d'Arbelles. « Murices ferreos in terram « defodisse Darium, qua hostem equites emissurum esse credebat. » (Quint. Curt., IV, 13.)

l'histoire de la conquête de l'Inde par Tamerlan; ce fut, en effet, au moyen de ces instruments que ce prince rendit inutiles les nombreux éléphants des Indiens. Mais nous aurons plus tard occasion de revenir sur ces événements. Les *styli cæci* employés par César pour défendre les approches de son camp, en Afrique, étaient aussi une espèce de chausse-trapes [1].

Tous ces faits tendent à démontrer une vérité capitale, c'est que l'esprit humain, placé dans les mêmes circonstances, se développe à peu près de la même manière; aux mêmes dangers il oppose toujours les mêmes remèdes, autant que le lui permettent les moyens dont il peut disposer. Les Grecs et les Romains ont fait ce que nous aurions fait à leur place, et ils feraient maintenant ce que nous faisons nous-mêmes : c'est une réflexion qui se présente souvent à l'esprit, lorsque l'on parcourt l'histoire des grands capitaines de l'antiquité. Vingt ou trente siècles écoulés depuis lors n'ont apporté presque aucune différence dans la conduite des opérations et dans les bases de la stratégie : les applications mêmes et les formes se ressemblent. Ce n'est pas que je veuille soutenir que la diversité des armes, la composition du personnel, les progrès des sciences, et plus que tout cela, l'esprit de la politique et des législations modernes, n'aient amené de grandes modifications dans les détails; mais s'il n'y a pas toujours identité dans les moyens, il y a certainement unité dans les principes et analogie dans les résultats. On voudra bien, je l'espère, me passer cette digression, qui n'est point étrangère à mon but:

[1] Beaucoup d'auteurs ont mentionné l'emploi de ces instruments: nous citerons entre autres Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, n. 17. — Veget., *de Re milit.*, III, 24. — Cæs., *Bell. gall.*, VII, 73. — Hirtius. *Bell. afric.*, 31. — Sil. Italic., *Punicor*, X, vers. 414. — Herodian., IV. ad fin. — Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. II, dialog. 2, et lib. V, dialog. 3.

car si l'étude des antiquités militaires ne devait avoir aucune application utile pour la tactique de nos jours, ce serait la plus aride des occupations. Mais tel n'est pas le jugement qu'en ont porté les plus grands capitaines des temps modernes; ils ont, au contraire, profondément médité sur les guerres des anciens, et ils y ont puisé d'utiles leçons [1]. C'est en se faisant les disciples des Alexandre, des César, des Scipion, des Annibal, que les Gustave-Adolphe, les Turenne, les Montecucoli, les Frédéric, les Napoléon, sont devenus à leur tour les favoris de la victoire; aussi, tout militaire éclairé trouvera-t-il qu'il y a un sens profond dans cette allocution du grand Condé à ses officiers : *Messieurs, si César et Scipion pouvaient revenir, ils battraient tous les généraux de Louis XIV* [2] *!*

Nous nous convaincrons encore davantage de la justesse de ces réflexions, en examinant les dispositions que les Romains donnaient à leurs troupes, toutes les fois qu'il leur arrivait d'avoir en tête des éléphants. On sait que, d'après l'ordonnance accoutumée, on formait chaque légion sur trois lignes : par manipules, pendant les beaux temps de la république; par cohortes, depuis l'époque de Marius et de César. On appelait *voies* (*viæ*) les intervalles laissés entre ces subdivisions, et ces voies étaient disposées de manière que les pleins d'une ligne répondissent aux vides de celle qui la suivait; en un mot, les manipules et les cohortes étaient arrangés, comme on

[1] «Malgré le changement des armes et la découverte de la poudre, dit un juge très-compétent, l'art militaire des anciens sera toujours l'école des bons officiers.» (Guischardt, *Mém. milit.*, pag. 1.) En effet, quoique l'invention des armes à feu ait bouleversé la tactique, elle n'a presque pas modifié la stratégie.

[2] «Gli antichi facevano ogni cosa meglio e con maggior pru«denza di noi.» (Machiavelli, *Arte della guerra*, lib. VI.)

dirait aujourd'hui, *en échiquier*. Ces intervalles servaient principalement pour les *passages de lignes*, à peu près comme cela se pratique de nos jours. La place de la cavalerie était aux ailes, et les troupes légères, portées en avant, servaient à couvrir le front de l'armée. Quelquefois cependant on en rejetait une partie sur les flancs, lorsqu'elles étaient en surabondance.

Quant à la largeur des voies, on est fondé à croire qu'il y avait autant de plein que de vide, afin qu'au besoin les pelotons d'une ligne pussent venir s'emboîter dans celle qui la précédait. Néanmoins, rien ne prouve que cette prescription ait été de rigueur, et chaque général réglait peut-être les dimensions de ces espaces à sa guise, selon qu'il lui convenait de donner à son front de bataille plus ou moins d'étendue, ou d'après le nombre des troupes et les circonstances du terrain. Souvent ces intervalles étaient remplis avec des tirailleurs, et quelquefois même ils étaient supprimés entièrement, surtout lorsque le déploiement avait lieu par cohortes : cette dernière ordonnance fut souvent adoptée par César.

Mais ces dispositions ne convenaient plus lorsqu'on s'attendait à combattre des éléphants. Les Romains avaient compris qu'en pareil cas il fallait préférer une formation qui pût céder sans se rompre, et ouvrir des issues sans se désorganiser. Ils posèrent donc en principe de donner plus de largeur aux espaces des manipules, de ne pas placer les pleins d'une ligne vis-à-vis les vides de l'autre, afin de laisser les voies ouvertes dans toute leur largeur, de la tête à la queue. Ainsi, pour garder le langage de la tactique moderne, les guides de gauche et de droite de chaque peloton se couvraient exactement dans les trois lignes. Pour dérober à l'ennemi la connaissance de ces dispositions, on masquait les vides avec des troupes légères; mais à peine les éléphants commençaient-ils à

s'ébranler, que ces troupes se portaient à leur rencontre et tâchaient de les entourer et de les pousser dans les intervalles, tandis que l'infanterie de ligne tenait ferme à son poste, et leur opposait un mur de piques et de boucliers. Enfin, un de ces animaux s'engageait-il dans ces espèces de couloirs, tout le monde se serrait aussitôt pour le poursuivre et pour lui barrer le retour. On parvenait quelquefois ainsi à le prendre vivant, le plus souvent à le tuer; et si, par hasard, il réussissait à se frayer un passage et à se sauver dans la campagne, on était toujours maître de l'y cerner et d'en avoir bon marché[1].

Ce moyen, aussi simple que rationnel, était encore une imitation de celui qui avait été imaginé contre les chars de bataille; en effet, la meilleure manière de neutraliser l'action de ces instruments de destruction, c'était de leur ouvrir des passages : ce fut la manœuvre dont se servit César pour éviter ceux des Bretons[2]. Alexandre n'en prescrivit pas d'autre à ses soldats avant la bataille d'Arbelles[3] : ils suivirent ses prescriptions, et les chars de Darius ne servirent qu'à augmenter les pertes de son armée. Lorsque ces mêmes Macédoniens se trouvèrent, quelques années plus tard, en face des éléphants de Porus, ils n'eurent qu'à se souvenir de la méthode qui leur avait si bien réussi contre les chars; et, d'après le témoignage d'Arrien c'est ce qu'ils firent en effet : chaque fois, dit cet historien,

[1] « Præterea, venientibus belluis, qua irrupissent aciem, spatium « milites dabant : quæ quum in agmen medium pervenissent, cir-« cumfusis undique armatorum globis, cum magistris absque vul-« neribus capiebantur. » (Veget., *de Re milit.*, III, 24.)

[2] Dion. Cass., XL, 1.

[3] « Si falcatos currus cum fremitu barbari emitterent, ipsi, laxa-« tis ordinibus, impetum occurrentium silentio exciperent. » (Quint. Curt., IV, 13.) Cf. Diod. Sicul., XVII, 57, 58.

que les soldats étaient trop pressés par les bêtes, ils leur ouvraient un passage, et les accablaient ensuite de leurs traits [1].

Ces précautions étaient d'ailleurs autant le résultat de l'expérience que du raisonnement. Il en coûta cher à Régulus pour les avoir négligées, et son armée fut écrasée par cette seule raison qu'il n'avait pas ménagé assez d'intervalles pour laisser écouler les éléphants [2]. Ce fut probablement après ce funeste événement que les Romains adoptèrent une tactique différente ; Scipion en fit son profit à la bataille de Zama, et fut peut-être redevable de la victoire aux espaces qu'il avait laissés entre les manipules dans toute la profondeur de ses lignes [3]. Ses successeurs furent fidèles à ce principe jusqu'aux derniers temps de la république. On en trouve une preuve dans l'histoire de la guerre de Jugurtha. Métellus, s'attendant à être attaqué sur les bords du *Muthul*, et sachant que Jugurtha avait beaucoup d'éléphants, rangea immédiatement son armée par manipules, entre lesquels il plaça des piquets d'archers et de frondeurs, sans doute pour masquer les issues qui devaient servir à l'écoulement de ces animaux. Ce ne fut qu'après avoir pris ces dispositions qu'il s'avança à la rencontre de l'ennemi [4].

1 Ἀλλ' οἱ μὲν Μακεδόνες..... τοῖς θηρίοις, ὅπη μὲν ἐπιφέροιντο, εἶκον· ἀποστραφέντων δὲ εἵχοντο ἐσακοντίζοντες. (Arrian., *Exped. Alex.*, v, 17.)

2 Voyez ci-dessus, pag. 139 et suiv.

3 Voyez pag. 194 et suiv.

4 Sallust., *Jugurt.*, 53.

CHAPITRE V.

Moyens d'aguerrir les hommes et les chevaux contre les éléphants. — Exemple tiré des Commentaires de César. — Faux éléphants imaginés par Persée et par Sémiramis. — Traits de bravoure personnelle, soit des Romains, soit des étrangers, combattant contre les éléphants.

« Et ivit sub pedes elephantis, et supposuit se « ei, et occidit eum ; et cecidit in terram super « ipsum ; et mortuus est illic. » (*Macc.*, I, 6, v. 44.)

Tacite termine par cette juste et profonde observation la description des moyens employés par des guerriers suèves pour frapper leurs ennemis de terreur, même avant le combat : « Il n'est pas de bataille où la défaite ne commence par les yeux[1]. » L'apparence du danger ébranle en effet le courage, bien plus que sa gravité. Le prestige des préventions captive les sens et exerce plus d'influence que l'impression matérielle des objets ; mais à mesure que ceux-ci nous deviennent familiers, ils perdent de leur importance, et souvent nous finissons par mépriser ce qui d'abord nous avait fasciné. Végèce a converti cette observation en aphorisme militaire : « Subita conterrent hostes, dit-il, usitata vilescunt[2]. » Il n'est, en effet, que trop vrai que le commun des hommes ressemble aux grenouilles de la fable.

Convaincus de cette vérité, les Romains s'appliquèrent de bonne heure à guérir leurs soldats de la peur des éléphants. Toutes les fois qu'il leur arriva d'avoir de ces quadrupèdes en leur pouvoir, ils eurent soin de les

[1] « Primi in omnibus prælìis oculi vincuntur. » (Tacit., *de Mor. German.*, 43.)

[2] Veget., *de Re milit.*, III, 26.

exposer aux yeux du peuple, en laissant à tout le monde la liberté de les examiner et même de les tourmenter à loisir, afin que chacun pût se convaincre qu'ils n'étaient pas aussi à craindre qu'on l'avait imaginé d'abord. Pour inspirer aux troupes de l'assurance, et même du mépris pour ces colosses, non-seulement on fit combattre des gladiateurs contre eux, mais en les fit même poursuivre dans le cirque, à coups de bâtons, comme un vil troupeau, par des goujats et par des hommes des classes les plus méprisées [1].

On sait combien les Romains attachaient d'importance à tout ce qui est relatif à la guerre : il est donc naturel de supposer que parmi les exercices du champ de Mars, il y en avait où les jeunes citoyens apprenaient à combattre les éléphants, et où l'on accoutumait les chevaux à soutenir l'aspect et les cris de ces animaux. Peut-être de semblables écoles étaient-elles établies dans les champs de Laurentum et dans les autres endroits où se trouvaient des dépôts d'éléphants. Nous savons que parmi les différentes espèces de gladiateurs, il y en avait qui faisaient profession de combattre les bêtes féroces, et auxquels on donnait le nom de *bestiarii*. Ces hommes recevaient une instruction particulière, selon les espèces d'animaux auxquels on les destinait; en conséquence, ceux qui devaient se mesurer avec les éléphants devaient s'appliquer à connaître le fort et le faible de ces quadrupèdes, leurs moyens d'attaque et les armes les plus convenables pour les combattre. De nos jours encore jamais les *toreros* espagnols ne se risquent à paraître dans

[1] «Inductos in circum, atque ut contemptus eorum incresceret, «ab operariis hastas præpilatas habentibus per circum totum «actos.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 6.) — On sait que les *hastæ præpilatæ* étaient des piques sans fer, dont on se servait pour la première instruction des soldats et des gladiateurs.

l'arène avant de s'être livrés à de semblables exercices. Peut-on, après cela, supposer que, dans un pays éminemment militaire, on ait négligé de donner aux soldats une instruction que recevaient des hommes destinés à de simples amusements [1] ?

Ce qui me porte à adopter cette conjecture, c'est la méthode employée par César, pendant la guerre d'Afrique, pour apprendre à ses soldats à combattre les éléphants. Il savait que Juba et Scipion en avaient un grand nombre dans leur armée, et ses légions, qui ne s'étaient jamais trouvées en face de ces animaux, s'en faisaient une idée exagerée : afin de les familiariser avec ce nouveau danger, il en fit venir d'Italie, et les exposa au milieu de son camp, en faisant soigneusement remarquer à tout le monde les parties de leur corps où leur peau était plus tendre et plus facile à entamer. Comme il savait que ceux de Juba étaient cuirassés, il arma aussi les siens, pour faire connaître à ses soldats les défauts de leur armure et les endroits où l'on pouvait les frapper avec plus d'effet; puis il fit distribuer aux cavaliers et aux fantassins des javelots émoussés et d'autres armes inoffensives, pour les exercer à des attaques simulées; enfin, les éléphants furent, par ses ordres, irrités et excités, afin qu'on apprît par expérience l'art de se soustraire à leur poursuite. Ces escarmouches avaient en outre l'avantage d'accoutumer les chevaux à la vue et à l'odeur de ces animaux. La victoire de Thapsus fut le fruit de ces sages précautions, et ces fiers quadrupèdes, qu'on avait amenés pour détruire l'armée du dictateur, servirent d'ornement à son triomphe [2].

[1] Bulenger., *de Venatione circensi.* — Pitiscus, *Lexic. antiquitat. romanar.*, voc. *Bestiarii.*

[2] Hirt., *Bell. afric.*, 72. — Dion. Cass., XLIII, 1. — Jul. Cels., *Cæs. vit.*

Dans de semblables circonstances, Persée, roi de Macédoine, s'avisa d'un étrange expédient, que je rapporterai sur l'autorité de Polyen. Les Romains, qui lui faisaient la guerre, avaient des éléphants, et il en redoutait l'effet, principalement pour sa cavalerie. Voulant donc accoutumer ses chevaux à la vue de ces animaux, et n'en ayant aucun en son pouvoir, il imagina d'en faire construire en charpente, et il fut si bien servi que non-seulement ces simulacres avaient la forme et la couleur des vrais éléphants, mais qu'on leur donnait aussi le mouvement au moyen de quelques hommes cachés dans l'intérieur. Ces hommes étaient munis de trompettes, avec lesquelles ils imitaient le cri que pousse l'animal lorsqu'il est en fureur; et l'auteur ajoute qu'à l'aide de cette invention, Persée parvint à vaincre la répugnance de ses chevaux, et put les mener contre les éléphants du consul [1]. Quoi qu'il en soit, elle ne l'empêcha pas d'être vaincu, et de perdre la couronne et la liberté.

Du reste, le dernier roi de Macédoine n'était pas le premier qui employait ce moyen de suppléer au manque de véritables éléphants. Longtemps auparavant, suivant Diodore de Sicile, Sémiramis avait donné un semblable exemple. Cette princesse, dit cet historien, voulait faire la guerre à Stabrobatès, roi de l'Inde; mais ce prince avait sur elle un grand avantage, à cause des éléphants dont il était abondamment pourvu. Dans l'espoir de jeter l'effroi parmi les Indiens, qui étaient persuadés que leur pays était le seul où pussent naître ces animaux, elle imagina d'en fabriquer d'artificiels. A cet effet, elle fit tuer 300,000 bœufs noirs, et avec plusieurs peaux cousues ensemble et remplies de foin, elle fit faire un certain nombre de mannequins exacte-

[1] Polyæn., *Stratag.*, IV, 20.

ment semblables à des éléphants. Dans chacun d'eux était placé un chameau pour le faire mouvoir, et un homme pour le gouverner. L'historien ajoute qu'il fallut deux années pour achever ces préparatifs, qui cependant ne servirent de rien, car Sémiramis échoua complétement, et perdit dans cette expédition la plus grande partie de son armée. Je n'entreprendrai pas de rapporter toutes les exagérations dont Diodore a surchargé son récit ; je me contenterai de faire remarquer que l'on peut, jusqu'à un certain point, admettre le fait des faux éléphants, tout en rejetant les détails qui choquent le bon sens[1].

La fierté des Romains dédaignait de pareils artifices ; ce fut ouvertement et à force de courage qu'ils voulurent triompher des éléphants. Plus d'une fois on vit chez eux de simples soldats, se dévouant pour le salut commun, se mesurer avec ces terribles adversaires, et être assez heureux pour les terrasser. Nous avons cité un fait semblable en parlant de la bataille d'Asculum[2]; mais il ne faut point s'étonner que, jusque dans les derniers rangs, on montrât alors de l'héroïsme : les premiers personnages de l'État se faisaient un devoir de donner l'exemple du courage et du sang-froid, en présence des mêmes dangers. Qui ne connaît l'admirable impassibilité dont fit preuve Fabricius, lorsqu'au milieu d'une conférence amicale, Pyrrhus l'exposa tout à coup au plus fort de ses éléphants[3]? Cet esprit d'intrépidité se soutint dans les armées romaines, et les chefs furent les premiers à en

[1] Diodor. Sicul., II, 16.

[2] Voyez ci-dessus, page 122.

[3] « Ton or, dit ce grand homme, en voyant cet animal entièrement nouveau pour lui, ton or ne m'a pas séduit hier ; ton monstre ne m'effraiera pas aujourd'hui. » Οὔτε χθές με τὸ χρυσίον ἐκίνησεν, οὔτε σήμερον τὸ θηρίον. (Plutarch., *Pyrrh.*, 20.)

donner des preuves, toutes les fois qu'ils eurent besoin de rendre la confiance à leurs soldats par quelque trait de bravoure personnelle. C'est, entre autres, ce que fit Scipion à la bataille de Zama [1].

Mais ce n'est pas seulement dans l'histoire romaine que l'on rencontre de pareils traits. Ptolémée Lagus était aux prises avec Perdiccas, sur les bords du Nil; bientôt les éléphants de son adversaire portèrent la terreur et le désordre dans ses lignes; il comprit qu'il était temps de payer de sa personne, et de relever par quelque action de vigueur le courage de ses troupes. S'armant donc d'une *sarisse*, il court au premier éléphant qu'il rencontre, l'attaque résolument, le frappe aux yeux, renverse l'Indien qui le conduit, et aussitôt, les Égyptiens reprenant courage, se jettent à l'envi sur ces animaux, et l'ennemi est forcé de battre en retraite [2].

Tout le monde connaît la résolution magnanime que prit et exécuta Éléazar dans les gorges de Bethzacharah. Apercevant au milieu de la bataille un grand éléphant chargé de la tour du roi (Antiochus Eupator), ce généreux Machabée se fait jour à travers les ennemis, et espérant terminer la guerre d'un seul coup, il se glisse sous le ventre de la bête et y enfonce son épée. C'était sans doute la seule partie vulnérable du corps de cet animal, qui était bardé de fer. Mais ce trait de patriotisme coûta la vie au courageux Israélite, qui fut écrasé par la chute de son lourd adversaire [3].

C'est ici que doit naturellement trouver sa place le récit d'un trait de présence d'esprit tellement étonnant, que s'il n'était attesté par un historien grave et sensé.

[1] Voyez ci-dessus, page 199.

[2] Diodor. Sicul., XVIII, 33, 35. — Mannert, *Geschichte der unmittelbaren Nachfolger Alexanders*, I, 4.

[3] Joseph., *Antiquit. judaïc.*, XII, 9. — *Maccab.*, I, 6, vers. 44.

on serait tenté de le traiter de fabuleux. A la bataille de Thapsus, un éléphant, exaspéré par les blessures qu'il avait reçues, s'était jeté sur un valet de l'armée romaine, et le foulait aux pieds; un vétéran de la 5e légion accourut aux cris du malheureux, et il se disposait à frapper l'animal, lorsque celui-ci le saisit lui-même avec sa trompe et le souleva en l'air; mais le vieux soldat ne perdit pas la tête: il se hâta de tirer son épée, et en donna tant de coups sur la trompe dont il était entouré, que l'éléphant, vaincu par la douleur, abandonna enfin sa proie, et s'enfuit en poussant des cris épouvantables[1].

Ce fait, quelque extraordinaire qu'il soit, paraîtra moins étonnant, si l'on se rappelle ce que nous avons dit des précautions prises par César pour aguerrir ses troupes contre les éléphants. Il y avait tellement réussi, que cette même 5e légion, à laquelle appartenait le vétéran dont nous venons de parler, avait demandé comme une faveur d'être employée de préférence contre ces animaux; et elle remplit si bien ses engagements, qu'elle obtint le privilége de porter sur ses enseignes l'image d'un éléphant. Elle jouissait encore de cette distinction honorifique du temps d'Appien, c'est-à-dire environ deux cents ans après la bataille de Thapsus[2].

D'autres légions avaient montré la même intrépidité dans les guerres précédentes; nous avons rapporté ailleurs[3] un trait remarquable de courage des hastaires de la 11e, contre les éléphants de Magon; enfin, quelque temps avant ce dernier événement, on avait vu un de ces

[1] On trouve dans Hirtius un récit très-circonstancié de cet événement. (*Bell. afric.*, 84.) Il en est fait mention dans la *Vie de César*, attribuée à Jul. Celsus; enfin Silius Italicus en fait le sujet de l'un des épisodes de son poëme. (*Punic.*, IX, vers. 587. sqq.)

[2] Appian., *Bell. civil.*, II, 96.

[3] Voyez ci-dessus, page 187.

animaux abattu par un seul homme, en combat singulier. Annibal se donnait souvent le plaisir barbare de faire combattre les prisonniers romains les uns contre les autres jusqu'à extermination; il arriva un jour qu'un seul de ces malheureux survécut à cette terrible épreuve, sans avoir reçu aucune blessure : Annibal le fit exposer à un éléphant, et lui promit la vie et la liberté s'il parvenait à le tuer. Amené au milieu de l'arène, sous les yeux d'une multitude féroce et avide de sang, le soldat tua l'animal, au grand regret du général carthaginois, qui comprit aussitôt que la vue de cet homme et la renommée de sa victoire pouvaient encourager les Romains à combattre les éléphants, et leur ôter une partie de la terreur que leur causaient ces animaux. Il ajouta donc la perfidie à la cruauté, et après l'avoir laissé partir, il le fit poursuivre par des cavaliers qui l'assassinèrent en route [1].

On a lieu sans doute de s'étonner qu'un animal aussi fort et aussi puissamment organisé ait pu être terrassé par un seul homme, et quelquefois d'un seul coup. Il y eut cependant des exemples de faits semblables, même dans le cirque et dans l'amphithéâtre, sous les yeux du peuple romain. Pompée y exposa une fois vingt éléphants, qui combattirent contre des Gétules armés de piques. Un de ces Africains eut l'adresse d'enfoncer sa pointe dans l'œil d'un de ces animaux, qui tomba roide mort, le coup ayant pénétré jusqu'au fond du crâne. Sous les empereurs Claude et Néron, la dernière épreuve que l'on exigeât des gladiateurs, avant de leur accorder la retraite, c'était de combattre corps à corps avec un éléphant [2]. Nous verrons plus tard que Commode, pour

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.
[2] *Idem, ibid.*

faire preuve de sa force, tua d'un seul coup de lance un de ces animaux; enfin, on attribue à Caracalla une prouesse semblable.

Ce fut surtout pendant la seconde guerre punique que les Romains apprirent les moyens de résister aux éléphants. L'habitude d'en triompher les fortifia tellement contre ce danger, qu'ils n'y faisaient à la fin presque plus attention : aussi, dans la suite, lorsqu'ils rencontrèrent ces mêmes quadrupèdes, soit en Asie dans l'armée d'Antiochus, soit en Numidie dans celle de Jugurtha, ce fut pour eux comme un jeu de les repousser et de les vaincre. Cette réflexion que Tite-Live a consignée dans son histoire servira comme de résumé à tout ce que nous avons dit à ce sujet dans ce chapitre et dans les deux précédents : « Le soldat romain n'était plus même arrêté par les éléphants placés entre les bataillons; car, depuis les guerres d'Afrique, il était accoutumé à éviter l'impétuosité de ces animaux, et à les attaquer de côté, pour les percer avec des javelots, ou pour leur couper les jarrets, lorsqu'il parvenait à les approcher de plus près[1]. » Ce passage se rapporte à la bataille de *Magnésie*, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

[1] « Ne interpositi quidem elephanti militem romanum deterrebant, adsuetum jam ab africis bellis et vitare impetum belluæ, et ex transverso aut pilis incessere, aut, si propius subire posset, gladio nervos incidere. » (Tit. Liv., XXXVII, 42.)

CHAPITRE VI.

Proportion du nombre des éléphants employés dans les batailles, avec la force des armées. — Place qu'ils occupaient dans le camp et dans les marches. — Comparaison de ces animaux avec l'artillerie. — Manière dont on les rangeait en bataille. — Principes que les anciens suivaient à cet égard. — Troupes qu'on entremêlait aux éléphants. — Exemples tirés de quelques faits d'armes de l'antiquité. — Disposition singulière des éléphants à la bataille de *Magnésie.*

« Belluæ dispositæ inter armatos, speciem turrium
« procul fecerant. » (Quint. Curt., VIII, 14.)

Nous avons jusqu'ici trouvé dans l'antiquité des traces plus ou moins nombreuses pour nous guider dans nos recherches. Dans l'examen de la question que nous allons entamer, nous serons presque abandonnés à nos propres conjectures. Rien n'annonce, en effet, que les nations de l'Occident aient jamais établi, d'après une règle quelconque, la proportion qui devait exister entre le nombre de ces animaux et la force des armées ; au contraire, tout porte à croire que jamais il n'y a eu rien de fixe à cet égard. Cette proportion dépendait nécessairement du plus ou moins de facilité qu'on avait pour se procurer ces quadrupèdes, et de la nature du pays où l'on voulait faire la guerre ; car ce qui pouvait être utile dans un pays de plaine, n'aurait causé que de l'embarras sur un terrain coupé et dans une contrée montagneuse. Il devait donc en être des éléphants comme des chars de bataille, et comme il en est aujourd'hui des pièces d'artillerie, dont les calibres et le nombre sont réglés sur la topographie des contrées où l'on se propose de porter la guerre.

Il nous suffira, pour être parfaitement convaincus qu'il ne put jamais y avoir, en Occident, aucune proportion arrêtée entre le nombre des troupes et celui des élé-

phants, de jeter un rapide coup d'œil sur les batailles où ont figuré ces animaux.

A commencer, en effet, par la première, celle de l'Hydaspe, nous voyons dans l'armée de Porus 200 éléphants sur 34,000 combattants; Séleucus en présente au moins 400 sur 70,000 hommes à la bataille d'Ipsus : dans ces deux cas, la proportion serait d'environ 6 éléphants sur 1,000 combattants. Celle qui résulte de la composition de l'armée de Xanthippe, à la bataille de Tunis, est encore plus forte, puisque ce général avait 100 éléphants sur 14,000 hommes. Asdrubal se présenta devant Palerme avec 30,000 hommes et 130 éléphants, ce qui faisait un peu plus de 4 sur 1,000; tandis que Ptolémée Philométor n'en avait, à la bataille de Raphia, que 73 pour une armée de 75,000 hommes, ce qui ne faisait pas 1 sur 1,000. L'armée d'Antigone, à Ipsus, présentait la même proportion : elle se composait de 75 éléphants sur 70,000 combattants. Pyrrhus amena en Italie 28,000 hommes et 20 éléphants, et dans le Péloponèse, 27,000 hommes et 24 éléphants. L'armée que les Carthaginois envoyèrent en Sicile sous le commandement d'Hannon, au commencement de la première guerre punique, comptait 60 éléphants sur 56,000 hommes de toute arme. Démétrius en avait, à Gaza, 43 sur 15,400 combattants, ce qui faisait environ 3 sur 1,000. Juba et Scipion n'en comptaient que 64 sur 80,000 hommes, à la bataille de Thapsus. Enfin, Annibal, qui n'en avait pris que 38 ou 40, avec une armée de 60,000 hommes, pour traverser les Pyrénées, en déploya ensuite au moins 80 sur 50,000 combattants, dans la plaine de Zama. Ces exemples suffisent pour démontrer qu'il n'y eut jamais rien d'arrêté à cet égard [1]; un plus grand nombre de rapprochements semblables n'ajouterait rien à la démonstration.

[1] Ces réflexions ne sont applicables qu'aux armées de l'Occi-

Il est hors de doute que les éléphants avaient leur place dans le camp aussi bien que les hommes et les chevaux. Ce fait ressort clairement de la relation de la bataille de Thapsus, où il est dit que les éléphants de Juba, vivement poursuivis par les soldats de César, prirent la fuite et se pressèrent vers les portes du camp, dont les fortifications n'étaient pas encore achevées[1]. Un cas semblable se présenta à la bataille de Canusium, gagnée par Marcellus sur Annibal. Les éléphants, poursuivis par les Romains, se sauvèrent dans le camp des Carthaginois avec une telle précipitation, que deux d'entre eux s'engagèrent en travers de la porte, empêchèrent les fuyards de s'y réfugier, et les exposèrent à être taillés en pièces par les vainqueurs[2].

Mais autant il est certain que les éléphants avaient leur place dans le camp, autant il serait difficile d'indiquer d'une manière précise l'endroit du camp qui leur était réservé. La castramétation de la plupart des nations de l'antiquité est peu connue: nous avons plus de détails sur celle des Romains; nous savons la place que les hommes et les chevaux occupaient dans leurs camps; mais les auteurs à qui nous devons ces notions ne disent jamais un mot des éléphants, et cette omission s'explique naturellement, car lorsque les Romains adoptèrent l'usage de ces quadrupèdes, les dimensions et la destination de toutes les parties de leurs camps étaient

dent et aux faits qui nous sont bien connus. Quant aux armées des nations indiennes, surtout à une époque très-reculée, les éléphants y entraient dans une proportion constante et même très-considérable; voyez le chapitre II du livre Ier.

1 «Bestiæ stridore fundarum lapidumque perterritæ sese convertere, et suos post se frequentes stipatosque proterere, et in «portas valli semifactas ruere contendunt.» (Hirt., *Bell. afric.*, 83.)

2 Tit. Liv., XXVII, 15.

déjà arrêtées. Nous savons cependant que l'on y tenait toujours en réserve des espaces libres pour les troupes qui pouvaient venir rejoindre l'armée, et pour y placer les prisonniers, les valets et les marchands : ainsi les angles, à droite et à gauche de la porte prétorienne, et qui pouvaient être regardés comme deux vastes places d'armes de quelques mille toises carrées de surface, étaient plus que suffisants non-seulement pour les éléphants, mais pour tout autre besoin imprévu. L'esplanade, d'environ 200 pieds de large, qui régnait entre les tentes et le parapet, pouvait aussi être employée en partie à cet usage. C'était probablement dans ces endroits qu'on dressait les loges où étaient gardés les éléphants [1].

Si nous voulons maintenant déterminer la place qu'on assignait aux éléphants dans les marches, nous serons obligés de distinguer les marches ordinaires des marches en ligne, à proximité de l'ennemi. Dans les premières, comme on ne s'attendait pas à être attaqué, les éléphants devaient être conduits séparément, à la suite du gros de l'armée, afin d'éviter les encombrements auxquels aurait pu donner lieu leur présence au milieu des colonnes. Probablement leur place était alors à la queue des réserves, avec le bagage. Polybe dit qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, mit ses éléphants à l'arrière-garde, pour marcher vers le pays des Allobroges [2].

Quant aux marches qui avaient lieu en présence de l'ennemi, il faut déterminer si elles étaient offensives ou défensives, si on se portait en avant ou si l'on battait en retraite; car, dans chacune de ces circonstances,

[1] Pour la figure et les dimensions du camp romain, on peut consulter Just. Lips., *de Milit. rom.*, lib. v. — Stewech., *ad Veget.*, *de Re milit.* — Patricii, *la Militia romana di Polibio e di Tito Livio*.

[2] Polyb., III, 47.

la place des éléphants était, sans aucun doute, différente. Amilcar, marchant contre les mercenaires, sur le Macar, forma son armée en colonnes, en tête desquelles il répartit ses éléphants [1]. Cette disposition offensive tenait en quelque sorte le milieu entre l'ordre de bataille et l'ordre de colonne; car le général s'était serré en masse, toutes les têtes de colonne à la même hauteur, afin de se déployer en face des ennemis. Perdiccas, forçant le passage du Nil contre Ptolémée, avait également mis ses éléphants en tête [2]. Annibal, dans sa marche au travers des Alpes, plaçait quelquefois de même ses éléphants, pour effrayer les montagnards qui se disposaient à lui barrer le chemin [3]. Asdrubal, opérant sa retraite, après avoir été battu par Scipion près de Bécula, en Espagne, mit aussi ses éléphants en tête avec les bagages [4]. Antiochus, au contraire, les plaça à l'arrière-garde, pour arrêter la poursuite des Romains, après avoir été forcé aux Thermopyles [5]. Enfin nous verrons plus tard Chapour II former son armée sur trois lignes, dont la première était composée de cavalerie, la seconde d'infanterie, et la troisième d'éléphants, et marcher ainsi en bataille pour repousser les Romains, conduits par Julien.

Quelquefois, même à proximité de l'ennemi, et pendant que les différents corps de l'armée se dirigeaient sur la ligne, on faisait marcher les éléphants séparément, afin de ne pas déranger les mouvements des troupes;

[1] Voyez ci-dessus, page 165.

[2] Il sera parlé de cet événement au chapitre suivant.

[3] «Primum agmen elephanti et equites erant: ipse post cum «robore peditum, circumspectans sollicitusque omnia, incede-«bat.» (Tit. Liv., XXI, 34.)

[4] Tit. Liv., XXVII, 19. — Voyez ci-dessus, page 189.

[5] «Elephanti novissimi agminis erant.» (Tit. Liv., XXXVI, 19.) — Voyez ci-dessus, page 225.

et, dans ce cas, on leur donnait des escortes. Ce fut de cette manière que les éléphants d'Eumène arrivèrent sur le champ de bataille de Gadamarta[1].

Tels sont à peu près les seuls faits sur lesquels nous puissions nous guider pour déterminer la place que les éléphants occupaient dans les marches : il me reste maintenant à faire connaître les principes qui réglaient la distribution de ces animaux sur les champs de bataille. Mais avant d'aborder cette question, qu'il me soit permis de revenir sur une réflexion qui s'est déjà plus d'une fois présentée dans le cours de cet ouvrage : c'est que l'emploi des éléphants dans les armées d'autrefois offre une grande analogie avec celui de l'artillerie chez les nations modernes. Je commencerai cependant par admettre, avant d'établir cette comparaison, qu'il faut faire la part des différences essentielles qui existent entre ces deux moyens d'attaque, et que s'ils offrent des rapports de similitude dans les résultats, ils ne se ressemblent en rien, quant au mode d'action. L'éléphant avait cela de commun avec le canon, qu'il était en même temps un moyen offensif et un moyen de protection, également propre à agir sur l'imagination et sur le physique des ennemis. On garnissait avec des éléphants les côtés faibles de la ligne, de même qu'on les renforce aujourd'hui avec du canon ; enfin, l'un et l'autre de ces deux moyens ont donné plus d'une fois à l'attaque une prépondérance qu'elle n'aurait pas obtenue par le seul concours des autres armes. Mais à côté de ces rapprochements, il y a de grandes différences : d'abord, les éléphants n'avaient aucune action à distance, et c'est là un avantage immense que notre artillerie a sur ces animaux ; en second lieu, les embarras et les encombrements qui ré-

[1] Voyez ci-dessus, page 98.

sultaient de l'emploi de ces quadrupèdes devaient être beaucoup plus considérables que ceux que cause l'artillerie; car le canon, instrument purement passif, ne présente par lui-même aucun principe de résistance, tandis que les éléphants pouvaient en opposer une très-vigoureuse, et qui souvent même était invincible. Cependant, malgré ces inconvénients, et faute de mieux, les éléphants et les chars de guerre composèrent toujours le matériel des armées en Orient, de même que les balistes et les catapultes suppléaient à l'artillerie dans les armées d'Occident.

Ces réflexions nous amènent à penser que les anciens auront dû se régler, pour déterminer la place de leurs éléphants dans les batailles, sur des principes analogues à ceux qui règlent aujourd'hui la disposition des bouches à feu dans les mêmes circonstances. Ils auront donc examiné, comme nous, les accidents du terrain et la qualité des troupes qu'ils avaient en tête; et, avant tout, chaque général aura tâché de faire cadrer le placement de ses éléphants avec le plan qu'il s'était formé; car une disposition qui aurait été bonne pour se porter en avant pouvait ne rien valoir pour attendre l'ennemi de pied ferme, ou pour combattre en cédant le terrain. C'est dans ces circonstances qu'il faut chercher la raison des différentes manières dont les éléphants étaient disposés dans les faits d'armes de l'antiquité. Mais en général, et abstraction faite de toute modification accidentelle, on peut établir que la tactique de ces animaux était réglée d'après les principes suivants.

I. On rangeait toujours les éléphants sur une seule ligne. Il est très-douteux qu'on les ait placés quelquefois sur plusieurs rangs, et il n'y a pas d'exemple qu'on les ait jamais serrés en masse. La distance ordinaire était d'environ 100 pieds (un *plèthre* grec) de l'un à l'autre;

mais cette pratique n'était pas toujours de rigueur, car plus on avait d'éléphants, moins on pouvait les espacer. A la bataille de la Gabiène, les deux armées étaient à peu près de la même force; mais Eumène avait 125 éléphants, et Antigone 65 seulement : il est donc probable que celui-ci aura mis les siens à une distance double de celle qui séparait ceux de son adversaire. J'ai déjà remarqué, en parlant de la bataille de Tunis, que les éléphants des Carthaginois ne pouvaient y être espacés que de 40 à 45 pieds. Ceux qu'Antiochus avait placés sur ses ailes, à la bataille de Magnésie, paraissent avoir été encore plus rapprochés, et l'on peut en dire autant de ceux d'Annibal, à la bataille de Canusium, puisque, dans les circonstances dont il s'agit, ces animaux, ainsi que nous le verrons en racontant ces deux faits d'armes, furent lancés tous ensemble sur les Romains. Il est aisé de voir, dans le récit de la marche d'Amilcar contre les mercenaires, sur les bords du Macar, que le front de ce général ne pouvait avoir plus de 15 à 1800 pieds, et que, par conséquent, ses 70 éléphants ne pouvaient être à plus de 20 ou 24 pieds de distance les uns des autres ; à moins que, pour donner à leur ligne plus d'étendue, il ne les ait fait déborder sur ses flancs ; mais, à la réserve de ces exceptions, on peut poser en principe que les intervalles entre les éléphants étaient ordinairement, ainsi que nous l'avons dit, d'environ 100 pieds.

II. Lorsqu'on avait un nombre considérable de ces animaux, et qu'il eût été impossible de les mettre tous sur une seule ligne, on en formait des réserves, probablement en colonne et derrière l'armée, pour les déployer ensuite, à mesure que le besoin s'en ferait sentir. Tel dut être le parti que prit Séleucus à la bataille d'Ipsus; car jamais il n'aurait pu, sans s'exposer à de graves inconvénients, ranger ses 400 éléphants devant

son front de bataille, soit sur une seule ligne, soit sur plusieurs. On sait cependant qu'il chargea avec tous ces animaux à la fois, et qu'il en entoura l'armée d'Antigone; mais ce mouvement s'explique naturellement, si l'on suppose qu'il en avait laissé une partie en disponibilité soit sur ses flancs, soit sur ses derrières.

III. Les éléphants rangés sur une seule ligne servaient à couvrir le front de l'armée, soit entièrement, soit en partie. On avait l'attention de ne les tenir jamais trop près des troupes, afin que, s'ils venaient à être repoussés, il y eût toujours assez d'espace pour les rallier, et les empêcher de faire irruption dans les rangs. De cette manière, on pouvait, ou les ramener à la charge, ou leur ouvrir des passages, et les renvoyer sur les derrières, sans qu'il en arrivât aucun désordre. Ce principe ne fut jamais violé impunément, et l'on peut affirmer que les déroutes occasionnées par l'indocilité des éléphants durent presque toujours être attribuées au peu d'espace laissé entre eux et la première ligne. Je crois ne pas être trop loin de la vérité, en supposant qu'il fallait que cet espace fût au moins de 200 pieds.

IV. On évitait encore avec plus de soin de masquer les éléphants par une ligne de combattants, car si ceux-ci eussent été repoussés et se fussent repliés, ils auraient effrayé ces animaux, qui, à leur tour, auraient pu se jeter sur les troupes placées derrière eux et y porter la confusion. Cette faute fut commise par Hannon, général carthaginois, pendant la première guerre punique, et lui coûta la perte de la bataille d'*Agrigente*. Il avait déployé 60 éléphants devant son armée, et les avait couverts par une ligne de mercenaires, disposition que Guischardt qualifie justement d'*insensée*. En effet, ces troupes, s'étant portées en avant, furent repoussées par les Romains, et se replièrent pêle-mêle sur

les éléphants, qui, à leur tour, prirent l'épouvante, se renversèrent sur la phalange, et la mirent en désordre. Le consul Postumius profita de cet accident, et remporta une victoire complète[1].

V. Une autre conséquence du même principe, c'était de faire agir les éléphants isolément, et de les mêler le moins possible aux divisions de l'armée. Seulement, lorsque les intervalles ménagés entre ces animaux étaient assez considérables, on y mettait quelques détachements d'hommes choisis, pour repousser les tirailleurs de l'ennemi et balayer le terrain en avant des éléphants, afin que rien ne s'opposât à leur marche. Nous avons vu un exemple de cette disposition dans l'armée de Porus, à la bataille de l'Hydaspe; et on peut affirmer que l'on donnait aux éléphants, toutes les fois que les circonstances le permettaient, une escorte semblable : c'est ce qu'on peut conclure d'un texte de Tite-Live, qui remarque, en décrivant la position d'Antiochus aux Thermopyles, que ces animaux, rangés à l'extrême droite, étaient *accompagnés de leur garde accoutumée*[2]. Annibal avait de même donné une escorte de tirailleurs à ses éléphants, lorsqu'il les avait fait charger sur les Romains, à la bataille de Zama. Mais l'exemple le plus remarquable que l'on puisse citer de cette combinaison est fourni par l'histoire des Machabées, où il est rapporté que Lysias, général d'Antiochus, avait affecté à chacun de ses éléphants une escorte de 1,000 fantassins et de 500 chevaux, qui avaient ordre de suivre partout ces animaux et de les protéger[3]. Je soupçonne cependant qu'il y a ici

[1] Polyb., I, 19. — Guischardt, *Mém. milit.*, chap. 1, pag. 34.

[2] « Ab dextero cornu elephantos cum adsueto præsidio posuit. » (Tit. Liv., XXXVI, 18.)

[3] « Et diviserunt bestias per legiones, et astiterunt singulis ele« phantis mille viri in loricis concatenatis, et galeæ æreæ in capi-

beaucoup d'exagération quant à la force de ces escortes; car si Lysias avait réellement 32 éléphants sur 100,000 hommes de pied et 20,000 chevaux, un tiers de son infanterie et les quatre cinquièmes de sa cavalerie auraient été employés en escortes, ce qui est peu vraisemblable. Un fait plus facile à croire est mentionné par Diodore, dans la relation de la bataille de Gaza, gagnée par Ptolémée sur Démétrius Poliorcète. Suivant cet auteur, ce dernier avait placé en avant de son aile gauche 30 éléphants, parmi lesquels il avait entremêlé 1500 hommes[1]; ce qui en faisait 50 pour chaque éléphant. C'était là probablement la force ordinaire des escortes de ces animaux.

VI. Les éléphants placés en première ligne étaient principalement destinés à effrayer les hommes et les chevaux par leurs cris et par leur attitude menaçante. Quelquefois, cependant, cet étalage n'avait d'autre but que de braver l'ennemi et de le provoquer au combat. Scipion essaya de ce moyen pour attirer César hors de ses retranchements, dans la guerre d'Afrique. « Notre longue patience, dit l'historien de cette guerre, lui inspirant du mépris, il fit sortir toute son armée, plaça en tête 30 éléphants chargés de tours, déploya le plus qu'il put sa cavalerie et son infanterie, déjà fort nombreuses, et s'arrêta ainsi dans la plaine, assez près de nos retranchements[2]. »

«tibus eorum, et quingenti equites ordinati unicuique bestiæ «electi erant.» — «Hi ante tempus ubicumque erat bestia ibi «erant, et quocunque ibat ibant, et non discedebant ab ea.» (*Maccab.*, I, 6, vs. 35, 36. — Cf. Joseph., *Antiq. judaic.*, XII, 9.)

[1] Diodor. Sicul., XIX, 81-85.

[2] «Scipio despecta patientia Cæsaris, exercitusque ejus, uni«versis copiis productis, elephantisque turritis triginta ante aciem «instructis, quam latissime potuit porrecta equitum peditumque

VII. Pour rendre plus terrible l'attaque des éléphants, on faisait, tandis qu'on les portait sur le centre de l'ennemi, charger les ailes par la cavalerie, afin de diviser l'attention des troupes, et de les empêcher de se secourir mutuellement. Cette manœuvre était presque toujours décisive, car rien n'ébranle autant le soldat que la crainte d'être tourné. Ce fut ce qui causa la déroute des Romains devant Tunis : ils auraient peut-être réussi à repousser les éléphants, s'ils eussent pu leur opposer toutes leurs forces; mais les ailes ayant plié devant la cavalerie carthaginoise, ils désespérèrent de leur salut, et tout fut perdu.

VIII. Lorsque l'on avait un grand nombre d'éléphants, on en garnissait tout le front de l'armée. Nous avons vu des exemples de cette disposition aux batailles de l'Hydaspe et de Zama. Rangés de cette manière, ces animaux faisaient l'effet d'une ligne de tours ou de redoutes avancées, dont les troupes qui étaient derrière figuraient les courtines. Les auteurs ont souvent remarqué cette analogie. « Les éléphants, dit Quinte-Curce en décrivant l'armée d'un prince indien qu'Alexandre rencontra avant d'arriver au bord de l'Hydaspe, les éléphants, distribués dans les rangs, à peu de distance les uns des autres, offraient de loin l'aspect d'autant de châteaux forts[1]. » A la bataille d'Élinge, ces animaux, rangés devant la ligne des Carthaginois, présentaient la même apparence[2]. Appien remarque qu'à la bataille de Magnésie la phalange d'Antiochus, entremêlée d'éléphants, offrait de loin l'aspect

« multitudine, uno tempore progressus, haud ita longe à Cæsaris « castris constitit in campo. » (Hirt., *Bell. afric.*, 30.)

[1] « Elephanti per modica intervalla militum agmini immixti « procul castellorum fecerant speciem. » (Quint. Curt., VIII, 12.)

[2] « Ante punicam aciem elephanti castellorum procul speciem « præbebant. » (Tit. Liv., XXVIII, 14.)

d'un rempart garni de tours. Diodore de Sicile et Polyen se servent aussi de la même comparaison[1]. C'était sous la protection de cette espèce de rempart mobile que se retiraient les avant-coureurs de l'armée, lorsqu'ils étaient vivement poursuivis. « Toutes les fois, dit Arrien, que les soldats de Porus étaient trop pressés par la cavalerie d'Alexandre, ils se retiraient auprès de leurs éléphants, comme à l'abri d'une muraille[2]. » Quinte-Curce met aussi dans la bouche d'Alexandre une semblable comparaison[3]. Enfin, rien n'est plus ordinaire que de rencontrer ces idées dans les auteurs.

IX. Lorsqu'on n'avait qu'un petit nombre d'éléphants, on se contentait d'en mettre sur les ailes, pour donner de la consistance à ces parties, qui sont ordinairement les plus faibles. Ils remplaçaient alors en quelque sorte les ouvrages qu'on élève quelquefois à l'extrémité des lignes. Florus a très-bien saisi cette idée, lorsqu'il a dit qu'à la bataille de Magnésie les éléphants d'Antiochus couvraient, comme des retranchements, les deux ailes de l'armée de ce prince : *Elephantis... aciem utrimque vallaverat*[4]. Ces animaux étaient là, en effet, pour remplir la destination d'un *vallum* ou d'un épaulement. Les éléphants placés aux ailes avaient encore l'avantage d'être en face de la cavalerie ennemie, sur laquelle ils faisaient toujours beaucoup d'effet. Nous avons déjà rapporté plusieurs exemples de cette disposition, et notamment en parlant des batailles de Raphia, de la Trébie, de Thap-

[1] Appian., *Bell. syriac.*, 32. — Diodor. Sicul., XVII, 87. — Polyæn., *Stratag.*, IV, 3, n. 22.

[2] Ὥστε οὐδὲ τὴν ἐμβολὴν ἐδέξαντο τῶν ἀμφ' Ἀλέξανδρον ἱππέων οἱ Ἰνδοί, ἀλλὰ κατηράχθησαν ὥσπερ εἰς τεῖχός τι φίλιον ἐς τοὺς ἐλέφαντας. (Arrian., *Exped. Alex.*, V, 17.)

[3] « Belluas offerentes mœnium speciem. » (Quint. Curt., IX, 2.)

[4] Florus, II, 8.

sus. A la journée d'Élinge, Asdrubal avait placé 16 éléphants devant la droite, et 16 devant la gauche de son infanterie. Au combat d'Uzita, entre César et Scipion, celui-ci avait également couvert ses ailes par un rang d'éléphants [1]. Il arrivait quelquefois que, par suite d'une configuration particulière du terrain, l'une des ailes se trouvait à l'abri de tout danger: alors on disposait de tous les éléphants pour renforcer le flanc opposé. C'est par une raison semblable qu'Antiochus n'en plaça qu'à son aile droite, lorsqu'il disputa aux Romains le passage des Thermopyles [2].

X. Les éléphants placés devant les ailes n'étaient pas toujours rangés en ligne droite; quelquefois on les disposait en forme de croissant, la convexité tournée du côté de l'ennemi. Nous avons vu des exemples de cette disposition aux batailles de la Gabiène et de Gadamarta, et nous en avons exposé les motifs avec assez d'étendue pour que nous puissions nous dispenser de revenir ici sur ce sujet. Les rois d'Égypte et de Syrie plaçaient volontiers, ainsi que l'a remarqué le savant Maizeroy, leurs éléphants devant la cavalerie. Cette disposition offrait un triple avantage : elle mettait cette partie de l'armée à l'abri de toute attaque; elle lui laissait la liberté de sortir par le flanc pour se porter sur l'ennemi; et enfin, en cas de malheur, elle lui permettait de se retirer derrière les éléphants. De plus, pendant que la cavalerie exécutait sa charge, la phalange ne restait pas sans protection, ses flancs étant couverts par les éléphants.

XI. Quelquefois on plaçait de préférence ces quadrupèdes devant le corps de bataille; ce qui arrivait principalement lorsqu'on n'avait pas beaucoup de confiance

[1] « Elephantos dextro sinistroque cornu conlocaverat æqualibus « inter eos intervallis interjectis. » (Hirt., *Bell. afric.*, 59.)

[2] Voyez ci-dessus, page 224.

dans l'infanterie, et qu'on voulait la dérober aux entreprises de l'ennemi. Mais les exemples de cette disposition ne sont pas fréquents. Darius avait couvert son centre, à la bataille d'Arbelles, par 15 éléphants et par 50 chars *drépanophores*[1]; mais ces animaux étaient là plutôt comme un épouvantail que comme un moyen de résistance: aussi ne jouèrent-ils qu'un rôle très-peu important dans l'action.

XII. Enfin, lorsqu'un général d'armée ne pouvait disposer que d'un petit nombre d'éléphants, il prenait souvent le parti de les tenir en réserve, pour les porter en avant dans un moment décisif, et déconcerter l'ennemi par cette apparition imprévue. Ce fut un pareil stratagème qui valut à Antiochus Soter sa victoire sur les Galates[2]. Pyrrhus fit de même avancer les siens comme une dernière ressource, à la bataille d'Héraclée[3], et, suivant Frontin[4], à celle d'Asculum. Fulvius Nobilior, ayant affaire, en Espagne, à un grand nombre de Celtibériens, imagina de tenir 10 éléphants en réserve derrière ses lignes, pour ne les porter en avant que lorsque l'action serait engagée sur tous les points; et ce plan lui réussit à souhait[5]. Au combat de Numistron, entre Annibal et Marcellus, le général carthaginois ne fit avancer ses éléphants qu'au moment où ses troupes, fatiguées, avaient besoin de repos[6]. A la bataille de Canusium, que se livrèrent, l'année suivante, les mêmes généraux, Annibal ne présenta de même ses

[1] Arrian., *Exped. Alex.*, III, 11.

[2] Voyez ci-dessus, page 70.

[3] Voyez page 120.

[4] «Equitatum et elephantos in subsidiis esse jussit.» (Frontin., *Stratag.*, II, 3, n. 21.)

[5] Appian., *Bell. hispan.*, 46.

[6] «Quum fessæ pugnando primæ acies essent..., elephanti com«misso jam certamine in prælium acti.» (Tit. Liv., XXVII, 2.)

éléphants qu'au moment où ses troupes commençaient à plier[1]. Magon, le frère de ce grand homme, plaça aussi ses éléphants en réserve, dans le combat qu'il livra aux Romains sur la fin de la seconde guerre punique[2]. Enfin, on verra qu'à la bataille de Magnésie, Scipion l'Asiatique mit également ses éléphants derrière son armée.

Telles sont les règles que les anciens ont ordinairement observées pour la disposition des éléphants sur le champ de bataille. Les circonstances du terrain les ont cependant quelquefois forcés d'adopter des partis bizarres et en opposition aux principes que nous venons d'exposer. Tel fut celui que prirent les généraux de l'armée de Syrie, à la journée de Bethzacharah, contre les Juifs : le terrain étant trop resserré pour qu'ils pussent déployer leurs éléphants de front sur le champ de bataille, ils imaginèrent de les y présenter en colonne ; mais ce fait, purement exceptionnel, au lieu de détruire la règle, ne sert qu'à la confirmer[3]. Une autre disposition, remarquable par sa singularité, fut adoptée par Antiochus à la bataille de Magnésie, où ses éléphants, alignés à la hauteur de l'infanterie, furent encadrés deux à deux entre les divisions de la phalange. Nous allons donner, comme un complément aux observations que nous venons de présenter sur le placement des éléphants, une relation de cette célèbre journée : ce fut la dernière occasion où les Romains purent se mesurer avec les grands éléphants de l'Inde ; depuis, ils n'eurent plus affaire qu'à ceux d'Afrique.

[1] «Quum anceps diu pugna esset, Annibal elephantos in pri«mam aciem induci jussit, si quem injicere ea res tumultum ac «pavorem posset.» (Tit. Liv., XXVII, 14.)

[2] Voyez ci-dessus, page 187.

[3] Joseph., *Antiquit. judaic.*, XII, 9.

BATAILLE DE MAGNÉSIE.

(563 de Rome, 191 av. J. C.)

Antiochus le Grand, après avoir été forcé aux Thermopyles, s'était hâté de gagner l'Asie, et d'y rassembler de toutes les parties de ses États des forces considérables, pour les opposer aux Romains, qui le suivaient dans sa retraite. En peu de temps il réunit 70,000 hommes de pied, 12,000 chevaux, un grand nombre de chars armés de faux, et 54 éléphants de la belle race de l'Inde[1]. Mais cette armée était plus remarquable par la richesse et par la variété des costumes que par la bonté de sa composition. Ce qu'il y avait de mieux, c'était une phalange forte de 16,000 hommes, armés et organisés à la macédonienne; le reste était un mélange de Syriens, de Perses, de Crétois, de Cappadociens, de Galates, chacun armé à la mode de son pays, et chacun suivant une tactique et une discipline différentes. On y voyait jusqu'à un corps d'archers arabes montés sur des dromadaires, et armés d'épées de six pieds, avec lesquelles ils pouvaient atteindre l'ennemi du haut de leurs montures[2]. Le roi de Syrie espérait, par cette parade militaire, éblouir les Romains; mais il avait affaire à des gens qui faisaient peu de cas du nombre, et moins encore du luxe de leurs ennemis.

Tandis qu'Antiochus faisait ces préparatifs, le consul L. Cornélius Scipion, chargé de la conduite de la guerre,

[1] Il y a plus que de l'exagération dans Florus, lorsqu'il évalue l'armée d'Antiochus à 300,000 hommes.

[2] L'usage des chameaux et des dromadaires n'était pas rare dans les armées d'Orient, surtout à une époque reculée. On trouvera dans l'appendice IV, à la fin du volume, quelques renseignements à ce sujet.

arrivait à grandes journées des bords de l'Hellespont. Il était accompagné de son frère l'Africain, qui le suivait en qualité de lieutenant. On savait qu'Annibal était dans le camp d'Antiochus, et il convenait aux Romains d'opposer les talents et la fortune du vainqueur de Zama à la vieille expérience de leur implacable adversaire. Mais il s'en fallait que l'armée du consul fût aussi nombreuse que celle du roi. Elle consistait en deux légions romaines, deux d'Italiens, et environ 7,000 hommes donnés par Philippe, roi de Macédoine, et par Eumène, roi de Pergame : le tout pouvait aller à 30,000 hommes. Cependant ces forces arrivèrent bientôt en face du camp d'Antiochus, près de la ville de *Magnésie*, au pied du mont Sipyle.

Les deux armées passèrent quelques jours à s'observer. Le roi redoutait les suites d'un engagement définitif, et cherchait à gagner du temps. Scipion, au contraire, impatient de combattre, prenait ses mesures pour forcer la position du roi, pour peu que celui-ci eût prolongé ses tergiversations. Enfin Antiochus, voyant que ses retards lui faisaient du tort dans l'esprit de ses troupes, et le rendaient méprisable aux yeux de l'ennemi, se décida à courir les chances d'une bataille. Le même jour, et comme d'un commun accord, les deux armées sortirent de leurs retranchements avant le lever du soleil, et se déployèrent dans la plaine.

Les Romains, rangés sur trois lignes, appuyaient leur gauche aux bords escarpés d'une petite rivière [1] : Scipion, croyant n'avoir rien à craindre de ce côté, n'y mit pour tout renfort que quelques pelotons de cavalerie. Toute son attention se porta sur son aile droite, qui ne tirait

[1] C'était l'Hyllus, affluent de l'Hermus, qui coule en avant de Magnésie. (Plin., *Hist. nat.*, v, 29. Cf. Strab., XIII, 3, p. 626.)

du terrain aucun avantage. Il la fit appuyer par 3,000 chevaux, et par les troupes d'Eumène et de Philippe, auxquelles il ajouta un millier de tirailleurs trallieus et crétois. Ces dispositions étant achevées, il prit le commandement du centre, donna celui de la droite à son lieutenant Domitius, et celui de la gauche au roi Eumène. La garde du camp était confiée à deux mille volontaires qui l'avaient suivi de la Thrace et de la Macédoine. P. Scipion, resté malade à Élée, ne put prendre aucune part au combat.

Nous avons dit ailleurs que les Romains avaient amené en Grèce un train d'éléphants, lorsqu'ils avaient commencé les hostilités contre Philippe et contre Antiochus. Scipion en avait encore 16; mais comme ils étaient de race africaine, qu'il savait inférieure en force et en courage à celle de l'Inde, il n'essaya pas de les porter en avant, craignant qu'ils ne fussent facilement repoussés par ceux du roi, et ne devinssent un embarras pour sa propre armée : il les laissa donc en réserve derrière les triaires [1].

Antiochus avait placé sa phalange au centre de sa ligne ; il l'avait formée sur 32 hommes de profondeur, et partagée en 10 sections égales, de 50 hommes de front ; disposition qui avait pour but de rendre ce corps plus mobile sans lui faire perdre de sa force. Ce moyen avait, en effet, été quelquefois employé dans les beaux temps de la tactique macédonienne, pour corriger l'inertie que l'on reprochait à la phalange, pour la plier au terrain,

[1] «Sexdecim elephantos post triarios in subsidiis locavit, nam «præter quam quod multitudinem regiorum elephantorum (erant «autem quatuor et quinquaginta) sustinere non videbantur posse, «ne pari quidem numero Indicis Afri resistunt; sive quia magni«tudine (longe enim illi præstant), sive robore animorum vincun«tur.» (Tit. Liv., XXXVII, 39.)

et pour la rendre plus propre aux évolutions. Dans chacun des intervalles des sections, le roi de Syrie avait placé 2 éléphants, choisis parmi les plus forts et garnis de leurs tours. Deux de ces animaux se trouvaient également sur chacun des flancs de la phalange, en sorte qu'il y en avait 22 dans cette partie de la ligne. Leur destination était d'assurer les flancs des sections et de protéger le front : ils donnaient un aspect imposant à cette masse d'infanterie, qui, par le choix et la bonne contenance des hommes, était déjà très-redoutable [1].

A droite et à gauche du corps de bataille, Antiochus avait rangé sa cavalerie, à peu près en nombre égal de chaque côté, puis les 32 éléphants qui lui restaient [2], et le reste de ses troupes, le tout sur le même alignement; seulement les 16 éléphants de la gauche formaient l'extrémité de l'aile, et se trouvaient tant soit peu en dehors, tandis que ceux de la droite étaient placés entre l'infanterie et la cavalerie. On doit croire d'ailleurs que ces animaux étaient assez près les uns des autres, car Tite-Live emploie pour les désigner l'expression de troupeau : *Grex sexdecim elephantorum.* Le roi avait sans doute l'intention de les faire charger en masse pour produire un plus grand effet; mais il ne paraît pas qu'ils lui aient été d'un grand secours. Quant aux chars de guerre et aux dromadaires, ils étaient rangés en avant de la cavalerie, et se tenaient prêts à charger au premier signal.

[1] Tit. Liv., XXXVII, 40.

[2] J'ai adopté, pour le nombre des éléphants d'Antiochus à cette bataille, la version de Tite-Live, qui n'en compte que 54, et que je crois plus juste que celle de l'auteur du livre des Machabées, qui les porte à 120. « Et (vicerunt Romani) Antiochum magnum « regem Asiæ, qui eis pugnam intulerat, habens centum viginti ele« phantos, et equitatum et currus, et exercitum magnum valde. » (I, 8, vers. 6.)

Antiochus s'était réservé le commandement de l'aile droite, et avait confié celui de la gauche à son fils Séleucus et à Antipater, son neveu. Le centre était sous les ordres de Philippe. l'*éléphantarque*, et des officiers supérieurs de la phalange.

Tandis qu'on prenait ces dispositions, il survint une forte pluie qui détrempa le terrain, et le rendit peu propre aux mouvements des chars : ils s'ébranlèrent pourtant, mais pas avec assez de vitesse. Eumène, à qui cette manière de combattre était familière, les fit recevoir par une nuée d'archers et de frondeurs qui avaient ordre de ne viser qu'aux chevaux, et de les effrayer à force de cris ; et bientôt ces animaux, harcelés et couverts de blessures, prirent le mors aux dents, et se dispersèrent dans toutes les directions. Une partie se renversa sur les auxiliaires de l'aile gauche de l'armée royale, et y firent une large trouée. Les chameaux effarouchés se débandèrent à leur tour et répandirent l'alarme dans toute l'armée. La cavalerie romaine, profitant du moment, se précipita dans le vide formé par les chars, et attaqua la cavalerie ennemie ; celle-ci, se voyant prise en même temps de front et en flanc, se hâta de battre en retraite.

La fuite de la cavalerie laissait à découvert le flanc gauche de la phalange, dont la position devint bientôt d'autant plus périlleuse qu'une partie des auxiliaires s'étant réfugiés dans ses rangs, ils empêchaient les soldats de faire usage de leurs sarisses. Ce fut alors que les légions s'avancèrent au pas de charge, lancèrent leurs javelots sur ce corps, et, profitant de la facilité de le tourner, l'attaquèrent en tête et en queue.

Les éléphants qu'on avait intercalés entre les sections ne servirent que faiblement à les protéger, car les vétérans qui avaient fait les guerres de Carthage ne redoutaient déjà plus ces colosses, et savaient les éviter et les com-

battre avec supériorité. Les phalangites, pressés de toute part, se défendaient avec courage, mais ils perdaient beaucoup de monde, car la cavalerie des Romains les entourait au large, et les accablait d'une grêle de traits, et, comme elle tirait sur des hommes serrés en masse, il n'y avait pas de coup perdu.

La gauche et le centre des Syriens étaient donc à peu près hors de combat, lorsque Antiochus, qui se tenait à l'aile droite, au milieu des cataphractes et des argyraspides, essaya de ramener la fortune en chargeant avec résolution la gauche des Romains. Nous avons dit que le consul, pensant que cette aile était suffisamment protégée par l'escarpement de la rivière, ne l'avait soutenue que par un faible détachement de cavalerie. Il était même arrivé que ces cavaliers, regardant la bataille comme gagnée, avaient quitté leur poste pour prendre part à la victoire. La charge du roi fut tellement heureuse que non-seulement il culbuta une légion qu'il avait en face, mais qu'il tourna même le long de la rivière, et poursuivit les Romains qui fuyaient dans la plaine pour gagner leur camp. Ce contre-temps aurait pu avoir des suites désastreuses, sans la présence d'esprit du tribun Émilius Lépidus, qui était resté avec 2,000 hommes à la garde du camp. Ce brave officier, voyant la foule qui se précipitait sur les retranchements, fit d'abord tous les efforts pour la rallier, employant tour à tour les reproches et les encouragements; puis, voyant que rien n'était capable de les arrêter, il tomba sur les fuyards à coups d'épée, et, bon gré mal gré, il les contraignit de faire volte-face.

En même temps Attale, frère d'Eumène, qui avait vu de loin la déroute, arrivait au pas de course à la tête de quelques escadrons; et Antiochus, s'apercevant que la résistance s'organisait sur tous les points, battit en re-

traite, dans la crainte d'être cerné. Mais en arrivant à sa première position, il n'y trouva plus que des monceaux de cadavres, car les Romains, profitant de son absence, avaient achevé de détruire la phalange, et son armée était en pleine déroute. Il ne songea plus alors qu'à sa sûreté personnelle, et, protégé par une escorte de cavalerie, il traversa la Lydie, se dirigeant sur Apamée, où son fils Séleucus s'était déjà réfugié.

D'après le témoignage presque unanime des historiens, la perte de l'armée syrienne fut de 50,000 morts et de 1400 prisonniers. Celle des Romains ne s'éleva pas à 400 morts, mais ils eurent beaucoup de blessés. Ce qui rend moins invraisemblable cette énorme disproportion, c'est que le plus grand carnage fut fait pendant la fuite, et moins par l'épée des vainqueurs que par l'encombrement des chars, des chameaux, des éléphants, qui, emportés par la peur, passaient à travers la foule et l'écrasaient en masse. Il faut ajouter qu'une partie des fuyards s'étaient réfugiés dans le camp, et s'y étaient défendus en désespérés, malgré les sommations et les offres des Romains, qui finirent par les emporter d'assaut et les passèrent tous au fil de l'épée. Quant aux éléphants, il y en eut 15 de pris avec leurs conducteurs; les autres périrent soit dans l'action, soit pendant la fuite [1].

RÉFLEXIONS SUR CETTE BATAILLE.

Tout homme de bon sens qui aurait vu les deux armées avant l'action aurait facilement deviné de quel

[1] Tit. Liv., XXXVII, 38, 40, 42, 44. — Appian., *Bell. syriac.*, 30, 32, 36, 37. — Flor., *Epitom.*, II, 8. — Justin., XXXI, 8. — Eutrop., *Breviar.*, IV, 4. — Aurel. Victor, *de Vir. illust.*, 53, 54.

côté devait se déclarer la victoire : d'une part, une troupe homogène, disciplinée, aguerrie; de l'autre, une cohue de nations barbares, ignorant les vrais principes de la guerre, et manquant d'ensemble dans l'exécution. On ne se tromperait pas beaucoup en disant que ce fut la multitude des Syriens qui causa leur perte; et l'on pourrait appliquer cette réflexion à presque tous les faits d'armes où des peuples barbares ont eu affaire à la tactique des nations civilisées. Si Antiochus se fût contenté de présenter en ligne sa phalange, s'il eût formé ses ailes avec l'élite de sa cavalerie, le tout soutenu par ce qu'il avait de mieux en troupes légères, en chars et en éléphants, son armée se serait trouvée supérieure en nombre, et pas trop inférieure en bonté à celle des Romains; peut-être aurait-il réussi à les repousser, et, dans tous les cas, il leur aurait fait payer cher la victoire. Il lui serait d'ailleurs resté une forte réserve en hommes, en chevaux et en éléphants, qui auraient pu agir à leur tour et arrêter les vainqueurs au milieu de leur succès.

Il commit une grande faute, en doublant la profondeur de sa phalange; car la formation sur 32 rendit inutile la moitié de ce corps, qui était l'élite de son armée. On ne donnait, suivant les bonnes traditions, que 16 hommes de profondeur à la phalange; quelquefois même on ne lui en avait donné que 12; et telle fut la disposition qu'adoptèrent les Spartiates à la bataille de Leuctres. Si Antiochus eût suivi cette règle, il aurait au moins doublé le front de son corps de bataille, avantage immense, car, ainsi que nous l'avons dit, cette partie de son armée était ce qu'il avait de mieux à présenter à l'ennemi. La phalange aurait d'ailleurs pu, se trouvant plus libre dans ses mouvements, essayer quelques évolutions pour déconcerter les attaques des Romains, au lieu que, pressée en masse comme elle l'était,

elle devait nécessairement être exterminée sans pouvoir se défendre.

La pluie qui tomba par torrents au commencement de l'action fut aussi une des causes de la défaite des Syriens ; car outre qu'elle détrempa le sol et fit échouer la charge des chars, elle détendit les courroies des arcs et des frondes, et rendit inutile cette immense quantité d'archers à pied et à cheval qui auraient pu faire beaucoup de mal aux Romains. C'est ce que disent positivement Tite-Live et Aurélius Victor. Mais indépendamment de cette circonstance, il est hors de doute que cette cohue de chars, de chameaux, d'hommes, de chevaux, d'éléphants, agissant en même temps sur le même terrain, ne pouvait enfanter que le désordre.

CHAPITRE VII.

Passage des fleuves et des bras de mer par les éléphants. — Dispositions prises par Annibal pour faire passer le Rhône à ces animaux, et par Métellus, pour leur faire traverser le détroit de Sicile. — Parti qu'on en a quelquefois tiré pour forcer le passage des rivières, ou pour le rendre moins dangereux. — Perdiccas s'en sert pour faciliter à son armée le passage du Nil. — Annibal les emploie de même pour passer le Pô. — Anecdote au sujet du passage de la Tamise par César.

Le plus célèbre et le mieux connu des passages de fleuves effectués avec des éléphants est celui du Rhône par l'armée d'Annibal. Ce général avait quitté les bords de l'Èbre avec 50,000 hommes de pied, 9,000 chevaux et environ 40 éléphants. Ayant pris sa route par les Pyrénées orientales, il vint aboutir à Nemausus (Nîmes), et de là tira droit sur le Rhône[1]. De grandes difficultés l'y attendaient : un courant profond et rapide; un grand nombre de Gaulois prêts à lui disputer le passage; une armée romaine débarquée à Marseille, et menaçant de tomber sur son flanc, et par-dessus tout le manque de bateaux, d'agrès, d'ouvriers, pour faire passer son armée avec la promptitude exigée par les circonstances. Mais tous ces obstacles, qui auraient pu abattre un courage ordinaire, ne servirent qu'à rehausser l'énergie du général carthaginois : quatre jours lui suffirent pour défaire les Gaulois, échapper aux Romains, et porter ses troupes et ses chevaux sur l'autre bord. Une partie des hommes avaient passé sur des embarcations faites à la hâte, une partie sur des outres, et le plus

[1] Ce fut, suivant les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, le 14 octobre de l'année 218 avant J. C., qu'Annibal atteignit les bords de ce fleuve.

grand nombre à la nage. Mais la plus grande difficulté restait encore à vaincre : c'était celle que devait présenter le passage de 37 éléphants qu'il avait à sa suite. Nous allons voir les expédients qu'il imagina pour effectuer ce passage.

Il commença par se procurer une grande quantité de troncs d'arbres ; ce qui lui fut facile, car le pays était alors très-boisé. Il fut d'ailleurs puissamment aidé par les Gaulois de la rive droite du fleuve, qu'il avait su mettre dans ses intérêts, et auxquels il tardait de le voir parti, et d'être délivrés de l'obligation de nourrir son armée. Aussitôt qu'il eut réuni ses matériaux, il fit établir un grand radeau de 200 pieds de long sur 50 de large, auquel il donna une solidité suffisante pour résister à la force du courant et au poids extraordinaire dont il devait être chargé. Ce radeau, qui était simplement destiné à servir d'embarcadère et à diminuer la longueur du trajet, fut solidement amarré aux arbres qui bordaient le rivage ; puis on en prépara un second, auquel on donna également 50 pieds de largeur, mais seulement 100 de longueur, et on le fit descendre devant le premier, auquel on l'attacha avec des liens, mais de manière à pouvoir le détacher avec facilité. Ce second radeau était destiné à servir de pont volant pour la traversée, et il fallait le tenir le moins lourd possible : c'est ce qui explique pourquoi on ne lui avait donné que moitié de la longueur du premier. On les recouvrit soigneusement tous les deux de terre et de gazon, pour leur donner l'apparence d'un terrain solide, sur lequel les éléphants pouvaient se risquer sans méfiance ; enfin, on avait des nacelles toutes prêtes pour remorquer, lorsqu'il en serait temps, le second radeau jusqu'au bord opposé.

Ces préparatifs étant achevés, on fit avancer les élé-

phants, en ayant soin de mettre les femelles en avant; et le troupeau se laissa conduire paisiblement, ne se doutant pas de ce qui allait arriver. Cependant lorsque ces animaux furent sur le pont volant, qu'on eut défait les harts, et qu'ils se virent voguer en pleine rivière, ils commencèrent à s'effrayer, se mirent à courir de côté et d'autre, et, se pressant sur le bord, quelques-uns tombèrent à l'eau. Ils parvinrent toutefois à se sauver, car cet animal est bon nageur, ainsi que nous l'avons remarqué au commencement de cet ouvrage; mais leurs conducteurs furent moins heureux : plusieurs furent entraînés par le courant et se noyèrent [1].

Ce fut ainsi qu'Annibal fit passer ses éléphants, soit tous à la fois, comme on pourrait l'inférer du récit de Polybe, soit successivement, comme le dit Tite-Live. Quant à Frontin, qui, comme on sait, a écrit longtemps après, il donne de cet événement une relation beaucoup moins vraisemblable. Selon lui, on aurait amené tous les éléphants sur le bord du fleuve, puis le conducteur du plus fort de ces animaux, après l'avoir piqué fortement à l'oreille, se serait jeté promptement à la nage : l'éléphant, irrité, l'aurait poursuivi dans les flots; les autres, entraînés par l'exemple, l'auraient suivi, et tous, s'abandonnant ainsi au courant, auraient gagné le bord opposé [2]. Au reste, ce conte populaire était déjà connu de Tite-Live, qui en fait mention avant de décrire les radeaux dont nous avons parlé [3].

[1] Polyb., III, 46. — Tit. Liv., XXI, 28. — Il y a entre les relations de ces deux auteurs quelques légères différences sur l'organisation matérielle des radeaux, mais, dans toutes deux, le fond est le même, et les circonstances importantes sont telles que je les ai rapportées.

[2] Frontin., *Stratag.*, I, 7, n. 2.

[3] C'est une chose digne de remarque, que Frontin, homme de

Quant à l'endroit précis où eut lieu cet événement, il y a eu à cet égard une grande divergence d'opinion entre les érudits; le champ des hypothèses s'est étendu depuis Arles jusqu'à Lyon. Mais à mesure qu'une critique plus éclairée s'est appliquée à calculer les marches, les positions et les autres données historiques et géographiques, la question est devenue moins indéterminée; et maintenant toute l'incertitude est circonscrite dans un espace de quelques lieues. Il est en effet prouvé que le passage dut s'effectuer dans cette partie du fleuve qui séparait le pays des *Cavares* de celui des *Volcæ Arecomici*, c'est-à-dire entre le Pont-Saint-Esprit et Roquemaure. Cette opinion, adoptée déjà par d'Anville et par Rollin, est aujourd'hui à peu près généralement admise [1].

Mais si Annibal eut le mérite de vaincre les difficultés du passage du Rhône, on ne saurait lui attribuer celui de l'invention des moyens qu'il employa; car les Romains lui en avaient donné l'exemple longtemps auparavant. Nous avons dit plus haut [2] que le proconsul Métellus Pius avait fait transporter à Rome les 104 éléphants tombés en son pouvoir à la journée de Palerme. Il leur fit, par conséquent, traverser le détroit de Sicile, trajet

guerre et écrivain positif, se soit laissé séduire par l'attrait du merveilleux, tandis qu'un poëte, son contemporain, s'en est tenu à l'exposition toute prosaïque de Polybe et de Tite-Live :

> Nam trabibus vada, et injecta tellure repertum
> Connexas operire trabes ac ducere in altum
> Paulatim ripæ resolutis aggere vinclis.
>
> (Sil. Ital., *Punic.*, III, vers. 460.)

[1] Voyez les *Antiquités du département de Vaucluse* et la *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, par M. le marquis de Fortia d'Urban.

[2] Voyez page 159.

plus long que celui du Rhône, mais peut-être moins difficile, car il n'y avait pas d'ennemis à redouter, pas de courant à vaincre, et l'on pouvait disposer des bras et des ressources d'un pays abondant et industrieux. Voici quelles furent les dispositions de Métellus : il se procura une grande quantité de tonneaux, sur lesquels il établit un plancher très-solide, de manière à en former un immense radeau, qu'il entoura d'un parapet et recouvrit d'une toiture pour lui donner l'apparence d'une véritable écurie. Il y fit ensuite entrer les éléphants, et les établit dans des loges séparées ; puis il attendit le premier calme plat, et, au moyen de bateaux remorqueurs, il gagna la côte d'Italie sans que ces animaux se fussent peut-être doutés qu'ils traversaient la mer, dont la vue seule aurait suffi pour les effrayer [1].

Telles sont les deux traversées les plus mémorables dont il soit fait mention dans l'histoire. Les anciens furent souvent obligés de faire passer la mer à un grand nombre d'éléphants, opération qui devait être très-difficile, attendu l'état imparfait de la marine. Ceux que Pyrrhus embarqua pour l'Italie eurent beaucoup à souffrir de la tempête ; et il y en eut qui furent jetés sur différents points de la côte. Les successeurs d'Alexandre eurent aussi souvent occasion de faire traverser la mer à leurs éléphants pour les amener en Grèce, mais aucune nation n'en embarqua autant que les Carthaginois pendant les longues guerres qu'ils soutinrent en Sicile, en Espagne et en Italie. Ils avaient probablement des navires d'une construction particulière pour cette espèce de service, et l'expérience leur avait sans doute suggéré

[1] « L. Cæcilius Metellus, quia usu navium, quibus elephantos « transportaret deficiebatur, junxit dolia, constravitque tabula« mentis, ac super ea positos per Siculum fretum transmisit. » (Frontin., *Stratag.*, I, 7, n. 1.— Cf. Plin., *Hist. nat.*, VIII, 6.)

des précautions qui ne sont point parvenues à notre connaissance.

Les éléphants servaient à faciliter aux armées le passage des rivières, soit en rompant par leur masse la force du courant, soit en sondant les gués, soit en servant de guides aux colonnes d'infanterie et de cavalerie. Antiochus avait, au dire de Pline, des éléphants accoutumés à ce service, et il les mettait en tête de l'armée toutes les fois qu'il avait besoin de passer une rivière[1]. Perdiccas, étant parti de la Syrie pour aller attaquer l'Égypte, voulut franchir la branche orientale du Nil, qui était alors très-considérable. Pour diminuer le danger, il plaça ses éléphants dans l'eau, en amont et à la file les uns des autres; en sorte qu'ils formaient, dans toute la largeur du fleuve, une espèce de digue qui brisait la force du courant. Il disposa ensuite sa cavalerie en aval et en colonne parallèlement aux éléphants, pour porter secours aux hommes que l'eau aurait pu entraîner. Toute l'armée passa entre ces deux lignes, mais telle était la profondeur du fleuve qu'il y eut plus de 2,000 hommes noyés, et qu'un grand nombre furent dévorés par les crocodiles. Ce malheur, attribué justement à l'imprudence de Perdiccas, excita dans l'armée une sédition où ce général perdit la vie[2].

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 5.

[2] Diodor. Sicul., XVIII, 33, 35. — Mannert, *Gesch. der unmittelbar. Nachfolg. Alexanders*, I, 4. — Droysen., *op. cit.*, I, 3. — Nous avons déjà fait mention de cet événement au chap. I du livre I, page 21. La branche *pélusiaque*, dont il est ici question, était alors si large et si profonde, qu'Alexandre avait pu la faire remonter à sa flotte; les changements survenus dans la configuration du sol ont depuis déterminé un plus grand écoulement par les autres branches du fleuve, de sorte que celle-ci est aujourd'hui une des plus pauvres. M. Champollion-Figeac a inséré

On prétend qu'Annibal employa un semblable moyen pour faire passer le Pô à son armée, et qu'il établit de même en amont une ligne d'éléphants, pour rompre l'impétuosité du courant[1]; et quoique Tite-Live ne paraisse pas ajouter foi à ce fait, qu'il rapporte d'après l'historien Célius, ce n'en est pas moins une preuve que cette méthode était alors connue et suivie. Au surplus, c'est encore le moyen dont nous nous servons, lorsque nous faisons avancer les chevaux et les voitures pour barrer le courant et rendre plus facile le passage de l'infanterie.

César ne fait nulle part mention des éléphants dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules; et, si nous en jugeons par cet ouvrage, nous devons croire qu'il n'en avait point à la suite de son armée. Cependant on lit dans les *Stratagèmes* de Polyen qu'il se servit d'un éléphant pour brusquer le passage de la Tamise. Le fait est même raconté d'une manière assez circonstanciée: César, dit cet auteur, voulait passer une grande rivière dont Cassivellaunus, l'un des rois sauvages de la Bretagne, gardait le bord opposé avec une nombreuse cavalerie, une infanterie considérable, et beaucoup de chars de guerre. Le général romain, voyant la difficulté de forcer l'ennemi, fit avancer un grand éléphant bardé de fer et chargé d'une tour garnie d'archers et de frondeurs. Cette étrange apparition frappa de terreur les simples habitants d'Albion, qui n'avaient jamais vu rien

dans l'appendice au tome Ier de ses *Annales des Lagides* de belles observations sur cette campagne de Perdiccas, et l'on trouve d'utiles éclaircissements sur l'état ancien et actuel de ce bras du Nil dans la Géographie de Ritter, tom. III, pag. 77, de la traduction française.

[1] « Elephantis in ordinem ad sustinendum impetum fluminis oppositis. » (Tit. Liv., XXI, 47.)

de semblable; leurs chevaux s'épouvantèrent, tout s'enfuit, et César resta maître du passage [1].

Quoique Polyen ne nomme pas cette rivière, il est évident qu'il ne peut être ici question que de la Tamise, dont César força effectivement le passage, en présence de Cassivellaunus, ainsi qu'on peut le voir dans le 5e livre des Commentaires sur la guerre des Gaules. Il est vrai qu'il n'est point question d'éléphant dans la relation que le conquérant nous a laissée de ce fait d'armes; mais peut-être crut-il qu'il était au-dessous de sa réputation de parler de cette espèce d'épouvantail qui l'avait fait triompher sans gloire de la barbare stupidité de ses ennemis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a de la peine à comprendre, d'après son récit, comment il put effectuer le passage sous les traits de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'au cou, et tandis que le lit et les bords du fleuve avaient été rendus impraticables par des estacades et des pieux solidement fixés dans le sol. Il est d'ailleurs remarquable que César ne rende qu'un compte très-succinct d'un fait d'armes aussi important. On peut donc supposer qu'il s'était servi de quelque stratagème, dont il n'a pas jugé à propos de nous instruire. C'est l'opinion de Turpin de Crissé, qui, frappé également de la concision extraordinaire qui règne dans ce passage, a fait suivre sa traduction de remarques qui tendent à prouver que le fait ne s'est pas passé aussi simplement qu'il est raconté. Le silence de César n'est donc pas une raison pour démentir l'assertion de Polyen; cette opinion a d'ailleurs déjà été admise par plusieurs critiques [2].

[1] Polyæn., *Stratag.*, VIII, 23, n. 5.

[2] Le Beau, *Mémoire sur les médailles de restitution*, dans le 2e volume du recueil de l'*Académie des inscriptions* (1747, 1748). — Cuperus, *de Eleph. in Num. obv.*, II, 6. — Freinshem., *Supplem. Li-*

On sait que ce grand homme avait coutume d'écrire jour par jour les particularités les plus importantes de sa vie politique et militaire : c'était avec ces matériaux qu'il rédigeait, à mesure qu'il en avait le loisir, ses mémoires, auxquels nous avons conservé la dénomination latine de *commentaires*. Ce journal survécut à son auteur, et il est cité par Plutarque, par Servius et par Symmaque, sous le titre d'*éphémérides*. C'est apparemment à cette source que Polyen a puisé l'anecdote de l'éléphant, à laquelle je ne prétends pas d'ailleurs donner plus d'authenticité qu'elle n'en a. Je remarquerai seulement que, si le fait est réellement arrivé, nous pourrions assigner les bords de la Tamise comme la limite la plus septentrionale à laquelle aient touché les éléphants, pendant les guerres de l'antiquité [1].

J'ajouterai, pour achever de dire tout ce qui se rattache au sujet de ce chapitre, qu'on a aussi quelquefois employé les éléphants pour intercepter la navigation des rivières peu profondes, en faisant de ces animaux une véritable estacade improvisée, qui empêchait les bâteaux de descendre ou de remonter. Je donnerai un exemple remarquable de cet emploi des éléphants, en racontant, au chapitre II du livre III, les guerres du Bas-Empire.

vian., lib. CV. — Turpin de Crissé, les *Commentaires de César*, Guerre des Gaules, V, 18.

[1] Une raison me ferait pencher à admettre le récit de Polyen : c'est que l'empereur Claude, lorsqu'il prépara son expédition de Bretagne, voulut aussi conduire des éléphants dans cette île. (Dion. Cass., LX, 4.) Or, on pourrait penser qu'il voulait en cela imiter César, et se procurer un moyen de victoire dont l'efficacité contre ces insulaires était restée traditionnelle depuis ce grand capitaine. Je dois ajouter cependant que Cambden (*Britannia*, p. 27) paraît ne pas croire à cette anecdote.

CHAPITRE VIII.

Emploi des éléphants dans les siéges et dans l'attaque des retranchements. — Pyrrhus s'en sert contre les villes de *Sparte* et d'*Argos*; Antiochus, contre *Larisse*; Hannon, contre le camp des mercenaires près d'*Utique*; et Annibal, contre les lignes des Romains autour de *Capoue*. — Scipion Émilien fait attaquer le camp des Carthaginois par les éléphants de *Gulussa*. — Considérations sur le parti qu'on pouvait tirer de ces animaux contre les places fortes. — Siége de *Casilinum*. — Instinct de l'éléphant pour arracher les palissades et démolir les ouvrages en maçonnerie. — Perdiccas attaque avec des éléphants un château fort défendu par Ptolémée. — Faits analogues dans les guerres d'Orient au moyen âge.

> Ταῖς σὺν προβοσκίσιν ἐπάλξεις καθαιρεῖν καὶ δένδρα ἀνασπᾶν πρόῤῥιζα, διανισταμένους εἰς τοὺς ὀπισθίους πόδας. Avec leurs trompes ils renversent les parapets et déracinent les arbres, en se dressant sur leurs pieds de derrière. (Strabon, xv, 1, 43, pag. 705.)

Il est d'abord difficile de concevoir à quoi pouvaient servir ces énormes quadrupèdes dans les siéges, où l'on a généralement plus d'intérêt à cacher ses moyens d'attaque qu'à les mettre en évidence. Les anciens les ont cependant employés dans ces circonstances ; nous allons le prouver par quelques exemples. Nous avons déjà parlé de l'essai malheureux que fit Polysperchon de ce moyen d'attaque contre Mégalopolis : il s'était passé environ 46 ans depuis cet événement, lorsque Pyrrhus voulut faire une semblable expérience, dont les suites furent pour lui encore plus désastreuses.

Il s'était avancé dans le Péloponèse, et s'était présenté devant *Sparte* avec une armée de 30,000 hommes et 24 éléphants, dont il espérait surtout tirer un bon parti pour brusquer l'attaque et pénétrer d'emblée dans la

place. Mais les Spartiates ne se laissèrent pas intimider par cet appareil; ils creusèrent des fossés, élevèrent des parapets, et ayant réuni autant de chariots qu'il leur fut possible d'en trouver, ils les enfoncèrent dans le sol jusqu'à la hauteur des essieux, à toutes les issues de la place. Les femmes rivalisèrent avec les hommes dans l'établissement de ces préparatifs, qui mirent bientôt la ville à l'abri de toute insulte de la part des troupes, et à plus forte raison de la part des éléphants. Deux jours de suite le roi d'Épire attaqua ces fortifications improvisées, et il fut constamment repoussé : alors, désespérant de la réussite, il leva son camp et se dirigea sur *Argos*, où il s'était ménagé des intelligences [1].

La trahison lui livra une porte de cette ville pendant la nuit; il y entra immédiatement, et, pour imprimer plus de terreur, il voulut mettre ses éléphants en tête de ses colonnes. Mais la porte n'étant point assez haute, on fut forcé d'enlever les tours que portaient ces animaux, pour les replacer ensuite à mesure qu'ils étaient entrés. Ce premier inconvénient fit perdre un temps précieux; c'était d'ailleurs une bravade irréfléchie que d'engager ces énormes quadrupèdes dans des rues étroites et tortueuses, où la garnison et les habitants, à l'abri dans leurs maisons, pouvaient les accabler en toute sûreté. Ce fut, en effet, ce qui arriva : les Argiens, réveillés en sursaut, coururent aux armes, et la résistance fut organisée avec tant de vigueur, que Pyrrhus dut songer à se retirer, sous peine de rester prisonnier dans la ville, où il s'était témérairement aventuré. Serré de près et de tous côtés, il voulut en vain mettre de l'ordre dans sa retraite : les éléphants faisaient encombrement, et barraient le chemin

[1] Plutarch., *Pyrrh.*, 26, sqq. — Athen., *Deipnosoph.*, XII, 8. — Flathe, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, t. II, pag. 93, 94.

aux troupes qui essayaient de gagner la campagne. Pour comble de malheur, un de ces animaux, estropié par les blessures, tomba en travers de la porte, où il se débattit en poussant des cris épouvantables, et boucha la sortie à la foule qui se retirait. En même temps l'éléphant *Nicon* [1], dont le conducteur venait d'être tué, se faisait jour parmi les fuyards pour chercher le cadavre de ce malheureux; l'ayant trouvé, il le souleva sur ses défenses, se retourna en fureur, et renversa également amis et ennemis. Au milieu de cette confusion, Pyrrhus, resté presque seul à l'arrière-garde, se battait en désespéré, et tâchait d'arrêter la poursuite des Argiens, lorsqu'il fut atteint mortellement à la tête, d'une tuile lancée du haut d'un toit par une pauvre femme, et paya de sa vie son imprudence [2].

Un autre exemple de l'emploi des éléphants dans l'attaque des places nous est fourni par l'histoire de la guerre d'Antiochus le Grand contre les Romains. Ce roi, ayant débarqué en Thessalie, mit le siége devant *Larisse*, et d'abord, pour intimider les habitants, il fit avancer sous les murs de la place son armée serrée en colonne, ayant les éléphants en tête [3] : mais cette tentative n'eut pas de suite, et le roi de Syrie, ayant rencontré plus de résistance qu'il ne pensait, se vit obligé de lever le siége.

Quoique les Romains se soient peu servis des élé-

[1] Nous avons déjà dit que, parmi les éléphants de Pyrrhus, il y en avait un qui portait le nom de *Nicon* (le vainqueur), et un autre celui de *Nicaia* (la victorieuse). C'étaient les deux les plus remarquables par leur taille et par leur courage.

[2] Plutarch., *Pyrrh.*, 34.—Justin., xxv, 5.—Pausan., *Attic.*, 13.—Cet événement eut lieu en 272 av. J. C. On voyait encore à Argos, du temps de Pausanias, le tombeau de Pyrrhus, sur lequel on avait représenté des éléphants; *Corinthiac.*, 22.

[3] «Elephantis agi ante signa terroris causa jussis, quadrato ag«mine ad urbem incessit.» (Tit. Liv., xxxvi, 10.)

phants, ils en ont cependant quelquefois amenés devant les places dont ils voulaient brusquer l'assaut : nous en donnerons une preuve dans le chapitre suivant, en racontant la tentative malheureuse du proconsul Fulvius Nobilior contre Numance. Mais aucune nation n'a autant employé ce moyen poliorcétique que les Perses, au temps de la dynastie sassanide : c'est ce que nous aurons occasion de démontrer lorsque nous parlerons des siéges célèbres d'*Édesse*, de *Nisibe*, d'*Amide*, de *Phasis*, qui furent principalement signalés par la coopération des éléphants.

Ce n'était pas seulement contre les villes et les places fortes qu'on employait ces animaux; on en faisait également usage, et même avec plus de profit, dans l'attaque des camps retranchés et des fortifications de campagne. La guerre des mercenaires de Carthage nous en fournit un premier exemple : Hannon, voulant forcer les révoltés qui étaient campés sous les remparts d'*Utique*, rangea 100 éléphants en tête de son armée et les poussa contre leurs retranchements. Ces animaux franchirent les fossés et les parapets, se précipitèrent dans le camp, et y firent un tel ravage, que les mercenaires furent contraints de se sauver en désordre : les éléphants les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre, et le reste ne leur échappa qu'en se réfugiant pêle-mêle sur une hauteur boisée [1].

Nous trouvons un autre exemple de cette manière d'employer les éléphants dans la guerre d'Annibal : ce général voulait forcer les Romains à lever le siége de *Capoue*, et marchait droit à leurs retranchements. Appius Claudius et Fulvius Flaccus, qui commandaient l'armée romaine, la firent sortir du camp et acceptèrent le combat, qui fut long et acharné, et dont l'issue fut entièrement

[1] Polyb., I, 74.

défavorable aux Carthaginois. Pendant l'action, une cohorte espagnole, précédée de trois éléphants, se fit jour à travers la 6e légion et pénétra jusqu'au pied des retranchements romains. Les éléphants, poussés par leurs conducteurs franchirent le fossé, et ils essayaient déjà de renverser les parapets, lorsqu'ils tombèrent accablés par les traits qu'on leur lançait de tous côtés. Leurs cadavres encombrèrent le fossé et servirent de pont et de champ de bataille aux deux partis; mais enfin, les Espagnols, entourés de toute part, furent exterminés.

Tite-Live, à qui nous devons la connaissance de ce fait, ajoute que, selon quelques historiens, Annibal aurait poussé beaucoup d'éléphants dans le camp des Romains, où ces animaux auraient renversé les tentes et répandu l'effroi, mais qu'on serait parvenu à les chasser par le moyen du feu. Appien parle d'un événement à peu près semblable qui aurait aussi eu lieu dans le camp de Fulvius Flaccus, attaqué de nuit par Annibal, mais pendant la marche rétrograde du général carthaginois, après le mauvais succès de son coup de main contre Rome, et non pendant le siége de Capoue. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est qu'Annibal employa les éléphants pour forcer le camp du consul [1].

Un troisième exemple d'attaque de retranchements par les éléphants nous est fourni par l'histoire de la dernière guerre punique. Scipion serrait de toutes ses forces les Carthaginois; mais ceux-ci avaient près de *Néphéris* un camp défendu par une armée considérable, et qui protégeait le ravitaillement de la ville. Scipion, sentant la nécessité de s'en emparer, le fit attaquer par un corps d'élite, lequel, s'étant porté vivement sur les retranchements, commença à arracher les palissades. Gulussa,

[1] Tit. Liv., XXVI, 5, 6. — Appian., *Bell. Annibal.*, 41, 42.

fils de Masinissa et allié des Romains, y pénétra alors avec une bande d'éléphants, qui se mirent à parcourir le camp en tout sens, en renversant et foulant aux pieds les hommes, les tentes, et tout ce qu'ils rencontraient. Les Carthaginois, saisis de terreur, se pressaient en masse autour des portes; mais, ces issues étant trop petites pour livrer passage à la foule, il se fit un carnage horrible. On dit qu'il y eut près de 70,000 hommes écrasés par les éléphants, ou taillés en pièces par la cavalerie; 10,000 furent faits prisonniers, et 4,000 à peine réussirent à se sauver. Cet événement fut en quelque sorte le coup de grâce de la malheureuse Carthage; car, privée de la protection de ce camp, elle se trouva bientôt dans l'impossibilité de se procurer les vivres et les objets nécessaires à sa défense [1].

Tels sont à peu près les documents qu'on rencontre dans l'histoire, sur l'emploi des éléphants dans l'attaque des places et des ouvrages de campagne; il est probable qu'on n'a que rarement employé ces animaux à ce service, car les inconvénients de ce moyen d'attaque devaient la plupart du temps surpasser les avantages qu'on pouvait en attendre. Si l'on me demande maintenant en quoi pouvaient consister ces avantages, je dirai d'abord que les éléphants opposaient un obstacle aux sorties de la garnison, obstacle qui était encore plus terrible pour les troupes chargées de ces expéditions, lorsqu'elles se présentaient en colonne ou sur un front resserré, ce qui était le cas le plus ordinaire; car alors elles étaient exposées non-seulement à être prises en tête, mais à être enveloppées par les éléphants. Ce fut le parti qu'Annibal tira de ces animaux au siége de *Casilinum* : à mesure que les assiégés essayaient une sortie, il les faisait re-

[1] Appian., *Bell. punic.*, 126.

cevoir par ses éléphants, qui les refoulaient dans la place. Une fois même ils faillirent avoir la retraite coupée, et ne parvinrent à rentrer dans la ville qu'avec difficulté [1].

En second lieu, les éléphants donnaient la facilité d'élever promptement un certain nombre de combattants à la hauteur des ouvrages de la place; surtout si l'on pouvait profiter, pour se poster avec avantage, de quelque accident du sol ou de quelque élévation artificielle. Nous savons qu'en pareille circonstance les anciens construisaient des cavaliers en terre ou en charpente (*aggeres*), du sommet desquels on pouvait plonger sur la place. Les éléphants faisaient donc en ce cas le service d'*aggeres* ambulants, qu'on pouvait établir sur tous les points, et retirer selon le besoin. Il n'y avait point d'inconvénient à employer pour ce service des tours d'une plus grande hauteur; car il s'agissait de rester simplement en position, et non pas de suivre les évolutions rapides et irrégulières qui se font sur un champ de bataille. Il va sans dire que les éléphants aussi bien que leurs tours devaient être recouverts de fer, pour résister aux traits et aux projectiles incendiaires des assiégés.

Les Perses firent souvent usage de cet expédient pour assiéger les places de la Mésopotamie; et il paraît même que les éléphants ainsi chargés pouvaient s'approcher assez des murailles pour que les hommes qu'ils portaient en vinssent aux mains avec les défenseurs de la place. Quelquefois on fixait sur leur dos des balistes et d'autres lourdes machines de jet, que l'on pouvait ainsi déplacer facilement, concentrer, ou diri-

[1] «Semel ultro erumpentes agmine elephantorum obposito prope «interclusit, trepidosque compulit in urbem, satis multis, ut ex «tanta paucitate, interfectis.» (Tit. Liv., XXIII, 18.)

ger successivement sur les points où elles devaient produire plus d'effet. Nous verrons un exemple de l'emploi de ce moyen dans la relation du siége d'Amide, par Chapour II. Au reste, cette pratique a toujours été suivie en Orient, et de nos jours, ainsi que nous le dirons dans la dernière partie de cette histoire, les Indiens placent encore de petites pièces de campagne sur leurs éléphants.

Pourra-t-on croire qu'il y ait eu des éléphants spécialement dressés à ébranler et à renverser les murailles des villes ? Elien le dit pourtant, sur l'autorité de Ctésias ; et il cite un roi de l'Inde qui avait un train de 3,000 éléphants choisis parmi les plus forts, et destinés à abattre les murailles en les poussant de leurs poitrines [1]. Agatharchide, historien et naturaliste estimé, qui vivait environ deux siècles avant notre ère, parle de ce fait comme d'un fait avéré, et il ajoute qu'on désignait ces éléphants par le nom significatif de τειχοκαταλύται (*démolisseurs*) [2]. Aristote dit aussi que l'éléphant renverse les murs en les frappant ou en les minant avec ses défenses [3]; enfin, un observateur éclairé, que j'ai déjà eu occasion de citer, assure avoir vu dans l'Inde des éléphants occupés à abattre des murs. Ils les poussaient, dit-il, de toute la force de leurs corps et de leurs trompes qu'ils tenaient repliées, et qu'on avait eu soin de garnir de cuir pour les empêcher de se blesser. Ils s'acquittaient de ce service,

[1] Ἑτέρους δὲ ἀκούω τρισχιλίους τοὺς μεγίστους τε καὶ ἰσχυροτάτους ἕπεσθαι, οἵπερ οὖν εἰσι πεπαιδευμένοι τὰ τείχη τῶν πολεμίων ἀνατρέπειν, ἐμπεσόντες ὅταν κελεύσῃ βασιλεύς· ἀνατρέπειν δὲ τοῖς στήθεσι. (Ælian., *Animal.*, XVII, 29.) — Voyez d'ailleurs les extraits de Ctésias dans la *Bibliothèque* de Photius.

[2] Agatharchid., apud *Phot. Biblioth.*, cod. CCL.

[3] Τοὺς δὲ τοίχους καταβάλλει ὁ ἐλέφας τοὺς ὀδόντας τοὺς μεγάλους προσβάλλων. (Aristot., *Animal.*, IX, 1.)

ajoute-t-il, avec beaucoup d'intelligence et de succès[1]. L'*Ayéen-Akbéry* mentionne également cette aptitude de l'éléphant pour la démolition, et la même chose est attestée par Avicenne, cité par Vincent de Beauvais[2].

Le même instinct qui donne à l'éléphant la faculté d'abattre les murailles lui a appris à arracher les palissades; souvent même, lorsqu'il est à l'état de liberté, il lui arrive de déraciner de jeunes arbres pour se nourrir de leurs feuilles et de leurs fruits. Ce fait est attesté par Strabon, par Pline, par Élien et par Aristote[3]. Ce dernier a même décrit comment l'éléphant parvient à abattre les palmiers. D'abord, dit-il, il les plie en les forçant avec sa tête; puis il se sert de ses pieds de devant pour amener le tronc près de la terre, et il achève de le renverser en le pressant de tout le poids de son corps. Suivant Élien, les Indiens avaient des éléphants dressés à ce manége, et ils s'en servaient pour défricher les bois de palmiers[4].

1 Foucher d'Opsonville, *Observations philosophiques sur divers animaux étrangers.*

2 Vincent. Bellovac., *Speculum naturale*, XIX, 43. — Il n'y a pas longtemps que les journaux de Calcutta ont parlé d'une troupe d'éléphants sauvages qui avaient fait brèche dans un magasin de riz, solidement construit en maçonnerie. Ils eurent l'adresse, je dirais presque l'esprit, d'attaquer d'abord un des angles du bâtiment, dont ils réussirent à arracher quelques pierres à l'aide de leurs défenses. Ils travaillèrent ensuite à agrandir l'ouverture par laquelle ils entrèrent tour à tour, et ils n'en sortirent qu'après s'être abondamment repus.

3 Strabon., XV, 1, t. III, p. 281. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 10. — Ælian., *Animal.*, V, 55. — Aristot., *Animal.*, IX, 1.

4 Ælian., *Animal.*, V, 55. — L'auteur anonyme dont un manuscrit d'Oxford a intercalé les vers dans le poëme de Manuel Philé, Περὶ ζώων ἰδιότητος, § 39, vers 15 et suiv., éd. de Pauw, et Nonnus, dans le 16e livre de ses *Dionysiaques*, font aussi mention de cette aptitude des éléphants pour déraciner les arbres et renverser les murailles.

Le P. Borri, missionnaire italien qui a fait un long séjour à la Cochinchine, et qui s'est appliqué à étudier les éléphants, assure avoir vu souvent ces animaux arracher des arbres pour le service de leurs maîtres, et démolir des maisons, soit en temps de guerre pour faire du tort à l'ennemi, soit en temps de paix pour arrêter la propagation des incendies dans les villes [1]. Baldæus affirme, dans sa *Description du Ceylan* que j'ai déjà citée, que les éléphants abattaient tous les ans dans cette île une grande quantité de palmiers pour se nourrir de leur fruit. Il a même joint à son ouvrage une gravure où l'artiste a représenté des éléphants qui se livrent à cette œuvre de destruction. Il est facile de comprendre, d'après ces témoignages, comment on a pu employer ces animaux à arracher des palissades et à abattre des fortifications, surtout chez des nations barbares, et contre des constructions grossières, telles que durent être celles de cette époque reculée. C'était le bélier de cet âge primitif, offrant moins de précision dans son application, mais non moins énergique dans ses effets [2].

L'histoire des successeurs d'Alexande fournit d'ailleurs une preuve positive de cette manière d'employer les éléphants; c'est un des épisodes du passage du Nil par Perdiccas. Il y avait au bord du fleuve un château fort, appelé le *château des chameaux* (Καμήλων τεῖχος), qui servait de poste avancé à l'armée égyptienne, et dont Per-

[1] Il m'a été impossible de me procurer le texte italien de la relation du P. Borri; je n'ai pu consulter que la traduction imprimée à Rennes en 1631, in-8°, l'année même où parut à Rome l'édition originale.

[2] De nos jours encore on a vu des éléphants sauvages venir de leur propre mouvement arracher les palissades d'un retranchement qu'ils voulaient détruire; voyez ce que nous avons dit de ce fait au chapitre I[er] de cet ouvrage (page 10).

devant Bénévent, mettre en péril l'armée d'Eumène à Gadamarta, et causer les plus grands malheurs aux affaires de Palerme et d'Élinge. Les éléphants des Carthaginois leur firent, suivant Tite-Live, à la bataille de Bécula[1], autant de mal qu'aux Romains. Ceux de Porus furent, au passage de l'Hydaspe, plus redoutables à leur propre armée qu'aux Macédoniens[2]. La défaite d'Hannon devant Agrigente, celles d'Annibal à Zama et de Juba à Thapsus, ainsi que le désastre de Pyrrhus à Argos, furent causés en grande partie par l'indocilité des éléphants[3]. Enfin, nous allons exposer trois autres faits d'armes où l'intervention de ces animaux eut des résultats non moins funestes.

BATAILLE DE CANUSIUM.

(544 de Rome, 210 av. J. C.)

Vers la fin de la seconde guerre punique, la soumission de la Sicile et la reprise de Capoue avaient relevé les espérances des Romains, et affaibli l'ascendant d'Annibal en Italie. Les villes qu'il avait entraînées dans son parti tâchaient de se faire pardonner leur défection, et traitaient secrètement avec la république. Ne sachant

[1] «Addita trepidatione elephantorum, quos territos æque atque «hostes timebant.» (XXVII, 18.)

[2] «Quod pertinet ad elephantos, præsens habemus exemplum, «in suos vehementius quam in nos incurrerunt.» (Quint. Curt. IX, 2.)

[3] Pour ne pas anticiper sur les événements, nous omettons ici de faire mention de deux revers essuyés par les Perses à cause de leurs éléphants, dans la guerre *Lazique*; ces événements trouveront leur place lorsque nous parlerons des guerres du Bas-Empire.

trop à qui se fier, il se montrait tour à tour dans le Brutium, dans le Samnium, dans la Lucanie, pour contenir ses alliés par sa présence, et entraver les entreprises des Romains, qui tenaient la campagne avec trois armées consulaires, et cherchaient l'occasion de finir la guerre par un coup décisif. Son intérêt à lui était, au contraire, d'éviter tout engagement sérieux, car il voyait bien qu'en cas de malheur tout le pays se lèverait pour l'accabler.

Le proconsul Cl. Marcellus jouissait alors de la plus grande réputation parmi les généraux romains. C'était lui qui, après le désastre de Cannes, avait ramené la victoire sous les drapeaux de sa patrie; et il venait encore de se signaler par la prise de Syracuse. Hardi dans ses projets, infatigable, et souvent heureux, il avait mérité le surnom d'*épée de Rome,* comme Fabius celui de *bouclier de la république.* Il était le plus ardent des ennemis d'Annibal, il épiait ses mouvements, le serrait de près, et ne lui laissait pas un instant de repos. Quant au général carthaginois, il se bornait à escarmoucher pour amuser l'ennemi, et profitait de la nuit pour s'évader. Cependant il fut une fois gagné de vitesse, et forcé d'en venir aux mains près de la ville de *Canusium* en Apulie (Canosa); mais comme c'était sur le déclin du jour, la nuit sépara bientôt les combattants sans qu'il y eût d'avantage de part ou d'autre. Les deux armées campèrent à proximité, et le lendemain, au lever du soleil, les Romains présentèrent encore le combat. Les Carthaginois, furieux d'être sans cesse harcelés, firent des prodiges de valeur, et Marcellus eut la douleur d'être repoussé, après avoir perdu 3,000 des siens.

Mais il était dans le caractère de cet homme indomptable de ne jamais abandonner ses projets, et de puiser une nouvelle force dans les revers. A peine fut-il rentré

dans son camp qu'il convoqua l'armée, et punit sévèrement ceux qui s'étaient conduits d'une manière peu digne du nom romain. Ensuite il éclata en reproches tellement durs contre tout le monde, que ses soldats le supplièrent, les larmes aux yeux, de les reconduire à l'ennemi. En conséquence, le lendemain, à la pointe du jour, il rangea pour la troisième fois son armée en bataille devant l'armée carthaginoise.

Annibal ne fut pas peu surpris lorsqu'il vit cet homme qu'il avait battu la veille, au lieu de se soustraire à sa poursuite, revenir encore le provoquer. Il se promit sans doute de lui donner une bonne leçon, et pour en être plus sûr, il mit en première ligne les Espagnols, qui étaient l'élite de ses troupes. Marcellus, de son côté, porta en avant les cohortes qui avaient molli dans l'engagement de la veille, et qui, pour laver cette tache, venaient de lui demander d'être exposées au plus fort du danger. Il confia le commandement des ailes à ses lieutenants, et se réserva celui du centre, pour veiller de plus près sur l'infanterie[1].

Le combat fut encore plus animé que les jours précédents, car d'un côté on avait à soutenir la gloire d'un premier succès, de l'autre on brûlait de laver la honte d'une défaite. Annibal, impatient d'arracher la victoire, fit avancer ses éléphants, qui jetèrent d'abord la confusion dans les rangs des Romains; ils culbutèrent même une des ailes, et Marcellus risquait de payer cher son obstination, sans le courage du tribun Decimius Flavus, qui, dans ce moment décisif, saisit l'enseigne du premier manipule des hastaires, et, entraînant ces soldats par son exemple, leur ordonna de lancer tous ensemble leurs javelots sur les éléphants. Il paraît que, pour produire

[1] Tit. Liv., xxvii, 14. — Plutarch., *Marcell.*, 29.

plus d'effet, Annibal avait serré ces animaux en masse, de sorte qu'il n'y eut pas un coup de perdu. Atteints au vif pour la plupart, les éléphants rebroussèrent chemin; ceux mêmes qui n'avaient pas été blessés suivirent le mouvement, et, comme le retour leur était barré par la phalange carthaginoise, ils l'enfoncèrent, et se frayèrent des passages au milieu des Espagnols et des Africains.

Les Romains se mirent alors à leur poursuite, les poussant à grands cris, et les accablant de traits. Plus effarouchés encore, ils se précipitèrent sur l'armée carthaginoise, la sillonnèrent en tout sens, et y firent un affreux dégât. Marcellus, qui suivait avec ses masses, n'eut pas de peine à achever la déroute de l'ennemi. Sa cavalerie, lancée sur les fuyards, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchements. Pour surcroît de malheur, deux éléphants estropiés étaient tombés devant la porte même du camp: arrêtés par cet obstacle, les Carthaginois furent obligés, pour se mettre en sûreté, de se précipiter dans les fossés et de franchir les palissades: enfin, cet accident donna aux Romains le temps de faire un grand carnage. Annibal perdit 8,000 hommes, écrasés en partie par ses propres éléphants, et 5 de ces animaux restèrent sur le champ de bataille. Quant aux Romains, ils avaient acheté la victoire par la perte de 3,000 hommes, outre un grand nombre de blessés [1].

[1] Plutarch. et Tit. Liv., *loc. cit.*

COMBAT DEVANT NUMANCE.

601 de Rome, 152 av. J. C.)

Le combat dont nous allons donner la relation est une preuve non moins positive du danger que présentait l'emploi des éléphants. Les peuples de l'Espagne opposaient depuis longtemps une résistance opiniâtre à la domination romaine. La guerre contre les Celtibériens était dirigée par le proconsul Fulvius Nobilior, dont l'armée, forte de 25,000 hommes, venait encore de s'augmenter d'un renfort de cavalerie numide et de 10 éléphants envoyés par Masinissa. Avec ces troupes, il s'avança sur Numance, et établit son camp à peu de distance de cette ville. Les habitants, réunis aux Arévaces, vinrent lui présenter la bataille avec des forces à peu près égales aux siennes. Il fit sortir ses troupes, et plaça ses éléphants derrière sa réserve, pour les faire avancer seulement au plus fort du combat. En effet, aussitôt que l'action fut engagée, il fit ouvrir son centre, et ces animaux, paraissant tout à coup, chargèrent l'ennemi avec résolution. Cette apparition inattendue frappa les Celtibériens de terreur: les chevaux surtout furent saisis d'épouvante; ils se mirent à fuir dans le plus grand désordre; les fantassins se crurent également perdus, et tout le monde se sauva pêle-mêle dans les murs de la place.

Le proconsul poursuivit vigoureusement les fuyards, espérant entrer avec eux dans la ville; mais, arrivé au pied du rempart, l'ennemi fit volte-face, et le combat recommença avec une nouvelle ardeur. Malheureusement les Romains avaient amené leurs éléphants trop près des murs; un de ces animaux fut atteint à la tête, pendant la mêlée, d'une grosse pierre lancée par les défenseurs de la place. Blessé grièvement, il se sauva au travers des

rangs, en poussant des cris lamentables qui mirent en fureur les autres éléphants, au point qu'ils se retournèrent aussi sur les Romains, et en écrasèrent un grand nombre, d'autant plus facilement que les troupes étaient pressées et nullement préparées à un pareil accident. Le trouble et la confusion furent bientôt extrêmes; enfin, les Numantins, profitant de la circonstance, firent une sortie et repoussèrent les Romains sur tous les points, après leur avoir tué 4,000 hommes et 3 éléphants [1].

Mais aucun événement peut-être ne montra mieux que la bataille du Métaure les inconvénients que pouvait causer l'indocilité des éléphants.

BATAILLE DU MÉTAURE.

(546 de Rome, 208 av. J. C.)

Après les succès qui avaient signalé le commencement de la seconde guerre punique, la fortune semblait avoir retiré ses faveurs aux drapeaux d'Annibal. Faiblement secouru par le gouvernement de Carthage, soutenu avec peu de zèle par les nouveaux alliés qu'il s'était faits en Italie, pressé de toutes parts par les Romains, le vainqueur de Cannes s'était vu obligé de concentrer ses forces au fond de la Péninsule. C'était là qu'il attendait l'armée que son frère Asdrubal devait lui amener d'Espagne, et à l'aide de laquelle il espérait changer la face de la guerre. En effet, Asdrubal, ayant réussi à se soustraire aux poursuites de Scipion, traversa les Pyrénées avec une forte réserve de Carthaginois et d'Espagnols, auxquels il avait joint 15 éléphants. Une fois des-

[1] Appian., *Bell. hispan.*, 46.

cendu dans la Gaule, il grossit son armée au moyen des trésors qu'il avait apportés d'Espagne, et engagea à son service un grand nombre de volontaires chez les Arvernes, les Bituriges, les Ségusiens, les Eduens et les autres nations qu'il traversa, depuis les Pyrénées jusqu'à Lyon. Le passage des Alpes ne présentait plus les mêmes difficultés depuis qu'Annibal avait montré comment il fallait s'y prendre pour traverser ces montagnes : aussi Asdrubal descendit-il dans les plaines du Pô beaucoup plus tôt que son frère ne s'y attendait [1]. Les Gaulois cisalpins vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux, et, gagnant la côte de la mer Adriatique, il se mit en marche pour la basse Italie avec une armée de 60,000 hommes.

Menacés par un double danger, les Romains avaient mis sur pied deux armées consulaires. La première, forte de 40,000 hommes de pied et de 2,500 chevaux sous les ordres de Claudius Néron, était campée près de Canusium, sur les frontières de l'Apulie et de la Lucanie. Sa destination était de tenir Annibal en échec, et de l'empêcher d'aller à la rencontre de son frère. L'autre, commandée par Livius Salinator, collègue de Néron, avait ses quartiers sur les terres des Sénonais et aux confins

[1] Suivant Appien (*Bell. Annibal.*, 52), Asdrubal fit en deux mois le chemin qui en avait coûté six à Annibal. Quant à la direction de la route qu'il suivit à travers les Alpes, c'est une question qui n'est pas mieux éclaircie pour lui que pour son frère. Tite-Live, Appien, Eutrope et Silius Italicus, leur font suivre à tous deux le même chemin; Varron, cité par Servius, émet une opinion contraire. Du reste, il paraît qu'Asdrubal remonta le Rhône jusqu'à Lyon, et qu'il fut escorté jusque-là par les Arvernes. Il serait ensuite descendu en Italie, selon quelques-uns par la Maurienne, selon d'autres par le petit Saint-Bernard. Voyez sur cette question le 1er vol. de l'*Italia antiqua* de Cluverius.

de l'Ombrie, pays qu'Asdrubal devait traverser dans sa marche. Cette armée était composée de quatre légions et de troupes légères venues d'Espagne et de Sicile. Deux légions se trouvaient en outre dans la Gaule cisalpine, sous les ordres du préteur Porcius Licinius; mais à mesure qu'Asdrubal faisait des progrès, elles se replièrent sur l'Ombrie, et vinrent enfin camper à proximité du consul Livius. La jonction de ces deux corps d'armée porta les forces des Romains sur ce point à environ 35,000 hommes de toute arme [1].

Aussitôt qu'Asdrubal eut mis le pied en Italie, il envoya des émissaires porter à son frère la nouvelle de son arrivée. Quatre cavaliers gaulois et deux numides furent choisis pour cette mission périlleuse, aux difficultés de laquelle ajoutait encore un mouvement rétrograde opéré en ce moment même sur Métaponte, par l'armée d'Annibal. Leurs efforts pour arriver jusqu'à ce général, par des chemins détournés, ne furent point couronnés de succès; ils tombèrent, aux environs de Tarente, entre les mains de fourrageurs romains, et furent conduits devant le préteur, qui, après les avoir forcés de lui livrer leurs dépêches, et de déclarer tout ce qu'ils savaient de la marche et des forces d'Asdrubal, les envoya immédiatement au consul Néron. Celui-ci, informé ainsi de la véritable situation de l'armée ennemie, et de sa supériorité numérique sur celle de Livius, craignit que son collègue ne fût pas en état de lui disputer le passage; et il forma la résolution hardie de voler secrètement à son secours, avec une partie de son armée. L'autre devait rester dans le camp pour tenir tête à Annibal,

[1] Les Romains avaient aussi, vers la même époque, établi, par les conseils du consul Néron, un camp dans le défilé de Narni,) pour couvrir la capitale, en cas de malheur. (Tite-Live, XXVII, 43.

qui était lui-même campé à peu de distance. Lorsqu'il eut bien mûri ce projet, et en eut donné connaissance au sénat, il se mit à la tête de 6,000 hommes de pied et de 1,000 chevaux, tous gens d'élite, et laissant à son lieutenant, Q. Catius, le commandement de son camp, il se dirigea sur le Métaure, en faisant la plus grande diligence [1].

Il ne fallait pas peu d'adresse pour dérober ce mouvement à un adversaire aussi vigilant qu'Annibal; et l'habileté que Néron déploya en cette circonstance lui a valu les éloges unanimes des historiens. Il était parti au milieu de la nuit dans le plus grand silence, et avait expressément ordonné qu'on ne changeât rien dans le service du camp, que l'on continuât de fournir les mêmes postes en dehors, d'allumer le même nombre de feux, et de sonner les trompettes aux heures accoutumées, devant la tente consulaire, comme s'il n'eût point cessé de l'occuper; enfin, pour donner encore mieux le change à son adversaire, il avait fait répandre le bruit que les troupes qu'il détachait étaient destinées à enlever une place de la Lucanie qui tenait encore pour les Carthaginois. Le même mystère était d'ailleurs observé à l'égard des soldats, qui partirent sans savoir où on les conduisait, et ne connurent le but de l'expédition que lorsqu'ils eurent déjà fait beaucoup de chemin; ces braves firent alors éclater leur joie d'avoir été choisis pour une entreprise aussi glorieuse, et ils mirent la plus grande ardeur à seconder les intentions de leur chef. Nous avons dit qu'ils étaient 7,000 en tout; mais leur nombre se grossit en route de beaucoup de vétérans et de volontaires, qui voulurent prendre part à cette brillante expédition. Ainsi, lorsque Néron arriva au camp de son

[1] « Quantis maximis itineribus poterat. » (Tit. Liv., XXVII, 43.)

collègue, il lui amenait un renfort d'au moins 12.000 hommes [1].

Cependant Asdrubal, en poursuivant sa marche, venait d'atteindre les bords du Métaure, et Livius, de son côté, s'était avancé jusqu'au Césano (*Sena*), petite rivière qu'on rencontre un peu avant d'arriver à ce fleuve. Comme en ce lieu les Apennins ne sont pas éloignés de la mer, le consul interceptait parfaitement la marche des Carthaginois, dans le cas où ils auraient voulu suivre le littoral, pour se diriger sur la basse Italie; tandis que le préteur Porcius Licinius, posté sur les hauteurs avec ses deux légions, observait la route de Fossombrone (*Forum Sempronii*), le seul débouché par où l'on puisse pénétrer des Apennins dans l'Ombrie. On le voit, ces deux positions étaient parfaitement choisies pour arrêter les progrès d'Asdrubal, quelle que fût la direction qu'il voulût prendre pour se rapprocher de son frère.

Une bataille pouvait seule lui ouvrir le chemin; et il se résolut à la risquer, d'autant plus facilement qu'il n'était pas instruit de l'arrivée de Néron, et comptait sur la supériorité numérique de ses forces. Il fit donc un mouvement en avant, établit son camp à 500 pas de celui de Livius, et déploya son armée. Mais avant d'engager l'action, il voulut pousser lui-même une reconnaissance, pour observer les forces et la position de l'ennemi. Accoutumé à faire la guerre aux Romains, il connaissait tous les détails de leur discipline : il crut s'apercevoir que leur camp contenait plus de monde que ses dimensions ne devaient le faire supposer. Il voyait

[1] Caton le Censeur servait, avec le grade de tribun, dans ce corps d'armée: il contribua puissamment au succès de la journée. « Castra secutus est C. Claudii Neronis, magnique ejus opera existimata est in prælio apud Senam, quo cecidit Hasdrubal, frater « Hannibalis. » (Cornel. Nepos, *M. Porc. Cat.*, I, n. 2.)

qu'en général les soldats de Livius se distinguaient par l'éclat de leurs armes et par une belle tenue; mais il en remarquait d'autres dont les boucliers étaient ternis par la poussière, et dont l'équipement était si peu soigné, qu'on pouvait supposer qu'ils venaient de faire une longue route; enfin, il remarqua beaucoup de chevaux efflanqués et comme fatigués d'une marche forcée. Les éclaireurs qu'il avait envoyés à la découverte lui rapportèrent d'ailleurs que, tandis que dans le camp du préteur on ne sonnait l'ordre qu'une seule fois, ils l'avaient entendu sonner deux fois dans le camp de Livius, ce qui dénotait la présence de deux généraux et de deux corps d'armée. Tous ces indices le conduisirent à soupçonner que les Romains avaient reçu des renforts; peut-être aussi avait-il fait quelques prisonniers qui lui avaient révélé le véritable état des choses, ou peut-être en fut-il informé par les espions qu'il avait envoyés dans toutes les directions. Quoi qu'il en soit, il ne jugea pas prudent de risquer une bataille, et avisa aux moyens de tromper la vigilance de l'ennemi, comme son frère l'avait fait sur les bords du Rhône, lorsqu'il avait échappé au consul Scipion, qui était venu pour lui barrer le chemin de l'Italie.

Il décampa donc au milieu de la nuit, et remonta le Métaure, espérant pouvoir le passer plus haut. Mais plus il s'éloignait de la côte, plus ce fleuve était resserré entre les montagnes, et moins il était guéable. Il perdit ainsi toute la nuit à en suivre les détours, et finit par s'engager dans des terrains marécageux, où son armée, accablée de fatigue et de découragement, fut obligée de ralentir sa marche. Il paraît aussi qu'il fut trompé ou abandonné par ses guides, et Eutrope va jusqu'à dire qu'il se laissa entraîner dans un piége sans s'en douter[1].

[1] « In insidias compositas incidit. » (Eutrop., *Breviar.*, III, 18.)

Le fait est que le matin il fut rejoint par la cavalerie de Néron, et par les troupes légères du préteur, qui se mirent à le charger en queue; il gagna aussitôt une hauteur avec l'intention d'y prendre position, et il commençait déjà à s'y retrancher, lorsqu'il vit arriver le consul Livius avec toute l'armée en ordre de bataille, et prête à fondre sur lui. Se voyant alors menacé d'être entouré, il se hâta de déployer ses troupes, et, ne pouvant plus éviter le combat, il voulut au moins le soutenir d'une manière digne de sa réputation; car, d'après le témoignage des historiens, et notamment de Tite-Live et de Polybe, Asdrubal était un des généraux les plus distingués de son époque, et sa renommée n'était guère inférieure à celle d'Annibal.

Les auteurs qui ont parlé de la bataille du Métaure sont, en général, fort sobres de détails; et quoique nous connaissions les principales circonstances de ce mémorable événement, il ne serait pas facile, même en compulsant toutes les sources, d'en donner une relation bien suivie. On sait seulement qu'Asdrubal, surpris par l'ennemi sur un terrain désavantageux et de peu d'étendue, fut obligé de rétrécir son front et de se donner beaucoup de profondeur. Il forma son armée sur deux lignes; dans la première il mit les Gaulois, les Liguriens, les Espagnols, et tout ce qu'il avait de troupes légères; la seconde était formée de la phalange carthaginoise et des Africains; la cavalerie fut répartie sur les ailes. Quant à ses 15 éléphants, il les rangea sur le devant de l'armée, et comme il voulait attaquer par sa droite, il les porta presque tous de ce côté, et se mit à leur tête, résolu de vaincre ou de périr[1].

[1] Tit. Liv., XXVII, 36, 43, 45, 49. — Polyb., XI, 1, 2. — Frontin., *Stratag.*, I, 1, n. 9. — Appian., *Bell. Annibal.*, 52. — Flor., *Epitom.*, II, 6. — Eutrop., *Breviar.*, III, 18. — Valer. Maxim., VII, 4,

Cependant les deux consuls et le préteur déployaient également leurs forces. Porcius Licinius prit le commandement du centre, Livius se mit à la tête de l'aile gauche, et Néron se chargea de conduire la droite. Mais attendu la configuration défavorable du terrain, la gauche et une partie du centre pouvaient seules aborder facilement l'ennemi ou en être abordées. La droite, masquée par des monticules, et séparée des Carthaginois par des ravins, ne pouvait pour le moment prendre part au combat.

Ce fut Asdrubal qui commença l'attaque en se portant en avant avec vivacité, ses éléphants en tête. Les Romains, qui s'avançaient de leur côté, employèrent contre ces animaux leur méthode accoutumée : ils les firent harceler par des troupes légères; mais ils ne purent les empêcher de causer du désordre, et de faire du carnage dans la première ligne qu'ils avaient percée, et où quelques-uns tombèrent sous les coups des légionnaires. Toutefois, les autres, blessés et effarouchés, se replièrent sur leur propre armée, et ils l'auraient bouleversée, si Asdrubal ne leur eût fait ouvrir des passages, se réservant de les ramener à la charge aussitôt qu'on serait parvenu à les calmer.

Après la retraite des éléphants, les deux armées se chargèrent avec acharnement, chacun étant bien persuadé qu'il n'y aurait aucun espoir de salut pour celui qui serait vaincu. Le plus fort de l'action était entre Livius et Asdrubal : là, en effet, se trouvait la fleur de l'armée consulaire; là combattaient ces intrépides vétérans espagnols et liguriens, accoutumés à tenir tête aux Romains; là, enfin, les deux chefs ennemis ani-

n. 4. — Maizeroy, *Cours de tactique*, t. 1er. — Guillaume, *Campagnes d'Annibal.*

maient tout le monde par leur parole et leur exemple.

La victoire serait peut-être restée aux Carthaginois, si Néron n'eût alors, par une manœuvre habile, changé totalement la face du combat. Voyant que, grâce aux accidents du terrain qu'il occupait, il avait peu à craindre de l'ennemi, et qu'en même temps il n'était d'aucune utilité à son parti, il détacha une partie des troupes qui formaient son extrême droite, et, les faisant défiler rapidement derrière le centre et la gauche de l'armée, il les porta d'abord sur le flanc droit des Carthaginois, et ensuite sur leurs derrières.

Ce mouvement rendit très-critique la position d'Asdrubal : ce général avait mis une seconde fois ses éléphants en tête ; mais obligé de faire face de trois côtés, il ne pouvait plus ouvrir sa ligne pour leur ménager des issues, et toutes les fois que ces quadrupèdes, repoussés par l'ennemi, revenaient sur son armée, ils y faisaient d'autant plus de ravage qu'elle était plus serrée. Les Romains, au contraire, libres dans leurs mouvements, avaient le choix, ou de se porter sur les éléphants pour les accabler par le nombre, ou de leur donner la chasse et de les rejeter sur les Carthaginois. Les brusques irruptions de ces animaux dérangeaient toutes les dispositions d'Asdrubal, qui, après avoir essayé inutilement de les contenir, se décida enfin à un parti violent et désespéré : ce fut de les tuer tous sur-le-champ par un procédé expéditif, qui consistait à appliquer un ciseau sur la nuque de l'animal, et à l'enfoncer d'un coup de maillet dans l'articulation qui joint le crâne aux vertèbres[1]. L'éléphant tombait mort à l'instant.

[1] Nonobstant l'autorité de Tite-Live, qui fait honneur à Asdrubal de l'invention de cette manière de se débarrasser des éléphants, je pense qu'elle a de tout temps été en usage en Orient.

Cette précaution tardive ne put sauver les Carthaginois; car les Romains avaient eu le temps de pénétrer dans leurs rangs et d'y faire main basse. Toute cette belle armée, sur laquelle Annibal avait fondé tant d'espérances, fut anéantie. Asdrubal, dédaignant de survivre à sa défaite, trouva une mort honorable dans les rangs de l'ennemi [1]; et, quelques jours après, la tête de ce général infortuné, jetée dans le camp d'Annibal, lui apprit en même temps une perte douloureuse pour son cœur, et un grand désastre pour sa patrie. Accablé alors de sinistres pressentiments, il se hâta de quitter la Lucanie, pour se concentrer à l'extrémité de la Péninsule, ayant toujours l'œil sur la mer, et prêt à regagner l'Afrique en cas de nouveaux malheurs.

Selon Tite-Live, des troupes qui composaient l'armée carthaginoise, 56,000 hommes étaient restés sur le champ de bataille, 5,400 étaient tombés vivants au pouvoir des Romains; et ceux-ci n'avaient perdu que 8,000 morts, perte qui fut en partie compensée par la délivrance de 4,000 prisonniers trouvés dans le camp d'Asdrubal. Il est possible que l'historien romain ait exagéré les pertes de l'ennemi, mais assurément elles ont dû être plus considérables que ne le dit Polybe, suivant lequel les Carthaginois n'auraient perdu que 10,000 hommes, et les Romains seulement 2,000. Les critiques sont d'accord à admettre, ou qu'il y a erreur dans cette supputation, ou qu'il s'est glissé quelque faute dans les manuscrits. Comment supposer, en effet, que dans une bataille où 100,000 hommes au moins se trou-

Nous verrons plus loin que les Perses l'employèrent dans leur guerre contre l'empereur Julien.

[1] «Asdrubal, concitato equo, se in cohortem romanam immisit. «Ibi, ut patre Amilcare et Annibale fratre dignum erat, pugnans «cecidit.» (Tit. Liv., XXVII, 49.)

vèrent engagés depuis le matin jusqu'au soir, dans une bataille où le chef de l'armée vaincue se fit tuer de désespoir, il y ait eu si peu de perte de part et d'autre? Il y aurait donc eu un corps de 30 ou 40,000 Carthaginois qui aurait échappé à la défaite, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, ce qui est tout à fait invraisemblable; car, soit qu'il eût repris la route de la haute Italie, soit qu'il eût tâché de se faire jour à travers l'Ombrie, les Romains étaient là pour le harceler, et il y aurait eu de nouveaux faits d'armes qui auraient certainement mérité d'être mentionnés par les historiens. Polybe ajoute que les Romains prirent 4 éléphants vivants, ce qui est très-possible.

Une preuve que l'armée carthaginoise fut entièrement anéantie, c'est que le lendemain de la bataille, quelqu'un ayant annoncé au consul Livius qu'un détachement de Gaulois et de Liguriens échappés au carnage fuyaient sans chef et sans drapeau, et qu'il suffisait de les faire poursuivre par quelques pelotons de cavalerie pour les exterminer, il ne voulut pas le permettre. «Laissons, dit-il, subsister quelques témoins de notre bravoure et de leur défaite [1].» Cette particularité, racontée par Tite-Live, est confirmée par Frontin [2]. Appien, Eutrope, P. Orose, Zonare, et Silius Italicus, s'accordent d'ailleurs à dire que toute l'armée carthaginoise fut exterminée avec son chef.

La victoire du Métaure changea la face de la guerre, et releva les espérances de Rome; car si les deux frères avaient pu joindre leurs forces, c'en était fait de la for-

[1] «Supersint, inquit, aliqui nuncii et hostium cladis, et nostræ «virtutis.» (Tit. Liv., XXVII, 49.)

[2] «Aliqui et supersint qui de victoria nostra hostibus nuncient.» (Frontin., *Stratag.*, IV, 7, n. 15.)

tune du Capitole, au dire même des historiens romains[1]. Aussi la joie fut-elle extrême à Rome, lorsqu'on y apprit le gain de la bataille. Tite-Live, qui épuise son éloquence pour décrire l'effet que produisirent les premières nouvelles de la victoire, avoue qu'il ne trouve pas des couleurs assez fortes pour peindre l'enthousiasme du peuple et du sénat à l'arrivée du rapport des consuls. Les réjouissances furent aussi éclatantes que le danger avait été imminent, et que la crainte avait été profonde.

OBSERVATIONS SUR LA MARCHE DU CONSUL NÉRON ET SUR L'INACTION D'ANNIBAL AVANT LA BATAILLE DU MÉTAURE.

D'après l'exposé de Tite-Live et de Frontin, l'opinion a généralement prévalu qu'Annibal, trompé par les démonstrations du consul, ne s'était point douté de la diminution des forces dans le camp romain, ni du but de l'expédition, et que c'était pour cela qu'il était resté dans l'inaction, au lieu de profiter de la circonstance pour enlever la position de l'ennemi. Cette hypothèse me paraît peu vraisemblable. Annibal était trop bon connaisseur en fait de ruse pour être la dupe d'un stratagème connu, dont lui-même s'était servi maintes fois, et qu'il venait précisément d'employer pour échapper à ce même Néron, et se retirer à Métaponte[2]. Le théâtre de la guerre était alors dans l'Apulie et dans la Lucanie, où le général carthaginois

[1] « Actum erat procul dubio, si Asdrubal se cum fratre junxisset. » (Flor., *Epitom.*, II, 6.)

[2] Tit. Liv., XXVII, 42. — Cet événement avait eu lieu après l'affaire de Grumentum en Lucanie.

avait toujours eu un parti, et où il ne pouvait pas manquer d'éclaireurs. Il devait même s'en être assuré un plus grand nombre, depuis qu'il était dans l'attente de l'arrivée d'Asdrubal. L'absence de Néron fut de quinze jours : est-il vraisemblable que pendant tout ce temps Annibal n'ait pas été informé du départ de ce consul, et d'une partie de l'armée qui était campée en face de lui? est-il vraisemblable qu'il ait ignoré la direction que ces troupes avaient prise? Il n'est pas nécessaire d'être militaire pour répondre à ces questions, et, quant à moi, je pense que le général carthaginois connut le mouvement, et que peut-être il devina les intentions de Néron, mais que des raisons d'une autre nature l'empêchèrent de rien entreprendre.

Le véritable motif, selon moi, qui empêcha Annibal d'attaquer le camp des Romains, c'est qu'il ne se crut pas assez fort pour l'emporter. Il venait de se mesurer deux fois, à Grumentum et à Venusia, avec l'armée de Néron; et deux fois il avait été repoussé avec perte de plus de 10,000 hommes et de 6 éléphants [1]. Comment aurait-il pu espérer de forcer dans son camp cette même armée, contre laquelle il n'avait pas pu tenir en rase campagne? La diminution des forces de l'ennemi était-elle assez considérable pour compenser la difficulté de l'attaquer dans ses retranchements? L'armée du consul formait, avec les renforts que lui avait amenés le préteur Hostilius, un total de 40,000 hommes de pied et de 2,500 chevaux, toutes troupes d'élite, ainsi que le dit positivement l'historien romain [2]. Il restait donc encore à Catius, après le départ de Néron, 35,500 hommes, si l'on s'en rapporte au récit de Tite-Live, ou 32,500 au

[1] Tit. Liv., XXVII, 42.
[2] *Id.*, XXVII, 40.

moins, si l'on adopte la version de Frontin[1]. Or ce n'était pas chose facile que de forcer un camp romain défendu par plus de 30,000 vétérans, tels qu'étaient ceux de Néron. La moitié et même le quart de ce nombre avait quelquefois suffi pour arrêter devant quelques retranchements des armées victorieuses. Les principales forces des Carthaginois consistaient d'ailleurs en cavalerie, arme à peu près inutile pour l'attaque d'un camp.

Annibal savait et avait vu tout cela, et il n'était pas homme à mettre en jeu ses intérêts et sa réputation avec aussi peu de chances de succès. On dira qu'il aurait pu se mettre à la poursuite du consul avec un fort détachement de cavalerie, et le surprendre au milieu de sa marche. Oui, sans doute, et Néron aurait couru un grand danger : c'était bien ce qu'on craignait à Rome[2]. Mais, pour réussir dans cette opération, il aurait fallu qu'il connût d'avance les projets de son adversaire, et Néron n'en avait fait la confidence à personne : au contraire, il avait donné à entendre qu'il se dirigeait vers la Lucanie. Annibal l'aura cru d'abord lui-même, d'autant mieux que, n'ayant encore reçu aucune nouvelle de son frère, il ne pouvait se douter des véritables intentions du consul ; et il ne sera sorti de son erreur qu'au retour des émissaires qui avaient rencontré les Romains sur la route du Picenum. Mais il était trop

[1] Frontin., *Stratag.*, I, 1, n. 9. — Néron, suivant cet auteur, serait parti avec 10,000 hommes; mais c'est une erreur qui provient sans doute de la confusion du nombre de troupes que le consul avait à son départ, avec celui dont il était accompagné lorsqu'il arriva au camp de son collègue.

[2] «Quid futurum, si.... insequi Neronem, cum sex millibus armatorum profectum, Annibal toto exercitu velit?» (Tit. Liv., XXVII, 44.)

tard alors pour se mettre à leur poursuite, car Néron avait pris ses dispositions pour faire faire double et triple étape à ses troupes; tandis qu'Annibal, n'étant pas maître du pays, n'aurait pu marcher qu'avec une extrême difficulté, et devait s'attendre d'ailleurs à être harcelé lui-même par les troupes du camp romain, qui avaient les yeux ouverts sur tous ses mouvements.

Voilà quels furent, selon moi, les motifs de l'inaction d'Annibal. Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se tenir prêt à agir selon les événements. Si son frère parvenait à se faire jour, il se rendait maître non-seulement du camp de Néron, mais de toute la basse Italie; si, au contraire, la fortune se déclarait pour les Romains, il devait conserver ses forces pour leur disputer les fruits de la victoire. Cette tactique expectative était la seule qui lui convînt; et il n'y a pas besoin, pour rendre compte de son inaction, de recourir à des suppositions qui seraient en contradiction avec tout ce que nous savons de la vie de ce grand capitaine.

La marche de Néron, depuis les bords de l'Ofante jusqu'au Métaure, est un bel exemple de prévoyance et de promptitude militaire. Il y a entre ces deux points plus de 100 lieues de chemin (270 milles d'Italie): les troupes du consul les firent en huit jours en allant, et en six en revenant. Des environs de Canusium, où elles étaient campées, elles se dirigèrent par la Daunie (la Pouille), sur la côte de l'Adriatique, et traversant le pays des *Frentoni*, des *Marrucini*, et le *Picenum* (la Capitanate, les Abruzzes, et la Marche d'Ancône), elles vinrent déboucher à *Sena gallica* (Sinigaglia), et de là au camp de Livius, qui était à quelques lieues en avant de cette ville, du côté du Métaure. Un jour fut employé à combattre, et Néron se remit en marche la nuit même qui suivit la bataille. Ainsi la durée de l'expédition fut au

juste de quinze jours[1]. Les soldats secondèrent dignement les intentions de leur chef : ils prenaient leurs repas sans s'éloigner du drapeau, se contentaient du strict nécessaire, marchaient jour et nuit, et accordaient à peine quelques instants au repos[2].

Pour ne pas éprouver de retard, le consul s'était fait précéder de fourriers chargés de préparer les vivres, les fourrages, et les moyens de transport pour les hommes fatigués ; mais les habitants eux-mêmes accouraient en foule sur son passage, et lui apportaient tout ce dont il pouvait avoir besoin. Tout le monde accompagnait de ses vœux cette poignée de braves qui volait au secours de la patrie ; et lorsque quelques jours après on revit leurs enseignes couronnées par la victoire, leur marche fut un véritable triomphe, et les transports des populations allèrent jusqu'au délire. Tite-Live, qui consacre la fin de son XXVIIe livre à décrire cette brillante expédition, se montre tellement pénétré de la grandeur du sujet, qu'il donne à sa narration l'intérêt du drame, et presque le sublime de l'épopée. Et réellement, soit qu'on veuille considérer la hardiesse du projet ou l'immensité des résultats, ce coup de main est un des plus étonnants dont il soit fait mention dans l'histoire.

[1] Gibbon regarde avec raison cette marche de Néron comme la plus hardie et la plus rapide qui ait jamais été exécutée par un corps d'armée. (*Essai sur les grands chemins de l'Empire*, à la suite des mémoires de cet auteur, t. I, pag. 296.) Je regrette seulement qu'il ait cru trop légèrement qu'Annibal avait été entièrement dupe du stratagème du consul.

[2] « Modestia certare milites, ne quid ultra usum necessarium « sumerent : nihil morari, nec ab signis absistere cibum capientes : « diem ac noctem ire : vix quod satis ad naturale desiderium cor« porum esset, quieti dare. » (Tit. Liv., XXVII, 45.)

CHAPITRE X.

Les Romains renoncent aux éléphants, et l'usage de ces animaux est abandonné en Occident. — Opinions des grands capitaines de l'antiquité sur l'importance militaire de ces quadrupèdes. — Vaines tentatives des empereurs Claude, Didius Julianus, et Caracalla, pour les remettre en honneur. — État des éléphants à Rome pendant les deux premiers siècles de l'empire. — Ils sont principalement réservés pour les spectacles et pour les grandes cérémonies. — Éléphants *lychnophores*. — Eléphants *blancs*. — Eléphants *funambules*. — Dépôts d'éléphants à Rome et aux environs. — Exposé sommaire des principales occasions où ces animaux ont figuré pendant cette période. — Figures d'éléphants exposées comme décoration dans la ville.

« Nam sicut pleraque nova commenta mortalium... sine « ullo effectu evanescunt; ita tum elephanti in acie no- « men tantum sine usu fuerunt. » (Tit. Liv., XLIV, 41.)

Tant d'expériences malheureuses devaient dégoûter du service des éléphants. On finit, en effet, par reconnaître qu'il était impossible de maîtriser ces animaux dans les occasions précisément où leur indocilité entraînait le plus de dangers. On comprit que l'embarras et les dépenses qu'ils causaient excédaient de beaucoup l'utilité qu'on pouvait en tirer; et les Romains, qui les avaient adoptés par imitation, y renoncèrent par raison vers les derniers temps de la république. D'ailleurs ils ne devaient plus, après avoir soumis Carthage et dompté la Syrie et la Macédoine, s'attendre à rencontrer de ces animaux sur les champs de bataille, et c'était un puissant motif pour ne plus en traîner à leur suite.

La défaveur dont les éléphants furent dès lors l'objet gagna jusqu'aux rois de l'Asie; car on n'en vit jamais paraître dans les armées de Mithridate et de Tigrane, ni dans celles des Parthes, qui pourtant étaient à portée

de s'en procurer facilement, s'ils l'avaient voulu. Quant à ces derniers, leur force principale consistant en cavalerie, il est probable qu'ils craignirent de s'embarrasser d'un accessoire qui aurait retardé les évolutions rapides de leurs armées, et porté le désordre dans leurs escadrons.

Il n'est pas étonnant, du reste, que des nations barbares, auxquelles les vrais principes de l'art militaire étaient inconnus, aient placé dans les éléphants une confiance illimitée, comme celle qu'ils plaçaient dans les chars, dans le bruit des instruments, dans l'éclat et dans la richesse des costumes, enfin dans tout ce qui était propre à frapper les sens et à éblouir l'imagination. C'était substituer l'apparence à la force, et masquer une infériorité réelle par une vaine ostentation. Mais les grands capitaines de l'antiquité, accoutumés à ne compter que sur la bonté des troupes, se sont toujours méfiés de ces auxiliaires dangereux, dont nous avons vu que la férocité pouvait déranger toutes les combinaisons de la science militaire, et donner au hasard une part trop considérable. A la vérité, Alexandre éprouva quelque inquiétude, à son arrivée dans l'Inde, sur l'effet que les éléphants pouvaient produire sur son armée; mais une fois qu'il eut apprécié par ses propres yeux l'importance réelle du danger, il se rassura, et depuis il fit aussi peu de cas de ces animaux que de ceux qui les employaient [1]. Quinte-Curce lui en fait donner une bonne raison dans la célèbre allocution qu'il adressa à ses soldats sur les bords de l'Hyphasis : « Pour moi, leur dit-il, j'ai eu toujours un tel mépris pour ces quadrupèdes, que, maître d'en opposer à l'ennemi, je n'ai jamais voulu les employer : je savais

[1] « Hostem belluasque spernebat. » (Quint. Curt., IX, 2.)

trop bien qu'ils sont plus dangereux à l'armée où ils combattent qu'à l'armée ennemie[1]. »

Nous avons déjà remarqué que les Romains n'attachèrent jamais une grande importance aux éléphants : en effet, il les adoptèrent tard et s'en servirent peu. Les Scipion, les Marius, les Pompée, auraient pu en amener dans leurs expéditions, car il y en avait alors beaucoup à Rome; mais ils dédaignèrent d'en tirer parti. César en faisait très-peu de cas, et Hirtius, qui a écrit d'après les inspirations de ce grand capitaine, en parle comme d'un expédient qui ne pouvait mériter aucune confiance. « Ces animaux sauvages, dit-il, même après de longues années d'instruction et de service, sont souvent dans les combats aussi dangereux pour les amis que pour les ennemis[2]. »

Ce mépris pour les éléphants se perpétua jusqu'à la fin de l'empire dans l'esprit militaire des Romains. C'est tout au plus si l'on eut dans une ou deux circonstances une velléité de les remettre en honneur. L'empereur Claude voulut en faire figurer dans son expédition de Bretagne; il en fit même équiper un certain nombre; mais ce fut peine inutile, et on ne put réussir à en tirer aucun parti[3]. Didius Julianus, qui n'était pas meilleur général que Claude, désespérant de résister à Septime Sévère, eut également l'idée de lui opposer des éléphants; et il se promettait de les employer avec succès contre

[1] «Equidem sic animalia ista contempsi, ut, quum haberem, «ipse non opposuerim; satis gnarus plus suis quam hostibus peri«culi inferre.» (Quint. Curt., IX, 2.)

[2] «Rudes enim elephanti, multorum annorum doctrina usuque «vetusto vix edocti, tamen communi periculo in aciem produ«cuntur.» (Hirt., *Bell. afric.*, 27.)

[3] Dion. Cass., LX, 4.

la cavalerie illyrienne, qui suivait les drapeaux de son compétiteur. Il ordonna donc d'armer et d'exercer ceux qu'on tenait en réserve pour les spectacles; mais on ne put jamais en venir à bout: ils ne voulaient ni se laisser monter, ni se laisser charger; ils jetaient bas les hommes et les tours[1]. La méthode employée autrefois pour dresser ces animaux était sans doute tombée en désuétude, et personne n'était plus capable de l'appliquer. Caracalla, qui s'était épris d'une vive admiration pour Alexandre, menait toujours à sa suite un simulacre de phalange et un train d'éléphants. Il croyait ainsi imiter le conquérant de l'Inde, dont il prenait d'ailleurs souvent les armes et le costume[2].

Ces vaines parades, ces essais infructueux prouvent seulement que l'emploi des éléphants n'était plus qu'un souvenir, et que la pratique en était abandonnée. C'est ce que dit positivement Arrien, qui vivait au temps d'Adrien et d'Antonin : « Il serait inutile d'expliquer les vieux mots et les ordonnances des chariots et des éléphants, dont l'usage est presque partout aboli[3]. » Élien, qui dédia sa *Tactique* à l'empereur Adrien, déclare qu'il ne fait mention des chars et des éléphants, que pour ne rien omettre de ce qui concerne l'histoire de la milice des Grecs. Enfin le passage de Tite-Live que nous avons mis en tête de ce chapitre prouve également le peu de confiance qu'on accordait à ces animaux dès le temps de cet historien.

Réduits à un rôle purement pacifique, les éléphants ne figurèrent plus désormais que dans les jeux et dans les grandes cérémonies de la ville éternelle. C'est de la

[1] Xiphilin., *Epitom.*, LXXIII, 16. — Herodian., II, 39. — Gisb. Cuper., *de Eleph. in num. obv.*, excurs. II, 7, 8.

[2] Xiphilin., *Epitom.*, LXXVII, 7.

[3] Arrian., *Tactic.*, 22.

fin de la république que date en quelque sorte la prise de possession du cirque par ces animaux. Ce fut, en effet, seulement alors que, par suite de l'accroissement de leur influence politique, les Romains purent s'en procurer régulièrement pour décorer leurs spectacles. Le premier qui exposa dans l'arène ces superbes animaux fut, au dire de Pline, l'édile curule Claudius Pulcher, l'an de Rome 655. Vingt ans plus tard, les deux frères Lucius et Marcus Lucullus, également édiles curules, firent combattre des éléphants contre des taureaux [1]. Pompée et César, qui tous deux avaient fait la guerre en Afrique, et en avaient ramené des éléphants, voulurent exposer aux yeux du peuple ces trophées de leurs victoires. Le premier donna, à l'occasion de son second consulat, un combat d'environ 20 éléphants contre des chasseurs gétules armés de javelots. Pline décrit les accidents de ce combat, qui faillit être funeste aux spectateurs, car les éléphants, devenus furieux, essayèrent de forcer la grille derrière laquelle se tenait le peuple; mais la leçon ne fut pas perdue : ce fut après cet accident que l'on prit la précaution d'entourer l'arène d'un fossé rempli d'eau [2].

César fit aussi amener à Rome les éléphants qu'il avait pris à la bataille de Thapsus; et il s'en servit pour relever la pompe de son triomphe. On sait que, pour éblouir davantage la multitude, il voulut consacrer successivement, par autant de solennités, le souvenir des différentes guerres qu'il avait terminées dans les Gaules,

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.

[2] «Pompeii quoque altero consulatu pugnavere in circo XX, «aut, ut quidam tradunt, XVII, Gætulis ex adverso jaculantibus.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7. — Cf. Senec., *de Brevit. vitæ*, 13, et Dion. Cass., XXXIX, 6.)

dans le Pont, en Égypte et en Numidie. Les décorations qu'on avait préparées pour ces différentes cérémonies étaient analogues aux pays où il avait remporté les victoires qu'on voulait célébrer. Le jour du triomphe d'Afrique, on vit 40 éléphants, rangés sur deux files, précéder le dictateur, dans sa marche au Capitole, en portant des flambeaux dans leurs trompes [1]. L'idée de ce spectacle avait été empruntée aux rois d'Égypte et de Syrie, qui se faisaient quelquefois accompagner ainsi par des éléphants dressés à porter des torches, et auxquels on donnait le nom de λυχνοφόροι, c'est-à-dire *porte-flambeaux* [2].

César donna aussi alors des fêtes brillantes pour célébrer son troisième consulat: Rome n'avait encore rien vu d'aussi surprenant, soit pour la variété des spec-

[1] «Ascendit Capitolium ad lumina, quadraginta elephantis «dextra atque sinistra lychnuchos gestantibus.» (Sueton., *Jul. Cæs.*, 37.) — L'auteur d'une traduction récente de Suétone, traduction dont on ne saurait d'ailleurs contester ni la fidélité ni l'élégance, n'a pas bien rendu ce passage : suivant lui, les flambeaux étaient portés par des hommes montés sur les éléphants, fausse interprétation dont Torrentius avait déjà donné l'exemple. — Dion Cassius rapporte d'ailleurs le même fait (XLIII, 4); seulement, d'après son récit, les éléphants lychnophores auraient précédé le dictateur, non pas dans sa marche au Capitole, mais à son retour du Forum.

[2] On peut consulter à ce sujet Spanhem., *de Præstantia et usu numism. antiq.*, dissert. III, et Gisb. Cuper., *de Eleph. in num. obv.* On verra, dans ces ouvrages, des médailles portant au revers l'éléphant *lychnophore*. Nous avons fait graver un monument semblable, tiré du cabinet du Roi; il forme le n° 5 de la planche qui est en tête de ce volume.

Le Beau a aussi parlé des éléphants lychnophores dans un mémoire *sur les médailles de restitution*, inséré dans le 21e volume du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1747 à 1748).

tacles, soit pour la magnificence. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce furent deux combats d'éléphants : dans le premier, 20 de ces animaux combattirent contre 500 hommes à pied ; dans le second, on en fit combattre un pareil nombre contre 500 fantassins et autant de cavaliers; mais cette fois ils portaient des tours, dans chacune desquelles se trouvaient 3 archers [1].

Le dictateur fit ensuite les apprêts de l'expédition qu'il méditait contre les Parthes, et il voulut y comprendre un train d'éléphants, probablement pour frapper les peuples de l'Asie par cet appareil de magnificence royale; car toutes ses pensées étaient alors des pensées de domination et de royauté. Il fit donc partir plusieurs convois de ces quadrupèdes pour le port de Brindes, où ils devaient être embarqués avec 10 légions et 10,000 chevaux déjà réunis sur la même côte; mais la fin tragique de cet homme extraordinaire empêcha ces troupes de passer la mer, et Antoine, qui aspirait déjà à succéder au dictateur, s'empara de l'armée et des éléphants. Bientôt, toutefois, le jeune Octave, dont l'ambition commençait aussi à percer, arriva en Italie, gagna par ses largesses les vieux soldats de César, et ayant rencontré les éléphants sur la route de Brindes, les fit reconduire à Rome [2], pour s'en servir sans doute dans les spectacles qu'il se proposait de donner, et qu'il donna,

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7. — Sueton., *Jul. Cæs.*, 39. — Dion. Cass., XLIII, 4. — Appian., *Bell. civil.*, II, 102.

[2] Dion. Cass., XLV, 2. — Appian., *Bell. civil.*, III, 11, 12. — C'est à ces événements que Cicéron fait allusion, lorsqu'il propose au sénat, dans sa V^e^ *philippique*, § 17, de décerner des récompenses à Octave pour avoir remis en son pouvoir et en celui du peuple romain des cavaliers, des archers, et des éléphants. « Quod equites, sagittarios, elephantos in suam populique romani potestatem « redegerit. »

en effet, lorsqu'il se fut emparé du pouvoir. Ce même Auguste fit voir aux Romains, après la conquête de l'Égypte, un rhinocéros, un hippopotame et des crocodiles qu'il avait tirés de cette contrée [1]. A plus forte raison dut-il faire venir du même pays des éléphants, que l'on pouvait plus facilement se procurer, puisqu'il y en avait toujours un dépôt à Alexandrie.

Une particularité assez remarquable, et qui se rattache au sujet de nos recherches, c'est que du temps de cet empereur il y eut à Rome un *éléphant blanc*, et qu'on le donna en spectacle au peuple : c'est un fait qu'on est forcé d'admettre si l'on veut donner un sens au vers si connu d'Horace,

Sive elephas albus vulgi converteret ora [2].

S'il m'était permis de former des conjectures sur les circonstances qui pouvaient avoir conduit ce rare animal aux bords du Tibre, je serais porté à croire qu'il y avait été amené comme un présent de quelqu'un de ces princes de l'Inde, qui, ainsi que nous l'avons raconté ailleurs, envoyèrent des ambassades et de riches cadeaux à l'empereur Auguste [3].

On peut admettre comme un fait constaté qu'à dater de l'établissement de l'empire, les éléphants figurèrent régulièrement dans les spectacles et dans les grandes

[1] Dion. Cass., LI, 3.

[2] Horat., *Epist.*, lib. II, 1, vers. 196. — Le poëte blâme le mauvais goût des Romains de son temps, qui, au lieu de prendre plaisir à la représentation de bonnes pièces dramatiques, préféraient voir des expositions de bêtes curieuses, telles que l'éléphant blanc et la girafe, qu'il nomme également. Horace parle donc d'un fait récent et arrivé sous ses yeux; autrement ses réflexions manqueraient de justesse et d'à-propos.

[3] Voyez ci-dessus, pag. 37. — Un autre éléphant blanc, le seul

cérémonies de la capitale. Nous sommes également fondé à croire qu'il y avait à Rome des lieux destinés à la garde des éléphants réservés pour le service ordinaire du cirque et de l'amphithéâtre[1], et qu'il existait en outre des dépôts de ces animaux dans les parties maritimes du Latium, et notamment à *Ardea* et à *Laurentum*, d'où on les tirait au besoin, pour les faire paraître dans l'arène[2].

Parmi les spectacles dans lesquels parurent les éléphants, les plus étonnants furent ceux que donna Germanicus. Ces animaux y exécutèrent des tours presque incroyables. Non-seulement on les vit faire des armes et danser la pyrrhique, mais ils donnèrent des représentations burlesques et jouèrent de véritables pantomimes. Douze éléphants parurent dans l'arène, accoutrés d'une manière bizarre, et avec des costumes d'acteurs dramatiques, se divisant et se réunissant comme des chœurs de danse[3]. D'autres furent dressés à marcher par groupes de quatre, dont chacun portait dans une litière un cinquième éléphant, qui contrefaisait une nouvelle accouchée[4]. Ils allèrent ensuite s'asseoir autour des tables qu'on

qui, à ma connaissance, soit arrivé en Europe dans les temps modernes, y fut amené par les Hollandais en 1633. Voyez la *Gazette de France* du 30 juillet de cette année, sous la rubrique d'Amsterdam, du 19 du même mois.

[1] Cela me paraît résulter d'un passage de l'*Epitome* de Xiphilin (lib. LXXIII, 16), où il est question des éléphants que Didius Julianus voulut faire armer pour les opposer à Septime Sévère.

[2] J'ai réuni dans la note K, à la fin du volume, les documents sur lesquels j'appuie ces conjectures. On y verra aussi que les Romains avaient établi à Tivoli un dépôt pour les éléphants malades.

[3] Ælian., *Animal.*, II, 11.

[4] «Lecticis etiam ferentes quaterni singulos puerperas imitan-«tes, plenisque homine tricliniis accubitum iere per lectos, ita

leur avait dressées, en passant au milieu des convives, à travers les lits sans les déranger, et ils prirent leur repas dans des plats d'or et d'argent, avec une aisance grotesque qui excita au plus haut degré l'hilarité des spectateurs [1].

Mais l'épreuve la plus extraordinaire pour d'aussi lourds quadrupèdes, c'était de grimper sur un, ou peut-être sur deux câbles, tendus depuis le fond de l'arène jusqu'au sommet de l'enceinte, et, ce qui est encore plus surprenant, de revenir par ce périlleux chemin. On refuserait de croire à de semblables faits, s'ils n'étaient attestés par des témoignages contemporains. Non-seulement les éléphants exécutèrent ce tour étonnant aux jeux de Germanicus [2], ils le répétèrent encore en d'autres occasions; Néron [3], Galba [4], donnèrent au peuple de semblables spectacles. Mais une chose peut-être plus incroyable encore, c'est qu'il y ait eu des hommes assez hardis pour se tenir sur ces animaux pendant qu'ils

«libratis vestigiis, ne quis potantium attingeretur.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 2.)

1 Les Romains avaient porté à une grande perfection l'art de dresser à toute sorte d'exercices les animaux, même les plus féroces. On donnait aux hommes qui se livraient à ce dangereux métier le nom de *mansuetarii;* nous fournirons sur eux quelques renseignements dans la note F à la fin du volume. Au reste, même dans les temps modernes, on a constaté l'aptitude de l'éléphant pour la mimique. Busbecq, qui fut ambassadeur de l'empereur auprès de Soliman II, raconte avoir vu à Constantinople des éléphants danser en cadence, et jouer de la paume.

2 «Postea et per funes incessere... Mirum maxime et adversis «quidem funibus subire, sed regredi magis utique pronis.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 2, 3.)

3 Sueton., *Nero*, 11.

4 «Novum spectaculi genus elephantos funambulos edidit.» (Sueton., *Galba*, 6.)

allaient et revenaient de cette manière : un chevalier romain donna, suivant Suétone, une semblable preuve d'intrépidité, aux jeux célébrés par ordre de Néron [1].

Le plus souvent on faisait combattre les éléphants contre des gladiateurs appelés *bestiarii*, et quelquefois contre d'autres animaux, notamment contre des taureaux. Domitien donna quelquefois ce spectacle, ainsi qu'on peut l'inférer des épigrammes de Martial [2]. Héliogabale fit voir, à l'occasion de son mariage avec Cornélia Paula, un combat de tigres contre des éléphants, et l'un de ces derniers animaux y fut tué [3].

Lorsque Titus célébra la dédicace de son amphithéâtre, il y fit paraître des éléphants, et, suivant le témoignage de Xiphilin [4], l'on vit alors périr 4 de ces animaux. Adrien en tira un parti plus utile, puisqu'il en employa 24 pour déplacer le fameux colosse de Néron et pour le transporter près de l'amphithéâtre auquel il devait donner son nom. Cette opération, regardée à juste titre comme une des plus belles qu'ait exécutées la mé-

[1] «Notissimus eques romanus elephanto supersedens per cata- «dromum decucurrit.» (Suet., *Nero*, 11.)—Le même fait est raconté par Xiphilin, *Epitom.*, LXI, 17. — Sénèque fait aussi mention des éléphants funambules. «Elephantem minimus Æthiops jubet «subsidere in genua, et ambulare per funem.» (*Epist.*, LXXXV, fin.) Voyez aussi Just. Lips., *Epist. select.*, cent. I, ep. 50. — Cet exercice ne pouvait sans doute avoir lieu que sur deux câbles parallèles, car comment concevoir qu'un si énorme quadrupède ait pu croiser les jambes sur une seule corde? Au reste, le docte Peiresc assurait avoir vu une médaille impériale, très-rare, portant au revers un éléphant funambule.

[2] Martial., *epigr. de Spectacul.*, 17, 19. — Plus anciennement les deux frères Lucullus avaient aussi fait combattre des éléphants contre des taureaux. (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.)

[3] Xiphilin., *Epitom.*, LXXIX, 9.

[4] *Id.*, *ibid.*, LXVI, 25.

canique des anciens, fut confiée à l'architecte Détrianus, ou Démétrianus, qui transporta le colosse suspendu debout, et l'établit sur le nouvel emplacement qui lui était destiné [1].

Antonin le Pieux, successeur d'Adrien, donna des spectacles et des combats de bêtes, dans lesquels on vit figurer des éléphants [2]. Commode en fit aussi paraître souvent dans l'arène. Ce gladiateur couronné y descendait quelquefois lui-même pour se mesurer avec les animaux les plus féroces; et l'on raconte qu'il était d'une force tellement prodigieuse, qu'il attaqua un jour un éléphant, et d'un coup de pique l'étendit mort à ses pieds [3]. Il répéta ensuite, suivant Dion Cassius et Lampride, le même exploit sur un hippopotame, sur un tigre et sur une infinité d'autres bêtes.

Septime Sévère célébra par des jeux magnifiques le dixième anniversaire de son règne : on vit encore combattre, dans cette circonstance, beaucoup d'animaux rares, et notamment des éléphants, dont un fut tué [4].

[1] «Transtulit colossum stantem atque suspensum per Detrianum «architectum, de eo loco in quo nunc templum Urbis est, ingenti «molimine, ita ut operi etiam elephantos xxiiii exhiberet.» (Æl. Spartian., *Adrian.*, 19.) — La hauteur de ce colosse était de 120 pieds, suivant Suétone (*Nero*, 31), et de 110, suivant Pline (*Hist. nat.*, xxxiv, 18). — Les archéologues ne sont pas d'accord sur la matière dont il était formé. — Voyez Nardini, *Roma antica*, t. i, p. 291, et Nibby, *la Via sacra*, cap. 2, p. 215.

[2] Jul. Capitol., *Anton. Pius*, 10. — Les médailles de cet empereur, au revers desquelles on voit un éléphant, avec la légende MVNIFICENTIA. AVG. COS. III, étaient sans doute destinées à consacrer le souvenir de ces spectacles.

[3] «Virium ad conficiendas feras tantarum fuit, ut elephantum «conto transfigeret.» (Lamprid., *Commod.*, 13.) — On sait que le *contus* était une pique renforcée.

[4] Xiphilin., *Epitom.*, *Dion.*, LXXVI, 1.

Caracalla donna souvent aussi de semblables spectacles.

Les grandes fêtes *séculaires* par lesquelles l'empereur Philippe célébra le millième anniversaire de la fondation de Rome, furent la dernière circonstance où les éléphants parurent en grand nombre dans les spectacles. On voulait que la magnificence de ces fêtes répondît à la grandeur du souvenir : 32 éléphants y figurèrent parmi les animaux qui furent exposés à la curiosité publique[1]. Le nombre de ceux que l'on entretenait à Rome était considérablement diminué vingt ou trente ans plus tard, puisque Gallien ne put en faire paraître que dix aux fêtes qu'il donna la dixième année de son règne[2]. Mais Aurélien en ramena ensuite quelques-uns de l'Orient, et vingt le précédèrent au Capitole, le jour de son triomphe[3].

Ce fut vers ce temps-là, probablement, que le gouvernement renonça à entretenir des dépôts d'éléphants : en effet, à partir de cette époque, on ne voit plus ces animaux paraître dans le cirque et dans l'amphithéâtre, quoiqu'on ait continué longtemps encore d'y donner des combats de bêtes fauves et de bêtes féroces de toute espèce. Puis, lorsque Rome eut cessé d'être la résidence impériale, on cessa aussi d'y voir de ces fêtes brillantes et dispendieuses.

Un autre usage auquel on employait les éléphants, c'était de les atteler aux chars de parade destinés à porter les images des dieux et des empereurs, dans les grandes cérémonies et dans les apothéoses. Auguste fut le premier qui obtint cette distinction : sa statue était portée, à la marche triomphale du cirque, sur un char

[1] Jul. Capitol., *Gordian.*, 33. — On trouvera dans l'appendice I, à la fin du volume, quelques détails sur ces spectacles.

[2] Trebell. Pollion., *Gallien.*, 8.

[3] Vopisc., *Aurelian.*, 33.

tiré par des éléphants [1]. Caligula décerna le même honneur à sa sœur Drusille, et Claude à son aïeule Livie, lorsque ces princesses furent mises au rang des dieux [2]. Septime Sévère fit placer la statue de Pertinax sur un char tiré par des éléphants, et l'accompagna au cirque, où elle fut exposée à la vénération des Romains [3]. Les médailles qui ont été frappées pour conserver le souvenir des apothéoses de Nerva, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, et des deux Faustine, représentent souvent ces personnages sur des chars semblables : en effet, cet animal, à cause de sa longévité, que l'on supposait plus grande qu'elle n'est réellement, était regardé comme le symbole de l'éternité. Aussi lit-on fréquemment sur ces médailles les mots ÆTERNITATI AUG., ou simplement ÆTERNITAS [4].

Les empereurs voulurent quelquefois paraître eux-mêmes en public, comme les rois de l'Orient, sur des chars de parade tirés par des éléphants. On croit que ce fut Auguste qui en donna le premier exemple ; mais Héliogabale alla plus loin : il donna le spectacle de quatre chars attelés chacun de quatre éléphants, et ne dédaigna pas de remplir lui-même le rôle de cocher [5].

Le droit de posséder des éléphants était une prérogative du chef de l'État ; on ne l'accorda que rarement à des particuliers [6]. Cependant Dion Cassius fait men-

[1] Xiphilin., *Epitom.*, LXI, 16. — Sueton., *Claud.*, 11. — Plin. *Hist. nat.*, XXXIV, 10.

[2] Dion. Cass., LIX, 2. — Sueton., *Claud.*, 11.

[3] Xiphilin., *Epitom.*, LXXIV, 4. — Noris, *de Quadrig. elephantorum*. — Scheffer., *de Re vehicul.*, lib. IX.

[4] Mezzabarba, *Numismat. imperator.*

[5] Æl. Lamprid., *Heliogabal.*, 23. — Noris, *op. cit.*

[6] C'est pourquoi Juvénal appelle les éléphants *le troupeau de César* :

tion d'un général d'Auguste, nommé Cornificius, qui se faisait voir dans les rues de Rome monté sur un éléphant, et qui avait obtenu cette faveur pour avoir sauvé un corps d'armée dans la guerre de Sicile [1]. Aurélien, qui, avant de monter sur le trône, s'était déjà distingué par des services éminents, eut également la permission de garder un éléphant qui lui avait été donné par le roi de Perse, auprès duquel il avait été envoyé comme ambassadeur [2]. Dans quelques rares occasions, les empereurs envoyèrent aussi des éléphants aux princes étrangers dont ils voulaient cultiver l'amitié. Nous pouvons, à cet égard, citer l'exemple d'Adrien, qui fit présent d'un de ces animaux à Pharasmane, roi d'Ibérie [3].

Pour terminer ce qui est relatif à l'histoire des éléphants pendant les premiers siècles de l'empire, nous ajouterons que, parmi les monuments qui décoraient la ville de Rome, on voyait plusieurs représentations de ces animaux. Pline fait mention de quatre éléphants en pierre obsidienne, qu'Auguste avait fait placer dans le temple de la Concorde [4]. On possède une lettre, écrite par Cassiodore, ministre de Théodoric, aux magistrats de Rome, pour les engager à faire restaurer les éléphants de bronze qui étaient dans la *voie sacrée* [5]. Ces monuments consacraient probablement le souvenir de quelque

Cæsaris armentum nulli servire paratum
Privato. . . .

(Sat. XII, vers. 106.)

[1] Dion. Cass., XLIX, 1.

[2] Vopisc., *Aurelian.*, 5.

[3] Æl. Spartian., *Adrian.*, 17.

[4] Plin., *Hist. nat.*, XXXVI, 67.

[5] « Relationis vestræ tenore comperimus, in via sacra quam « multis superstitionibus ditavit antiquitas, elephantos æneos, vi- « cina omnimodis ruina titubare. » (Cassiodor., *Ep.*, X, 30.)

victoire; ou bien c'étaient des chars attelés d'éléphants. et surmontés de statues d'empereurs. Il résulte, en effet d'une épigramme de Martial, que, sur l'arc de triomphe de Domitien, on avait placé deux chars semblables que semblait diriger une statue dorée de cet empereur [1].

Il est fait mention, dans les anciennes descriptions de Rome, d'un *elephas herbarius*, statue, ou peut-être fontaine, qui était placée au milieu du marché aux légumes, au pied de la roche Tarpéienne. On suppose que c'était un des nombreux monuments dont Auguste avait embelli la ville, et que le nom d'*Herbarius* lui venait de ce qu'il avait été élevé avec le produit des droits payés par les vendeurs d'herbes et de légumes [2]. Enfin, on trouve dans les *Analecta* du P. Mabillon une inscription qui donne le nom d'*Elephantus* à un lieu de la ville de Rome; et l'on a cru pouvoir en inférer qu'il y avait en cet endroit une statue d'éléphant [3].

[1] Martial., *Epigr.*, VIII, 65. — Cuper a publié une médaille de Domitien, où l'on voit cet arc de triomphe surmonté de deux chars attelés chacun de quatre éléphants, et conduits par l'empereur; *de Eleph. in num. obv.*, exc. II, 10.

[2] Nardini, *Roma antica*, III, 12; V, 16.

[3] Le Beau, *Mémoire sur les médailles de restitution*, dans le 21e volume du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1747 et 1748).

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Les éléphants reparaissent sur les champs de bataille, à l'occasion des guerres entre la Perse et l'empire. — Avénement des *Sassanides*. — Artaxerxès déclare la guerre aux Romains. — Expédition d'Alexandre Sévère. — Relations contradictoires, et discussion critique sur les résultats de cette expédition. — Campagne glorieuse du jeune Gordien. — On décerne des chars attelés d'éléphants aux empereurs qui reviennent victorieux des guerres d'Orient.

Il y avait longtemps que les éléphants ne servaient plus qu'aux amusements de la capitale, lorsque des événements politiques arrivés en Orient ramenèrent de nouveau les légions romaines en face de ces rudes adversaires. La puissante maison des *Arsacides*, qui s'était élevée jadis sur les ruines des empires fondés par les successeurs d'Alexandre, venait à son tour d'être détrônée par un soldat de fortune qui se vantait de tirer son origine des anciens monarques de la Perse. Pour colorer son ambition, le fils de *Sassan* avait pris le nom pompeux d'Artaxerxès, et la multitude, toujours avide de nouveautés, applaudissait à une usurpation qui rappelait d'aussi glorieux souvenirs. Cet Artaxerxès (ou *Ardshir Babekan*, comme il est appelé par les Persans) fut le fondateur de la dynastie des *Sassanides*, qui se soutint pendant plus de quatre siècles sur le plus beau trône de l'Orient. Le nom et la puissance des Parthes disparurent alors de l'Asie, où leur empire s'était autrefois étendu depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Cette

grande révolution arriva au commencement du règne d'Alexandre Sévère, vers l'an 226 de notre ère.

Mais le vaste héritage des Arsacides ne suffisait pas à l'ambition du nouveau parvenu : il se croyait appelé à rétablir l'ancienne monarchie de Cyrus et de Cambyse. Tout rempli de ce grand projet, il avait déjà pris le titre de *Roi des rois*, et il ne parlait de rien moins que de reculer les limites de sa domination jusqu'à l'Hellespont, et jusqu'aux sables de la Libye. Ces prétentions devaient alarmer les Romains, car leurs possessions d'Asie, l'Égypte même, et plusieurs îles de la Méditerranée, se trouvaient comprises dans les vues ambitieuses du Sassanide, dont les menaces avaient déjà reçu un commencement d'exécution. En effet, les Perses se réunissaient en force sur le Tigre, et tout était à la guerre sur la frontière orientale de l'empire.

L'ancienne querelle soulevée entre Rome et les Parthes, à l'époque de Crassus, subsistait encore et devait se prolonger jusqu'à l'extinction de la maison de Sassan. Pendant cette longue période, qui fut au moins de 700 ans, les deux nations prodiguèrent leur sang, et s'épuisèrent en efforts infructueux pour dépasser les barrières du Tigre et de l'Euphrate, que la nature leur avait assignées. Ni la science militaire de Trajan, ni la fortune de L. Vérus et de Septime Sévère, ni le courage entreprenant de Julien, ni les innombrables armées de Chapour et de Nouschirwan, ne purent franchir ces limites d'une manière définitive. Car il en est des nations comme des rivières, dont le lit se trouve déterminé par la configuration du sol : elles peuvent quelquefois se déborder, mais elles finissent toujours par rentrer dans leurs limites naturelles.

Vers la dixième année du règne d'Alexandre Sévère, Artaxerxès parut en armes sur les frontières de la Syrie,

et somma les Romains de lui abandonner toute l'Asie. Son armée était, d'après l'ancienne coutume des Perses, principalement composée de cavalerie. Il avait, dit-on, réuni 120,000 chevaux, 1,000 chars de bataille, et 700 éléphants portant des tours [1]. Ces détails sont sans doute exagérés, du moins quant au nombre des éléphants, et il nous est permis de supposer qu'il s'est glissé quelque inexactitude dans les manuscrits. Les textes de l'*Historia augusta* ont d'ailleurs souvent besoin de rectification : c'est une remarque que les critiques ont faite plus d'une fois.

Quoi qu'il en soit, pour parer à ce danger, l'empereur se mit en marche, à la tête de six légions d'élite, formant un effectif de 30,000 hommes, auquel il faut encore ajouter un contingent proportionné de cavalerie, et tous les renforts qu'il trouva en Asie. Hérodien assure que les forces des Romains n'étaient pas inférieures à celles de l'ennemi. Cette guerre dura environ trois ans, mais nous n'en connaissons pas assez les événements; il y a même contradiction dans les récits du petit nombre des auteurs qui en parlent [2]. Suivant Lampride, les Perses auraient été entièrement défaits, et auraient perdu 10,000 morts et un grand nombre de prisonniers. Quant aux éléphants, Alexandre Sévère aurait déclaré,

[1] « Elephanti septingenti, iidemque turriti cum sagittariis et « onere sagittarum. » (Lamprid., *Alex. Sever.*, 56.)

[2] Suivant le savant Tillemont, ce serait entre les années 232 et 233 après J. C. qu'il faudrait placer le départ d'Alexandre Sévère pour l'Orient. Cet empereur aurait partagé son armée en trois corps, dont l'un aurait pénétré dans la Médie par l'Arménie, l'autre se serait dirigé vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate, enfin, le troisième, sous les ordres immédiats d'Alexandre, aurait marché dans une direction intermédiaire, à travers les plaines de la Mésopotamie. (*Histoire des empereurs*, tom. III, pag. 220 à 226, éd. 1691.)

dans son rapport au sénat, qu'il leur en avait tué 200, et que 300 étaient tombés entre ses mains ; enfin, il aurait annoncé qu'il en envoyait 18 à Rome : « Trecentos cepimus, « ducenti interfecti jacent, decem et octo perduximus[1]. » Mais il y a là une exagération évidente ; car si ce prince avait pris réellement 300 de ces animaux, pourquoi se bornait-il à en envoyer 18? Il y a tout lieu de croire que ce texte est fautif, et qu'au lieu de *trecentos* et *ducenti*, il faut lire *triginta* et *viginti*. Après ces corrections, que Saumaise avait déjà proposées, d'après un manuscrit de la bibliothèque palatine, le plus correct de ceux où cet ouvrage se trouve, le récit de Lampride n'offre rien qui choque la vraisemblance.

Suivant Hérodien, l'empereur aurait, dans cette expédition, fait preuve d'incapacité et de faiblesse, et l'avantage y serait resté aux Perses[2]; mais le récit de Lampride me paraît plus digne de croyance. Il est certain, en effet, Hérodien lui-même en convient, qu'Artaxerxès abandonna, à la fin de la guerre, tout le pays qu'il avait envahi, et qu'il ne reprit les armes qu'après la mort d'Alexandre ; or, comment concevoir qu'un conquérant orgueilleux et rempli de vastes projets ait pu, après des victoires, consentir à se retirer ? Les Romains auraient-ils, si les Perses n'eussent pas été vaincus, comme le dit Lampride, *victis Parthis*, rappelé leurs armées de l'Asie pour les porter contre les Germains ? Plusieurs circonstances rapportées par ce dernier historien viennent d'ailleurs à l'appui de ses assertions. Il dit que l'empereur conduisit souvent ses troupes à l'attaque, qu'il les encouragea par son exemple, et qu'il exposa souvent sa vie. Il cite une légion qui contribua beaucoup

[1] Lamprid., *loc. cit.*
[2] Herodian., *Histor.*, 6.

à la victoire; et il ajoute qu'on augmenta la paye des soldats pour les récompenser de la valeur dont ils avaient fait preuve en cette occasion; enfin, il parle du butin considérable et du grand nombre de prisonniers que l'on fit sur l'ennemi; et il remarque que l'on vit alors pour la première fois des Perses esclaves dans l'armée romaine, et que le grand roi en fut tellement mortifié, qu'il demanda à les racheter par de fortes sommes d'argent, ce qu'il obtint.

On ne peut supposer qu'un écrivain généralement renommé pour sa véracité ait inventé toutes ces circonstances, qui pouvaient être facilement démenties par ses contemporains. Il n'avait aucun intérêt de flatter Alexandre, mort et oublié depuis plus de cent ans; enfin, il connaissait très-bien tout ce qui avait été écrit sur l'issue de la guerre de Perse par Hérodien, dont il combat et réfute les assertions. Le jeune empereur fut d'ailleurs tué peu de temps après son retour de l'expédition d'Orient, et Aurélius Victor assure qu'il laissa la puissance romaine consolidée sur tous les points [1]. Cet historien aurait-il pu tenir un pareil langage si ce prince se fût laissé battre par les Perses? Jules Capitolin remarque que Maximin, qui fut son meurtrier et son successeur, était jaloux de sa gloire militaire, ce qui serait également inexplicable si Alexandre n'avait essuyé que des revers [2]. Enfin, ce même biographe reproche à Hérodien d'avoir maltraité la mémoire de ce prince, à cause de la haine qu'il lui portait, et pour flatter Maximin [3]. Je ne puis, après toutes ces considérations, hé-

[1] «Neque ultra annos tredecim imperio functus rempublicam «reliquit firmatam undique.» (Aurel. Victor., *de Cæsar.*, 24.)

[2] Jul. Capitol., *Maximin.*, 10.

[3] «Herodianus græcus scriptor, qui ei (quantum videmus) in «odium Alexandri plurimum favit.» (Jul. Capitol., *Maximin.*, 13.)

siter à regarder au moins comme suspect le témoignage isolé de l'écrivain grec; et je ne fais en cela que suivre les autres historiens de l'époque et la plupart des modernes, qui s'accordent à reconnaître qu'Alexandre revint victorieux de son expédition de Perse. Je me contenterai de citer, parmi les anciens, Eutrope et Aurélius Victor, et parmi les modernes, le grave Tillemont; ce dernier entre même dans une longue discussion à ce sujet, et n'adopte le récit de Lampride qu'après avoir pesé toutes les raisons pour et contre [1].

Une autre preuve toute morale, mais qui n'a pas moins de force que les précédentes, résulte du caractère du jeune empereur, auquel tous les écrivains s'accordent à reconnaître un grand fond de droiture et de modestie. Un tel prince n'était pas fait pour se vanter d'une victoire imaginaire, ni pour imiter les forfanteries des Caligula et des Domitien. Ce n'est pas lui qui, s'il eût eu à se reprocher l'humiliation d'une défaite, aurait osé dire en plein sénat qu'Artaxerxès, « ce grand roi de nom et de fait, avait été vaincu et mis en fuite par lui, tellement que le territoire de la Perse avait été témoin de sa déroute [2]. » Les démonstrations unanimes du peu-

[1] « Aurelius Alexander..., suscepto adversus Persas bello, Xerxen « eorum regem gloriosissime vicit. » (Eutrop., *Breviar.*, VIII, 23.) — « Confestim apparatu magno bellum adversum Xerxem Persarum « regem movet, quo fuso fugatoque, in Galliam maturrime con-« tendit. » (Aurel. Victor., *de Cæsar.*, 24. — Cf. Oros., VII, 18. — Sextus Rufus, *Breviar.*—Tillemont, *Histoire des empereurs*, tom. III, p. 226 sqq. et 627 sqq.) — Les *chroniques* de Prosper d'Aquitaine, de Cassiodore et du Syncelle, sont également d'accord sur ces faits avec Lampride; il en est de même de plusieurs auteurs modernes d'un mérite reconnu, tels que Heeren, *Manuel de l'histoire ancienne*, pag. 501. — Ansart, *Essai de géographie historique*, liv. III, chap. 8, § 5. — Dumont, *Histoire des empereurs*, chap. 6.

[2] « Artaxerxem, potentissimum regem tam re quam nomine, fu-

ple et de l'armée prouvent aussi que l'expédition eut un plein succès. Tous les ordres de l'État décernèrent à Alexandre le titre de *Persicus Maximus;* Rome se livra à la joie, et la foule se pressait tellement sur ses pas pendant sa marche triomphale, qu'il fut toujours porté sur les bras de la multitude. Son char, tiré par quatre éléphants, le suivait au petit pas, et les autres éléphants pris sur l'ennemi faisaient partie du cortége[1].

Quelques années après ces événements, les Perses firent de nouveau irruption sur les terres de l'empire, sous la conduite de Sapor ou Chapour, fils et successeur d'Artaxerxès[2]. Le jeune Gordien, qui était alors empereur, partit de Rome pour se mettre à la tête de l'armée de Syrie : il attaqua les ennemis, les défit, les poursuivit jusqu'au delà de l'Euphrate, reprit sur eux Carres et Nisibe; et il serrait de près la résidence royale, Ctésiphon, lorsqu'il succomba sous la trahison de Philippe, qui lui ravit le trône et la vie. Les Perses avaient aussi, en cette occasion, déployé des éléphants, et plusieurs de ces animaux tombèrent au pou-

«sum fugavimus; ita ut eum terra Persarum fugientem videret.» (Lamprid., *Alexand. Sever.*, 56.)

[1] Lamprid., *Alexand. Sever.*, 56, 57. — Ce qui m'a engagé à donner peut-être trop d'étendue à cette discussion, c'est que Gibbon (*Histoire de la décadence,* chap. 8) révoque en doute les victoires remportées sur les Perses par Alexandre Sévère. L'autorité de ce célèbre écrivain est assurément d'un grand poids; cependant, les faits et les raisonnements sur lesquels je me suis fondé pour soutenir l'opinion contraire me paraissent mériter au moins d'être examinés.

[2] *Chah-Pour,* ou *Chah-Por,* littéralement *Fils de roi.* (Le *pour* des Persans, le παῖς des Grecs, et le *puer* des Latins (*por* en composition : *Marcipor*), paraissent avoir une même origine, comme ils ont une même signification.) Ce fut encore ce Sapor qui, plus tard, fit prisonnier le malheureux Valérien, et le traita, dit-on, si indignement.

voir des Romains; Gordien en envoya à Rome 12, ou plus vraisemblablement 22, comme gages de sa victoire[1].

Cette intervention des éléphants dans les guerres de Perse fournit au sénat l'idée d'une distinction particulière pour les empereurs qui revenaient vainqueurs de l'Orient : ce fut de leur décerner des chars de triomphe traînés par ces animaux. Nous avons vu plus haut que cet honneur avait été accordé à Alexandre Sévère. Gordien l'obtint à son tour aussitôt que la nouvelle de ses victoires fut parvenue à Rome [2]. La même distinction fut accordée à Dioclétien, après les succès obtenus sur les Perses par le césar Galère [3]. Enfin, à cette époque, les plus grands honneurs que l'on crut pouvoir imaginer pour les chefs de l'État, c'était de leur dresser des statues portées par des éléphants : telles furent celles que le sénat décerna à Maxime, à Balbin et à Gordien, après qu'ils eurent renversé le féroce Maximin [4]. Ces statues étaient sans doute de celles qui décoraient la *voie sacrée*, et dont nous avons fait mention à la fin du chapitre précédent.

On peut, par cette seconde apparition des éléphants sur les champs de bataille, expliquer pourquoi Végèce

[1] Jul. Capitol., *Gordian.*, III, 26, 30, 33. — Voyez les notes de Casaubon sur ce dernier chapitre, relativement au nombre des éléphants envoyés à Rome par Gordien.

[2] «Quadrigæ elephantorum Gordiano decretæ sunt, utpote qui «Persas vicisset, ut triumpho persico triumpharet.» (Jul. Capitol., *Gordian.*, III, cap. 27.)

[3] On a la preuve de ce fait dans une médaille de Dioclétien, citée par le savant cardinal Noris (*de Quadrig. elephant.*), et où cet empereur est représenté sur un char tiré par quatre éléphants.

[4] «Victoriæ causa principibus nostris Maximo, Balbino, et Gor«diano, statuas cum elephantis decernimus :» ce sont les termes mêmes du sénatus-consulte rapporté par J. Capitol., *Maximin.*, 25.



est le seul tacticien de l'antiquité qui nous ait laissé quelques documents sur les moyens employés pour combattre ces terribles quadrupèdes. Cet auteur écrivait à la fin du IVe siècle ; il avait donc été au moins contemporain de Constance et de Julien, et il avait pu être témoin de plusieurs événements des guerres de Perse, où, ainsi que nous l'exposerons au chapitre suivant, les éléphants ne cessèrent jamais de figurer; car il est permis de supposer qu'en sa qualité de personnage distingué (*vir illustris*), il suivit le quartier général, et assista à des batailles et à des siéges auxquels prirent part ces animaux. Il était donc naturel qu'il sentît la nécessité de traiter un sujet qui avait tout l'intérêt de l'*actualité*. Par une raison contraire, il n'est pas étonnant que les écrivains militaires qui l'ont précédé se soient dispensés d'entrer dans ces détails, attendu qu'ils vivaient à une époque où le service des éléphants était tombé en désuétude, sans qu'il fût possible de prévoir qu'il pourrait un jour être repris.

CHAPITRE II.

Translation de l'empire. — Guerres presque continuelles avec la Perse. — Vastes entreprises de *Chapour II.* — Part que prennent les éléphants aux siéges de *Nisibe* et d'*Amide.* — Avénement de *Julien.* — Beau commencement et fin désastreuse de son expédition. — Guerres de *Justinien* et de *Justin II.* — Siége d'*Édesse* par *Khosrou-Nouschirwan.* — Guerre *lazique.* — Éléphants employés au barrage d'une rivière. — Combats de *Phasis* et d'*Archéopolis* signalés par l'indocilité des éléphants. — Continuation des hostilités sous *Tibère*, sous *Maurice*, sous *Phocas.* — Éléphant envoyé au *khakan* des *Avares.* — Campagnes glorieuses d'*Héraclius.* — Quantité surprenante d'éléphants possédés par *Chosroès II.* — Invasion de l'islamisme et fin de la maison de *Sassan.*

L'établissement de la résidence impériale sur le Bosphore devait imprimer une nouvelle direction à la politique et au système militaire des successeurs de Constantin. Tranquilles du côté de l'Occident, les empereurs étaient protégés au Nord par la mer, par le large courant du Danube, et par une chaîne de places fortes, vieille barrière élevée par les Trajan et les Antonins. Les peuplades barbares, qui gagnaient continuellement du terrain dans la Sarmatie et dans la Dacie, n'étaient encore ni assez nombreuses ni assez disciplinées pour forcer cette frontière. Le danger le plus pressant était du côté de l'Orient. Depuis les versants du Caucase jusqu'aux embouchures du Tigre [1], la belliqueuse nation des Perses était en armes, sur les limites de l'empire. Les princes de la maison de Sassan, poursuivant toujours leurs projets d'agrandissement, avaient étendu leur domination jusqu'à l'Indus et à l'Oxus, et ne dissimulaient pas leur espoir de régner un jour sur le Nil et sur l'Hellespont.

[1] C'est-à-dire sur une étendue d'au moins 400 lieues, en tenant compte des sinuosités de cette frontière.

Au premier cri de guerre parti des palais d'*Hécatompyle*[1] et de *Ctésiphon*, des myriades de combattants quittaient les plateaux de la Bactriane et les vallées du Paropamise pour se précipiter sur la Colchide, sur l'Anatolie, et sur la Syrie.

Trois grandes routes leur étaient ouvertes pour leurs incursions : la première, par les montagnes de l'Arménie et de la Cappadoce, descendait dans les plaines de l'Asie mineure; la seconde, par la Mésopotamie et par l'Euphrate, conduisait au cœur de la Syrie; enfin on pouvait, par la Colchide et par les côtes du Pont-Euxin, faire marcher une armée jusqu'en face de Constantinople. En effet, les Perses suivirent tantôt l'une, tantôt l'autre de ces directions, et quelquefois ils opérèrent sur les trois en même temps.

[1] *La ville aux cent portes*, ancienne capitale des Parthes, située à cinquante lieues au sud des *Portes caspiennes*, à l'entrée des déserts de la *Parthiène* et de la Carmanie : les Grecs, toujours emphatiques, lui avaient donné ce nom, parce qu'elle se trouvait à l'intersection de plusieurs des grandes routes de l'Asie centrale. C'était la résidence d'été des rois Sassanides : aujourd'hui ce n'est plus qu'une bourgade obscure du Tabaristan, défendue par un mauvais château; son nom moderne est *Damghan*.

Ctésiphon, fondée par les Arsacides, sur le bord oriental du Tigre, en face de Séleucie, devint la résidence d'hiver des Sassanides, et compta jusqu'à 600,000 habitants. C'est aujourd'hui un pauvre village appelé *al-Modaïn*. Non loin de là s'élève la ville moderne de Bagdad, qui a succédé à la splendeur de Ctésiphon, comme Ctésiphon avait succédé à Séleucie, laquelle avait elle-même remplacé Babylone. On voit encore à Modaïn d'immenses ruines, entre autres la façade du palais de Chosroès, qui a 300 pieds de longueur. C'est ainsi que les monuments gigantesques de Bélus et de Sémiramis, la magnificence élégante des Séleucides, le faste barbare de Nouschirwan, et la cour chevaleresque des Abassides, ont tour à tour figuré sur ce même coin de terre entre le Tigre et l'Euphrate. A coup sûr il serait difficile de trouver nulle part d'aussi grands souvenirs réunis sur un si étroit espace.

Dioclétien avait pressenti ce danger : aussi avait-il, pour veiller de plus près sur la Perse, établi sa résidence en Asie. Provoqué par Narsès (*Nakhdjirkan*), qui avait envahi la Mésopotamie, il envoya contre lui le césar Galérius, qui, après avoir essuyé un premier échec, réussit à pénétrer dans le cœur de la Perse, et répandit la terreur jusqu'aux portes de la capitale. La reine même et les enfants de Narsès tombèrent au pouvoir des Romains ; et ce roi, forcé d'acheter la paix à tout prix, céda aux vainqueurs l'entière possession de la Mésopotamie, d'une partie de l'Arménie, de la Médie Atropatène[1] et de quelques cantons de moindre importance[2].

L'empire jouit ensuite, à l'Orient, de près de quarante années de paix; mais le danger subsistait toujours, et les Perses n'attendaient que l'occasion pour prendre leur revanche. Leurs préparatifs étaient devenus formidables à l'avénement de Constantin, et ce fut un des motifs qui déterminèrent ce prince à transférer sa résidence dans l'Orient, qu'il regardait avec raison comme la partie la plus vulnérable de ses États. Les événements justifièrent en effet ses prévisions, car bientôt il vit arriver dans sa nouvelle capitale des envoyés de Sapor ou Chapour II[3], qui venaient lui redemander les provinces que Narsès avait cédées à l'Empire.

[1] Probablement une partie de l'Aderbijan et du Chyrwan d'aujourd'hui.

[2] Eutrop., *Breviar.*, IX, 25. — P. Oros., VII, 25. — Aurel. Victor., *de Cæsar.*, 39. — Zonar., XII, 31. — Gibbon, *Histoire de la décadence*, chap. 13. — Ce fut après l'heureuse issue de cette guerre que Dioclétien triompha, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur un char attelé de quatre éléphants. Ce triomphe est le dernier qui ait été célébré à Rome.

[3] Ce Chapour est connu dans les chroniques de la Perse sous les noms de *Dhoul-Aktaf* et de *Ben-Hormouz*, c'est-à-dire *fils d'Hormisdas*, lequel Hormisdas était lui-même fils du Narsès dont nous

Constantin, quoiqu'au déclin de l'âge, conservait encore toute l'activité, toute la résolution de ses premières années : il se hâta de passer en Asie et d'aller, à la tête de son armée, porter lui-même sa réponse au roi de Perse. Mais, surpris par la mort auprès de Nicomédie (an 337), il ne put que léguer ce soin à son fils Constance, qui lui succéda sur le trône de Constantinople.

Chapour franchit le Tigre et ouvrit la campagne par le siége de *Nisibe* (aujourd'hui *Nesbin*), place forte qui était alors considérée comme un des boulevards de la Mésopotamie. Constance fit une diversion en Arménie, et délivra ainsi cette place; mais les Perses ne tardèrent pas à reparaître en forces sur les terres de l'empire. Pendant le cours du règne de Constance, plusieurs places furent prises et reprises; l'Arménie et la Mésopotamie furent mises à feu et à sang, et les deux nations se livrèrent neuf grandes batailles, dans deux desquelles l'empereur commanda en personne. Mais autant la guerre fut désastreuse pour les peuples, autant elle fit peu d'honneur aux deux princes, car Constance s'y montra très-inférieur à son rang [1], et Chapour ne sut tirer aucun fruit de ses succès. Nous n'avons de ces événements que des relations incomplètes; cependant nous savons que les Perses y déployèrent toujours beaucoup d'éléphants : nous allons en donner la preuve, en racontant quelques-unes des circonstances les mieux constatées de ces événements.

Chapour entreprit de nouveau, en 350, le siége de Nisibe : c'était la troisième attaque qu'il dirigeait sur

avons parlé plus haut. On trouve des notices sur ce roi dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, et dans l'*Histoire des Huns*, par Deguignes.

[1] Eutrope, quoique officier de l'armée impériale, n'a pas dissimulé l'incapacité dont Constance fit preuve pendant cette guerre. (*Breviar.*, x, 10.)

cette place depuis le commencement de la guerre. Cette fois, il avait pris toutes ses mesures pour ne pas échouer : il parut devant la ville à la tête d'une armée formidable, avec un équipage de machines de siége, et un train d'éléphants qui, suivant quelques relations, ne s'élevait pas à moins de 300. La garnison, composée de troupes d'élite et commandée par le vaillant comte Lucillien, était disposée à faire tous les efforts pour repousser l'ennemi; mais de nouveaux agresseurs remplaçaient toujours ceux qu'on avait tués, et Chapour, à force de prodiguer le sang de ses soldats, parvint à s'établir sur la contrescarpe, et à ouvrir la brèche dans le corps de la place.

Tout fut aussitôt disposé pour l'assaut : les colonnes formées hors de la portée du trait s'avancèrent pour environner les ouvrages; les éléphants, disposés de distance en distance et bardés de fer, portaient des tours recouvertes de lames de même métal, et remplies d'archers et de frondeurs destinés à dégarnir les parapets, et à protéger la marche des colonnes. On aurait cru, dit un témoin oculaire, à la vue de ce redoutable appareil, que des remparts mobiles allaient se précipiter sur l'enceinte délabrée de la ville.

Les assaillants comblèrent d'abord les fossés; puis ils y firent passer les hommes, et ensuite les éléphants : Chapour excitait par son exemple l'ardeur de ses soldats. Mais les assiégés, de leur côté, redoublaient de courage en présence du danger : ils déchargeaient toutes leurs machines sur les assaillants, et lançaient surtout contre les éléphants, pour les effaroucher, des pierres et des traits enflammés. Leurs efforts ne furent pas inutiles; car ces animaux, exaspérés par les blessures et épouvantés par le feu, jetèrent bas leurs tours, et se retournèrent furieux contre les troupes de Chapour,



dont ils firent un carnage d'autant plus effroyable, qu'elles étaient plus serrées. Théodoret assure que plus de 10,000 hommes perdirent alors la vie, par le seul fait des éléphants ; et ce rapport pourrait ne pas être exagéré, s'il est vrai qu'il y avait plusieurs centaines de ces animaux.

Forcé d'ordonner la retraite, le roi de Perse renonça pour le moment à l'emploi de ces auxiliaires dangereux, et avisa à d'autres moyens pour venir à bout de son entreprise. Il détourna d'abord le fleuve Mygdonius, qui traversait la ville : il espérait réduire les habitants par la soif; mais il leur restait quelques sources et quelques citernes, et leur résistance pouvait encore se prolonger. Chapour imagina alors un projet plus gigantesque encore : ce fut de soutenir les eaux de ce même fleuve, par une immense levée, et de les lâcher ensuite tout à coup sur la ville [1]. Les habitants, surpris par cette terrible inondation, eurent à peine le temps de chercher un refuge sur les tours et sur les toits. De là ils s'efforcèrent de repousser les barques armées de l'ennemi, qui se dirigeaient de tout côté sur la place. La violence des eaux ayant ensuite entraîné un pan de mur de 150 pieds, les Perses se précipitèrent sur cette ouverture avec leur cavalerie et leurs éléphants ; mais les chevaux n'avançaient qu'avec peine sur le terrain détrempé par l'inondation, et les éléphants y restaient embourbés, ce qui donna à la garnison le temps de les écraser sous une grêle de traits et de projectiles [2]. Il est cependant probable que la

[1] On trouve dans l'*Histoire du Bas-Empire* de Le Beau, annotée par Saint-Martin, tom. II, liv. VII, des détails intéressants sur les moyens employés par le roi de Perse pour venir à bout de cette étonnante entreprise, et sur les résultats qu'il en obtint.

[2] Le zèle religieux eut autant de part que l'esprit national à la résistance désespérée des habitants de Nisibe; car Chapour

ville aurait fini par succomber, sans un événement imprévu qui arriva à propos pour la sauver. Chapour reçut la nouvelle que les Massagètes venaient de faire une irruption dans ses États, et qu'ils s'avançaient au cœur du royaume. Forcé de parer à ce danger, il se hâta de brûler toutes ses machines et de lever le siége : il avait, en quatre mois, perdu sous les murs de cette place plus de 20,000 hommes[1].

Cette invasion des Massagètes amena une trêve forcée entre la Perse et l'empire; mais au bout de neuf ans Chapour rentra avec une armée de 100,000 hommes dans la Mésopotamie. Cette fois il n'eut garde de s'arrêter devant Nisibe, il tourna ses efforts contre la ville d'*Amide* (aujourd'hui *Amid*, *Kara-Amid*, ou *Diarbekir*), place importante, à proximité du Tigre, et dont on venait de porter la garnison à la foree imposante de sept légions. Ammien Marcellin, qui nous a laissé la relation de ce siége mémorable, avait un commandement dans la place; de sorte qu'il fut en même temps témoin et acteur des faits dont nous lui devons la connaissance.

Les éléphants figuraient en première ligne parmi les moyens de destruction amenés sous les murs de la place; et l'on peut conjecturer qu'ils étaient fort nom-

s'était déclaré l'ennemi et le persécuteur des chrétiens. Le courage des assiégés fut toujours soutenu par les exhortations et par l'exemple de saint Jacques, leur évêque. On voyait ce digne pasteur se présenter sur la brèche, revêtu de ses habits pontificaux, et s'exposer le premier aux coups de l'ennemi. C'est en commémoration de ce beau trait, que les Grecs, les Syriens et les Arméniens, célèbrent encore aujourd'hui la fête du saint évêque de Nisibe.

[1] Zosim., *Histor.*, lib. III, pag. 151, éd. Oxon. — Theodor., *Hist. ecclés.*, II, 30. — Zonar., *Annal.*, II, 13; *Chronic. Alexandrin.*, pag. 674. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, tom. IV, pag. 350 sqq. — Gibbon, *Histoire de la décadence*, chap. 18. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. II, liv. VII.



breux, car l'historien emploie souvent, pour les désigner, l'expression *elephantorum agmina*, qui manquerait de justesse s'il n'y en avait eu qu'un petit nombre. Chaque fois que l'ennemi s'avançait pour attaquer les ouvrages, il se faisait accompagner ou précéder de ces quadrupèdes, armés de leurs tours garnies de gens de trait. Ammien décrit avec détail une de ces attaques, et l'on voit, par son récit, quelle terrible impression faisait cet appareil sur les troupes de la garnison [1]. Les assiégés repoussaient les éléphants à coups de fronde et de machines que l'on appelait *scorpions* [2]. On leur jetait aussi des feux d'artifice, et des quartiers de pierre d'une telle grosseur, qu'ils pouvaient briser les tours et écraser ces énormes quadrupèdes.

La peinture qu'Ammien nous a laissée de l'emploi de tous ces moyens peut donner une idée de la manière de combattre de ces temps reculés, surtout lorsqu'on avait affaire aux éléphants. Il paraît, en outre, d'après les paroles de cet historien, qu'on pouvait amener ces animaux assez près des remparts pour les faire servir de véritables machines de siége. Ce serait un exemple de plus à ajouter à ceux que nous avons rapportés au chapitre VIII du livre précédent, sur le service des éléphants dans l'attaque des places [3].

[1] «Occidentali portæ oppositi sunt Segestani acerrimi omnium «bellatores : cum quibus elata in arduum specie elephantorum «agmina, rugosis horrenda corporibus, leniter incedebant arma-«tis onusta, ultra omnem diritatem tetri spectaculi formidanda.» (Ammian. Marcell., XIX, 2, ed. Vales.) — Les *Segestani* dont il est ici parlé sont les habitants du *Seïstan* ou *Sedjestan*, qui fait aujourd'hui partie de l'*Afghanistan*.

[2] Voyez l'appendice III, à la fin du volume.

[3] Voici le récit d'Ammien : «Lux nobis advenit mœstissima, «Persarum manipulos formidatos ostendens, adjectis elephanto-«rum agminibus, quorum stridore immanitateque corporum nihil

Enfin, après soixante et treize jours d'efforts et de combats, Chapour s'empara d'Amide; et cette malheureuse ville fut abandonnée à la fureur du soldat, et ensuite rasée. Ammien eut la plus grande peine à se dérober au massacre et à gagner les avant-postes de l'armée impériale. Mais ce triomphe coûta cher au vainqueur: il y perdit 30,000 de ses meilleurs vétérans, et ne put rien entreprendre pendant le reste de la campagne. L'épuisement des deux partis fit même traîner la guerre avec lenteur, pendant les deux ans qui suivirent ce désastre, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Constance, laquelle arriva en 361.

Un prince jeune, belliqueux, accoutumé à vaincre, vint alors s'asseoir sur le trône de Byzance. La cour, l'administration, l'armée, prirent une nouvelle face, et Chapour ne tarda pas à s'apercevoir qu'une main plus ferme et plus habile tenait les rênes de l'empire. Il craignit pour ses conquêtes, et fit des ouvertures de paix; mais Julien brûlait d'illustrer les commencements de son règne, et de réparer le tort que l'incapacité de son prédécesseur avait fait à la gloire du nom romain. Il répondit donc aux avances du roi de Perse à peu près comme Alexandre avait répondu aux offres de Darius;

« humanæ mentes terribilius cernunt. Cumque omni ex latere armorum et operum, belluarumque molibus urgeremur, per scorpionum ferreas fundas e propugnaculis subinde rotundi lapides acti, dissolutis turrium coagmentis, ballistas earumque tortores ita fundere præcipites, ut quidam citra vulnerum noxas, alii obtriti magnitudine ponderum interirent : elephantis vi magna propulsis, quos flammis conjectis undique circumnexos, jam corporibus tactis, gradientesque retrorsus, retinere magistri non poterant. » (Lib. XIX, cap. 7.) — Une autre conséquence qu'on peut tirer de ce passage, c'est que, comme nous l'avons dit plus haut, on établissait des balistes et d'autres grosses machines sur le dos des éléphants.

noble mouvement de fierté qui, toutefois, ne devait amener qu'une funeste catastrophe.

Cependant, avant de rien entreprendre, Julien sentit la nécessité d'organiser une nouvelle armée, et d'y placer des officiers dont il connût les talents et la bravoure. Il lui fallut quelque temps pour rétablir la discipline, ranimer l'esprit des légions d'Orient, et les rendre capables de combattre à côté des vétérans qu'il avait ramenés des Gaules et de la Germanie. Lorsque ces préparatifs furent achevés, il se mit en campagne, concentra ses forces à Hiérapolis sur l'Euphrate[1], fit jeter des ponts sur ce fleuve, et s'avança dans la Mésopotamie, tirant droit sur le Tigre et sur Ctésiphon; il voulait tenir la promesse qu'il avait faite au grand roi, et lui rendre visite dans sa capitale.

Ce projet n'avait rien d'impossible : l'armée de Julien était la plus forte et la mieux composée qu'on eût encore employée contre les Perses; elle comptait 65,000 légionnaires, un corps formidable de cavalerie scythe, et plusieurs contingents de Sarrasins ou Arabes fournis par les tribus du désert. Elle marchait avec un ordre admirable dans les vastes plaines de la Mésopotamie; des corps d'éclaireurs la précédaient, et elle était suivie par une forte arrière-garde; de manière qu'il aurait été impossible de la surprendre ou de l'entamer. Une flotte nombreuse s'avançait en même temps sur l'Euphrate, et fournissait à tous les besoins des troupes; enfin l'empereur, toujours à la tête des colonnes, avait à sa suite les officiers les plus distingués, parmi lesquels on comptait les deux historiens Marcellin et Eutrope, qui nous ont laissé le récit de cette expédition.

L'armée de Chapour, également prête au combat,

[1] On était au commencement du printemps de l'année 363.

marchait sur trois lignes : la première formée de cavalerie, la seconde d'infanterie, et la troisième d'éléphants. Ces colosses, dit l'historien, paraissaient au loin comme des monticules ambulants, et leur vue inspirait la terreur par le souvenir des ravages qu'ils avaient autrefois causés [1]. Cependant les Perses, frappés du nombre et de la bonne contenance des Romains, n'osaient les attaquer, et se bornaient à leur couper les vivres et à gâter les routes, espérant que les fatigues de la marche et les difficultés du terrain feraient naître quelque bonne occasion de les surprendre ou de les repousser. En Assyrie, les habitants avaient coupé les digues des rivières et submergé la plaine; mais la constance des légions triompha de tous les obstacles : on établit des chaussées, on répara les écluses, et non-seulement l'armée put continuer sa marche, mais elle s'empara de Périsabora et de Maogamalcha, deux places regardées jusqu'alors comme imprenables.

Ce fut ainsi que Julien parvint sur les bords du Tigre. Ce courant profond et rapide semblait devoir arrêter sa marche, d'autant plus qu'une armée nombreuse de Perses était en position sur la rive opposée; mais sa fermeté et ses bonnes dispositions surmontèrent encore toutes les difficultés : il passa le fleuve malgré l'ennemi, et ne tarda pas à montrer ses étendards devant la résidence royale de Ctésiphon. Toutes les forces de la Perse s'étaient réunies sur ce point, et il devenait impossible de rien entreprendre sur la capitale avant d'avoir dispersé l'armée. Julien prit donc ses dispositions pour attaquer les Perses, et après un combat acharné, qui ne

[1] « Post pedites elephanti gradientium collium specie, motuque « immanium corporum, propinquantibus exitium intentabant, do- « cumentis præteritis formidati. » (Ammian. Marcellin., XXIV, 6.)

dura pas moins de 12 heures, il parvint à les mettre en fuite. On trouve dans la relation de cette bataille une particularité qui mérite d'être remarquée dans l'histoire des éléphants : les Perses n'avaient pas oublié combien la révolte de ces animaux leur avait été funeste sous les murs de Nisibe; ils avaient songé à prévenir un semblable malheur, et à cet effet ils avaient ordonné aux conducteurs de ces animaux de se munir d'un poignard très-acéré, pour le leur enfoncer dans la nuque aussitôt qu'ils commenceraient à s'emporter, et qu'il n'y aurait plus d'espoir de les contenir par le commandement ou par les autres expédients accoutumés. Et pour être plus sûrs d'avoir sous la main ce moyen de salut, ces hommes devaient toujours tenir ce poignard attaché à leur bras droit [1].

Julien, maître de la campagne, ravagea le pays, et s'empara des forts qui protégeaient les abords de Ctésiphon. Il avait investi cette place, et tout était prêt pour commencer le siége, lorsque la fortune, qui avait secondé ses premières opérations, commença à l'abandonner. Il faut savoir qu'au moment de passer l'Euphrate il avait détaché un corps de 30,000 hommes, auquel il avait ordonné de se diriger sur le Tigre en longeant les frontières de l'Arménie, de passer ensuite ce fleuve, et

[1] «Elephantis insidentes magistri manubriatos cultros dexteris «manibus illigatos gestabant, acceptæ apud Nisibin memores cla-«dis, et si ferociens animal vires exsuperasset regentis, ne reversus «per suos, ut tunc acciderat, collisam sterneret plebem, verte-«bram qua caput a cervice disterminat ictu maximo terebrabant.» (Ammian. Marcellin., xxv, 1.) — On croit que Chapour fut obligé d'employer le même expédient à la bataille de *Maronga*, dont nous allons bientôt parler. Voyez l'*Histoire du Bas-Empire* de Le Beau, avec les additions de Saint-Martin, xiv, 43. — Nous avons vu (page 365) que cette invention datait de loin, puisque Asdrubal s'en était servi à la bataille du Métaure.

de venir, après avoir dévasté l'Adiabène, rejoindre le quartier impérial sous les murs de Ctésiphon. On ne sait pas si ces troupes prirent une fausse direction, ou si elles furent arrêtées par des obstacles imprévus, mais le fait est que l'empereur les attendit longtemps et inutilement. Le roi d'Arménie, qui avait promis d'amener des renforts, trompa aussi ses espérances, et se tint en observation dans ses États. Il paya plus tard la peine de sa fausse politique; mais pour le moment ces contrariétés firent échouer les projets de Julien. Il n'avait pas assez de monde pour entreprendre le siége d'une grande ville, et pour tenir en respect les renforts que Chapour appelait de toutes ses provinces au secours de sa capitale. Le pays était d'ailleurs épuisé, et la position de l'armée devenait chaque jour plus critique; enfin, on pensa que le seul moyen de la sauver était de décamper.

Julien eut alors le malheur de prêter l'oreille aux suggestions d'un transfuge, qui avait été envoyé dans son camp tout exprès pour le tromper. Ce traître fut assez habile pour lui persuader de porter la guerre dans l'intérieur du royaume, en lui faisant espérer qu'il rencontrerait dans sa marche les 30,000 hommes dont le retard lui causait tant d'inquiétudes, et qu'il trouverait facilement alors l'occasion d'anéantir les dernières réserves que préparait le grand roi; enfin, que, dans tous les cas, il pourrait s'établir dans les riches provinces d'Ecbatane et de Suse, où son armée, ravitaillée et réorganisée, dicterait la loi à la Perse.

Peu méfiant par caractère, et tout rempli de ses vastes projets, Julien se laissa persuader par ces perfides conseils. L'armée prit la route de la Médie; mais bientôt, trompée par de faux guides, elle se trouva engagée dans des plaines arides, où les privations et la chaleur eurent en peu de temps abattu ces braves vétérans, accoutu-

més au climat tempéré des Gaules et de la Germanie. Cependant des essaims de cavalerie ennemie les entouraient au large, les accablaient de traits, et tombaient sur les hommes isolés, sur les traînards. Leur émissaire trouva alors moyen de s'évader, et l'empereur s'aperçut, mais trop tard, du piége dans lequel il était tombé[1]. Menacé d'éprouver le sort de Crassus, il prit le seul parti qui pouvait encore lui offrir un espoir de salut: ce fut de remonter le Tigre et de gagner à la hâte les montagnes de la Corduène et de la Cappadoce, provinces fertiles qui reconnaissaient l'autorité de l'empire.

Ce fut ainsi que Julien vit s'évanouir ses espérances, environ deux mois après avoir mis le pied sur le territoire de l'ennemi. Sa retraite commença avec beaucoup d'ordre, et tant que l'armée fut dans le plat pays, les Perses ne réussirent jamais à l'entamer. L'affaire la plus importante eut lieu dans la plaine de *Maronga* ou *Maranga*, où les légions combattirent vaillamment malgré leur épuisement, et défirent des troupes fort supérieures en nombre et qu'animait la présence de deux fils du roi. Pendant toute cette retraite, les Romains eurent à lutter contre les éléphants, qu'on leur présentait exprès pour

[1] L'art de tromper par de faux déserteurs a toujours été en faveur chez les Perses. Tout le monde connaît le stratagème de Zopire en faveur de Darius Ier. Cet exemple ne servit de rien à Crassus, dont la perte fut également causée par la confiance qu'il eut l'imprudence d'accorder au roi d'Édesse, traître vendu aux Parthes, qui, par ses perfides conseils, engagea les Romains dans les plaines arides de la Mésopotamie, où ils furent détruits. Julien tombe ici dans le même piége, et son erreur est accompagnée des mêmes circonstances et suivie des mêmes malheurs: tant il est vrai que les leçons de l'histoire sont souvent perdues pour les hommes! Triste vérité, dont les preuves se trouvent dans l'histoire moderne aussi bien que dans celle des temps anciens.

les intimider[1]. Mais ils parvinrent à les repousser au moyen des troupes légères, qui, après avoir mis en fuite ces lourds adversaires, les attaquaient par derrière et leur coupaient les jarrets[2], opération pour laquelle ils employaient sans doute les *copidæ* dont nous avons parlé plus haut[3]. Quoi qu'il en soit, ils réussirent à en mettre un grand nombre hors de combat; et le grand roi, lorsqu'il fut arrivé sur les lieux, avoua que jamais, en aucune occasion, il n'avait perdu autant de ces animaux[4].

Les Romains arrivèrent enfin dans les gorges des montagnes; mais alors les Perses, profitant des avantages du terrain et de la connaissance qu'ils avaient de tous les défilés, les serrèrent de près, multiplièrent les attaques, et s'efforcèrent de leur couper la retraite. C'étaient des alertes continuelles et des surprises, tantôt en tête, tantôt en queue, tantôt sur le flanc des colonnes, pendant le jour et pendant la nuit. Dans une de ces rencontres, Julien, qui était toujours le premier au poste du danger, monte à cheval sans se donner le temps de prendre sa cuirasse, arrache un bouclier des mains d'un soldat, et court à l'arrière-garde, où l'attaque des ennemis est la plus vive; il les repousse

[1] «Elephanti tardius procedentes, magnitudine corporum, cris-«tarumque horrore, pavorem jumentis incutiebant et viris.» (Ammian. Marcell., xxv, 3.)

[2] «Nostra succinctior armatura aversorum Persarum et bellua-«rum suffragines concidebat et dorsa.» (Ammian. Marcell., *loc. cit.*)

[3] Voyez ci-dessus, pages 277, 278.

[4] «Rex Sapor, cum prope venisset, docebatur fortia facta nos-«trorum, fœdas suorum strages, et elephantos, quot numquam «rex ante meminerat interfectos.» (Ammian. Marcell., *loc. cit.*) — «Cette bataille de Maronga, dit Gibbon, fut remarquable par la grande mortalité des satrapes et des éléphants, qui, aux yeux de leur monarque, étaient peut-être de la même valeur.»

sur ce point, et obtient le même succès au centre de la colonne. Mais au moment où il s'abandonne avec trop d'ardeur à la poursuite des fuyards, il reçoit dans le flanc une blessure mortelle, et expire à trente-deux ans, après un règne de vingt mois. C'était pour l'armée une perte incalculable; mais au lieu d'abattre le courage des soldats, ce malheur exalta chez eux le sentiment de la vengeance, et ils firent un carnage horrible des barbares[1].

La nouvelle de la mort de Julien releva les espérances de Chapour: il crut pouvoir, dans le premier moment de consternation, barrer la retraite aux Romains, et les forcer de se rendre à discrétion. Il redoubla donc d'activité, et, pour donner plus de force à ses attaques, il mit ses éléphants en avant de ses troupes. Ses archers s'abritaient, suivant Ammien Marcellin, pour décocher leurs flèches, derrière ces animaux, qui, eux-mêmes, réussirent d'abord à porter le désordre dans la cavalerie; mais les légions, réduites à combattre pour la liberté et pour la vie, en tuèrent quelques-uns, et passèrent sur le ventre à l'ennemi. Les mêmes circonstances se renouvelèrent dans les différents combats qui eurent lieu jusqu'à la suspension des hostilités: les Perses ne cessèrent jamais de mettre leurs éléphants en avant, et ils en perdirent un grand nombre[2].

[1] Ammian. Marcell., xxv, 1, 3, 5. — Zosim., *Hist.*, III, pag. 185-189, éd. Oxon. — Eutrop., *Breviar.*, x, 16. — Zonar., XIII, 13. — Aurel. Victor., *Epitom.*, 43. — Sex. Ruf., *Breviar.*, 28. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, tom. IV, p. 533 et suiv. — Le Beau et Saint-Martin, *Histoire du Bas-Empire*, XIV, 43. — De La Bletterie, *Vie de Julien.* — Gibbon, *Histoire de la décadence*, chap. 24. — On s'accorde à placer la mort de Julien au 26 juin de l'année 363.

[2] «Adoriuntur nos elephantis præviis Persæ, ad quorum fremi«tum incessumque terribilem equis inter initia turbatis et viris,

Ce qu'il y avait de plus urgent dans la position critique où se trouvait l'armée, c'était de se donner un chef. Les troupes saluèrent Jovien du nom d'Auguste; mais ce choix, fait avec précipitation, était loin de répondre à la gravité des circonstances. Le nouvel empereur n'avait ni la capacité, ni la résolution de son prédécesseur; il ne connaissait que médiocrement la guerre, et il ne l'aimait pas; enfin, il était fort pressé d'arriver à Constantinople, pour y faire approuver son élection, dont la validité pouvait être contestée. Une paix à tout prix fut le seul expédient qu'il sut imaginer, et la gloire de l'empire fut sacrifiée à sa pusillanimité. Par un traité signé à Dura, il consentit à céder les cinq provinces conquises par Dioclétien, à la seule condition qu'il serait permis aux Romains de gagner paisiblement leurs frontières.

Eutrope, qui faisait alors partie du quartier impérial, qualifie cette paix de *necessariam quidem, sed ignobilem*; mais toute cette nécessité était dans le caractère et dans les intérêts du nouvel empereur. Gibbon remarque, avec beaucoup de justesse, que Jovien se trouvait alors dans les mêmes lieux où les 10,000 Grecs avaient commencé leur célèbre retraite; et que la position des Romains n'était pas, à beaucoup près, aussi désastreuse que la leur, puisqu'ils étaient au nombre de 60,000, et que les forces de Chapour étaient loin d'être aussi considérables que celles d'Artaxerxès. En quelques jours de marche,

«Joviani et Herculiani (*c'étaient deux légions qui dataient du temps* «*de Dioclétien*), occisis belluis paucis, cataphractis equitibus acri«ter restiterunt. Deinde legiones Joviorum atque Victorum, la«borantibus suis ferentes auxilium, elephantos duos straverunt, «cum hostium plebe non parva.» (Ammian. Marcell., XXV, 6.) — Zosime raconte les mêmes faits, et même avec beaucoup de détail, en ce qui regarde les éléphants. (*Hist.*, III, pag. 189.)

on pouvait gagner les montagnes des Carduques, comme l'avaient fait les Grecs, et de là passer en Arménie, pays allié de l'empire, où l'armée se serait trouvée en sûreté et aurait eu toutes les ressources dont elle pouvait avoir besoin. Mais Jovien ressemblait aussi peu à Xénophon que le honteux traité de Dura à la glorieuse retraite des Dix-mille [1].

Satisfaits de ce résultat inespéré, les Perses se tinrent tranquilles pendant plus de cent ans, ou du moins si, dans cet intervalle, il s'éleva quelques difficultés entre les deux États, elles ne furent pas de longue durée. Pendant cette période, les armées de l'empire n'eurent pas à se mesurer avec les éléphants ; mais les rois de Perse continuèrent à faire usage de ces quadrupèdes, et nous pourrions citer des témoignages de la frayeur que leur nom et leur souvenir inspiraient encore au monde occidental du temps de Théodose, c'est-à-dire environ trente ans après la paix de Jovien [2].

[1] On trouve à la suite de l'*Histoire de Jovien*, par l'abbé de La Bletterie, une dissertation où l'auteur discute les raisons qui peuvent excuser ou rendre plus blâmable la conduite de l'empereur en cette circonstance.

[2] Je me contenterai de citer quelques passages remarquables d'un ouvrage de saint Ambroise, où ce docteur parle des armées des Perses de son temps : «Acies eorum velut gradientibus turri-«bus septa procedit... Quis eas adire audeat, cum desuper jaculis «facile figatur, inferius elephantorum conteratur incursu?... «Intolerabili impetu in hostes ruunt (*les éléphants*) ut nullo agmine «bellatorum, nulla costipatione militum, nullo clypeorum retar-«dentur objectu; velut quidam mobiles montes versantur in præ-«liis... etc.» (S. Ambros., *Hexamer.*, VI, 5, tom. I, de l'édition des bénédictins; Paris, 1686.) — On voit, par la suite de ce passage, que les éléphants des Perses étaient bardés de fer. Saint Ambroise vivait, comme on sait, du temps de Théodose I[er] et de ses enfants; ce n'était pas un homme de guerre, il s'en faut, mais

La guerre ne se ralluma sérieusement que du temps d'Anastase et de Justin le Vieux. Cobadès, ou Kobad, qui régnait alors sur la Perse, ayant attiré dans son alliance les Huns de l'Oxus et les Arabes, entra sur les terres de l'empire, et mit à feu et à sang l'Arménie et la Mésopotamie. La seule prise d'Amide lui coûta, dit-on, 50,000 hommes; mais la vengeance du barbare fut implacable : il fit passer au fil de l'épée tous les habitants au nombre de 80,000. Quoique les détails de cette guerre ne soient pas bien connus, on peut assurer que les Perses y firent usage d'éléphants. Kobad avait pour monture un de ces animaux, et ce fut de cette manière qu'il fit son entrée dans Amide [1]; enfin on sait qu'avant de déclarer la guerre à Anastase, il lui avait envoyé un magnifique éléphant.

Chosroès, ou *Kosrou le Grand*, fils et successeur de Kobad, fut, pendant la longue durée de son règne, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, presque toujours en guerre avec l'empire. Ce prince, sans contredit le plus illustre de sa dynastie, fut contemporain de Justinien, de Justin II, et de Tibère, et lutta avec persévérance contre Bélisaire et contre Narsès, les deux meilleurs généraux du Bas-Empire [2]. Il déploya toujours

c'était un esprit élevé, rempli d'instruction, et connaissant bien les affaires de son temps, auxquelles il avait pris souvent une part importante.

[1] Le peu qu'on sait des événements de cette guerre a été résumé par Le Beau et Saint-Martin dans le livre XXXVIII de leur *Histoire du Bas-Empire*, et par Gibbon dans le chapitre 40 de son *Histoire de la décadence*. — La prise d'Amide eut lieu en 502.

[2] Les historiens arabes et persans, chez lesquels ce prince est désigné sous le nom de *Nouschirwan* ou *Anouschrewan*, ne tarissent pas sur ses louanges; et, en effet, la vie de Kosrou offre quelques particularités remarquables. Nous reviendrons sur ce sujet dans la note L, à la fin du volume.

beaucoup d'éléphants dans ses guerres, soit en rase campagne, soit sous les murs des villes dont il voulait se rendre maître. Il arriva, dans une de ces circonstances, un fait qui mérite d'être ici consigné.

Le grand roi avait amené, en 544, sous les murs d'Édesse, place forte de la Mésopotamie, un grand nombre d'éléphants portant des tours revêtues de fer et garnies d'archers, qui, s'étant établis à une petite portée des remparts, faisaient beaucoup de mal aux défenseurs. Une de ces tours s'était même tellement approchée, que les hommes qui s'y trouvaient auraient pu, en jetant un pont sur le parapet des remparts, pénétrer dans la place. Un soldat romain proposa alors, comme dernier expédient, de suspendre un porc vivant au haut du mur; on suivit ce conseil, et l'on vit l'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêter d'abord, puis tourner le dos et se retirer pas à pas malgré les efforts de ses conducteurs [1]. Cet expédient, nous l'avons vu [2], était connu depuis longtemps. Mais les assiégés employèrent sans doute aussi des moyens encore plus efficaces; car Chosroès se vit forcé de lever le siége, et il y eut même une suspension d'hostilités entre les deux empires.

On reprit les armes dix ans plus tard, au sujet de la possession de la Colchide et de l'Ibérie, contrées qui étaient alors connues sous la dénomination de royaume des *Lazes*, ce qui a fait donner à cette guerre le nom de *guerre Lazique*. La possession de ce pays était d'une grande importance, soit pour la Perse soit pour l'empire; car c'était là que se trouvaient les fameuses *portes caspiennes*, seul débouché par où les Barbares du Nord

[1] Procop., *Bell. goth.*, IV, 14, apud *Hist. byzant. script.*, ed. Niebuhr.

[2] Liv. II, ch. III, p. 281.

pussent pénétrer dans l'Asie méridionale [1]. Procope, à qui nous devons les détails que nous possédons sur cette guerre [2], assure que les Perses y employèrent toujours des éléphants, et qu'ils se donnèrent même beaucoup de peine pour aplanir les routes et pour les rendre accessibles à ces animaux; car elles étaient auparavant tellement escarpées et tellement étroites, que les chevaux et les piétons pouvaient à peine y passer.

Une des places les plus importantes de la Lazique était celle de *Phasis* (aujourd'hui Poti, ou El-Faz), ancienne colonie grecque, sur le fleuve du même nom, près de son embouchure dans la mer Noire. Cette ville n'était alors défendue que par des ouvrages en bois, très-mal entretenus; mais elle était forte par sa position entre le fleuve, un lac et la mer. Nachoragan, général de Chosroès, essaya de s'en emparer par surprise, en gagnant de vitesse l'armée impériale, qui s'était établie et retranchée plus haut dans une île du fleuve. Les généraux de Justinien, qui avaient été prévenus à temps, firent monter leurs troupes sur un grand nombre de bateaux, et, s'abandonnant à la rapidité du courant, ils tâchèrent d'arriver ainsi avant l'ennemi. Mais les Perses avaient prévu ce dessein : ils barrèrent le fleuve par une forte estacade et par une chaîne de barques armées, derrière lesquelles ils établirent un rang d'éléphants, en faisant entrer ces animaux des deux côtés dans le fleuve, autant que le permettait la profondeur de l'eau. Les troupes impériales ne se crurent pas assez fortes pour surmonter tous ces obstacles; elles prirent le parti

[1] J'ai réuni dans la note M, à la fin du volume, quelques éclaircissements historiques et géographiques sur cette célèbre contrée, qui fut, de tout temps, regardée comme une des clefs de l'Asie.

[2] Dans son IVe livre de la *Guerre gothique*.

de débarquer et de se rendre par terre à la ville, en faisant le plus de diligence possible [1].

Cependant Nachoragan ne tarda pas à paraître devant les remparts de Phasis, et, sans laisser aux Romains le temps de se reconnaître, il prit ses mesures pour monter à l'assaut. La garnison, qui n'avait pas grande confiance dans la bonté des fortifications, sortit en masse pour repousser les assaillants; mais elle fut rudement reçue par les éléphants, qui, s'élançant au milieu des rangs, y faisaient de larges ouvertures, tandis que les archers hissés sur leurs dos ne cessaient de plonger leurs traits dans le centre des colonnes. Déjà les Grecs perdaient courage [2], et la sortie était refoulée dans la place, lorsqu'un soldat, se voyant acculé contre un rocher par un éléphant, s'élança sur lui, et le frappa de sa pique au milieu du front, avec tant de force, que le fer s'étant engagé dans la peau, la hampe resta suspendue entre les deux yeux. L'animal, rendu furieux par la blessure et par les battements de la pique, qui le frappait tantôt sur un œil, tantôt sur l'autre, se retourna sur les Perses, renversa sa tour, saisit avec sa trompe ou foula aux pieds ceux qu'il rencontra; enfin, par ses cris jeta l'épouvante parmi les chevaux, qui se

[1] Le *Phasis* (aujourd'hui *Rioni*) était autrefois un grand fleuve que l'on traversait, dit-on, sur 120 ponts, et qui servait à de nombreux convois de marchandises. On croit même qu'un de ses bras tombait dans le Kour ou *Cyrus*, et mettait ainsi en communication la mer Noire et la mer Caspienne. Ce n'est plus maintenant qu'une petite rivière; une grande partie des eaux qui l'alimentaient coulent par d'autres canaux dans la mer Noire, et la branche qui continue à se rendre par le Kour à la mer Caspienne n'est plus d'aucune importance pour le commerce.

[2] Ces dénominations de *Grecs* et de *Romains* sont employées indifféremment par les auteurs pour désigner les armées du Bas-Empire.

cabrèrent à leur tour, et s'enfuirent en désordre à travers l'armée. Bientôt les Perses, pressés les uns sur les autres, se virent dans la nécessité de se frayer un chemin au milieu de leurs propres rangs, tandis que les Grecs, reprenant courage, serraient leurs boucliers et donnaient tête baissée sur l'ennemi. Des renforts arrivèrent alors de la place, et Nachoragan fut forcé de fuir, en laissant plus de 10,000 morts sur le champ de bataille [1].

Les Perses avaient encore éprouvé, pendant la même guerre, un autre échec, aussi devant une place et à cause des éléphants : Mermeroës, leur général, avait mis le siége devant *Archéopolis* [2], ville du pays des Lazes. Ils avaient amené comme de coutume leurs éléphants sous les murs de cette place, et déjà ils la battaient en brèche, lorsque les Romains firent une sortie vigoureuse, et attaquèrent tous leurs travaux. Un éléphant, blessé ou simplement effarouché, s'emporta, jeta sa tour par terre, et la frayeur se communiquant à tous les autres, ces animaux portèrent la consternation dans les rangs des Perses; ce qui permit aux assiégés d'en faire un grand carnage, car les Barbares, frappés d'épouvante, ne songèrent pas même à se défendre. Cet événement eut lieu en 551 [3].

Les Perses, découragés par le mauvais succès et par les difficultés de cette guerre, finirent par renoncer à leurs prétentions sur la Colchide; toutefois Justi-

[1] Agathias, III, 20, 22, 24, 26, 28, apud *Histor. byzant. script.*, ed. Niebuhr. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. IX, lib. XLIX, edit. Saint-Martin.

Suivant les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, ces événements arrivèrent l'an 555. Chosroès, furieux de cette défaite, fit écorcher vif le malheureux Nachoragan.

[2] Aujourd'hui *Ruki*, dans la Mingrelie.

[3] Procop., *Bell. goth.*, IV, 14, ed. Niebuhr.

nien n'eut pas lieu de se vanter de ce dénoûment, car il se soumit à payer un tribut pour cette province [1]. Mais les hostilités recommencèrent au temps de Justin II, et les Perses reparurent encore en Mésopotamie, avec un grand nombre d'éléphants. On sait qu'ils firent usage de ces animaux au siége de *Dara*, où Chosroès commandait en personne, quoique âgé de quatre-vingts ans. Ce roi avait aussi envoyé une armée en Arménie, pour punir Vartan, prince de ce pays, qui s'était allié à l'empire; mais les Perses y furent vaincus à la journée de *Khaghamakha,* et laissèrent au pouvoir de l'ennemi beaucoup d'éléphants.

Tibère, nommé césar pendant la maladie de Justin, poussa avec vigueur les opérations de la guerre, et chercha à gagner la supériorité sur tous les points. Une armée de 150,000 hommes fut envoyée en Cappadoce, où se trouvait le vieux roi, avec l'élite de ses forces. Une sanglante bataille eut lieu près de *Mélitène;* et les Perses y furent mis en pleine déroute, malgré le courage qu'ils déployèrent en combattant sous les yeux de leur

[1] C'est à cette rivalité entre la Perse et l'empire grec que nous devons l'acquisition de la soie. L'usage de cette coûteuse production était devenu un besoin pour les gens aisés et pour la cour de Constantinople. Mais les Perses, profitant de leur position intermédiaire entre l'Inde et l'Europe, s'en étaient réservé le monopole, et ne laissaient point passer les marchands qui allaient la chercher au delà de l'Indus. Justinien, voulant s'affranchir de cette dépendance, encouragea deux moines persans, qui pénétrèrent jusqu'à la Chine, et rapportèrent à Constantinople, dans une canne creuse, des œufs de vers à soie. Ce fait, qui est raconté par Procope, Zonare, Théophane de Byzance, et d'autres écrivains cités dans la bibliothèque de Photius, eut lieu en l'année 552. Le Péloponèse et la Sicile furent bientôt en possession de ce riche produit, et l'art du magnanier ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe méridionale.

souverain. Leur camp fut emporté par les vainqueurs, qui y firent un butin immense et y prirent beaucoup d'éléphants. Le fier Chosroès, serré de près par les Romains, se hâta de mettre en sûreté sa personne, et comme il n'y avait pas de pont sur l'Euphrate, il se résigna à passer ce fleuve sur le dos de son éléphant; mais la plus grande partie des débris de son armée périt dans les flots. Cette victoire permit aux généraux de l'empire d'entrer en maîtres dans le cœur de la Perse; et Chosroès, après un règne aussi remarquable par son éclat que par sa durée, termina ses jours dans le chagrin [1].

Après la bataille de Mélitène, on vit arriver à Constantinople 24 éléphants de ceux qu'on avait pris sur les Perses : ils étaient chargés des trésors du grand roi et de ce qu'on avait trouvé de plus précieux dans les dépouilles de ses sujets. A dater de cette époque les empereurs recommencèrent à entretenir des éléphants pour les spectacles et pour les cérémonies de la cour. Le cagan ou *khakhan* des Avares, ayant entendu parler quelque temps après de ces animaux, fit prier l'empereur de lui en envoyer un. Maurice, qui venait de succéder à Tibère, choisit le plus beau d'entre eux et le fit conduire au prince barbare, qui faisait alors sa résidence aux environs de Sirmium, dans la Pannonie. Mais la vue de ce noble animal ne fit pas sur le cagan l'effet auquel on aurait pu s'attendre, car, soit qu'il en fût effrayé, soit qu'il voulût ainsi marquer son mépris pour la cour

[1] Theophylact. Simocatt., III, 10, 11, 14, apud *Hist. byzant. script.*, ed. Niebuhr. — Le Beau et Saint-Martin, *Histoire du Bas-Empire*, LI, 12, 26. — Gibbon, *Histoire de la décadence*, cap. 46. — La bataille de Mélitène eut lieu en 576. Cette ville, située dans la petite Arménie, en deçà et à peu de distance de l'Euphrate, porte aujourd'hui le nom de *Malathiah*.



impériale, il le regarda à peine et se hâta de le renvoyer [1].

Du temps de ce même empereur la Perse fut agitée par de sanglantes convulsions. Hormisdas ou Hormouz, fils de Chosroès Ier, fut mis à mort par ses sujets, et un général appelé Bahram s'empara du trône, tandis que l'héritier légitime, Chosroès II, menacé de tomber sous les coups de l'usurpateur, se réfugiait sur les terres de l'empire et implorait la protection des anciens ennemis de sa famille. Maurice épousa généreusement la querelle du prince fugitif, et lui donna une armée qui le mit en état de pénétrer en Médie. La fortune se déclara pour la cause la plus juste : Bahram fut défait, et Chosroès rentra en possession de ses États [2].

Le récit abrégé qui nous est parvenu de ces événements porterait à croire qu'il y avait des éléphants dans les deux armées. Celle de l'empire était alors commandée par Narsès, prince persan et général d'un grand mérite, qui s'était mis au service de la cour de Cons-

[1] Cette anecdote, dont nous devons la connaissance à Théophylacte (I, 3) et à Menandre Protector (lib. I), a été aussi consignée par Gibbon dans le 46e chapitre de son histoire. Le khakhan dont il est ici question était le redoutable Baïan, dont l'empire s'étendait sur la Hongrie, la Pologne, la Prusse, et touchait au Wolga. Ses incursions, qu'il avait poussées jusqu'en Italie, jetèrent souvent l'effroi dans les murs de Constantinople.

Il y avait encore des éléphants dans cette capitale vers le milieu du XIe siècle, car l'empereur Constantin Monomaque en faisait quelquefois paraître dans les spectacles, ainsi qu'il résulte d'un fragment de Michel Attaliote publié pour la première fois par M. Berger de Xivrey, dans ses *Traditions tératologiques*, pag. 499.

[2] Chosroès ou Khosrou II est connu dans l'histoire de Perse sous le nom de *Khosrou Parwiz* ou *Abzwiz*, ce qui, en ancien persan, signifie *généreux*. L'usurpateur Bahram est le *Varamus* des écrivains du Bas-Empire.

tantinople. Il est possible que cet officier, ayant à sa disposition les éléphants qu'on avait pris dans les guerres précédentes, ait voulu en faire usage conformément à la tactique de son pays. Quant à Bahram, nous savons positivement qu'il se servait de ces animaux pour couvrir sa cavalerie, et qu'il les avait fait monter par les meilleurs tireurs de son armée. On lit en effet dans Théophylacte, que les éléphants des Perses chargèrent les Grecs, et tinrent pendant longtemps la victoire en suspens. Quoi qu'il en soit, Bahram fut mis en pleine déroute, et son camp tomba au pouvoir des vainqueurs. Ils y trouvèrent beaucoup d'éléphants et les livrèrent à Chosroès, qui, aveuglé par la victoire et par la soif de la vengeance, fit fouler aux pieds de ces animaux les prisonniers qu'on avait faits dans la journée. Ces événements eurent lieu en 591 [1].

Le monarque persan combla de récompenses les officiers et les troupes de l'empire, qui l'avaient rétabli sur son trône; il se montra également reconnaissant envers Maurice : il lui céda une partie de l'Arménie et de la Mésopotamie, et vécut toujours avec lui dans la meilleure intelligence. Aussi, lorsqu'il apprit l'affreuse destinée de son bienfaiteur et de sa famille, massacrés par le rebelle Phocas, il résolut de les venger, et se présenta sur les frontières à la tête d'une armée formidable. L'espèce d'anarchie qui régnait alors dans l'empire, et la haine qui était générale contre l'usurpateur, lui donnèrent la facilité de faire de grands progrès. En peu de temps les fortes places de Dara, d'Amide, d'Édesse, d'Alep, de Damas, tombèrent en son pouvoir. La Syrie et la Cappadoce furent mises à feu et à sang ; l'Égypte

[1] Theophyl. Simocatt., v, 10, 11, apud *Hist. byzant. script.*, ed. Niebuhr. — Voyez aussi Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, ed. Saint-Martin, tom. x, liv. LIII, chap. 44.

même, qui, depuis le temps d'Alexandre, était détachée de la monarchie des Perses, fut soumise au sceptre des Sassanides. Enfin, les incursions de Chosroès arrivèrent jusqu'au Bosphore, et ses drapeaux flottèrent pendant quelques années à la vue de Constantinople. Ce fut alors seulement, et après six cents ans de guerre et de dévastations, qu'on put croire vérifié le rêve constant des Arsacides et des Sassanides, de réunir à leur domination tout l'ancien héritage de Darius et de Xerxès.

Cet état de choses se prolongea tant que dura le règne de Phocas, et pendant les dix premières années de celui d'Héraclius. Ce prince, aussi sage que vaillant, avait trouvé l'empire dans un tel désordre, et avait eu sur les bras tant d'ennemis à la fois, qu'il n'avait jamais pu réunir assez de forces pour repousser les attaques de Chosroès. En attendant, les Perses profitaient de la détresse des Grecs pour ravager les villes et les provinces, pour emporter ce qu'il y avait de plus précieux, et pour traîner les populations en esclavage. Mais ce qui mit le comble à la douleur et à l'indignation des chrétiens, ce fut la prise de Jérusalem, et la profanation des lieux saints, d'où Chosroès enleva tous les objets de la vénération publique, et notamment la sainte croix, qui y était conservée dans une châsse d'or et de pierreries d'une valeur inestimable. Le saint sépulcre et les riches basiliques d'Hélène et de Constantin devinrent la proie des flammes; enfin 90,000 chrétiens furent immolés à la rage des païens et des juifs, qui suivaient les drapeaux de Chosroès dans l'espérance de rétablir, avec son secours, leur prétendu royaume de Palestine [1].

[1] La sainte croix fut déposée et gardée soigneusement par les Perses dans la citadelle de Tauris, nommée alors *Ganzac*. Les Arméniens firent voir à Chardin les ruines de cette ancienne for-

Héraclius résolut de faire les plus grands efforts pour venger l'empire de tant d'humiliations : tous les ordres de l'Etat le secondèrent avec ardeur, et au printemps de l'an 622, il se mit en campagne à la tête des grands de l'empire, des troupes régulières, et d'une foule de volontaires animés par le noble espoir de délivrer la patrie du joug des Barbares [1]. Autant la fortune s'était jusqu'alors montrée contraire aux armes chrétiennes, autant elle seconda la résolution généreuse de l'empereur : ses campagnes ne furent qu'une suite de victoires, et non-seulement il recouvra les anciennes provinces de l'empire, mais il porta la guerre dans le cœur même de la monarchie des Perses, et, marchant de succès en succès, s'empara, après six ans de combats, de la résidence royale de Dastagéred et des trésors qui y étaient enfermés.

Dastagéred ou *Artémite,* ainsi que les Grecs l'ont nommée, était située au delà du Tigre, à 25 lieues au nord de Ctésiphon. Chosroès, qui en avait fait son séjour de prédilection, l'avait entourée de parcs de chasse et de ménageries de bêtes fauves de toute espèce. Les chroniqueurs arabes et persans, toujours amis du merveilleux, sont intarissables sur la magnificence qu'il avait déployée dans ses palais, dans ses jardins, dans ses harems. Ils prétendent qu'il entretenait jusqu'à 1,000 éléphants, et que, dans le nombre, il y en avait d'une taille extraordinaire et d'aussi blancs que la neige. Ce sont à

teresse pour laquelle ils conservaient encore une grande vénération, en mémoire du précieux dépôt qui y avait été enfermé.

[1] L'année même où Héraclius sortit de sa capitale pour reconquérir son empire, Mahomet se sauva de la Mecque, et fonda l'ère de l'islamisme. On trouvera cette coïncidence au moins curieuse, si l'on considère la funeste influence qu'exercèrent bientôt les successeurs du prophète sur ceux de l'empereur.

coup sûr des exagérations, mais qui reposent sur un fonds de vérité; car, après la déroute du *Zab* et la perte de Dastagéred, Chosroès parvint à réunir une nouvelle armée, dans laquelle on comptait encore 200 éléphants. Il est donc permis de supposer qu'il en possédait un plus grand nombre avant ces défaites[1].

Les revers de Chosroès, et les ravages qu'il n'avait pu empêcher les Romains de commettre dans la Perse, servirent de prétexte à une insurrection qui lui coûta la vie. Il périt victime de la coupable ambition de son fils Schirouieh, ou Siroès, comme il est nommé par les Grecs. Celui-ci se hâta de faire sa paix avec l'empire, et il consentit à la restitution de toutes les provinces qui avaient été envahies par son père. Héraclius fit son entrée à Constantinople sur un char attelé de quatre éléphants, et un grand nombre de ces animaux pris sur les Perses furent amenés dans cette capitale et donnés en spectacle dans le cirque et dans l'hippodrome[2].

Les victoires d'Héraclius avaient jeté un dernier reflet de gloire sur les aigles du Bosphore, et préludé à l'anéantissement de la puissance des Sassanides. Quelques années plus tard, des myriades de prosélytes ardents, intrépides, sortirent des sables de l'Arabie pour

[1] La prise de Dastagéred eut lieu en 628. Abou-Djafar-Tabari et El-Makin, historiens arabes, assurent que Chosroès possédait, pour son service particulier, 1,000 éléphants, 20,000 chameaux, 6,000 chevaux ou mulets. Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot; l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau et Saint-Martin, et celle de *la décadence de l'empire romain*, par Gibbon, chap. 46.

[2] L'empereur fit, l'année suivante, le pèlerinage de Jérusalem; il y porta la sainte croix sur ses épaules jusqu'au Calvaire, et la remit dans le sanctuaire du saint sépulcre qu'il avait fait rebâtir. C'est en mémoire de cette touchante cérémonie qu'a été fondée la fête de l'*Exaltation de la croix*, que l'Église célèbre encore aujourd'hui.

se répandre sur la Perse et sur la Syrie. Les vieilles monarchies devaient disparaître comme les vieilles croyances, devant ce torrent irrésistible; c'était au sabre des musulmans qu'il était réservé de terminer la longue querelle de la Perse et de l'empire. Déjà leurs étendards avaient franchi l'Euphrate, lorsque les Perses s'avisèrent de ranger devant eux leurs éléphants. L'aveugle impétuosité des apôtres de l'islamisme vint se briser contre ces masses redoutables : déconcertés par une attaque d'une nouvelle espèce, ce fut en vain qu'ils serrèrent leurs rangs et qu'ils croisèrent leurs piques; ce fut en vain que l'intrépide Abou-Obeida s'avança le premier pour braver ce nouveau danger : saisi au corps et broyé par un éléphant, sa mort fut le signal de la déroute. Les Arabes furent écrasés par milliers, et la sanglante journée de *Koufah* est encore désignée aujourd'hui dans les annales de l'islamisme sous le nom de BATAILLE DES ÉLÉPHANTS. Mais de nouveaux essaims de guerriers ne cessaient d'arriver du fond des déserts. La Perse tout entière ne tarda pas à en être inondée, et bientôt le vaste héritage des Sassanides ne figura plus que comme une dépendance de la monarchie des califes [1].

[1] Il n'y eut que huit ans d'intervalle entre la mort de Chosroès et la bataille de *Kadésiah*, qui décida de la chute de la monarchie des Perses. Les provinces les plus éloignées, le Mekran, le Sedjestan, le Korassan, ne tardèrent pas elles-mêmes à subir le joug du vainqueur; et le dernier prince sassanide périt obscurément assassiné dans sa fuite, comme Darius, le dernier des Achéménides.

CHAPITRE III.

Continuation de l'histoire des éléphants depuis les conquêtes des musulmans jusqu'à l'introduction des armes à feu. — Expéditions de Mahmoud le *Ghaznévide*. — Nombre surprenant des éléphants pris par ce dévastateur de l'Inde. — Aperçu de la dynastie des *Ghurides* ou *Afghans*. — Défaite du roi de *Mien* signalée par la présence d'un grand nombre d'éléphants. — Incursions de *Tamerlan*. — Coup d'œil sur les empereurs *mogols* issus de ce conquérant, et sur la quantité considérable d'éléphants qu'ils avaient coutume d'entretenir. — Navigations des *Portugais* aux Indes. — Les indigènes emploient en vain leurs éléphants pour repousser ces étrangers. — Prise de *Malakka*. — Attaque de *Colombo*. — Entreprises et établissements des autres puissances européennes. — Les Indiens finissent par reconnaître l'inutilité et même le danger des éléphants contre la tactique européenne. — Cependant on voit quelquefois figurer ces animaux dans les guerres d'*Hyder-Aly*. — Expéditions de *Nadir-Chah*. — Quantité d'éléphants qu'il ramène de l'Inde.

Les faits qui nous restent à raconter n'ont ni l'intérêt classique des événements de la Grèce et de Rome, ni l'importance historique de ceux du Bas-Empire ; ils sont même restés longtemps inconnus à l'Europe, car l'Occident, plongé dans les ténèbres du moyen âge, ne se doutait pas de ce qui se passait dans le monde oriental. Les annales de l'Inde sont une des dernières conquêtes de l'activité intellectuelle des Européens : il n'y a pas bien longtemps que la renaissance des études, le goût des recherches et les progrès de la navigation, nous ont mis en rapport avec ces contrées lointaines, et nous ont fait connaître une longue suite de guerres et de révolutions qui avaient passé inaperçues devant les générations qui nous ont précédés. Dans ces guerres et dans ces révolutions il est presque toujours question d'éléphants, et nous pourrions facilement grossir ce volume, si nous voulions tenir pour cette longue période la même marche que nous avons suivie dans la

partie ancienne de cette histoire. Mais ce serait abuser des moments de nos lecteurs, car ces événements sont en général peu instructifs, et, pour la plupart, dénués d'intérêt. Nous croirons donc remplir suffisamment notre tâche en ne nous arrêtant qu'aux traits les plus saillants et les plus propres à servir de complément à notre travail [1].

Les premiers califes étonnèrent le monde par la rapidité de leurs conquêtes : à peine le législateur de la Mecque avait-il fermé les yeux, que déjà ses prosélytes avaient soumis la plus belle partie de la terre ; dès le commencement du VIIIe siècle, ses étendards flottaient en même temps sur les tours de Samarkand, sur la crête des Pyrénées, et sur les rochers du Caucase; spectacle unique dans l'histoire, que celui d'une puissance arrivée en aussi peu de temps à ce degré de grandeur! Mais, devenus maîtres des plus délicieuses contrées, les successeurs de Mahomet ne tardèrent pas à renoncer à cette simplicité guerrière qui avait présidé à leurs premiers exploits: le luxe et la mollesse pénétrèrent sous la tente de l'Arabe, et l'abus des richesses et des plaisirs exerça sur eux sa funeste influence.

Tandis que la cour polie et voluptueuse de Bagdad s'endormait dans l'indolence, des subalternes habiles et ambitieux établissaient leur autorité sur les provinces, et fondaient des États indépendants, destinés à ébranler

[1] Je laisserai de côté une foule d'anecdotes que j'aurais pu tirer de l'histoire des Tartares, et principalement de celle des *Huns blancs* ou *Nephtalites*, qui entretenaient, dit-on, jusqu'à 2,000 éléphants de guerre, avec lesquels ils faisaient de fréquentes incursions dans l'Inde. Je ne me permettrai qu'une seule exception en faveur d'un épisode célèbre dans les traditions des Arabes; cet épisode est fait pour piquer la curiosité, car il se rattache aux origines de l'islamisme : on en trouvera le récit à la note N, à la fin du volume.

et à soutenir tour à tour le trône des califes. Bientôt les pâtres sauvages de l'Imaüs descendirent en foule dans les plaines du Khorassan, et les dynasties des *Thahérites*, des *Soffarides* et des *Samanides*, arrachèrent successivement aux successeurs du prophète les provinces de la Perse orientale et les pays baignés par les affluents de l'Indus, tandis que la puissante maison des *Bowides* soumettait à sa domination les côtes de la mer Caspienne, l'Irak, le Fars, et le Mazanderan [1]. Mais parmi ces nouvelles principautés, aucune ne tient dans l'histoire une place aussi éminente que celle des sultans de *Ghazni*, qui s'éleva vers la fin du xe siècle sur les ruines de l'empire des Samanides, lesquels avaient eux-mêmes supplanté les descendants de Thaher et de Soffar. Le fondateur de cette puissante maison fut *Mahmoud*, surnommé le *Ghaznévide*, le prince le plus belliqueux de son époque. Sa domination s'étendait sur le Khorassan, le Candahar et le Caboul, auxquels il ajouta encore le Kharizm et la Boukarie. Il faisait sa résidence dans la ville de Ghazni, ou Ghazna, située sur le Cowmul, l'un des affluents de l'Indus. On y voit encore son tombeau, et la mémoire de ce zélé propagateur de l'islamisme dans l'Inde y est restée en vénération parmi les musulmans.

En effet, dans le but d'augmenter le nombre des prosélytes du prophète, Mahmoud entreprit, dans l'espace de 23 ans, de 1001 à 1024, jusqu'à douze expéditions au delà de l'Indus. Douze fois son armée sillonna, comme un torrent dévastateur, les riches provinces de l'Hindoustan, et douze fois il en revint chargé de butin et de trésors; car l'appât du pillage n'avait pas moins de part

[1] Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, aux articles THAHER, SOFFAR, SAMAN et BUIAH; — Deguignes, *Histoire des Huns*, tom. I, pag. 404 et suiv.; et l'*Historia Samanidarum* de Mir-Khond, publiée en persan et en latin par Wilken.

que le zèle religieux à ses expéditions. Aucun conquérant n'eut plus que lui affaire aux éléphants : on évalue à 8,000 le nombre de ceux qu'il prit ou qu'il détruisit dans ses incursions dans l'Inde.

La première expédition du sultan de Ghazni fut dirigée contre Dgébal ou Jépal, rajah de *Lahore*. Mahmoud traversa l'Indus à la tête de 10,000 cavaliers, et s'avança dans le Pendjab. Dgébal vint à sa rencontre avec 30,000 hommes d'infanterie, 12,000 chevaux et 300 éléphants. Ces forces ne furent pas suffisantes pour repousser l'invasion : le rajah fut défait et devint prisonnier de Mahmoud, qui cependant lui accorda la liberté et la paix, moyennant une énorme rançon; puis le vainqueur reprit la route de ses États, emmenant avec lui 50 éléphants; un pareil nombre de ces animaux avait péri dans le combat.

Mais le sultan ne tarda pas à revenir dans le Pendjab; cette fois, il mit le siége devant *Bahatia*, place située sur le Ravy, entre Moultan et Lahore. Bohaïra, gouverneur de la province, rassembla une armée avec un grand nombre d'éléphants, et vint attaquer les assiégeants. Le combat fut acharné, et la victoire disputée pendant quatre jours; mais enfin les Indiens furent mis en déroute, et la place emportée d'assaut. Mahmoud établit la religion musulmane dans sa nouvelle conquête, y fit un butin immense, et ramena chez lui 120 éléphants selon Mir-Khond, ou 280 suivant Feristhah[1]:

Quoique le Ghaznévide dût savoir par sa propre ex-

[1] D'Herbelot, ouvrage cité, aux articles SEBECTEGHIN, MAHMOUD, GAZNAVIAH. — *Histoire de Yemin-ed-Daulah Mahmoud, fils de Sebechtegyn*, traduite de l'arabe en persan par Al-Bouschéref-Nassih-Mouschi Djerbadecani, dans le IVe volume des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*, par A.-I. Silvestre de Sacy. — *Mill's History of british India*, by Wilson, III, 1. — De Guignes, *Histoire des Huns, des Turcs et des Tartares*, tom. I.

périence que les éléphants n'étaient, pour une bonne armée, qu'un bien faible obstacle, il eut cependant l'idée d'en employer dans ses guerres de Perse et de Tartarie, et de les opposer à des nations auxquelles ces quadrupèdes étaient inconnus. A cet effet, après avoir effrayé les princes de l'Inde par ses terribles visites, il leur imposa des tributs d'éléphants, et réunit ainsi dans sa capitale un grand nombre de ces animaux, pour lesquels il fit bâtir de vastes enclos où il en entretenait, dit-on, jusqu'à 1,000, chacun dans une loge séparée.

Les éléphants lui furent en effet d'un grand secours contre une formidable invasion de *Turcs* qui, en 1008, tombèrent tout à coup sur le Khorassan. Ils étaient conduits par le puissant Ilek-Khan (Illik-il-Khan) dont la domination s'étendait sur le Turkestan et sur les contrées qui entourent la mer d'Aral. Mahmoud n'ayant pu rassembler une armée aussi nombreuse que celle de ces barbares, s'avisa de renforcer ses troupes d'un train de 500 éléphants, puis il s'avança à grandes journées pour repousser l'agression. La rencontre eut lieu aux environs de *Balk*, non loin des bords de l'Oxus. On dit que ce jour-là, le Ghaznévide était monté sur un superbe éléphant blanc, auquel il avait donné le nom de *Salleman* (le Dieu-donné), et qu'il regardait comme un présage de bonheur. Il rangea son armée en bataille, déploya en avant ses 500 éléphants, marcha droit à l'ennemi, et dut bientôt s'applaudir d'avoir adopté cet expédient; car il ne fut redevable de la victoire qu'à la terreur répandue par ces quadrupèdes dans l'armée ennemie. On vit son éléphant, dans la chaleur du combat, saisir par le milieu du corps l'officier qui portait l'étendard d'Ilek-khan, le lancer en l'air et écraser sous ses pieds un grand nombre de Turcs. Les autres arrachaient les cavaliers de dessus leurs chevaux, les jetaient à terre et les bri-

28

saient avec leurs défenses. L'armée du khan, bouleversée et saisie de terreur, fut mise en pleine déroute[1].

Mahmoud s'appliqua dès lors à augmenter de plus en plus le nombre de ses éléphants; ce fut dans ce seul but qu'il entreprit, en 1011, une expédition contre l'État de *Dehli*. Cette entreprise lui donna d'ailleurs une belle occasion de satisfaire son avarice par le pillage du riche sanctuaire de *Tannasar*, l'un des plus anciens et des plus vénérés de l'Inde. On prétend qu'outre un grand nombre d'éléphants, il ramena à Ghazni des trésors pour une valeur de 20 millions de livres sterling.

Six ans plus tard il fit, sur les bords du Gange, une quatrième ou cinquième expédition, dans l'intention d'y propager la religion du prophète. Il s'avança sans difficulté jusqu'au cœur de l'Hindoustan, et y rencontra l'un des princes les plus puissants du pays, nommé Kald-jend ou Kalchend, qui se disposait à lui barrer le passage. Il lui livra bataille et le défit complétement. Cinquante mille Indiens furent passés au fil de l'épée, et Kaldjend désespéré se donna la mort. Le vainqueur fit un butin immense, et prit 185 éléphants. Il poussa ensuite ses conquêtes plus avant dans la presqu'île, et atteignit en 1018 les bords du Gange. L'année suivante il tailla en pièces l'armée de Pérou-Hébal, rajah de *Kanouge*, prince puissant dont les États s'étendaient sur les deux rives du fleuve[2], et qui, suivant Aboul-Féda, avait à son service

[1] Suivant la relation adoptée par de Guignes, ce fut le khan lui-même, et non pas son porte-étendard, qui fut enlevé de dessus son cheval par l'éléphant de Mahmoud. Le nombre de ces animaux était trop grand pour que l'on puisse supposer qu'ils étaient tous chargés de tours et rangés en ligne. La plupart furent sans doute lancés en masse sur l'ennemi, pour l'effrayer et pour le culbuter.

[2] *Kanouge*, *Kanoge* ou *Kanudsch*, ville du Bengale, autrefois

2,500 éléphants; Mahmoud mit ensuite à feu et à sang tout le pays, en retira des trésors incalculables, et 350 éléphants qu'il envoya, comme de coutume, à Ghazni. Les historiens remarquent qu'une partie de ces animaux étaient venus se livrer d'eux-mêmes au vainqueur, et que, pour cela, on leur donna le nom de *Chodadad* ou de *Daïawerd*, ce qui signifie *présent de Dieu*. Dans ce nombre se trouvait un éléphant très-célèbre dans tout l'Hindoustan par sa grandeur extraordinaire, sa force, et sa docilité.

Vers la fin de l'an 1019 Mahmoud ramena son armée dans sa capitale, où, avec le produit de ses rapines, il fit construire des mosquées et des édifices somptueux. Mais la soif du pillage ne tarda pas à le pousser une seconde fois contre ce malheureux rajah de Kanouge, auquel il voulut arracher ce qu'il n'avait pu emporter dans sa première invasion. Il ravagea alors le pays à fond, et après avoir tout enlevé, il ramena à Ghazni une immense multitude de captifs et 270 éléphants [1].

L'année 1021 fut signalée par une nouvelle incursion de Mahmoud dans l'Inde. Cette fois ses attaques furent dirigées contre Nunda, rajah des *Kallindgers*, nation qui

très-considérable, au confluent du Gange et du Cally-Neddy. On croit qu'elle portait en sanscrit le nom de *Canyâcoubdia*. C'était le centre du commerce des pierreries, et un des lieux où l'on parlait l'ancien hindou dans toute sa pureté. Selon Féristhah, c'était la capitale de l'Hindoustan avant l'époque d'Alexandre; ses ruines occupent encore une vaste étendue. C'est sans doute la *Calinipoxa* de Pline. Voyez la *Description de l'Hindoustan*, par le major Rennell.

[1] Outre les auteurs que nous avons déjà cités, on peut encore consulter sur ces expéditions, l'*Histoire* d'Aboul-Féda, l'*Histoire de l'Hindoustan*, par Dow; l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon, chap. 57; celle du *Mahométisme*, par Mills; enfin, l'*Histoire de l'Inde*, par Collin-de-Bar.

occupait le milieu de la péninsule. Nunda rassembla, pour repousser l'invasion, une armée de 45,000 fantassins, de 36,000 chevaux, et de 640 éléphants. Mais tout fut dispersé par le Ghaznévide, qui s'empara de 580 éléphants et de richesses de toute espèce, qu'il se hâta de transporter dans ses États. Il revint deux ans après pour achever le pillage, mais Nunda eut l'adresse de gagner ses bonnes grâces par des présents et par l'offre de 300 de ses plus beaux éléphants. Mahmoud le prit alors sous sa protection, et lui laissa la forteresse de Kallindger et beaucoup d'autres places [1].

La dernière expédition de Mahmoud eut lieu en 1023 ou 1024. Le récit en est étranger à mon sujet, attendu qu'il n'y fut point question d'éléphants ; je n'en dirai qu'un mot seulement, pour faire connaître l'étonnante difficulté de l'entreprise et l'immensité des résultats. Le but du sultan était de piller l'ancien sanctuaire de *Sumnaut*, situé sur la côte du Guzérate, et auquel on ne pouvait parvenir qu'en traversant le grand désert salé qui s'étend à la gauche de l'Indus, depuis Moultan jusqu'à la mer. Ce désert était coupé par des défilés et des passages dangereux gardés par les tribus les plus féroces de l'Inde. Ces obstacles ne découragèrent pas Mahmoud ; il fit rassembler une grande quantité de

[1] *Kallindger* ou *Kallinger*, est une place très-forte et très-ancienne, située sur un rocher, à six journées au S. O. d'Allah-Abad. Les Anglais ont essayé en vain de la forcer, et n'ont pu l'obtenir que par composition. Les *Gangarides Calingæ* de Pline sont, selon moi, les anciens habitants du pays de Kallinger ; car cette contrée est riche en diamants, et l'on en trouvait aussi beaucoup chez les *Calingæ*. La ressemblance du nom me paraît d'ailleurs établir une présomption en faveur de cette opinion. Je dois dire cependant que le P. Hardouin place cette nation sur la côte d'*Orixa* ; mais ce pays me semble trop éloigné du Gange pour que ses habitants aient pu recevoir le nom de *Gangarides*.

chameaux pour porter ses provisions. Vingt mille de ces animaux étaient employés seulement au transport de l'eau. Des combats journaliers furent livrés aux guerriers du désert; tous les passages furent forcés, et après avoir répandu la terreur dans le Guzérate, le Ghaznévide se présenta devant les remparts de Sumnaut. Cette place, bien fortifiée et défendue par une population fanatisée, était située sur un cap qui s'avançait dans la mer. Les brahmines y avaient réuni une armée considérable, qui opposa une résistance désespérée. Enfin Mahmoud ordonna de monter à l'assaut: les brahmimes, consternés, offrirent alors une somme énorme pour la rançon de leur pagode; mais l'intolérant musulman ne voulut entendre à aucun accommodement : on se battit dans les rues, dans les maisons, dans les temples, et le sang de 50,000 Hindous coula inutilement pour la défense de leur divinité. Mahmoud brisa d'un coup de massue l'idole colossale, toute remplie de perles et de pierreries d'une valeur incalculable. On dit que la prise de Sumnaut lui valut plus de 40 millions de livres sterling [1].

Ce féroce enthousiaste mourut en 1030, après avoir étendu ses conquêtes et ses déprédations depuis la mer Caspienne jusqu'aux bords du Gange; il laissa, dit-on, une armée de 100,000 hommes de pied, 55,000 chevaux, et 1,300 éléphants de guerre. Sa dynastie se maintint sur

[1] Il est fait mention, dans le 1er volume de l'*Histoire de l'Hindoustan* de Dow, d'une expédition entreprise par Mahmoud contre la Bactriane, où il se fit suivre par 1,300 éléphants. Cette expédition dut avoir lieu vers l'an 1025; mais le récit en étant très-peu circonstancié, je me contente de l'indiquer. On trouve quelques autres particularités sur ce conquérant dans la *Description de l'Hindoustan*, par le major Rennel; dans Maurice's *History of modern Indoustan*; dans Orme's *Preliminary dissertation to Coromandel War*; et dans presque tous les ouvrages qui traitent des révolutions de l'Inde.

le trône jusque vers la fin du XIIe siècle, époque où elle fut remplacée par celles des *Gaurides* ou *Ghurides*, qui tiraient leur origine des montagnes de Ghur, partie de l'ancien Paropamise. Ceux-ci établirent leur résidence à Lahore, où les derniers Ghaznévides s'étaient déjà fixés pour être plus au centre de leurs États.

Mohammed-Ghuri ou al-Ghaury, premier sultan de cette dynastie, marcha sur les traces de Mahmoud : il fit neuf invasions dans l'Hindoustan, également dans le double but d'assouvir sa cupidité et de propager la religion du prophète. Il entra en 1191 dans l'État de Dehli à la tête de 120,000 cavaliers turcs, persans et afghans. Tous les princes du pays s'étaient coalisés pour le repousser : ils avaient réuni, dit-on, une armée de 300,000 hommes et de 3,000 éléphants, que commandaient les rajahs de *Dehli* et d'*Adjemir*; le Gauride les tailla en pièces, poussa ses conquêtes jusqu'au Gange, mit à feu et à sang la ville de *Bénarès*, qui était alors le principal foyer du brahmisme, changea les pagodes en mosquées, et ramena chez lui 300 éléphants, parmi lesquels se trouvait un éléphant blanc qui fut alors regardé comme une grande rareté. Les richesses que ce célèbre brigand retira de ses incursions surpassent toute croyance, s'il est vrai qu'après sa mort on trouva dans ses trésors 10 quintaux de diamants et de pierreries, et des pièces d'or en assez grande quantité pour qu'on pût en charger 1,000 chameaux [1].

Mohammed-Ghuri avait réuni à ses domaines les États de plusieurs rajahs de l'Hindoustan. Ses successeurs établirent leur résidence à Dehli, et fondèrent l'em-

[2] On peut consulter, pour l'histoire des Gaurides, la plupart des ouvrages que nous avons cités ci-dessus, et l'article consacré à Mohammed-al-Ghaury, par M. Audiffret, dans la *Biographie universelle*.

pire des *Patans* ou *Afghans*, qui furent les premiers princes musulmans de l'Inde, et devaient à leur tour devenir un jour la proie des *Mogols*, et de la race de Tamerlan [1].

Les princes Afghans, assis sur le trône de l'Inde, suivirent l'usage du pays et entretinrent toujours un grand nombre d'éléphants. On lit dans l'histoire de Féristhah qu'un de ces sultans voulant faire une réception imposante aux ambassadeurs du terrible Houlagou-Khan, conquérant de la Perse, et qui faisait alors trembler toute l'Asie, alla à leur rencontre avec 50,000 cavaliers, 3,000 chars de guerre et 2,000 éléphants. Suivant ce même historien, les Mogols ayant fait, vers l'an 1247, une formidable irruption dans l'Inde, le sultan Djelal-ed-Dyn marcha contre eux avec 300,000 chevaux et 2,700 éléphants, leur livra bataille, et les força à la retraite. Il est permis de penser qu'il y a de l'exagération dans ces évaluations; mais quand même on les réduirait de beaucoup, il serait toujours constant que les éléphants entraient alors pour une forte proportion dans la composition des armées de l'Inde. Un des successeurs de ce même Djelal-ed-Dyn envoya, en 1310, une armée ravager le Karnatic et le Dekkan, d'où ses généraux lui ramenèrent 312 éléphants chargés d'or, de pierreries, et d'autres objets précieux [2].

On trouve dans les voyages du célèbre *Marco Polo* la

[1] Ce furent ces invasions de conquérants étrangers, et le mélange de tant d'idiomes barbares, qui amenèrent la corruption de l'ancien *sanscrit*, lequel cessa d'être la langue du peuple, et ne fut plus connu et étudié que par les brahmines. Des différents dialectes du tartare, du persan, et de l'arabe, mêlés à l'hindou, s'est formée la langue vulgaire de l'hindoustan moderne.

[2] Ranking, *Historical researches on the wars and sports of the Mongols*, cap. 3. — *Mill's History of British India*, by Wilson, *loc. cit.* — Gentil, *Mémoires de l'Hindoustan*.

relation d'un fait d'armes qui fut à peu près contemporain des derniers événements que nous venons de mentionner, et dans lequel on vit figurer un très-grand nombre d'éléphants. Il mérite d'autant plus d'être connu qu'il appartient à l'histoire de l'Inde transgangétique, sur laquelle nous n'avons pu donner que peu de renseignements. En voici les circonstances les plus importantes. Koublaï-Khan, le plus puissant des petits-fils de Tchinghiz-Khan, avait envoyé une armée pour conquérir le pays de *Mien ;* c'est sous ce nom que le voyageur désigne les royaumes d'Ava et de Pégu, ou l'empire des Birmans d'aujourd'hui. Le roi de ce pays se mit en campagne avec 60,000 hommes et 1,000 éléphants : une partie de ces animaux portaient des tours garnies de combattants ; mais le plus grand nombre n'en avaient pas et étaient seulement destinés à être lancés en masse contre l'ennemi. L'armée tartare, composée en grande partie de cavalerie, ne comptait que 12,000 hommes, mais c'étaient des troupes d'élite formées dans les longues guerres des fils de Tchinghiz-Khan, et commandées par le nestorien Naschardin ou Nestardin, l'un des meilleurs généraux de Koublaï.

La rencontre eut lieu dans les plaines de *Vociam* [1]. Le roi de Mien avait rangé ses éléphants sur plusieurs lignes au centre de son armée; il avait placé ses troupes à droite et à gauche, mais plus en arrière, et même à une grande distance. Son intention était évidemment de forcer l'ennemi par une charge d'éléphants, et de l'envelopper ensuite avec ses troupes sans lui laisser le

[1] Voyez les *Viaggi di Marco Polo*, par Baldelli. Le savant éditeur pense que sous le nom de *Vociam*, il faut entendre *Yun-san*, pays qui est sur la frontière du Pégu. On peut d'ailleurs consulter aussi sur ces événements, le nº XLI du *Quarterly Review*, et la *Revue Britannique* (août 1829).

temps de se reconnaître. Mais Nestardin qui avait prévu ce danger, avait eu soin de s'adosser à un bois où ses troupes pouvaient se rallier en cas de malheur. L'événement prouva l'utilité de cette précaution : en effet, les chevaux tartares, qui n'avaient jamais vu d'éléphants, prirent la fuite à la première charge, et la déroute eût été inévitable si Nestardin ne se fût alors avisé du seul expédient qui pût sauver son armée : ses cavaliers mirent pied à terre, réunirent leurs chevaux dans la forêt et les y attachèrent à des arbres; puis, se joignant aux fantassins, ils se portèrent en avant, et trouvant les éléphants déjà débandés, ils se mirent à les accabler de traits et à les poursuivre vigoureusement. Bientôt ces animaux furent effrayés à leur tour; exaspérés par les blessures, ils se révoltèrent contre leurs conducteurs, passèrent sur le corps à leurs propres troupes qui arrivaient pour les soutenir, et se réfugièrent pêle-mêle dans un bois, où leurs tours et leurs conducteurs furent brisés et écrasés contre les arbres. Les Tartares, profitant du moment, remontèrent alors à cheval, et taillèrent en pièces ou dispersèrent les Indiens. Ils pénétrèrent ensuite dans le bois où les éléphants s'étaient sauvés, et ils réussirent à en prendre 200 qu'ils envoyèrent à Koublaï. Ce prince fut charmé de sa capture; et, après avoir ajouté à ses États ceux du roi de Mien, il voulut toujours avoir, dans ses armées, un train d'éléphants, innovation qu'aucun des successeurs de Tchinghiz-Khan n'avait encore adoptée [1].

[1] Ces événements eurent lieu vers l'an 1272. On trouve dans l'ouvrage de Ranking, que j'ai souvent cité, une gravure où l'on voit Koublaï-Khan sur une espèce de tribune portée par quatre éléphants. Aux côtés du prince, représenté dans l'attitude du commandement, se trouvent plusieurs officiers. J'ignore sur quels documents l'auteur a pu établir l'authenticité de cette représentation.

Je n'ai rien dit du nombre des hommes qui, d'après la relation de Marco-Polo, montaient chacun des éléphants du roi de Mien. Ce nombre, que le voyageur vénitien porte à 12 ou à 16, est évidemment exagéré. Je ne reviendrai point ici sur ce sujet, que je crois avoir traité ailleurs d'une manière complète [1]. Je ferai seulement remarquer que Marco-Polo ne parle pas ici comme témoin oculaire, mais simplement d'après des oui-dire, et sur des bruits certainement agrandis par la vanité nationale. Je puis d'ailleurs citer à l'appui de mes conjectures un document presque contemporain, et dont l'importance ne saurait être contestée : c'est un très-beau manuscrit de la bibliothèque royale [2], intitulé: *Livre des merveilles du monde, ou voyage de Marc-Pol.* Ce manuscrit, grand in-folio sur parchemin, est orné de miniatures, dont l'une représente la bataille de Vociam et les éléphants des Indiens. Ces animaux portent des tours, et on ne remarque, dans aucune de ces machines, plus de deux combattants; ce ne sont d'ailleurs, à proprement parler, que de grands coffres ouverts, dont les côtés arrivent tout au plus à la hauteur de la poitrine de ces hommes. Le même volume contient encore d'autres représentations d'éléphants de guerre, relatives à d'autres voyages, et nulle part on ne voit plus de deux soldats sur chacun de ces animaux. Ce manuscrit date de la fin du XIVe siècle, époque où le goût des voyages était très-répandu; les relations, non-seulement de M. Polo, mais aussi de Plan-Carpin, de Rubriquis, de Mandeville, d'Oderico da Pordenone, de Giovanni da Montecorvino, et d'une foule d'autres voyageurs, étaient alors avidement consultées; et l'on peut affirmer que ces miniatures ont été faites d'après ces documents. Je persiste donc à

[1] Voyez pages 259 et suiv.

[2] Ancien fonds du roi, n. 8392.

soutenir que jamais on n'a pu mettre plus de 4 à 6 hommes dans les tours portées par les éléphants de guerre.

L'ordre chronologique nous conduit maintenant à parler de l'invasion de *Tamerlan* dans l'Inde, invasion qui eut, sur cette riche et malheureuse contrée, une si grande influence. Cette fois encore, les habitants eurent recours à leurs éléphants pour repousser l'agression; nous allons voir par quels moyens le conquérant sut triompher de cette formidable barrière, opposée inutilement au débordement de ses armées.

Timour-Beg[1], plus connu sous le nom de Tamerlan, avait soumis la Perse, l'Arménie, la Géorgie, et une grande partie de la Tartarie, lorsqu'il résolut de porter la guerre dans l'Inde. Parti de sa résidence de Samarkand à la tête de 92,000 hommes de cavalerie, il passe le Djihoun à Tormed, se dirige sur Balk, et arrive, en mars et avril 1398, au pied de la chaîne âpre et sauvage de l'Hindou-Khouch. Ces montagnes, qui font partie de l'ancien Paropamise, ou Caucase indien des Grecs, ont reçu des Arabes le nom emphatique de *Ceinture de pierre* de la terre[2]. Timour n'hésita pas à prendre sa route à travers les neiges et les précipices; il eut beaucoup à souffrir, non-seulement à cause de la difficulté des chemins, mais aussi par les attaques des tri-

[1] *Timour-Beg*, c'est-à-dire *le prince Timour*. On sait que ce conquérant était boiteux, infirmité qu'on exprime en persan par le mot *lenk*. C'est de cette épithète, ajoutée à son nom, que l'on a fait, dans les langues de l'occident, *Timour-lan* et *Tamerlan*. Quant aux Orientaux, ils lui ont justement appliqué le surnom de *Prince destructeur*, à cause de son inhumanité et des massacres qui signalèrent toutes ses expéditions.

[2] L'Hindou-Khouch ou Hindoukosch traverse le Khorassan, sépare le Turkestan de l'Afghanistan et de la Perse proprement dite, touche d'un côté à la mer Caspienne et aux branches de l'Ararat, et se rattache de l'autre à la chaîne de l'Himalaia.

bus barbares qui gardaient ces régions inhospitalières, et qui lui causèrent des pertes considérables en hommes et en chevaux. On jugera des obstacles qu'il eut à surmonter dans cette traversée, quand nous aurons dit qu'il fut forcé tantôt de se faire traîner à bras sur la neige, tantôt de se faire descendre avec des cordes du haut de rochers qui n'avaient pas moins de 150 coudées de hauteur. Il fallait, pour se soumettre à de pareilles épreuves, avoir toute l'inflexibilité d'un caractère de fer, tel qu'était celui que désignait le nom de cet homme extraordinaire, s'il est vrai que, dans les langues tartares, *timour* ou *temir* a le sens de *fer*.

Six mois après son départ, Tamerlan descendit par le Caboulistan dans la vallée de l'Indus, et il traversa ce fleuve sur un pont de bateaux, le 11 octobre 1398[1]. Nous avons vu ailleurs que ce même passage avait offert à Alexandre de grandes difficultés, parce que ce prince était arrivé sur les bords de l'Indus au moment où il était grossi par les pluies du printemps. Tamerlan, mieux instruit de la marche des saisons dans ces climats, s'était arrangé de manière à arriver dans le Pendjâb au commencement de l'automne, époque où les pluies n'étaient plus à craindre. Ses progrès ne furent qu'une

[1] On croyait autrefois que Tamerlan avait passé l'Indus à Attock, et qu'il avait suivi dans le Pendjâb la même marche qu'Alexandre. Cette supposition, qui a été adoptée par Gibbon (*Hist. de la décadence*, chap. 65), manque d'exactitude. Le major Rennell, dont les savantes investigations ont éclairci tant de points obscurs de la géographie et de l'histoire de l'Hindoustan, fixe le lieu du passage de Tamerlan à Deenkote ou à Reishi, c'est-à-dire à trois ou quatre journées au-dessous d'Attock (*Description de l'Hindoustan*, tom. II, pag. 120, 124). L'intérêt de Timour était en effet de passer le fleuve le plus bas possible, afin de se rapprocher de Moultan, et d'être plus à portée de secourir Pir-Méhemmed, son petit-fils, qui assiégeait cette place.

suite continuelle de dévastations et d'atrocités : il faisait égorger les populations en masse, et traînait impitoyablement en esclavage ceux qui parvenaient à échapper au glaive de ses soldats. Arrivé en face de Dehli, il fit massacrer de sang-froid 100,000 prisonniers, seulement pour être un peu moins gêné dans ses opérations.

Le jeune Mahmoud-Nassir-ed-Dyn, qui régnait alors sur l'Hindoustan, était un prince indolent, entouré de conseillers qui, au lieu de lui inspirer de la résolution, ne songeaient qu'à le trahir. Surpris par cette invasion, il eut à peine le temps de réunir 50,000 hommes de pied et 10,000 chevaux pour couvrir sa capitale. Cette armée était renforcée par 120 éléphants bardés de fer, dont les défenses étaient armées de lames de sabre et de grands poignards empoisonnés [1]. Ces animaux portaient, dit Chérif-ed-Dyn, des tours en bois occupées par des archers et des arbalétriers; et à côté des éléphants marchaient des hommes destinés à lancer des balles à feu et des fusées volantes garnies de pointes de fer, *qui donnaient plusieurs coups de suite après être tombées* [2]. Cela prouverait qu'on peut accoutumer les

[1] Les écrivains arabes et persans, toujours portés à l'exagération, parlent d'un millier d'éléphants. J'ai suivi dans ma supputation les *Mémoires de Tamerlan*, publiés par Langlès, et qui présentent tous les caractères de l'authenticité.

[2] Ces fusées étaient probablement de la même composition que celles que nous appelons *à la Congrève*, du nom du général anglais qui, après les avoir trouvées employées dans l'Inde, les a introduites en Europe. Les Chinois et les Indiens paraissent, du reste, avoir connu dès une époque très-reculée des mélanges pyrotechniques plus ou moins perfectionnés, ayant plus ou moins d'analogie avec notre poudre à canon, et avec lesquels ils faisaient des fusées et des feux d'artifice, soit pour les réjouissances, soit pour la guerre. Voyez, à cet égard, un curieux travail couronné, en 1840, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sous le

éléphants à soutenir la vue du feu et des artifices lors que ces projectiles ne sont pas dirigés sur eux. Nous verrons en effet bientôt, qu'on est parvenu à leur faire porter de petites pièces de campagne que l'on sert même sur leur dos.

L'historien arabe Ahmed-ben-Arab-Chah, ajoute que les tours étaient faites en claies, et que les soldats qu'on y avait placés étaient si nombreux qu'ils pouvaient à peine se remuer. Tout ce monde agitait des sonnettes, des timbales et autres instruments qui faisaient le bruit le plus étourdissant et le plus étrange [1].

L'armée de Timour était plus nombreuse que celle des Indiens; cependant la présence des éléphants inspirait quelque crainte aux Tartares, qui n'avaient jamais eu affaire à ces animaux; et ces alarmes étaient partagées par leurs chefs et par les émirs. Tamerlan, qui ne méprisait jamais le danger, mais qui savait l'apprécier à sa juste valeur, jugea prudent de prendre des précautions pour rétablir la confiance. D'abord il donna ordre

titre d'*Essai sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre à canon en Europe*. Ce mémoire, où l'auteur, M. Ludovic Lalanne, trace avec une grande érudition l'histoire du feu grégeois, et démontre l'identité de ce célèbre artifice avec les fusées incendiaires dont on se sert encore aujourd'hui, est inséré dans le tom. Ier, pag. 294-363, des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut* (1841). On en trouve un résumé fort étendu dans les *Annales de chimie et de physique*, 3e serie, t. IV (1842).

[1] *Histoire du grand Tamerlan*, par Achamed, fils de Guerasp, traduite de l'arabe par Vattier. — *Vie et instituts politiques et militaires de Tamerlan*, trad. du persan par Langlès. — *Histoire de Tamerlan*, par Chérif-ed-dyn-Aly Yezdy, trad. du persan par Petis de la Croix. — *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, etc.*, par de Guignes, tom. IV, liv. XX. — Ranking, *Historical researches*, cap. 4. — Gibbon, *Histoire de la décadence*, chap. 65. — Robertson's, *Historical disquisition on India*.

à ses soldats de se tenir bien serrés et de recevoir la charge sans s'ébranler. Ensuite il fit semer en avant de son front de bataille beaucoup de chausse-trapes, et ordonna de creuser de larges fossés devant les parties de la ligne qu'il voulait mettre à l'abri de l'attaque. Enfin il tint prêt un grand nombre de buffles, aux cornes desquels on avait attaché des fagots pour y mettre le feu et les pousser contre les éléphants, partout où ces animaux se présenteraient. Selon d'autres relations, au lieu de buffles, Tamerlan aurait fait préparer dans le même but 500 chameaux chargés de paille, de mèches et de coton imbibé d'huile.

La rencontre des deux armées eut lieu le 13 de janvier 1399, dans la plaine de *Fyrouz-Abad*, à peu de distance de Dehli. Les expédients imaginés par Tamerlan eurent un plein succès. Les flammes, qui s'élevèrent tout à coup sur toute la ligne, effrayèrent les éléphants, qui, se retournant en désordre, bouleversèrent l'aile gauche des Indiens. La droite fut en même temps forcée par les Tartares; le centre s'avança alors précédé par une ligne d'éléphants, mais ces animaux furent reçus rudement par la cavalerie de Timour, qui les attaqua à coups de sabre, et bientôt la terre fut jonchée de leurs trompes et couverte de leurs cadavres. « La victoire se déclara pour « nous, dit Chérif-ed-Dyn, et ces éléphants, si gros et si « puissants, se laissèrent mener comme des bœufs à grands « coups de bâton. »

Des ambassadeurs, envoyés vers le conquérant par Henri III, roi de Castille, se trouvaient alors à son quartier général. L'un deux, Gonçalès Clavijo, a écrit la relation de cet événement. La bataille aurait, selon lui, duré deux jours : le premier, les éléphants auraient mis en déroute la cavalerie tartare, et Tamerlan aurait été forcé de se retirer dans son camp; le second, il aurait

eu recours à l'expédient des chameaux chargés de matières enflammées, et aurait remporté la victoire. Il est très-probable que les choses se sont en effet passées de de cette manière[1].

Ce qui contribua surtout à soutenir l'intrépidité des troupes, ce fut l'esprit d'émulation que Timour avait su inspirer aux chefs de son armée. Tous voulurent combattre les éléphants, et plusieurs firent des prouesses qui sont racontées par les écrivains musulmans avec une complaisance emphatique. Le lecteur ne me saura pas mauvais gré d'extraire de leurs relations quelques passages, parmi ceux qui sont les plus empreints de la couleur de l'époque, et qui peuvent nous donner une idée de l'élan que cet homme extraordinaire avait su imprimer à ses guerriers.

« *Pir-Méhemmed* se jeta sur les éléphants à coups de « sabre, et ces animaux pleins de fureur, se sentant pressés, « entrèrent dans les rangs de leur aile gauche et y firent « un grand désordre. Pendant que les ailes de l'ennemi « étaient ainsi maltraitées, son corps de bataille, soutenu « par les éléphants en bon ordre, vint à l'attaque comme « les autres : ils furent reçus avec autant de vigueur et « de fermeté par le *Mirza-Roustem* commandant l'arrière- « garde ; l'attaque fut furieuse, et le combat sanglant....

« L'émir *Chamelick* fit des actions de la dernière bra- « voure ; il entra avec *Dolet-Timour-Tavachi* et *Mengheli* « *Codja*, tête baissée, dans le milieu des éléphants ; ils « renversèrent à coups de lance ceux qui les montaient, « et à coups de sabre ils abattirent les trompes de ces ani- « maux furieux, qu'ils blessèrent par tout le corps, en « sorte qu'on vit bientôt la campagne semée de trompes

[1] *Historia del gran Tamorlan, y Relacion de la Embaxada que Ruy Gonçalès de Clavijo le hizo, por mandado del muy poderoso senor Rey don Henrique el tercero de Castilla*, en Sevilla, 1582.

« d'éléphants, mêlées avec les corps et les têtes des morts...
« Le *Mirza Calil* amena lié et garrotté un de ces éléphants, « en qui les ennemis mettaient leur confiance. Après « l'avoir fort maltraité de coups de sabre, il avait ren- « versé les gardes de cet éléphant, et il le faisait marcher « devant lui comme le laboureur, lorsqu'il fait labourer « la terre par un buffle; et il l'amena jusqu'à la présence « de Timour, qui s'étonna fort, avec toute la cour, « qu'un jeune enfant de quinze ans eût osé attaquer, et « eût pu vaincre et lier un éléphant de guerre qui avait « rempli toute l'armée de frayeur [1]... »

Le malheureux Mahmoud, voyant ses affaires désespérées, s'enfuit au milieu des déserts et se réfugia dans le Guzerate. Tamerlan s'empara de Dehli, et fit dresser son trône aux portes de cette capitale. « On fit sortir tous « les éléphants parés pour la cérémonie, ainsi que les « rhinocéros, et ils furent amenés en présence de l'em- « pereur. Ces animaux, instruits, mirent humblement la « tête en terre en se prosternant, et firent tous en même « temps un grand cri, comme s'ils eussent voulu demander « quartier: ils étaient au nombre de 120 éléphants et 12 « rhinocéros, qui, au retour des Indes, furent envoyés « en partie dans les provinces du royaume, pour les prin- « ces fils de Tamerlan qui y résidaient, et en partie à « Samarkand. On en conduisit deux *chaînes* à Tauris, « une à Chiraz, cinq à Hérat, une à Chirvan et une à « Arzendjan [2]. »

Tamerlan fit massacrer la plupart des habitants de Dehli, en réduisit un grand nombre en esclavage, et enleva toutes les richesses tant publiques que privées de cette

[1] *Cherif-ed-Dyn*, traduit par Petis de la Croix. — *Pir-Mehemmed* et *Mirza-Calil* étaient deux petits-fils de Tamerlan.

[2] *Cherif-ed-Dyn*, *loc. cit.* — Une *chaîne*, suivant M. E. Quatremère, était une troupe de 7 éléphants.

ville si opulente. Il porta ensuite la guerre sur les bords du Gange, soumit les princes les plus puissants de cette partie de l'Inde, passa le fleuve, livra 20 combats dans l'espace d'un mois ; puis, satisfait d'avoir dépassé en une seule campagne les conquêtes d'Alexandre, il reprit la route de Samarkand, où il fit son entrée triomphale, au commencement de mai 1399. Les éléphants y arrivèrent en même temps, et Timour tira parti de leur force musculaire pour le transport et le placement des pierres et des gros matériaux qui devaient servir à la construction d'une mosquée monumentale, destinée à transmettre à la postérité le souvenir de ses victoires. Quatre-vingt-quinze de ces animaux furent pendant longtemps employés journellement à ce service [1].

Mais ce terrible dévastateur de l'Orient quitta encore, bientôt après, sa résidence ; cette fois c'était pour se mesurer avec le puissant *Abou-Yezid*, auquel nous avons donné le nom de Bajazet. Ces deux féroces compétiteurs vidèrent leur querelle en juillet 1402, dans les plaines d'Ancyre. Pendant trois jours et deux nuits, on vit dans ces plaines 1,200,000 combattants acharnés à se détruire, et 240,000 cadavres y attestèrent que la rage et l'obstination avaient été égales de part et d'autre. On sait que Tamerlan couvrit son front d'une ligne d'éléphants chargés de tours. Mais ce fut plutôt par ostentation, et pour éblouir l'ennemi par la vue de ces trophées, que dans l'espoir d'en tirer un parti plus avantageux; car il était trop bon connaisseur pour ne pas apprécier au juste un moyen de guerre dont sa propre expérience avait dû lui démontrer toute l'imperfection. C'est, au reste, ce que l'on doit conclure des termes mêmes des Mémoires de ce

[1] Ranking, *Historical researches on the wars*, chap. 4. — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols*, tom. IV.



conquérant et du récit de ses biographes. Quoi qu'il en soit, ces éléphants furent les derniers que l'on vit sur les champs de bataille de l'Asie occidentale, où, d'ailleurs, depuis les guerres des Sassanides, on devait à peu près avoir perdu le souvenir de ce moyen de destruction.

Nous avons dit que Mahmoud-Nassir-ed-Dyn avait cherché, après la défaite de Fyrouz-Abad, un refuge dans le Guzerate; il revint dans sa capitale lorsqu'il fut assuré du départ de Tamerlan, et il se hâta de se rasseoir sur son trône, qui cependant ne se remit plus de la terrible secousse qu'il venait d'éprouver. La décadence de l'empire de Dehli fit encore des progrès sous le règne des successeurs de Mahmoud, et cet état chancelant et morcelé ne fut bientôt plus qu'un appât offert à l'ambition de ses voisins. Babr ou Babour, petit-fils de Tamerlan, convoita cette riche proie. De tout l'héritage de son aïeul, il ne possédait que quelques cantons de la Tartarie et du Khorassan; mais il était doué d'un courage éminent, et d'un caractère aussi propre à concevoir les grandes entreprises qu'à les exécuter. La faiblesse de ses moyens ne le détourna donc pas de son projet: il réunit 10,000 hommes de cavalerie, traversa à la hâte l'Indus et la Djemnah, et vint camper dans la plaine de *Paniput,* à trois journées de Dehli. Le faible Ibraïm-Lody, qui régnait alors sur l'Hindoustan, marcha à sa rencontre à la tête de 100,000 combattants soutenus par 1,000 éléphants. Cet appareil menaçant n'ébranla pas la résolution de Babour; la seule précaution qu'il prit fut de faire amarrer ses canons, afin d'empêcher qu'ils ne fussent renversés par les éléphants. Il arriva ensuite ce qu'on a toujours vu en pareille circonstance: le courage et la discipline du petit nombre l'emportèrent sur la multitude; les Indiens furent

gole, a aussi laissé des mémoires, où il nous apprend qu'il possédait 12,000 éléphants de guerre, et 1,000 éléphants de plus petite taille, destinés au transport des bagages. Il donne, dans cet ouvrage, de nombreux détails sur le service de ces animaux, sur leur nourriture et sur la dépense que nécessitait leur entretien ; il y décrit avec complaisance celui qui lui servait de monture, et il en parle avec enthousiasme, on dirait presque avec tendresse. Ce superbe animal était, dit-il, d'une taille extraordinaire, et pourtant très-léger à la course, très-courageux, et très-docile. On lui mettait sur le dos un trône d'or, chaque fois que le sultan voulait se donner le plaisir de la promenade, et on le parait de plaques et de colliers du même métal, inscrustés de pierreries. Enfin, ce prince lui avait donné le nom d'*Indra-Gadja*, c'est-à-dire d'éléphant d'*Indras;* on sait que c'est le nom de l'une des divinités des Hindous [1].

Déjà, à cette époque, les Anglais tournaient vers l'Inde leurs vues commerciales. La compagnie anglaise qui venait de se former pour exploiter le commerce de ce pays envoya à la cour de Djihan-Guyr le capitaine William-Hawkins. Cet officier fut très-bien reçu par le sultan, qui faisait alors sa résidence à Agrah, et il y demeura depuis 1609 jusqu'en 1612. Suivant ce voyageur, l'empereur possédait 12,000 éléphants, dont 5,000 mâles et très-forts, et 7,000 femelles ou petits. Deux mille des premiers étaient destinés à la guerre, et 300 des plus

[1] *Memoirs of the emperor Iehangueir, written by himself, and translated from a persian manuscript*, by major D. Price; London, 1819. — *History of Hindoostan during the reigns of Jehan-Gyr and Aureng-Zeb*, by Gladwin, tom. 1er. — *Asiatic miscellany*, Calcutta, 1788, 1er vol. — Voyez aussi, dans la note A, à la fin du volume, ce que nous avons dit sur les différents noms donnés dans l'Inde aux éléphants.

beaux au service particulier du prince. Les grands et les nobles de la cour possédaient aussi un grand nombre de ces animaux; enfin, suivant l'évaluation d'Hawkins, il y avait alors environ 40,000 éléphants dans tout l'empire [1].

Thomas Roe, diplomate anglais très-considéré, fut envoyé en 1615 à la cour d'Agrah, en qualité d'ambassadeur de Jacques Ier; ce fut la première démarche officielle que fit l'Angleterre pour se créer une influence dans ce pays, qu'elle a depuis presque entièrement soumis à sa domination. Roe a publié aussi une relation de son ambassade, et il y parle, comme Hawkins, du grand nombre d'éléphants que l'on entretenait alors dans l'Hindoustan : chaque fois que l'empereur (c'était toujours Djihan-Guyr) se mettait en voyage, il avait à sa suite 600 de ces animaux couverts de housses de velours broché d'or. L'envoyé anglais en vit 300 qui portaient de petites pièces de canon de 6 pieds de long et du calibre de 2 livres; ces pièces étaient montées sur des affûts solidement fixés au dos de l'animal, où se tenaient en outre les 4 canonniers; des banderoles de différentes couleurs ornaient les quatre coins de l'affût. Ces faits sont confirmés par Édouard-Terry et par Thomas-Coryate, voyageurs anglais, qui parcoururent l'Inde à la même époque. Ils évaluent à 30,000 le nombre des éléphants qui existaient alors dans l'empire du Mogol [2].

Mandelslo, voyageur allemand, qui visita l'Hindoustan en 1638, assure que la force principale des armées

[1] Le voyage de W. Hawkins fait partie de la collection de Purchas, tom. I, p. 206 et suiv.

[2] Les relations de Thomas Roe et de Thomas Coryate se trouvent dans le 1er volume de la collection de Purchas, pag. 535-594; celle d'Édouard Terry, dans le IIe volume, pag. 1464 de la même collection.

de ce pays consistait alors en éléphants, portant des tours auxquelles étaient fixées quatre grosses arquebuses à croc, manœuvrées par un nombre égal d'arquebusiers[1]. Il ajoute que la manière ordinaire de ranger ces animaux en bataille était de les mettre à la tête de l'armée et de les lancer sur l'ennemi, qui, de son côté, tâchait de les repousser avec des feux d'artifice[2].

Tandis que les descendants de Tamerlan s'établissaient et s'étendaient dans l'Inde, la vieille Europe, réveillée du sommeil du moyen âge, commençait à poser les bases de sa nouvelle grandeur. La renaissance des études, qui prélude toujours aux grandes époques historiques, les progrès de la navigation, l'ambition remuante de Charles-Quint, les dissensions religieuses, l'influence enfin des trésors du nouveau monde, tout tendait à donner une nouvelle direction aux relations politiques, à la législation, et aux intérêts des nations. Déjà le génie de Vasco de Gama avait ouvert aux Portugais les portes de l'Orient, et le pavillon de ces Argonautes modernes flottait sur des mers et sur des parages où aucun vaisseau européen n'avait encore osé s'aventurer. Bientôt les Bataves, les Français, les Anglais, se précipitèrent à l'envi sur la même route : attirés par les riches produits du sol, ils formèrent des établissements sur ces côtes lointaines; et, tantôt par la ruse, tantôt par la force, ils obtinrent des maîtres du pays des concessions territoriales. La jalousie se mêlant ensuite à la cupidité, chaque na-

[1] Cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. Voyez plus haut, pag. 266.

[2] Voyez le *Voyage de Mandelslo*, à la suite de celui d'Olearius, dans l'édition de Wicquefort. On entretenait alors aussi beaucoup d'éléphants à la cour de Perse; c'est ce que raconte ce même Olearius, qui y fut envoyé comme ambassadeur en 1637. Ce genre de luxe s'est toujours conservé dans ce pays.

tion prétendit profiter exclusivement de ces avantages, et traita en ennemi tout concurrent de ce commerce lucratif. Dès lors les marchands eurent des armées, les comptoirs devinrent des forteresses, et on n'exerça plus le monopole qu'à coups de canon. Les indigènes furent assez imprévoyants pour se laisser entraîner dans ces querelles, dont le résultat devait être leur asservissement. Peu à peu l'Inde entière se trouva enlacée dans le réseau de la politique européenne; on se battit chez elle et avec son concours pour des intérêts qui lui étaient étrangers; elle n'acheta quelques instants de trêve qu'au prix de ses provinces et de ses trésors; enfin, de concessions en concessions, de démembrements en démembrements, le vaste empire des Akbar et des Aureng-Zeb finit par devenir l'apanage d'une compagnie d'armateurs.

Toutefois, avant de tomber sous la domination étrangère, les peuples de l'Inde firent une résistance énergique, et il ne fallut pas moins de trois siècles de combats et d'intrigues pour consommer leur asservissement. Dans cette longue lutte, les Indiens, qui, bien que l'usage des armes à feu fût déjà alors assez répandu dans ces contrées, n'avaient pas encore renoncé aux éléphants de guerre, essayèrent souvent d'opposer ce moyen de destruction à la tactique des Européens.

Les établissements des Portugais devenant de jour en jour plus menaçants pour la liberté de la péninsule cisgangétique, presque tous les États de cette contrée se liguèrent en 1571 pour expulser, s'il était possible, ces étrangers. On vit alors sous les murs de Goa une armée que quelques relations évaluent à 250,000 hommes, 2,500 éléphants et 500 bouches à feu [1]. Idal-

[1] *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais*, par le P. Lafiteau, liv. XIV. — Selon d'autres relations, il n'y aurait eu

khan et Nizamaluk, deux des princes les plus puissants du Dekkan, étaient à la tête de ces forces redoutables, qui vinrent pourtant échouer contre la bravoure et les sages dispositions du célèbre D. Louis d'Ataïde, alors vice-roi des possessions des Portugais dans les Indes.

Lorsque le grand Albuquerque voulut s'emparer de Malakka, le roi du pays vint à sa rencontre avec une armée où l'on remarquait un train d'éléphants chargés de tours, et portant au bout de leurs défenses de fortes épées. Ces animaux firent d'abord beaucoup de ravage dans l'armée portugaise; mais enfin deux gentilshommes de cette nation, apercevant le roi indien monté sur un éléphant, s'attachèrent à sa poursuite, se firent jour jusqu'à lui, parvinrent à prendre en flanc sa monture, et la percèrent de leurs lances. L'animal, irrité par la douleur, se jeta au milieu des rangs des Indiens; ses cris et sa fuite effrayèrent les autres, et tous parcourant avec fureur les rangs de leur armée, la mirent dans un désordre complet. Il ne fut pas difficile à Albuquerque d'achever la déroute de l'ennemi. Il le poursuivit, et lui prit 7 éléphants; la conquête de Malakka fut le fruit de cette victoire. Les Malais firent plusieurs tentatives pour reprendre cette ville, et toujours ils y amenèrent avec eux des éléphants : les Portugais leur prirent ou tuèrent encore plusieurs de ces animaux; on cite même un soldat qui en renversa un à lui seul. Ces événements eurent lieu de 1511 à 1515[1].

Les habitants de l'île de Ceylan firent aussi, quelques années plus tard, un essai malheureux de leurs élé-

que 105,000 hommes, 250 pièces d'artillerie, et 2,000 éléphants; ce qui est déjà bien assez. Voyez Ranking, ouvrage cité, chap. 8.

[1] Barros, *Decada segunda da Asia*, lib. IX. — Osorio, *de Reb. Emmanuel virt. et ausp. gestis*, lib. VIII. — Maffei, *Hist. Indic.*, lib. V. — Lafiteau, ouvrage cité, liv. VI.

phants. Les Portugais s'étaient établis dans cette île, et y avaient bâti le fort de Colombo, dont ils se servaient comme d'une place d'armes pour mettre le pays à contribution. Vingt mille indigènes vinrent les y attaquer avec 25 éléphants chargés de tours. Ces animaux portaient, disent les historiens, des glaives au bout de leurs défenses; leurs trompes étaient armées de faux ou de cimeterres, et ils s'en servaient avec une adresse effrayante. Le commandant portugais, Lopez Britto, eut cependant le courage d'attaquer cette multitude avec 300 hommes seulement; mais il ordonna à ses arquebusiers de marcher bien serrés et de viser tous ensemble aux éléphants, sans s'inquiéter du reste. C'était une excellente idée, car ces animaux, effrayés à la vue du feu et rendus furieux par les blessures, se renversèrent sur les insulaires qui marchaient en masse derrière eux. Une partie des Indiens furent écrasés sous leurs pieds, le reste se débanda sans coup férir, et le roi, qui s'était sauvé des premiers, n'eut rien de plus pressé que de demander la paix aux Portugais. Depuis, il ne s'avisa plus de les inquiéter[1].

Ces expériences ne tardèrent pas à convaincre les Indiens de cette vérité, non-seulement que les éléphants étaient d'un faible secours, mais qu'ils devenaient même une cause inévitable de revers, contre des troupes qui savaient bien employer le canon et le fusil. S'ils ne renoncèrent pas dès lors entièrement à tirer parti de ces animaux, ils s'en servirent du moins avec plus de méfiance. La manière de les employer qui entraînait le moins d'inconvénients, c'était de leur faire porter de

[1] Barros, *op. cit.*, *Decada terceira*, lib. IV. — Osorio, *op. cit.*, lib. XII. — Lafiteau, *op. cit.*, liv. VII. — Cet événement eut lieu en 1521.

grosses arquebuses ou de petites pièces de campagne; car alors on pouvait les placer à distance, hors de la mêlée, et même hors de la portée de la mousqueterie. Nous avons vu les grands Mogols employer, dès le milieu du XVIe siècle, les éléphants à ce service; depuis, il n'y a presque pas eu dans l'Inde une guerre où l'on n'en ait tiré le même parti.

Dans les guerres dont cette contrée fut le théâtre pendant le siècle dernier, et principalement dans celles auxquelles donna lieu la rivalité de la France et de l'Angleterre, on vit quelquefois les princes de la péninsule traîner après eux beaucoup d'éléphants, mais plutôt par ostentation que dans l'espoir d'en tirer un bon parti: ainsi, en 1749, dans une bataille que les Français, réunis au prince indien Chounda-Saeb, gagnèrent dans le Karnatic, sur Anaverdikan, nabab d'Arcate, on vit 60 éléphants tomber au pouvoir des vainqueurs ; et, l'année suivante, le puissant Nassir-Jeng, soubab du Dekkan, paraître à deux reprises différentes devant Pondichéry, la première fois avec 300,000 hommes, 800 pièces de canon et 1,300 éléphants; et la seconde avec 105,000 hommes, 350 pièces et 700 éléphants. Mais une poignée de Français, commandés par le brave Latouche, lieutenant de l'habile et entreprenant Dupleix, suffit pour dissiper toutes ces forces; le soubab lui-même fut tué sur son éléphant au milieu de son armée [1].

Il y eut d'ailleurs dans ces mêmes guerres de rares

[1] On peut consulter, sur ces événements, l'*Histoire de la guerre de l'Inde depuis* 1745, par Orme, traduite de l'anglais par Targe. *Mill's History of british India,* by Wilson. — Petit de Baroncourt, Supplément au *Tableau de l'empire britannique dans l'Inde,* par le général de Biornstierna. — Enfin, presque tous les écrits qui ont été publiés sur l'administration de Dupleix et de l'infortuné Lally-Tolendal.

occasions où les Indiens purent tirer parti des éléphants, même contre des troupes européennes, non pas pour les vaincre, mais pour les écraser après la déroute. Ce fut ainsi que le terrible Hyder-Aly détruisit, en 1779, une colonne anglaise commandée par le colonel Baillie. Après avoir entouré ces troupes et les avoir obligées de se serrer en masse, il les démolit à coups de canon, puis lança sur elles sa cavalerie et ses éléphants, qui achevèrent de les détruire. Ce désastre coûta aux Anglais 5,000 hommes et 10 pièces d'artillerie, perte immense dans la situation où se trouvaient leurs affaires.

Mais le service le plus réel, le seul peut-être que les éléphants aient prêté et prêtent encore aux armées de l'Inde, c'est de transporter les munitions, les armes, les tentes, et cette immensité de bagages que les princes et les officiers traînent toujours à leur suite dans ces contrées. Dans l'armée combinée, qui, sous les ordres de lord Cornwallis, marcha, en 1790 et 1791, à la conquête du Mysore, il y avait 200 éléphants uniquement employés au transport de la caisse militaire. Vers la même époque, le nabab de Oude, allant avec un corps de troupes faire une grande chasse dans les campagnes, se fit suivre par un millier d'éléphants chargés de ses bagages. Enfin, en 1831, un voyageur français, Victor Jacquemont, rencontra dans le Bengale le gouverneur général de l'Inde, lord Bentink, qui faisait sa tournée avec une nombreuse escorte. Ses équipages étaient portés par 1,300 chameaux, 800 chariots, et 103 éléphants [1].

Quelque convaincus que soient les Indiens de l'inutilité et du danger des éléphants, ils n'ont pas renoncé à l'usage d'affecter ces animaux comme montures d'honneur aux princes et aux chefs des armées. Depuis Porus

[1] Voyez l'ouvrage déjà cité de M. Petit de Baroncourt. — Ranking, ouvr. cit., chap. 8; et la Correspondance de V. Jacquemont.

et Stratobatès, on voit toujours, dans l'histoire de leurs guerres, leurs rois et leurs généraux montés de cette manière, et remplissant en quelque sorte les doubles fonctions de commandants et de drapeaux; car les troupes indiennes ont toujours les yeux fixés sur le chef et sur son éléphant, et quand, par une cause quelconque, ce signe de ralliement vient à disparaître, elles se croient perdues et ordinairement elles se dispersent. Les Européens ont souvent tiré parti de ce préjugé, et, plus d'une fois, il a suffi d'une pièce de campagne adroitement pointée pour décider du succès d'une bataille. On vit toujours, dans les dernières guerres, l'intrépide Hyder-Aly commander ainsi ses armées sur son éléphant, et servir, sans s'émouvoir, de but aux boulets que les Anglais dirigeaient de tous les points sur sa personne. Lorsqu'en 1761 les Mahrattes, commandés par Rakonat-Raou, furent défaits dans la plaine de Paniput, par le vaillant Ahmed-Chah, souverain du Kandahar, 80 de leurs premiers officiers se firent tuer sur leurs éléphants. Tous les chefs n'ont pas toujours montré la même résolution, mais le préjugé n'a rien perdu de sa force, et maintenant encore il n'y a pas de soubab ou de nabab qui ne crût déroger à sa dignité, s'il paraissait à la tête de son armée autrement que sur un éléphant.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces particularités, qui ne présentent qu'un faible intérêt; j'aime mieux terminer cette récapitulation par un précis de l'expédition de *Nadir-Chah;* en effet, cette expédition, la plus célèbre qui ait été faite dans l'Inde après celle de Tamerlan, donna également aux Indiens l'occasion de déployer un grand nombre d'éléphants; elle eut lieu du temps de nos pères, et elle pourra servir d'épilogue à ce que je m'étais proposé de dire sur l'emploi des éléphants de guerre, dans les temps modernes.

Nadir-Chah, après avoir fait la conquête de l'Afghanistan et du Kandahar, se trouvait trop près des bords de l'Indus pour ne pas être tenté de passer ce fleuve et de piller les riches provinces de l'Hindoustan. La décadence de la puissance mogole, les dissensions qui agitaient la cour de Dehli, et, plus que tout cela, les intelligences qu'il s'était ménagées avec les principaux officiers de l'empire, l'encouragèrent à cette entreprise. Il partit de Caboul vers le milieu de l'année 1738, passa l'Indus à Attock, et marcha sur Lahore, en suivant à peu près les traces d'Alexandre. Le faible Mohammed-Chah, qui régnait alors sur l'Hindoustan, réunit à la hâte les forces de son empire, et vint prendre position aux environs de Karnal. Suivant les relations les plus authentiques, son armée était forte de 200,000 hommes, et il avait en outre une nombreuse artillerie et environ 2,000 éléphants.

La rencontre eut lieu en février 1739, entre Karnal et Paniput, célèbre champ de bataille où les destinées de l'Hindoustan ont été plus d'une fois décidées. Mohammed avait rangé ses éléphants devant son infanterie et les avait couverts par des troupes légères; celles-ci, après avoir engagé l'action, les démasquèrent, et ces animaux, s'avançant à leur tour, firent beaucoup de mal aux troupes de Nadir, qui eurent une peine extrême à les repousser, attendu qu'ils étaient très-nombreux et se présentaient à la fois sur tous les points. A la fin, cependant, elles parvinrent à les effrayer et à les mettre en fuite; ce fut alors leur propre armée qui fut exposée à leurs ravages. Néanmoins les Indiens se défendaient en désespérés, et la victoire était encore incertaine, lorsque, vers la fin du jour, Mohammed, préoccupé de l'idée qu'il pouvait être débordé, fit sonner la retraite et rentra dans son camp. Nadir, ainsi que le prouve une lettre de

lui que Malcolm a insérée dans son histoire, fit beaucoup de prisonniers et prit un grand nombre d'éléphants. Il sut d'ailleurs profiter de la crainte et de l'inaction de son adversaire, et fit bientôt après son entrée à Dehli. On sait tout ce que cette malheureuse ville eut à souffrir de la brutalité des vainqueurs. Un grand nombre d'habitants furent passés au fil de l'épée; plusieurs quartiers furent réduits en cendres, et toutes les propriétés publiques et privées furent livrées au pillage. Nadir cependant accorda la paix aux Indiens et rétablit Mohammed sur son trône; mais ce fut au prix d'une énorme rançon et de la cession de toute la partie de ses États qui s'étendait à la droite de l'Indus. La Perse recouvra ainsi, au nord et à l'est, les frontières qu'elle avait eues au temps de Darius et du grand Nouschirwan.

Trois mois après sa victoire, le roi de Perse reprit la route de ses États, emportant avec lui des dépouilles dont la valeur dépassait, suivant les calculs les plus modérés, 1,500 millions de francs. Le plus fort consistait en pierreries et en métaux précieux : on y voyait le fameux trône dit *des deux paons*, estimé à 25 millions, et 16 autres trônes d'or massif évalués chacun à 6 ou 7 millions. Cet énorme butin était porté par 10,000 chameaux, 7,000 chevaux, 500 éléphants, et même plus, suivant quelques relations que je serais porté à admettre sur ce point; car, après toutes les pertes occasionnées par une marche aussi pénible, le convoi, à son arrivée dans la Perse, comptait encore 300 de ces animaux.

Ils rendirent de grands services à l'armée pendant sa retraite. Les rivières du Pendjab étaient grossies par les pluies, et les ponts avaient été emportés par les eaux ou rompus par la malveillance des habitants. L'armée remonta d'abord l'Indus pour chercher un gué; elle n'en trouva pas, et l'on n'eut d'autre ressource que de lui faire

traverser ce fleuve à la nage sur le dos des éléphants. Ces animaux allèrent et revinrent d'une rive à l'autre autant de fois que cela fut nécessaire pour faire passer tout le monde : après les hommes on fit passer les bagages ; et le chah lui-même fut souvent réduit à franchir ainsi les rivières. Nous avons vu, au commencement de cet ouvrage[1], que les Indiens emploient souvent les éléphants à ce service. C'était donc dans leur pays que Nadir avait appris à user de cet expédient ; mais comme il y fallait recourir à chacune des rivières que l'on rencontrait, il en résulta une grande lenteur dans la marche, lenteur qui eut des résultats funestes pour la santé des troupes, obligées de s'arrêter à chaque nouveau passage, et de traverser, pendant les chaleurs de la canicule, des terrains inondés et marécageux. Cette position fut bientôt rendue plus critique encore par l'attitude hostile que prirent les populations féroces du Pendjab et de l'Afghanistan : en effet, ces populations profitèrent de la circonstance pour tomber sur l'armée persane et lui faire tout le mal possible. Attaqués en détail et à chaque instant par ces nouveaux ennemis, les Persans firent beaucoup plus de pertes pour retourner chez eux qu'ils n'en avaient fait pour conquérir l'Hindoustan.

Arrivé aux frontières de la Perse, Nadir fit prendre quelque repos à ses troupes ; puis il se hâta d'étaler aux yeux de ses sujets les fruits de sa victoire. Une partie de cet immense butin fut offerte en cadeau aux princes voisins de ses États, auxquels il voulait donner une haute idée de sa puissance. Les présents qu'il envoya à la cour de Constantinople consistaient en 12 ou 15 des plus beaux éléphants chargés d'un trône d'or massif, de vaisselle précieuse, de bijoux et de belles étoffes de

[1] Voyez ci-dessus, pages 4 et 5.

l'Inde. Il donna aussi des éléphants aux pachas turcs de la frontière et aux gouverneurs des provinces de son royaume. Ce qui restait de ces animaux, disséminé dans les différentes villes de la Perse, fut pendant longtemps pour les populations, un objet de curiosité et d'admiration [1].

[1] Otter, *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-kouli-khan.* —Abdoul-Kérim, *Voyage de l'Inde à la Mecque*, traduit du persan par Langlès. — Mill et Wilson *opp. cit.*— Rennell, *Description de l'Hindoustan.*— Collin de Bar *Histoire de l'Inde.* — *Universal magazine*, january 1754.

APPENDICES.

APPENDICES.

APPENDICE I.

Sur le grand nombre et sur les différentes espèces d'animaux exposés par les Romains dans leurs spectacles. **(Voy. page 39.)**

Les combats de bêtes n'atteignirent une véritable importance que vers la fin du VIe siècle de Rome, lorsque les conquêtes et l'influence politique de la république lui permirent de mettre à contribution non-seulement les forêts des Alpes et des Pyrénées, mais les gorges du Taurus et de l'Hémus, aussi bien que les déserts de l'Afrique et de la Syrie. C'est en 567 que l'on trouve, dans Tite-Live, la première mention d'une chasse de lions et de panthères; ce fut le consulaire M. Fulvius qui donna au peuple ce spectacle. Huit ans après, ainsi que nous l'apprend le même historien, les édiles firent paraître dans le cirque 40 ours, 63 léopards et quelques éléphants[1]; en l'année 655, on vit pour la première fois ces derniers animaux combattre dans l'arène contre des taureaux[2], et ce spectacle fut encore donné au peuple vingt ans plus tard par Lucullus. Sylla fut le premier qui exposa 100 lions lâchés en liberté dans le cirque; jusqu'à lui on avait pris la précaution d'enchaîner ces animaux[3]. Domitius Ahenobarbus fit combattre, en 693, 100 ours avec des chasseurs éthiopiens; et, trois ans après, Scaurus exposa 150 léopards, et fit voir aux Romains le premier hippopotame et 5 crocodiles[4]. Mais, dans ce genre

[1] Tit. Liv., XXXIX, 22; XLIV, 18.

[2] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7.

[3] « Primus L. Sylla in circo leones solutos dedit, quum alioquin alligati darentur. » (Senec., *de Brevit. vitæ*, XIII. — Cf. Plin., *Hist. nat.*, VIII, 20.)

[4] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 24, 40, 54.

de magnificence, personne ne surpassa Pompée, qui fit paraître dans l'arène jusqu'à 600 lions, 410 panthères, une vingtaine d'éléphants, un loup cervier des Gaules, et un rhinocéros[1]; ces deux derniers animaux n'avaient pas encore paru à Rome. Cicéron assista à ces spectacles, et il en parle dans ses lettres[2].

César exposa, dans les jeux qu'il donna à la fin de la guerre civile, 400 lions, 40 éléphants, et une girafe, animal que les Romains virent alors pour la première fois[3]. Quand Auguste revint à Rome, vainqueur de l'Égypte, il présenta dans le cirque beaucoup d'animaux rares, tirés de cette contrée, entre autres un rhinocéros, un hippopotame, un serpent de cinquante coudées et 36 crocodiles, pour lesquels on avait creusé un vaste bassin où tous ces animaux furent tués. Le même prince, lorsqu'il célébra la dédicace du théâtre de Marcellus, fit exécuter une chasse de 600 panthères. Ce fut alors que l'on vit, pour la première fois, à Rome, un tigre royal: ce bel animal était apprivoisé et on le montrait dans une cage[4]. Enfin, dans l'inscription d'Ancyre, Auguste déclare avoir donné vingt-six fois, pendant son règne, des combats de bêtes féroces, et il ajoute que, dans ces spectacles, 3,500 de ces animaux perdirent la vie[5].

Nous avons parlé plus haut (pages 381 et 382) des jeux célébrés par Germanicus, où l'on admira l'adresse extraordinaire des éléphants. Le même prince donna dans le cirque, pendant son premier consulat, qui eut lieu l'an de Rome 765, une chasse de 200 lions[6]. Les auteurs ne mentionnent, pour le long règne de Tibère, aucune exposition remarquable de bêtes féroces; mais sous Caligula, son successeur, eurent lieu

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 7, 20, 24, 28, 29, 34. — Dion. Cass., XXXIX, 38. — Agatharchid., *de Mari rubro*, 36, in Photii *Biblioth.*

[2] *Familiar.*, VII, ep. 1.

[3] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 20. — Dion. Cass., XLIII, 4.

[4] Sueton., *August.*, 43. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 24, 25. — Dion. Cass., LI, 3; LIV, 4.

[5] *Monum. Ancyr.*, apud Chishull, *Antiq. Asiatic.*, pag. 175, et ad calc. Sueton. Pitisc., pag. 1154.

[6] Dion. Cass., LVI, 3.

des fêtes dans lesquelles 500 ours et 500 léopards ou panthères furent tués [1]. Claude donna des joûtes de chameaux, et exposa dans l'arène 300 ours et 300 panthères qui y furent exterminés; il fit aussi voir au peuple 4 tigres apprivoisés [2]. Néron fit tuer à coups de pique, par ses gardes à cheval, 300 lions et 400 ours [3]. Titus donna en spectacle, à l'occasion de la dédicace de son amphithéâtre, 5,000 animaux féroces de toute espèce, et en outre, suivant Dion, 4,000 bêtes fauves, mais non carnassières [4]. Le même auteur remarque, comme une singularité, que l'on vit dans ces jeux des combats de grues. Les spectacles que Rome dut à Domitien ont fourni à Martial le sujet d'un livre d'épigrammes, où le poëte parle de combats qui eurent lieu entre un lion et un tigre, un éléphant et un taureau, un rhinocéros et un ours, etc. [5]

Trajan, après avoir heureusement terminé la guerre contre les Daces, fit célébrer des jeux qui durèrent cent vingt-trois jours, et où l'on massacra de 10 à 11,000 bêtes de toute espèce [6]. Quand Adrien eut accepté la dignité d'archonte d'Athènes, il donna, dans le stade de cette ville, des fêtes où il fit paraître 1,000 animaux féroces ou sauvages [7]. Il gratifia souvent aussi les Romains de semblables spectacles, où l'on tua jusqu'à 100 lions à la fois [8]. Antonin le Pieux montra au peuple, dans les jeux qui furent célébrés sous son règne, des hippopotames, des rhinocéros, des éléphants, des crocodiles, des hyènes, des tigres, des antilopes, et d'autres bêtes rares, amenées de toutes les parties de la terre; on vit même alors 100 lions lancés à la fois dans l'arène, ce qui fut regardé

[1] Dion. Cass., LIX, 2.

[2] Dion. Cass., LX, 1. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 25.

[3] Xiphilin., *Epitom.*, LXI, 9.

[4] Eutrop., *Breviar.*, VII, 21. — Xiphilin., *Epitom.*, LXVI, 25.

[5] Martial., *de Spectac. epig.*, 9, 18, 19, 22.

[6] Xiphilin., *Epitom.*, LXVIII, 15.

[7] « Athenis mille ferarum venationem in stadio exhibuit. » (Æl. Spartian., *Adrian.*, 19.)

[8] « In circo multas feras et sæpe centum leones interfecit. » (*Id.*, *ibid.*)

comme un grand trait de magnificence [1]. Marc-Aurèle, élevé dans les principes sévères du stoïcisme, ne pouvait se passionner pour ces sanglantes représentations; il ne laissa pas cependant de satisfaire aux exigences de son rang, et il imita, dans les jeux qu'il donna au peuple, la générosité d'Adrien et d'Antonin [2].

Commode, qui se faisait gloire de montrer sa force et son adresse contre les animaux féroces, en tua de sa main plusieurs milliers dans le cirque, et, dans ce nombre, on compta un éléphant, un hippopotame, un tigre, et jusqu'à cent lions. On sait qu'il se plaisait à arrêter la course rapide des autruches, en leur faisant sauter la tête au moyen de traits terminés en forme de croissant. Il fit paraître, une fois, jusqu'à cinq hippopotames dans l'arène [3]. Septime-Sévère donna, la dixième année de son règne, des combats de bêtes dans lesquels on tua 700 animaux dont la plupart étaient des bêtes féroces [4]. On lit dans Lampride qu'Héliogabale réunit dans une seule occasion jusqu'à 600 autruches. Il nourrissait dans son palais des lions, des léopards, des rhinocéros, des crocodiles, des hippopotames et des serpents énormes [5]. On tua, dans les fêtes qu'il donna à l'occasion de son mariage avec Cornélia Paula, un éléphant et cinquante-un tigres [6], nombre presque incroyable, si l'on songe à toutes les difficultés que l'on avait à surmonter pour prendre ces animaux et les amener du fond de l'Asie.

Gordien le Vieux avait signalé son édilité par des spectacles dans lesquels 1,000 ours avaient été tués en un seul jour. Il

[1] « Centum etiam leones una missione edidit. » (Jul. Capitolin., *Antonin. Pi.*, 10, 11.)

[2] « In munere autem publico tam magnanimus fuit, ut centum leones « una missione simul exhiberet sagittis interfectos. » (Jul. Capitolin. *M. Antonin.*, 17, 18. — Cf. Eutrop., *Breviar.*, VIII, 14.)

[3] Æl. Lamprid., *Commod.*, XII, XIII. — Xiphilin., *Epitom.*, LXXII, 20. — Herodian., *Hist.*, I, 47.

[4] Xiphilin., *Epitom.*, LXXVI, 1.

[5] Æl. Lamprid., *Heliogabal.*, 21, 25, 28, 30.

[6] Xiphilin., *Epitom.*, LXXIX, 9.

exposa successivement au peuple 100 panthères, 300 autruches, 100 taureaux sauvages, 150 sangliers, et un grand nombre de cerfs, de daims et d'autres bêtes [1]. Gordien le Pieux avait rassemblé, pour célébrer son triomphe après la guerre de Perse, une nombreuse collection d'animaux remarquables par leur rareté; ainsi, il s'était procuré, outre une grande quantité de bêtes de moindre importance, 60 lions, 30 léopards, 10 tigres, 10 hyènes, 10 élans, 10 girafes, 20 onagres, 32 éléphants, 1 hippopotame, 1 rhinocéros [2]; mais sa fin prématurée l'empêcha de les livrer en spectacle au peuple, et Philippe, son successeur, s'en servit pour solenniser les grands jeux séculaires, où parurent, dit-on, un millier d'animaux de toute espèce.

Gallien, se montrant au peuple dans une occasion solennelle, se fit précéder par 10 éléphants et par 200 bêtes fauves apprivoisées [3]; on vit de même plus tard, parmi les décorations du triomphe d'Aurélien, des lions, des tigres, des élans, des girafes, des éléphants, et 200 panthères ou léopards apprivoisés [4].

L'empereur Probus déploya plus de magnificence encore : il fit déraciner une multitude de grands arbres, et les fit planter au milieu du cirque; puis, dans cette forêt improvisée, on introduisit 1,000 autruches, 1,000 sangliers, 1,000 cerfs, 1,000 daims, bouquetins ou chamois, et on laissa au peuple la liberté de tuer ces animaux et de les emporter [5]. Probus donna ensuite, dans l'amphithéâtre, un second spectacle où il ne fit paraître que des animaux féroces; on y compta 100 lions, 100 lionnes, 100 léopards d'Afrique, 100 de Syrie, et 300 ours. Toutes ces bêtes furent exterminées dans l'arène, mais non sans causer beaucoup d'effroi et de désordre parmi les

[1] Jul. Capitolin., *Gordian.*, 3.
[2] Jul. Capitolin., *Gordian. tert.*, 33.
[3] Trebell. Pollion., *Gallien.*, 8.
[4] Fl. Vopisc., *Aurelian.*, 33.
[5] C'était à ces grandes tueries qu'on donnait proprement le nom de *venationes*. — Voyez Bulenger., *de Venation. circ.*

acteurs et les spectateurs, dont quelques-uns payèrent même de leur vie ce dangereux plaisir; ce qui a fait dire à un historien que cette fête avait été plus extraordinaire qu'agréable[1].

J'ajouterai, comme une singularité digne d'être remarquée, que, du temps de Carus et de Numérien, on vit, dans l'amphithéâtre, des phoques ou veaux marins avec des ours et des hippopotames[2]. Mais, à cette époque, les combats d'animaux étaient devenus plus rares. Ils le devinrent encore davantage quand Rome, ayant cessé d'être la résidence des empereurs, ne put plus faire contribuer à ses plaisirs les provinces de l'Asie et de l'Afrique. Néanmoins de semblables spectacles furent encore donnés au peuple du temps d'Honorius[3]; et, plus tard, en 519 et 523, Théodoric, voulant égaler en magnificence les anciens empereurs auxquels il prétendait succéder, fit venir de l'Afrique des bêtes féroces, et les fit combattre dans l'amphithéâtre[4]. A peu près vers la même époque, Justinien donna aussi, à Constantinople, des fêtes brillantes, où l'on vit combattre 20 lions et 30 tigres ou panthères. Il offrit une autre fois en spectacle jusqu'à 100 lions, et beaucoup d'autres animaux féroces[5].

Pour expliquer cette effrayante consommation d'animaux, que l'on ne pourrait concevoir aujourd'hui, il faut d'abord nécessairement admettre que les bêtes sauvages étaient alors plus nombreuses qu'elles ne le sont maintenant; et, en effet,

[1] « Magnum magis constat spectaculum fuisse quam gratum. » (Fl. Vopisc., *Prob.*, 19.)

[2] Calpurn. Sicul., *Eclog.*, VII, vs. 65, 66.

[3] Claudian., *de Laud. Stilic.*, III, vs. 237-369, et *de* VI *cons. Honorii*, vs. 618-620.

[4] Cassiodor., *Chron.*, et Muratori, *Annali d'Italia*, aux années citées ci-dessus.

[5] On trouvera d'autres détails sur le sujet de cet appendice dans l'ouvrage de Boulenger, *de Venatione circi*, dans la dissertation de Fr. Modius, *de Ludis et spectaculis veterum*, qui se trouve dans le XI[e] volume de Gronovius, et principalement dans un *mémoire* de Mongez, inséré dans le X[e] volume de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* (ann. 1833). C'est dans ces savants ouvrages que j'ai puisé la plupart des faits que je viens de soumettre au lecteur.

la diminution des espèces sauvages est un fait que d'autres raisons tendent à prouver, et dont nous avons exposé les causes au liv. I, ch. 2, de cet ouvrage. Mais, d'ailleurs, les Romains, maîtres des plus belles parties de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, étendaient aussi leur influence sur d'immenses régions à demi sauvages, et par conséquent plus riches en animaux. Des bandes, j'ai presque dit des armées de chasseurs, soit romains, soit barbares, parcouraient incessamment les forêts, les montagnes, les déserts, pour réunir le plus grand nombre possible de bêtes fauves, et les expédier à Rome. Les proconsuls, les préteurs et les autres officiers des provinces n'avaient souvent pas de plus grande affaire que d'approvisionner le cirque et l'amphithéâtre. M. Célius, voulant donner des spectacles pendant son édilité, ne cessait de prier Cicéron, alors gouverneur de la Cilicie, de lui envoyer des panthères[1]; et, dans une de ses lettres, Cicéron lui affirme qu'il s'est occupé de sa commission, et a mis pour lui un grand nombre de chasseurs en mouvement[2]. Macrin, avant d'être empereur, avait été, dit-on, chasseur de bêtes en Afrique[3]. C'était un crime, pour tout habitant des pays soumis à la république, de chasser pour son compte ou de tuer un animal qui pouvait servir aux plaisirs du peuple-roi. Enfin, le service de l'approvisionnement du cirque était si bien organisé que, pour ainsi dire, de tous les points de l'horizon, on voyait continuellement arriver des convois de bêtes féroces vers la capitale du monde[4].

Il me paraît cependant très-douteux que le seul moyen de la chasse ait pu suffire à des approvisionnements aussi considérables, et dont on avait besoin pour ainsi dire à point nommé. Je serais, en conséquence, tenté de croire que les

[1] Cic., *Ep. familiar.*, VIII, 2, 4, 6, 8, 9.

[2] « De pantheris per eos qui venari solent, agitur mandato meo diligenter. » (*Id.*, *ibid.*, II, 11.)

[3] Jul. Capitol., *Macrin.*, 4.

[4] Claudien (*de Consul. Stilic.*, in fin.) nous a laissé une description poétique de ces transports, dont Pétrone fait aussi mention. (*Satyric.*, CXIX, vs. 14, pag. 421, ed. Hadrian.)

Romains avaient organisé en grand, soit dans des parcs, soit dans de vastes ménageries, la reproduction de plusieurs espèces sauvages, à peu près comme on le fait de nos jours pour la multiplication du gibier dans les réserves. J'ai des raisons de penser qu'on se servait de cette méthode non-seulement pour la reproduction des cerfs, des daims, des sangliers, des taureaux sauvages, et des autres herbivores, mais aussi pour la propagation des ours, des panthères, des lions, des autruches, et de beaucoup d'autres espèces. C'était sans doute en Afrique et en Syrie que se trouvaient les établissements destinés à la multiplication des lions et des léopards, animaux qui, ainsi que l'ours, se reproduisent en captivité: nous en avons eu la preuve au Muséum d'histoire naturelle, du moins pour l'ours et le lion. Quant aux autruches, il y a encore de nos jours en Arabie et dans l'intérieur de l'Afrique des peuplades qui élèvent et multiplient ces grands oiseaux, pour faire commerce de leurs plumes.

APPENDICE II.

Considérations sur la bataille d'Héraclée. — Pyrrhus fut redevable de la victoire à l'intervention des éléphants, et non pas à la supériorité de la phalange sur la légion. Comparaison de ces deux ordonnances. (Voy. pag. 120.)

Il est à regretter que, parmi les livres de Tite-Live que nous avons perdus, se trouvent précisément ceux où l'historien racontait l'expédition de Pyrrhus en Italie. En effet, la perte de ces livres forme, dans l'histoire romaine, une lacune qui n'est remplie que d'une manière très-imparfaite par les documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Quant à la bataille d'Héraclée, par exemple, je n'ai rien trouvé de plus précis que la description de Florus: «Actum erat, nisi elephanti, «converso in spectaculum bello, procurrissent: quorum «quum magnitudine, tum deformitate, et novo odore simul

« ac stridore consternati equi, quum incognitas sibi belluas « amplius, quam erant, suspicarentur, fugam stragemque late « dederunt [1]. » L'expression *converso in spectaculum bello* peint à la fois l'étonnement des soldats de Lævinus à la vue de ces monstrueux quadrupèdes, et le grandiose de ce nouveau genre d'attaque. On dirait que l'auteur, en rédigeant sa relation, reportait sa pensée aux spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, et aux combats d'éléphants qu'on y donnait de son temps.

Justin, Eutrope, Aurélius Victor, l'auteur des sommaires de Tive-Live, et beaucoup d'autres, sont d'accord avec Florus sur ce point, que la victoire était aux Romains lorsque Pyrrhus fit avancer ses éléphants [2]. On m'objectera, peut-être, que ces écrivains étant romains, leur témoignage peut être suspect de partialité; mais je prierai le lecteur de parcourir, dans Plutarque, la vie de Pyrrhus, et il verra que les Romains avaient déjà plusieurs fois repoussé la phalange, lorsque l'arrivée des éléphants les força de plier. Non-seulement Pausanias dit la même chose, mais il ajoute même que Pyrrhus n'avait amené avec lui un train d'éléphants que parce qu'il savait qu'il ne pouvait sans ce secours résister aux Romains, dont il connaissait la supériorité en fait de discipline et de bravoure [3]. Les meilleurs tacticiens modernes, entre autres le judicieux Maizeroy, sont aussi du même avis [4].

Ce qui prouve encore la vérité de l'opinion qui attribue aux éléphants le succès obtenu par Pyrrhus à Héraclée, c'est l'in-

[1] Flor., *Epitom.*, I, 18.

[2] « Romanos vincentes jam, inusitata ante elephantorum forma stupere « primo, mox cedere prælio coegit; victoresque jam nova Macedonum « monstra repente vicerunt. » (Justin., XVIII, 1.) — « Quum jam Pyrrhus fuge« ret, elephantorum auxilio vicit, quos incognitos Romani expaverunt. » (Eutrop., *Breviar.*, II, 11.) — « Pyrrhus... Lævinum consulem apud Hera« cleam elephantorum novitate turbavit. » (Aurel. Vict., *de Vir. illustr.*, 35.) — « Valerius Lævinus consul parum prospere adversus Pyrrhum « pugnavit, elephantorum maxime inusitata facie territis militibus. » (Tit. Liv., Epitom., lib. XIII.)

[3] *Attic.*, 12, n. 3.

[4] *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tom. XLI.

dulgence avec laquelle le sénat traita les soldats qui étaient restés au pouvoir de l'ennemi. On sait avec quelle sévérité, avec quelle dureté même, on jugeait à Rome la conduite des chefs et des troupes, et combien le gouvernement était inexorable pour les militaires soupçonnés d'avoir préféré la vie à l'honneur. Ordinairement on les laissait pourrir dans les fers de l'ennemi; mais cette fois le sénat fit voir qu'il ne mettait pas l'échec d'Héraclée sur le compte de l'armée, car il maintint Lævinus dans le commandement, et, regardant les prisonniers comme plus malheureux que coupables, il traita de leur rançon, et chargea le vertueux Fabricius de cette négociation auprès du roi d'Épire.

Il est difficile de ne pas se rendre à un ensemble de témoignages aussi imposants; cependant quelques écrivains militaires ont prétendu que la victoire de Pyrrhus devait être attribuée non pas aux éléphants, mais à la supériorité de la phalange sur la légion, ordonnances qui se trouvèrent alors en présence pour la première fois. On a, en effet, dans le dernier siècle, à l'époque des célèbres discussions sur l'*ordre mince* et sur l'*ordre profond,* attaqué et soutenu, par esprit de parti et avec une grande vivacité, le mérite relatif de chacun de ces deux systèmes de tactique; pour nous, si nous voulions trancher la question par l'autorité, nous pourrions nous contenter de celle de Polybe, qui se déclare décidément pour la légion. En effet, cet écrivain, dont le bon sens et l'indépendance sont connus, ne saurait être soupçonné de prévention en faveur d'une tactique opposée à celle de son pays; et d'ailleurs il ne se borne pas à émettre son opinion, il en expose les motifs, puisés dans l'essence même des deux ordonnances, qu'il connaît aussi bien par principe que par expérience [1]. Enfin ses raisons sont si justes, que son avis a été adopté par la plupart des tacticiens modernes; je citerai seulement Puységur, Montecuccoli et Machiavel.

[1] Polyb., XVIII, 11, 13, 15. — Les réflexions de cet auteur sur la bataille de Zama (XV, 13, 14, 15) sont toutes aussi en faveur de l'ordonnance romaine.

Quelques considérations sur ces deux célèbres systèmes de tactique feront encore mieux ressortir la vérité de cette opinion. Remarquons d'abord que le mot *phalange* (φάλαγξ) désigne plutôt l'arrangement que le nombre des combattants. Des hommes armés de piques, serrés et rangés sur une grande profondeur, voilà ce qui constituait essentiellement la phalange [1]. Quant à la force numérique, elle pouvait varier entre certaines limites. Les Grecs donnaient le nom de *phalange simple* (μονοφαλαγγία) à un corps de 4,096 hommes rangés sur 256 de front et sur 16 de profondeur. L'officier qui en avait le commandement s'appelait *phalangarque* (φαλαγγάρχης) ou *stratége* (στρατηγός). Quatre de ces petites phalanges formaient la *grande phalange* ou *tétraphalangie* (τετραφαλαγγία), dont la force était de 16,384 hommes, rangés aussi sur 16 de profondeur, mais sur 1,024 de front. Ce corps était ordinairement sous les ordres immédiats du général en chef.

Quant aux subdivisions organiques, voici celles qui méritent le plus d'être connues : quatre files (λόχοι) formaient la *tétrarchie* (τετραρχία), composée de 64 hommes, commandés par un *tétrarque*, ou, comme nous dirions, par un capitaine. Quatre tétrarchies formaient le *syntagme* (σύνταγμα) ou la *xénagie* (ξεναγία), dont la force était de 256 hommes, et dont le commandant prenait le nom de *syntagmarque* ou de *xénarque*, grade que l'on peut assimiler à celui de chef de bataillon dans nos armées modernes. Le syntagme était donc un carré plein de 16 hommes de côté ; c'était en quelque sorte l'élément tactique de la phalange. Aussi lui attachait-on un enseigne, un trompette, un adjudant, et un officier de serre-file (οὐραγός). Quatre syntagmes composaient la *chiliarchie* (χιλιαρχία), corps de 1,024 hommes, commandés par un *chiliarque*, ou, comme nous dirions, par un colonel. Quatre chiliarchies formaient la petite

1 C'est dans ce sens que César emploie le mot *phalange* pour désigner les masses des Germains : « At Germani *celeriter ex consuetudine phalange* « *facta*, impetus gladiorum exceperunt. » (*Bell. gall.*, I, 52.) Quelques pages plus haut, il donne aussi le nom de phalange aux bataillons des Helvétiens. (*Ibid.*, I, 24.)

phalange, et huit la *diphalangarchie* ou aile (κέρας), qui était tout juste la moitié de la grande phalange. Toute cette organisation était donc basée sur la division par deux et par quatre, et le même ordre régnait entre le tout et chacune de ses parties, ce qui était très-bien imaginé pour faciliter et régulariser les évolutions [1].

Il est important, pour bien comprendre les auteurs, de ne pas perdre de vue ces différentes acceptions du mot *phalange*. Ainsi, lorsqu'on dit qu'Alexandre déploya sa phalange dans la plaine d'Arbelles, ou qu'Antiochus rangea la sienne à la bataille de Magnésie, c'est de la grande phalange qu'il est question; tandis que lorsque Arrien nous dit que ce même Alexandre fit avancer la phalange de *Cœnus*, la phalange de *Méléagre*, ou celles d'*Amyntas* et de *Cratère*, il ne s'agit que de la petite phalange ou de quelqu'une des subdivisions de ce corps, dont Cœnus, Méléagre, Amyntas, Cratère, étaient les stratéges ou les chiliarques, selon les besoins et les ordres du roi. Ce sont ces mêmes subdivisions que Quinte-Curce désigne souvent par la dénomination indéterminée d'*agmina*.

Outre le casque et la cuirasse, les phalangites étaient armés d'un grand bouclier, d'une courte épée, et d'une longue pique appelée *sarisse* (σάρισσα). C'étaient tous des hommes d'élite, que les Grecs nommaient *hoplites* (ὁπλῖται). Mais un corps uniquement composé d'une pareille infanterie aurait été peu propre à toutes les opérations de la guerre, si l'on n'y eût adjoint un certain nombre de troupes légères et de cavalerie. L'infanterie légère des Grecs était de deux espèces : 1° les *peltastes* (πελτασταί), armés d'un petit bouclier (πέλτη) et d'un casque léger. Ils n'avaient point de cuirasse, et portaient, au lieu de pique, un javelot ferré, qu'ils étaient habitués à lancer avec une grande justesse. Leur nombre était la moitié de celui des hoplites; leur place de bataille était le plus souvent sur les flancs de la phalange. 2° Les *psilites* (ψιλοὶ), nom sous lequel on désignait

[1] Voyez les *Tactiques* d'Arrien et d'Élien, les traductions du premier de ces deux ouvrages par Guischardt et par Rachetti, et l'*Histoire de l'art militaire*, par Carrion Nisas.

les archers, les frondeurs, et toutes les troupes destinées à combattre isolément. Ils formaient l'avant-garde dans les marches, couvraient la retraite, et se portaient rapidement sur tous les points menacés. Leur effectif était égal au quart du nombre des hoplites. On ajoutait aussi à la phalange un corps de cavalerie qu'on rangeait sur les ailes, et dont la force était également le quart de celle de la grosse infanterie [1]. Ces divers accessoires portaient l'effectif de la grande phalange à 32,768 combattants, et ce corps pouvait alors être regardé comme une petite armée, propre à toutes les opérations. Telle était la phalange à l'époque de sa plus grande célébrité, car l'origine de cette ordonnance paraît remonter aux âges héroïques de la Grèce; mais elle n'atteignit sa perfection qu'au temps d'Épaminondas, d'Iphicrate, de Philippe et d'Alexandre.

La longueur de la sarisse, qu'on dit avoir été primitivement de seize coudées, fut ensuite réduite à quatorze, c'est-à-dire environ vingt pieds. Néanmoins, c'était encore une arme très-lourde qui exigeait la force des deux bras, et ne produisait tout son effet que lorsqu'elle était soutenue et poussée par le concours de plusieurs hommes. La phalange étant rangée en bataille, les six, ou, suivant quelques auteurs, les cinq premiers rangs (προστάται) croisaient leurs piques en les tenant environ aux deux tiers de leur longueur; l'autre tiers se trouvait engagé et contenu entre les rangs de derrière. Il résultait de cette disposition que chaque chef de file avait à sa droite et à sa gauche six piques, qui le débordaient plus ou moins. Les dix autres rangs, levant obliquement leurs sarisses, et les appuyant sur les épaules des hommes placés devant eux, en formaient une espèce de toit, propre à arrêter les traits de l'ennemi; ils servaient d'ailleurs à remplacer les pertes des premiers rangs et à augmenter, par leur impulsion, la violence du choc.

Dans la formation ordinaire à rangs serrés, les hoplites occupaient chacun l'espace de trois pieds, mais ils se serraient

[1] Maizeroy, *Mémoire sur la cavalerie des Grecs,* dans le tome XLI du *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

davantage lorsque les circonstances l'exigeaient, et chaque homme n'occupait alors qu'un espace de dix-huit pouces. Cette disposition, à laquelle les Grecs avaient donné le nom de *synaspisme* (συνασπισμός), faisait de la phalange un véritable rempart de boucliers, hérissé de piques. Ce fut celle qu'employa Philippe aux Cynocéphales, lorsqu'il attaqua l'aile gauche des Romains, et Persée à Pydna, lorsqu'il fit presque désespérer de la victoire au vieux Paul-Émile [1].

Il n'est pas douteux qu'une pareille ordonnance ne fût admirablement imaginée, soit pour se défendre, soit pour attaquer avec vigueur. Mais il fallait pour cela qu'elle pût agir sur un terrain uni, et avoir ses flancs et ses derrières en sûreté: car, à cause même de l'unité de son ensemble, elle ne pouvait se prêter à ces évolutions rapides, qui sont souvent le seul moyen de salut sur le champ de bataille. « C'était, dit Guischardt, un corps trop artificiel, et le moindre désordre entraînait d'abord de mauvaises suites... Il paraît qu'elle était « plus terrible à l'aspect que dans l'effet [2]. » Et réellement, un corps qui présente un grand front continu éprouvera toujours de la lenteur pour changer de direction ou pour marcher par le flanc, et il reprendra toujours plus difficilement sa première formation. Je sais qu'au besoin on pouvait rompre par chiliarchies, par syntagmes ou par tétrarchies; mais quelle difficulté pour se remettre en ligne, pour peu qu'il y eût d'obstacles ou d'inégalités dans le terrain! quel embarras pour les subdivisions, qui, par défaut d'espace, restaient en arrière, ou, ce qui est pis encore, pour celles qui avaient devancé les autres! J'admets également que, lorsque la phalange était attaquée en même temps en tête et en queue, on pouvait faire faire le demi-tour aux derniers rangs; on sait, en effet, que ce corps prenait alors le nom d'*antistome* (ἀντίστομος) ou *amphistome* (ἀμφίστομος), c'est-à-dire à double front. Il pouvait même, dans un cas pressant, se former en carré et faire face de tous côtés: c'est ce que fit la phalange d'Antiochus à la bataille de

[1] Plutarch., *Flamin.*, 8; et *P. Æmil.*, 19. — Polyb., XVIII, 7, 8. — Tit. Liv., XXXIII, 8, XLIV, 40, 41.

[2] Guischardt, Notes sur la *Tactique* d'Arrien, pag. 121, 126.

Magnésie[1]; mais ces mouvements étaient toujours périlleux et décourageants, parce qu'ils ébranlaient toute la solidité de l'ordonnance. Aussi les Grecs ne les ont-ils employés que rarement; et je doute qu'ils l'aient jamais fait avec succès.

Il faut donc convenir que cette formation si belle et si solide perdait beaucoup de ses avantages lorsqu'il fallait la mettre en mouvement. Sa marche ne pouvait être que lourde, et, pour peu qu'il y eût d'accidents dans le terrain, elle était exposée à perdre son alignement et son ensemble. Il devait alors s'y faire des vides dangereux, où l'ennemi pouvait pénétrer presque impunément. Si elle avait l'avantage dans le premier choc, elle ne pouvait s'abandonner à la poursuite sans risquer de se rompre et de se faire détruire en détail: ce fut ce qui arriva à Pydna. Si, au contraire, elle était culbutée, elle courait encore un plus grand danger. Enfin, la phalange ne pouvait être regardée comme invincible qu'à la condition de conserver son immobilité, condition qui est précisément celle sur laquelle on peut le moins compter à la guerre. Tout l'art de l'ennemi consistait à l'attirer sur un terrain accidenté, pour la forcer à se briser; et elle ne courait pas moins de danger lorsqu'on pouvait l'acculer à des escarpements ou contre des obstacles qui l'empêchaient de se déployer commodément. Ce dernier moyen fut employé par Curius Dentatus, dans la guerre contre Pyrrhus[2].

Les plus grands capitaines de la Grèce ont senti ce défaut de la phalange et le besoin de lui donner de la mobilité. Pendant la mémorable retraite des Dix mille, les généraux grecs trouvèrent souvent convenable de la partager en plusieurs corps, notamment toutes les fois qu'il fallut combattre en marchant. Xénophon fit d'heureuses applications de cet expédient dans les montagnes des Carduques, et au passage du fleuve Centrite[3].

1 Appian., *Bell. syriac.*, 35.

2 « M. Curius, quia phalangi regis Pyrrhi explicatæ resisti non posse « animadverterat, dedit operam ut in angustiis confligeret, ubi conferta « sibi ipsa esset impedimento. » (Frontin., *Strateg.*, II, 2, n. 1.)

3 Xenoph., *Anabas.*, IV, 3, n. 16, 27.

Alexandre tira un immense parti de sa phalange dans les vastes plaines de l'Asie, où il pouvait manœuvrer librement en tout sens, en conservant son ensemble. Philippe III, au contraire, ayant accepté pour champ de bataille les crêtes rudes et boisées des Cynocéphales, y vit sa phalange rompue et ses soldats exterminés. Le même malheur arriva à Persée à la bataille de Pydna : tant que sa phalange se trouva sur une bonne assiette, il fut impossible aux Romains de l'entamer, mais à mesure qu'elle avança sur un terrain coupé et en pente, elle perdit de son ensemble : les Romains l'attaquèrent en détail, et alors, selon l'expression de Plutarque, ce ne fut plus que meurtre et carnage. Ce même écrivain compare avec beaucoup de justesse la phalange à un corps animé, qui, pour exercer ses forces, a besoin de l'intégrité et du concours de tous ses membres ; « une fois cette union rompue, dit-il, il n'y a plus rien de bon à espérer [1]. » Enfin, le prince des historiens latins a résumé mieux que personne les avantages et les inconvénients de cette ordonnance : « Phalangis confertæ et intentis horrentis hastis « intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere « immobilem longitudine et gravitate hastam cogas, confusa « strue implicantur : si vero ab latere aut ab tergo aliquid « tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur [2]. »

La légion n'offrait, à la vérité, ni la masse, ni la résistance compacte de la phalange; mais elle avait l'immense avantage de pouvoir se plier facilement au terrain, et de se prêter plus rapidement aux évolutions. Déployée sur trois lignes, par manipules avec intervalles, elle était éminemment propre à attaquer avec vivacité, car chaque soldat, indépendant dans le maniement de ses armes, et conservant toute sa liberté d'action, ne s'associait au mouvement général que pour en assurer l'efficacité ou pour y puiser du secours. « Le soldat romain, dit Polybe, était toujours prêt à combattre, soit avec toute l'armée, soit avec quelqu'une de ses parties, soit

1 Plutarch., *Flamin.*, 8.
2 Tit. Liv., XLIV, 41.

d'homme à homme[1]. » Le phalangite, au contraire, n'était réellement fort que par le concours de toute la masse. On serait presque tenté de dire que la tactique grecque avait été imaginée pour la résistance, tandis que celle des Romains l'avait été pour l'attaque; car s'il était impossible de forcer une phalange de front et sur un bon terrain, il ne l'était pas moins de résister à l'attaque bien dirigée de la légion. Et cependant la légion était aussi bien organisée pour résister; seulement sa résistance était successive, au lieu d'être simultanée comme celle des Grecs. La profondeur du manipule, sans être aussi forte que celle de la phalange, avait pourtant assez de consistance pour bien soutenir le choc de l'ennemi; d'ailleurs, si la première ligne se trouvait poussée trop vivement, elle se retirait par les intervalles de la seconde, soit pour s'y encadrer, soit pour se rallier; et, quand même cette seconde ligne aurait été forcée, tout n'était pas encore perdu, car les triaires, s'avançant alors avec leurs forces intactes, pouvaient ramener la fortune, comme ils le firent, en effet, plus d'une fois. La phalange n'avait pas de réserve; quand, par malheur, le désordre se mettait dans les premiers rangs, il pouvait se propager facilement de la tête à la queue, et alors tout était compromis. « La légion, dit Machiavel, pouvait livrer trois combats successifs, et il fallait que la fortune l'abandonnât trois fois avant qu'elle fût décidément vaincue[2]. »

J'ajouterai que la légion pouvait, au besoin, se donner un front aussi continu que celui de la phalange, soit en intercalant les manipules des *princes* entre ceux des *hastaires*, et en laissant les *triaires* en réserve; soit en faisant serrer les intervalles de la première ligne, tandis que la seconde et la troisième, appuyant obliquement à gauche et à droite, venaient former les ailes du nouveau front de bataille. La première de ces évolutions fut employée à la bataille de l'*Adda*,

[1] Polyb., XVIII, 15. — Je ne saurais assez engager les lecteurs curieux d'approfondir cette question à consulter cet auteur, qui la traite supérieurement.

[2] Machiavelli, *Arte della guerra*, lib. III.

contre les Gaulois [1], et la seconde, contre Annibal, à celle de Zama [2]. Non-seulement on pouvait ainsi transformer la légion en phalange, mais, quand le terrain le permettait, on réunissait plusieurs légions pour se donner un front continu, et on supprimait les intervalles. Alexandre Sévère eut, avec succès, recours à ce moyen dans la guerre contre les Perses, où il réunit jusqu'à six légions pour en faire une phalange [3]. Il reste donc prouvé par le fait que la légion offrait au besoin les avantages de la phalange, sans en avoir les inconvénients.

Les Romains, admirateurs passionnés de leur tactique, croyaient que c'étaient les dieux qui avaient inspiré à Romulus la création de la légion. Il serait plus juste de dire que cette ordonnance était la conséquence forcée de la constitution topographique du pays, et que Romulus ne fit qu'adopter une organisation qui était déjà ancienne dans le Latium. Elle convenait, en effet, admirablement au sol de la moyenne et de la basse Italie, coupé en tout sens par les ramifications des Apennins, sillonné par de nombreux torrents, et tourmenté par les traces de son origine volcanique. Il eût été difficile de faire manœuvrer, sur un semblable terrain, de grandes lignes et de grandes masses sur un front continu. Une formation fractionnée et très-mobile était de première nécessité. Les troupes de la puissante confédération latine, qui avait fait partie de l'ancien royaume d'Albe, avaient certainement les mêmes armes et les mêmes institutions militaires que les Romains; Tite-Live, qui le dit positivement, nous en a conservé une terrible preuve dans les motifs qu'il donne à la barbare sévérité du consul Manlius. Il est facile aussi de conclure de plusieurs passages de son histoire, que tous les autres peuples de cette partie de l'Italie organisaient également leurs forces par légions. L'historien y parle en effet

[1] Telle est l'opinion motivée de Guischardt, *Mémoires militaires*, chap. 4.

[2] Polyb., xv, 14. —Tit. Liv., xxx, 34. —Voyez d'ailleurs la relation que nous avons donnée de cette bataille, au chap. 10 du livre 1er.

[3] Æl. Lamprid., *Alexand. Sever.*, 50.

souvent des *legiones Etruscorum, Faliscorum, Samnitum;* de la *legio Lucana*, de la *legio Sabina*, etc. [1]

Virgile désigne aussi sous le nom de *légion* l'armée du roi Latinus; et, ce qui n'est pas moins remarquable, il donne à cette armée 300 hommes de cavalerie, c'est-à-dire précisément lè contingent qui était alloué à la légion dans sa première organisation :

> Interea præmissi equites ex urbe Latina,
> Cætera dum *legio* campis instructa moratur,
> Ibant, et Turno regi responsa ferebant;
> Tercentum, scutati omnes, Volscente magistro [2].

Je ne prétends pas donner à cette citation une trop grande autorité; mais on sait que Virgile se montre toujours fidèle à la vérité historique, aux traditions, aux usages de l'ancienne Italie, et rien ne prouve qu'il s'en soit écarté en cette circonstance. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'époque des guerres des peuples de l'Italie contre Rome, les armées de ces peuples avaient la même organisation que celles de la république; et l'on conçoit combien cette conformité d'institutions dut être par la suite utile aux Romains, qui purent, à mesure qu'ils étendaient leur puissance, prendre les légions tout organisées des nations conquises, et les incorporer dans leurs armées [3].

Une considération qui doit frapper tout le monde, et qui est d'un grand poids dans cette question, c'est la supériorité du légionnaire sur le phalangite. La sarisse devenait non-seulement inutile, mais embarrassante dans un combat corps à corps, tandis que le soldat romain pouvait également bien se servir du *pilum* et de la pique, soit qu'il fût dans le rang,

1 Tit. Liv., II, 26; IV, 17; VIII, 6, 7, 24, 30, 38; IX, 2.

2 Virg., *Æneid.*, IX, vs. 367 sqq.

3 Des raisons analogues à celles que j'ai données plus haut, pour prouver que l'organisation légionnaire était indigène en Italie, pourraient faire penser que la phalange fut inventée dans les plaines de l'Asie, d'où elle aurait été importée par les premiers colons qui vinrent s'établir en Grèce et en Macédoine. Cette conjecture mériterait d'être examinée.

soit qu'il combattît isolément; et, quand ces armes venaient à lui manquer, il avait encore un second javelot en réserve, et même deux plus petits cachés dans l'intérieur de son bouclier. L'épée du légionnaire, propre à frapper d'estoc et de taille, était d'ailleurs plus forte que celle des Macédoniens. Cette différence dans les armes devait avoir une grande influence sur le succès des batailles; car, une fois l'ordonnance rompue, et le combat n'étant plus que d'homme à homme, l'avantage devait toujours être du côté des Romains. Philippe et ses soldats furent glacés d'effroi lorsqu'ils virent la largeur des blessures faites par les armes des légionnaires [1]. La force du soldat romain était donc dans l'*individualité*, selon la réflexion très-juste du maréchal de Puységur; celle des Grecs dépendait essentiellement de l'ensemble.

Les plus fiers ennemis de Rome furent forcés de rendre hommage à la supériorité de ses armes et de sa tactique. Annibal faisait rechercher, sur les champs de la Trébia et du Trasimène, les épées et les javelots des Romains, pour en armer ses soldats, auxquels il donnait en même temps l'ordre de se débarrasser de l'armement qu'ils avaient apporté de Carthage et de l'Espagne. A la funeste journée de Cannes, l'infanterie africaine était entièrement armée et équipée à la romaine, au point, dit Tite-Live, qu'on les aurait pris pour des Romains. « Afros romanam magna ex parte crederes aciem: « ita armati erant, armis et ad Trebiam, cæterum magna ex « parte ad Trasimenum captis [2]. » Pyrrhus, qui eut toujours dans son armée beaucoup de troupes italiennes, se garda bien de rien changer à leur organisation; il les fit, au contraire, toujours combattre par légions et par cohortes, en ayant soin seulement de les mêler aux divisions de sa phalange [3]. Enfin,

[1] « Nihil tamen terribilius Macedonibus fuit ipso vulnerum aspectu, quæ « non spiculis neque sagittis, neque græculo ullo ferro, sed ingentibus « pilis, nec minoribus adacta gladiis, ultra morem patebant. » (Florus, II, 7.) — « Ipsum quoque regem terror cepit, nondum justo prælio cum Ro- « manis congressum. » (Tit. Liv., XXXI, 34.)

[2] Tit. Liv., XXII, 46. — Cf. Polyb., XVIII, 11.

[3] Polyb., *loc. laud.*

Mithridate, vaincu plusieurs fois par Sylla et par Lucullus, désorganisa ses vieilles phalanges pour en former, d'après la tactique romaine, une nouvelle armée, où l'on compta jusqu'à 120,000 fantassins organisés en légions, et armés à la manière des Romains [1].

Des faits nombreux, éclatants, viennent d'ailleurs à l'appui des raisons que j'ai données en faveur de l'ordonnance romaine. A Bénévent, l'armée de Pyrrhus était plus forte du double que celle du consul, et néanmoins elle fut mise en pleine déroute. Philippe vit sa phalange détruite aux Cynocéphales; celle d'Antiochus éprouva le même sort à Magnésie; celle de Persée fut exterminée à Pydna, après s'être défendue avec la plus grande bravoure. Les phalanges faisaient aussi le nerf des armées carthaginoises et de celles de Mithridate. Il est vrai que ce furent les deux ennemis dont Rome eut le plus de peine à triompher; mais plus fut longue et acharnée la lutte des deux tactiques, plus on est fondé à accorder la préférence à celle qui finit par l'emporter.

La phalange eut ses jours de gloire : la défaite des Mèdes, des Perses, des Indiens, fut son ouvrage. La légion triompha de toute la terre; ni l'ardeur des Gaulois, ni la constance des Espagnols, ni la férocité des Cimbres, ni le courage éclairé des Grecs, ne purent lui résister: ce furent le *pilum* et le manipule qui firent la conquête du monde.

APPENDICE III.

Sur le *malleolus*, sur la *falarica*, sur la force de l'arc, de la fronde et de quelques autres armes dont on faisait usage contre les éléphants. (Page 280.)

Quoique les anciens ne connussent pas l'agent terrible qui a changé la face de la guerre, ils avaient cependant imaginé un grand nombre d'artifices et de projectiles incendiaires,

[1] Plutarch., *Lucull*, 7.

qui leur servaient, soit pour attaquer, soit pour se défendre : tels étaient les torches, les pots à feu, les fascines goudronnées, etc., dont les principaux ingrédients étaient toujours le soufre, la résine, le pétrole, et d'autres espèces de bitumes. Parmi ces projectiles, il en est deux qui ont été souvent employés par eux contre les éléphants, et qui méritent pour cette raison de fixer particulièrement notre attention : ce sont le *malleolus* et la *falarica*.

On donnait le nom de *malleolus* à un gros trait qui portait au milieu de sa tige une espèce de cage elliptique formée de bandelettes de fer, retenues par les deux bouts ; l'intérieur de cette cage, qui donnait à ce trait l'apparence d'une quenouille, était garni d'étoupes imbibées de soufre et de bitume. On y mettait le feu, et on lançait le projectile au moyen de l'arc, comme les traits ordinaires, en ayant soin de ne pas tendre trop fortement la corde, car la rapidité de la projection aurait pu éteindre l'artifice [1]. Le pétrole était l'espèce de bitume que l'on employait de préférence dans la composition des *malleoli*, parce que l'eau, au lieu d'éteindre ce bitume, ne fait qu'en activer la combustion. Les Grecs donnaient à ces traits les noms de σκυτάλια, σκυταλίδες, πυροβόλα, etc.

La *falarica* ou *phalarica* était également un très-gros trait ou une espèce de javelot garni, dans toute sa longueur, d'artifices incendiaires, et armé d'une pointe de fer de trois pieds de long. Tite-Live nous a laissé, dans sa relation du siége de Sagonte, une belle description de cette arme : « Les Sagontins, dit-il, avaient une sorte de trait qu'ils nommaient falarique : la hampe, en bois de sapin, cylindrique dans toute sa longueur à l'exception de l'extrémité d'où sortait le fer, était garnie d'étoupe goudronnée. Carré, comme dans notre *pilum*, le fer avait trois pieds de long, et pouvait ainsi transpercer l'armure et le corps. Mais, alors même qu'il ne faisait que percer le bouclier sans atteindre le corps, il répandait encore l'effroi, parce qu'on ne lançait ce trait qu'embrasé.

[1] « Etsi emissa lentius laxiore arcu, nam ictu extinguitur rapido, hæserit usquam, tenaciter cremat. etc. » (Ammian. Marcellin., XXIII, 4, n. 15.)

et que le mouvement seul donnait à la flamme une telle vivacité, que le soldat était contraint de jeter ses armes, et se trouvait ainsi exposé sans défense aux nouveaux coups qui pouvaient l'atteindre [1]. »

Cette arme était donc doublement dangereuse, puisqu'elle pouvait en même temps tuer les hommes et les chevaux, et mettre le feu aux maisons, aux machines de guerre et aux retranchements ou autres ouvrages de fortification, surtout lorsque ces ouvrages étaient entièrement construits en bois. La falarique tenait donc, dans l'artillerie des anciens, la place que tiennent, dans la nôtre, les grosses fusées en fer, du moins quant à l'effet, et abstraction faite du principe d'impulsion. Il va sans dire qu'un projectile aussi lourd, et qu'on dirigeait ordinairement contre des objets très-éloignés, ne pouvait être projeté qu'au moyen de machines. Il paraît cependant qu'il y avait aussi des falariques de moindres dimensions, qu'on lançait avec l'arc, et dont les coups n'étaient pas moins terribles. On aurait fait usage de semblables armes à la bataille de Cannes, suivant Silius Italicus, et Virgile nous représente Turnus combattant de la même manière dans le camp des Troyens [2].

Quoique Tite-Live paraisse attribuer aux Espagnols l'invention de la falarique, il est constant que l'usage de cette

1 « Falarica erat Saguntinis missile telum hastili abiegno (dans quel« ques éditions on trouve *hastili oblongo*), et cætera tereti, præterquam « ad extremum, unde ferrum extabat : id, sicut in pilo, quadratum stupa « circumligabant, liniebantque pice. Ferrum autem tres longum habebat « pedes, ut cum armis transfigere corpus posset. Sed id maxime, etiamsi « hæsisset in scuto, nec penetrasset in corpus, pavorem faciebat, quod, « quum medium accensum mitteretur, conceptumque ipso motu multo « majorem ignem ferret, arma omitti cogebat, nudumque militem ad in« sequentes ictus præbebat. » (Tit. Liv., XXI, 8.) — J'ai cru devoir citer ce passage dans son intégrité, parce que c'est une des meilleures descriptions que nous possédions des armes des anciens. Voyez d'ailleurs, sur la forme et les effets de la falarique, Silius Italicus, qui n'a fait que mettre en vers la description de Tite-Live, *Punicor.*, I, vs. 350 sqq.; Veget., *de Re milit.*, IV, 18. — Appian., *Bell. illyric.*, II. — Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. V, dialog. 5.

2 Sil. Italic., *Punicor.*, IX, vs. 339. — Virgil., *Æneid.*, IX, vs. 705.

arme a été connu très-anciennement en Italie; son nom même le prouve, car il dérive de *fala* ou *phala*, vieux mot d'origine étrusque, qui signifiait une tour en bois, soit qu'elle fût bâtie à demeure, soit qu'on pût la déplacer comme celles que l'on employait dans les siéges [1].

L'usage du *malleolus* et de la *falarica* s'est conservé longtemps en France : Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés, qui fut témoin du siége de Paris par les Normands, vers la fin du IXe siècle, et qui a écrit en mauvais vers latins une relation de cet événement, fait souvent mention de ces deux projectiles, et il en donne une description semblable à celle que nous venons de résumer. On peut d'ailleurs consulter, à ce sujet, l'*Histoire de la milice française*, par le P. Daniel.

Les autres armes que l'on pouvait employer contre les éléphants, et que j'ai mentionnées au chap. 3 du liv. II, sont assez connues; je ne m'arrêterai pas à les décrire; mais je crois utile de noter ici quelques particularités sur leur portée et sur leurs effets, quand ce ne serait que pour rectifier les idées peut-être exagérées que l'on s'est formées relativement à la supériorité de nos armes sur celles des anciens.

La plus simple, mais non pas la moins meurtrière de ces armes, c'était la fronde; il y en avait de trois grandeurs, ou, s'il est permis de parler ainsi, de trois calibres : la grande, la petite et la moyenne. Avec la première, on pouvait lancer des pierres d'une livre; les deux autres servaient pour des projectiles d'un moindre volume. Chaque frondeur portait sur lui les trois espèces de frondes, et il les employait suivant le besoin. Les projectiles lancés avec cette arme à une distance de 600 pieds romains (environ 100 toises), avaient assez de force pour bosseler ou percer les casques et les cuirasses, et faire des blessures mortelles [2].

[1] « *Falæ* dictæ ab altitudine, a *falando*, quod apud Etruscos significat « cœlum. *Falarica*, genus teli missile, quo utuntur ex *falis*, id est, ex locis « extructis dimicantes. » (Paul. Diac., Excerpt. ex lib. Pompon. Festi, *de Significatione verbor.*, lib. VI, p. 88, ed. Odofred. Muller., 1839.)

[2] Veget., *de Re milit.*, I, 16; II, 23.—Flor., *Epitom.*, III, 8.—Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. IV, dialog. 2, 3.

Comme on n'aurait pu lancer, avec les frondes de troisième grandeur, que des pierres trop petites pour produire un effet considérable, on y substituait des balles de plomb d'une forme ovoïde, auxquelles, pour cette raison, les Romains donnaient le nom de *glandes*, et les Grecs celui de μολυϐδίδες : ces balles pesaient de deux à trois onces; on en voit encore dans les cabinets des amateurs d'antiquités, et j'en ai moi-même trouvé quelques-unes dans un ancien camp romain, près d'Ascoli. C'était d'ailleurs une très-ancienne invention, puisque déjà Xénophon remarque que les frondeurs rhodiens, qui s'en servaient, atteignaient deux fois aussi loin que les Perses, qui ne lançaient que des pierres [1]. Les Italiens faisaient aussi usage de ces balles dès la plus haute antiquité : les Herniques et les Volsques, qui combattaient sous les drapeaux de Turnus, étaient, suivant Virgile [2], armés de pareils projectiles, et Hirtius nous apprend que César en faisait couler en Afrique, pour l'approvisionnement de ses frondeurs [3].

On sait, par des témoignages irrécusables, que ces balles pénétraient dans le corps aussi profondément que celles de nos fusils; quant à la justesse du tir, l'histoire nous en fournit des exemples étonnants : Tite-Live assure que les frondeurs achéens qui servaient dans l'armée romaine étaient tellement adroits, qu'ils pouvaient, même à une distance considérable, atteindre l'ennemi, soit à la tête, soit dans quelque autre partie du corps qu'ils voulaient frapper [4]. Mais quand il s'agissait d'employer cette arme contre les éléphants, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de multiplier les fron-

[1] Xenoph., *Anabas.*, III, 3, n. 16 et 17.

[2] « . . . . Pars maxima glandes
« Liventis plumbi spargit... »
(*Æneid.*, VII, vs. 686.)

[3] « Cæsar..... officinas ferrarias instruere, sagittas telaque, uti fierent « complura, curare, *glandes* fundere, sudes comparare..., etc. » (Hirt., *Bell. afric.*, 20.) — Chez les écrivains du IIe et du IIIe siècle, ces balles sont appelées simplement *plumbatæ* ou *plumbeæ*.

[4] Tit. Liv., XXXVIII, 29.

deurs, afin que la grêle des projectiles fût aussi épaisse et aussi continue que possible. Le but était assez grand pour qu'on pût l'atteindre sans être doué d'une adresse extraordinaire.

Quelquefois on lançait aussi avec la fronde des pots remplis de bitume, d'étoupes et de poix allumée, et des traits d'une forme particulière, auxquels les Romains avaient conservé leur nom grec *cestrosphendones*[1], et dont Tite-Live nous a laissé une description : ces traits, dit cet auteur, étaient formés d'un fer pointu, long de deux palmes, fixé au bout d'une hampe en bois, d'un doigt de grosseur et d'une demi-coudée de longueur, à laquelle étaient attachées trois petites ailes en bois très-léger. On se servait, pour lancer ce trait, d'une fronde d'une construction particulière, qui le faisait partir avec une étonnante rapidité. Ce fut dans la guerre contre Persée que les Romains virent pour la première fois cette arme, et, suivant Tite-Live, ce fut celle dont ils eurent le plus à souffrir[2].

On se servait encore de la fronde dans les armées françaises du temps de Philippe-Auguste ; cette arme fut ensuite abandonnée, mais elle reparut un instant en 1572, au siége de Sancerre : en effet, les huguenots qui étaient dans cette place, manquant de poudre, s'y défendirent avec des frondes, qu'on appela alors, par dérision, des *fusils de Sancerre*.

L'arc et la flèche sont trop connus pour que j'aie besoin de les décrire. La bonne portée de l'arc était de 100 à 150 toises; il y en avait de plus grandes dimensions, destinés à lancer de gros traits, et auxquels on donnait le nom d'*arcubalistes*, *toxobalistes*, *manubalistes*. Ces armes, qui probablement étaient montées sur des chevalets, comme nos fusils de rem-

1 De κέστρος (trait) et de σφενδόνη (fronde). — Voyez Just. Lips., *Poliorcet*, lib. IV, dialog. 3.

2 « Maxime cestrosphendonis (*Romani*) vulnerabantur ; hoc illo bello « novum genus teli inventum est. Bipalme spiculum hastili semicubitali « infixum erat, crassitudine digiti ; huic abiegnæ breves pinnæ tres, velut « sagittis solent, circumdabantur..., etc. » (Tit. Liv., XLII, 65. Cf. Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. IV, dialog. 3.)

parts, se bandaient ordinairement au moyen d'un engrenage[1], et un homme vigoureux suffisait pour chacune. Suivant Xénophon, les Carduques avaient des arcs de trois coudées qu'ils tendaient à l'aide du pied, et avec lesquels ils lançaient de gros traits avec tant de force, qu'ils perçaient les boucliers et les cuirasses des Grecs[2].

Les Romains, qui pensaient que la victoire n'est glorieuse que quand on a combattu l'ennemi corps à corps, regardèrent toujours l'arc et la fronde avec dédain: aussi il n'y avait ni archers ni frondeurs dans la légion; ce service était abandonné aux auxiliaires et aux stipendiés étrangers, qui, aux beaux temps de la milice romaine, ne furent jamais en grand nombre dans les armées. Ce fut à l'époque des guerres d'Orient, lorsque l'esprit militaire avait déjà dégénéré, que l'on commença à multiplier les gens de trait, dont la proportion finit par excéder toute mesure.

On comprenait sous la dénomination générale de *tormenta* toutes les grosses machines de jet; le nom de *catapultes* désignait particulièrement celles qui étaient destinées à lancer de gros traits (*pila muralia*), des falariques, etc.; celui de *baliste* était réservé aux machines qui lançaient des pierres, des masses de fer, des billots de bois; ce qui n'empêche pas que ces deux noms n'aient été souvent confondus par les anciens et par les modernes; on jetait d'ailleurs quelquefois des pierres avec les catapultes, qui alors prenaient le nom de *lithoboliques* ou *pétroboliques*. On distinguait les balistes par le poids qu'elles pouvaient lancer, à peu près comme nous désignons le calibre des canons par le poids du boulet. Ainsi, on trouve citées des balistes *centenariæ*, *ducentenariæ*, et même *quatuorcentenariæ*. Si l'on en croit un ancien ingénieur militaire, il y en avait qui pouvaient lancer jusqu'à 750 livres pesant à la fois[3].

[1] Veget., *de Re milit.*, IV, 22. — C'est d'*arcubalista* que nous est venu le mot *arbalète*.

[2] Xenoph., *Anabas.*, IV, 2, § 28. Cf. Diodor. Sicul., XIV, 27.

[3] Bitonis, *de Constructione bellicarum machinarum*, et Heronis Alexandrini, *de Constructione et mensura manubalistæ*, in Mathem. veter.; Paris,

La portée ordinaire de ces armes était de deux à trois stades; la grande portée allait à cinq stades (un quart de lieue): aussi les anciens avaient-ils grand soin, lorsqu'ils faisaient le siége d'une place, de ne jamais établir leur camp qu'au delà de cette distance.

Outre les projectiles que nous avons mentionnés plus haut, on jetait encore, avec la baliste, des pots à feu, des artifices incendiaires, des masses de fer brûlant, de vrais boulets rouges. Dans une lettre où Aurélien rend compte du siége de Palmyre, il dit que les remparts de la ville étaient garnis d'un double et d'un triple rang de balistes, dont quelques-unes lançaient du feu [1]. Au siége d'Athènes, Sylla avait des balistes qui lançaient jusqu'à vingt boulets de plomb à la fois. Non-seulement il tua ainsi beaucoup de monde dans la place, mais il ébranla même quelques édifices [2].

Les balistes et les catapultes étaient l'artillerie des anciens: et ce qui rend cette comparaison plus juste encore, c'est qu'il y avait parmi ces machines des pièces de siége, de place et de campagne. On donnait à ces dernières le nom de *carrobalistes;* elles étaient montées sur des roues et traînées ordinairement par des mulets. La proportion de ces machines avec le nombre des troupes était, du temps de Vegèce, de une par centurie, ou de cinquante-cinq par légion; il fallait onze hommes pour chaque carrobaliste, autant à peu près que pour une de nos pièces de campagne [3].

Les traits lancés par ces engins perçaient, au dire de l'écrivain que je viens de citer, les meilleures cuirasses et les boucliers les plus solides. Leur force d'impulsion était si grande, que, suivant Ammien, ils transperçaient souvent deux hommes à la fois. L'historien Josèphe raconte des choses prodigieuses

1693. — Voyez aussi le *Traité des machines de guerre des anciens*, par Maizeroy, à la suite des *Tactiques* de l'empereur Léon.

[1] « Nulla pars muri est quæ non binis et ternis balistis occupata sit; « ignes etiam tormentis jaciuntur. » (Fl. Vopisc., *Aurelian.*, 26.)

[2] Appian., *Bell. Mithridat.*, 34.

[3] Veget., *de Re milit.*, II, 25.

sur l'effet des balistes et des catapultes, et il en parle comme témoin oculaire. « Un homme, dit-il, fut atteint d'une pierre jetée par une catapulte, et sa tête fut lancée à trois stades de là; une femme enceinte fut frappée au ventre, et le coup emporta l'enfant à un demi-stade. Il n'y avait pas, ajoute cet historien, de phalange si profonde, dont une de ces pierres n'emportât toute la file d'un bout à l'autre[1]. »

La justesse du tir n'était pas moins étonnante; quelques exemples me suffiront pour faire voir qu'elle ne le cédait en rien à celle de nos armes à feu. Pendant le siége que la ville d'Amide eut à soutenir contre Chapour II, sous le règne de l'empereur Constance, un jeune prince persan ayant eu l'imprudence de se présenter devant la place, un artilleur de la garnison décocha contre lui un gros trait avec une machine; il l'atteignit et le perça d'outre en outre, malgré la bonne cuirasse dont il était armé[2].

Un fait de la même nature est raconté par Zosime : l'empereur Aurélien allait souvent, pendant le siége de Palmyre, visiter les travaux et reconnaître les ouvrages de la place, et, dans ces occasions, les habitants, qui l'apercevaient du haut des remparts, ne manquaient jamais de l'invectiver et de l'accabler de railleries. L'un d'entre eux surtout se faisait remarquer par son archarnement à épier son apparition; à peine l'apercevait-il qu'il montait sur un des créneaux les plus élevés de l'enceinte, et de là il le poursuivait de ses sarcasmes aussi longtemps qu'il pouvait le voir. Un archer persan offrit enfin de débarrasser l'empereur de cet importun : Aurélien y consentit, et le railleur fut si bien ajusté qu'il tomba roide mort au bas du mur, à la vue de toute l'armée[3].

Je tirerai des histoires de Procope un troisième et dernier exemple : les Goths, sous la conduite de leur roi Vitigès,

1 Joseph., *de Bell. jud.*, III, 16 et 17.

2 « Contemplator peritissimus, contorta balista, adolescentem, thorace « cum pectore perforato, profudit. » (Ammian. Marcell., XIX, 1.) — Voyez, pages 404 et suivantes, la relation de ce siége.

3 Zosim., *Histor.*, lib. I, pag. 49, ed. Oxon.

avaient investi la ville de Rome, et ils commençaient à l'assiéger; un de leurs principaux officiers, armé d'un casque et d'une cuirasse, s'était adossé à un arbre en face de la porte *Salaria*, et de là il s'amusait à faire preuve d'adresse en perçant de traits les défenseurs de la place. Un soldat qui servait une catapulte, sur le rempart, l'ajusta si bien qu'il l'atteignit d'un gros trait dans la poitrine, le perça d'outre en outre et le cloua à l'arbre, de manière que les deux armées le virent se débattre, expirer, et rester suspendu par le milieu du corps. Ce spectacle fit comprendre à Vitigès qu'il s'était trop avancé; il recula et plaça ses postes à une distance plus considérable de la place [1].

Il y avait, à la suite des armées romaines, des balistes portatives propres à lancer de grosses pierres, et que l'on traînait sur les champs de bataille pour démolir, en quelque sorte, les masses, comme on le fait aujourd'hui à coups de canon. Tacite mentionne une de ces machines, dans la relation qu'il nous a laissée du combat qui eut lieu dans le voisinage de Crémone, entre les partisans de Vespasien et ceux de Vitellius [2]. Du temps de Végèce, on donnait le nom d'*onagres* à ces balistes de campagne, et chaque cohorte en avait une à sa suite [3]. Quelquefois on en réunissait plusieurs, et on les plaçait en batterie sur les retranchements, pour repousser les attaques de l'ennemi [4].

Il est souvent question, dans les auteurs, de machines balistiques désignées sous le nom de *scorpions;* et cette dénomination indéterminée est tantôt appliquée à des en-

[1] Procop., *Bell. goth.*, I, 23.

[2] « Magnitudine eximia quintædecimæ legionis balista, ingentibus « saxis hostilem aciem proruebat. » (Tacit., *Histor.*, III, 23.)

[3] Veget., *de Re milit.*, IV, 22; II, 25. — Les anciens croyaient que l'onagre, ou âne sauvage, doué d'une force prodigieuse dans les pieds de derrière, lançait en se sauvant les cailloux sur lesquels il marchait, contre les chasseurs qui le poursuivaient. C'est pour cela qu'ils avaient donné à cette machine le nom de cet animal. (Ammian. Marcellin., XXIII. 4, n. 7.)

[4] « Ut si forte hostes ad oppugnandum venerint vallum, sagittis et « saxis possint castra defendi. » (Veget., *de Re milit.*, II, 25.)

gins propres à jeter des pierres, tantôt à des armes portatives servant à lancer des traits. Hirtius et César désignent ainsi une espèce de catapulte avec laquelle on lançait de gros traits [1]. Le scorpion était, suivant Végèce, la même chose que la manubaliste; seulement il servait à jeter des traits plus petits [2]. Ammien Marcellin prétend, au contraire, que les anciens désignaient ainsi la machine connue de son temps sous le nom d'onagre, et qui, comme nous l'avons dit plus haut, servait à lancer des pierres [3]. Tite-Live, en faisant l'énumération des machines de guerre qui tombèrent au pouvoir des Romains à la prise de Carthagène, comprend les scorpions dans la même catégorie que les balistes et les catapultes, et, ce qui mérite d'être remarqué, il ajoute qu'il y en avait de grands et de petits: *scorpionum majorum minorumque* [4], d'où l'on doit évidemment conclure qu'il y en avait dont on armait les hommes, et d'autres qui étaient destinés à rester en place.

Sénèque dit positivement que le scorpion servait à lancer des traits comme la baliste [5]; c'est aussi ce qui résulte d'un passage de Frontin, où il dit que les Tarentins attaquèrent la flotte romaine à coups de scorpion [6]. On serait, en outre, autorisé à inférer de ce dernier passage, qu'on donnait ce nom aussi bien à la machine qu'au trait qu'elle lançait; et ce n'est pas le seul exemple que l'on ait de cette métonymie [7];

[1] Cæs., *Bell. gall.*, VII, 25. — Hirtius., *Bell. afric.*, 29, 56.

[2] Veget, *de Re milit.*, IV, 22. — Nous avons dit, pag. 494, ce que c'était que la manubaliste.

[3] Ammian. Marcellin., XXIII. 4. — Nous avons cité, en racontant le siége d'Amide, un passage de cet auteur où il est dit que les défenseurs de la place se servaient des scorpions pour lancer des pierres sur les éléphants des ennemis.

[4] Tit. Liv., XXVI, 47.

[5] « Nam balistæ quoque et scorpiones tela cum sono expellunt. » (Senec., *Natural. Quæstion.*, II, 16.)

[6] Frontin., *Stratag.*, I, 4, n. 1.

[7] « Scorpione accuratius misso, atque eorum decurione percusso, etc. » (Hirtius, *Bell. afric.*, 29. Cf. Cæs., *Bell. gall.*, VII, 25; Sallust., *Histor. Fragment.*, lib. III, n. 269, ed. Nardino, 1819, pag. 247.)

mais il y a plus : Isidore dit expressément, dans un passage que je citerai bientôt, que le scorpion était un trait. De tout cela, il est permis de conclure que le nom de scorpion a été donné, à diverses époques, à des armes et à des machines qui différaient, non-seulement sous le rapport de la grandeur, mais par l'espèce de projectiles qu'elles étaient destinées à lancer. Quant à l'origine même de ce nom, il paraît qu'il faut la chercher dans les traits empoisonnés qui furent d'abord lancés avec ces armes; c'est ce qu'on peut conclure d'un passage de Tertullien cité par Juste Lipse [1]; Isidore le dit d'ailleurs positivement [2].

On est étonné, quand on lit les historiens anciens, du grand nombre de machines dont se composait le matériel des places et des armées : lorsque Scipion s'empara de Carthagène, il y trouva 120 catapultes du plus grand calibre, 281 d'une moindre portée, et 75 balistes grandes et petites [3]; au commencement de la troisième guerre punique, les Carthaginois, sommés par le consul de lui livrer leurs armes, lui amenèrent, outre 200,000 armures complètes et une infinité d'armes de toute espèce, 2,000 machines servant à lancer des pierres et de gros traits [4]; enfin, Josèphe rapporte qu'au siége de Jérusalem les Romains avaient 300 catapultes de différentes grandeurs, et 40 balistes dont les plus petites pouvaient lancer un poids de 100 livres.

L'usage de ces machines se soutint quelque temps encore après l'invention des armes à feu : Mahomet II en amena sous les murs de Constantinople, en 1453. Les chevaliers de Rhodes en firent construire, pour se défendre contre les Turcs, en 1480. Les Espagnols s'en servirent également dans quelques

1 Just. Lips., *Poliorcet.*, III, dialog. 4.

2 « Scorpio est sagitta venenata arcu vel tormentis excussa, quæ dum « ad hominem venerit, virus, qua figit, infundit, unde et scorpio nomen « accepit. » (Isidor. Hispal., lib. XVIII, cap. *de Sagittis.*) — Ce passage est rapporté par Stewech., *Comment. ad Veget.*, IV, 22, et par Oudendorp, dans son édition des *Stratagèmes* de Frontin, I, 4, n. 1.

3 Tit. Liv., XXVI, 47.

4 Appian., *Bell. punic.*, 80. — Diodor. Sicul., *Excerp. legat.*, 27.

siéges contre les Hollandais, à la fin du XVIe siècle. Enfin, il existait encore, du temps de Juste Lipse, à l'arsenal de Bruxelles, deux de ces engins, dont cet érudit a donné la figure [1].

APPENDICE IV.

Sur l'usage que certaines nations ont fait des chameaux à la guerre (page 320).

Bien qu'aucun animal ne paraisse moins belliqueux que le chameau, il est cependant hors de doute qu'on l'a vu quelquefois figurer sur les champs de bataille [2]. On choisissait pour ce service ceux qui n'ont qu'une seule bosse, et qui, à cause de leur légèreté, ont reçu le nom de *dromadaires*. Les Bactriens seulement employaient le chameau à deux bosses, parce que c'était la seule espèce qu'ils eussent dans leur pays.

On comptait, s'il faut en croire Ctésias, dans l'armée que Sémiramis avait rassemblée pour son expédition dans l'Inde, 100,000 chameaux, montés par des guerriers armés d'épées de quatre coudées de longueur [3]. Cyrus en avait aussi à la bataille de Thymbrée, où chacun de ces animaux était monté par deux Arabes placés dos à dos [4]; ils lui furent utiles pour effrayer la cavalerie de Crésus [5], lequel cependant en avait aussi dans son armée, s'il faut en croire Frontin [6]; mais je doute que l'assertion de cet auteur soit exacte. Xerxès avait, lors de son expédition contre la Grèce, un grand nombre de chameaux montés par des lanciers [7]. Nous avons vu qu'Antiochus en amena

1 Just. Lips., *Poliorcet.*, III, dialog. 2 et 3.

2 « Camelos aliquantæ nationes apud veteres in aciem produxerunt. » (Veget., *de Re milit.*, III. 23.)

3 Diodor. Sicul., II, 17.

4 Xenophon., *Cyroped.*, VI, passim. — Voyez aussi les recherches de Fréret sur la bataille de Thymbrée.

5 Polyæn., *Stratag.*, VII, 6. — Herodot., I, 8.

6 Frontin., *Stratag.*, II, 4, n. 12.

7 Hérodot., VII, 83, 87.

quelques-uns à la bataille de Magnésie [1]; c'est la première mention qui soit faite de ces animaux dans l'histoire des guerres des Romains. Ils en rencontrèrent ensuite dans les armées de Mithridate [2], et plus tard, du temps de Caracalla et de Macrin, dans celles des Parthes; mais, cette fois, ces animaux étaient montés par des cavaliers armés de toutes pièces[3]. Les Romains employèrent alors avec succès les chausse-trapes, car à la fin du combat on vit le terrain jonché de chameaux estropiés.

Végèce nomme encore quelques nations de l'Afrique, inconnues aujourd'hui, et qui, de son temps, se servaient de chameaux à la guerre [4]. Cet usage durait encore au VIe siècle, dans les mêmes contrées; on en a la preuve dans deux faits d'armes racontés par Procope : l'un eut lieu aux environs de Tripoli: l'autre est la bataille de *Mamma,* où les Maures déployèrent devant leur armée jusqu'à douze rangs de chameaux [5].

A une époque plus récente, et dans des lieux qui nous sont mieux connus, le gain d'une grande bataille a été décidé par l'apparition soudaine d'une multitude de chameaux. L'armée d'Amurat Ier se trouvait, dans la plaine de *Cassovie* (ou Kassowo), en présence de toutes les forces de la confédération slave, commandées par Lazare, prince de Servie. Le combat s'engagea avec un grand acharnement, et la victoire paraissait pencher pour les chrétiens, lorsque le sultan eut l'idée de faire avancer un grand nombre de chameaux qui étaient aux bagages de l'armée. La vue de ces étranges quadrupèdes frappa de terreur la cavalerie slave : elle prit la fuite; l'armée entière fut bientôt en pleine déroute; et les Turcs, profitant du moment pour charger cette multitude en désordre, en firent un carnage affreux [6].

[1] Voyez ci-dessus, page 320.
[2] Plutarch., *Lucull.*, c. 11.
[3] Herodian., *Histor.*, IV, in fin.
[4] Veget., *de Re milit.*, III, 23.
[5] Procop, *Bell. vandal.*, II, 8, 11, ed. Dindorf.
[6] Cet événement, qui eut lieu en 1389, est raconté dans toutes les histoires de l'empire ottoman.

Les Persans emploient aujourd'hui les chameaux pour porter de petites pièces d'artillerie qu'ils appellent des *sambouraks*. On en a vu beaucoup dans leurs dernières guerres contre les Russes. Mais le service le plus réel qu'on peut retirer de ces animaux, c'est de leur faire transporter rapidement des corps de troupes, principalement dans les plaines arides de l'Asie et de l'Afrique. Ce moyen fut employé, vers la fin du XVIe siècle, par le sultan Akbar, dans une expédition contre le Guzerate. Parti secrètement d'Agrah, à la tête de 12,000 hommes montés sur des dromadaires, il traversa promptement le désert, et prit les ennemis tellement au dépourvu, qu'ils se dispersèrent sans combattre [1].

Les Français ont employé aussi avec succès les dromadaires dans leur expédition d'Égypte. Les Arabes bédouins inquiétaient leurs derrières, venaient, jusque dans les faubourgs du Caire, commettre des vols et des assassinats, et parvenaient presque toujours, grâce à la vitesse supérieure de leurs chevaux, à échapper aux poursuites de la cavalerie française. Le général Bonaparte, voulant mettre un terme à ces incursions, ordonna, par un arrêté du 9 janvier 1799, la formation d'un *régiment de dromadaires*. Chaque chameau portait des vivres et de l'eau pour cinq ou six jours ; il était monté par deux hommes placés dos à dos et armés d'un fusil de dragon avec baïonnette, et d'un sabre de hussard. Les officiers avaient des pistolets, et ils étaient munis de boussoles pour se diriger dans le désert. L'uniforme, dessiné par Kléber dans le goût oriental, était très-brillant.

Lorsque, dans les engagements qui avaient lieu autour du Caire, une tribu arabe était parvenue à échapper à la cavalerie européenne, on mettait à sa poursuite un détachement du corps des dromadaires, et il était rare qu'il ne parvînt pas à l'atteindre. Les chameaux fléchissant alors le genou, les cavaliers descendaient avec leurs armes, entravaient leurs montures, les pelotonnaient toutes ensemble, en laissant au

[1] Voyez la relation de Hawkins, dans la collection de Purchas, tome I, page 219.

milieu un espace vide, pour y placer quelques hommes chargés de les défendre, puis le reste, manœuvrant en dehors de ce groupe, attaquait les Arabes, déjà découragés par cette attaque inattendue, et ne tardait pas à en triompher. Tandis qu'une partie de ce régiment de nouvelle espèce forçait ainsi les Bédouins à renoncer à leurs incursions aux environs du Caire, d'autres détachements du même corps, croisant dans le désert, assuraient les communications de la vallée du Nil avec la Syrie et les côtes de la mer Rouge.

Desaix, qui commandait dans la haute Égypte, voulut employer le même moyen contre les mameluks de Mourad-Bey. Il organisa, en conséquence, un second régiment de dromadaires; mais ce corps obtint moins de succès que celui dont nous venons de parler, et dans lequel on finit par l'incorporer. L'effectif du régiment des dromadaires fut alors porté à 700 montures.

Quoique la conformation de ces animaux paraisse les rendre peu propres à être utilisés comme bêtes de trait, on les a aussi quelquefois employés à ce service. Strabon assure, d'après Néarque, que les Indiens en attelaient à leurs chariots[1]; et on lit dans Athénée[2] que Ptolémée Philadelphe fit paraître, dans une fête qu'il donna à Alexandrie, des chars traînés par des chameaux. Suétone rapporte que Néron fit courir dans le cirque des *quadriges* tirés de même par des chameaux, et, suivant Lampride, Héliogabale donna aussi au peuple un semblable spectacle. Enfin, si l'on en croit Léon l'Africain, les habitants de quelques cantons de Numidie mettaient ces animaux à la charrue [3].

[1] Strabon, *Geogr.*, xv, 1, tom. III, pag. 281.

[2] Athen., pag. 200, f.

[3] Voyez Scheffer, *de Re vehiculari*, I, 9; Bochart, *Hierozoicon*, I, 2, n. 2, et Panvin., *de Ludis circensibus*, I, 9.

APPENDICE V.

Sur les découvertes des Lagides dans l'intérieur de l'Afrique, et sur l'ancien commerce de l'Inde par la mer Rouge.

Le port d'*Adulis*, dont nous avons parlé à la page 88, était situé non loin de l'embouchure du golfe Arabique, par 12° de lat. N. Nous avons exposé les raisons qui nous portent à supposer que les Lagides, à partir du moins de Ptolémée Évergète, établirent leur autorité sur cette partie de la côte; peut-être même ne serait-ce point une erreur que de supposer que l'inscription d'Adulis fut élevée par ce Simmias, qui, ainsi que nous l'avons raconté, fut chargé, par le prince que nous venons de nommer, de conduire une expédition en Éthiopie [1].

Mais ce qui est incontestable, c'est que les Ptolémées exercèrent une influence considérable sur cette partie de l'Afrique. On sait, en effet, qu'il y avait autrefois, au centre de l'Éthiopie, une grande ville nommée *Axum*, qui était comme la capitale de toute la contrée, et qui, pour cette raison, est qualifiée par Arrien du titre de *métropole Axomite* [2]. On a trouvé et on trouve encore en ce lieu des ruines classiques, des colonnes, des bas-reliefs et des inscriptions grecques, qu'on ne saurait rapporter à une autre époque qu'à celle des Lagides. On doit donc en inférer que l'autorité de ces princes était reconnue dans ces régions, ou du moins qu'ils y avaient de grands établissements de commerce, ou, comme nous dirions maintenant, des comptoirs indépendants, et peut-être des colonies peuplées de Grecs et d'Égyptiens.

Le goût des voyages et des découvertes était héréditaire dans la famille des Ptolémées. C'est à l'époque brillante de cette dynastie qu'il faut rapporter l'origine de tant de noms grecs disséminés dans les parages du golfe Arabique, de la mer Érythrée, et sur les plages orientales de l'Afrique; tels sont ceux des îles de *Dioscoride* (Socotora), d'*Agathon* (Zer-

[1] Voyez ci-dessus, page 85, 86.

[2] Μητρόπολις Ἀξωμίτης. (Arrian., *Peripl. mar. Eryth.*, p. 144, ed. Blancard.)

mogèle?), de *Myron* (Marate?), de *Diodore* (Mehun?), de *Timagène* (Naaman?), de *Polybe* (Gebel-Amir-Kebir?), d'*Aphrodite* (Gafatinah?), de *Straton*, d'*Agathoclès*, de *Philippe*, d'*Ornéon*, *Didyme*, *Chélonitide*, etc.; des ports de *Sérapion*, d'*Antiphile*, de *Pythangelus*, de *Diogène*, de *Dioscurium*, d'*Évangélon*, d'*Aspis*, de *Démétrius* (Ras-ab-ud?), de *Drépanon* (cap Sandy?), des monts *Pentedactylus* et *Monodactylus* (Ras-Ahéhas?); enfin de tant d'autres points de ces côtes, qui doivent nécessairement avoir été ainsi nommés par les navigateurs grecs qui en firent alors la découverte [1].

Une foule de villes du nom de *Ptolémaïs*, de *Bérénice* et d'*Arsinoé*, que l'on trouve dans ces parages, font également foi de l'ardeur des Lagides pour la colonisation de l'Afrique. Ces princes portèrent même leurs vues plus loin : Ptolémée Philadelphe envoya des géographes et des navigateurs pour explorer les côtes de l'Inde. Ce fut Ptolémée Évergète qui, le premier, expédia un vaisseau pour cette contrée. Ce navire en revint chargé de pierreries, de perles, d'aromates, d'autres denrées d'un grand prix, et ce succès engagea bientôt de nombreux navigateurs à entreprendre de semblables expéditions. Cependant cette navigation ne fut d'abord qu'un pénible cabotage; mais, ainsi que nous le dirons, elle acquit plus tard une grande importance.

Les Romains, maîtres de l'Égypte, renoncèrent à quelques-uns des établissements de l'intérieur de l'Afrique, qui leur semblaient trop éloignés du centre de leur empire; mais ils se maintinrent en possession des lieux qui étaient affectés à la chasse des éléphants. En effet, Strabon et Arrien désignent, en parlant de ces chasses, quelques endroits de la Troglodytique où elles avaient lieu de leur temps, et où l'on en réunissait les produits [2]. Mais ce que les Romains furent

[1] J'ai consulté principalement, pour la correspondance de cette nomenclature géographique, le savant travail de Gosselin, que j'ai déjà eu plus d'une occasion de citer.

[2] Strabon, *Géogr.*, XVI, 4, tom. III, pag. 389 sqq.—Arrian., *Peripl. maris Erythr.*, pag. 145, 146, 152, ed. Blancard.—Le premier de ces deux auteurs

principalement jaloux de conserver, ce furent les ports de la mer Rouge, qui devinrent les échelles d'un commerce très-lucratif avec l'Inde, surtout après que le pilote grec Hippalus eut fait la belle découverte des vents périodiques ou moussons, qui, comme on sait, soufflent régulièrement dans la mer des Indes, du sud-est pendant six mois, et du nord-ouest pendant six autres mois. C'est au premier siècle de notre ère, et probablement à la fin du règne d'Auguste, qu'on fait remonter cette importante découverte. Les anciens donnèrent à ces vents le nom d'*Hippalus*, par reconnaissance pour le marin qui les avait fait connaître aux navigateurs de l'Occident.

Pline nous a laissé l'itinéraire que les marchands suivaient de son temps, depuis la basse Égypte jusqu'aux Indes. On réunissait d'abord les marchandises à Alexandrie pour les embarquer sur la branche canopique du Nil. On partait de là vers le solstice d'été, et l'on remontait jusqu'à *Coptos*, ville de la haute Égypte, sur la droite et à peu de distance du fleuve, auquel elle était jointe par un canal. Cette première partie du voyage, qui était de 303 milles, se faisait en douze jours, à l'aide des vents du nord et du nord-est qui régnaient en cette saison [1]. De Coptos on se rendait, en traversant le désert, au port de *Bérénice* [2], à 258 milles de là. Cette traversée exigeait également douze jours ou plutôt douze nuits, car on voyageait de nuit à cause de la chaleur. Du reste, les marchandises étaient portées à dos de chameau, et il y avait des étapes réglées, des abris et des citernes, le tout établi et entretenu par le gouvernement pour la commodité des voyageurs; enfin, tout était réglé comme pour les caravanes qui parcourent encore aujourd'hui les mêmes routes [3].

écrivait à la fin du règne d'Auguste ou au commencement de celui de Tibère, et l'autre du temps d'Adrien.

1 « Qui cursus, Etesiis flantibus peragitur XII diebus. » (Plin., *Hist. nat.*, VI, 26.)

2 C'était la Bérénice *Troglodytica*, située près du tropique, et dont la position, selon Gosselin, répondait au *Port des Abyssins*.

3 Voyez, pour les routes suivies par les caravanes dans le désert, depuis Coptos jusqu'à la mer Rouge, la carte ancienne et comparée de

Lorsque les marchandises étaient arrivées à Bérénice, on les portait à bord des navires, et l'on mettait à la voile vers le milieu de l'été, pour se rendre au port d'*Ocelis* (aujourd'hui Ghéla en Arabie, au sud de Moka, et tout près du détroit). On y arrivait après environ trente jours de navigation; on renouvelait les provisions; on échangeait une partie de la cargaison contre des denrées du pays; puis les navires sortaient du golfe, et, profitant du mousson du nord-ouest qu'ils trouvaient en pleine mer, ils se dirigeaient sur la côte de Malabar vers le port de *Muziris*, où ils arrivaient ordinairement en quarante jours[1]. Pline nomme ensuite quelques autres ports fréquentés par les navigateurs, entre autres celui de *Pattala*, sur l'Indus. Il y avait même de ces marchands qui poussaient jusqu'à l'île de *Taprobane* (le Ceylan), tandis que d'autres, entrant dans le golfe de Bengale, remontaient le Gange jusqu'à *Palibothra*[2].

Sur la fin de décembre ou au commencement de janvier, on se mettait en route pour le retour. On profitait du mousson du sud-est (*vulturnus*) pour remonter jusqu'à l'embouchure du golfe Arabique. Là, les navigateurs étaient sûrs de trouver les vents du sud et du sud-ouest (*africus* et *auster*) qui les ramenaient aux ports de Bérénice et de *Myos-Hormos;* il ne leur restait plus alors qu'à regagner le Nil par le désert, pour descendre ensuite à Alexandrie. Tout le voyage, y compris le retour, se faisait en moins d'un an[3].

Quelquefois, au lieu de remonter le Nil jusqu'à Coptos, les marchands quittaient le fleuve à la hauteur de Myos-Hormos, port de la mer Rouge, situé à environ 200 milles au nord

l'Égypte, par MM. Jacotin et Jomard, à la fin du deuxième volume du grand ouvrage de la commission d'Égypte.

1 « Inde vento Hippalo navigant diebus XL ad primum emporium Indiæ Muzirim. » (Plin., *loc. laud.*)—On croit que ce port de *Muziris* n'était autre que la ville de Calicut, où aborda Vasco de Gama en 1498.

2 Nous avons déjà eu occasion de parler de Pattala et de Palibothra: voyez plus haut, pages 58, 36, 64.

3 Plin., *Hist. nat.*, VI, 26.—Voyez d'ailleurs Agatharchid., *de Mari Rubro*, et Arrian., *Peripl. mar. Erythræi*, passim.

de Bérénice, dans l'endroit où, suivant Gosselin, s'élève aujourd'hui la ville connue sous le nom de *Vieux-Kosseir;* et ils avaient alors moins de désert à traverser. Strabon parle d'une flotte de 120 vaisseaux marchands, qui, de son temps, partit de ce port pour se rendre dans l'Inde[1]. Quelquefois aussi une partie des navires, au lieu de se diriger vers l'Inde, en sortant du golfe, doublaient le cap de Guardafui, pour longer la côte d'Afrique et parcourir les échelles du Zanguebar et du Mozambique, d'où ils rapportaient des aromates, de l'or, des bois précieux, de l'ivoire et de l'écaille de première qualité. On présume qu'ils poussaient jusqu'à Madagascar, île alors connue sous le nom de *Menuthias*, du moins selon l'opinion de Bochart et de Saumaise. Mais quelle que fût la route tenue par ces hardis navigateurs, il est certain qu'ils en tiraient d'immenses bénéfices. Les denrées qu'ils importaient en Italie étaient, au rapport de Pline, vendues souvent le centuple de ce qu'elles avaient coûté.

Les marchandises que l'on exportait d'Alexandrie dans l'Inde consistaient principalement en fer et acier, soit travaillés, soit en barres; en plomb, antimoine, corail, vins d'Italie, étoffes de laine et de lin, cordes, papyrus, froment, vases d'argent, de verre et de cuivre, armes et ustensiles de toute espèce; enfin, on introduisit dans cette contrée, à peu près comme de nos jours, une grande quantité d'argent monnayé[2]. Les retours se faisaient en poivre, sucre, cannelle, épices, aromates, ivoire, perles, pierres précieuses, vases d'agate et de cristal, fourrures, peaux apprêtées, toiles de coton, plumes, bois précieux, soieries, écaille, étain, cuivre, cornes de

[1] Strabon., *Geogr.*, II, 5, tom. I, page 187.

[2] On vient d'acquérir une preuve qu'il passait autrefois beaucoup d'argent monnayé de l'Europe dans l'Inde : on a trouvé, dans plusieurs tombeaux très-anciens qu'on a fouillés dernièrement dans le Pendjâb et dans le Caboul, beaucoup de pièces d'argent, consulaires et impériales (*denarii*), très-usées par le frottement, ce qui prouve qu'elles avaient circulé longtemps dans le pays. Les généraux Court et Ventura, qui ont commandé les armées de Rundjet-Sing, ont rapporté de ces monnaies, et en ont déposé quelques-unes à la Bibliothèque royale, où tout le monde peut les voir.

rhinocéros, riz, fruits confits, poissons salés, animaux rares. gommes, résines, encens, etc. Le nombre des espèces diverses de parfums, baumes et épices, que les anciens retiraient de l'Inde, semblerait incroyable, si eux-mêmes n'avaient eu soin de nous en laisser l'énumération; Pline a consacré le XIIe et une partie du XIIIe livre de son ouvrage à la description de ces produits exotiques, dont la mollesse et le luxe avaient fait un besoin pour les classes opulentes de Rome et de l'empire.

Indépendamment de ce commerce maritime, les Égyptiens faisaient par terre, avec l'intérieur de l'Afrique, un autre commerce qui n'était pas moins lucratif : ils en retiraient, non-seulement quelques-uns des articles que nous venons de nommer, mais beaucoup de laine, que leur fournissaient les tribus nomades, de la poudre d'or, des plumes d'autruche et des esclaves [1]. Ces derniers, qui se vendaient comme aujourd'hui sur les marchés de la Nigritie et de l'Abyssinie, étaient très-recherchés chez les nations policées de l'ancien monde, et principalement en Grèce et en Italie [2].

1 « La traite des esclaves, dit le savant Hereen, remonte en Afrique « aux premières époques de l'histoire. » (*De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité,* tome IV.)

2 Voyez, sur les différents sujets effleurés dans cet appendice, outre les ouvrages que j'ai cités : *Biographie universelle*, art. PTOLÉMÉE III, par M. Saint-Martin. — Ameilhon, *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne des Ptolémées.* — Pastoret, *Mémoire sur le commerce et le luxe des Romains*, inséré dans le cinquième volume du *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles lettres* (1821). — Rozière, *Mémoire sur le commerce qui se fit par la voie de la Thébaïde, depuis Ptolémée Philadelphe jusqu'à la conquête des Arabes*, dans le premier volume de l'ouvrage de la commission d'Égypte, page 221.

NOTES.



NOTES.

NOTE A (page 31).

Sur les différents noms donnés dans l'Inde à l'éléphant.

On dirait que la prédilection que les Indiens ont toujours eue pour l'éléphant a influé chez eux sur la nomenclature de cet animal : ils ne se sont pas contentés de lui assigner un nom quelconque, comme aux autres bêtes, ils ont voulu que ce nom exprimât un de ses caractères distinctifs, ou une de ses habitudes. C'est de là que sont venues les différentes dénominations par lesquelles ils l'ont désigné ; voici celles que j'ai eu occasion de rencontrer :

GADJA ou GAJA, est le nom sanscrit de l'éléphant. Il est resté dans la langue moderne de l'Inde, et c'est celui dont on se sert le plus communément. Il dérive d'un verbe qui veut dire *marcher* (comparez l'anglais *go* et l'allemand *gehen*), et signifie proprement *le marcheur*, le quadrupède par excellence. Nous avons vu que le sulthan Djihân-Guyr avait donné à son éléphant favori le nom d'*Indra-Gadja*, et nous avons donné la raison de cette dénomination.

DUIPA, c'est-à-dire *qui boit deux fois*.

ANÊKAPA, *qui boit à plusieurs reprises*. Ces deux dénominations sont tirées de la manière de boire de l'éléphant ; cet animal commence, en effet, par absorber l'eau avec sa trompe ; puis il la projette dans son gosier, comme si réellement il buvait deux fois.

KARIN et HASTIN sont deux noms dérivés de *kara* et de *hasta*, qui signifient la main[1]. L'analogie qui existe entre les bras de l'homme et la trompe de l'éléphant, dut frapper de bonne heure ceux qui eurent le loisir d'examiner ce quadrupède. Les Grecs et les Latins donnèrent aussi à cet organe le nom de *main*[2], et Buffon n'a pas hésité à adopter cette synonymie. C'est de Hastin qu'on a tiré HATI, nom de l'éléphant dans la langue moderne de l'Hindoustan.

[1] C'est probablement de *kara* que dérive le χεὶρ des Grecs.

[2] Voyez la note G.

Dantin est dérivé de *danta*, qui veut dire *dent*, et l'on pourrait le traduire ainsi : *Animal remarquable par la force*, ou *par la beauté de ses dents :* c'est le *dentatus* des Latins.

Duirada ; littéralement, *qui a deux défenses*, de *rada*, grande dent ou défense, mot dont la racine est le verbe *rad*, ronger (*rodere*, des Latins). Remarquons que *danta*, dont nous venons de parler, se dit en général de toute espèce de dent, tandis que *rada* ne s'applique jamais qu'aux défenses des animaux [1].

Naga est aussi l'un des anciens noms de l'éléphant ; on peut l'expliquer de différentes manières : 1º il signifie un gros serpent, et peut-être l'a-t-on donné à l'éléphant à cause de la ressemblance de sa trompe avec le corps souple et flexible de cet animal Cette analogie avait aussi été saisie par les poëtes latins : Lucrèce caractérise les éléphants par l'épithète d'*anguimanos* [2]. 2º *Naga* signifie aussi tout ce qui est grand dans son espèce. Il peut donc avoir été donné à l'éléphant par allusion à sa taille, de la même manière que les Latins l'ont quelquefois désigné sous la dénomination d'*immanis bellua*, sans rien ajouter. 3º Enfin *Naga* est aussi l'adjectif de bois et de montagnes, et répond à nos mots *forestier* et *montagnard*. On sait que l'éléphant se plaît dans les forêts et sur les hauteurs boisées. Naga voudrait donc dire l'animal des montagnes (*monticula*), l'animal des bois (*silvaticum*).

Ibha est un mot sanscrit employé dès la plus haute antiquité pour désigner l'éléphant. On croit qu'on l'écrivait quelquefois Ipha, mais cela n'est pas bien sûr.

Pil est le nom de l'éléphant dans l'ancien persan. Les Arabes en ont fait fil ou al-fil, en y ajoutant l'article. C'est probablement de *al-fil* que les Grecs ont formé *elephas*. Ce ne serait point le seul mot qu'ils auraient emprunté aux barbares avec les objets qu'ils étaient destinés à représenter. Ce nom est passé ensuite dans le latin et dans les autres langues d'Europe. Il y a, du reste, aussi des auteurs qui pensent que *elephas* pourrait venir de *ipha*, transformé en *al-ipha* par les Arabes ; ce qu'il y a de certain, c'est que c'est du mot *fil* que ces peuples ont fait *morfil*, qui leur sert à désigner l'ivoire, et que les Espagnols ont conservé avec un léger changement (*marfil*). Dans les anciennes cartes, on voit indi-

[1] Schlegel., *Indische Bibliothek*, tome I. — J'ai eu souvent recours, pour rectifier ces renseignements, à la vaste érudition et à l'extrême obligeance de M. E. Burnouf.

[2] Voyez la note G.

quée, sous le nom de *Côte du Morfil*, cette partie des atterrages de Guinée, qu'on a appelée plus tard *Côte des Dents*, à cause du commerce qu'on y fait de l'ivoire.

NOTE B (page 80).

Sur le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge.

L'importance de ce canal a frappé tous les gouvernements qui se sont succédé en Égypte. Ce fut, dit-on, Sésostris qui y fit le premier travailler; Néchao y mit ensuite la main; enfin, Darius Ier poursuivit aussi cet ouvrage; mais c'est du règne de Ptolémée Philadelphe que datent les renseignements les plus circonstanciés que nous ayons sur cette célèbre voie de communication.

Ce prince déploya, dans l'exécution de ce grand projet, autant d'intelligence que d'énergie. Le canal qu'il fit creuser partait de la branche orientale du Nil, aux environs de *Bubaste*, pour déboucher à *Arsinoé* (Suez), à la pointe du golfe Arabique. Sa longueur, à cause des déviations qu'on avait été obligé de donner au tracé, était d'à peu près cinquante lieues, qu'on pouvait parcourir en trois ou quatre jours, soit à la voile, soit à la rame. On lui avait donné trente pieds de profondeur, et une largeur calculée sur celle de deux trirèmes, qui devaient pouvoir y marcher de front et s'y retourner. Les vaisseaux marchands venant de la mer Rouge auraient pu, au moyen de cette communication, entrer à pleines voiles dans la branche *Pélusienne*, et de là descendre dans les ports de la côte, ou remonter le fleuve jusqu'à Memphis, et mêmejusqu'à Thèbes. En somme, eu égard à l'état de la géographie et de la navigation dans ces temps reculés, ce canal pouvait devenir aussi important que l'a été depuis la route commerciale qui s'est établie autour de l'Afrique.

Il est vrai que ces avantages étaient contrebalancés par de graves inconvénients: c'étaient d'abord des frais d'entretien que rendaient fort considérables les sables mouvants transportés sans cesse par les vents dans le canal, et qui pouvaient s'y accumuler au point d'interrompre la circulation; puis la supériorité de niveau du golfe Arabique sur la Méditerranée et sur les plaines de la Basse-Égypte [1], pouvait occasionner des irruptions dan-

[1] Ce phénomène hydrographique, constaté de nos jours, était bien

gereuses, dont le moindre inconvénient eût été d'introduire de l'eau salée dans le Nil, et de gâter ainsi la seule eau potable qui existe dans cette contrée. On avait essayé de parer à ce danger par des écluses, mais quelquefois les eaux du golfe s'élevaient d'une manière extraordinaire sous la pression des vents du sud, et alors il n'y avait plus moyen de les contenir. On dit que cette considération s'était déjà présentée du temps de Darius, et avait arrêté ce prince au milieu de son projet [1].

Mais l'obstacle le plus considérable venait de ce que la navigation est extrêmement difficile dans le fond du golfe, à cause des bas-fonds et de l'irrégularité des vents [2]. C'est pourquoi les caboteurs ont toujours évité de s'avancer jusqu'à Suez, et préféré aborder aux stations plus méridionales de la côte. L'établissement des ports de Bérénice et de Myos-Hormos par Philadelphe n'eut probablement pas d'autre motif. Il y a même des auteurs qui pensent que, cédant à toutes ces contrariétés, ce prince renonça à son projet; mais les expressions dont se servent Diodore et Strabon prouvent que cet ouvrage fut achevé sous les premiers des Lagides [3].

D'ailleurs, cette entreprise ne cessa jamais, malgré ses inconvénients, d'attirer l'attention des maîtres de l'Égypte. Trajan et Adrien y remirent la main, et le canal, rendu de nouveau navigable, fut soigneusement entretenu par leurs successeurs jusqu'au commencement du VIe siècle [4]. Mais il était obstrué, et la communication du Nil à la mer Rouge était interrompue, lorsqu'au VIIe siècle les Arabes s'emparèrent de l'Égypte. Amrou, lieutenant du calife Omar, le fit alors déblayer une seconde fois, en portant la prise d'eau plus haut, vers le vieux Caire, de manière

connu des anciens. « Excelsiore tribus cubitis Rubro mari comperto « quam terra Ægypti. » (Plin., *Hist. nat.*, VI, 33.)

[1] Strabon., *Geogr.*, XVII, 1, tom. III, pag. 444.

[2] Cette irrégularité est la conséquence nécessaire de l'oscillation continuelle des colonnes atmosphériques pressées, d'un côté, par les vents frais de la Méditerranée, et de l'autre, par les courants d'air embrasé qui s'élèvent des plaines de l'Arabie.

[3] Diodor. Sicul., I, 33.—Strabon, *loc. laud.*, Cf. Aristot., *Meteor.*, I, 14. — Herodot., II, 159. — Plin., *Hist. nat.*, VI, 33.

[4] Ces faits, dont on avait douté, ont été démontrés jusqu'à l'évidence par M. Letronne, dans ses savantes *Recherches sur le livre* DE MENSURA ORBIS TERRÆ, *du moine Dicuil*, pag. 10 et suiv. et dans l'article remarquable dont il a enrichi la *Revue des deux mondes*, n° du 15 juillet 1841.

que le développement du nouveau tracé fut de 80 lieues. Ce débouché conserva quelque importance tant que les califes résidèrent en Arabie; mais il devint inutile, et même impolitique, aussitôt qu'ils eurent transféré leur résidence à Damas, et qu'ils eurent plus d'intérêt de faire prendre au commerce la direction du golfe Persique et de l'Euphrate. Ils cessèrent donc alors d'entretenir le canal du Nil, et le calife Al-Mansour le fit même combler définitivement, lorsqu'il eut transporté sa résidence à Bagdad, à la fin du VIIIe siècle.

On prétend qu'après la découverte du cap de Bonne-Espérance, les Vénitiens, alarmés de la nouvelle route que prenait le commerce, proposèrent au sultan d'Égypte de rétablir à leurs frais le canal des Ptolémées; on sait assez que ce projet n'eut pas de suite. Napoléon, préoccupé, dès l'époque de son expédition d'Égypte, de la pensée de renverser la suprématie commerciale de l'Angleterre, eut aussi, dit-on, la même intention : il chargea quelques membres de l'Institut d'Égypte de faire les études préparatoires, et d'explorer toute la ligne; et la crainte de voir se réaliser ce projet influa peut-être sur les efforts que firent les Anglais pour obliger les Français à évacuer ce pays.

Enfin, on a encore attribué dernièrement le même projet à Méhémet-Ali; mais des guerres presque continuelles, et des travaux d'un intérêt plus immédiat, l'ont empêché de mettre la main à ce grand ouvrage, dont l'exécution, outre de grandes difficultés matérielles, aurait sans doute rencontré des obstacles politiques plus insurmontables encore. Quoi qu'il en soit, s'il y a jamais eu des circonstances propices pour réaliser la canalisation de l'isthme de Suez, c'est sans contredit à l'époque où nous vivons; car, d'un côté, l'emploi de la vapeur nous donne un moyen, inconnu aux aux anciens, de vaincre les difficultés de la navigation du golfe Arabique; de l'autre, les nouvelles directions que prend le commerce d'Orient paraissent toutes converger vers le golfe Persique et la mer Rouge : l'Euphrate et le canal des Ptolémées semblent donc, plus que jamais, destinés à devenir les artères d'un nouveau système de circulation entre l'Europe et l'Asie.

Outre les auteurs que j'ai cités dans le cours de cette note, on peut encore consulter : 1° un *Mémoire sur la géographie comparée et l'ancien état des côtes de la mer Rouge*, par Rozière, inséré dans le tome I, page 127, de l'ouvrage de la *Commission d'Égypte*; 2° la *Carte ancienne et comparée de la basse Égypte*, par MM. Jomard

et Jacotin, insérée dans le tome II du même ouvrage; 3° l'article de M. Letronne, cité dans la note 4 de la page 516.

NOTE C (page 88).

Sur les découvertes des Lagides dans l'intérieur de l'Afrique, et sur le commerce des Égyptiens avec l'Inde.

Les matériaux qui devaient servir à la rédaction de cette note s'étant trouvés plus nombreux et plus considérables que je ne l'avais pensé d'abord, j'ai cru devoir en faire un appendice : voyez plus haut, page 504, l'appendice V.

NOTE D (page 121).

Sur le nom de BOVES LUCAS *donné par les Romains aux éléphants.*

Ce synonyme était surtout en usage en poésie; Lucrèce l'emploie dans ces deux vers :

> Ut nunc sæpe *boves lucæ* ferro male mactæ
> Diffugiunt, fera facta suis cum multa dedere.
> (Lucret., *de Rer. nat.*, v, vs. 1338.)

et l'on en trouve des exemples dans Nævius, Ennius, Lucain, Sénèque, Silius Italicus, Ausone, Lactance, etc.

Varron, après avoir résumé diverses opinions sur l'origine de cette dénomination, s'arrête à une interprétation plus singulière que raisonnable : « Quare, dit-il, ego arbitror, potius lucas ab luce, quod « longe relucebant propter inauratos regios clypeos, quibus eorum « tum ornatæ erant turres » (*de Ling. lat.*, VIII, 39); mais cette opinion a rencontré peu de faveur; rien ne prouve, en effet, que ces boucliers dorés fissent partie de l'équipement des éléphants, ni à l'époque de Pyrrhus, ni après, et il ne m'est jamais arrivé de les voir mentionnés dans les auteurs.

Il est bien plus simple et plus juste de voir dans le mot *Lucas* une contraction de *Lucanus*, contraction qui est tout à fait conforme au génie de l'ancienne langue latine, dans laquelle on trouve *Campas* pour *Campanus*, *Picens* pour *Picenus*, *Tros* pour *Trojanus*, et beaucoup d'autres exemples analogues; nous avons d'ailleurs, pour le cas qui nous occupe, l'autorité de Pline qui tranche la question : « Elephantos Italia primum vidit Pyrrhi regis « bello, et *boves lucas* appellavit *in Lucanis visos*, anno urbis qua-

« dringentesimo septuagesimo secundo. » (*Hist. nat.*, VIII, 6.) Les premiers éléphants que virent les Romains furent, en effet, ceux de Pyrrhus, et ce fut près de la ville d'Héraclée, en Lucanie, qu'ils leur apparurent pour la première fois. De loin, trompés, sans doute, par la ressemblance des défenses de ces animaux avec des cornes, ils les prirent pour des grands bœufs, et ce fut alors qu'ils leur donnèrent le nom de *bœufs lucaniens*. C'est ce que dit expressément Solin, dans un passage (*Polihistor.*, cap. 25) qui a fourni au docte Saumaise l'occasion de signaler l'étrange préoccupation de Baronius, « qui ad annum Christi LVIII, scribit bovem « vocatum lucam ab Italis, allusione facta ad figuram bovis evan- « gelistæ Lucæ tributam. » (*Exerc. Plinian. in Solin.*, c. 25.)

Les Grecs et les Latins nous fournissent, du reste, d'autres exemples de ces dénominations abusives appliquées aux animaux exotiques. Les Romains avaient, suivant Festus, donné le nom de *bos Ægyptius* au rhinocéros, parce que cet animal leur était venu de l'Égypte ; la girafe fut pour eux une brebis sauvage, *ovis fera*. (Pline, *Hist. nat.*, VIII, 27. Voyez d'ailleurs les notes de Cuvier dans l'édition Panckoucke). Pausanias (*Eliac. prior.*, 12, *Beotic*, 21) donne au rhinocéros à deux cornes le nom de *taureau d'Éthiopie ;* enfin, les Grecs ont appelé *cheval de rivière* (hippopotame) un quadrupède qui n'a pas plus de ressemblance avec le cheval que l'éléphant n'en a avec le bœuf.

Mais nous-mêmes avons-nous le droit de nous étonner de ces inexactitudes, lorsque nous appliquons tous les jours les noms de *vache marine* et de *lion marin* à des animaux qui ont si peu de rapport avec les types auxquels nous les comparons ?

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'après qu'on se fut assuré de la véritable nature des éléphants, on leur ait conservé un nom qui n'était que la suite d'une fausse appréciation, et qu'on ait en quelque sorte sanctionné cette erreur dans l'inscription de la colonne de Duilius, inscription postérieure d'au moins vingt ans à la bataille d'Héraclée. — Voici ce qu'on lit sur ce monument :

. . . . . LECIONES. CARTACINENSEIS.
. . . . LVCAES. BOVEBOS. RELICTEIS.
NOVEM. CASTREIS. EXFOCIONT [1].

[1] Ce monument a été publié en entier dans le Trésor de Grævius et dans Gruter., *Inscript.*, CCCCIV ; Ciaoconius en a fait l'objet d'un ouvrage spécial, intitulé : *in Columm. rostrat. C. Duilii inscript. explicatio.*

Cette pseudonymie, devenue en quelque sorte monumentale, ne choqua dès lors plus personne : c'est ainsi que le temps, qui rectifie quelquefois les aberrations de l'esprit, semble donner plus d'autorité aux inexactitudes du langage. Nous n'avons en cela rien à reprocher aux anciens, nous qui appliquons tous les jours le nom d'*Indes* et d'*Indiens* à des contrées et à des peuples qui n'ont rien de commun avec l'Inde et avec les Indiens. Combien, d'ailleurs, ne pourrait-on pas citer de fausses dénominations qui sont restées dans les langues, comme pour jalonner d'anciennes méprises ?

NOTE E (page 185).

Sur quelques obscurités qui se rencontrent dans la relation que Tite-Live et Polybe nous ont laissée de la bataille de la Trébie.

En suivant, dans Polybe et dans Tite-Live, le fil des événements qui ont précédé et suivi la bataille de la Trébie, on se trouve quelquefois arrêté par des difficultés topographiques qui jettent de l'obscurité sur les mouvements des deux armées. Quelques commentateurs, rejetant ces difficultés sur l'incorrection des manuscrits, ont proposé, pour les faire disparaître, des variantes plus ou moins heureuses. D'autres, pour soutenir le texte, ont imaginé une complication de marches et de contre-marches inutiles, et même invraisemblables. On peut voir dans les commentaires de Gronovius, de Casaubon, de Reiske, de Schweighæuser, et dans l'*Italia antiqua* de Cluvier, les changements que ces érudits ont proposé de faire au texte de Polybe, pour le mettre d'accord avec leurs suppositions. Quant à la topographie des mouvements des deux armées, adoptée par Folard, je ne trouve pas moyen de la concilier avec les documents historiques qui nous sont parvenus.

Ce qu'il y a de mieux à faire, selon moi, c'est de s'en tenir à l'ensemble des opérations, sans trop s'embarrasser des incidents de moindre importance. Cela posé, il me semble qu'on ne peut concevoir les marches et les campements des deux armées autrement que je ne les ai exposés.

Il est clair que Scipion ne pouvait, dans sa retraite accélérée, passer le Pô qu'à Plaisance ; car c'était là seulement qu'il avait un pont et des fortifications pour arrêter l'ennemi. Cette suppo-

sition, d'ailleurs, s'accorde avec les récits de Polybe, Appien et Tite-Live. Annibal, au contraire, après avoir reconnu les bords du fleuve, et vu l'impossibilité de le passer en face des Romains, ne pouvait que le remonter pour chercher un passage d'autant plus facile, que la largeur et la profondeur du courant vont en diminuant à mesure qu'on remonte.

Polybe et Tite-Live s'accordent à dire que ce général fit deux jours de marche en amont, et le dernier ajoute qu'il établit son camp à proximité de *Clastidium* (Casteggio), dont il était de son intérêt de s'emparer, et dont il s'empara, en effet, plus tard. Les deux passages de la Trébie par les Romains, après la défection des Gaulois, et par les Numides lorsqu'ils allèrent insulter le camp de Sempronius, résultent également de la relation des deux historiens; je pense donc ne pas m'être éloigné de la vérité, en marquant à la hauteur de Stradella le lieu où Annibal jeta son pont (voyez page 175). Il se trouvait ainsi à égale distance de Plaisance, qu'il devait surveiller, et de *Clastidium*, dont il voulait s'emparer.

La narration de Tite-Livre est au moins incomplète en ce qui regarde les 10,000 légionnaires qui réussirent à se sauver. Il leur fut, dit-il, impossible de regagner leur camp, parce qu'ils en étaient empêchés par la rivière, et ce fut pour cela, ajoute-t-il, qu'ils se rendirent directement à Plaisance (*Placentiam recto itinere perrexere,* XXI, 56), comme si le même obstacle n'eût pas dû les empêcher de prendre ce parti. La conjecture que j'ai adoptée, page 182, me paraît être la seule au moyen de laquelle on puisse expliquer ce passage. La première intention de ces braves était de regagner leur camp; mais la Trébie n'étant pas guéable sur le lieu même du combat, ils la remontèrent et la passèrent plus haut; alors, se trouvant à une trop grande distance du camp, ils préférèrent pousser jusqu'à Plaisance, ce qui était, en effet, beaucoup plus sûr. Ainsi, le *recto itinere* équivaut ici, pour moi, à *non intermisso*, ou à *continuo itinere*, c'est-à-dire, d'une seule traite, sans s'arrêter. Le lecteur qui s'est fait une idée du théâtre de ces événements comprendra ma pensée, sans que j'aie besoin d'insister davantage.

Il est également difficile, pour ne pas dire impossible, si l'on veut s'en tenir au simple exposé de Tite-Live, de se rendre raison du mouvement rétrograde de Scipion après la bataille. Comment concevoir, en effet, que ce consul, après s'être réfugié

dans le camp, ait encore eu besoin de passer la Trébie pour gagner Plaisance? Le général Guillaume de Vaudoncourt, à qui nous devons un beau travail sur les campagnes d'Annibal, avait soupçonné quelque faute dans le texte, et proposé une rectification. Je ne pense pas, moi, qu'il y en ait besoin; et, puisqu'il faut absolument suppléer par des conjectures, je préfère baser les miennes sur le texte, tel qu'il nous est parvenu, que de hasarder des corrections dont on pourrait contester la nécessité.

Il me paraît évident que l'auteur désigne dans son récit, par le mot *castra,* deux camps différents: « Aliis timor hostium audaciam « ingrediendi flumen fecit, transgressique in castra pervenere » (XXI, 56). Il est clair qu'il parle là du camp que les Romains avaient quitté le matin, puisqu'il leur fallut franchir la Trébie pour y retourner. J'en dirai autant du passage qui précède de quelques lignes : « Quum neque in castra reditus esset flumine interclusis. » Mais lorsque Tite-Live dit, quelques lignes plus bas : « Itaque « nocte insequenti, quum præsidium castrorum, et quod reli- « quum ex magna parte militum erat, ratibus Trebiam trajice- « rent. » Cela ne peut plus s'entendre que d'un autre camp placé sur la gauche de la Trébie; car autrement les troupes qui le quittaient n'auraient pas dû traverser cette rivière pour se rendre à Plaisance.

Ce second camp était, sans aucun doute, celui que Scipion avait quitté peu de temps auparavant, lors de la défection des 2,200 Gaulois. En effet, ce camp ne devait pas être à une grande distance du champ de bataille, car les deux armées étaient restées à peu près dans les mêmes lieux depuis le passage du Pô. On peut même conjecturer que Scipion, ne pouvant, à cause de ses blessures, prendre part au combat, et ayant cependant passé la Trébie avec toute l'armée, y avait pris position, et s'y était tenu en observation avec quelques troupes pendant la bataille; l'expression *præsidium castrorum*, que je viens de citer, me paraît donner à cette conjecture un haut degré de probabilité. Si l'on n'adopte cette interprétation, je ne vois pas de moyen de tirer un sens satisfaisant de ce passage de Tite-Live.

NOTE F (page 239, 382).

Sur les MANSUETARII.

Les anciens, les Romains principalement, avaient fait d'étonnants progrès dans l'art d'apprivoiser et de dresser les animaux

féroces. Les *mansuetarii*, c'était le nom que l'on donnait aux hommes qui se livraient à ce dangereux métier, étaient parvenus, à force d'adresse et de persévérance, à rendre dociles les lions, les tigres, les léopards, et ils leur faisaient exécuter des tours aussi surprenants que ceux que nous avons admirés dans les ménageries des Martin, des Carter, des Van Amburg. Ils pouvaient, dit Sénèque, plonger impunément la main dans la gueule du lion, serrer les tigres dans leurs bras, et les assujettir au joug. «Certi sunt domitores ferarum qui sævissima animalia, et ad «occursum expavefacientia hominem, cogunt pati jugum, nec «asperitatem excussisse contenti, usque in contubernium miti«gant. Leonibus magister manum insertat : osculatur tigrim suus «custos : elephantem minimus Æthiops jubet subsidere in genua, «et ambulare per funem.» (Senec., ep. LXXXV, in fin.) Martial dit avoir vu un tigre qui léchait la main de son gardien.

Lambere securi dextram consueta magistri
Tigris ab Hyrcano gloria rara jugo.
(*De Spectac.*, epigr. 18.)

Il ajoute qu'on voyait souvent dans l'amphithéâtre des lions dressés à chasser le lièvre, à serrer ce timide gibier dans leur gueule, sans lui faire aucun mal, à le lâcher ensuite pour le poursuivre encore, et à s'en amuser, enfin, comme nous voyons les chats se jouer avec les souris. (Martial., *Epigr.*, I, 7, 15, 23, 49, 52, 61, 105.)

On sait que Marc-Antoine aimait à se promener avec la courtisane Cythéris dans un char traîné par des lions. (Plutarch., *M. Anton.*, 9. — Plin., *Hist. nat.*, VIII, 21.) Héliogabale faisait aussi quelquefois atteler à son char des cerfs, des tigres et des lions. (Æl. Lamprid., *Heliogabal.*, 28.) Il avait fait couper les griffes à un certain nombre de lions et de léopards, et il était parvenu à adoucir tellement leur férocité, qu'il les faisait entrer tout à coup dans la salle des festins où ils allaient paisiblement prendre place parmi les convives, sans qu'il en résultât le moindre accident. Quoi qu'il en soit, on se figure aisément la terreur de ces hommes qui n'étaient pas prévenus; mais c'était ce que voulait le bouffon couronné, à qui cette terreur causait un vif plaisir : «Habuit et leones et leopardos exarmatos in deliciis : «quos edoctos per *mansuetarios* subito ad secundam et tertiam «mensam jubebat accumbere, ignorantibus cunctis quod exar-

« mati essent, ad pavorem ridiculum excitandum. » (Æl. Lamprid., *Heliogabal.*, 21.)

Nous avons fait mention, dans l'appendice I, des tigres et des léopards apprivoisés, offerts en spectacle au peuple par Auguste, par Claude, par Aurélien et par Gallien : nous n'avons pas besoin de donner ici sur ces faits de nouveaux détails.

Du temps de Domitien, on attela, dans l'amphithéâtre, des léopards, des tigres et des taureaux sauvages; on assujettit au frein des cerfs, des ours et des sangliers; enfin, on vit des éléphants danser en cadence à la voix de leurs conducteurs. Ces particularités nous sont racontées par Martial, dans l'épigramme suivante:

Picto quod juga delicata collo
Pardus sustinet, improbæque tigres
Indulgent patientiam flagello :
Mordent aurea quod lupata cervi,
Quod frænis libyci domantur ursi
Et quantum Calydon tulisse fertur
Paret purpureis aper capistris :
Turpes esseda quod trahunt bisontes,
Et molles dare jussa quod choreas
Nigro bellua nil negat magistro :
Quis spectacula non putet deorum?

(Lib. I, epigr. 105.)

S'il faut en croire Pline (*Hist. nat.*, VIII, 21, et Elien, *Animal.*, V, 39), ce fut un Carthaginois, nommé Hannon, qui le premier réussit à dompter des lions et à leur faire porter des fardeaux; mais probablement de pareils essais avaient déjà été tentés dans d'autres pays sur les animaux féroces qui y étaient le plus communs. Le poëte Manilius, faisant l'application des préjugés astrologiques de son temps aux différentes destinées de la vie humaine, prétend que ceux qui sont nés sous la constellation du Lion, et sous celle de l'Ourse, doivent être doués d'une grande aptitude pour dompter les animaux féroces et pour les apprivoiser; et, en même temps, il énumère les tours de force que pourra exécuter cet heureux mortel, tours de force qui, sans doute, ne sont autres que ceux que le poëte avait vu faire aux *mansuetarii* de son temps.

Ille manu vastos poterit frænare leones,
Et palpare lupos, pantheris ludere captis,

Nec fugiet validas cognati sideris ursas.
Ille elephanta premet dorso stimulisque monebit
Inque artes hominum perversaque munia ducet.
Ille tigrim rabie solvet, pacique domabit;
Quæque alia infestant silvis animalia terras
Junget amicitia secum. . . . . . .
(Manil., *Astronomic.*, v, vs. 698 sqq.)

Note G (page 244).

Des locutions employées par les Latins et par les Grecs pour désigner la trompe et les défenses de l'éléphant. — De quelques défenses d'une grandeur remarquable, dont il est fait mention dans les auteurs.

Les Latins se sont servis, pour désigner la trompe de l'éléphant, des mots *brachium* et *manus;* et, en effet, cet organe est comparable au bras pour sa force, et à la main pour sa souplesse. Pline, Végèce, Quinte-Curce, Solin, Silius Italicus, le désignent par l'expression de *manus* [1] : «Manus data est elephantis, dit Ci-«céron (*de Nat. deorum,* II, 47), quia, propter magnitudinem cor-«poris, difficiles aditus habebant ad pastum.» L'expression *nasuta manus*, dont se sert Cassiodore (*Epist. var.,* x, 47), désigne très-bien le double service auquel cet organe est destiné. Quant à l'épithète *anguimanos,* appliquée par Lucrèce aux éléphants, elle peint aussi très-bien l'extrême flexibilité de leur trompe, qui, comme les serpents, peut s'allonger, se raccourcir et se plier en tous sens :

Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos. . . . .
(Lucret., II, vs. 536.)

Inde boves Lucas turrito corpore tetros
Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.
(*Id.*, v, vs. 1301.)

Guidés par la même analogie, les Grecs ont aussi quelquefois donné le nom de χεὶρ à la trompe de l'éléphant; ce mot est em-

[1] «Haud improprie appellata *manu*.» (Plin., *Hist. nat.*, VIII, 10.) — Nous avons cité, page 243, un passage de Quinte-Curce, et page 277, un passage de Végèce, où ces auteurs appellent *manus* la trompe de l'éléphant.

ployé dans ce sens par Diodore, Elien et Philostrate. Πλὴν ἡ προβοσκὶς ἀντὶ χειρὸς εὑρέθη. « La nature a donné la trompe à ce quadrupède en « place de la main », dit un poëte d'une époque plus récente (Manuel. Philæ, *Carmen de elephante*, vs. 52, ed. Wernsdorf). En effet, quoique cet organe soit dépourvu de véritables doigts, l'éléphant s'en sert à peu près comme nous nous servons de la main, pour défaire un nœud, tourner une clef, déboucher une bouteille, ramasser des pièces de monnaie, etc.; mais il l'emploie surtout d'une manière utile pour arracher et porter à sa bouche l'herbe et les feuilles dont il fait sa nourriture. C'est pour cela que les Grecs ont aussi donné à cet organe le nom de *proboscis* (προβοσκὶς ἀπὸ τοῦ βοσκεῖν, *a pascendo*), nom que les Latins ont adopté, en le changeant quelquefois en *promuscis*. Nous le désignons par le mot *trompe*, soit à cause de sa forme, soit à cause du bruit éclatant que l'animal en fait sortir lorsqu'il est en colère, bruit que l'on peut réellement comparer au retentissement aigu de la trompette.

Les Latins ont appelé *barritus* le cri de l'éléphant, sans doute par onomatopée; c'est l'opinion de Festus : « Barrire elephanti « dicuntur, sicut oves dicimus balare, utrumque a sono ipso « vocis. » (*De Signif. verb.*) Il faudrait, si l'on adoptait cette étymologie, donner la même origine au mot *barrus*, par lequel les Romains ont quelquefois désigné l'éléphant. (Horat., *Epod.*, XII.) Cependant il y a des auteurs qui pensent que cette dénomination vient de quelque idiome barbare, et plus vraisemblablement de l'Afrique que de l'Asie.

Pausanias discute la question de savoir si l'on doit placer les défenses de l'éléphant dans la catégorie des dents ou dans celle des cornes, et il paraît pencher pour la seconde de ces opinions (*Eliac. prior.*, 12). Philostrate a également traité ce sujet (*Appollon. vit.*, II, 6). Le roi Juba II, qui avait écrit de savants ouvrages sur l'histoire naturelle, donnait, suivant Pline (*Hist. nat.*, VIII, 4), le nom de *cornes* aux défenses des éléphants. Elien et d'autres auteurs leur donnent aussi le nom de κέρατα; enfin, le verbe κερατίζω (*cornu peto*), est celui dont se sert Arrien (*Exp. Alex.*, V, 17) pour indiquer la manière dont les éléphants de Porus attaquèrent les Macédoniens à la bataille de l'Hydaspe. (Voyez ci-dessus, page 242.) Les Latins se sont également servis du mot *cornua* pour désigner les défenses de l'éléphant; et, en effet, vues de loin, ces défenses ont tout à fait l'apparence de cornes, et l'animal

s'en sert pour attaquer et pour se défendre, à la manière des taureaux. Nous avons vu (note D) que c'était cette ressemblance qui avait fait donner par les Romains aux éléphants de Pyrrhus le nom de *boves lucas*.

Les anciens font mention de défenses d'éléphant d'une grandeur extraordinaire. Vopiscus rapporte, dans la vie de Firmus, chap. 3, que cet usurpateur en possédait deux de dix pieds de longueur.

Une des plus riches décorations du grand amphithéâtre de Rome était une barrière formée de défenses d'éléphant, entrelacées d'un grillage doré. Cette barrière garnissait tout le pourtour du *podium*, et servait à garantir les spectateurs de l'atteinte des bêtes féroces qu'on lâchait dans l'arène. Le poëte Calpurnius, qui en donne une description, dans l'une de ses églogues, assure que chacune des défenses dont elle était composée excédait la longueur d'une charrue. Voici, au reste, en quels termes il la décrit :

. . . . ubi finis arenæ,
Proxima marmoreo peragit spectacula muro :
Sternitur adjunctis ebur admirabile truncis,
Et coit in rotulum, tereti qui lubricus axe
Impositos subita vertigine falleret ungues,
Excuteretque feras ; auro quoque torta refulgent
Retia, quæ totis in arenam dentibus extant,
Dentibus æquatis : et erat (mihi crede, Lycota,
Si qua fides) nostro dens longior omnis aratro.
(Calpurn. Sicul., *Eclog.*, VII, vs. 48 sqq.)

Or, d'après la description que Virgile donne de la charrue romaine (*Georg.*, I, vs. 169 sqq.), la longueur de cet instrument ne pouvait pas être moindre de huit pieds.

Le célèbre Cuvier, qui a fait sur ce sujet de laborieuses recherches, cite des défenses de quatorze pieds de longueur, et du poids de deux à trois cents livres (*Recherches sur les ossements fossiles*, tome I, section 1, *des Eléphants vivants*) ; mais ce ne sont là que des exceptions, et les animaux qui portaient de semblables défenses devaient être très-vieux, et d'une taille énorme.

C'est en Afrique que l'on trouve le plus bel ivoire et les défenses les plus volumineuses. Les voyageurs Mandelslo, Lopez, Drack, assurent que celles de cent et de cent cinquante livres n'y étaient pas rares de leur temps ; mais il ne serait pas facile d'en trouver de semblables aujourd'hui. A Mascate, où il se fait main-

tenant un grand commerce d'ivoire d'Afrique, le poids moyen des défenses est de cinquante livres, et leur prix varie de 150 à 160 francs (*Nouvelles annales des voyages*, avril 1840). Les défenses des éléphants d'Asie, et particulièrement de ceux de Ceylan, sont ordinairement plus petites. Le major Forbes, que j'ai déjà eu occasion de citer, assure que le poids d'une paire de défenses y excède rarement les soixante livres.

NOTE H (page 254).

Sur l'éléphant envoyé à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid, et sur quelques autres éléphants arrivés en Europe à une époque plus récente, et dont on a conservé le souvenir dans l'histoire.

L'éléphant envoyé à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid débarqua à Pise en 801. Il était accompagné par des officiers de la cour du calife et par le juif Isaac, espèce d'agent politique employé par Charlemagne auprès des princes musulmans. L'empereur, qui se trouvait alors à Pavie, donna ordre de disposer un navire pour transporter l'éléphant à Porto-Venere, d'où il devait prendre la route d'Allemagne. Mais comme la saison était déjà avancée, et les Alpes couvertes de neige, on jugea convenable de passer l'hiver à Verceil : ce ne fut que l'année suivante, au mois de juillet, que l'éléphant, toujours conduit par le juif Isaac, arriva à Aix-la-Chapelle, où Charlemagne tenait sa cour. Ce rare quadrupède excita une vive admiration en Allemagne, et les chroniqueurs et annalistes du temps n'ont pas manqué d'en faire mention. Voici comment en parle un écrivain contemporain, qui a écrit en vers l'histoire du grand empereur :

Hoc, de longinquis elephas regionibus, anno
Primitus adductus, mira spectacula regno
Francorum dederat. Persarum denique princeps
Hunc Aaron, idem fuerat cui subditus, Indis
Exceptis, Oriens totus, curaverat ultro
Ejus amicitiæ se fœdere jungere firmo.
(Poet. saxon., *de Gestis Caroli Magni*, ad ann. 802.)

Le calife, pour marquer le prix qu'il attachait à cet animal, lui avait donné le nom d'*Aboul-Abbas*, qui était celui du premier calife de la dynastie des Abbassides ; mais l'éléphant ne vécut que huit ou neuf ans en Allemagne, et les annalistes ont jugé impor-

tant d'enregistrer l'époque de sa mort : « Hunc elephantem cognominatum ex more orientali Abulabas, anno DCCCII ad Carolum duxit Isaacus judaeus, primum certe quem Germania admirata est, unde et annalistis non indignum visum est memorari eum anno DCCCX in Lippenhem obiisse. » (*Annal. metens.*, ad ann. DCCCX.)

Ceux qui seraient curieux d'avoir de plus amples détails sur cet éléphant peuvent consulter les ouvrages suivants : *Annales Eghinardi ; Vita Karoli M. per monacum Egolism.* ; et *Annales Francorum ab anno Chr. DCCVIII ad ann. DCCCVIII*, dans le 2e vol. de la collection de Duchesne. Le moine Dicuil parle aussi de cet animal, au chap. 7, § 7, de son traité *de Mensura orbis terræ*. Voyez l'édition que M. Letronne a donnée, en 1814, de ce traité, et surtout le savant commentaire dont il l'a enrichi, pages 150, 151.

On sait que Frédéric II, à son retour de la terre sainte, en 1229, amena en Italie un éléphant : c'était le second que l'on voyait dans ce pays depuis la chute de l'empire romain. Quelques années plus tard, saint Louis, revenant également de la Syrie, en amena aussi un en France ; et il en fit cadeau au roi d'Angleterre Henri III. L'arrivée de cet animal n'excita pas moins d'admiration parmi les Anglais, que l'éléphant de Charlemagne n'en avait excité sur les bords du Rhin. Les peuples accouraient en foule, dit un historien, pour jouir de ce spectacle extraordinaire. « His temporibus Ludovicus rex misit dono Henrico elephantum, animal post hominum memoriam rarissime in Anglia visum, ex quo, rei novitatis causa, certatim populi ad belluam visendam concurrebant. » (Polydor. Verg., *Angl. Histor.*, lib. XVI, page 311, ed. Basil.) On sait que saint Louis revint de Syrie en 1254.

Emmanuel, roi de Portugal, envoya au pape Léon X, après les victoires que ses armées avaient remportées dans l'Inde, une ambassade solennelle avec de riches présents, parmi lesquels on remarquait un éléphant de quatre ans, d'une taille magnifique pour son âge, et auquel on avait donné le nom d'*Hannon*. Ce bel animal arriva à Rome au mois de mars 1514, et fit trois génuflexions en paraissant devant le pape, ce qui excita l'enthousiasme des Romains, et donna lieu à une foule de compositions poétiques en latin et en italien. Voyez Osorio., *de Reb. Emanuel. virt. et ausp. gest.*, lib. IX. — Paul. Jov., *Vit. Leon. X*, lib. IV. — Roscoe, *Vie de Léon X*, avec les notes de Bossi, chap. 12.

Le naturaliste Mattioli raconte qu'on voulut faire figurer cet

éléphant dans les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage de Julien de Médicis : on l'avait chargé d'une tour remplie de monde, mais à peine l'animal entendit-il le premier coup de canon qu'il se mit à fuir à travers la foule, et alla se jeter dans le Tibre, au grand désappointement des hommes qu'il portait. Une autre fois on voulut s'en servir pour le triomphe burlesque du poëte *Baraballo*, qui, couronné de lauriers et paré de la pourpre triomphale, devait partir du Vatican pour monter au Capitole; mais, comme s'il eût été mieux avisé que ceux qui le conduisaient, il refusa de se prêter à cette parade ridicule, s'arrêta tout court sur le pont Saint-Ange, et le poëte, à demi mort de frayeur, en descendit au milieu des risées de la multitude. Voyez Mattioli, in lib. II *Dioscorid.*, et Roscoe, *op. cit.*, c. 17. Du reste, cet animal ne vécut pas longtemps en Italie, car on trouve dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, dont la première édition parut à Venise, en 1515, un récit burlesque de sa mort [1].

C'était certainement une chose très-rare à cette époque que de voir un éléphant; le savant Pierre Gilles (*Gyllius*), qui eut l'occasion d'en voir deux à Constantinople, vers l'année 1550, n'eut rien de plus pressé que d'en envoyer une description très-détaillée au cardinal d'Armagnac; cette description, intitulée : *Elephanti nova descriptio ad Rev. Georg. card. Armaignacum, auctore Petro Gyllio Albiensi*, se trouve à la suite de la traduction latine de l'*Histoire des animaux d'Élien*, par le même Gyllius, Lyon, 1565. Juste Lipse n'a pas manqué non plus d'enregistrer, dans sa correspondance littéraire (*Epist.*, cent. I, ep. 50), le passage, à travers l'Allemagne, d'un jeune éléphant envoyé d'Espagne, par Philippe II, à l'empereur Ferdinand I[er], vers l'année 1562.

1 « Vos bene audivistis qualiter Papa habuit unum magnum animal, « quod vocatum fuit elephas, et habuit ipsum in magno honore, et valde « amavit illud. Nunc igitur debetis scire quod tale animal est mortuum. « Et quando fuit infirmum, tunc Papa fuit in magna tristitia, et vocavit « medicos plures, et dixit eis : Si est possibile, sanate mihi elephas. Tunc « fecerunt magnam diligentiam et viderunt ei urinam, et dederunt ei « unam purgationem quæ constat quinque centum aureos : sed tamen « elephas... est mortuum, et Papa dolet multum, et dicunt quod daret « mille ducatos pro elephas; quia fuit mirabile animal, habens longum « rostrum in magna quantitate ; et, quando vidit Papam, tunc *geniculavit* « *ei*, et dixit cum terribili voce *bar, bar, bar.* » (T. I, p. 305, Francofurt, 1757, in-8° cf. ibid, p. 213.)

C'était encore, au XVIIe siècle, une grande rareté que l'apparition d'un éléphant en Europe. On en fit voir un, à Francfort et à Nuremberg, en 1629, et cet événement mit en émoi les érudits et les beaux esprits d'Allemagne. Il y en eut même un qui publia, à cette occasion, un volume, où il donna au long la description de l'éléphant, et résuma tout ce qui avait été dit de vrai ou de faux sur cet animal, par les anciens et par les modernes. Ce livre, intitulé : *Elephas das ist Historischer und philosophischer discurs von dem grossen wun derthier dem elephanten....,,,* etc., Durch Casparum Hornium, a été publié à Nurenberg, en 1629; j'en dois la communication, ainsi que celle de plusieurs autres dont je me suis utilement servi pour la composition de cet ouvrage, à M. H. Ternaux-Compans, qui n'épargne ni soins ni argent pour enrichir sa bibliothèque de tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précieux, surtout en fait d'histoire et de géographie, et qui met à la disposition des travailleurs, avec une obligeance qu'on ne saurait trop louer, tous ces trésors bibliographiques.

Nous avons parlé, pages 380-381, de l'arrivée d'un éléphant blanc en Hollande en 1633; nous ne reviendrons point ici sur cet événement.

NOTE I (page 281).

Sur le siége de Mégare, mentionné à la page 182.

Mon savant ami M. Ph. Le Bas, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, consulté par moi sur le degré de confiance que méritent les deux auteurs qui ont parlé de l'emploi des éléphants au siége de Mégare, a bien voulu examiner attentivement cette question, et m'adresser la lettre suivante, par laquelle elle se trouve pleinement résolue.

« Mon cher Armandi,

« Vous m'avez demandé mon avis sur la question de savoir s'il est possible de concilier le passage de l'*Histoire des animaux* par Élien, et celui de Polyen dans ses *Stratagèmes,* relatifs tous deux à l'emploi des éléphants dans un siége de Mégare, fait, suivant le premier, par Antipater, et suivant le deuxième, par Antigone. La tâche que vous m'imposez est d'autant plus difficile que toute cette époque de l'histoire grecque est fort obscure, que déjà vous

vous êtes en quelque sorte prononcé, et qu'un autre savant, M. Reinganum, dans son livre sur l'ancienne Mégaride [1], a de son côté compliqué la question en admettant deux siéges séparés l'un de l'autre par un intervalle de cinquante-cinq ans [2]. Néanmoins, toutes les questions qui se rattachent à l'histoire des Grecs ont pour moi trop d'intérêt, et mon désir de vous prouver tout le prix qui s'attache à notre vieille amitié est trop vif, pour que, même au risque de n'être pas de votre avis, je ne m'occupe pas de résoudre le problème que vous me proposez.

«Avant tout, mon cher général, faisons justice de l'opinion d'après laquelle Antipater, et plus tard Antigone Gonatas, auraient assiégé Mégare, l'un postérieurement à la mort d'Alexandre, l'autre en 267. Sans examiner ici si l'on peut admettre qu'Antipater ait tenté d'occuper Mégare de vive force et à la suite d'un siége opiniâtre, question sur laquelle j'aurai occasion de revenir plus loin, comment croire qu'à cinquante-cinq ans environ de distance, les mêmes moyens d'attaque et de défense aient été employés dans la même ville par les assiégeants et par les assiégés? N'est-il pas vrai que, si l'on adopte le témoignage d'Élien, il faut reconnaître aussi qu'un remède une fois trouvé, du temps d'Antipater, par les conducteurs des éléphants de l'armée macédonienne, pour aguerrir ces animaux contre le grognement des porcs, on dut constamment l'employer, et que, par conséquent, Antigone n'eut pas à le prescrire de nouveau dans une circonstance semblable? Il est donc évident que ces deux anecdotes se rapportent à un seul et même fait, et que toute la difficulté vient de ce que l'un des deux écrivains aura mis un nom pour un autre, sans doute trompé par l'identité de la première partie des deux noms. Tel est le véritable état de la question; vous l'avez parfaitement reconnu, et vous vous étonnerez avec moi qu'un savant tel que M. Reinganum n'ait pas su le discerner.

1 *Das alte Megaris*, ein Beitrag zur Alterthumskunde Griechenlands; Berlin, 1825, in-8°.

2 Ouvrage cité, page 154. « Unmittelbar nach Alexanders Tod (*Ol.*, 114, 1) « hatte sie eine Belagerung durch Antipater, dem Macedonien zugefallen « war, auszuhalten, wehrte sie jedoch gut ab. » (Ælian., *de Anim.*, XVI, 36.) Ibid. (*Ol.* 128, 2) « Belagert sie Antigonus Gonatas Usurpator des mace- « donischen Throns und nimmt sie. » (Ælian., *de Anim.*, X (lisez XI), 14.) M. Reinganum paraît n'avoir pas connu le passage de Polyen, ou n'en avoir pas tenu compte.

« Ainsi donc il s'agit uniquement de prononcer entre Élien et Polyen, ou plutôt entre les deux leçons qu'ils présentent; pour le faire avec plus de sûreté, il convient, ce me semble, de dire quelques mots sur le degré de confiance que mérite chacun d'eux.

« La différence entre l'âge de l'un et de l'autre n'est à peine que d'un siècle, puisque Polyen, qui avait adressé son livre à Marc-Aurèle et à L. Verus pendant leur campagne contre les Parthes [1], écrivait vers 163 après Jésus-Christ [2], et qu'Élien vivait vers le milieu du troisième siècle [3]. Tous deux sont des compilateurs sans beaucoup de talent et sans aucune critique, ayant par conséquent une valeur historique fort restreinte, et ne pouvant être consultés qu'avec la plus grande réserve. Toutefois, sur le point qui nous occupe, Polyen semble être celui qui mérite le plus de confiance. Il appartient à une époque littéraire comparativement meilleure que celle d'Élien; il est Macédonien [4], paraît tenir beaucoup à la gloire de sa patrie [5], puisqu'il consacre un des huit livres dont se compose son ouvrage (le quatrième) aux rois qui ont régné sur elle ou sur les États formés du démembrement de l'empire d'Alexandre. Il offre donc, au moins pour ce livre spécial, des garanties que ne présente pas Élien; car il est probable qu'il a donné à cette partie de son travail un soin tout particulier, et qu'il a puisé à des sources locales, aujourd'hui perdues entièrement pour nous.

« Cependant, je ne dissimulerai pas un reproche qu'on peut adresser à Polyen. Comme probablement il faisait ses extraits sur des feuilles volantes, au haut de chacune desquelles se trouvait le nom de l'un des généraux dont il s'occupait, sauf à les classer ensuite par nation et dans l'ordre chronologique, il a souvent

[1] Voyez Polyen, préface du livre I.

[2] La guerre en question dura de l'an 162 à l'an 166, et comme Polyen adresse séparément chacun des huit livres de son ouvrage aux deux empereurs, il est probable qu'il le composa pendant la durée de la guerre parthique.

[3] Voyez Schœll, *Hist de la littér. gr.*, t. IV, p. 495, et t. V, p. 377.

[4] Ἐγὼ δὲ Μακεδὼν ἀνήρ, *loc. cit.*

[5] Ἔχων πάτριον τὸ κρατεῖν Περσῶν πολεμούντων δύνασθαι, ibid. Ἀλλ' εἰ μὲν ἤκμαζέ μοι τὸ σῶμα, καὶ στρατιώτης πρόθυμος ἂν ἐγενόμην, Μακεδονικῇ ῥώμῃ χρώμενος, ibid. — Le vieil avocat, comme on le voit, était un peu fanfaron.

réuni sous un seul et même nom des faits qui se rapportent à des personnages différents, qui ont vécu à des époques assez éloignées les unes des autres. Ainsi, pour nous borner à notre sujet, le chapitre 6 du livre IV a pour titre Ἀντίγονος, et des vingt extraits qu'il contient, le plus grand nombre concerne, il est vrai, Antigone, l'un des capitaines d'Alexandre; mais plusieurs autres, notamment le premier et le vingtième, sont relatifs à Antigone de Gonni[1].

« Quoi qu'il en soit, il est constant que Polyen était fier d'être né en Macédoine, qu'il se rappelait avec orgueil les hauts faits des rois de sa patrie, qu'il en avait fait l'objet de recherches spéciales, et, malgré quelques inadvertances, il mérite bien plus de confiance qu'Élien, qui, le plus souvent, cite de mémoire, et invente même au besoin, ou du moins prend les rêves de son imagination pour la réalité et les résultats précis de l'observation scientifique[2].

« D'ailleurs, au témoignage d'Élien, nous pouvons opposer celui d'Élien lui-même, qui, au livre XI, chap. 14, parle d'un siége de Mégare fait par Antigone[3], à propos d'un exemple de l'affection dévouée que les éléphants montrent pour les jeunes enfants de leur cornac, affection dont l'*histoire morale* de ces quadrupèdes offre, vous le savez mieux que moi, les preuves les plus touchantes. Ainsi donc, quand plus loin, livre XVI, chap. 36, Élien fait assiéger Mégare par Antipater, il est de toute nécessité en contradiction avec lui-même, car je crois avoir démontré plus haut qu'il ne pouvait y avoir eu deux siéges, quel que soit le nom qui doit rester dans le texte de nos deux auteurs.

1 De pareilles confusions sont fréquentes dans les auteurs qui travaillent sur des extraits faits d'avance, ou avec le seul secours de leur mémoire. Plutarque en offre plusieurs exemples. Il suffira, je crois, d'en citer un seul : c'est le passage du traité Περὶ ἀοργησίας (t. VII, p. 795, Reiske), où le philosophe de Chéronée raconte, comme se rapportant à un même roi, du nom de Philippe, deux faits, dont l'un appartient au père de Persée, et l'autre au père d'Alexandre.

2 Voyez sur le peu de confiance que mérite Élien, Clavier, *Mémoire sur la famille des* Callias, t. III, p. 163, des *Mémoires de l'Institut* (Académie des inscr. et belles-lettres); et sur la valeur historique de Polyen, Mannert, *Geschichte der unmittelbaren Nachfolger Alexanders*, p. 377, et J. G. Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 685.

3 ὅτι γοῦν Ἀντίγονος ἐπολιόρκει Μεγαρέας, etc. — Page. 254, vous avez fait allusion à ce passage, en parlant des noms qu'on donnait aux éléphants

« Sans tirer pour le moment aucun avantage de ce qui précède, examinons avec les lumières que peut nous fournir l'histoire auquel des deux noms Antipater et Antigone nous devons donner la préférence.

« Admettons un instant que ce soit à Antipater : il se présenterait encore une difficulté à lever. De quel Antipater s'agit-il ? car plusieurs princes de ce nom commandèrent aux Macédoniens : le ministre de Philippe, qui fut aussi celui d'Alexandre, et le fils de Cassandre et de Thessalonique qui disputa le trône à son frère Alexandre. Mais ce dernier, de 298 à 292, époque de sa mort, tout occupé de la lutte ambitieuse dans laquelle il s'était engagé, ne sortit de la Macédoine, théâtre de cette lutte, que pour se réfugier auprès de Lysimaque, son beau-père [1], et ne put avoir rien à démêler avec les Grecs. A cette époque, ils étaient sous l'influence de Démétrius Poliorcète, qui venait de reprendre Athènes et Mégare[2], et qu'Alexandre, frère d'Antipater, avait appelé à son secours [3]. Ainsi donc, s'il faut songer à un Antipater, ce ne peut être qu'au père de Cassandre. Celui-là, nous le savons, a fait la guerre aux Grecs, celui-là, votre livre le prouve [4], posséda des éléphants.

« La première guerre d'Antipater contre les Grecs eut lieu pendant qu'Alexandre subjuguait l'Asie, et donna lieu à ce mot du conquérant : « A ce qu'il paraît, tandis que nous triomphions de Darius, il y a eu là bas en Arcadie un combat de souris[5]. » Le théâtre de cette guerre, qui avait pour but l'indépendance hellénique, fut, comme on le sait, le Péloponèse[6].

« Mégare, qui avait été forcée une première fois de se soumettre à Philippe après la bataille de Chéronée[7], puis une seconde fois à Alexandre après la bataille de Thèbes [8], devait être alors occu-

[1] Justin, liv. XVI, ch. 1 et 2.

[2] Diod. Sic., liv. XX, chap. 46. — Plut., *Demetr.*, chap. 9.

[3] « Ob hæc igitur Alexander, in ultionem maternæ necis, gesturus cum « fratre bellum, auxilium a Demetrio petit. » (Justin., *loc. cit.*)

[4] Voyez page 106.

[5] Ἔοικεν, ὦ ἄνδρες, ὅτε Δαρεῖον ἡμεῖς ἐνικῶμεν ἐνταῦθα, ἐκεῖ τις ἐν Ἀρκαδίᾳ γεγονέναι μυομαχία. (Plut., *Ages.*, chap. 63.)

[6] Diod. de Sic., liv. XVI, chap. 63.

[7] Elien, *Hist. div.*, liv. VI, chap. 1.

[8] C'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage du décret en l'honneur de l'orateur Lycurgue, inséré à la suite de la vie des dix ora-

pée par une garnison macédonienne, et ne put, par conséquent, mettre obstacle à la marche de l'armée macédonienne, lorsqu'elle passa sous ses murs pour aller attaquer Agis et dégager Mégalopolis, que les Spartiates avaient bloquée. Elle n'eut donc point de siége à soutenir dans cette guerre; et lors même qu'elle en eût soutenu un, Antipater n'eût pu y faire usage d'éléphants, puisqu'il n'en possédait pas encore.

« En second lieu, nous rencontrons la fameuse guerre lamiaque: mais encore dans cette circonstance Antipater n'eut point à faire le siége de Mégare. Toute cette guerre se concentra autour de la ville de Thessalie qui lui donna son nom, et quand après la bataille de Cranon[1] les Athéniens, abandonnés de presque tous leurs alliés, se virent réduits à négocier et à se soumettre aux conditions du vainqueur, Mégare dut vraisemblablement suivre son exemple, puisqu'elle était bien moins encore qu'Athènes capable de résistance. Ce qu'il y a de certain, c'est que quinze ans plus tard, quand Démétrius eut rétabli la démocratie à Athènes, il rendit aussi l'autonomie au *peuple* de Mégare, d'où l'on est en droit de conclure que celui-ci l'avait perdue à la même époque que le peuple athénien. C'est ce qui semble résulter clairement, selon moi, du passage suivant de Diodore (liv. XX, chap. 46) : ὁ μὲν οὖν δῆμος ἐν τῷ λαμιακῷ πολέμῳ καταλυθεὶς (à Athènes) ὑπ' Ἀντιπάτρου, μετ' ἔτη πέντε καὶ δέκα παραδόξως ἐκομίσατο τὴν πάτριον πολιτείαν. Ὁ δὲ Δημήτριος, φρουρουμένης τῆς Μεγαρέων πόλεως, ἐκπολιορκήσας αὐτὴν ἀπέδωκε τὴν αὐτονομίαν τῷ δήμῳ.

« Nous savons d'ailleurs, par Plutarque[2], que Cassandre, fils d'Antipater, avait mis une garnison dans Mégare, et c'est, sans aucun doute, cette garnison que Démétrius en chassa. Au reste, dans la guerre lamiaque, non plus que dans celle contre Agis, Antipater n'avait pas d'éléphants; il n'en eut, le fait est constant, qu'à son retour d'Asie en 320, après le partage de Triparadisus, lorsque, devenu tuteur des jeunes rois, il ramena en Grèce Arrhidée, Eurydice, Roxane et Alexandre Ægus, ayant pris pour escorte une grande partie de l'armée qui avait appartenu à Perdiccas, et 70

teurs, *Œuvres morales de Plutarque*, t. IX, p. 381, Reiske; et d'un autre passage du traité de Plutarque (Περὶ μοναρχίας, etc., t. IX, p. 285, Reiske).

[1] Diod. Sicul., liv. XVIII, chap. 16-18. — Plut., *Phoc.*, 26-28.

[2] *Vie de Démétr.*, chap. 9 : Μεγάροις ἐπὶ πλεύσειν ὑπὸ Κασσάνδρου φρουρουμένοις.

éléphants[1]. Depuis lors jusqu'à sa mort il ne quitta pas la Macédoine, et Mégare, ainsi qu'Athènes, resta sous son joug, malgré la démarche que fit Demade pour obtenir qu'on retirât la garnison macédonienne, conformément à la promesse faite en 322[2].

«C'est donc à tort, et trompé par sa mémoire, qu'Élien, dans le passage que vous avez cité, attribue le siége de Mégare à Antipater. Voyons si Polyen a eu plus de raisons pour l'attribuer à Antigone.

«Et d'abord, ici comme plus haut, il faut se poser cette question: De quel Antigone s'agit-il? Est-ce d'Antigone le père de Démétrius, ou d'Antigone de Goni? De ces deux rois, qui tous deux avaient des éléphants dans leur armée[3], le premier ne fit jamais de sa personne la guerre en Grèce; toutes ses tentatives contre ce pays furent dirigées par son fils, qui eut, il est vrai, à faire le siége de Mégare; mais comme il était déjà maître d'Athènes, la place ne dut pas tarder à se rendre. D'ailleurs, aucun historien ne dit qu'il ait employé des éléphants dans cette circonstance, et, d'un autre côté, il n'est pas croyable que Polyen ait attribué au père un exploit appartenant au fils. Il faut donc encore éliminer ce personnage, et ne plus nous occuper que de son petit-fils, qui, suivant un usage grec bien connu[4], portait le même nom que lui.

«A la mort de Démétrius (284), Mégare, dont il s'était concilié l'affection par ses bienfaits, resta attachée à la cause de son fils; mais il paraît que, trois ans plus plus tard, cette ville, à l'exemple des autres États grecs, profitant de l'occasion que lui offraient les malheurs d'Antigone forcé de disputer la Macédoine à Ptolémée Ceraunus et à Antiochus[5], recouvra sa liberté. Nous la voyons, en effet, en 280, lorsqu'il s'agit de repousser l'invasion gauloise,

1 Arrien, *Histoire des événements qui suivirent la mort d'Alexandre*, liv. x, dans la *Bibliothèque de Photius*, ms. xcii, p. 128, Hœschel.

2 Diod. de Sicul., liv. xviii, chap. 18 et 48.

3 Voyez pag. 89 et suiv.

4 Voyez *Inscriptions grecques et latines recueillies par la commission de Morée*, t. i, p. 21.

5 Justin, liv. xxiv, chap. 1 : «Interim in Græcia dissidentibus inter se «bello Ptolemæo Cerauno, et Antiocho, et Antigono regibus, omnes, «ferme Græciæ civitates, ducibus Spartanis, velut occasione data ad spem «libertatis erectæ, missis invicem legatis, per quos in societatis fœdera «adligarentur, in bellum erumpunt; et ne cum Antigono, sub cujus re«gno erant, bellum cepisse viderentur, socios ejus Ætolos adgrediuntur.»

fournir son contingent comme État libre, pour défendre le passage des Thermopyles[1].

« Plus tard, quand la mort de Pyrrhus[2] et la victoire qu'il remporte sur les Gallo-Grecs, auxiliaires de ce prince[3], rétablit sa fortune, que Ptolémée, fils de Pyrrhus, et les Spartiates, ont évacué la Macédoine[4], Antigone songe à soumettre de nouveau la Grèce. Pour cela, il faut qu'il soit maître d'Athènes; il s'en empare[5]. Athènes prise, il assiége Mégare[6] qui doit lui ouvrir le passage du Péloponèse. Les désastres qu'occasionne dans son armée le stratagème employé par les habitants de cette ville[7], et plus encore l'invasion d'Alexandre, fils de Pyrrhus, dans la Macédoine[8], l'obligèrent sans doute à renoncer momentanément à cette entreprise. Mais, délivré de cet adversaire par le courage de Démétrius II, son fils[9], et ayant aguerri ses éléphants contre le bruit qui leur avait inspiré tant de terreur, tranquille d'ailleurs sur Athènes à laquelle il a rendu son gouvernement[10] tout en maintenant une garnison dans ses murs[11], il se rend maître de Mégare

1 Pausanias, liv. x, chap. 20, § 3 : Παρὰ δὲ Μεγαρέων ἀφίκοντο ὁπλῖται τετρακόσιοι. — Voy. M. Poirson, *Précis de l'histoire des successeurs d'Alexandre*, ch. 43, § 2, p. 44 et suiv. Dans toute cette partie de son travail, le savant professeur a fait un excellent usage des sources, et présenté avec beaucoup de clarté l'histoire d'une époque pour laquelle on n'a que des données éparses et souvent contradictoires. Il n'a cependant pas mis à profit les passages d'Élien et de Polyen relatifs à la prise de Mégare.

2 Justin, liv. xxv, chap. 5. — Plut., *Pyrrh.*, chap. 27. — Pausan., liv. I, chap. 13.

3 Justin, liv. xxvi, chap. 2.

4 Le même, passage cité.

5 Pausan., liv. III, chap. 6, § 3. — Polyen, liv. IV, chap. 6, § 20.

6 Polyen, liv. IV, chap. 6, § 3. — Élien, *Hist. des anim.*, liv. XI, chap. 14.

7 Polyen, passage cité.

8 Justin, passage cité.

9 Ou peut-être de son frère, qui portait le même nom. Voyez Niebuhr, *Kleine historische Schriften*, p. 228.

10 Chronique d'Eusèbe, Ol. cxxxi, 2; George le Syncelle, p. 228, B. t. I, p. 524, éd. de Bonn. Cf. Niebuhr, ouvrage cité, W. Schorn, *Geschichte Griechenlands von der Entstehung des ætolischen und achæischen Bundes bis auf die Zerstœhrung Korinths;* Bonn, 1833, p. 59, et Wachsmuth, *Hellenische Alterthumskunde*, t. I, 2e partie, p. 390.

11 Pausan., liv. III, chap. 6, § 3. — Télès dans Stobée, tit. XL, n. 3.

(vers 265), et peut dès lors concentrer tous ses efforts sur Corinthe, dont cependant la ruse seule[1] parvint à se rendre maître (251).

«Cette conjecture, qui n'a rien que de probable, est encore confirmée par Polybe, qui nous apprend qu'Aratus, en 243, après avoir chassé la garnison macédonienne de l'Acrocorinthe, et réuni Corinthe à la ligue achéenne, s'empara aussi de Mégare et l'associa à la confédération[2]. Elle était donc antérieurement retombée au pouvoir du roi de Macédoine.

«Il me reste une dernière autorité à alléguer, et elle me paraît décisive. Athénée[3], d'après le livre XX de Phylarque, rapporte, sans en préciser la date, l'exemple d'affection envers un enfant donné par l'éléphant Nicée[4], exemple qui, comme nous l'avons vu, est aussi raconté par Élien[5], suivant lequel le fait se serait passé au siége de Mégare par Antigone, ce qui, il est bon de le remarquer, donne lieu de croire que ce siége avait duré assez longtemps. Or Phylarque, on le sait, avait écrit l'histoire des événements qui eurent lieu depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la mort de Cléomène III[6], et si cet ouvrage, comme l'affirment Suidas et Eudoxie, se composait de vingt-huit livres, on conçoit que le vingtième ait été consacré aux événements qui suivirent la prise d'Athènes par Antigone de Goni. Ce qui ne peut être douteux, c'est que c'est à cette source contemporaine[7] que Polyen et Élien, aussi bien qu'Athénée, ont puisé l'anecdote qui fait l'objet de cette discussion. C'est donc bien d'Antigone Gonatas qu'il s'agit dans le stratagème rapporté par Polyen, et c'est, par conséquent, à cet auteur, mon cher général, que vous devrez donner la préférence dans la seconde édition que ne peut manquer d'avoir votre savant et intéressant ouvrage.

«Ph. Le Bas.»

1 Plut., *Arat.*, chap. 17. — Polyen, liv. IV, chap. 6, § 1.

2 Polyb., liv. II, chap. 43, § 5. Plut., *Arat.*, ch. 24.

3 Liv. XIII, § 85, p. 606, 607.

4 Θήλεια ἐλέφας ἣν Νίκαιαν ἐκάλουν.

5 Voyez plus haut, p. 534.

6 Voyez, dans la Bibliothèque grecque publiée par MM. Didot, les prolégomènes de *Fragmenta historicorum græcorum*, par MM. Ch. et Th. Müller, p. LXXVII et suiv.

7 Voyez l'ouvrage cité dans la note précédente, p. 343 et suiv.

NOTE K (page 381).

Sur les dépôts d'éléphants établis aux environs de Rome.

La soumission de Carthage et de la Syrie, et l'obligation imposée aux vaincus de livrer leurs éléphants, durent mettre à la disposition des Romains un grand nombre de ces animaux. Mais il eût été embarrassant de les garder tous dans la ville, dont le séjour eût d'ailleurs été moins favorable à leur conservation que l'air pur et les frais pâturages de la campagne. Il est donc naturel de supposer que le gouvernement en forma, aux environs de la capitale, des dépôts d'où il ne les tirait que pour fournir aux besoins du cirque et des grandes cérémonies publiques. Il est vrai qu'aucun auteur ne parle en termes exprès de ces établissements; mais on trouve à ce sujet, surtout dans les poëtes, un assez grand nombre d'indications de l'ensemble desquelles on peut conclure que ces dépôts se trouvaient dans les plaines boisées d'*Ardea* et de *Laurentum*.

Il est certainement question, dans les vers suivants de Juvénal, du dépôt établi près de la première de ces deux villes :

Quatenus hic non sunt nec venales elephanti,
Nec Latio, aut usquam nostro sub sidere talis
Bellua concipitur; sed furva gente petita :
Arboribus Rutulis et Turni pascitur agro.
Cæsaris armentum, nulli servire paratum
Privato : siquidem Tyrio parere solebant
Hannibali, et nostris ducibus, regique Molosso
Horum majores, ac dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim.

(Juven., *Sat.*, XII, vers. 102, sqq.)

Les mots *Cæsaris armentum, nulli servire paratum privato*, font allusion à Domitien, qui avait tiré beaucoup d'éléphants d'Afrique, et à la loi qui, ainsi que nous l'avons dit page 386, interdisait aux particuliers la possession de ces animaux.

Quant au dépôt de Laurentum, son existence est attestée par

l'inscription suivante, publiée par Gruter (page 391, nº 2 de la première édition):

D. M.
TI. CLAVDIO. SPECLATORI.
AVG. LIB.
PROCVRATOR. FORMIS. FVNDIS.
CAIETAE. PROCVRATOR.
LAVRENTO. AD. HELEPHANTOS.
CORNELIA. BELLICA. CONIVGI
B M

Cette épitaphe doit être rapportée aux derniers temps d'Auguste ou aux premières années de Tibère, et le Tiberius Claudius auquel elle est consacrée devait être l'un des inspecteurs ou employés du dépôt de Laurentum.

On a des raisons de conjecturer qu'outre ces deux grands dépôts d'éléphants, les Romains avaient formé, pour ces animaux, une infirmerie: c'était à Tivoli que devait être situé ce troisième établissement. Les éléphants y trouvaient en effet un climat plus salubre, et des eaux sulfureuses, qui, avec la vertu de leur rendre la santé, avaient celle de rétablir la blancheur de leurs défenses, quand elles avaient jauni ou noirci par suite de quelque maladie. La propriété qu'ont les vapeurs de soufre de blanchir certaines substances est assez connue pour qu'il soit inutile de la rappeler ici.

Je fonde ces conjectures sur quelques passages qui, pris isolément, ne seraient peut-être pas très-concluants, mais dont la réunion me paraît former une preuve convaincante. Je citerai d'abord deux épigrammes de Martial sur une dame qui allait à Tivoli pour s'y blanchir les dents ou le teint:

Tibur in Herculeum migravit nigra Lycoris;
Omnia dum fieri candida credit ibi.

(*Epigr.*, IV, 62.)

Dum Tiburtinis albescere collibus audit
Antiqui dentis fusca Lycoris ebur,
Venit in Herculeos colles. Quid Tiburis alti
Aura valet? parvo tempore nigra redit.

(*Ibid.*, VII, 12.)

Dans une troisième pièce, le poëte compare la blancheur de sa toge à celle des défenses des éléphants que l'on gardait à Tivoli :

> Lilia tu vincis, nec adhuc delapsa ligustra,
> Et Tiburtino monte quod albet ebur.
> (*Ibid.*, VIII, 28.)

Le témoignage de Silius Italicus est plus positif encore :

> Quale micat semperque novum est quod Tiburis aura
> Pascit ebur......
> (*Punicor.*, XII, vs. 229.)

Ici le mot *pascit* ne permet pas de douter que le poëte n'ait voulu parler des éléphants, et non pas simplement de l'ivoire. Le passage suivant de Properce vient à l'appui de mes inductions :

> Pomosis Anio qua spumifer incubat arvis,
> Et nunquam Herculeo numine pallet ebur.
> (Lib. IV, eleg. 7, vers 81.)

De cette dernière citation, on peut inférer que ces dépôts étaient déjà établis du temps d'Auguste, dont Properce est le contemporain.

NOTE L (page 416).

Sur Khosrou-Nouschirwan.

Le nom de *Khosrou* datait de loin dans la monarchie des Perses, s'il est vrai que ce soit le même que celui que les Grecs transformèrent en Κῦρος (Cyrus), comme de *Darah* ils firent Δαρεῖος (Darius); d'*Ardschyr*, Ἀρταξέρξης (Artaxerxès), etc... Les Latins ont désigné ce prince par le nom de *Chosroès*, et les chroniqueurs arabes, par celui de *Kisra-ben-Kobad*. L'épithète de *Nouschirwan*, ou *Anouschrewan*, que lui ont donnée les Persans, signifie *le clément, le généreux :* Khosrou ne se montra pas toujours très-jaloux de la mériter; mais il fut le prince le plus puissant de sa race, et il étendit son empire de l'Indus à l'Euphrate, et de la mer d'Aral au fond de l'Arabie.

Les auteurs persans, qui ne tarissent pas sur ses louanges, le préfèrent à tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus.

Il se signala en effet, non-seulement par ses conquêtes, mais aussi par la protection qu'il accorda aux lettres et aux sciences: il était lui-même assez instruit pour son temps et pour son pays, et il avait fondé à Gondi-Sapor, près de Suse, une académie de philosophie, de médecine et de poésie; il fit traduire en persan beaucoup d'ouvrages grecs, et notamment ceux d'Aristote et de Platon. Il fit voyager dans l'Inde son médecin Burzouyèh, ou Buzurg-Mihir, qui était en même temps le plus savant des mages, et le chargea de traduire dans la langue persane les meilleurs traités de morale et de politique qu'il pourrait trouver dans ce pays; d'y rechercher enfin tout ce qui pourrait être utile aux progrès des arts et des sciences. Ce philosophe, que Gibbon appelle le Sénèque de l'Orient, s'acquitta dignement de sa mission. Ce fut lui qui fit connaître en Perse les fables attribuées alors à Pilpay ou Bidpaï, et que l'on croit maintenant avoir été composées par le brahmine *Vichnou-Sarma*. C'est aussi à Buzurg que nous devons le jeu des échecs, jeu qui alors était déjà ancien dans l'Inde, et qui, de la Perse, s'est propagé dans tout l'Occident.

Khosrou-Nouschirwan régna quarante-huit ans. Ses biographes assurent qu'il entretenait régulièrement jusqu'à mille éléphants.

Note M (page 418).

Sur la Lazique et sur les défilés du Caucase.

La Colchide, l'Ibérie et l'Albanie, qui s'étendaient depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Caspienne, dépendaient d'une manière plus ou moins immédiate, du royaume de Mithridate. A la chute de ce prince, ces contrées formèrent des États indépendants; mais elles ne furent pas longtemps à l'abri de l'ambition des Romains; car ceux-ci devaient comprendre, à mesure qu'ils faisaient des progrès en Asie, de quelle importance il était, pour la sécurité de leur empire, de porter leur frontière du nord jusqu'à la barrière naturelle du Caucase, comme ils avaient porté celle de l'est jusqu'au cours de l'Euphrate. Aussi Trajan n'eut-il rien de plus pressé, après avoir abaissé la puissance des Parthes, et soumis l'Arménie, que de donner un roi de son choix aux Albaniens, et de forcer les princes de la Colchide et de l'Ibérie à reconnaître la suprématie de Rome; les liens de cette sorte de vasselage furent encore rendus plus étroits par Dioclétien.

Ce fut après la translation de l'empire, que ces provinces, déjà

chrétiennes, commencèrent à être connues sous le nom de *Lazique*, dénomination dont toutes les traces ne se sont point effacées, car on donne encore aujourd'hui le nom de *Lazes* à une peuplade disséminée sur les côtes de la mer Noire, dans le pachalik de Trébizonde, et la plage qui s'étend à l'est de cette ville jusqu'à *Batum* (ou Bathoum) conserve encore le nom de *Lazistan*.

La possession de ces contrées devait nécessairement être un sujet de contestation entre la Perse et la cour de Constantinople; car chacune de ces deux puissances avait le plus grand intérêt à dominer toute la chaîne du Caucase et à garder, pour ainsi dire, la clef des célèbres défilés de ces montagnes, défilés qui étaient la seule brèche par où les Huns, les Avares, les Alains, et toutes les hordes de la haute Asie, pussent faire irruption, soit sur les terres de la Perse, soit sur celles de l'empire.

Les anciens avaient donné à ces défilés le nom de *portes* (*pylæ*), et ils les ont souvent mentionnées sous le nom de *portes Caucasiennes*, *Sarmatiques*, *Albaniennes*, *Ibériennes*, *Caspiennes*; ce qui ne veut pas dire pourtant qu'ils aient réellement connu autant de passages distincts; car leurs idées n'étaient pas bien arrêtées à cet égard. Le plus souvent ils en ont parlé vaguement, et ils ont donné des noms différents au même passage ou à de simples ramifications du même défilé. Voyez Hérodote, I, 104; IV, 12. — Ptolem., *Geogr.*, VI, 2.— Strabon, *Geogr.*, XI.—Pompon. Mela, I, 15. — Plin., *Hist. nat.*, VI, 12, 15. — Cellar., *Notit. orbis antiq.*, lib. III, cap. 10. — Ansart, *Géog. anc.*, liv. III, ch. 7, § 4. — Procope, Ménandre Protector, Priscus, et d'autres écrivains byzantins, font aussi mention des passages du Caucase, mais sans qu'on puisse tirer de leurs ouvrages rien de bien positif sur la position géographique de ces défilés.

Le mieux connu de ces passages était celui que l'on appelait les *portes Caucasiennes*, et dont Pline nous a laissé la description (*Hist. nat.*, VI, 12): «Ce défilé, dit le naturaliste romain, gigantesque construction de la nature, *ingens naturæ opus*, était si étroit qu'on pouvait le fermer avec une herse; sa direction, sauf les sinuosités des vallées, était à peu près du nord au sud; et, après avoir coupé la chaîne du Caucase, environ à égale distance des deux mers, il débouchait au milieu de l'Ibérie, ce qui lui avait fait donner quelquefois le nom de *portes Ibériennes*.

Le même auteur nous apprend qu'il existait autrefois, dans la partie la plus étroite de ce célèbre défilé, une forteresse appelée

Cumania; cette forteresse, dont il est encore question dans les voyages de Plan-Carpin et de Rubriquis, a peut-être donné son nom aux *Komans,* hordes de Tartares très-connues dans le moyen âge, qui s'étaient établies entre le Caucase et la mer d'Azof, et que l'on peut regarder comme les ancêtres des cosaques du *Kouban* d'aujourd'hui.

Les portes caucassiennes, qui forment toujours la principale communication entre les deux versants opposés du Caucase, ont reçu, dans les temps modernes, le nom de *défilé de Dariel,* ou de *Dariéla,* d'une forteresse qui en ferme l'entrée, et qui a remplacé l'ancienne Cumania, dont nous venons de faire mention. On y pénètre du côté du Nord, par la vallée du Térek, sur les bords duquel est bâti le fort de Dariéla; on remonte ce fleuve jusqu'à ses sources, et c'est là qu'on franchit la crête des montagnes, pour descendre sur le versant méridional, en suivant le cours de l'Aragvi, petite rivière qui se jette dans le Kour (le *Cyrus* des anciens) auprès de Msket ou *Mtskhètha,* en Georgie.

Sur la pente septentrionale du Caucase, à l'est de ce défilé, on en trouve un embranchement secondaire, par où l'on peut franchir la montagne, en évitant le barrage de Cumania ou de Dariel; il remonte la vallée de l'Argoun et de la Soundja (*Soundscha*) jusque vers les sources du Térek, d'où l'on gagne, comme par la route que nous venons de décrire, les sources de l'Aragvi, pour descendre le long de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Kour. C'est probablement ce passage que les anciens géographes ont désigné sous le nom de *Pyles Sarmatiques,* ou même quelquefois sous celui de *Pyles Albaniennes,* quoique cette seconde dénomination paraisse mieux convenir à une troisième communication dont nous allons parler.

C'est entre la mer Caspienne et les derniers contreforts du Caucase, vers le 42e degré de longitude, que se trouve ce troisième passage, qu'on pourrait comparer aux fameuses Thermopyles de la Thessalie. Il est gardé par des fortifications, et par une grande muraille qui va de la montagne à la mer, et dont la construction est attribuée aux princes de la dynastie Sassanide. Ce défilé, fort connu aujourd'hui, prend son nom de la ville de *Derbend,* qui en ferme l'entrée. Les Turcs lui ont donné le nom de *Demir-Capi* (Portes de fer), à cause de la sévérité avec laquelle il est gardé. C'est vraisemblablement ce passage que les anciens ont désigné sous le nom de *Pyles Albaniennes,* quoique, à l'exception d'Héro-

dote, ils paraissent n'en avoir eu qu'une connaissance très-obscure.

Il existe peut-être dans le Caucase quelques autres passages; mais la topographie de ce vaste massif est encore trop peu connue pour que l'on puisse en donner tous les détails. Quant aux *portes Caspiennes* de l'antiquité classique, ce n'est pas dans le Caucase proprement dit qu'il faut les chercher; elles appartiennent à une branche du Taurus, et servent de communication entre la Médie et l'ancienne Hyrcanie. Aussi en est-il quelquefois question chez les historiens d'Alexandre, lequel, comme on sait, ne s'avança jamais jusqu'au véritable Caucase. Procope, qui écrivait à une époque où les anciennes dénominations commençaient à tomber en désuétude, est, que je sache, le seul historien qui ait appliqué le nom de portes Caspiennes au passage de Derbend.

La Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, et toute la région du Caucase, connue sous les noms de Mingrélie, d'Imérétie, de Chirvan et de Géorgie, font maintenant partie du grand empire de Russie, auquel elles donnent en même temps une frontière inexpugnable et une base magnifique d'opérations sur les vastes et riches contrées qui s'étendent, d'un côté jusqu'à l'Hellespont, et de l'autre, en longeant la chaîne du Taurus, jusqu'aux défilés de la Cilicie.

NOTE N (page 430).

Sur une tradition relative aux éléphants de guerre, et consignée dans le Koran.

L'anecdote que je vais raconter repose peut-être sur un fond de vérité; mais elle est trop mêlée de circonstances fabuleuses pour qu'on puisse lui donner une place dans un ouvrage historique. Je la rapporterai, cependant, à cause de la connexion qu'elle peut avoir avec mon sujet, et, si l'on veut, à cause de la célébrité dont elle jouit dans les annales de l'islamisme.

On sait qu'avant la naissance de Mahomet, les rois d'Abyssinie s'étaient emparés d'une partie de l'Arabie, dont ils confiaient le gouvernement à des vice-rois qui faisaient leur résidence à Sâna ou Shanâa dans l'Yémen. Un de ces gouverneurs, nommé Abréha ou Abrahah-al-Aschiam, forma, dit-on, le projet d'attaquer la Mekke, et d'abolir les superstitions de la Kaabah; car les Abyssins, qui étaient chrétiens, avaient en horreur le sabéisme des Arabes. Abrahah se mit donc à la tête d'une armée, et se fit

précéder par un nombre considérable d'éléphants ; il était monté lui-même sur le plus grand de ces animaux, dont le nom était, selon les Arabes, *Mahmoud* ou *Mahamoudi.* On ajoute qu'à cette époque la garde du grand temple de la Mekke était confiée au sage Abou-Thaleb, grand-père de Mahomet.

Jusqu'ici il n'y a rien que de vraisemblable; passons maintenant au merveilleux. A peine l'armée fut-elle arrivée en vue de la ville sainte, que tous les éléphants, saisis de terreur, se retournèrent tout à coup, rebroussèrent chemin, et portèrent la déroute et la mort dans les rangs des Abyssins. On vit en même temps s'élever de la mer une nuée de petits oiseaux qui vinrent planer au-dessus de l'armée, sur laquelle ils laissèrent tomber une grêle de petites pierres embrasées qu'ils tenaient dans leur bec et dans leurs serres, et qui tuèrent les hommes et les éléphants. Dieu fit ensuite descendre des montagnes des torrents qui entraînèrent tous les cadavres à la mer. Le seul Abrahah survécut pour porter aux Abyssins l'annonce du désastre, mais il fut frappé de mort en arrivant à Sàna.

La date de cet événement, désignée dans la chronologie arabe sous le nom d'*Am-al-Fil* (année de l'éléphant), coïncide avec celle de la naissance de Mahomet (569 après J.-C.). Le Prophète a inséré dans son Koran la relation de la défaite d'Abrahah, et il en a fait le sujet du chapitre 105, intitulé *Surat-al-Fil,* ou chapitre de l'éléphant. Voyez, sur ces événements, Aboul-Féda, *Vit. Mohammed.,* præfat. — Marracci, *Prodrom. ad refut. Alcorani,* II, 4. — Gagnier, *Vie de Mahomet,* t. Ier. — Selon le savant Langlès, ce serait sous le nom de *Tarykh-el-Fyl* que les Arabes désigneraient l'époque de la défaite d'Abrahah.

En laissant de côté tout ce qu'il y a d'absurde et de fabuleux dans cette légende, on pourrait en inférer que les Abyssins faisaient alors quelques essais pour dresser les éléphants. J'ai dit ailleurs (pag. 12) qu'à l'époque du voyage de Cosmas Indicopleustès, les peuples de cette partie de l'Afrique n'en avaient point d'organisés pour la guerre; mais cette idée pourrait leur être venue plus tard, et on serait tenté de le supposer d'après une particularité rapportée dans les chroniques arabes de Burckhardt, où il est dit que la vingtième année de l'Hégire (640 de J. C.), les Nubiens, étant venus au secours des chrétiens d'Égypte, opprimés par les musulmans, amenèrent dans la vallée du Nil une armée de 50,000 hommes et 1,300 éléphants. Le savant

Ritter a mentionné ce fait dans sa *Géographie de l'Afrique* (tom. II, p. 295, de la trad. franç.), et, quoiqu'on puisse et qu'on doive même regarder comme exagéré le nombre de 1,300 éléphants, rien ne prouve qu'il n'y ait pas un fond de vérité dans ce récit, et que les Nubiens n'en aient pas eu quelques-uns avec eux. Les Abyssins eux-mêmes ont essayé, dans les temps modernes, de dresser ces animaux pour la guerre; c'est ce que prouve le passage suivant de l'Espagnol Marmol, qui voyageait dans ce pays au commencement du XVIe siècle : « Quando los Éthiopos « van a la guerra, elevan hechos Castillos de madera sobre los ele- « fantes, y desde encima pelean diez y doze hombres con saëtas, « piedras, y dardos » (*Descript. de l'Africa,* lib. I, p. 23). Mais ces tentatives isolées ne paraissent pas avoir eu de suite, et je persiste à soutenir, ainsi que je l'ai fait au commencement de cet ouvrage, que les nations de l'intérieur de l'Afrique n'ont jamais adopté le service des éléphants d'une manière stable et régulière.

Quant à la circonstance des petits cailloux brûlants lancés par des oiseaux venus de la mer Rouge, il est possible que les Arabes aient voulu symboliser par cette allégorie l'invasion de la petite vérole qui, à peu près à cette époque, pénétra d'Afrique en Arabie et y fit de grands ravages. L'histoire nous apprend, en effet, que cette maladie fut portée dans cette contrée par une armée abyssinienne, et que presque tous les soldats de cette armée en furent victimes. De l'Arabie, ce fléau fit invasion au dehors, et il eut bientôt fait le tour du monde.

Note O (pages 58 et 253).

Éclaircissements sur la marche des éléphants d'Alexandre depuis l'Inde jusqu'à Babylone.

Forcé par les clameurs séditieuses de ses soldats de reprendre le chemin de la Perse, Alexandre partagea son armée en trois grandes divisions, dont une devait s'embarquer sur l'Hydaspe, et les deux autres suivre les deux bords de ce fleuve. Le commandement de la colonne de gauche, laquelle était composée de la meilleure partie de l'armée et de 200 éléphants, fut confié à Héphestion (Arrian., *Exped. Alexand.*, VI, 2; voyez plus haut, pag. 253); Cratère fut chargé de celui de la droite. L'armée marcha dans cet ordre jusqu'au pays des Malliens (le *Moultan* d'aujourd'hui). Arrivé là, Alexandre changea ses dispositions; il réunit ses différentes

divisions; et tandis que lui-même, avec le gros de l'armée, continuait à s'approcher de la mer, Cratère, avec une forte colonne et les éléphants, se dirigea vers la Perse, par l'Arachosie et la Drangiane (Arrian, *ibid.*, VI, 5). C'est ce changement de disposition que j'ai mentionné à la page 58. Suivant Sainte-Croix, dont j'ai suivi l'opinion dans cet endroit, Alexandre ne se serait déterminé à prendre cette mesure qu'après avoir atteint les bouches de l'Indus (voyez l'*Exam. critiq. des hist. d'Alexandre,* pag. 418) ou aux environs de Pattala. Mais quel que soit le sentiment que l'on adopte à cet égard, il n'en est pas moins certain que les éléphants furent conduits, pendant une partie de la route, par Héphestion, et pendant l'autre, par Cratère.

EXPLICATION DES MÉDAILLES.

N° 1. — Tête diadémée de Ptolémée I[er], Soter, tournée à droite, avec l'égide autour du cou.

R. — ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. — Figure virile imberbe, tenant de la main droite un foudre (?), l'épaule gauche recouverte d'une draperie, debout sur un char traîné par quatre éléphants marchant à gauche; à l'exergue, le monogramme ΓΑ. *Statère* d'or.

N° 2. — Tête laurée et barbue de Jupiter, tournée à droite.

R. — ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. — Pallas sur un char traîné par quatre éléphants. *Tetradrachme* d'argent.

Le type de cette médaille est remarquable en ce que les éléphants y ont la tête surmontée de cornes de taureaux. Au-dessus de ces animaux, on voit une ancre, type qui se trouve sur plusieurs médailles des rois de Syrie, et qui rappelle l'ancre que Séleucus portait marquée sur la cuisse, par suite du rêve qu'avait fait sa mère Laodice, lorsqu'elle était enceinte de lui. (Justin., xv, 4. — Vaillant, *Seleucid. imper.; Seleuc. Nican.*)

N° 3. — Tête de Démétrius, roi de la Bactriane, coiffée de la dépouille d'un éléphant. Au-dessus, on voit les traces d'une bélière qui a servi à suspendre la médaille; la coiffure est un peu effacée vers le centre.

R. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. — Hercule (ou Démétrius sous les traits de ce dieu) debout, de face, se posant une couronne de peuplier sur la tête, et tenant de la main gauche une massue; son bras est couvert de la peau du lion de Némée. *Tétradrachme* d'argent.

Cette médaille, qui est très-rare, fait partie de la collection de M. le général Court.

N° 4.—Médaille de Ptolémée IX, Alexandre. Tête d'Alexandre le Grand, coiffée de la dépouille d'un éléphant, et tournée à droite.

R. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. — Aigle debout sur un foudre, tourné à gauche. — Bronze module 6.

N° 5. — Tête d'Antiochus VI, Épiphanes, radiée et ceinte de lierre, tournée à droite.

R. — ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. — Éléphant portant un flambeau avec sa trompe. Derrière, une corne d'abondance et les lettres ΣΤΑ. — Bronze module 6. — Voyez page 378.

N° 6. M. AYP. ANTΩNINOC. AYΓ. — Tête laurée de Caracalla, tournée à droite.

R. — NIKA[I]EΩN. — Élépant cataphracte, monté par un cornac qui le conduit à l'aide de la *cuspis* ou ἅρπη. — Bronze module 7. Voyez pages 256 et 376.

N° 7. — Buste d'Hercule couronné de laurier, avec une massue sur l'épaule droite, tournée vers la gauche.

R. Éléphant d'Afrique monté par un cornac vêtu d'un long manteau posé comme celui des Arabes. L'homme porte à la main la *cuspis* comme dans la médaille précédente. Argent; médaille incertaine de Numidie ou de Mauritanie. Voyez page 256.

N° 8. — Instruments de sacrifices.

R. — CAESAR. — Éléphant d'Afrique écrasant un serpent. — *Denarius* d'argent.

J'ai cité cette médaille page 220, not. 1. — Les instruments de sacrifices se rapportent à la charge de souverain pontife exercée par César.

Toutes ces médailles, à l'exception du n° 3, existent à la Bibliothèque royale, et j'en dois la communication à l'obligeance de M. de Longpérier, premier employé du cabinet des antiques, lequel a bien voulu se charger aussi de rédiger cette explication.

N° 9. — *Cuspis, stimulus,* ou ἅρπη, dont on faisait usage pour diriger la marche de l'éléphant. Représentation tirée d'un ancien bas-relief, ainsi que je l'ai dit à la page 256, note 3.

Observation sur la médaille n° 8.

Il n'est pas douteux pour moi que cette médaille ne doive être regardée comme un monument de la victoire de Thapsus (voyez ce que j'ai dit à ce sujet, page 220). Cependant, suivant Servius, le surnom de *Cæsar* aurait été donné à l'un des ancêtres du dictateur, pour avoir tué de sa main, en Afrique, un éléphant, animal que, suivant cet auteur, on appelait *Cæsar* en langue punique. « Cæsar (*dictus*), vel quod cæso matris ventre « natus est, vel quod avus ejus in Africa manu propria occidit elephantem « qui *Cæsar* dicitur Pœnorum lingua. » (Servius, *ad Virg. Æneid.,* I, vs. 285 éd. Burmann.) Spartien émet, au commencement de la vie d'Ælius Verus, une semblable opinion ; seulement, suivant lui, le mot *Cæsa* ou *Cæsar* serait tiré, non de la langue punique, mais de la langue maure. On pourrait conclure de là que l'emblème de l'éléphant se trouvait sur les

médailles de la *gens Julia* avant la bataille de Thapsus; mais pour admettre une semblable conclusion, il faudrait avoir sous les yeux une de ces médailles portant le type de l'éléphant, et d'une époque indubitablement antérieure à celle du dictateur: or, je ne sache pas qu'un pareil monument ait jamais été publié.





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

F.

G.

H.

I.

J.

R.

S.

T.

V.

X.

Z.

FIN.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.